This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 2044 010 752 988

Guild, 360

BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
18 July, 1882.

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI. — HAMELIN FRÈRES

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Troisième Série

TOME CINQUIÈME

(TOME XIX DE LA COLLECTION)

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE 25

M DCCC LXXXI

Philol. 360

JUL 18 1882

Minot fund.

(~~XIX.~~, ~~XX.~~ in 1 vol.)

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

DIALECTES ANCIENS

LO SERMO D'EN MUNTANER

ADICIÓ

Lo nostre objecte al escriure l'article que porta aquest títol no fou, y aixís ho declarárem, fer un trevall definitiu. Copiarem lo text de Madrit per satisfer un antich desitx, á lo que 'ns convidaren alguns matins desfeynats, que 'ns restaren en una estada en la coronada vila. No volguérem donar un text rectificat, coneixent que per aixó no teniam la preparació necesaria, ni volent tampoch destinar' hi 'l temps, ni' l trevall ni la incubació corresponents. Ja diguérem en la primera plana lo modest resultat que podiem esperar de la nostra publicació.

En la *Romania*, IX, 477, lo Sr Meyer feu de la mateixa una critica d'un carácter molt general (exceptat un punt). Al mateix temps que diu que 'l text ha surtit molt millorat, afirma que sols podia justificar la dita publicació un comentari filológich o históríchi : l'ultim no entrava en nostre projecte, del primer alguna coseta hi ha. Diu que resten molts passatjes obscurs : no tants, y alguns pot ser que sigan culpa dels copistes, y qui sab si del autor ; que mostram molta vacilació :

com evitarla quant manquen los punts de comparació [1] ? que 'l text se ha establert d'una manera arbitraria (no 'l restablim) y la causa d'això es que no explicam com nos representam la relació dels textos (ho explicam). Diu ademes que la punctuació es molt descuidada : errada podrá ésser [2], mes savem de cert que 'ns hi mirárem y en veritat creyem que'l Sr Meyer, que no té temps per perdre, posá sols l'atenció en alguns finals de cobla en que manca' l punt. Finalment censura l'us del catalá en escrits científichs [3].

Per altra part, quant ja no érem á temps d'aprofitarla, reberem la nova de que en la Biblioteca provincial de Barcelona, hi havia un ms. (parcial) de Muntaner [4] y sabent apres que'l Sr Sampere y Miquel hi havia trovat lo sermó, anarem á examinarlo — Ab aquest motiu tornarem á mirar la nostra publicació é hi notarem l'omissió d'un vers (!)[5].

[1] No vacilárem en moltes coses, com en lo 2 vers de la Ia cobla, en lo *a Maho m'es dit,* en la interpretació de la paraula *fe* tan diferentament entesa pels traductors, en la paraula *terrassana*, etc.

[2] Pot ser que á la VIIa, 5 correspon do punt que posárem apres del vers següent.

[3] En uno benévol judici de la *Resenya dels antichs poetes catalans,* escrita en catalá, digué 'l Sr Meyeor aquestes o semblants paraules :« Los qui s'interessen per la poesía catalana deuhen segurament entendre 'l catalá. » Aquesta rahó val també encara que s'escriga en una Revista extrangera. Per lo demes sempre avem pensat que entre nosaltres los travalls científichs s'han d'escriure en castellá, lo qual nos ha vulgut la censura d'alguns, com poch temps fa, del penúltim nombre del Gay Saber. A aquesta regla general sols havem fet excepcions quant ha sigut necessari perque el llibre ó la revista en que devia anar l'escrit no admitia res castellá. També havem cregut oportuna un altre excepció en l'article qu'adicionam, tractantse de un assumpte catalá y escrivent per una societat que 's complau en recordar l'antigua germandat del provensal y de la nostra llengua.

[4] Coneixiem aquest ms. que consultárem mes d'una vegada per motiu de les poesies que té al comensament (Trov. en Esp., p. 393, etc.) ; mes créyem que sols contenia la Cron. de Desclot que já haviem estudiat, per la llengua, en Buchon y en un m. s. de la Bibl. episcopal.

[5] Aquest vers es lo 20 de la cobla Xa que diu: A. Xascus de son consell e Deus quel guiara ; B. Chascun d. s. c. he D. q. giara ; C. Cascu d. s. c. e. D. q. g.— Encara que sempre havem pensat que aquell que fes la comparació de les versions trovaria en la nostra edició alguna inexactitut, pera evitar, en quant podem, noves censures, afegirem á les correccions ja fetes (p. 38 del T. XVII de la Col.) las seguents. Introduccio, T. XVI de la Col., p. 219, *l.* 27; *ges l.* sens; p. 221, falta senyal en la primera nota ; Ib., *l.* 29 ; *selvar ent l* selvazent;

Ultimament lo Sr Sampere en la *Revista de ciencias históricas* (octubre 1880) ha publicat un exámen del nostre article, ahont al mitg d'expressions benévoles y corteses nos fa censures, unes fundades, altres purament voluntaries. Les primeres son de la ignorancia del ms. de Barc.; de la dita omissió y de la interpretació dels versos 6-9 de la IVª cobla. Les altres son de que no hi ha prou observacions filológiques (ja diguerem que no parlariem dels llochs clars), que 'l text de Madrit aclara poca cosa, que insistim poch en lo segon vers (com si haguessem d'haver endevinat lo dupte del Sr Meyer) y no sé que mes. En certa manera no es censura sinó cortesia lo dir que no volguérem fer lo que podiem per la rectificació del text. Ni ho ferem per les rahons dites, no pera no mostrarnos falibles, que massa motius tenim per saber que ho som.

En lo que devem posar mes punt es en la defensa del text de Madrit, que tampoch es infalible pero que té moltes coses bones, sobre tot comparantlo ab lo de Valencia, únich que 's coneixia[6]. Comparem :

Iª, 2. Gui Nantull (genentul), 5. do (perdo); vers 9 (manca), IIª 3. pallesas (manca); 8. alt (altre); 15. perdet (pert). IIIª, 5. ancessor (secor); 13. pes cabrail (prest apraill); 14. mestaill (mescaill). IV, 4ª Fara (E ara); 17. allegar (alegrar); vers 12 (manca). Vª, 3. la (lla); 9. donar (donar dany). VI,. 6. tarrassana (taresana); 8. e nuyl aço no mut (e no estia mut). VII, 12. sin plor (simplor); VIIIª, vers 5 (*manca*); 6. es a Maho m'es dit (e sa ma com es dit). IX, 19. murs escombraran (murets combatran). X, 2. se paus (sepans); 7. que .I. gra (que tengra); 16 d'Estampaix (descampair). XI, 15 e buhiya (abaya). XII, 5. tuyt l'altre (e trestuyet).

Passem ara al ms. de Barc[7]. Se distingeix dels altres per-

Ib., *l.* 32: Ans de 3ª deu posarse*; Ib., *l.* 34 : 3ª, *l.* 4ª; p. 222: Al fi del penúltim a partat deu posarse 5. — Text. Punt al fi de les cobles que no 'l duhen. Iª 12, lalt, *l.*, l'alt; VIª, 8. Xacus, *l.* xascus; IX, 15, qu, *l.* que; XII, 4, e' *l.* e. Variants, IIIª, 8, Apres de B. C. deu seguir la primera paraula de l plana següent; VII, 4, E det e. *l.* E det c.; XI, 16, 20, *l.* 16, 2. B; XII, 19, alats, *l.* B. C. alats.

[6] Ja indicarem algunes correccions fetes pel Sr Bofarull.

[7] Per la lletra sembla de ultims del XVI o principes del XV. Una de les poesies qu'hi ha al devant y que sembla de la mateixa ploma fon composta en 1393. V. la citada *Resenya, Jochs florals de* 1865, p. 131.

Philol. 360

BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
18 July, 1882.

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

E l'uelh li regemis[1], beleu pel premier cop :
Aitals, emais sia dur, l'aigua raja d'un roc!

Subran lou pabelhou s'alanda e s'ellumena :
« Qu sei vol esser? — Ieu. Dounc, coum'una femena,
» Gaifre pura? Moun Gaifre?... » Et Hunalt[2] (Aqu'ei ilh,
Qui torna d'outra-mar, per sujournar soun filh.)
Leva soun capussou, mens blanc que soun visatge ;
E d'un aire enspirat : — « Gaifre, Gaifre, couratge !
» Te figuras trop leu d'aver prou coumbatut ;
» Veni per am tu vencre, ou per mourir am tu !
» La Fourtuna mairastra en coulera nous bressa ;
» Bufa-la! fai sens ela!... Ad un pople en destressa,
» La melhoura defensa es de res esperar,
» E de reguinguar[3] dur, e de se revirar !
» Avertis-me cop-sec toun boucinot[4] d'armada ;
» Avertis mais que mais nostr'Aquitanha amada
» Qu'Hunalt, lour ancian duc, a quitat soun moustier,
» Per n'esser pus estranh, ni pus tirar coustier
» Del gran perilh oun son, ni de lour desfourtuna,
» Ilh toutjourn voulountous per la causa coumuna ! »
Mentre que parla aissi, Gaifre li pren las mas,
E las sarra, e las bica[5] : « Oh! perque venetz mas?
» Un quite journ pus leu, e mantenen siam mestres!
» — Z'ou serem vius ou mortz !... apela-me lous prestres,
» Apela-me l'Evesque... e demà, taleu journ,
» Que lou crit : « Libertat! » revelhe lou Miejourn! »

E lou graile[6] resplan, e lou tabour ressouna!
Desenpueis a Lemotge entrusca Carcassouna,
De Grenoble a Bourdeus, tout trepida e fernis ;
Genz de lounc, genz de prep, que mesma lengua unis,
Se rescontron counsens.. . Salut, Gui de Marselha !
Fulcran de Mountpeslher, que sa maire acounselha !
Tu, Guilhem de Peitieus, a la couirassa d'or,

[1] S'humecte. *Regemir* se traduit mal en français. Ce mot se dit de la résine qui distille du pin, de l'eau qui sort goutte à goutte du rocher, etc. — [2] Hunald, forcé d'abdiquer, avait pris l'habit de moine dans l'île de Ré. — [3] Reginber. — [4] Petit morceau. — [5] Les embrasse. — [6] Clairon.

Doun un Franc, hoste ingrat, deshonouret la sor,
Injura venjadouira !.. E tu, Jaufres de Tula
Qui rizes del dangier, testut couma ta mula!
Salut, brun Ramistan, sanc e noum sarazis,
Del temps de Carl-Martel nascut en Lemouzis!
E tu, Pons de Caors, dich Bratz-de-fer, qui machas [1]
Lou chai[2] a l'enemig d'un cop de pounh, si cachas!
E tu mais, Leocar, qui d'anueg a dema
Viras aisadamen, tabastan[3] dins la ma
A Pepin, quan trioumfa, a Gaifre, quan prouspera,
Sens te doutar d'Uzercha, oun lou bourrel t'espera!.. [4].
Toutz, e d'autres qu'oblidi, acouron a l'apel,
Am chadun soun armada, am chadun soun drapel!

Entre Essandoun e Briva es una vasta plana
Oun frojon [5] al soulelh lou razim e l'aulana;
L'aulana [6], lou razim... Passat-temps n'in venia :
Despueis un parelh d'ans, a pena si lei n'ia,
A causa que Pepin a bailat per counsinha
De pessar lou fruchier e de bourlar la vinha.
Loira e Vezera, al mieg, debojon [7] doussamen
Lours flotz mantenen blues, rouges dins un moumen.

Countra l'ost de Pepin l'ost de Gaifre se lansa.
Senhour Deus! de qual pan vai pesar la balansa?...
Del Nort ou del Miejourn, quanh es lou mais valen?
Si lou Franc es genhous [8], lou Gascoun es malen [9] !

Gaifre, a chaval, coumanda... Ardit, Gaifre !.. Per l'aire
Soun espaza d'acier luzis couma l'esclaire.

Hunalt, ilh, seg lous rengs, armat d'un crucefis :
« Pensatz a la patria, efans, aco sufis! »

Pepin — l'an z'ou coumpren a sa pala figura —
Un cop era, a cregut sa desfacha segura.

Aquitans! Aquitans!... meritavatz lou pretz;
Mas es escrich, pareis, que jamais ganharetz.

[1] Ecrases. — [2] Tête, figure. — [3] Frappant.— [4] Uzerche, ville du bas Limousin, bâtie ou fortifiée par Pepin. Léocaire, maire du palais, y fut décapité. — [5] Profitent. — [6] La noisette. — [7] Dévident. — [8] Habile. — [9] Vif, pétulant.

Un traite — se noumava... Enquestiunatz l'istoria! —
Passan a l'enemig, li porta la victoria.
E dounde mais-que-mais, lou boun pople aquitan
Al col bota aquel joug, qui lou murtrira tan!...

Hunalt, a l'estrangier s'en coureguet enquera[1];
Ermita emais soudart, sounhava mas de guerra;

Tan que, despacientat, lou pople l'arouchet[2].
Gaifre de pan e d'autre enquera mais luchet.
A la fi de las fis, lou pounhart, dins Tourena[3],
La trauchet laschamen, quela fiera peitrena!...
Oh! Gaifre, dor en patz! dor en patz[4], oh! vencut!
La patria un cop morta, avias prou temps viscut[5]!

Josep Rous.

XXVII de maj 1879.

A MADAMO SOUBEYRAN

AUTOUR D'*Oiseaux et Fleurs*, APRÈS MA VESITO A SANT-GENIÈS

D'ouro de bonur franc, eiçabas, quau n'en fielo?
Se, d'asard, n'apoundèn quaucuno à la kirielo,
Tout à - n'elo, lou cor e l'esperit countènt,
Oublidan nòsti lagno e lis àrsi dóu tèms.

Quand pèr vous vèire, aièr, trespassère l'Esquielo[6],
Emai de nosto man glisson coume d'anguielo,
Agantère — e, segur, m'en souvendrai toustèms, —
Uno d'aquéli joio escrèto de printèms...

Dins voste nis galoi, tout piéuto, tout bresiho;
Dins voste jardinet, tout greio, tout flouris;
Dins voste oustau beni, tout se chalo, tout ris:

Es que ie sias trasènt amour e pouësìo,
— Felibrésso di cant plen de siàvis oulour, —
La sorre dis *Aucèu* e la reino di *Flour*[7].

Louis Roumieux.

[1] En Lombardie, chez le roi Astolphe — [2] Le lapida. — [3] Le château-fort de Turenne, en bas Limousin. — [4] Gaifre fut enseveli dans la cathédrale de Limoges. — [5] Limousin, orthographe des Troubadours.

[6] Ruisseau qui traverse Saint-Geniès. — [7] Provençal (Avignon et les bords du Rhône). Orthographe des félibres d'Avignon.

LOU PIN E LOU CANIÈ[1]

A M. CAMILLE LAFORGUE

Un pin, amount dins las garrigas,
Dempioi belèu cent ans e mai,
Maugrat lous quatre vents e sas rustas coutigas[2],
Viviè, creissiè, nautàs e rede que noun sai.
En mema tems, sus lou bord de la lona[3],
Enracinat dins l'aiga, un ploumet chaca grel,
Un bèu caniè pimpava lou sourel.
La natura qu'en chacun dona
E seloun qu'es, gaubi, força, desart[4],
A-n-eles dous aviè fach bona e larga part.
Dau tems qu'un de soun tes[5] dins lous aires dardalha
Sous jets ramuts, linges e fiblarels,
Que dins l'estanc lou farot se miralha,
Brandant au ventilhou sous prims e blancs cimels,
Ailamoundaut lou rei das causses[6],
Entre-mitan das verts abausses[7],
Dins lou ciel linde alarga, magestous,
Soun cap negràs, inmense, espetaclous.
Jout soun oumbrassa refrescaira,
Qu'à soun entour roda e s'alaira[8],
Que chaca prima espessesìs,
Dins soun brancun sarrat, dins sa rama eternala,
Aubret, floureta, aucelou, nis,
Avien souploch e bona cala
Contra la blaïnada e lou frech e lou caud.
Dounc, sus lou gres couma dins lou baissau[9],
Chacun viviè sa bela vida,
Oumbrant nosta terra espoumpida
Jout la gouverna dau bon Dieu.

[1] Touffe de roseaux. — [2] Secousses.— [3] Étang.— [4] Apparence. — [5] Amoncellement de terre ou de sable au bord des eaux. — [6] Plateaux élevés, montagnes, causses. — [7] Chênes nains et, en général, arbrisseaux de garrigue — [8] S'étend. — [9] Petite plaine basse.

Acò duret d'aquì qu'arriva un Vacairieu [1],
Talament fol que, dins la plana,
D'en magistrau ou tremountana,
Jamai s'era vist lou pariè.
Lou pin, tout plen de galhardiè,
Sieis jours, sieis niochs, ten bandat [2], s'enredena,
N'a pas soun dementit. Milhou, dau fier testard
La sourna e pouderousa ourguena [3],
Que sembla un brounziment de mar,
Respond au bram de la countesta
Agarrida au tour de sa testa,
E n'agroussìs la senistra bourchou [4].
Mais lou setenc jour, dor la fin de la vesprada,
D'amoundaut se derraba una grand maliciada.
Coufla de nèu, de grella e de frechou.
Jout soun esquich [5] lou ventàs recaliva,
A vira-vòut [6] de tout caire s'abriva,
Enmaliceja e corna à brandilhà lous trucs [7],
A nioch-falit, d'entre mitan das bruchs
E dau roundinament de la mala chavana [8],
S'auboura un immense croussin [9],
Es, pecaire ! lou paure pin
Que, brigoulat [10] per sòu, cabana [11] !

L'endeman, dins l'aire esperlucat [12],
Lou caniè, que la velha à tout cop s'amourrava,
Cranant, mougut, toussit, terra e limpun lecava,
Se rebecina, escardussat [13],
E, couma se de res noun era,
Pioi espincha en amount e devista per terra,
A soun darriè badal lou paure garrigaud.
— « Es grand malur, s'ou dis, oui, mais acò ie cau.
Aquì ce que reven de tant tesà [14] l'esquina ;
S'aviè biaisat, cau s'amagina
Lous ans qu'encara auriè viscut ! »

[1] Série de sept jours où souffle le vent (mars-avril). — [2] Tient ferme. — [3] Voix. — [4] Bruissement. — [5] Pression. — [6] A tourbillons. — [7] Montagnes à pics élevés. — [8] Tempête. — [9] Craquement. — [10] Brisé. — [11] Tombe la tête en avant. - [12] Gai, rafraìchi. — [13] Joyeux, éveillé.— [14] Raidir.

Adounc lou ruste e fier jagut,
D'un soun de vos que raufeleja,
Respond : « De vieure ansinda ai pas enveja;
S'acò t'agrada, per tus fas.
Countugna, zou, tant que vieuràs;
Clena à tout vent toun ossa linja e flaca,
Mais laissa està lou qu'es prou fort
Per voulountà pus lèu la mort
Que de mourrejà la boulhaca [1] ! »

A. LANGLADE.

MOUN OUSTALET [2]

Es pichoun l'oustau de ma maire.
Es enca trop grand : sian tant gaire

I'a pas, dis Aup enjusqu'au Rose,
Castèu que me fague tant gau
Qu'aquest galant pichot oustau,
Que dirias un cruvèu de nose.

Entre ma maire e ma meina,
Uno brié d'ami, quàuqui libre,

LA MIA CASETTA

Picciola ella è, sì, della mamma mia
La casa; ma ella è ancor pur troppo grande:
Noi siam sì pochi!

Non vi ha, dall'Alpi al Rodano, un castello
Che più mi colmi il cor di dolce incanto
Di esta casa gentil, picciola tanto,
Che ben di noce un guscio io la dirò.

Tra la mia figliuolina e la mia mamma,
Un pò di amici e qualche libro eletto,

[1] Boue ou vase liquide. — Cette pièce est écrite dans le langage de Lansargues et de ses environs). Orthographe montpelliéraine.

[2] Pèço medaiado au premié courreli tresenau de la Soucieta di lengo roumano, tengu en 1875.

Aqui, cade ivèr, vive libre,
A tira de plan... d'armana.

Sara pas long pèr lou retraire :
De moble de Paris n'i' a ges,
Franc bessai d'aquéu pichoun brès,
Souto lou pertra de moun paire ;

E pièi, pèr marca li repas,
Esto pendulo que rabuso :
Quand sias urous, troto, la guso,
E, se sias doulènt, vai au pas.

Vès mi libre sus moun pupitre !
N'i' a pas gaire, diran li gènt ;
Mai, lou sabès, li bons enguènt
Noun se mesuron à calitre.

Es tout d'obro de Prouvençau.
Si vestidur o soun gavoto ;
N'i' a pamens dos d'un pau faroto :
S'entend, « Mirèio » e « Calendau.»

Vivo, ogni inverno, io là libero e schietto,
Sogni e castelli... almanaccando io vò.

Descriverla non fia già a lungo giorne.
Non havvi parigin mobile affatto,
Salvo del padre mio sotto il ritratto,
Forse una breve culla e nulla più ;

E poi, per ricordar del pasto l'ora,
Questo oriuol, che oscilla e il tempo invola :
Se sei felice, trotta avaro e vola,
Se sei dolente, a lento passo ei va.

Voi vedete i miei libri a me son giove :
Ma ve ne ha pochi, mi diran le genti ;
Voi ben sapete, i preziosi unguenti
A decalitri niun misurerà.

Non son che opre di vati provenzali,
Lor veste è rusticale. Eppur fra tanti
Due soli ne vedrai belli, eleganti,
Dir voglio « Mireille » e « Calendal. »

Dins si cadre regardas vèire
Ate, Vau-cluso e Four-cauquié,
Ounte la Vierge dôu clouquié
Vous sourris, dirias, sout soun vèire.

Pièi l'album, libre simpati,
Ounte ai acampa vòsti caro,
Tóuti vàutri que vese encaro,
Vautre tambèn que sias parti !

Lou soulèu is èstro dardaio ;
Larg coumo la man, lou jardin
Es tout clafi de jaussemin
Qu'escalon de-long li muraio.

Un jour, nous parara dóu caud,
Lou marrounié que ma fiheto
A semena dintre l'erbeto :
Es deja coume un panicaut.

Vai crèisse emé li souleiado ;
Bébé, que l'asaigo souvent,

Chiuse in cornici, voi mirar potrete
Apt, Valclusa e Forcalquier ancora,
Del campanil la Vergine qui ognora
Par vi sorrida, sotto il suo cristal.

Poi un libro simpatico, ecco l'*Album*,
Dove io raccolsi tutti i vostri visi,
Voi che ancor veggo dalla vita arrisi ;
Voi pure, che partiste, ahimè, da qui !

Il sole alle finestre e raggia e guizza :
Largo quanto una mano, il mio giardino
È si colmo di fior di gelsomino,
Che lungo i muri serpeggiando van.

Un giorno covrirà tutta la casa
Il bel castano, che la mia figliuola
Seminato ha fra l'erbe nell' aiuola :
Siccome un fungo già venuto è su.

Del sole ai raggi crescerà più svelto.
E Bebè, che lo inaffia ogni tantino,

Dis qu'à sa sousto, l'an que vèn,
Se fara de flàmi goustado.

Entanterin, pausas lou pèd
Plan-planet long de la viseto,
Que noun boulessias la dineto
Que s'alestis pèr la titè.

Mai, vès-eici cousin, cousino.
Lèu, en avans cordo e baloun !
E tant desbrandon lou saloun
Que n'en vèn sourdo la meirino.

O moun galant pichot oustau,
As ges d'armarié ni de gardo;
En passant, pas res t'arregardo ;
Degun dis : « Aqui rèsto un tau. »

Es pèr acò que moun cor t'amo,
Car sies enveja de degun ;
Coumo uno serro si perfum,
Gardes li doulour de moun amo.

Dice che all' ombra sua, l'anno vicino,
Asciolveri gustosi vi farà.

Intanto, pian pianin posate il piede
Lungo la scalinata, per sospetto
Di qua e lá rovesciare il buon pranzetto
Che alla bambola lí si apparecchiò.

Ma ecco arrivar cugino e cuginette :
Presto! in avanti, musica e si balla,
E sí la sala sotto i pié traballa,
Che l'ava tutta sorda ne divien.

O mia gentile piccola casetta,
Tu non hai scudo, nè custode alcuno.
Quivi passando, non ti guarda niuno;
Altri non dice : « Qui dimora un tal ! »

Oh! gli è per questo che il mio cor sì ti ama,
Chè non ti invidia alcuno in sulla terra.
Come un' aiuola i suoi profumi serra,
Tu dell' anima mia serbi i dolor'.

Iuei, pamens, toun umble lintau
En pourtau triounflant s'enarco,
E sies un palais de mounarco,
D'abord qu'as assousta Mistrau[1].

A. DE GAGNAUD.

Oggi frattanto l'umile abituro
In arco di trionfo si ingrandì,
Tu sei un palagio di monarca, oh sì,
Poichè tu ricovrasti oggi Mistral.

Ab. Prof. Giuseppe SPERA.

REDOUNDEL

Vai-t'en, iver, vai-t'en, vai-t'en,
Embe ta capo ennevoulido !
Tus durant, es tristo ma vido,
Tremole la mitat del tems
E ti maudisse ben souvent.
Ai prou de tus, prend la fugido ;
Enmeno lien e vitoment
Lou frech e soun orro seguido.
Vai-t'en, iver, vai-t'en, vai-t'en,
Embe ta capo ennevoulido !

Toujour mi rendes mau countent :
Mais quand de nèu vese acouvrido
La terro touto agremoulido,
Sul cop ieu vene moustardenc
E cride sans pus de sesido :
Vai-t'en, iver, vai-t'en, vai-t'en,
Embe ta capo ennevoulido[2] !

P. FESQUET.

[1] Provençal (Avignon et les bords du Rhône). Orthographe des félibres d'Avignon.
[2] Languedocien (Colognac et ses environs). Orthographe montpelliéraine.

VARIÉTÉS

FORMES

EXTRAITES DE LA DEUXIÈME SATIRE DE PERSE TRADUITE EN VERS LODÉVOIS

Par M. Molinier.

Les archives de la *Société pour l'étude des langues romanes* s'augmentent annuellement d'un nombre considérable de pièces que leur étendue, leur publication dans un autre recueil, parfois aussi leur intérêt trop exclusivement littéraire, ne permettent pas d'insérer dans la *Revue*. Il serait néanmoins utile d'extraire de ces envois les formes et les variantes locales qui n'ont pas été enregistrées dans les dictionnaires des idiomes du midi de la France, et plus particulièrement dans ceux de M. Honnorat, Gabriel Azaïs et Mistral.

Les notes qui suivent résument le dépouillement philologique de la deuxième satire de Perse, traduite en vers lodévois (Clermont-l'Hérault et ses environs), par M. Saint-Just Molinier. Cette pièce a été communiquée à la *Société des langues romanes* dans sa séance du 18 février 1880.

ARRITA, irriter :

El que pourriò, sans geina, *arritat* countra tus.

Cette variante du verbe *irrità* n'est pas inconnue à Montpellier. On ne la trouve ni dans le *Dictionnaire* d'Honnorat, ni dans ceux de MM. Azaïs et Mistral.

AURIEIRA, *oura de l'aurieira;* le sens est *heure de la rosée, de l'aube, du point du jour.*

Acòs es Nerìus. Passa per ouneste ome
E, pas mens, o dejà plegat dins lou lençol
Tres femnas! Vesès-lou, per espoussà soun dol,
Vo sallì chaca jour, à l'*oura de l'aurieira*,
Des pecats de la nioch l'aiga de la rivieira.

Honnorat et M. Azaïs assignent à *aurieira* la signification de : espace labourable entre deux rangs de vigne, lisière, bords de drap, extrémité d'une chose quelconque, et, dans le langage de Barcelonnette, bord d'un champ.

Le *Tresor dóu Felibrige* (I. 181) ne donne aucun éclaircissement sur le mot en question, peut-être, il est vrai, par suite d'une erreur typographique.

BUDE, coquillage appelé rocher (traduction de l'auteur).

Lous *budes* purpurins, l'or roussel de las minas.

Bude manque dans Honnorat; les dictionnaires de MM. Azaïs et Mistral ne l'ont pas non plus.

CORCHA, chemin détourné, sentier de traverse.

La *corcha* nous counven, quitan la ligna drecha.

Variante dialectale qui manque à Honnorat, ainsi qu'à MM. Azaïs et Mistral.

EMBABOUGI, éblouir.

Vostre iol *embabougit* flamba couma un brasàs

forme omise par Honnorat (II, 17, art. *embabouinar*), qui cependant la signale (II, 17 et 71, art. *enrhooumat*) avec la signification de *enrhumé, enchifrené*. M. Azaïs suit Honnorat, mais il comprend dans son supplément *embabouchi;* rouergat, *embobouchi* = troubler l'esprit, faire perdre les idées.

FALOURD, riche, superbe.

Aimàs tant la grandou, lou luxe, lous plasés,
Lous moucìs recercats, las *falourdas* paruras.

Honnorat et M. Azaïs donnent à *falourd* le sens de *sot, étourdi*.

PIN, denier, sou, argent.

Se derevalharòu roustits e sans un *pin*.

Ce mot manque à la fois à M. Azaïs et à Honnorat. Il est d'un usage courant à Montpellier : *A pa' 'n pin;* Il n'a pas le sou.

SALAMEC, simagrée, génuflexion, flatterie, salutation.

Faire lous *salamecs* al nas des immourtels.

Honnorat donne seulement *salamalec*, révérence profonde, adulation. En dépit de son origine arabe, ce mot est, du moins à Montpellier, d'un usage absolument populaire : *Ie fai maì de salamalecs qu'à degus*.

Notre dialecte le doit peut-être au *Bourgeois gentilhomme* de Molière.

TOUCADOU, marchand de porcs.

La marcandejariòu couma de *toucadous*.

L'auteur traduit « marchand de porcs », acception inconnue à Honnorat, qui rend (II, 1290) par marchand de bœufs, meneur ou conducteur de bétail, le mot en question.

TOU-QUATRE, trois ou quatre ; *tou-quatre cantous*, trois ou quatre coins de terre.

Per jougne à nostre be sous *tou-quatre cantous*.

L'auteur ajoute : « dans le langage trivial, *sent-frusquin.* » On dit à Montpellier : *tr' ou quatre.* Octavien Bringuier s'est servi de cette forme contractée dans le poëme du *Roumieu :*

> Ansin, au bout d'una passada,
> *Tr' ou quatr'* ans... pas tant, saique mai (29).

TUGA, tuer.

> En *tuguent* chaca jour un centenat d'agnels.

Tuguent pour *tugant.*

Cette variante manque à Honnorat.

M. Azaïs mentionne seulement *tugo-chin*, colchique d'automne, et *tugo-loup*, aconit napel.

On dit à Lunel-Viel (Hérault), *tuvà :*

> L'un, per *tuvà* lou tems, legissiè lou journal;
> D'autres, mens forts en poulitica,
> Fumavoun soun brulot, parlavoun de musica,
> E toutes atendien lou moument dau traval,

lit-on dans *lou Gavach e lou Perruquiè*, pièce de M. A. Roux, insérée dans l'*Armanac rouman per l'annada* 1881. (Voyez page 8.)

Est-il nécessaire de dire que l'omission des quelques formes qui précèdent n'enlève rien au mérite de MM. Honnorat, Azaïs et Mistral? Ainsi que nous l'avons déjà remarqué[1], le *Dictionnaire* de M. Littré, consacré à une langue dont les textes sont généralement accessibles, a donné lieu à des suppléments divers. Il ne peut qu'en être de même en ce qui touche les glossaires des dialectes méridionaux.

A. ROQUE-FERRIER.

[1] *Revue*, 3e série, I, 151.

BIBLIOGRAPHIE

Essai sur l'histoire du sous-dialecte du Rouergue, par M. L. Constans (*Suite*)

Tels sont. avec quelques autres qu'il se borne à citer, les textes sur lesquels M. Constans a basé l'*Étude historique de la langue du Rouergue.* Cette étude forme le livre II de la deuxième partie et remplit les quatre-vingt-dix dernières pages du volume.

M. Constans, parlant dans ce premier chapitre des troubadours du Rouergue, met en tête de sa liste, ce qui m'a un peu surpris, je l'avoue, et qui étonnera, sans doute, maint autre lecteur, le roi Alphonse II d'Aragon, sous prétexte que ce prince fut aussi vicomte de Milhau, de 1172 à 1196, comme petit-fils de Douce, vicomtesse de Milhau, et il n'hésite même pas, plus loin, à lui emprunter des exemples. Il en prend aussi à Hugues Brunet et à Daude de Prades[1]. Parmi les titres littéraires du joyeux chanoine de Maguelone, il aurait dû ne pas oublier le poëme des *Quatre Vertus cardinales.*

M. Constans distingue trois périodes (1° des origines à la fin du XIIIe siècle ; — 2e de 1300 à 1550 ; — 3° de 1550 à 1800) dans l'histoire du dialecte rouergat, et il étudie chacune séparément. C'est une méthode à laquelle il y aurait beaucoup à redire; mais nous avons coutume d'accepter les livres comme on nous les donne, et, en matière d'érudition, nous nous préoccupons plus de savoir si la maison est bien meublée que bien bâtie ou bien distribuée.

Pour chaque période, M. Constans examine succesivement les parties du discours, à commencer par l'article, la syntaxe et la phonétique ; enregistrant au fur et à mesure les exemples fournis par les textes reproduits ou cités dans son premier livre. Ce dépouillement a été fait avec trop de hâte et trop peu de critique[2]. M. Constans ne

[1] Ainsi *voill* à Alphonse II, *nat* au même et à Daude de Prades, *fasson* à Hugue Brunet, comme si ces formes ne se trouvaient pas dans les œuvres de tous les troubadours provençaux, d'un bout à l'autre du domaine de la langue d'oc. J'en dis autant de celles en *lh*, *ch*, *g*, « que préfèrent, dit M. Constans, les troubadours rouergats ». « Il est vrai, ajoute-t-il, qu'elles se rencontrent aussi chez d'autres. »

[2] Ajoutons que M. Constans, en procédant à ce dépouillement, a négligé plusieurs détails qui méritaient d'être notés à plus juste titre que beaucoup de ceux qu'il a minutieusement relevés, par exemple :

pos = *pas* (*panes*) dans le contrat de 1465 ;

distingue pas assez ce qui est propre au rouergat de ce qui appartient à la langue commune. Il a le tort plus grave d'accepter comme authentiques des formes invraisemblables ou impossibles, dues à d'évidentes fautes de copie. Ainsi, p. 180, *dei*, déjà signalé, que M. C. interprète *dels*, et qu'il faut lire *del*; p. 182, *tosta* où il faut *tolta; ibid.*. et p. 201, *daou* (*dau*) = *dal*, qui ne peut ici donner aucun sens satis-

dijaux, *nau*, pour *dijous, nou*, dans l'*Intrada novela ;*

noy = *nodum*, ou p.-ê. *noclum*, dans ce cas pour *nolh* (1452) ;

batz pour *bas* (1452). Ce renforcement de la sifflante est commun dans certains textes d'origine plus méridionale, où il est resté usuel ;

Roumia pour *roumiva* (fém. de *roumiu*), dans l'*Intrada novela* (1535) ;

Aquel= *a aquel* (*Cout.de Saint-Antonin*); *Albi* = *a Albi* (*Intrada novela*)· On a des exemples très-anciens et certains de ces sortes de contractions ;

La apostol (cinq fois au moins), dans la Bulle de Clément VI. (Cf. *Revue des l. r.* XII, 98) ;

Les formes verbales *auceirem* (futur), *faram* et *emendaram* (2e conditionnel? dans les *franchises de Prades*, *injurias* (si la forme est sûre) au lieu du classique *injuries*, dans le contrat de 1505 ;

On = *non* (ou plutôt p.-ê *no ;* cf. *ne* et *en*), dans la trad. de Gerson. (Cf. ma *Gram. limousine*, p. 327, note 1) ;

L'emploi de l'article partitif devant les noms de matière, quand le nom qui précède a l'article défini, là où le fr. met seulement *de : la peyra* del *talh* (1452), trois fois dans la même page ; *lo carbo* de la *peyra* (1415) ; *los senhals* del *plomb* (1381) ; *lo marc* de l'*argen obrat* (1416). — Cf. *Revue* XVIII, 23.

Le pronom *lo* ou *la* employé comme indéfini, où le français met *en : sa moiller se* l'*avia* = « sa femme s'il *en* avait *une*.» Gaujal (p. 317).

Que... lo (ou *la*), remplaçant tous les cas du pronom relatif : *La fenestra* que *lo ven* l'*avia rompuda* (1413) ;

Que remplaçant *cui* ou *a qui*, lorsque la prép. est exprimée dans la proposition principale : *don quatre diners aquel* (=*a aquel*) que *la vinna seria* (*Cout. de St.-Antonin*). Cf. *Revue* XVIII, 22.

Au point de vue lexicographique, il aurait pu relever, entre autres mots :

Bastenda (1514) : *ha presa la charja de la reparatieu et la* bastenda *de la gleisa*) ;

Magestatz (1398) = image (de Dieu ou des saints) : *ay paguat a Me Fortanier pengeyre, per far una* magestatz *de nostra Dona*. Cf. *Revue*, XII, 97. La même expression se trouve plusieurs fois dans le *petit Thalamus* de Montpellier.

Tradatis (lis. *tratadis ?* — 1510) = compte, mémoire, devis.

Vasta (1341), qui paraît avoir le sens de manteau de cheminée (pour *vesta?) : en la cal aura un fornel, tot de peyra talhada am* vasta *convenhable senes elme dessus*. (L'éditeur de ce texte, M. Bion de Marlavagne, donne à *convenhable* le sens de *foyer, âtre ;* mais ce mot doit être l'adjectif *convenable ;* reparaît d'ailleurs un peu plus loin dans le même texte, sans qu'il puisse y avoir là le moindre doute sur sa véritable signification).

faisant, et que M. Constans prétend expliquer par une confusion avec la particule *daus* = *da ves;* — pp. 186, 204, *lairouzi*, pour *lairon*[*i*]*zi* ; — p. 190, *iou* et *hiou* pour *eu* dans un texte de 1184 ; p. 194, *establise* pour *establisc* (1278) ; p. 195, *airo* pour *agro ; agousso*, *volgosso* pour *aguesso*, *volguesso ;* p. 196, *devias* pour *deutas; ibid.*, et p. 248, *couneugut*, dans une charte de 1178, pour *conogut;* p. 196 et 211-212, *dics* pour *dits* ou mieux *ditz* (1184) ; p. 198, *panria* pour *panaria*, et p. 242, *pagrau* pour *pagarau*, comme si l'*a* de ces formes pouvait s'élider[1] ; p. 199, *placjaba* pour *plaejava*[2] : *renre* pour *rendre* ou *redre ;* p. 207, *di* pour *dintz*, dans un texte de 1141[3] ; p. 207, 208, et déjà p. 198, *gadaniuei*[4] pour *gadanniei ;* p. 218, des formes comme *costuma*, *dounada* dans des textes de 1178, 1184 ; p. 241 et 244, *estudet* (on a vu plus haut qu'il faut lire *escridet*), où M. Constans veut voir un développement de *estat*. prétérit de *estar*, à ce qu'il prétend[5] ; p. 242, *assiliet* pour *assitiet* ou *assitjet ;* p. 244, *ayut* pour *aguet*[6].

Je ferai auivre cette critique générale de quelques remarques détachées.

P. 179. *Es*, dans la formule *per es sainz evangelis*, est certainement *istos*.

P. 180. *Li senhor* ne saurait être sujet singulier (dans un texte de

[1] « Cf., dit M. Constans, *pogron, agro*, etc. » ; mais le cas n'est pas le même : là où l'*e* atone disparaît, l'*a* doit rester.

[2] M. Constans met en note : « *plaejaria* dans Bartsch (*Chrest*. 47, 98) est sans doute une faute d'impression pour *plaejaria*.» Pourquoi M. Constans avant de donner ainsi raison à Gaujal contre l'imprimeur de M. Bartsch, n'a-t-il pas pris la peine d'ouvrir son Raynouard?

[3] « Cf. *no la, so mal talent* », dit M. Constans, comme si le cas était le même. On ne saurait trop s'étonner, pour le dire en passant, qu'un philologue habitué, comme l'est M. Constans, à la critique des textes, ait cru pouvoir, en ce cas comme en tant d'autres, accorder une pareille confiance à des copies (je parle de celles de Gaujal) où des énormités comme *aveizia* pour *aucizia*, *laironiet* pour *laironici*, *aguessici* pour *agues aici*, *emoreguts* pour *encoreguts*, etc., auraient dû suffire à lui rendre suspectes toutes les formes non connues d'ailleurs.

[4] «La charte de 1178 l'écrit *niu: gada*niuei.» Il s'agit de l'*n* mouillée.

[5] « *Estudet* semble un développement de *estut* (prétérit de *estar*), et doit être rattaché à la première conjugaison par l'infinitif; mais *estut* appartient à la troisième.» (*sic*). M. Constans oublie que le rouergat n'est pas un dialecte de la langue d'oil.

[6] « *Assiliet* = fit asseoir est peut-être de la 1re conjugaison ou de la 2e faible.»

[7] En note : « Cette forme, dont je ne connais pas d'autre exemple, est peut-être une erreur de lecture, si on la compare à *ageron*, qui est à côté ; mais au fond elle n'a rien d'impossible.»

1140 !), et l'on ne comprend pas que M. Constans puisse ici exprimer un doute.

P. 181. *Quelh* n'est pas pour *que lo*, mais pour *que li* (où *li* est l'art. féminin, suj. sing.). M. Constans oublie que *maiso* est un substantif féminin.

P. 184. Pourquoi M. Constans veut-il qu'*eglia* ait été emprunté au français ? Ce n'est, si la forme est sûre, qu'une contraction de *egleia*, comme *envia* de *enveia*, *mia* de *meia (media)*.

Ibid. *Gratiadura*, l. 6 du bas, est sans doute une faute d'impression (pour *gatj*....), qu'on a oublié de relever à l'errata.

P. 186. *Domini (domini(c)um)* est un adjectif qui peut se substantiver, comme en français *propre*, en sous-entendant *bien*. Mais il n'a jamais signifié, à lui tout seul, *tente seigneuriale*, comme le dit ici M. C., en renvoyant à Raynouard (sous quel mot?) et à la *Croisade albigeoise*[1].

P. 187. M. Constans remarque que la *charte de* 1178 connaît *ch* = *ct*, mais non *ch* = *ts*, *ps*, *cs*. S'attendrait-il donc à trouver une pareille graphie au XIIe siècle ?

Ibid. *ditz* = *digitos*. M. C. veut que ce soit un catalanisme. A quoi bon aller si loin, lorsque l'Agenais a cette forme ?

Ibid. « *det*, plur. *dechs*. » Pourquoi cette *s* ? M. C. sait bien que le *ch*, ici, est l'équivalent de *ts*.

P. 188-189. « Pour les *adjectifs*, la désinence *es* semble être venue plus tard que pour les *noms*. » M. Constans veut dire les *pronoms et adjectifs démonstratifs* d'une part, et les *adjectifs qualificatifs* de l'autre, comme le prouvent les exemples qu'il allègue.

P. 189, note 2. M. Constans confond ici les noms en *ador* = *atorem* (comme *trabailladour*) avec ceux où la même désinence pro vient de *atorium* (comme *moucadour* = fr. *mouchoir*).

P. 190. Les formes *diner*, *sester*, etc., c'est-à-dire en *er* sec pour *arius*, ne sont pas plus catalanes que rouergates. On les trouve dans presque tous les monuments primitifs de la langue d'oc. On ne voit pas ce que vient faire ici le *Roman de Roncevaux*.

191. *Eus* = *ipse* est tout autant languedocien que rouergat. Cette forme et ses composés (*meteus*, etc.) abondent dans les textes de Montpellier. On les rencontre du reste, plus ou moins sporadiquement

[1] « *Domini* = domaine, propriété.... Se trouve dans la *Chanson de la Croisade albigeoise*, qui a bien le caractère d'un texte populaire, mais avec le sens de « tente seigneuriale. » Voy. Raynouard et P. Meyer dans son édition.» — Ajoutons que l'erreur de M. Constans lui est toute personnelle. Il y a dans le glossaire de M. Meyer : *trap domini* = *tente seigneuriale*.

à peu près partout, dans *Flamenca* par exemple, aussi bien que dans *Sainte Enimie.*

P. 192. « La 2e personne du pluriel est régulièrement terminée en *s* et non *z* (*tz*).» M. C. devrait ajouter : sur mes copies. Cela est en effet inadmissible pour des textes du XIIe siècle.

P. 193. *Do* n'est pas le *do* latin, qui en provençal devient *dau* (comme *vau*, *estau*), mais *dono.*

P. 195. M. Constans enregistre, parmi les formes rouergates du parfait, *venhet*, qu'il prétend avoir trouvé dans Alphonse II. Cette forme, d'ailleurs invraisemblable, quoi qu'en dise M. Constans (« forme tout aussi légitime [que *venguas*] », dit-il) ne se trouve pas, non plus que *venc* ni *venguet*, dans l'unique pièce qui nous reste d'Alphonse d'Aragon. Puis quel rapport y a-t-il entre ce prétendu parfait et le subjonctif ?

P. 196. M. C. fait, à propos de *sapia*, une remarque qui étonne : « Je ne sais, dit il, s'il ne faudrait pas lire *sapja*, les scribes mettant assez souvent *i* pour *j* et réciproquement. » Y a-t-il donc des mss. du moyen âge où ces deux lettres soient distinguées? — Cf. p. 199, note.

P. 197, *escrith* et plus loin, 223, *drethurier*. M. Constans est-il sûr de sa lecture ? Le *t* et le *c* peuvent si facilement être confondus, que le doute est ici bien permis.

Ibid. Pourquoi M. Constans veut-il que, dans des documents du XIIe et XIIIe siècle, *son* (*sunt*), qui est correct, soit lu *sou*, qui ne le serait pas ?

P. 198. M. Constans, mentionnant le chansonnier prov. 7698 (auj. 1749) le qualifie de *ms. rouergat.* Si ce ms. est réellement rouergat (sur quelles autorités M. Constans l'affirme-t-il ?) il aurait dû l'étudier plus qu'il ne paraît l'avoir fait. Il n'avait pour cela qu'à suivre dans les *Gedichte* les pièces, assez nombreuses, publiées par Mahn d'après ce ms.

P. 198. « *Trobada, atrobon*, où il faudrait noter (si la copie de M. de Doat est exacte, ce dont je doute), deux exemples très-anciens de la prononciation dure du *v* en rouergat. » M. Constans oublie que *trobar* est la seule forme normale, en provençal, dans tous les dialectes.

P. 199. « ... la deuxième forme du conditionnel, qui semble tirée du plus-que-parfait de l'indicatif latin.» Pourquoi ce *semble?* Tout le monde sait bien que la chose est sûre.

P. 201. M. Constans veut que *da Rodez* vienne *d'Amilhau*, par analogie, comme si ce *da* (= *de ad*) n'était pas alors répandu partout.

P. 202. *où* est sans doute une faute d'impression. Le *o* visé par M. Constans est *aut* et non *ubi.*

Ibid. a usad ne peut pas être « impersonnel. » Il y a seulement

une confusion dans l'esprit de l'auteur, qui, ayant commencé sa phrase au pluriel, la continue jusqu'à la fin au singulier. C'est ce que prouve clairement la suite : *e si o fadia*...

P. 203. Hugue Faidit ne dit nullement que la construction « m'en tenc per pagatz » soit du langage familier, et il aurait tort de le dire, comme le prouve l'usage qu'en ont fait les troubadours.

P. 204. *faittilava*, que M. Constans marque d'un ? veut dire *faisait un sortilége*. Le mot est bien connu et se rencontre souvent.

Ibid. Ce que dit ici M. C. de l'emploi de *ni* n'est pas aussi nouveau qu'il le suppose. Voyez Diez, III, 401.

P. 216. Il ne faut pas mettre sur la même ligne, comme le fait ici M. Constans, *or* et *on* : *on* a été *o* dès le principe (*raso*, etc.); *or* ne s'est réduit à *o* que tardivement.

Ibid. « La chute de l'*n* semble n'avoir pas atteint l'est du domaine provençal. » Encore un *semble*. Mais c'est là un fait certain et acquis depuis longtemps.

P. 222. M. C. signale ici une forme *sebelhit* qui se trouve, dit-il, dans la Bulle de Clément VI. Mais le texte imprimé p. 158 donne *sebeliht*. Quelle est la vraie leçon ? Il serait intéressant de le savoir. *Sebeliht* renverrait à *sepelictum*. Voy. un autre exemple de cette forme dans les *Préceptes religieux* que j'ai publiés ici récemment (VI, 23).

P. 223. « deu aver cofessah. » La copie dont se sert ici M. Constans est trop mauvaise pour que cette forme ne me soit pas suspecte. *Crevantah, molah*, cités en note, représentent des formes latines en *ati* et ne prouvent rien, par conséquent, en faveur du *confessah* ci-dessus, qu'il faut probablemeut lire *confessat*.

P. 226. En quoi *cel*, *loc*, *poble*, *semblan*, *ves*, *vegadas*, et p. 229, *cert*, *miels*, *cap*, sont-ils des « mots ou formes remarquables ? »

P. 227. *Se alcun layro o layre*. M. Constans croit avoir affaire ici à deux formes différentes du singulier. C'est une erreur. La première est le sujet pluriel. Cf. le texte latin : « Si aliqui prædones vel aliquis fur... »

P. 228. « An *l'adries* d'aquela. » Il faut écrire *ladries* (**laterarios*). L'éditeur du texte cité n'avait pas commis cette faute.

P. 228. M. C. observe très-justement, à propos de *om*, que ce pronom conserve encore, dans la traduction de la bulle de Clément VI, c'est-à-dire au milieu du XIVe siècle, quelque chose de son caractère de substantif. C'est une remarque qu'on peut faire, au reste, dans un grand nombre d'autres textes.

P. 229. *greuhs*. L'*h*, ici, n'est point « de signification douteuse. » Elle représente un *i* : *greuh*, comme *greuch* (on trouve aussi *greug*) = **grevium*, pour *gravium*, de même que *greu* = **greve* pour *grave*.

P. 232. M. Constans mentionne ici *paguiey* parmi les parfaits forts. Ce n'est sans doute qu'une inadvertance.

Ibid. Cachapiech (mieux *cachapietz*, deux lignes plus bas), mot qui signifie balustrade, est mal expliqué par *cache-pieds*. C'est *pectus* que représente le second élément de ce mot composé, et *cacha* = *presse*, non *cache*.

P. 234. Il est difficile d'admettre que *scumenga* soit « une forme syncopée de *scumengada* avec recul de l'accent. » Si nous étions à Lyon, à Grenoble, ou même à Valence, à la bonne heure, et encore à condition de laisser l'accent à sa place. C'est évidemment une faute de copie pour *escumengada*, qui se trouve d'ailleurs, comme M. Constans le remarque lui-même, quelques lignes plus bas, dans le texte cité[1].

P. 236. L'emploi de *lo*, comme sujet neutre, n'est nullement « conforme au pur usage classique », comme le veut M. C. Cet emploi est au contraire anti-classique et dialectal.

P. 243. « Notons *exercir* et *ensegnida*, qui appartiennent aujourd'hui à la 1re conjugaison », et plus loin, p. 247 : « parmi les verbes de la 2e conjugaison latine qui ont pris depuis la forme de la 1re conjugaison, nous trouvons *ensegnida*.. » M. Constans croit donc que le provençal a dit d'abord *ensenhir* puis *ensenhar*. C'est une erreur : *ensegnida* d'ailleurs n'a pas ici le sens qu'aurait *ensenhada*. C'est tout simplement *insignita*, pur qualificatif et non participe. Le verbe *insignire* ne paraît pas avoir passé en roman.

P. 245. *Redegut*. Il y a là deux mots (*re degut*), et non pas un seul.

P. 247. « *Instruisir, imprimir*, *induisir* ressemblent plutôt à l'espagnol qu'au rouergat.» En quoi et pourquoi ? Les verbes latins en *ĕre* entrés dans la langue d'oc après la période des origines, y sont régulièrement devenus des verbes en *ir*.

P. 253. « Les poëtes provençaux de cette époque (fin du XVIe siècle) ont, ponr la 3e p. du pl., à côté des finales en *ien*, des finales plus fréquentes en *iou*, qu'il faut peut-être écrire *iòu* : *aviou*, *auriou* (Pierre Paul) ; *cresiou*, *mespresariou*, *aviou* (Brueys). » Cette observation de M. Constans donne à penser qu'il a lu les auteurs

[1] Ce texte est un de ceux qu'a publiés M. Bion de Marlavagne et auxquels M. Constans se borne à renvoyer. M. B. de M. paraît, en général moins inexact dans ses transcriptions que M. de Gaujal. Mais il commet néanmoins assez de fautes évidentes pour que M. Constans eût dû se défier davantage des formes qu'il lui emprunte. Par exemple, M. B. de M., p. 317, imprime *comadeuras*, qui n'a aucun sens, où il faut très-probablement lire *coma dejunis* ; — p. 392, *cale* pour *calc* ; p. 375, *san Jonh* pour *Joanh* ou *Joan* ; p. 391, *refecs* pour *refets* (*re-fecit*), etc.

dont il parle dans un moment de grande distraction. Il est très-vrai que les finales *ien* et *iou* (= non pas *iu*, mais *iôu*, *alias ieu*) se rencontrent chez eux côte à côte. Mais elles ont des emplois fort différents : *ien* est la flexion de la 3e pers. du pluriel, *iou* celle de la 1re pers. du singulier.

C. C.

P.-S. — On a vu, dans mon premier article, que je n'avais pu utiliser, pour la critique de la Bulle de Clément VI, publiée par M. Constans, que la seconde moitié du texte latin, la seule qui se trouve dans Baluze. Depuis lors j'ai pu, grâce à l'obligeance de M. Darlu, professeur de philosophie au lycée de Bordeaux, avoir une copie de la première moitié (= pp. 1-8 du ms. rouergat, 156-159 du volume de M. Constans).

Cette copie, prise dans le dictionnaire d'Albéric de Rosate, diffère en quelques points du texte sur lequel la traduction provençale dut être faite. Ainsi, au lieu de deux messes de la Trinité (p. 159), c'est, dans le texte d'Albéric, une messe de la Sainte Vierge que le pontife célèbre après sa vision. Nous savions, d'ailleurs, déjà par Baluze, qu'un passage très-important, à savoir l'ordre donné aux anges par le pape de transporter directement en Paradis les âmes de ceux qui, allant au jubilé ou en revenant, mourraient en chemin, ordre qui se lit dans la traduction provençale, manque dans Albéric [1].

La comparaison du texte d'Albéric avec la traduction provençale confirme les corrections que j'ai proposées pour cette première partie de la bulle. Elle en suggère aussi quelques autres que j'indiquerai, en reprenant, comme je vais le faire, l'examen de l'édition de M. Constans.

P. 156, l. 1-3. — Manquent dans Alb. C'est peut-être un ajout du trad. provençal.

— l. 5, « a perdurabla memoria, redusen. » Effacez la virgule.

— l. 6, « ... cel. Quar.. » Il faut une virgule au lieu d'un point, *paraulas* de la l. 8 étant un second complément de *redusen*.

— l. 11, « dels orgolhos. » Le latin ajoute : « vel quot angeli mali cecidere. »

— l. 13, « en tant que cascu per pecat conoc la vida. » Au lieu de ces mots qui, malgré le singularité de l'expression *conoc la vida*, donnent un sens très-acceptable, étant pris pour une allusion au

1 « *Mandamus angelis*... Hanc clausulam, quæ tot tragædias excitavit [*de la part des protestants*] non habet editio quæ extat apud Albericum. Extat tamen in codice 2835 Bibliothecæ Colbertinæ Ex quo colligi debet in aliquot exemplaribus fuisse, defuisse in aliis. » (*Vitæ paparum Avenionensium*, I, 917.)

péché originel, le texte d'Albéric a cette phrase : « adeo ut omnis quippe caro corruperit viam suam », qui est une citation de la Bible (*Gen*. VI, 12).

L. 15-516. « De la cal causa s'alegro los cors dels angels am los quals nos *tenem* cofermar et acompanhar. » J'avais proposé de corriger *devem*. Le latin donne : « Qua ex causa gaudent chori angelorum nos consortes et concives eorum fieri. »

L. 21-22. Il faudrait une virgule après *vertut*, ce que j'ai oublié d'indiquer dans mon premier article, et peut-être un point après *humilitat*. Ce qui suit immédiatement (*e per tantas gens coma*) gêne le sens. Peut-être y a-t-il une lacune dans la copie de M. Constans. Ces cinq mots rejetés, le reste serait très-clair ; mais ils répondent évidemment à quelque chose dans le latin. Le texte d'Albéric, corrompu en cet endroit, n'est pas d'un très-grand secours. Le voici en regard du provençal, que je reprends depuis la ligne 18. Je donne ce dernier tel que je l'ai restitué :

Superba namque natura sicut habet unam paradisi portam declinet disgrediendo, ita habet unam illam inveniat, virtutibus inhærendo, ad sedes vero, quibus angeli per superbiam sunt privati, per humilitatem conservantur ex parte parentibus propagando. Sic n. (?) Dominus Noster Jesus Christus plus quam sitiens cervus ad fontes aquarum[1] ut peccatores perveniant ad pascha æternarum delitiarum. Item aït veritas ipsa : non veni vocare justos sed peccatores ad pœnitentiam[2].

La orgolhosa empero natura humana, coma avia de desviar si del pays de paradis, passa[n] los mandamens, aysi lo pot trobar enclinant se a vertut, en tal guisa que en las sesilhas de las quals los angilhs per orguelh son privats monte per humilitat, e per tantas gens coma[1] Nostre Sehor Dieu Jhesus Christ desire may que lo peccator puescha venir al pays perdurable de delieg, may que no fa lo ser, cant a grant set, a la fon de l'ayga.

P. 157, l. 8-9 : « E non hy a tan san vitan drethurier (j'ai déjà remarqué qu'il faut corriger *ni tan* et probablement aussi *drechurier*) de far la *virovirnam* (?) de la monarchia mundanal... » Le latin donne : « nec est tam sanctus nec tam justus per ambitum machinæ

[1] *Psalm*. XLI, 2 — Suppl. ici *desiderat ?*

[2] Cette dernière phrase manque dans la trad. provençale.

[1] Peut-être, dans l'hypothèse probable d'une lacune en cet endroit, ce qui manque exprimait-il l'idée émise plus haut (l. 11), que le texte d'Albéric rend par « quot angeli mali cecidere. »

mundialis... », ce qui indique clairement la correction à chercher. M. Boucherie me suggère *de per l'avironamen*, qui conviendrait parfaitement. L'ancien français avait, avec le même sens, *environement*.

— L. 25 : « la apostol dis. » Il faudrait, d'après le latin (*apostolus* qui *dixit*), suppléer *que*.

P. 158, l. 3-4 : « e veyran los nostres uelhs e s'alegira lo nostre cor. » M. Constans a justement corrigé *vostre*, et c'est seulement par suite d'une faute d'impression, comme il paraît résulter de la note sur ce passage, que *nostres* est resté dans son texte. Il y faut aussi *vostres* (cf. Isaïe, LXVI, 14). Pourtant Albéric donne, mais à la vérité en modifiant le sens de la citation : « et videbunt oculi nostri *unde* gaudebit cor vestrum. » *Gaudebit* montre qu'il faut corriger, dans le provençal, *s'alegira* en *s'alegrara*.

L. 7 : « ha sanctificada e hornada. » C'est bien *ornata* qu'il faut entendre : » sanctificavit et venustate ornata perpetim condecoravit. »

L. 18-20 : « lo cap del cal... Jhesus Crist tres vegadas estudet (lis. *escridet*). » Lat. : « cujus os... Jesum tribus vicibus exclamavit. »

L. 27-28 : « Fam doncas a tost los nostres filhs, feys (*lis*. reys), ducs, comtes... » La copie de M. Constans présente ici une lacune de plusieurs lignes. Voici le passage correspondant dans Alberic : « Significamus ergo omnibus filiis nostris regibus, comitibus, ducibus, baronibus, militibus, repromissionnem æternæ salutis esse hæc quæ per ordinem subsequuntur. »

L. 30 : « los venerables... et amats de... » Nouvelle lacune. Lat. : « venerabiles dilecti filii nostri Jacob. Savelli, Bricius Sauli et Jacob. de Columna cives nobilissimi civitatis romanæ et sindici totius senatus ejusdem... »

P. 159, l. 2 : « e apelar nostres frayres. » Ici encore, dit M. Constans, lacune d'une demi-page dans la copie. D'après Alberic, il ne manquerait rien, ou du moins rien d'essentiel : « in crastinum mandavimus consistorium convocari, et, nocte consistorium præexistente, apparuit nobis in visione.... »

P. 159, l. 23 : « la qual a tost temps am se. » Ceci concorde mieux avec la leçon d'Alberic (*quæ incessanter versatur*) qu'avec celle de Baluze (*qua incessanter vexatur*).

C. C.

Chants populaires du Languedoc, publiés par MM. Achille MONTEL et Louis LAMBERT, avec la musique notée. — Paris, Maisonneuve, 1880. In-8°, XII-588 pages [1].

Ce volume est le premier, nous l'espérons, d'un recueil complet des chants populaires du Languedoc, exécuté dans des vues vraiment scientifiques. Le présent volume, bien que d'environ six cents pages grand in-8°, ne contient cependant que les chants de la première enfance, mais accompagnés d'éclaircissements qui ne laissent rien à désirer. Ces chants enfantins, qui portent en général le nom de *sogna* ou *sansogna*, sont répartis par les auteurs en cinq catégories. La première contient les *Nennas* ou chants pour endormir les petits enfants; courtes poésies qui, semblables aux *nœniæ* des Latins, dont quelques-uns les font dériver, invoquent et appellent le sommeil pour qu'il descende sur les yeux de ces petits êtres. La deuxième contient les *Arri-arri* ou *Balalin-balalan*, qui, destinés à réveiller les enfants endormis et terminés d'ordinaire par le refrain *lalla*, comme, suivant le scoliaste ancien de Perse, disaient aussi les nourrices latines, imitent le mouvement du cheval, des cloches, des barques, d'un moulin, etc. Les chants de la troisième section, sous le nom général de *Tintourletos*, sont destinés à enseigner aux enfants à faire des gestes, à se mouvoir, à agir, en leur apprenant à se tenir droits, à garder l'équilibre, à remuer séparément ou en même temps leurs petits membres, à se vêtir et à se déshabiller, en accompagnant d'un chant et d'un son chacun de ces actes ou de ces mouvements. La quatrième catégorie contient les chants énumératifs, c'est-à-dire l'indication des parties du vêtement, de la chaussure, les objets d'une maison, les biens possédés, les membres de l'homme ou d'un animal, les remèdes à employer, les nombres, etc., avec diverses combinaisons, toutes soigneusement distinguées par les auteurs du recueil. Ils notent que ces chants servent spécialement à distraire et à divertir les petits enfants ; mais il nous semble qu'ils avaient aussi pour but d'exercer leur mémoire, comme dans l'énumération des jours de la semaine (p. 466), ou de leur donner quelques premières notions, comme par l'imitation des cris des animaux (p. 517). La cinquième catégorie enfin, ou les *Rodas*, contient ces chants qui accompagnent les petites danses en

[1] Cet article est extrait de la *Rassegna settimanale* de Rome (21 novembre 1880); il contient, non-seulement un jugement sympathique et favorable sur un ouvrage dont les éléments avaient déjà paru dans la *Revue des langues romanes*, mais aussi des remarques et des rapprochements très-instructifs. Nous pensons que les amateurs de la poésie populaire nous sauront gré de leur en offrir une traduction. F. C.

rond des enfants. Nous avons ainsi dans ce volume un traité véritable des amusements, des occupations, des enseignements que l'instinct a trouvés les plus appropriés à l'âge et à l'intelligence des *bambini*, depuis le berceau jusqu'au moment où ils savent marcher, et reproduire par l'imitation ce qu'ils voient faire. Ce que l'instinct a trouvé, la tradition l'a conservé dans le cours des siècles, chez les mères et les nourrices; et ainsi cette collection est utile, non-seulement aux amateurs de la poésie populaire, mais aussi à ceux qui s'occupent de philologie et de pédagogie, parce qu'elle renferme les formes spontanées de l'éducation de l'enfant. Les auteurs, sachant combien se pénètrent dans ces chants les paroles et la musique, et quelle action l'air exerce sur les sens des petits enfants, font ressortir soigneusement les relations intimes de ces deux éléments, et joignent au texte la notation musicale. Çà et là l'on rencontre des recherches et des discussions particulières, curieuses et importantes: ainsi une étude sur le langage des muletiers, où sont comparés leurs cris, tels que Claudien les a indiqués et tels qu'ils sont aujourd'hui (p. 272); les divers termes provençaux par lesquels on désigne les enfants (p. 381); les dénominations diverses de leurs premières actions (p. 385), etc. Dans ces dissertations et d'autres semblables qui sont disséminées dans l'ouvrage, l'érudition philologique et la pénétration philosophique vont de pair.

Ce volume fournirait l'occasion de rapprochements nombreux avec les usages italiens, et cela est naturel, puisqu'il y est traité de populations qui se touchent sur la carte et dont l'origine est commune. Ainsi l'épouvantail des enfants est, en deçà comme au delà des Alpes, le *babau* (p. 300); en Provence, on berce les enfants sur les genoux en imitant le son des cloches de Saussan ou de Salon (p. 223, 266), comme chez nous le son des cloches de Simon. Une *ninnananna : la mama es à la bigno* (p. 46), correspond à un chant italien: *la tu' mamma è ita alla vigna,* etc., publiée par M. Corazzini (*Componim. minori della letterat. popol. ital.*, p. 30). C'est également l'usage en Provence (p. 315), comme en Italie (*ibid.*, p 63), de chatouiller aux enfants la paume de la main en imitant le passage d'un lièvre, pendant que chacun des cinq doigts, personnifiés et touchés successivement, a son office particulier dans la chasse qui se fait; c'est encore un jeu tout pareil (p. 318) que celui de toucher les doigts et de les plier pendant que l'on cherche du pain (*ibid.*, p. 65). Les chansons énumératives de la *Margaridou* (p. 448) et du Merle (p. 458) existent aussi chez nous, sauf que la première porte le nom de *Marianna* et que l'air en est différent. De même le chant provençal du Mois de mai (p. 486) répond exactement au chant italien publié par M. Corazzini (*ibid.*, p. 378), et le Mariage de l'alouette (p. 490)

est chez nous le Mariage du grillon et de la fourmi (*ibid.*, p. 134, 140). Le chant du Chevreau, étudié en France par Gaston Paris et en Italie par M. Foà, mais dont les diverses ramifications n'ont pas encore été suffisamment examinées, et dont parle aussi Tylor (*Civilisat. primit.*, I, 101), se trouve en Provence (p. 535) et chez nous.

Nous pourrions relever beaucoup d'autres choses dans cette publication, si riche en matériaux, qui nous fait assister aux modes et aux formes du premier éveil de l'intelligence, du premier passage du pur instinct au raisonnement et à la réflexion, tout en nous ramenant aux affections, aux soucis, aux grâces ingénues du premier âge. Nous espérons que ce volume sera suivi d'autres, qui, composés suivant la même méthode, accompagneront l'homme dans les divers épisodes de la vie, à travers les joies et les douleurs de son existence mortelle. La méthode qui a été employée paraît nouvelle par rapport aux collections antérieures, et elle mérite d'être prise pour modèle par tous ceux qui, en divers pays, s'appliqueront à une œuvre semblable.

Privé malheureusement de l'aide de son collaborateur, M. Lambert, nous l'espérons, ne refusera pas de communiquer au public les matériaux nombreux qu'ils paraissent avoir rassemblés, et dont ce volume a été extrait : c'est une introduction excellente en elle-même ; mais elle prépare évidemment une série de publications étroitement reliées entre elles.

Uno Siblado is Arquin o sèt pèço de vers prouvençau dins la manièro de François Villon (1431-1461) o (pèr miéus dire) emé la mesuro de quàuqui pouësìo d'éu, etc. Waterford, Whalley lou jouine, 1880. In-8o, 16 pages.

Dans une étude sur la poésie avignonnaise hors de la Provence [1], nous avons dit que M. William-C. Bonaparte Wyse était, parmi les félibres contemporains, celui qui avait le plus souvent revivifié les règles de la littérature méridionale par des combinaisons nouvelles et cependant déjà consacrées. Peut-être ces lignes reconnaissaient-elles trop incomplétement l'originalité rhythmique des *Parpaioun blu*, de la *Cabeladuro d'or* et du *Dimenche dóu mes de Mai*. Quoi qu'il en soit, le recueil dont nous avons à parler aujourd'hui accentue encore cette recherche des formes anciennes ou peu connues, restée particulière aux vers de l'auteur. Il est composé, en effet, de pièces écrites dans la manière de Villon ou, pour mieux dire, avec la mesure de quelques-unes de ses poésies :

Qui plus ? Où est le tiers Calixte [2],
Dernier décédé de ce nom,

[1] *Revue des langues romanes*, 2e série, III, 124. — [2] Le Pape Calixte III.

Qui quatre ans tint le papaliste [1] ?
Alphonse, le roi d'Aragon...
Le gratieux duc de Bourbon,
Et Artus, le roi de Bretaigne,
Et Charles Septiesme le bon ?....
Mais où est le preux Charlemaigne ?.. .

demande la *Ballade des seigneurs du temps jadis*, qui fait suite à celle des dames d'antan. La fine mélancolie de ces strophes charmantes ne revit-elle pas dans la ballade du dernier félibre, où M. B.-W., anticipant sur la désillusion des années non encore écoulées aussi bien que sur la disparition de ceux à qui la Provence doit son éclatante floraison littéraire, s'exprime de la manière suivante :

Touto causo nais pèr mouri :
Lou rampau, la roso que briho,
Cant d'alauveto e de cri-cri,
Caresso de maire e de mìo.....
Ounte es, vuei, l'auto pouësìo
Dóu Felibrige que fasié
Tant d'estrambord, tant de sesiho ?
Mai ounte es lou Grand Capoulié ?...

Ounte es aquel Aloubati
Que dóu fru di milo graniho
Se coumpausè 'n blasoun poulit [2] ?
Ounte es Roumiéu, cap di bon driho ?
Ounte es lou bon blanc, Roumaniho,
Que fin amour pèr Roumo avié ?
Ounte es Verdot, Vierge Marìo ?
Mai ounte es lou Grand Capoulié ?

La quatrième ballade, consacrée à la plainte des « dames aux yeux étoilés » qui « tissèrent de si beaux livres,[3] » est versifiée avec le même sentiment de mélancolie discrète et voilée :

Ounte es vuei la mouié dóu Paire,
La bruneto dóu franc parla [4] ?

[1] Le siége papal.
[2] Allusion à Théodore Aubanel et à sa *Miougrano entre-duberto*.
[3] E digas-nous en que terraire
Soun, vuei, nòsti sorre de la,
Mignoto de la Lengo-Maire.
Qu'anavon à nósti cousta,
Zounzounant de cant delica
E teissènt de tant poulit libre ?
Ounte soun lis iues estela
E lou vin divin di Felibre ?
[4] Madame Rose-Anaïs Roumanille, sœur de Félix Gras.

Ounte Antounieto de Bèu-caire[1],
Qùe de veire èro d'adoura ?
La Camardo[2], moustre afama,
L'a jalado de soun jalibre,
E l'ile blanc s'es enana
E[mb] lou Vin divin di Felibre.

Ounte es Leountino[3] ? E pecaire !
Lidìo[4], ounte dounc l'atrouba ?
Moun cor es un gourg de desaire,
En sounjant au tems envoula,
Quand à Font-frejo[5] arrengueira
A l'oumbrage, en roudelet libre,
Lou soulèu nous fasié canta....

La pièce contre les médisants de la langue provençale est un véritable coup de fouet de poésie réaliste et satirique ; l'auteur l'a composée de vers presque partout masculins. On trouvera dans le lai du *Félibrige* des allusions aux commencements de la seconde période de l'association provençale, ou plutôt aux écoles qu'elle s'efforça d'organiser trop prématurément; dans la ballade des dialectes de la langue d'oc, enfin, l'auteur, tout en maintenant ses préférences à l'endroit de l'idiome de Maillane, corrige, de manière à satisfaire les plus difficiles, l'effet des vers humoristiques que contenait sa *Cansoun capouliero*[6] touchant les *parlers* de Montpellier, d'Aix et de Nimes.

La *Siblado is Arquin*[7] nous vient directement de l'Irlande. L'au-

[1] Antoinette Rivière, de Beaucaire, dont les poésies ont été publiées sous le titre : *li Belugo d'Antounieto de Bèu-caire*. Avignon, Aubanel, 1865, in-8°, 326 pages.

[2] Dans l'idiome populaire du Languedoc et de la Provence, la mort est presque toujours nommée *la Camarda*.

[3] Mademoiselle Goirand.

[4] Madame Lydie de Ricard, qui, — par une triste coïncidence, — s'éteignait à Paris, presque au moment où M. B.-W. lui donnait place dans ses vers.

[5] Château à quelques kilomètres de Montpellier. Sous ses ombrages se tint la première Cour d'Amour de la maintenance languedocienne du *Félibrige*.

[6] *Cansoun capouliero dòu Felibrige, seguido d'un brinde pourta lou jour de Santo-Estello*. Plymouth, Keys, 1877, in-8°.

[7] *Arquin* est un substantif provençal (Aix, Tarascon, Beaucaire et Marseille) qui signifie *bon drille*, *gai vivant*, *luron*, dans la plupart des cas. M. B.-W. lui donne la signification plus relevée de *félibre humoriste et railleur*.

Au XVIme siècle, le poëte la Bellaudière était, à Aix, le boute-en-train ordinaire d'un cercle d'*Arquins*.

Le mot en question est devenu nom propre à Montpellier.

teur, n'ayant pas trouvé à Waterford les caractères nécessaires à la composition d'un texte provençal, a dû marquer à la main, sur les exemplaires qu'il destinait à ses amis, l'accentuation si compliquée de l'école avignonaise. C'est en ayant sous les yeux un de ces exemplaires que nous écrivons le présent compte rendu, et que nous tenons à remercier M. B.-W. de la double et trop aimable mention qu'il a bien voulu faire de nous dans la ballade du dernier félibre.

A. Roque-Ferrier.

Anfos, drame patrioutique, courounat pèr la Cor-d'amour de la Lausa[1] lou 26 de septembre 1880, pèr Paul Gourdou, d'Alzouno. — Ais, Empremarié prouvençalo, 1880, in-8°, 28 pages.

Le rapport sur les Jeux floraux de la Maintenance languedocienne du *Félibrige*, tenus au château de la Lauze, le 26 septembre 1880, appréciait en ces termes l'œuvre dramatique de M. Paul Gourdou :

« *Anfos* es un drame en verses, tout estelat de patrioutige e d'ounou. La familha de lou qu'es partit espera, dins de laguis toujour pus grands, de letras e de nouvelas que jamai noun arrivoun. Es aladour qu'un souldat blassat tusta la porta, demanda la retirada, e, tout en se caufant au fioc dau salounet, conta la fin d'un amic sieu, couchat, i'a vint jours dejà, dins la nèu e lou sang de l'annada maudicha. Devignàs qu'aquel amic s'atrova lou fil d'Anfos, e vesès la desoulacioun d'aqueste, la dau fraire, de la maire e de la nobia dau mort. Se fan dire la darrieira batalha, e quand, pount per pount e blassadura per blassadura, an sajut qu'es toumbat en arregardant l'enemic, se souvenoun de la paraula dai sages de Greça: « Se loui dieus aimoun quauqu'un, lou fan mourì jouine », e cantoun d'un soul cor la cansou de l'esperança francesa.

» Avès aqui l'obra de Paul Gourdou. Es bela, de segu ; mais seriè sans defausses se l'autou aviè mai mesclat lou natural de la doulou

[1] Lisez *la Cour d'amour de la Lauso*. La Lauze, en montpelliérain *la Lausa*, est un ancien fief des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, situé dans la commune de Saint-Jean-de-Védas, près Montpellier. Le château, qui a conservé jusqu'à nos jours son architecture médiévale, est déjà mentionné en 1183 et 1191 (Thomas, *Dictionnaire topographique de l'Hérault*. Paris, Imprimerie impériale, 1865, in-4°, page 91). — M. G. a supposé que l'accent portait sur la dernière syllabe du mot, erreur qu'a renouvelée *un felibre manteneire* (M. Guitton-Talamel (?)) dans la préface provençale placée en tête du drame.

C'est sans doute par distraction que la même préface contient la phrase suivante : « La Patrio ! aquéu mot *fantasti* cuerbe leis autre..... » Jamais adjectif ne fut moins à sa place.

à - l'esaltacioun dau patrioutisme, se lou despart per l'armada dau viel Anfos e de soun segound fil era milhou apreparat e se l'imne que clava tout fasiè pa' 'n countraste cosent embe la tristessa e lou dôu de la pas alamanda[1]. »

Si nous n'avons rien à retrancher de ce compte rendu, nous avons cependant à formuler un désir, celui de voir M. G. entreprendre une œuvre dramatique dont le caractère soit à la fois moins lyrique et plus varié. Nous lui réclamerions volontiers la traduction en vers de quelques-uns des drames de Lope ou de Calderon. Ses brillantes qualités de poëte trouveraient là des succès que le théâtre méridional n'aurait pas à dédaigner, quelle que soit la richesse relative de son répertoire.

A. Roque-Ferrier.

PÉRIODIQUES

Romania, 34. — P. 177. H. d'Arbois de Jubainville et G. Paris, *la Versification irlandaise et la versification romane.* M. G. Paris soutient contre M. Bartsch l'origine latine de notre ancienne versification populaire. En quoi je suis de son avis. Je crois encore avec lui que notre vers de quinze syllabes dérive du septénaire trochaïque. P. 187, le vers

Ad celi clara non sum dignus sidera

est le sénaire iambique si usité chez les Grecs et chez les Latins. P, 192. [P. Meyer. *Les Troisièmes Personnes du pluriel en provençal.* Article très-intéressant, où l'histoire et la répartition géographique des diverses formes de la 3e pers. du pluriel en langue d'oc sont étudiées avec le plus grand soin et le plus grand détail. Les documents qui ont servi de base à ce savant mémoire étant, pour l'ancienne langue, les plus nombreux qu'il soit probablement possible de se procurer et, dans tous les cas, « qu'aucun philologue voué aux études provençales ait jamais eus à sa disposition », comme le fait justement remarquer M. Meyer lui-même, on peut en considérer les résultats comme suffisamment assurés dans leur ensemble. Je le constate avec d'autant plus de satisfaction, que ce sont les mêmes, ou à bien peu près, auxquels mes propres recherches m'avaient conduit. Le travail de M. Paul Meyer n'est pas cependant absolument exempt d'erreurs. J'en relèverai d'abord une à la rectification de laquelle je suis intéressé per-

[1] A. Roque-Ferrier, Rapport présenté à la Maintenance du Languedoc, le 26 septembre 1880 ; imprimé dans l'*Armanac Rouman per l'annada* 1881.

sonnellement. P. 197. « Maintenant encore la forme *au* (*habent*) se retrouve en bas-limousin, selon M. Chabaneau[1]. Je dois dire toutefois qu'il eût été à désirer que l'auteur de la *Grammaire limousine* eût, dans ce cas et en maint autre, précisé ce qu'il entend par *bas-limousin*. De Tulle à Nontron (*que M. Chabaneau fait entrer, au moins au point de vue linguistique, dans le bas-limousin*), il y a près de 100 kilomètres...» Comment M. Paul Meyer, avant de m'attribuer une opinion si extraordinaire, n'a-t-il pas songé à vérifier si, en effet, je l'avais émise? Il aurait trouvé, à la page 2 de la Grammaire qu'il veut bien citer, les lignes suivantes : « Il y faut distinguer [dans le limousin, considéré comme espèce linguistique] trois sous-espèces, correspondant à peu près aux divisions géographiques du domaine de ce dialecte, savoir le haut-limousin, le bas-limousin et le périgourdin. Celle-ci est, par ses caractères, intermédiaire entre les deux autres. C'est à elle qu'appartient la variété de Nontron, prise ici pour type de tout le dialecte.» Quant à ce que j'entends par bas-limousin, était-il nécessaire de le dire plus précisément? N'est-il pas assez clair, par les lignes que je viens de transcrire, que le bas-limousin est, en gros, pour moi comme pour tout le monde, le langage du Bas Limousin, c'est-à-dire du département de la Corrèze, chef-lieu Tulle, de même que le périgourdin est celui de la Dordogne et le haut-limousin celui de la Haute-Vienne? J'aurais cru faire injure à mes lecteurs de mettre tant de points sur mes *i*.

P. 198. Parmi les textes qui offrent les formes en *aun*, *au*, M. Meyer n'aurait pas dû oublier *Flamenca*. Il aurait pu citer également le chansonnier d'Oxford, et, parmi les documents purement locaux, les coutumes de Cahors et celles de Saint-Antonin. Aujourd'hui ces formes, généralement affaiblies en *óu*, se constatent dans l'Hérault (Béziers, Quarante), l'Aveyron, le Tarn, le Tarn-et-Garonne, le Cantal, le Lot, la Corrèze, la Creuse orientale[2]. En Provence, on en trouve encore des exemples au milieu et à la fin du XVIe siècle. (*Chansons du Carrateyron*, La Bellaudière.)

P. 200. Je m'étonne que M. Meyer, qui cite *estou*, d'après les *Leys d'amors*, avec *hou*, *vou*, *fou*, ne mentionne pas les formes d'où celle-là dérive, à savoir *estaun* et *estau* (lat. **staunt;* cf. *estau* = **stao*). *Estaun* et *estau* sont dans le *Mémorial des nobles* de Montpellier. J'ai

[1] M. Paul Meyer peut s'en assurer facilement en feuilletant le dictionnaire de Béronie ou en relisant le poëme qu'il cite dans la note 4 de la page 205.

[2] *Vaount* = *vont*, *faount* = *font* (Jean Petit, *Essais en patois marchois*, p. 6 et 7); mais *ibid.*, *oun* = habent; *foroun* = feront. Ces dernières formes proviennent peut-être de formes antérieures où *ou* était diphthongue (affaiblissement de *au*).

trouvé aussi cette dernière forme dans un document daté de Gaillac, 1221 (Compayré, 374). On la rencontre enfin dans le *descort* dont M. Meyer parle p. 198, au v. 81. Il y a *estan* dans son édition ; mais, d'après une copie de M. Boucherie que j'ai sous les yeux, le ms. porte plutôt *estau*.

Ibid. Pourquoi, citant les *Leys*, M. Meyer ne parle-t-il pas aussi du *Donat provençal*, qui mentionne également les futurs en *au*, sans les donner pour fautifs, comme les *Leys?*

P. 202. Il eût été bon de faire observer que la substitution de *ien* à *ian*, en Provence, n'est qu'une application de la règle générale qui, dans le dialecte de cette province et d'une partie du Languedoc, a fait partout affaiblir en *e* (et non en *o* comme ailleurs) l'*a* suivant un *i* tonique. *Habebat* y est devenu *avie*, comme *habebant avien*, formes dans lesquelles, pour le rappeler en passant, l'accent s'est porté de l'*i* consonnifié sur l'*e*.

P. 202. M. Meyer aurait pu ici ou un peu plus loin dire un mot d'une modification de la forme en *io* (= **iunt* pour *iant*, *eant*), dont il a signalé lui-même autrefois des exemples anciens : je veux parler de *iu*, développé plus tard en *ieu*. Ce *iu* est plusieurs fois dans *Flamenca*. Je le remarque encore dans une charte de 1196, imprimée dans les *Archives d'Agen*, p. 2 (*faziu*, *auriu*, *voliu*, *podiu*). Raimond de Cornet (de Saint-Antonin) a *sieu* (=*sian*) rimant avec *vieu* (*Lexique roman* I, 469). Je trouve la même forme dans un document daté de Rodez, 1218, mais publié d'après une copie postérieure, et *conoyssieu* dans une charte du Tarn de 1328. Aujourd'hui ces formes sont en usage en divers lieux, par exemple à Alais (Gard).

P. 206. Il n'eût pas été hors de propos de rappeler que Hugue Faidit ne donne nulle part, dans ses paradigmes, de formes en *an*. Les seules qu'il connaisse, les seules tout au moins qu'il considère comme correctes, puisqu'il n'en mentionne pas d'autres, sont celles en *on* et en *en*, et il les donne partout, dans toutes les conjugaisons et à tous les temps, comme également légitimes.

P. 210. M. Meyer se trompe lorsqu'il dit que « le patois de Limoges conserve *an* partout où il y a en latin *ant*. » Ruben, auquel il renvoie, n'a pas commis cette erreur. Là, comme en Périgord, *en* s'est substitué à *an* à l'indicatif présent de la première conjugaison (*chanten* et non *chantan*).

P. 211. M. Paul Meyer explique ici, comme moi, par l'analogie de *au*, *cantarau*, etc., les formes comme *aviau*, *cantariau*, *siau*, etc.; mais il ne se demande pas pourquoi *an* est ainsi passé à *au* seulement après *i*; pourquoi, par exemple, *cantavan* n'est pas devenu *cantavau* comme *avian* est devenu *aviau*. Je pense que c'est parce que *cantavan* est toujours resté paroxyton, tandis que *avian* a dû de très-bonne heure, dans

le langage courant, devenir oxyton, *i* se faisant consonne et l'accent, par suite, se portant sur l'*a*. Cette modification phonique une fois opérée, la finale *an* d'*avian* se trouva dans la même condition que celle de *fan*, *van*, *estan*, *han* et des futurs, et l'on comprend que l'analogie y ait amené son changement en *au* dans quelques-unes, tout au moins, des contrées où les formes classiques en *an* (*han*, *fan*, *van*, etc.) avaient pour correspondantes des formes en *au*[1].

Je trouve dans mes notes que ces formes en *iau* pour *ian* (imparfait, conditionnel, subjonctif présent) vivent aujourd'hui, non-seulement dans le parler du Cantal et de l'Aveyron, mais encore dans celui du Lot, de la Corrèze, du Tarn et d'une partie de l'Hérault. Pour l'ancienne langue, les seuls exemples que l'on en connût, ou du moins que j'en connusse, avant l'article de M. Paul Meyer, étaient, avec ceux des *Leys d'amors*, les cinq ou six que fournit la *Coutume d'Alais*. M. Meyer en fait connaître trois de plus, relevés par lui dans des documents de 1183, 1193 et 1201, qui sont datés de Dourgne (Tarn) et de Rodez. Ce sont *faziau* (deux fois) et *soliau*[2].

D'autres formes analogiques que M. Meyer aurait pu signaler sont celles qui résultent de la substitution de *ia* à l'*a* pur dans les imparfaits de la 1re conjugaison : *amavian* (d'où *amavien*) pour *amavan* (Provence, partie voisine du Languedoc). Il serait naturel que des formes pareilles donnassent naissance à *amaviau*, là où l'on dit *amarau*. Le plus ancien exemple que j'en connaisse est de 1408 : « E *semblavian* mays paraulas divinas que humanals. » (*Petit Thalamus de Montpellier* 447.)

P. 212. Quelle nécessité y a-t-il de faire absorber l'une par l'autre, dans le latin même, les flexions *unt* et *ent*? Dans l'hypothèse de M. Meyer, qui veut que *ent* ait disparu devant *ant*, il faut supposer

[1] Ce doit être aussi à la suite d'une contraction que *tuan*, de *tuar*, a produit *tuau*, si cette forme que je lis dans un extrait du *Catéchisme rouergat* de 1656 est bien sûre.

[2] M. Paul Meyer, à propos de ces formes en *iau* = *ian*, remarque qu'elles « sont loin d'être récentes, comme il était assez légitime de le supposer à première vue et comme on l'a en effet supposé », et il renvoie à la *Revue des langues romanes*, 3, II, 77, où ces formes sont en effet qualifiées, non pas simplement de « récentes », mais de « relativement récentes ». L'adverbe ici a son importance, et je m'étonne que M. Meyer, en me citant, l'ait omis. Je m'étonne également qu'il n'ait pas compris qu'un soin plus pressant que celui de relever une erreur de chronologie, — d'ailleurs imaginaire, car les formes en *iau* seront toujours *relativement récentes*, — de la *Revue des langues romanes*, devait l'occuper. Je veux dire celui de rectifier l'assertion aussi absolue que surprenante (« on n'a jamais dit *aviau* » (*Romania*, VIII, 14)), à laquelle les lignes de la *Revue* qu'il vise faisaient précisément allusion.

que *debent*, par exemple, changé d'abord en **debunt*, est ensuite devenu *deven*, grâce à une nouvelle modification qui a ramené cette forme de *debere* à son point de départ. Combien n'est-il pas plus simple et plus raisonnable à la fois d'admettre que *ant*, *ent*, *unt*, existant encore simultanément au moment où la langue d'oc s'est dégagée, ont produit respectivement *an*, *en*, *on (o)*, qui ensuite, selon les dialectes, ont gagné ou perdu plus ou moins de leur terrain héréditaire, en sorte que *an* et *en* se sont vus supplantés par *on (o)* dans le Quercy, le Rouergue, etc.; *on* au contraire, et en partie *an*, par *en*, dans le Limousin, la Gascogne et tout le domaine catalan.

P. 213. Les formes gasconnes en *in*, dont M. Paul Meyer ne se rend pas bien compte, sont pour moi le résultat de la réduction, parfaitement normale en cet idiome, des groupes atones *ia* et *iu* ou *ie* à *i*. *Responin : *respondiant = presenci : præsentia; — audin : audiunt = remedi : remedium.* On peut expliquer de même *tenin* par **teneunt*, *ajustin* par **adjuxteant;* mais cela n'est pas indispensable, étant clair que la flexion *in*, une fois dégagée, a pu être prêtée par analogie à des verbes qui n'avaient aucun droit, étymologiquement, à la recevoir. Du reste, *ian* et *ien* existent aussi en gascon, et parfois concurremment avec *in* dans les mêmes textes . — C. C.

P. 216. Gaston Raynaud, *les Congés de Jean Bodel.* M. G. R. fixe la date de cet opuscule (1205), classe les sept mss. qui nous l'ont conservé, en détermine la valeur, et prouve que 6 strophes sur 47 ne sont pas de Jean Bodel. Cette étude préliminaire est complétée par des recherches détaillées et méthodiques sur la langue et la versification de l'auteur, qu'il hésite encore à identifier avec l'auteur de la *Chanson des Saisnes*. Nous avons peu d'observations à présenter sur cette notice substantielle et bien faite [1].

[1] [P. 233, note. — M. R. hésite à séparer de la strophe XXXII *a*, qui rime en *ers*, puisqu'elle ne donne à la rime que des *e* ayant pour base un *e* long ou un *i* bref, la strophe VI *a*, qui rime en *èrs*, puisqu'elle n'offre que des mots ayant en latin un *e* en position, et il les comprend toutes deux sous la rime *èrs*. Nous croyons que c'est à tort. De même, la strophe XIX *a* rime en *ét* et non en *èt*, et la strophe XVIII *a* en *éte* et non en *ète*. Dans cette dernière, *rete* = *reputat*, qui se trouve au milieu d'*e* provenant d'*i* bref ou d'*e* long, ne fait difficulté que si l'on se croit obligé d'admettre sans conteste cette étymologie. N'y aurait-il pas lieu de revenir à l'étymologie rejetée par Diez, à *rectare* (lat. moyen) ? La strophe serait ainsi correcte, et la règle qui assigne aux deux *e* leur domaine distinct ne serait point violée. L Constans.] — *Rete* = *re*[*d*] - *putat*, de même que *relliquiae, relligio,* doublets de *reliquiae, religio* = *red-liquiac, red-ligio.* L'étymologie proposée par Diez est donc toujours valable, à condition de la compléter; autrement il est certain que *reputat* aurait produit *riete* et non *rete*. Quant à **recta,* que

V. 115. Tost monte uns hom come amiraus,
Et tost rekiet come orinaus.

Au Glossaire, M. G. R. traduit *orinaus* par « vase de nuit, pris au sens dépréciatif. » *Orinaus* = *urinalis* est ici synonyme de *urinator*, plongeur. — P. 248. J. Ulrich, *le Catéchisme romaunsch de Bonifaci.* — P. 288. V. Smith, *Chants populaires du Velay et du Forez*, *Trois Retours de guerre*. Pièce I, v. 2, le 1er hémistiche est trop court ; v. 3, le 1er hémistiche est trop long ; v. 9, le 1er hémistiche se termine exceptionnellement par une syllable masculine. Par quel artifice supplée-t-on dans le chant à l'absence de l'atone? Pièce II, v. 21, le 1er hémistiche est trop court. Est-ce que l'*e* de *pauvre* ne s'élide pas? — P. 294. *Mélanges:* 1° *Notes sur la langue vulgaire d'Espagne et de Portugal au haut moyen âge* (712-1200). Jules Tailhan. 2° *Sui « Miracles de Nostre-Dame en provençal.* » Mussafia. 3° *Chevrette*, *crevette.* 4° *Tangue*, *tanque*, Ch. Joret. 5° *Les Filles des forges de Paimpont*, *ronde bretonne*, J. Fleury. — P. 305, *Comptes rendus.* 1° Carl von Reinhard-Stoettner, *Grammatik der Portugie-sischen Sprache* auf Grundlage des lateinischen und der romanischen Sprachvergfeichung bearbeitet (J. Ulrich). Peu favorable. 2° Charles Aubertin, *Histoire de la langue et de la littérature françaises au moyen âge*, d'après les travaux les plus récents. T. II, Paris, Belin, 1878 (G. P.). Sévère. 3° *Ueber den Streit von Leib und secle.* Ein beitrag zur Entwicklungsgeschichte der visio Fulberti..... von Gustav Kleinert (G. P.). Très-défavorable. 4° L. de Montille, *Chronicques des faits de feurent Monseigneur Gerat de Rossillon* (P. M.). Très-défavorable. 5° Guido Biagi, *Le Novelle antihe dei Codici Paneiatichiano — Palatino* 138e *Laurenziano — Gaddiano* 193 (P. M.). Favorable. 6° Franz Miklosich, *Ueber die Wanderungen der Rumanen in den dalmatinischen Alpen und den Karpaten* (Antonio Ive). Article très-intéressant. Favorable. 7° Paul Sébillot, *Contes populaires de la Haute Bretagne* (G. P.). Favorable. — P. 330. *Périodiques.* — P. 342. *Chronique.*

A. B.

« Les deux articles que j'ai insérés dans la *Revue des langues romanes* m'ont valu un compte rendu de M. Meyer. Je me borne à deux remarques : 1° c'est à un article de la *Romania* que j'ai emprunté les renseignements bibliographiques d'où j'ai induit que le fabliau en question était inédit ; 2° j'ai relevé (p. 58-59) la confusion qui est faite, dans l'article de la *Romania*, entre les deux formes qu'affecte le plus souvent cette légende : l'on a d'un côté Kornmann, Pros-

suppose M. Constans, il aurait donné *reite* ou *roite*, forme inadmissible dans la série des rimes en *ete*. — A. B.

per Mérimée, H. Heine; de l'autre, Vincent de Beauvais, le Miracle provençal, Gautier de Coincy, entre deux la version de la *Vie des Peres Hermites*. M. Meyer ne dit rien de tout cela. — Le fabliau se trouve dans le Nouveau Recueil de Méon : il suffisait d'y renvoyer le lecteur. Je ne cache pas que j'ai été surpris du ton de M. Meyer : ignore-t-il que, depuis le moyen âge, on ne joûte plus qu'à armes courtoises ? » — F. C. »

CHRONIQUE

Le Bureau de la Société pour l'année 1881 a été composé de la manière suivante : *Président*, M. Antonin Glaize, chargé de cours à la Faculté de droit; — *Vice-président*, M. Mie-Keittinger ; — *Secrétaire*, M. A. Roque-Ferrier ; — *Trésorier*, M. Louis Lambert ; — *Vice-Secrétaire*, M. P.-J. Itier ; — *Archiviste*, M. Folie-Desjardins ; — *Bibliothécaire*, M. Etienne Gleizes ; — *Bibliothécaire-adjoint*, M. C. Gauthier.

*
* *

Communications faites en séance de la Société. — 2 février. — Les traductions de la bulle *Ineffabilis* dans les dialectes de langue d'oc et de langue d'oil, par M. V. Smith ;

Fragments d'une comédie satirique en vers provençaux, de feu l'abbé Lambert, par M. Louis Roumieux ;

Une version en vers lodévois du Sermon du curé de Pierre-Buffière, par M. Guichard ;

Lettre en vers provençaux sur les représentations théâtrales des nègres d'Alger, par M. Louis Roumieux ;

16 février. — *Lou Pin e lou Caniè*, fable languedocienne (Lansargues et ses environs), par M. A. Langlade ;

2 mars. — Les substantifs français *courtois*, *discourtois*, etc., par M. A. Boucherie ;

Le nom du château de la Lauze (*lausa*, *la lausa*, *là lauza*, et sa signification languedocienne, par M. A. Roque-Ferrier ;

A moun amic Bertoumieu Bedòs, poésie languedocienne (Montpellier et ses environs), par M. Coulazou ;

16 mars. — *A Victor Hugo*, poésie provençale (Avignon et les bords du Rhône), par M. Théodore Aubanel ;

Bernat de Ventadour, poëme limousin, par M. l'abbé Joseph Roux ;

Epître en vers languedociens (Montpellier et ses environs) (1851), par M. Louis Roumieux ;

Note sur la déclinaison du pronom relatif français, par M. Clédat ;

Lettre en vers provençaux (Nimes et ses environs), par M. Louis Roumieux.

*
* *

La collection des publications spéciales de la Société s'est augmentée de deux volumes. Le premier est dû à M. J.-F. Thénard, et

il renferme, avec une préface et des notes, les *Mémoires ou Livre de raison d'un bourgeois de Marseille* (1674-1726), in-8°, XII-196 pages ;

Le deuxième comprend un poëme italien du XIIIe siècle, en CCXXXII sonnets, imité du *Roman de la Rose*, par Durante, et publié pour la première fois, avec une introduction, des notes et un fac-simile, par M. Ferdinand Castets, in-8°, XXIV-184 pages ;

La Société a fait distribuer, en outre, le dernier fascicule du tome III du *Dictionnaire des idiomes romans du midi de la France*, par M. Gabriel Azaïs, in-8°, pages 529 à 828.

*
* *

LIVRES ET MANUSCRITS DONNÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ. — Quatre-vingts manuscrits gascons, languedociens, provençaux et roussillonnais, donnés par M. Gabriel Azaïs, de Béziers ;

Albumul macedo-roman, sub directiunelui V.-A. Urechia. Bucuresci, Socecu, Sander et Teclu, 1880, in-folio, VIII-144 pages, fig. et planches (don de M. V.-A. Urechia, député au Parlement roumain) ;

Associació d'exursiòns catalana. Vettlada necrológica celebrada en lo dia 20 de desembre de 1878, pera honrar la memoria dels Catalans illustres morts durant l'any. Barcelona, Ramirez, 1881, in-8°, 32 pages (don de l'Association catalane d'excursions scientifiques) ;

Athénée de Forcalquier et Félibrige des Alpes. Félibrée de Saint-Maime. 14 juin 1880. Forcalquier, Masson, 1880. in-8°, 16 pag. (don du Félibrige des Alpes) ;

Bulletin de la Société archéologique de Béziers. Compte rendu de la séance publique tenue le 14 mai 1874. Béziers, Malinas, 1874, in-8°, 60 pages (don de M. Gabriel Azaïs);

Certamen catalanista de la Joventut católica de Barcelona. Any 1880. Barcelona, Estampa peninsular [1881], in-4°, 372 pages (don de la Société: la Jeunesse catholique de Barcelone) ;

Cigalo d'or (la), — publicacioun de l'Escolo felibrenco de la Miougrano, espelissènt lou dimenche. Nimes, Baldy-Riffard, 1877, dix numéros in-folio (don de M. Gabriel Azaïs);

Conférences cantonales du diocèse d'Auch, 1881-1882-1883. Histoire paroissiale. Auch, Cocharaux, 1881, in-12, 24 pages (don de S. G. l'archevêque d'Auch);

Dominique, journau dóu Gai-Sabé, espelissènt lou dimenche. Nimes, Baldy-Biffard, 1876 et 1877, vingt et un numéros in-folio (don de M. Gabriel Azaïs);

Prouvençau (lou), journau litèrari, Ais-en-Prouvenço, Roumo e Mount-pelié, 1877, 1878 e 1879, soixante-trois numéros in-folio (don de M. Gabriel Azaïs);

U reclam de mountanhe, poésies béarnaises. Première partie. Lous Herums, fables, sujets tirés d'adages, de dictons et de légendes du pays. Deuxième partie. D'Espourrii à St-Sabii, pastorale philharmonique en trois actes, musique avec accompagnement de lyre ou de piano. Dictionnaire béarnais-français des mots ramenés dans cet ouvrage avec des indications étymologiques, par Jean-Louis Lacontre; traduction en vers français, par Gabriel Pon-Gondry. Dax, Herbet, 1870, in-4°, 52-35 pages (don de M. Gabriel Azaïs);

Mémoires ou livre de raison d'un bourgeois de Marseille, publiés avec une préface et des notes, par M. J.-F. Thénard. Montpellier,

au Bureau des publications de la Société pour l'étude des langues romanes, 1881, in-8°, XII-196 pages ;

Statuti civili e criminali di Corsica, pubblicati, con addizioni inedite e con una introduzione, per munificenza del Conte Carlo Andrea Pozzodiborgo, da Gio. Carlo Gregorj. Lione, Dumoulin, 1843, 2 vol. in-8°, CLX-276-196 pages (don de M. Mie-Keittinger);

Alvergne (Louis); los Flous dé lo mountagno, poésies patoises amusantes, pastorales, descriptions, dialogues comiques, etc. Rodez, de Broca, 1880, in-12, 284 pages ;

Angleviel : Poésies languedociennes [préface patoise. l'Hiver, le Printemps]. Ms. in-4°. S. D. 28 pages (don de M. Louis Roumieux);

Azaïs (Gabriel) : Dictionnaire des idiomes romans du midi de la France, comprenant les dialectes du haut et du bas Languedoc, de la Provence, de la Gascogne, du Béarn, du Quercy, du Rouergue, du Limousin, du Dauphiné, etc., tome III (3e livraison). Montpellier, Bureau des publications de la Société pour l'étude des langues romanes, 1881, in-8o, pages 529 à 828 ;

[Bonaparte-Wyse] : Uno siblado is Arquin, o sèt peço de vers prouvençau dins la manièro de François Villon (1431-1461), o (pèr miéus dire) emé la mesuro de quàuqui pouësio d'éu. Waterford, Walley, 1880, in-8°, 16 pages ;

Cazos (Bictor): Claourisses de Sen-Bertran. Saint-Gaudens, Abadie, 1859, in-8°, 40 pages (don de M. Gabriel Azaïs);

Durante : Il Fiore, poëme italien du XIIIe siècle, en CCXXII sonnets, imité du Roman de la Rose, texte inédit publié avec fac-simile, introduction et notes, par Ferdinand Castets. Montpellier, au Bureau des publications de la Société pour l'étude des langues romanes, 1881, in-8o, XXIV-184 pages ;

[Floret (Balthazar)]: la Franço en 1856. Béziers, Fuzier, 1856, in-8°, 4 pages (don de M. Gabriel Azaïs);

[Floret (Balthazar)]: la Franço en 1859. Béziers, Fuzier 1,859, in-8°, 4 pages (don de M. Gabriel Azaïs);

Garbea (G.-O.): Aurora, calendaru ilustratu pe 1881. Bucuresci, editura librariei « Aurora », 1880, in-4°, 64 pages, fig. (don de M. V.-A. Urechia, député au Parlement roumain);

Malval (F.) : Étude des dialectes romans ou patois de la basse Auvergne. Clermont-Ferrand, Vigot, 1878, in-12, 190 pages (don de M. Rousseau, libraire, à Clermont);

Martin (F.-R.). Histoira dé moun Récul dé fablas ou galimatias én rimas. Toulouse, Labouïsse-Rochefort, 1846, in-8°, 12 pages (tiré à vingt-cinq exemplaires) (don de M. Gabriel Azaïs);

Martin : Essai d'un dictionnaire bayonnais-français. Manuscrit in-8° de 86 pages doubles (don de M. le docteur Noulet);

Monier (O.) : Une felibrejade, ou le Gai Savoir à Toulon. Copie manuscrite in-4° de 12 pages, 1881 (don de M. Frédéric Mistral);

Roumieux (Louis): Bèlli Santo, sus l'èr: O Mario! la patrio, etc. Avignoun, Aubanel [1879], in-8°, 4 pages;

Roumieux (Louis); Bon Viage! à moun jouine ami Adalbert Charvet, à l'oucasioun de soun mariage emé la gènto Mario Florisonne. Mount-pelié, 1880, in-8°, 4 pages;

Roumieux (Louis): Cansoun nouvialo pèr lou mariage de M. G. de Casamajor, d'Argié. Nimes, Roumieux, 1873, in 8°, 8 pages;

Roumieux (Louis): La Bisco, coumèdi prouvençalo en dous ate e

en vers. Manuscrit original, 1879, in-8° (sans pagination) (don de M. Louis Roumieux);

Roumieux (Louis): Lou Gres. Alès, Martin, 1879, in-8°, 4 pages;

Roumieux (Louis) : Nouvè-charrado. Alès ,Martin, 1877 ,in-8°, 4 pages;

Roumieux (Louis) : Souto lis oume, balado d'antan. Nimes, Baldy-Riffard. 1877, in 8°, 4 pages;

Roumieux (Louis): Uno bello famiho. Alès, Martin, 1878, in-8°, 4 pages;

Roumieux (Louis): Uno visito. Pèr lou Batèmo de moun fihòu Louviset Marsal. Nimes, Baldy, 1879, in-8°, 4 pages;

Roux (l'abbé Joseph): l'Inscription de Saint-Viance. Tulle, Mazeyrie, 1881, in-12, 22 pages;

Roux (l'abbé Joseph): Chansou lemousina. Cesaren (avec la traduction française). Tulle, Crauffon. 1879. in-8°, 8 pages;

Sébillot (Paul): Littérature orale de la haute Bretagne. Paris, Maisonneuve et Cie, 1881, in-12, XII-400 pages (don de MM. Maisonneuve);

Quinze journaux renfermant des textes et des indications de nature à intéresser les études philologiques ou l'histoire de la littérature méridionale, donnés par MM. Théodore Aubanel (1), Marius Bourrelly (1), Camille Laforgue (1), Frédéric Mistral (2), Roque-Ferrier (9) et Louis Roumieux (1).

Errata des numéros de novembre et de décembre 1880.

SERMONS ET PRÉCEPTES RELIGIEUX. — P. 118. III. I. 31. « ... de Deu. Aitals. » Lis.: *de Deu, aitals.*

P. 119, V, l. 6. « Annua. » Lis.: *Anna.*

P. 132, XVIII, l. 54. « majer. » Lis.: *majeir.*

P. 138. VII, l. 26. « Que Nostre Seiner. » Ces mots doivent être mis entre crochets.

P. 142, III, l. 1. « C'om e... » Liz.: *c'om se.*

P. 143, IV, l. 10. « Membres. » Lis.: *Nembres.*

P. 144, VI, l. 44. Remplacez les points placés après *maires* par *eloiniar.*

LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE FRANÇAISES. RÉPONSE A M. BRUNETIÈRE. — P.221, l. 20, deux vélites et un hoplite ; *lisez*: deux peltastes et un hoplite.

P. 233, l. 14, l'apanage exclusif des Germains, Gaulois, Gallo-romains, etc. ; — *lisez* : des Germains. Gaulois, Gallo-Romains.

DESCRIPTION DU ROYAUME DE CHERNUBLE.— P.291, l. 3, *c'est la description du royaume de Chernuble;* lisez : DESCRIPTION DU ROYAUME DE CHERNUBLE.

P.292, l. 11, employée; *lisez* : employé.

P. 296 (au bas de la p.), au XIIIe siècle; *lisez* : au XIIe siècle.

LA LÉGENDE D'ÉDIPE. — P. 303, l. 30, prison, forteresse, etc..... *Effacez* etc.

Le gérant responsable : Ernest HAMELIN.

DIALECTES ANCIENS

SPÉCIMEN

DU LANGAGE PARLÉ DANS LE DÉPARTEMENT DES HAUTES-ALPES VERS LA FIN DU XIIe SIÈCLE

« Les spécimens du dialecte parlé autrefois dans les Hautes-» Alpes sont extrêmement rares. A notre connaissance, il n'en » existe aucun d'antérieur au XVe siècle. »

Voilà ce que nous disions naguère en publiant un document inédit, en langage vulgaire des Hautes-Alpes, de l'année 1442, et provenant de Savines, arrondissement d'Embrun (v. *Spécimen du langage de Savines en* 1442; lecture faite à la séance de l'*Athénée de Forcalquier*, du 14 juin 1880. Forcalquier, Auguste Masson, 1880, in-8°, pag. 6 et suiv.).

Depuis lors, un heureux hasard nous a fait rencontrer dans les Archives départementales des Hautes-Alpes (série H. 221) un document original, en langue romane, de deux cent cinquante années environ plus ancien que le précédent.

Ce document, il est vrai, est sans date précise; mais, eu égard aux personnages dont il parle, à l'écriture et à d'autres circonstances, il remonte incontestablement à la fin du XIIe siècle ou, tout au moins, aux deux ou trois premières années du XIIIe. Dans cet acte, en effet, il est question de *Sarras* ou Sara, prieure de la chartreusine de Berthaud. Or, suivant d'autres actes, parfaitement authentiques (*Archiv. des Hautes-Alpes,* H. 221, 2), en 1204, dame Sara était déjà remplacée à Berthaud par la prieure Agnès.

La chartreusine de Berthaud, à laquelle se rapporte notre document, était située non loin de Gap, sur le territoire de la commune actuelle de Rabou, au sein de ces « hautes et âpres » montagnes décharnées » qui se rattachent au puissant massif du Devoluy.

La fondation du monastère de Berthaud remonte à l'année 1188. A cette époque, Adélaïde, femme d'Arnaud Flotte,

seigneur de Montmaur, et ses quatre fils, donnèrent le terroir de Berthaud aux religieuses de Saint-André-de-Prébaïon (*de Prato Baione*), près Orange (Vaucluse), afin de s'y transférer (Charte originale de septembre 1188, *Arch. des Hautes-Alpes*, H. 221, 1).

Il ne faut point confondre, ainsi qu'on le fait trop souvent, le *monastère* de Berthaud, sis sur la commune de Rabou, canton de Gap, avec le *quartier* de Berthaud, qui fait partie de la commune de Ventavon, canton de Laragne (Hautes-Alpes). Berthaud de Ventavon, il est vrai, est beaucoup plus connu aujourd'hui que l'antique monastère de Rabou, surtout à cause de la *ferme-école* qui y a longtemps prospéré, sous la direction du regretté M. Allier, et qui vient de finir si tristement avec lui. Mais, autrefois, Berthaud de Ventavon n'était qu'un simple domaine du monastère de Rabou; c'est même de cette circonstance qu'il a pris son nom actuel de Berthaud.

La chartreusine de Berthaud, fondée en 1188, fut habitée, sans interruption, par des religieuses de l'ordre de Saint-Bruno, jusqu'en l'année 1601. A cette époque, le monastère fut supprimé et ses biens unis à ceux de la chartreuse de Durbon (aujourd'hui de la commune de Saint-Julien-en-Beauchêne, canton d'Aspres-lès-Veynes, arrondissement de Gap), qui les a possédés jusqu'à la révolution de 1789 (v. Charronnet, *Monastères de Durbon et de Berthaud*. Grenoble, Alph. Merle, sans date, in-8°, p. 72 et suiv.)

La charte en langue romane qui nous occupe est relative à la division des pâturages du territoire de Montmaur (canton de Veynes, arrondissement de Gap), entre divers particuliers et les religieuses du monastère de Berthaud.

Cette charte, de très-petites dimensions (0^m,237 millimètres de large sur 0^m,085 de haut), renferme seulement huit lignes, mais d'une belle et grande écriture: l'écriture minuscule de la seconde moitié du XIIe siècle. Chose singulière, cette écriture, quoique évidemment de la même main, a été tracée à trois reprises différentes, parfaitement distinctes, ainsi que le prouve la triple couleur de l'encre dont on s'est servi: les six premières lignes sont en encre noire ordinaire; les deux suivantes sont en encre jaunâtre; enfin la dernière est en encre très-noire.

On donnera, d'abord, une copie exacte de la charte, sans faire subir aucun changement à la division des mots, à la ponctuation, aux majuscules, etc. Cette copie, que l'on pourrait dire photographique, sera suivie d'une transcription nouvelle, mise en harmonie avec le sens du document. On ajoutera quelques notes, en dernier lieu, pour l'intelligence du texte.

Nous nous abstenons, à dessein, de faire des observations philologiques ou grammaticales; observations que notre petite, mais précieuse charte alpine, peut suggérer en grand nombre.

DIVISION DU PATURAGE DE MONTMAUR

1° *Copie exacte de la charte originale.*

Le pasquers de mont maur fait . XII . parties lidionene an les set. eles set tornont encinc. | de les cinc sont les does den Per rainier demont maur li terza den per raimon. eest de bertaut. li quar | ta den aut de benevent. eest de bertaut. liquinta est deuz albertz. esont les does de bertaut. | deles autres cinc parties. est liuna parz den falco devene. edel grimonehs. *e est limeita de bertaut*[1] eliautra est del bornos. | eliautra denoliver. eliautra de pere lager. edenodo baudemar. elipartia denodo baudemar. est debertaut. eliautra est denablandina. eest debertaut. *een guichart donet a dieu ea ma donna sancta maria e a las donnas de bertaut la soa part del pasquer de monmaur | e de devoloi*[2]. e a quest dofez en la presensa de la donna prioressa na sarras e de tot lo covent[3].

2° — *Transcription modifiée.*

Le pasquers de Montmaur fait XII parties. Li Dionene an les set, e les set tornont en cinc.

De les cinc, sont les does d'en Per Rainier, de Montmaur; li terza, d'en Per Raimon, e est de Bertaut; li quarta, d'en Ant[oni] [4] de Benevent [5], e est de Bertaut; li quinta es deuz Alberz: e sont les does de Bertaut.

De les autres cinc parties, est li una parz d'en Falco de Vene [6] e del Grimonehs, e est li meita de Bertaut; e li autra est del Bornos; e li autra, d'en Oliver; e li autra, de Pere Lager e

d'en Odo Baudemar, e li partia d'en Odo Baudemar est de Bertaut; e li autra est de na Blandina, e est de Bertaut.

E en Guichart donet a Dieu, e a ma donna Sancta Maria e a las donnas de Bertaut la soa part del pasquer de Monmaur e de Devoloi [7]; e aquest do fez en la presensa de la donna prioressa, na Sarras, e de tot lo covent.

NOTES DIVERSES

[1] Ces mots sont en interligne au-dessus de ceux-ci: *Falco devene e del grimonehs.*

[2] Les mots soulignés sont en encre jaunâtre.

[3] Ce dernier passage est en encre fort noire.

[4] Nous pensons que les mots *den aut*, qui se lisent dans l'original, doivent s'entendre, non dans le sens de *en haut*, mais dans celui de *sieur Ant[oine]*.

[5] *Bénévent*, commune du canton de Saint-Bonnet-en-Champsaur, arrondissement de Gap.

[6] *Veynes*, chef-lieu de canton, arrondissement de Gap.

[7] Le *Devoluy*, région montueuse et isolée, formant le canton actuel de Saint-Etienne-en-Devoluy (Hautes-Alpes).

Gap, 19 septembre 1880.

L'abbé Paul GUILLAUME,
Archiviste des Hautes-Alpes.

LA TRADUCCIO CATALANA DEL *FLOS SANCTORUM*, COMPARADA PER MEDI DE DOS DIFERENTS TEXTOS

A la diligencia y erudició dels sabis professors romanistas MM. Boucherie y Chabaneau devem lo conéixer, desde 1878 en las planas de la *Revue des langues romanes* [1], un interessant fragment de la traducció catalana de la *Llegenda dorada* de Jaume de Vorágine que 's guarda manuscrita en la Biblioteca nacional de Paris, ms. 7,265 (avuy esp. 44). Aquest exempla nos ha animat á publicar un fragment d'altre traducció catalana, qual ms. se conserva en la Biblioteca provincial y universitaria d'esta Ciutat de Barcelona, baix la custodia de son

[1] Tome V, 2e série, pag. 209.

digne bibliotecari, nostre amich D. Mariano Aguiló y Fuster. A ell agrahim coralment lo haver pogut estudiarlo á nostra satisfacció.

Consisteix dit ms. en un códice en paper y vitela interposada, de 296 fóleos, escrit ab lletra del segle XV, si be lo llenguatge apar esser mes antich. Se titula: « *Flors sanctorum en catalá* », y comensa: « *Del Primer aveniment de Jesuchrist. — Tot lo temps d'aquesta present vida* », etc. Creyem ab fonament, qu'es lo mateix ms. á que fa referencia Torres Amat (*Diccionario de escritores catalanes, pag.* 701, *col.* 1, *lin.* 1), com pertanyent á la que fou Biblioteca del convent de Carmelitas descalsos de Barcelona.

Lo denominarém text A. pera compararlo ab lo text B. qu'es una de las traduccions catalanas estampadas á principis del segle XVI. Aixó n'obstant atribuim son llenguatge al segle XV, per esser igual al dels incunables catalans que havem vist del mateix llibre. La portada diu aixis: « *Flos sanctorum: novament fet e corregit. E afegit moltes altres vides de sancts e sanctes ab la passio nostre mestre e redemptor Jesus.* » — Lo cólofon d'aquesta edició impresa en carácters góticbs, es lo següent: « *A lahor e gloria de nostre Senyor Deu Jesuchrist, e de la sua purissima mare senyora nostra fonch stampada la present obra en la insigna Ciutat de Barcelona per Carles Amorós provensal, a XXVI de febrer en lany Mil D.eXXIIII.* » S'inicia en lo fol.1 per aquestas paraulas: « *Comensa lo prolech sobre la traducció feta de lati en vulgar de aquella notable part del monothesseron, que vol dir hu de quatre, del reverent doctor Johan Jerson molt digne canceller de la ciutat de Paris*, etc. »

TEXT A.	TEXT B.
(fol. 65). *Dequinquagesima.*	(fol. 55).— *De la quinquagesima.*
Quinquagesima dura del dimenge en lo qual se canta en la missa. Tu sies a mi Senyor deffenedor. E deu esser determenade en lo dia de pascha. Es stablida quinquagesima per compliment e com nos degam dejunar XL dies a semblansa de Jesuchrist.—E en	Quinquagesima dura del diumenge: en lo qual se canta en la missa. Eu sies a mi defenedor senyor e Deu: e es termenada en lo dia de pasca. E es establida quinquagesima: per compliment e per significament. Per compliment: on com nosaltres degam

la caresma no sien cor XXXVI dies dejunadors per so car no dejunam en los dimenges per alegretat e per reverencia ço es per raho e per exempli de Jesuchrist qui en aytal dia de la resurreccio menya dos vegades ço es quant entra als dissipols les portes clauses. E els li donaren una part del pex torrat e bresca de mel. E autra vegada quant los dissipols anaven en Emaus. E per ayso per compliment dels dimenges de la caresma y son aiustats los IIII dies. Encara mes cols clergues vesesen que en axi co els davant anaven al pobol per orde. En axi devien davant ells anar per santetat per ques deuen abstiner ans per II dies de carn a menjar, los quals son ans dels IIII dics. En los quals deuen dejunar. En axi y es aiustada una semmana a la caresma que es apelada quinquagesima. Altre raso es perque es stablida quinquagesima so es per signifficament car quinquagesima signiffica lo temps de remission so es de penitencia en loqual totes causes se perdonen. Car lo L any era molt alegre per so car era any de perdo. De quinquagesima es aquelo mateix dit. Car tots los deutes de peccats se perdonen : els sers solien esser deliurats axi que tots sen tornaven a les lurs possessions per la qual causa es signifficat que per penitencia son perdonats tots peccats. Es hom desliurat de servitut de dimonis e emtornats a les possessions dels christians. Escasament III cau-

dejunar. XL dies a semblança de Jesuchrist : e es la quaresma no sien mes de XXXVI dies dejunadors per ço com no dejunam los diumenges per alegria : e per reverencia : ço es per raho e per exemple de Jesuchrist qui en lo dia de la sua resurrectio menja dues vegades : ço es com entra als dexebles sants ab les portes tancades : e li donaren una part de peix torrat et bresca de mel. E altra vegada com los dexebles anaren a Emaus : on per aço per compliment del diumenges de la caresma hi son ajustats los quatre dies. Per significament : on com los capellans vessen que axi com ells anaven davant lo poble per orde : axi devien ells anar davant per sanctedat : per ques deuen abstenir abans de dos dies de carn a menjar : los quals son dels quatre dies : en los quals deuen dejunar e axi es ajustada una setmana en la quaresma : que es appellada de quinquagesima ço es per significament : car quinquagesima per significança significa lo temps de remissio : ço es de penitencia : en lo qual totes coses se perdonen car lo sinquante any era molt alegre : per ço com era any de perdo : car tots los deutes de peccats se perdonen : e los catius solen esser desliurats : axi que cascu sen torna a ses possessions per la qual cosa es significat que per penitencia son perdonats tots peccats e es hom delliurat de la servirtut del dimoni e som retornats a les possessions dels celestials casaments. Tres

ses ne son necessaries les quals son a nos propausades en lapistola e en lo evangeli en ayso que les obres de penitencia sien perfeytes. So es karitat la qual es propausada en la epistola. En la memoria de la divinal passion. E la fe que es entesa per lo enluminament del seg. E asso es propausat en lo evangeli : per so car fe fa les obres a Deu acceptables. Car senes fe nos pot per quel home placia a Deu. E la memoria de la passion fa al home diu totes coses leugeres, perque diu sent Gregori. Si hom ha memoria de la passio de Jesuchrist neguna causa no es que hom no sostenga ab eugual coratge. E caritat fa cer continua al home bona obra. — Car segons que diu sent Gregori. Amor de Deu no pot esser ociossa, car obra grans causes en home si y es mes si noy ha volentat dobrar es negligent no es amor. E en axi co en lo comensament la glesa en cays desesperat avia cridat. Enrevironaren plors de mort etc. E puys en apres torna assi matexa demenamaiutori. En axi asi y a ha resebuda fiansa e speransa de perdo per penitencia. Ora e diu tu sies a mi en Deu aiudador etc. En lo qual cant demana IIII causes, ço es deffencio : E fermetat : E reffugi : E guisament. Car tots los homens del mon : o son en gracia ô en colpa o en causes de benesuransa, an aquells qui son en gracia demana la glesa fermetat : per ço que en aquella gracia sien fer-

coses nos son necessaries les quals nos son preposades en lapistola et en levangeli en aço que les obres de penitencia son perfetes : ço es caritat : la qual es proposada en la epistola la memoria de la divinal passio : e la fe que es entesa pelo illuminament del cech : e aço es posat en levangeli : per ço com fe es en obra de Deu : Car sens fe no es posible al home que placia a Deu. E la memoria de la passio fa a hon totes coses leugeres : per que diu sant Gregori. Si hom ha memoria de la passio : neguna cosa no es que hom no sostenga ab egual coratge. E caritat fa esser continuament a hom en bona obra. Car segons que diu sant Gregori. Amor de Deu no pot esser ociosa : car obra grans coses en home si y es : ma si no ha voluntat es negligent : e no es amor. Axi com en lo començament la sglesia que si desesperant havia cridat. Encircuiren me plors et cetera. E puix en apres torna a si mateixa e demana adjutori : e axi ha rebuda fiança esperança de perdo de penitencia : e diu : tu si es a mi ajudador Deu et cetera en lo qual cant quatre coses demana : ço es defencio : e fermament refugi : e guiament : car tots los homens del mon : o son en gracia : o en culpa : o en coses contrarioses : o de benaventurança : e per aquells que son en gracia demana la sglesia fermetat : perço que en aquella confermats sien : e per aquells qui son en culpa demana la sgle-

mats. E en aquells qui son en colpa demana lesglesa que Deus sia ab ells en refugi. E en aquells qui son en contrarietat : demana la glesa deffencio, per so que en les lurs tribulacions sien defeses ad aquells qui son en prosperitat demana la glesa guiament per so que en lurs bens sien per Deu guisats. — Es termenada quinquagesima segons que es dit : en lo dia de pascha per ço car penitencia fa hom ressucitar à la novela etat de vida. Per que en aquest temps canta hom molt soven lo psalm qui comensa, miserere mei Deus qui es psalm de penitencia e de gracia perdo.

sia que Deu sia ab ells refrigeri e per lo semblant per aquells qui son en contrarietat : demana la sglesia defensio : per ço que en les lurs tribulacions sien defesos : e per aquells qui son en prosperitat demana la sglesia guiament : per ço que en lurs bens sien per Deu guiats. Es termenada quinquagesima segons que es dit: en lo dia de pasca per ço que penitencia fa a hom resuscitar a la novella part de Deu : perque en aquest temps canta hom sovint lo psalm qui comensa : Miserere mei Deus : e es psalm de penitencia e de perdo de peccats.

De l'anterior comparació de textos, nos sembla poderse deduhir, ademes de las variants que las influencias del temps imprimeixen en la llengua, que lo códice de Barcelona del *Flors sanctorum* es copia catalanisada d'altre provensal. Personas mes inteligents que nosaltres judicarán si anem errats al fer aquestas suposicions.

A. Balaguer y Merino.

Barcelona, novembre de 1880.

NOTE

SUR LA DÉCLINAISON DU PRONOM RELATIF FRANÇAIS

On sait que, si les noms français n'ont conservé que deux des cas des noms latins, les pronoms en ont généralement conservé trois : *je, me, moi; — tu, te, toi; — il, se, soi.*

Chacun de ces pronoms a donc deux cas régimes. Le premier (me, te, se) s'employait devant le verbe. On se servait du second (moi, toi, soi) partout où on pouvait mettre le premier, et, en outre, après le verbe et après les prépositions. Aujourd'hui on ne peut pas toujours employer le second cas régime

à la place du premier. Il n'en était point ainsi dans l'ancienne langue, comme le prouvent les exemples suivants :

Complément indirect sans préposition

Roland, 3108 : « Se *tei* plaist. »
Ibidem, 3717 : « Cist moz *mei* est estranges. »

Complément direct devant le verbe

Roland, 2834 : « *Mei* ai perdut e trestute ma gent. »
Encore au XVIIe siècle, La Fontaine :

« Tant ne songeaient au service divin
Qu'à *soi* montrer. »

— Le pronom relatif avait aussi trois cas : *qui, que, cui*. Le second cas régime, *cui*, s'est écrit de bonne heure et prononcé comme le cas sujet. Il en est résulté une confusion qui a nui à la fortune de ce cas régime. Nous ne l'employons plus aujourd'hui qu'après les prépositions[1] : « L'homme pour *qui*, à *qui*, etc. » L'ancienne langue lui donnait les mêmes fonctions qu'au second cas régime des pronoms personnels. Elle s'en servait :

1° Après les prépositions ;

2° Comme complément direct :

Serments de Strasbourg : « Neüls *cui* eo returnar int pois » ;

Couci (cité par Littré) : « Cele *cui* j'ai tousjours en remembrance » ;

3° Comme complément indirect sans préposition :

Roland, 1279 : « *Qui* qu'en peist o *qui* nun. »
Ibid., 1405 : « De ço *qui* calt ? »

— Une autre forme de second cas régime s'est introduite dans la déclinaison du pronom relatif, c'est la forme « *quoi*. » A l'origine, *quoi* (latin *quid*) était exclusivement un pronom *interrogatif* et *neutre*[2]. Mais, de très-bonne heure, comme on confondait *qui* régime et *qui* sujet, on a pensé que *quoi* pouvait remplir la lacune apparente de la déclinaison du pronom

[1] On emploie encore le deuxième cas régime de « *qui* interrogatif » comme complément direct : « *Qui* demandez-vous ? »

[2] La ressemblance de *quoi* avec *moi, toi, soi*, a fait que, dès les premiers temps, on a employé *quoi* après les prépositions, au lieu de « *cui, qui* », forme régulière du deuxième cas régime du pronom interrogatif.

relatif : «*Qui, que, quoi*», répondait bien à : *je, me, moi, — tu, te, toi,* etc.» *Quoi* est ainsi devenu cas régime du pronom relatif *qui*.

Aujourd'hui, si *quoi* n'est plus, comme à l'origine, exclusivement interrogatif, on lui a du moins rendu le genre neutre. Au moyen âge et jusqu'au XVIIe siècle, on l'employait couramment, comme second cas régime de *qui*, avec des noms masculins et féminins. Toutefois, principalement aux époques les plus voisines de nous, par un sentiment plus ou moins précis de sa valeur de neutre, on lui donnait surtout pour antécédents des noms de chose :

Froissart : « Ceux de Calais virent bien que le secours *en quoi* ils avoient fiance leur estoit failli. »

Bourdaloue : « Parmi les faiblesses extrêmes *à quoi* je sens que mon esprit est sujet. »

Etc.

Les exemples sont si nombreux qu'il est superflu de les citer. Je voulais seulement, dans cette note, établir deux points :

1° Le cas régime *qui* a eu les mêmes fonctions que le second cas régime des pronoms personnels ;

2° La confusion qui s'est produite entre *qui* sujet et *qui* régime, jointe à la ressemblance entre *quoi* et « *moi, toi, soi* », a amené la transformation du pronom interrogatif *quoi* en un pronom relatif.

L. Clédat.

IZALAR — *AZILAR

On lit dans le *Donat provençal* : « Inçatar, izalar, = ad boves pertinet, propter muscam fugere. » L'édition Guessard (p. 31) porte *inzalar*, leçon fort justifiable, au lieu de *inçatar* que donne M. Stengel (p. 31). L'éditeur allemand ayant l'air de considérer *inçatar* et *izalar* comme des variations d'une seule et même racine, écrit en note (p. 102) : « Ce mot n'est pas clair », au lieu de dire « Ces mots ne sont pas clairs » ; il les rapproche sans profit de deux autres mots qui n'ont avec eux qu'une vaine ressemblance de son. Plusieurs des mots donnés en exemple par notre grammairien ne se trouvent que chez lui ;

mais, s'ils manquent dans les dictionnaires de l'ancienne langue, on peut espérer assez souvent de les retrouver, sous une forme ou sous une autre, dans les dictionnaires de la langue moderne et contemporaine. C'est ici le cas. Dans les Alpes Cottiennes (*Dictionnaire de Chabrand et Rochas*. Grenoble et Paris, 1877, in-8°), *arizar* signifie *se précipiter en courant;* il se dit des vaches ou des bœufs piqués par les taons. Dans les patois du Queyras, *l* devenant volontiers *r*, *arizar* peut nous renvoyer à un primitif * *alizar*, qui ne diffère d'*izalar* que par métathèse. Ces deux mots à leur tour, par métathèse également, nous ramènent à un verbe **asilare*, formé de *asilus* = taon, ce qui convient à la forme et à la signification.

* ASILARE

izalar — *alizar
arizar.

J. BAUQUIER.

LES SORTS DES APOTRES

DERNIÈRE ADDITION

Les *Sorts des apôtres*, du ms. de Cordes, ont eu une édition de plus que je ne croyais. La première, celle de Bruno Dusan, donnée en 1866, avait été suivie d'une seconde, préparée par M. Jolibois, archiviste du Tarn, peu après la découverte du ms., c'est-à-dire vers 1860, mais qui ne fut publiée qu'en 1872, dans les notes du tome III de l'*Histoire des Albigeois*, de M. Napoléon Peyrat. C'est ce que m'apprend le procès-verbal de la séance du 20 décembre 1880 de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du Tarn (*Revue du Tarn*, janvier 1881), sur lequel M. Roque-Ferrier vient d'appeler mon attention. Notre obligeant confrère me communique en même temps le volume en question de M. Peyrat. Le texte provençal, avec la traduction qui l'accompagne, y occupe les pages 477-483. Une lettre de M. Jolibois, datée du 31 mai 1869, dans laquelle on s'étonne à bon droit de voir le savant archiviste présenter les *Sortes apostolorum* du ms. de Pithou comme une version du texte provençal [1],

[1] « C'est d'ailleurs (le ms. de Cordes) une nouveauté historique : il n'est question des *Sorts des Apôtres* nulle part ailleurs que dans le recueil de François Pithou, intitulé : *Codex Canonum vetus Ecclesiæ romanæ;* mais ce savant n'en a donné qu'une traduction latine incomplète, et il a cru pou-

sert d'introduction. On lit à la fin, p. 483, la note suivante, où l'imagination de M. Peyrat se donne carrière : « Ce manuscrit est très-précieux. Il a été probablement transcrit par un élève de Sicard Figuéras [1], directeur du séminaire d'Elvas. Ce séminaire était donc établi dans les belles maisons gothiques de Ramon VII, et conséquemment l'albigisme cordouan placé sous le patronage immédiat du comte de Toulouse. »

Dans le corps de son ouvrage (III, 367), M. Napoléon Peyrat consacre aux *Sorts des Apôtres* une page où l'imagination a aussi beaucoup plus de part que la vérité. On ne sera peut-être pas fâché de la lire ici. Je la reproduis en entier.

« Sous cette terreur des cieux et de la terre, de la foudre et du bûcher, sans prêtre, sans bible, sans culte, les pauvres Albigeois se réunissaient en tremblant la nuit, dans une grotte ou dans un fond de tour. A la lueur d'une lampe fumeuse, ils consultaient les *sorts* qu'ils nommaient *des Apôtres*. C'était un parchemin bordé de lacs de soie, alternativement verts et jaunes, qui, sur la tranche du rouleau, formaient une touffe latérale et multicolore. Chaque lacs correspondait à des passages et peut-être à des figures symboliques. Voulait-on interroger l'oracle, on prenait un cordon dans ses doigts; le vieillard invoquait le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ouvrait le livre, lisait les versets contigus à chaque fil, et ce langage, plus ou moins énigmatique, était reçu comme la parole de Dieu. Voici quelques-unes de ces maximes : « Après le soleil se lèvent les étoiles ; puis de nouveau revient le soleil. De même ton courage qui fléchit te viendra de Dieu avec la lumière. — Sur mer, le vaisseau bien gouverné arrive au port. Tu atteindras ton désir si tu invoques Dieu. — Les vents sont légers ; prends garde aux tempêtes, ne te mets pas en mer. — Tu veux te jeter dans une forêt sans issue et pleine de serpents. — Garde-toi du grand Lion... Invoque Dieu... Tu ne craindras pas la mort. — Voilà les sorts des saints Apôtres qui ne trompent jamais !» C'est l'accent honnête des Barbes Vaudois, la morale sentencieuse de Job et de Sirach. Les sorts étaient proscrits comme la Bible. Le vieillard qui les expliquait aux tisserands de Cordoue, effrayé de son rôle d'oracle, scella dans un mur le dangereux parchemin. La tour l'a dérobé fidèlement à l'Inquisition, et, s'écroulant de nos jours, nous a révélé cette pauvre religion sibylline de l'albigisme agonisant. L'aigle de saint Jean et de Platon, tombé du ciel, se cache dans l'antre de la Pythonisse. »

C. C.

voir paraphraser certains passages du texte roman, que sans doute il ne comprenait pas. »

[1] L'interlocuteur de l'inquisiteur Izarn dans les *Novas del heretge*.

DIALECTES MODERNES

LE PREMIER SONNET FAIT PAR UN FRANÇAIS

Les erreurs ayant la vie dure, on a cent fois répété que le sonnet nous vient des troubadours. Il suffit cependant de jeter les yeux sur le *sonet* provençal pour être persuadé, avec Raynouard (II, 172), que cette poésie lyrique chantée, ce *petit son*, cette *petite chanson*, n'a rien de commun que le nom « avec l'espèce de poésie ainsi nommée depuis, et qui joint à un nombre fixe de vers une différence déterminée dans la coupe des strophes. » A la vérité, quelques auteurs citent des sonnets provençaux de Bertrand Carbonel et de Guilhem des Amalrics, ayant la forme moderne ; mais ce sont des faux de Jean de Nostre-Dame. Faux encore et de la même fabrique trois sonnets attribués, par le manuscrit 12472 de la Bibliothèque nationale, à Jacme Mote d'Arles, à Blacacet et à Bertran de Lamanon [1].

Le sonnet, au sens moderne du mot, est d'origine italienne, et son introduction en France est attribuée à plusieurs poëtes : à Marot, à Joachim du Bellay, à Mellin de Saint-Gelais et même à Pontus de Tyard (1521-1605) [2].

De Marot (1495-1544), nous avons un sonnet à Pomponio Trivulce, daté de 1529 ; les neuf autres ne portent pas de date.

[1] Ils riment, les deux premiers en *abba, abba, cde, cde ;* le troisième, en *abba, abba, cde, dce*. (Paul Meyer, *les Derniers Troubadours de la Provence.*)

[2] Pontus de Tyard, *Étude sur le XVIe siècle,* par M. Abel Jeandet. Paris, 1860.

M. Frédéric Godefroy, compilateur d'une chrestomathie publiée sous le titre fallacieux d'*Histoire de la littérature française,* a trouvé le moyen de faire « rapporter [le sonnet] d'Italie en France » par Joachim du Bellay, et en même temps de le faire « introduire chez nous », pour la première fois, par Mellin de Saint-Gelais. Inutile d'ajouter que, pour M. Godefroy, « cette forme de poésie paraît bien être d'origine française provençale. » (*L'Instruction publique*, 1er avril 1875, p. 150, col. 2.)

Mellin de Saint-Gelais (1487-1558) ne publia ses œuvres qu'en 1547; mais, ainsi que le remarquent La Monnoye (édition de Saint-Gelais, par Blanchemain, I, 281, n. 3) et A. Darmesteter (*Revue critique,* 3 juin 1876, p. 377), il avait visité l'Italie avant Marot, et les sonnets qu'on a de lui sont disposés à la manière italienne; ceux de Marot, au contraire, le sont à la manière française.

S'il fallait une preuve de plus de l'origine italienne du sonnet, nous la trouverions dans un semblant de sonnet, antérieur à ceux de Mellin de Saint-Gelais et de Marot, composé en un semblant de lombard par un poëte français qui visita l'Italie sur la fin du XVe siècle.

« Maistre Andrieu de la Vigne, natif de la Rochelle[1] », florissait sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII; il a même prolongé sa carrière jusque sous François Ier, et semble être mort vers 1527. Il aurait eu alors soixante-dix ans, ce qui le ferait naître en 1457[2]. Il passait en son temps pour poëte. Mais, en vers comme en prose, s'il a visé le *mieux,* il a atteint le *pire*. A l'aube de la Renaissance, le style était métaphorique, amphigourique et boursouflé ; le galimatias barbare de notre rimailleur en est une preuve déplorable.

André de la Vigne a été aumônier et secrétaire d'Anne de Bretagne, du duc de Savoie, Philippe II ou Philibert le Beau, et d'autres grands personnages; car, ainsi qu'il le dit lui-même :

> Suivre chacun voulontiers m'entremetz,
> Sans nul guerdon, à plusieurs m'asservis.

Lorsque le plus romanesque des romanesques Valois, Charles VIII, en paladin de la décadence, croyant aller à une nouvelle croisade « pour acquérir bruit, los, honneur et fame », fit la campagne d'Italie, André de la Vigne le suivit en qualité d'orateur et d'historiographe. « Il coucha et mist par escrit le

[1] Procès-verbal de la représentation du mystère de Saint-Martin à Seure, en 1496, cité par Jubinal, *Myst. inéd.,* I, p. xliv. — Ce détail biographique était inconnu avant Jubinal, et il a échappé depuis au bibliophile Jacob (*Recueil de farces... du XVe s.* Paris, 1859).

[2] Foncemagne, *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions,* XVIII, 579;—Weiss, *Biogr. univ. de Michaud;* — la Monnoye, *Œuvres de Melin de Sainct Gelays,* édit. par P. Blanchemain; 1873, I, 194, en note.

voyage de Napples » « en vers, coupletz et ligne[1]. » Chemin faisant, il composait les devises et les inscriptions des arcs de triomphe, les épitaphes et les complaintes pour les morts, comme il fit plus tard aux funérailles d'Anne de Bretagne [2].

Il recevait des pensions du roi de France, de Charles de Bourbon, évêque de Clermont en Auvergne, des ducs de Lorraine et de Savoie, de tous ceux enfin qui voulaient bien accepter l'hommage de ses vers. Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute. Mais probablement ne le payait-on ni grassement, ni régulièrement. Comme son ami Crétin[3], un autre poëte famélique, il se plaint toujours, sollicitant sans cesse de nouveaux secours. Il avoue qu'il a « pas mal despencé », « mais vivre fault vaille que vaille. » De Chambéry il adresse des vers au roi de France, « à Charlot, petit roy », non sans le prier de les lui payer, car il désire grandement aller à la cour, et ne le peut, faute d'argent. Une autre fois, il lui manque des habits et des chevaux. Son humeur voyageuse, ou plutôt son attachement à de riches protecteurs, lui fait courir les routes d'Allemage, de Suisse ou de Lorraine ; mais il se considère comme exilé, il regrette Paris :

> Paris, Paris raiz et vraye sente
> De toute joie et plaisance mondaine.

Il ne peut se consoler de sa « despartie qu'avec les « dames », « à Chambéry, à Genève, à Lyon. » Si le clergé, dont il faisait partie, avait des mœurs peu régulières, du moins il ne s'en cachait pas ; de la Vigne pas plus que tout autre : tel triolet ou tel rondeau de sa composition n'est rien moins que chaste ou simplement délicat, et, comme disait Rollin, dont se moque Voltaire, propre à former l'esprit et le cœur des jeunes personnes.

De la Vigne n'est pas inconnu ; il est du moins mal connu :

[1] Napoléon III (*du Passé et de l'avenir de l'Artillerie*) est, croyons-nous, le seul de nos contemporains qui ne pense pas que la campagne d'Italie par Charles VIII soit une de ces expéditions conçues imprudemment et conduites sans calcul et sans réflexion. »

[2] *Commémoration de la mort d'Anne de Bretagne*, par Bretaigne, ms. 826 de la Bibliothèque de Lyon ; ou bien l'édition de MM. Merlet et Max de Gombert : *Récit des funérailles d'Anne de Bretagne*. Paris, Aubry.

[3] *Les Poésies de Guillaume Cretin*, éd. Coustelier. Paris, 1723, p. 69.

on ne le cite guère que pour les quatre lignes qu'il a consacrées au médecin Jean Michel. Quelques écrivains même, trompés par le titre de son ouvrage principal, le *Vergier d'honneur,* qui porte son nom et celui d'Octavien de Saint-Gelais, attribuent à Saint-Gelais le récit de la campagne de Naples[1]; et Godefroy, sous le vain prétexte que l'original est mutilé, donne dans son *Histoire de Charles VIII*[2], au lieu du journal d'André de la Vigne, une copie abrégée et mise entièrement en prose par Pierre Desrey, le continuateur des *Chroniques* de Gaguin.

C'est dans les poésies formant la deuxième partie du *Vergier d'honneur*[3] que se trouve le sonnet lombard dont nous avons parlé plus haut.

[1] Le *Vergier d'honneur* ne contient qu'une seule pièce d'Octavien de Saint-Gelais, à savoir une épitaphe de Charles VIII, qui a été également donnée dans les *Hardiesses des grands rois,* du lyonnais Pierre Sala. — Colletet (*Vie des poëtes fr.*, B. Nat., ms. nouv. acq. 3073) attribue le récit de la campagne de Naples à Oct. de St-G. (*Vie d'Oct. St-Gel.*); ailleurs (*Vie d'A. de la V.*), à Oct. de St-G. et à *A. de la V.* réunis. M. Pr. Blanchemain, qui prétend avoir trouvé « de nobles et fructueux enseignements » dans le *Vergier d'honneur*, attribue cet ouvrage à Oct. de St-G. (*Œuvres de M. de Saint-Gelais,* I, 4), quoique à la page 149 une note de la Monnoye eût pu le préserver de cette erreur.

[2] Paris, 1684.

[3] Foncemagne s'est occupé spécialement de la première partie du *Vergier d'honneur,* c'est-à-dire du récit de la campagne d'Italie (*Mém. de l'Ac. des Inscr.*, XVII, p. 579, 596). Il a bien remarqué (p. 580, 581) que *Majesté royale,* personnage allégorique qui figure dans le fastidieux prologue de ce récit, n'est autre que Charles VIII; mais il fallait ajouter que *Dame Noblesse* représente Anne de Bretagne. Voici les paroles d'André de la Vigne : « Au meillieu dudit pourpris seoit et reposoit une monarque paragonne princese, magnanime par excellence, nommée Dame Noblesse, descendue, yssue, propaganée et primogénitée de l'imperialle, royalle et pryamide lignée troyenne. » De nos jours on se contenterait de descendre des Croisés; Anne de Bretagne avait de plus hauts titres de noblesse; elle remontait au « preux roy Priamus », par Conan Meriadec, un des prétendus princes troyens qui succédèrent à Brutus le Champion, fils de Silmyus, fils d'Ascanius, fils d'Eneas, fils lui-même de Priam :

Aussi estoit la dame de hault tems,
Les cronicques l'ont ainsi récité,

à ce que nous rapporte Bretaigne, premier hérault et l'un des roys d'armes d'Anne de Bretagne (*Commémoration et advertissement de la mort de... Anne*, ms. 826 de la Biblioth de Lyon). Voilà donc une première présomption;

Ces poésies sont généralement précédées d'une rubrique, et, suivant le cas, on lit en tête *ballade, rondeau,* etc. Le sonnet en question porte pour rubrique le seul mot *Lombart.* Nous le reproduisons ici, après en avoir collationné le texte sur quatre éditions du *Vergier d'honneur.*

A. — *Le Vergier dōneur nouuellement imprime a Paris. De lentreprise et voyage de Naples...* S. d., petit in-4° goth. à 2 col. non chiffré, vignettes. Explicit: « *Pour faire fin a ce verger dhonneur*. Explicit. »

B. — *Le Vergier dōneur nounellement* (sic)... S. d., gr. in-4° goth. à 2 col. de 45 lignes, ss. pagin. Explicit: « *Cy fine le Vergier dhonneur nouuellement imprime a Paris par Ieham Trepperel libraire demourant a Paris en la rue Neufue Nostredame a lenseigne de lescu de France.* »

C. — *Le Vergier dhonneur.....* (En dessous du titre, l'écu de France.)

S. d., in-fol. goth. à 2 col. de 49 à 51 lignes, ss. pagin., bois. Explicit: « *pour faire fin a ce Jardin dhonneur. Explicit.*»

D. — *Le Vergier dhōneur...* (En dessous du titre, la marque de Iehan Petit.)

S. d., in-fol. goth. à 2 col., ss. pagin. Explicit: « *pour faire fin a ce vergier dhonneur. Explicit.* »

E. — L'édition de « Philippe le noir, libraire... demourant en la grant rue St-Jacques a lēseigne de la Rose blanche couronnée », ne contient pas notre sonnet. Je ne la cite donc que pour mémoire.

mais la suite ne permet aucun doute : *Dame Noblesse* est « vestue d'une robe de drap d'or fourrée d'ermines », dans le pourpris où elle se trouve avec *Majesté royale*, de la Vigne place une fleur de lys, « laquelle de jour en jour fleurissoit et multiplyoit, croissoyt et augmentoit ses branches, enlong, en large et en travers » ; « de coste icelle... assistoyent amoureusement ung tas de sumptueuses et requises bestelettes, appelées herminees, qui depuis certain temps en ca, par le vouloir et consentement de la dicte Dame Noblesse... toucher, baiser, acoller et embrasser povoyent, toutes fois que bon leur sembloit, ce que jamais n'avoyent fait » auparavant. L'ermine, comme chacun sait, figure dans les armes de Bretagne; elle pouvait même personnifier Anne de Bretagne ; c'est ainsi que M. Firmin Didot possédait un manuscrit des funérailles d'A. de B. (par Bretaigne = Choque), intitulé *le Trépas de l'hermine regrettée.*

Nous donnons le texte de D, en y ajoutant un numérotage ; nous rejetons en note les variantes de A B C :

LOMBART

1	AL	peno no fu tanto dolo lou fi to riso
2	N	e tanto cesero | pyace pompeo
3	D	issimulando | quoando de tholomeo
4	Re	ndit la teste comme lescripto diso
5	J	acuida helena non tanto a pariso
6	P	yace | ne tanto la subito morto
7	Ari	gorose de la fratelle que si forto
8	Si	nato fut | quel tu force quel moriso
9	No	n tanto a herculo ly piace il quauale
10	Ver	oce bestie de letre teste diry
11	Tu	ando par force com baston de assable
12	O	u a lucressia non piace tanto il mor iry
13	So	ntando tota de le superbe la castitade
14	Quanto a me elucolante il tuo partiry.	

Le *Vergier d'honneur* ne contient pas exclusivement des pièces d'André de la Vigne et d'Octavien de Saint-Gelais ; il en renferme de divers poëtes anonymes. J'ignore si notre sonnet lombart ne serait pas revendiqué par un autre *acteur* que de la Vigne. Je l'attribue provisoirement à celui-ci, parce que la plupart des poésies du *Vergier d'honneur* lui appartiennent, parce qu'il connaissait la littérature italienne, et parce qu'il a voyagé en Italie.

Il ne resterait plus qu'à donner une traduction complète de ce sonnet : je n'y ai pas réussi jusqu'ici, et je souhaite plus de chance au lecteur.

J. BAUQUIER.

[1] AL peno (AC), A L peno (B), fito (ABC). — [3] detholomeo (B). — [5] J a cuida (C), apariso (C). — [6] P y ace (B). — [9] tâto (A). — [10] dire (B). — [11] bastō (A). — [12] moriry (AC). — [13] tesuperbe (B), lesuperbe lacastitade (C). — [14] ame (B).

TECHNOLOGIE BOTANIQUE

M. Littré s'est proposé de donner un répertoire aussi complet que possible de notre langue, au triple point de vue des acceptions, de l'histoire et de l'étymologie de chaque mot. On sait avec quelle admirable patience et quelle science consommée il a mené à bien cette énorme tâche. Cependant l'œuvre est si vaste, qu'il reste et qu'il restera longtemps encore des lacunes à combler et des rectifications à introduire. M. Littré le sait mieux que personne. Aussi accueille-t-il avec empressement les communications des collaborateurs volontaires qui lui apportent l'appoint d'une étymologie nouvelle ou d'une acception non encore constatée, ou de quelques exemples recueillis dans les anciens textes et qu'il n'avait pas cités. Chacun, dans la sphère de ses lectures et de ses aptitudes, peut ainsi lui venir en aide et contribuer à édifier l'historique de notre langue. Ces matériaux tout travaillés, et dont il lui est facile de constater la provenance et la valeur, ont leur place marquée d'avance dans une future réédition de son dictionnaire. Ce sera comme au moyen âge, où les architectes ont pu, grâce à la pieuse collaboration des fidèles, élever les immensités de nos cathédrales gothiques, où chaque pierre a été travaillée à part et dans le plus minutieux détail.

C'est à ce point de vue que j'ai étudié l'ouvrage composé par Bernard Dessen, *de Compositione medicamentorum hodierno ævo apud pharmacopolas passim exstantium*, et publié en 1556. Ce savant hollandais (né en 1510, mort en 1574 à Cologne, où il habita longtemps), a utilisé les travaux des botanistes qui avaient vécu avant lui, et a trouvé, soit dans leurs œuvres, soit dans le langage courant des pharmaciens de notre pays, les traductions françaises dont il accompagne le nom latin des plantes utilisées de son temps pour les compositions pharmaceutiques. Il a fait le même travail et avec plus de compétence encore, on le conçoit, pour l'allemand et pour le hollandais. Il n'a pas non plus négligé l'italien, auquel il a fait la part aussi large qu'au français.

Je ne sais quel intérêt son ouvrage peut offrir aux lexicographes allemands et italiens, ni s'ils l'ont mis à contribution pour l'histoire de leur technologie botanique, et n'ai pas, du reste, à m'en préoccuper. Mais pour nous, pour cette branche de notre lexicologie, il a une réelle importance à cause de la spécialité de l'auteur, et aussi parce qu'il complète et, sur certains points, supplée les travaux contemporains d'Ambroise Paré et d'Olivier de Serres, les seuls que M. Littré

ait pu consulter pour le XVIe siècle. Olivier de Serres, où il a puisé le plus, est en effet très-riche pour ce qui concerne la botanique rurale ou usuelle, mais il l'est beaucoup moins pour ce qui regarde la botanique médicale.

Pour toutes ces raisons, j'ai cru qu'on me saurait gré de publier le surcroît d'informations lexicologiques que j'y ai recueillies, et qui grossiront utilement le *Dictionnaire de la langue française* de M. Littré.

ACHE. — Un seul exemple dans Littré.

Petroselinum palustre. — Germ., Wasser Eppich, *alii* Merck; gall., *ache* ou persil de l'eau; ital., apio palustre. P. 40.

ACHE *large*. — Cette locution n'est pas dans Littré.

Hipposelinum. — Germ., Liebstoeckel; gall., *ache large;* ital., hippóselino. P. 41.

AGERATON, « ageratum. » — N'est pas dans Littré.

Ageratum. — Germ., Rheinbluem; gall., *ageraton;* ital., herba giulia, ò vero agerato. P. 336.

AGOURE *de lin*. — N'est pas dans Littré.

Cuscutæ.....Materna lingua nostra Flasfeern, quasi compedibus sive vinculis linum constringens, convolvensque aliis Flachssseiden (sic); gallice, goute de lin, ou *agoure de lin;* italice, cuscuta. P. 328.

AIGUILLE DE BERGER : la première des six espèces de *géranium* indiquées par Fuchs. — Cette locution n'est pas dans Littré.

Primam [geranii speciem] germ. voce nuncupat Storckenschnabel, id est ciconiæ rostrum ; gall., *agueille de bergier* ou bec de cigogne. P. 626.

ALKÉKENGE. — « Étym. — Arabe. *al*, le, et *kakendj*, mot d'origine incertaine, qui est expliqué dans le dictionnaire de Freytag, par *resina arboris in montibus Herati crescentis, cui usus in medicina est*. » (Littré.)

En ce qui concerne le sens, cette étymologie n'est guère vraisemblable. Quel rapport y a-t-il, en effet, entre le *coqueret* et cette résine d'un arbre qui croit *in montibus Herati* ? Il n'est pas non plus absolument nécessaire de recourir à l'arabe, qui, ainsi et plus encore que le germanique, doit être

considéré comme un pis-aller en fait d'étymologie française, toutes les fois que le latin suffit à l'explication cherchée. Or c'est ici le cas. Le latin *halicacabus* (grec, ἁλικάκαβον; ital., *halicacabo*) a pu former l'adjectif. *Kalicacabicus* ou *halicacabius*, qui, employé au féminin avec *herba*, exprimé ou s.-entendu, sera devenu en français **alcacage*, et, avec insertion de la nasale, **alcacange*, **alkekange*, *alkange*. Cette dernière forme n'est pas hypothétique, comme le prouve l'exemple suivant: Halicacabus, Physsalis... Coloniæ Juden Kerssen, in Batavia Winter Kerssen oder Boberellen; in gall., baguenaudes, *alkanges;* in ital., halicacabo volgare. P. 526.

Pour ce qui est de l'insertion de la nasale devant l'articulation *g* = *j*, cf. *ronger* (saintongeois, *rouger*), de *rodicare*.

ALUN *de plume*. — Cette locution n'est pas dans Littré.

Ego interea malo amiantum lapidem intelligere, qui germanice Federweiss Pliant, et Salamanderhar appellatur; gallice, *alun de plume*. Is a Matthiolo, alumen de pluma officinarum; ital., alumi di piuma. P. 791.

ANCOLIE. — Trois exemples dans Littré, dont un seul avec cette orthographe.

Rheuponticum vulgo Akeley. — Gall., *ancolie;* ital., aquilegia. P. 214.

ANETH. — Pas d'exemple dans Littré.

Anethum. — Gall., *anet;* ital., anetho. P. 650.

APPARITOIRE. — N'est pas dans Littré.

Germanis Gliedkraut, id est, articularis herba; Gallis, *apparitoire;* Italis, herba pagana. P. 805.

AQUATIQUE. — Un seul exemple dans Littré.

Barbam sylvanam, alii pastoralem fistulam appellant. — Germ., Wasser Wegerich; gall., plantain *aquatic* ou de maretz; ital., piantagine acquatica. P. 560.

ARABICE, troëne. — N'est pas dans Littré.

Ligustrum vulgo Beinhoetzlin, Mundtholtz et Hartrigel. — Gall., throene ou *arabicé;* ital., guistrico ò olivetto. P. 54.

ARISTOLOGIE. — Littré ne donne que les formes *aristoloche* et *aristolochie*.

Aristolochia longa..... Gall., *aristologie longue*. P. 31. — Aristolochia fæmina... Gall., *aristologie ronde*. *Ibid.*

Armoirie, œillet. — N'est pas dans Littré.

Germ., Grassbluomen oder Negelin Bluomen, Mutwillen, Colonienſsibus Filetten, Hollandis Angers; gall., des œillets, *des armoiries;* ital., garofani. P. 309.

Armoise. — *Espergoute, benoiste, matricaire, tenaisie, athanasie, rosier d'Inde.*

Prima simpliciter artemisia latifolia appellatur, cujus duo sunt genera, colore tantum distantia: unum caule et floribus rubens, germanis rot Beyffüsz dicitur; gall., *armoise;* ital., artemisia. Alterum candicans caule, floribus vero flavis, olim parthenis vocata, autore Plinio lib. 25, ca. 7. Altera species tenuifolia, officinis matricaria; germ., Muterkraut; holland., Maertel; gall., *espergoute* ou *benoiste* ou *matricaire;* ital., marella ò matricaria.....Tertia monoclonos, tabernis omnibus athanasia....., anthyllis, pleris que tanacetum; german., Reinsarn et Wurmkraut nominatur; gall., *tenaisie* ou *athanasie*. Eandem quidam ambrosiam decernunt, sed Hermolaus, Marcellus cum Plinio, vagi nominis herbam esse dicunt. Mathiolus privatim aliam viva imagine ostendit. Illi congenerem herbam esse constat, quæ elegantissimos flores profert, garyophyllos indos vocatos.... Fuchsius violam flammeam appellat, vulgariter Indianisch Negelin; gall., *rosier* ou *gerofle d'Inde;* ital., fiore indiono.

Ces différentes définitions de plantes, considérées comme assez semblables entre elles, concordent avec les exemples cités par Littré et justifient l'emploi qu'Amyot a fait du mot *espargoute,* par lequel il traduit le grec παρθένιον. Littré cite deux exemples d'*armoise,* trois de *tanaisie,* n'en cite pas de *benoîte,* n'en donne qu'un de *espargoute,* emprunté, comme nous venons de le voir, à Amyot, et un seul encore de *matricaire,* extrait d'Ambroise Paré. Cf. ap. L. Delisle (Note sur un ms. de Tours renfermant des gloses françaises du XIIe siècle.) Tanacheta = *tanezic,* herba sancte Marie,— artemisia, mater herbarum = *artemese.*

Artétique (*Ive*). — N'est pas dans Littré.

Chamæpityos... Gall., *ive artetique* ou ive muscate. P. 122.

Asperge. — Littré en cite trois exemples du XVIe siècle, comme le suivant, mais qui en diffèrent par l'orthographe.

Sparagus. — Germ., Spargen ; gall., *esparge*. P. 196.

On remarquera que *esparge* se tient plus près que *asperge* du latin *sparagus*.

Aubifoin. — Un exemple dans Littré.

Cyanus flos..... Trivialis est, in frumentario nascens agro, calyce rosarum sed squarroso, tristi, sine odore, quibusdam baptisecula, quia secantibus metantibusque officit, retusa in ejus occursu falce, vulgo, Blaw Rocken, sive Kornblümen ; gall., *blaveole aubifoin, bluet,* ou *percele;* ital., fiore aliso et fiore campese. P. 499.

Aulnée. — Pas d'exemple dans Littré.

Hæc herba (Inula).—Germ., Alant ; gall., *aulnee ;* ital., lella, enola ou enoa. P. 236.

Balausties.

Balaustiæ.... Gall., *des balausties*. P. 540.

Littré, *balauste, balustre* et *balaustier*.

Bassinet *sauvage simple*. — Cette locution n'est pas dans Littré.

Hollandis Butterbluom nuncupatur. — Germ., Ongefülte schmaltzbluom; gall., *bassinet sauvage simple ;* ital., pie di gallo. P. 667.

Baume *crépu*. — Locution non citée par Littré.

Mentha sicca nostra lingua Krause Müntz; gall., mente, ou *bausme crespu ;* ital., mentha domestica crespa. P. 231.

Bec *de cigogne*. — Sex geranii species pingit scitissimus Fuchsius. Primam german. voce nuncupat Storckenschnabel, id est ciconiæ rostrum ; gall., agueille de bergier ou *bec de cigogne;* ital., gruaria vel gruina. P. 626.

Littré n'indique pas cette locution.

Benjoin. — Le plus ancien exemple cité est de Régnier.

Magistrantia quam ostrutium officinæ vocant, nostri Meisterwurtz. — Gall., *benjoin* ou *angelique ;* ital., belgioino. P. 38.

On voit qu'il s'agit ici de la seconde espèce de benjoin citée par Littré. 2° Benjoin français, un des noms vulgaires de l'impératoire, dite aussi angélique française.

Benoite. — V. plus haut *armoise,* et cf. L. Delisle (op. cit.) benedicta, gariofilata, sanamunda = *beneoite*.

Bière. — Littré en cite un exemple (d'Olivier de Serres).

Cervisiam latini, nostrates vulgo Bier; gall., de la cervoise ou de la *bière* dicunt. P. 870.

Blavéole. — Littré n'en cite pas d'exemple.

V. plus haut *Aubifoin*.

Bluet. — Littré n'en cite pas d'exemple.

V. plus haut *Aubifoin*.

Bon *Henri*. — Pas d'exemple de cette locution dans Littré.

Apud Germanos superiores Guter Heinrich, Schmerbel et gemein Wundtkraut; gall., *bon Henri* ou *ozeille de Tours;* ital., bombice di teza specie. P. 525.

Bonne (*Toute*), orvale. — Locution non indiquée par Littré.

V. plus loin *Orvaille*.

Bourse *de berger*. — Littré cite cette locution, mais sans exemple à l'appui.

Bursa pastoris germ. dicta Teschelkraut; gall., *bourse de bergiers*. P. 808.

Branche ursine, sorte d'acanthe, la même que l'oursine.— Littré ne donne pas cette locution.

Acanthus vulgo Welsch Bernklaw, propter similitudinem anteriorum pedum ursi. — Gall., *branche ursine;* ital., branca orsina. P. 804.

Carvi, plante ombellifère.—Littré n'en cite qu'un exemple.

Illud nostro idiomate hoff Kuym. — Germ., Feldtkirmel et Wisenkümel ; gall., *carvi ;* ital., il caro ò carvi. P. 39.

Cerfeuil. — Un seul exemple dans Littré.

Chærefolium nostris Kerffel et Kerbelkraut pronunciatur.— Gall., *cerfeuil* ou salucille ; ital., cerofoglio. P. 339.

Cf. ap. L. Delisle (op. cit.), cerfolium, sermenna = *cerfoiz*.

Céruse. — Littré, en fait d'exemples anciens, n'en cite que deux empruntés à Ambroise Paré.

Cerussa. — Germ., Bleyweiss, quibusdam Weisse Cerusz nuncupatur; gall., *de la cerusse* ou fard. P. 766.

Chamaras. — Littré ne cite aucun exemple.

Genuinum scordium cognosci cœpit.—Germ., Wasserbatenig; gall., *chamara* ou germandrée d'eau ou scordion. P. 100.

CHARBON *de pierre,* charbon de terre. — Locution indiquée par Littré, mais sans exemple à l'appui.

Bitumen fossile terrenum.—Germ., Steinkol; gall., *charbon de pierre;* ital., carbone de pietra. P. 128.

« Charbon de pierre » est encore la locution préférée de Montpellier.

CHARDON *à cent têtes.* — Littré cite cette locution, mais sans y joindre d'exemple.

Eryngium. — Germ.; Manstrew, nostris Kruys distel et Wurtzelen sonder end; gall., panicaut ou *chardon à cent testes.* P. 62.

CHARPENTAIRE, un des noms vulgaires de la scille.— Littré n'en cite aucun exemple.

Scilla. — Germ., Meerzwibel vel Meusszwibel; gall., stipoule (sic), *charpentaire* et oignon marin. P. 840.

CHATAIGNE *de rivière.* — Littré ne donne pas cette locution, mais « châtaigne d'eau, la macre. »

Tribulus marinus.— Germ., Wassernuss ; gall., *chastaigne de rivière* ou truffes ou saligos; ital., tribolo aquatico. P. 759.

CHAUSSE-TRAPE, ou chardon étoilé. — Littré n'en cite pas d'exemple.

Tribulus terrester.— Germ., Wegdorn; gall., *chausse trappe.* P. 759.

Cf. ap. L. Delisle (op. cit.), saliunca, ancusa, paliurus = *cachatrepa.*

CHEVEUX *de Vénus.* — Littré cite cette locution, mais sans l'appuyer d'exemples.

Capillus veneris. — Germ., Venus har.; gall., *cheveux de Vénus.* P. 197.

CHICOTRIN, sorte de joubarbe. — Littré donne *chicotin,* suc extrait de l'aloès, et cite deux exemples du XVIe siècle où ce mot est orthographié *cicotrin.*

Le passage suivant présente une orthographe et une signification différentes: Sedum telephium quod ego equidem in Hollandia vulgo Hemelslutel, hoc est cæli clavis, atque in tabernis, crassulam majorem dici existimo ; gall., grassette, *chicotrin,* telephion blanc; ital., telephio bianco, fava grossa ò inversa. P. 802.

Chicorée. — Littré en donne trois exemples, tous extraits d'un même auteur, d'Olivier de Serres.

Cicorea lingua nostrate cicorey. — Germ., Wegwart; gall., *cichorée*. P. 367.

Chiennée, hermodactyle, sorte de colchique. — Littré ne donne que *chiennée,* la portée d'une chienne.

Colchici radix sive hermodactylus. — Germ., Pfaffenhoden, zeitloss herbst blümen, Wild safran blümen. — Gall., mort au chien, *chiennée*. P. 308, 402.

Chou *crespé,* chou frisé. — Littré ne donne pas cette locution.

Nostrates crispum caulem nuncupant, hoc est Krausz Koel ; gall., *chou crespé*. P. 363.

Chrysolithe. — Deux exemples dans Littré.

Germ., ein Hyacinct; gall., *chrysolite*. P. 202.

Cicotrico, pied de veau, plante. — N'est pas dans Littré.

Est autem Aron, serpentaria aut dracunculus minor: vulgus nostrum, quoniam, promit pistillum exerti ferme genitalis effigie (ut cum venia dicam) sacerdotis virile; germ., Pfaffenpint et Kalbsfuss, quasi vituli pedem nuncupat; gall., *cicotrico*, v... de chien, pied de veau; ital., aro, arisaro ò gigaro. P. 73.

Clou *de girofle.* — Un seul exemple de cette locution dans Littré.

Garyophylla nostris Negelin, quasi clavi. — Gall., *clous de girofle*. P. 153.

Cocue, ciguë. — Est cité accidentellement au mot *ciguë*, par Littré, comme forme du Berry. Je puis ajouter qu'elle se trouve en Saintonge: v. Jônain (*Glossaire*), et l'exemple suivant prouve qu'elle date au moins du XVIe siècle.

Cicuta. — Germ., Schirling et Wuoterich ; holland., Pypkruyt ; gall., ciguë ou *cocue*. P. 519.

Colle *de bois, de bouche, forte, de poisson, d'or.* — De ces différentes locutions Littré ne cite que « colle forte. »

Germ., Leim; *colle forte* ou *colle de bois;* ital., colla di carniceio. Est insuper piscium gluten, Græcis ichthyocolla.... nostri Hausenblass appellant; gall., *colle de bouche* ou *colle de*

poisson; ital., colla di pesce. P. 227-228. — Borax..... vulgo borrass : gall., borras ou *colle d'or;* ital., borrace. P. 82.

CONSIRE, espèce de consoude. — Littré cite incidemment ce mot (sub voce *consoude*), mais sans lui consacrer un article spécial.

Germ., Walwurtz et Schmerwurtz; gall., *consire;* ital., consolida maggiore. P. 595.— Eæ (plantæ) sint symphytum alterum, sive majus, bugla, ac bellis, quæ Coloniensibus Matsoessgen, Hollandis Magdalieffen vocitatur ; Germanis, Masslieben, Massuselen ; Gallis, *consire,* marguerites, pasquettes; Italis, primo fiore. P. 596.

COQ, *espèce de menthe.* — Littré cite un seul exemple de cette acception, d'après Olivier de Serres.

Est insuper eodem nomine culinaria herba, quam placentis ovorum indunt fæminæ nostrates per æstatis initium; germ., Pfankuochenkraut, Balsam et Kost ; gall., *du coc;* ital., herba di santa Maria. P. 166.

COQUELICOT. — Deux exemples dans Littré.

Papaver rubrum. — Germ., Kornrosen et Klapperrosen ; gall., *coquelicot* ou espèce de ponceau ; ital., papavero salvatico. P. 353.

CORNALINE. — Deux exemples dans Littré.

Blacta Byzantia. — Germ., ein Onychel; gall., *cornaline;* ital., onyca. P. 64.

CORNUETTE, consoude royale. — Littré ne cite que *cornuet,* nom d'une plante corymbifère.

Germaniæ nostræ vulgo Rittersporn dicitur. — Gall., consoulde royale et *cornuette;* ital., consolida regal. P. 161. — Gall., pied d'alouette, *cornuette;* ital., consolida regale. P. 595.

CRETONART, zédoaire. — N'est pas dans Littré.

Zaduaria..... nostra lingua Zeduar et Zenetwurtzel ; gall., *cretonart.* P. 55.

A rapprocher du v. français *citoual, chitoual* et *citonal* (Du Cange, au mot *zedoaria*), et de *cituaux* = zeduarium, ap. L. Delisle. (Note sur un ms. de Tours renfermant des gloses françaises du XIIe siècle.)

CUMAIN *sauvage.* — Littré ne cite pas d'exemple de cette locution.

Sylvestrem cyminum tuchsius germanice Wilder Schwartzer Kümich vocari testis est.— Gall., *comin sauvage.* P. 161.

CURAGE *sans macule,* persicaire âcre. — Littré ne cite qu'un exemple de ce mot et l'emprunte à Olivier de Serres, qui l'emploie seul, et n'y joint pas « sans macule. »

Persicaria non maculata. — Germ., Wasser pfeffer, Muckenkraut; gall., poivre d'eau ou *curage sans macule.* P. 306.

Cf. scurrago, persicaria personatia, = *scurage.* Ap. L. Delisle (op. cit.), p. 13.

A. BOUCHERIE.

(*A suivre.*)

POÉSIES

LA FONT DE CARROUSSET

Vista d'amount en aval,
Dirias un got de cristal.
(A. Langlade. *La Viradona.*)

Au front dóu cap Courouno, es un poulit endré
Clafi d'erbo marino e nouma Carrousset :
La mar s'i' arredounis en mignoto calanco,
Que lou flot vèn lipa de soun escumo blanco.
A la pouncho de terro, au tremount, uno crous
Estende sus la mar si dous bras pietadous ;
De roucas, au trelus, uno bloundo muraio
Embarrio la calanco, e l'erso la travaio;
E la mar bluio, enfin, acabant lou tablèu,
Fugis à l'ourizount e se perd dins lou cèu.

Mai, o bèn-fa ! dins la calanco secarouso
Un filet d'aigo douço, e lindo, e fresqueirouso,
Pèr li bon ribeiròu e fourtuno e soulas,
A dous pas de la mar rajo d'un grand roucas.
Lis enfant de Carrò emai de la Courouno,
Pretouca dóu presènt que lou bon Diéu ie douno,
An, contro lou sourgènt, fa per lou terradou,
Uno poulido font emé soun lavadou :
A touto ouro dóu jour, au barquiéu, femo e fiho
Lavon, lou bacèu pico e la lengo babiho.

Èro un vèspre d'iver, e lou soulèu tremount
Abrasavo à la fes la mar e l'ourizount ;
De si rai engalis, l'astre d'or caressavo
L'oundeto tremoulanto e que beluguejavo ;
Avié caufa la terro, e lou tèms èro dous ;
Li roucas de la ribo, e qu'en plen jour soun rous,
Èron coulour de flamo emé d'oumbro viouleto.
Tout èro tranquilas ; la font èro souleto.

O sublime moumen ! finicioun d'un bèu jour !
Ouro d'adouracioun, de silènci, d'amour !
La mar d'azur e d'or douçamen murmuravo
Soun inne au Creatour, e la terro escoutavo !
E moun cor au councert de la naturo uni,
Tout esmougu se perdeguè dins l'infini.

Quant moun raive durè ? noun poudriéu vous lou dire.
Mai d'argentino voues, de fres esclat de rire
Me tirèron de moun countemplatiéu pantai.
En revirant lis iue, vese un eissame gai
De femo, d'enfantoun, de chato poulideto,
Que, laugiero, pourtant chascuno sa dourgueto
O verdo, o jauno, o roujo, e drecho sus soun front,
Davalant di roucas, s'en venien vers la font.
D'aquéli qu'èron liuen, la formo graciouso
Se trelucavo en oumbrinello armouniouso
A la cimo di ro, sus la pourpro di niéu.
Lis àutri, seguissènt la draiolo dóu riéu,
Torto coume uno serp, à la filo arribavon
Au sourgènt de la mar ; aqui se descargavon
De soun vas vueje encaro, e charravon, risien,
De rampli si dourgueto esperant lou moumen.
Fres bouquet de bèuta tóuti dins sa jouvènço !
Flour d'amour, ournamen, ourguei de la Prouvenço !
N'i' avié de bloundineto is iue blu 'mé l'èr dous,
E de bruno au regard plen d'uiau, arderous ;
E chascuno, à soun tour, emplissié sa dourgueto.

Pièi, n'en restè plus qu'uno, un brisounet moureto,
Un pau palo tambèn, mai au visage fin,
Planto de tamaris nascudo au vènt marin ;
Li dous negre bendèu de sa cabeladuro
Cenchavon richamen sa seriouso figuro ;
Li darrié rai dóu jour dauravon si bras nus,
Brunet coume sa caro ; enfin, èro un trelus
De gràci, d'innoucènci en touto sa persouno,
E que me retrasié, vesènt esto chatouno,
Li femo di tablèu de Leopold Roubert,
Superbo, s'enaurant souto un cèu descubert.

Mai se veguè souleto ; e, lèu, lèu, sus sa testo,
Crentouso, meteguè sa dourgo qu'èro prèsto ;
Piei, me passant davans : « Bon vèspre », me diguè ;
E, de vers si coumpagno, à grand pas partiguè.

T'ai seguido dóu cor, proucessioun pouetico ;
E, m'en anant, disiéu : « Es uno sceno antico[1] ! »

F. Delille.

A MOUN AMIC BERTOUMIEU BEDOS

Dins la garriga e la rocalha,
As fach un poulit castelet;
Aquì toun esprit se delaia
E se coumplai, quand sies soulet.
I'as fugit esprès la calota[2],
La patofia[3] e lou mau faràs[4] ;
Ie fas mai d'un cop la ribota[5],
Festa, dimenche e dimàs gras.
Quand ie vas embe ta familha,
As lou cor de joia coumoul,
E tout aquì t'escarrabilha
Couma lou gril dins un rastoul.
Se quauque amic ven en vesita,
Lou reçaves à bras de cors,
E lou barroul de ta guerita[6]
Per el se desfai sans esfort.
Que sies urous dins ta demora!
Au mens sabes qu'as un endrech
Que, quand maugasta[7] per defora,

[1] Provençal (Avignon et les bords du Rhône), orthographe des félibres d'Avignon.

[2] *La calota* est, surtout dans les campagnes, la réunion des femmes qui, l'après-midi, portent leur ouvrage chez l'une d'elles et s'entretiennent ensemble, à l'exclusion des hommes. — [3] *Patofia:* médisance, caquets, rapports indiscrets. — [4] Les méchancetés, la malfaisance. — [5] Partie de plaisir, pique-nique, repas aux champs. *Faire ribota* signifie manger et boire avec excès. — [6] La maison de campagne à laquelle se rapporte cette poésie est si petite, qu'on l'appelle parfois *la guérite*. — [7] *Quand maugasta:* quand il fait mauvais temps.

T'abriga dau vent e dau frech.
Vegere un jour aquel terraire
E sous magres acaciàs
Que la tremountana, pecaire!
Aviè toutes desenfiolhats;
Vegere sous rounzes, sas blacas[1],
Que la nèu tapa entre lous rocs,
E, deçai-delai, sas barracas[2]
Esparpalhadas per lou bos.
Mais quand Abrieu, à la rescoussa,
Se sarra embé soun er tebés
E trai sas perlas sus la moussa,
Quand Mai espandìs sous bouquets,
Las flous espigoun per tout caire
Dins toun castel endimenchat,
Que fai la gloria[3] dau troubaire,
A la façoun qu'es arrenjat.
Belas matas[4] de garda-rauba[5],
Frigoula[6], aspic[7], douces perfums,
Er embaumat que porta l'auba,
Sourel que mascares lous gruns[8],
Se vous escrive sus ma lista,
Es que me fagueres bon iol;
M'avès agut en bon esquiol[9],
E de ieu gardàs la counquista[10]!

COULAZOU.

[1] « *Blacas.* .... lits de rochers calcaires ou marneux qui se fondent à l'air et qui composent les terrains propres aux chênes. » (Honnorat, *Dict. prov.-fr.*, I, 282.) A Montpellier, *blaca* signifie *chêne*. C'est le sens que lui donne la poésie de l'auteur.

[2] Les environs de Castelnau-le-Lez sont semés de *masets* ou *barraques*, bâtis quelquefois au milieu de la garrigue.

[3] *Gloria*, que l'on prononce plus souvent *gloia*, a ici le sens de *joie*, *plaisir*. — [4] La *mata* est la réunion des tiges ou des touffes de la même plante. — [5] Santoline, ou garde-robe, arbuste odorant — [6] Le thym, que l'on nomme aussi *pota*. — [7] Aspic ou lavande — [8] Grains de raisin. — [9] *M'avès gaut en bon esquiol :* Vous m'avez eu en bon accueil. — [10] Languedocien (Montpellier et ses environs). Orthographe montpelliéraine.

BERNAT DE VENTADOURN
(1195?)

A 'N ANFOS ROCA-FERRIER

—

Al moustier de Daloun[1] perque sonon las laissas[2]?
O puegs[3], vè de mourir ; vè de mourir, o baissas[4],
Lou que reinas e reis avian afourtunat,
Bernat de Ventadourn, aura Fraire Bernat!...

De l'avisar aqui dins sa rauba de bura,
E la testa pielada[5], e lous peds sens chaussura,
Qu recounesseria lou galan chantadour
Qu'anava passat-temps, tal coum' un troubadour,
La cigala al chapel, lou mantel sus l'espalla,
Un' arpa jous soun bratz, qui brugis e qui bralla,
Lour cor tout sobroundan[6] d'amour emais d'erguelh,
Bourlan Miejourn e Nort a l'arour[7] de soun uelh?

Al moustier de Daloun, perque sonon las laissas?
O puegs, vè de mourir; vè de mourir, o baissas,
Lou que reinas e reis avian afourtunat,
Bernat de Ventadourn, aura Fraire Bernat!...

L'ome a la lengua d'aur, aitan renoumat couma
Anacreo de Greza e Vergeli de Rouma,
Madur d'atge e de sen, a finalmen coumprés
Qu'a mens d'amar Dieu soul, amar aco n'es res;
Que segre lou plazer es coupabla feblessa,
Que mantener soun ama es dever de noublessa,
E que l'engenh fai mal quan fauta de far be,
E que lou mounde passa e sa gloria aitabe!

Al moustier de Daloun, perque sonon las laissas?
O puegs, vè de mourir; vè de mourir, o baissas,
Lou que reinas e reis avian afourtunat,
Bernat de Ventadourn, aura Fraire Bernat!...

[1] Abbaye où se retira Bernard de Ventadour: *Et en Bernatz*, dit sa Vie, *per aquela dolor, si s'en rendet a l'orde de Dalon; e lai definet.* — [2] Glas. — [3] Collines. — [4] Vallées. — [5] Rasée. — [6] Débordant. — [7] Feu.

« Beutat toutjourn anciana emais toutjourn nouvela,
» Soula vermen[1] durabla, e soula vermen bela,
» Que t'ai mescouneguda, o Beutat ! o moun Dieu !
» Per un' autra beutat passagieira coum' ieu !...»
Aital dizia Bernat sus sa coustia[2] de cendre,
E sa voutz mourivousa avia quicom de tendre,
Couma quan souspirava un de sous « planhs d'amor »
A la doussa Alaïs, a la fier' Alienor !

Al moustier de Daloun, perque sonon las laissas ?
O puegs, vè de mourir; vè de mourir, o baissas,
Lou que reinas e reis avian afourtunat,
Bernat de Ventadourn, aura Fraire Bernat !

Am manh e manh couven couma Daloun vezina,
Lous mounges de pertout abaston[3], d'Obazina,
Del Chaslart, de Glenic, de Caduin, de Bellueg ;
N'en vendra de Cistels, ou n'en vendria d'enlueg ;
E de femnas, n'i a be ! Coumtessas e barounas
Cochon que coucharan, amb' un fais de courounas
Pel mort qu'an depausat dins l'egleija, al mitan,
Pel mort que chal velhar en puran, en chantan !

Al moustier de Daloun, perque sonon las laissas ?
O puegs, vè de mourir; vè de mourir, o baissas,
Lou que reinas e reis avian afourtunat,
Bernat de Ventadourn, aura Fraire Bernat !...

E toutz devans Bernat, am de l'aigua senhada[4]
Que gieton sus lou cors, passon d'a reng... Counhada[5]
Dins un carre[6], a despart, una femna, en gran dol,
Plejada dins soun vel couma dins un linsol,
S'aprauma[7] tout d'un cop, e muda, tremoulanta,
Bernat ! sus toun cor freg pausa sa ma bourlanta !
Mas tu, coum' una serp, de te recauquilhar[8],
E d'alandar[9] lous uelhs, e de vouler braulhar[10].

Al moustier de Daloun, perque sonon las laissas ?
O puegs, vè de mourir; vè de mourir, o baissas,

[1] Vraiment. — [2] Couette, couche. — [3] Affluent, arrivent. — [4] L'eau bénite. — [5] Blottie. — [6] Angle. — [7] S'approche. — [8] Tordre. — [9] D'ouvrir. — [10] Crier.

Lou que reinas e reis avian afourtunat,
Bernat de Ventadourn, aura Fraire Bernat !...

Ailas ! aquel supar qui fazia soun delici,
N'en vol pus, n'en vol pus, que farìa soun suplici !
Reguinha[1] dounc, reguinha ; e pueis, sens se virar,
Leva sas mas el cial, couma per lei moustrar ;
Las leva lentamen, e lentamen las baissa ;
Pueis, couma dins un liet s'adoba[2] dins la caissa,
Per 'mor[3] de countuniar soun bel som eternal,
Doun l'a desterroumput un soucilh terrenal.

Al moustier de Daloun, perque sonon las laissas ?
O puegs, vè de mourir ; vè de mourir, o baissas,
Lou que reinas e reis avian afourtunat,
Bernat de Ventadourn, aura Fraire Bernat !

E lou pople cop-sec[4] de cridar : « Meravilha !
» Qual' es, qual' es aco la qu'aital derevilha ?
» La qu'aital reviscola ? Alienor ? Alaïs ?... »
Mas ela, avans la nueg, avia fach del païs[5].
Remercian del reguart lous qui l'avian seguda,
D'a galop de chaval, tal coum' era venguda,
Landa, e ganha en Couirous, oun troubara, segur[6],
A l'oumbra de l'autar, la patz e lou bounur !

Al moustier de Daloun, perque sonon las laissas ?
O puegs, vè de mourir; vè de mourir, o baissas,
Lou que reinas e reis avian afourtunat,
Bernat de Ventadourn, aura Fraire Bernat[7] !

Josep Rous.

v d'abrial MDCCCLXXX.

[1] Regimbe. — [2] S'arrange, dispose. — [3] Afin de. — [4] Aussitôt. — [5] Avait fait du chemin, avait fait du pays. — [6] Coiroux, fondé par saint Étienne, comme Obazine, fut un monastère de filles. Les plus nobles noms de Limousin et d'Aquitaine s'y couvrirent d'humilité devant les hommes et de gloire devant Dieu. L'abbaye de Coiroux, dont il reste des ruines, occupait une vallée étroite, profonde, à une petite distance d'Obazine. Il n'était pas rare qu'époux et épouses se retirassent, les uns à Obazine, les autres à Coiroux, ce qui donna lieu au proverbe :

« Qui a fille à Coiroux a gendre à Obazine. »

[7] Limousin. Orthographe des troubadours.

BIBLIOGRAPHIE

Joufrois. Altfranzœsisches Rittergedicht zum ersten mal herausgegeben von Konrad Hofmann und Franz Muncker; Halle, Niemeyer, 1880, in-8°, VIII-134 pages.

Le titre de ce volume fait penser tout de suite au *Jaufre* provençal; mais il n'y a rien de commun entre les deux ouvrages. Le poëme français n'est pas cependant sans quelque rapport avec la littérature provençale. Un des personnages épisodiques est le troubadour Marcabru, et je soupçonne qu'il faut voir dans le héros lui-même, Joufroi, comte de Poitiers, un autre troubadour, le premier de tous par la date, à savoir Guillaume VII, auquel l'auteur, confondant ici, comme il le fait d'un bout à l'autre de son roman, les noms, les temps et les lieux, aura attribué le nom qu'avait porté Guillaume VI, son père, que nous savons s'être appelé Gui Geoffroy, lorsqu'il n'était encore que duc d'Aquitaine.

Il ne serait nullement impossible que les aventures attribuées à Joufroi dans le roman français ne fussent de celles que les jongleurs devaient raconter du noble comte leur patron, et qu'il avait peut-être lui-même mises en vers, comme il fit un jour de ses exploits amoureux en Auvergne.

Elles sont, en tout cas, tout à fait dans son caractère : « Lo coms de Peitieus, dit la notice provençale qui précède ses chansons dans dêux mss., si fo uns dels majors cortes del mon e dels majors trichadors de dompnas ; e bons cavalliers d'armas e larcs de dompneiar... et anet lonc temps per lo mon per enganar las domnas. » Or Joufroi, dans notre roman, n'a d'autres occupations que celles-là. Les anachronismes, les confusions de noms, ne sauraient empêcher d'être frappé des ressemblances que je signale. Les romanciers s'en permettent souvent d'ailleurs de bien plus graves. Si nous avons, en effet, affaire à Guillaume VII, tout se borne, en fait d'anachronisme, à l'avoir rajeuni de quelques années. Il est certain que tous les personnages du roman, étant admis que Joufroi est Guillaume IX, ont été réellement contemporains, bien que les événements racontés n'aient pu se passer dans l'ordre suivi par l'auteur ou ne se soient même pas passés du tout, ce qui doit être le cas de la plupart.

Nous voyons figurer dans le roman un Henri, roi d'Angleterre. C'est Henri Ier (1100-1135), quoique l'auteur le mette aux prises avec les Écossais et les Irlandais, le confondant ainsi avec ses successeurs Étienne et Henri II. Sa femme, en effet, qui joue dans l'action, à

deux reprises, un rôle important, est appelée *Alis*, et nous savons que tel fut le nom de la deuxième femme de Henri Ier (Alice de Louvain, qu'il épousa en 1121, princesse connue pour avoir protégé les lettres et qui fut célébrée par plusieurs trouvères).

Le troubadour Marcabru, que l'auteur fait parler avec une liberté qui est aussi on ne peut plus dans le caractère du personnage[1], vivait encore en 1147 (voy. *Romania*, VI, 123). Il n'y a rien d'invraisemblable à admettre qu'il courait déjà le monde vers 1120.

Alphonse [Jourdain], comte de Toulouse, que le roman nous représente comme ayant été en guerre avec Joufroi, le fut en effet avec Guillaume VII (de 1114 à 1120). Les événements racontés dans le roman sont tout différents de ceux de l'histoire; l'auteur intervertit

[1] Marcabru, envoyé, avec d'autres messagers, par les Poitevins, à la recherche de leur seigneur, qui courait les aventures sous un faux nom, arrive à la cour d'Angleterre (v. 3599):

Uns dancheus que l'alot querant
Est venuz a Londres errant.
Marchabruns ot non li messages,
Qui molt par fu corteis et sages.
Trovere fu molt de grant pris.
Bien le conuit li rois Henris,
Qu'assez l'ot en sa cort veü....
Entre li cuens par lo palais
Qui portoit un faucon montais.
Si tost con Marchabrun lo vit,
Lo conoit bien, au roi a dit:
« Sire, fait-il, veez le lai,
Le truan, que en tel esmai
Laisse toz cels de son païs. »
— « Gabes tu? » fait li rois Henris.
— « Sire ge non, se Deus me vaille. »

Puis s'adressant au comte lui-même:

« Mauvais cuens lainiers et chatis
Que fais tu en cestui païs?
Li cuens Nanfos ja te destruit
Tote ta terre jor et nuit.
Tu n'as ville ne fermeté
Que il nen ait ars et brusé*,
Fors che Poitiers tot solement.
Certes molt te fusse plus gent
Que tu defendisses ta terre
Que cha fusses folie querre. »

* Prov. *bruzar*. Les éditeurs corrigent *brus*[*l*]*é*.

les rôles, transporte du Toulousain dans le Poitou le théâtre des hostilités entre les deux princes. Mais tout cela, dans une œuvre d'imagination, ne saurait surprendre, et ce n'est pas une raison suffisante pour faire rejeter l'identité que je suppose du Joufroi du roman et du Guillaume de l'histoire.

J'en dis autant d'un autre détail qui milite aussi, les mêmes réserves faites, en faveur de l'identification proposée.

Joufroi, après avoir fait prisonnier le comte de Toulouse et l'avoir retenu longtemps « à Poitiers dedens un donjon », fait enfin sa paix avec lui. Il épouse Amauberjain, fille d'Alphonse, et reçoit Toulouse en dot. Or cela aussi, tout inexact que ce soit, a un fondement historique. On sait que Guillaume VII avait épousé, en 1094, Philippa, fille de Guillaume IV, comte de Toulouse, et que ce fut sous le prétexte des droits de sa femme qu'il s'empara de Toulouse à deux reprises différentes, et l'occupa quelque temps chaque fois, la première, de 1098 à 1100 environ; la seconde, de 1114 à 1119.

L'auteur de Joufroi nous apprend que c'est à Saint-Pierre-de-Maguelonne qu'il a trouvé la « vie » de son héros. Voici le passage :

V. 2320. Si revoil del conte parler,
S'il vos pleist que plus vos en die.
Escoutez moi si orrez sa vie,
Einsi com ele me fu dite,
La u ge la trovai escrite
A Saint Peire de Maguelone.
Des lo main i mis jusqu'a none
Ainz que j'en fusse a la fin.
Iluec la getai de latin;
Despuis si l'ai en rime misse
Et en romanz l'estoire asisse.

On ne connaît du roman de *Joufroi* qu'un seul ms., conservé dans la bibliothèque de Copenhague, et qui est, paraît-il, du commencement du XIVe siècle. L'ouvrage est incomplet; il s'arrête, dans l'état actuel du ms., au v. 4610, sans qu'on puisse exactement évaluer l'étendue de ce qui manque.

Le nom de l'auteur est inconnu, et c'est dommage, car il avait du talent. C'est un esprit subtil et précieux, très-versé dans la métaphysique amoureuse, et qui se plaît à le montrer. Il rappelle souvent l'auteur de *Flamenca*.

La langue de *Joufroi* pourrait donner lieu à des observations intéressantes. Les éditeurs y voient, sans motifs suffisants, à mon avis, du bourguignon. Les provençalismes n'y manquent pas [1]. Je croirais

[1] M. Boucherie me fait remarquer que ce pourrait bien n'être que des poi-

volontiers que la *Vie* latine trouvée à Maguelonne fut d'abord mise en vers provençaux, et que c'est un *rifacimento* français de cette version provençale, si en effet il y en a eu une, que nous avons dans le *Joufroi* de Copenhague.

Quoi qu'il en soit, et à s'en tenir à ce qui est certain, le lien qui rattache ce roman à la littérature provençale est évident. Aussi a-t-il pour ceux qui s'occupent spécialement de l'histoire de cette littérature un intérêt tout particulier, et c'est pour cela que nous avons tenu à y appeler sans retard l'attention de nos lecteurs.

C. C.

Quattro Novelline popolari livornesi, accompagnate da varianti Umbre, raccolte, pubblicate ed illustrate con note comparative da Stanislao Prato. — Spoleto, Bassoni, 1880, in-4o, 168 pages

L'ouvrage de M. Prato a pour objet quatre contes livournais : « la Donna dei sette cedri, le Tre Ragazze, il Re e' su' tre figlióli,

tevinismes ou des santonismes. Voici, dans tous les cas, quelques exemples:

de les, *a les*, génitif et datif de l'article féminin pluriel, pour *des*, *aus* ou *as* (4507, 2420, 3231, etc.);

el pronom masc. sujet (663, 703);

il pronom féminin sing. sujet (23, 24);

o pronom neutre régime (3388, 4333);

3e pers. sing. de l'imparfait du subjonctif en *sse* (= prov. *ssa*) au lieu de *st : feisse*, *meisse*, *fusse*, etc. (778, 9, etc., etc.);

par remplaçant *pour* (à cause du *per* provençal qui représente *per* et *pro* ?): *le tenist par fel* (276, etc., etc.). Au contraire, *por* remplaçant *par* (280), confusion due sans doute à la même cause;

des formes en *a* comme *filla* (3539), *veignaz* (2895), *durara* (4137), *mas* (537);

des mots comme *brusé* (3678), déjà relevé ci-dessus ; *renevier* (3714) = prov. *renovier*, qu'on a imprimé *revevier* et expliqué en note d'une façon bizarre; *faidis* (3820) = *banni ; croi*, au vers 3295, qu'il faut corriger *come* [*ome*] *de croi ator*, et non *de detroit ator ; conduit* (1671), au sens de *provision de bouche* (prov. *conduch*); l'emploi du futur antérieur pour le parfait (cf. *Revue*, XII, 100, l. 4) au vers 3619; l'emploi du génitif après une exclamation (3529): Ai Deus! dit-il, *del* lecheor ! Cf. *ibid.* p. 99; *ensir* = *exire* (151, 813, 2120, etc., etc.). Je ne me rappelle pas avoir vu cette forme ailleurs qu'en provençal (par ex. *Provenz. Blumenlese der Chigiana*, 211, 3).

Je termine cette note par deux ou trois corrections à joindre à celles qui précèdent. On en trouvera beaucoup d'autres dans un article de M. Mussafia inséré au no de février du *Literaturblatt*.

1066. « que il [avi]a ». Le *v* est de trop. Lis. *a ja*.— 1869. « Deu en laï. » Corr. *en haï*, et non *en loa*, comme on le propose en note. (Le faux hermite était mécontent de voir arriver sa dame en compagnie). — 3385. « l'ameission. » Lis. *la meission* (= dépense). — 4108. Lis. *la tient* et non *l'atent*.

il Re serpente. » Après le texte de ces récits (p. 11-24) vient le résumé des variantes ombriennes (p. 25-45). Puis, dans des notes comparatives (p. 46-168), l'auteur rapproche ces quatre récits des légendes analogues qu'il a pu relever en diverses littératures. Cette partie est de beaucoup la plus intéressante. L'auteur fait preuve d'une érudition puisée aux meilleures sources. C'est une chose aujourd'hui démontrée, que les peuples de l'Europe possèdent de temps immémorial un fonds commun de légendes qui, suivant les lieux et les temps, se sont modifiées à l'infini; mais cette démonstration acquiert une force surprenante quand on a la patience de noter, chez tous les peuples de l'Europe et même de l'Orient, les variantes de quelques fables. Il arrive parfois que ces légendes se croisent et s'entremêlent au point que, si l'on n'était renseigné comme l'est M. Prato, on aurait grand'peine à s'y reconnaître. Avec lui, on ne perd nulle part le fil, et l'on suit sans difficulté ces curieuses transformations, qui, des mythes de l'Orient, ont fini par aboutir aux contes de Mme d'Aulnoy. Je n'essayerai pas de faire ici la liste des ouvrages que M. Prato a consultés; elle fournirait une excellente bibliographie des légendes populaires. De tels travaux, outre leur mérite intrinsèque, permettent d'apprécier l'état de la science sur un ensemble de questions importantes. L'on peut ainsi constater ce caractère de l'imagination populaire, qu'elle se contente de quelques cadres tracés de bonne heure; qu'au lieu de chercher des types nouveaux et des situations sans analogues dans la tradition, elle préfère varier à l'infini le contenu et le détail. Par là, les contes se rattachent à la poésie vraie, qui revient éternellement à certaines conceptions fécondes, mais peu nombreuses, comme ils se distinguent profondément du roman, qui vise à intéresser par la nouveauté de l'intrigue et l'imprévu des péripéties. L'erreur des romantiques allemands, et en particulier de Tieck, a été de vouloir fondre ensemble des germes aussi réfractaires à toute combinaison. Je ne sais rien de plus impatientant, pour les amateurs des contes de Perrault, que la lecture des drames allemands de *Barbe-Bleue*, du *Chat-Botté* et du *Petit-Poucet*.

F. Castets.

Étude des dialectes romans ou patois de la basse Auvergne, par M. F. Malval.— Clermont-Ferrand, Rousseau, 1877, in-16, 192 pag.

Ce titre est de nature à tromper le lecteur. En réalité, le volume de M. Malval est composé d'un « tableau comparatif de mots du dialecte roman-piémontais et des mots analogues du dialecte roman-auvergnat » (p. 17 à 189). Il est précédé de notes sur la prononciation du premier de ces idiomes, et suivi d'un appendice tout à fait

insuffisan (190-192) sur les mutations de consonnes du second. L'auteur nous apprend que les exemples auvergnats ont été recueillis à Clermont-Ferrand et parmi les villages qui l'environnent, tandis que les exemples piémontais proviennent de la deuxième édition du vocabulaire de Zalli.

Le langage du département du Puy-de-Dôme et celui de la partie italienne de l'ancien royaume de Sardaigne sont relativement trop dissemblables pour donner beaucoup d'utilité à ces rapprochements. M. M. aurait pu, en outre, exclure les expressions que le latin classique fournit depuis quatre siècles à toutes les langues romanes. Des deux côtés des Alpes, *abondance, argent, armistice, augmenter*, produisent des formes identiques et, par cela même, d'une valeur presque illusoire. Ces défectuosités de méthode rendront l'ouvrage de l'auteur inutile à ceux qui recherchent autre chose que des particularités de dialectologie locale. A ce titre, nous avons cru devoir relever les suivantes :

Pages 18, 27 et 98, *aneui*, *au dgiou d'aneui*, signifient *aujourd'hui* à Clermont-Ferrand, exemple à joindre à ceux que M. le docteur Espagne a réunis dans *A-nuit* = *Aujourd'hui* (*Revue*, 3e série, II, 156) [1].

P. 28. *Prendre la mounina;* en piémontais : *pié la mona*, signifie *s'enivrer*. On dit à Montpellier : *cargà la mounina*.

P. 46. *Cristof que se moutcha mei na peira* (Christophe qui se mouche avec une pierre) peut être rapproché de la comparaison languedocienne : *Drech couma moun couide quand se moca* (droit comme mon coude, lorsqu'il se mouche) et de la formule : *Se moca pas embe lou couide*.

P. 55. On lit un dicton rimé que l'auteur a transcrit comme s'il était en prose :

Creissa, St-Juan,
Venia sadge et grand.

P. 56. Les braies gauloises se nomment, en basse Auvergne, *brojas*. M. M. signale en même temps le substantif à demi français de *cullotta*. *Bralhas* et *culotas* existent couramment à Montpellier.

P. 84. On trouve l'auvergnat *Foutriquet*, que M. M. aurait pu rapprocher du surnom donné à M. Thiers par le maréchal Soult, lequel était, comme on sait, d'origine méridionale. M. M. mentionne le piémontais *Fotrichet* (pron. *Fou*), qu'il traduit à tort par petit homme

[1] A propos de ce travail, M. Paul Meyer fait remarquer, *Romania*, IX, 158, que l'étymologie *anuit* = *ad noctem* a été déjà donnée, *Romania*, VI, 129. Le renvoi est inexact.

nul, pétulant et arrogant. Le radical du terme en question et les formes nombreuses qui en ont été tirées indiquent qu'il signifie plutôt homme petit, remuant et libertin.

P. 85. *Gage* est accolé aux mots piémontais *roba* et *gagi*, qui désignent les meubles, les troupeaux et les objets mobiliers en général. Il semble difficile d'admettre que *rauba*, qui s'est maintenu en Provence et en Languedoc, ait disparu des montagnes de l'Auvergne.

« Les bergers d'Arles, dit Honnorat (*Dict. prov.-fr.*, II, 1019), donnent encore aujourd'hui le nom de *rauba*... à la réunion des objets qu'ils transportent avec eux. *A la rauba !* crient-ils à leurs chiens, quand ils s'écartent de leur équipage. »

Guiraldenc l'emploie avec un sens identique dans sa poésie montpelliéraine *la Blanda:*

Es tems de revenì
E d'anà à la rauba,
Car n'an, desempioi l'auba,
Tastat qu'un cop de vi.

Dans certaines chartes languedociennes du XVIe siècle, *rauba* désigne les marchandises transportées sur des navires.

P. 104. *Mouègre couma un pic* (maigre comme un pic-vert) a son équivalent piémontais dans *magher com un pich*. On dit à Montpellier: *Es magre*, ou bien *es sec couma un pic*.

P. 172. *Un tourmenta-crestian* est, comme en piémontais, un importun, un ennuyeux. M. Pietro Preda avait remarqué déjà (*Revue*, 2e série, V, 215) qu'à Milan, et surtout dans la campagne milanaise, *chrétien* était synonyme d'*homme*. On peut ajouter qu'il en est de même à Montpellier, où *crestian* et *crestiana* signifient couramment *homme* et *femme*. Le gallicisme *cretièn* (*es un bon cretièn*) est de plus en plus affecté à ceux qui s'acquittent exactement de leurs obligations morales et religieuses. La langue rumonsche possède aussi la première de ces significations, et l'un de ses poëtes en offre un exemple trop curieux pour n'être pas rapporté : Jésus-Christ, appelant ses disciples et leur annonçant qu'il désire sauver les pécheurs, se désigne sous la qualification de *Filg del Crastiaun*, qui répond au *Fils de l'Homme* des *Évangiles :*

A sé Discipuls clama,
E 'ls disch chia 'l Filg del Crastiaun.
D' salvaer ils pchaeders brama[1].

A. Roque-Ferrier.

[1] *Testimoniaunza dall' amur stupenda da Gesu Christo vers pchiaduors umauns*, par J. Frizzun. Cellerina, 1789, in-8o, p. 10.

Molière, dans les *Précieuses ridicules*, dit encore « Parlez chrétien », au

Les Correspondants de Peiresc. — II. César Nostradamus. — Lettres inédites, écrites de Salon à Peiresc en 1628-1629, publiées et annotées par M. Tamizey de Larroque, 1880, in-8°.

Voici encore une de ces publications comme M. Tamizey de Larroque sait les faire, où le commentaire ne laisse dans l'ombre aucun des points du texte sur lesquels le lecteur puisse souhaiter un éclaircissement. Ces lettres de Nostredame, bien qu'écrites dans les dernières années de sa vie, à une époque où la verve qui anime son *Histoire de Provence* avait dû beaucoup s'affaiblir, sont d'ailleurs intéressantes par elles-mêmes, et l'on devrait encore savoir gré à l'habile éditeur de les avoir publiées, n'y eût-il pas joint l'introduction et les savantes notes qui y ajoutent un si grand prix.

C. C.

Athénée de Forcalquier et Félibrige des Alpes. Félibrée de Saint-Maime. 14 juin 1880. Forcalquier, Auguste Masson, 1880, in-8°, 16 p.

L'*Athénée de Forcalquier* et le *Félibrige des Alpes* tiennent des séances communes, où la langue d'oc et le français se produisent avec des droits égaux. Les membres qui avaient pris part à celle du 13 juin 1880 se rendirent le lendemain à Saint-Maime, ancienne résidence des comtes de Gap et de Forcalquier, et y continuèrent, au profit de la poésie surtout, les lectures de la veille. Parmi celles-ci se trouvaient dix pièces provençales ou languedociennes de MM. Marius Bourrelly, Ch. Boy, Sylvain Darnaud, le colonel Dumas, A. de Gagnaud, J.-B. Gaut, Milon, l'abbé Pascal, Eugène Plauchud et William-C. Bonaparte-Wyse, publiées dans la *Félibrée de Saint-Maime,* en même temps que les vers suivants, dont la robuste gaieté est empruntée au thème d'une anecdote populaire de la haute Provence:

Quand les penitènt de Raiano,
Que dounéroun pu tard uno bèlo campano,
S'entournavoun de Luro e que plouvie à grand trin,
Jaque ané fa vesito à soun fraire Tounin.
Aquest' ero en grand dòu, la façò touto blemo:
A quarant' ans, pecaire ! avié 'ntarra cinq fremo,
E lou paure masquin pareissié desoura.
Jaque, coume un bouen fraire,
Vourié lou counsoura
E li disié pèr lou destraire :
Pèr nóstei bla, per tout acò 's un riche tèms :

sens de « Parlez d'une manière raisonnable, parlez comme un homme », acception notée par le *Dictionnaire de l'Académie.* M. Littré ajoute que, familièrement, *chrétien* = *homme.*

Aro, cregnen plus la misero:
Vivo, vivo la Boueno-Mèro[1]!
Sènso counfiançe l'o n'a rèn.
Coume aquelo pluio ven bèn!
Fara lèu tout sourti de terro:
Après proun espera, tout lou mounde es countent. »
« Countent! digué lou vèuse, iéu cresi que sies lèri!
Juja 'n pau que vau deveni
S'aquelo pluio fai sourti
Mei cinq fremo dóu çamentèri! »

Quelques-unes des pièces de ce petit recueil ont été déparées par des fautes d'impression; ainsi, au douzième vers d'un charmant sonnet de M. Boy, il faut lire: *E s'ai de fes*, au lieu de: *E i 'ai de fes.* Au quinzième d'un madrigal montpelliérain de M. le colonel Dumas: *louja*, au lieu de *loja*. Le sonnet: *Après avedre legi « lous Gorbs » d'en A. Arnavielle*, par M. Bonaparte-Wyse, a été particulièrement maltraité par les correcteurs.

Il serait à désirer que le *Félibrige des Alpes* ajoutât à l'avenir un index orthographique et dialectal à la fin de ses publications. Il en doublerait le mérite pour les philologues et les provençalistes.

A. Roque-Ferrier.

Le Félibrige à Marseille et la Calanco, par Eugène Tavernier. Aix, Marius Illy, 1881, in-8°, 16 pages.

Cette étude, qui est écrite avec beaucoup de goût et de distinction, fera très-bonne figure à côté des travaux de l'auteur sur Frédéric Mistral, le mouvement littéraire provençal et les *Isclo d'or*.

La Calanco est, comme on le sait, la publication annuelle des félibres de l'École marseillaise.

A. R.-F.

[1] *Mero* est un gallicisme que la rime *misero* explique, mais ne justifie pas.

La Légende d'Œdipe

Mon excellent collègue et ami, M. Boucherie, a bien voulu consacrer, dans le dernier numéro de la *Revue*, un long et substantiel article à mon travail sur la *Légende d'Œdipe et le Roman de Thèbes*. Après l'avoir remercié, bien sincèrement, d'avoir jugé sérieusement un travail sérieux, je lui demanderai la permission de contester quelques-unes de ses observations et de rectifier diverses erreurs qui lui sont échappées, ce qui n'a rien d'étonnant dans la critique d'un ouvrage qui fourmille de détails. Je n'aborderai point la question de classification des manuscrits, que je compte traiter dans la préface de l'édition du *Roman de Thèbes*. D'ailleurs, mon opinion première, déjà modifiée après l'examen des manuscrits anglais, comme on peut le voir par la *Note additionnelle* placée à la fin du volume, l'a encore été depuis, et mon jugement n'est point définitivement fixé sur tous les points après cinq ans d'études, ce qui prouve peut-être que la question n'est pas aussi facile à trancher qu'elle en a l'air tout d'abord. Je suis l'ordre de l'article de M. Boucherie :

1° P. 296, l. 40. Lisez XIIe siècle (faute d'impression).

2° P. 297, l. 2. La confusion de l'*s* et du *z* se trouve, non pas seulement dans des passages particuliers au manuscrit de Madot, mais dans plusieurs autres, communs à tous les mss. Voir les exemples cités p. 293. Cela ne prouve donc rien pour la question d'origine.

3° *Ibid.*, l. 10. « Mais, comme il n'en cite point d'exemples, on ne peut vérifier son assertion et, par conséquent, l'accepter pleinement. » Voir p. 292, note 2, et l'*Appendice*, p. XXI, l. 10 sqq. et note 3.

4° *Ibid.*, l. 21 sqq. Le texte du *Roman de Troie*, tel que l'a publié M. Joly, n'étant que la reproduction pure et simple d'un des nombreux manuscrits que nous avons de ce texte, ne peut fournir une base solide à la comparaison que demande M. B.

5° *Ibid.*, l. 34 sqq. « Il l'aurait bien certainement fait picard d'un bout à l'autre. » Pourquoi alors Madot, qui a écrit *ie, absolument* toutes les formes féminines françaises en *iée*, n'a-t-il transformé l'article féminin régime *la* en *le* qu'une fois sur cinq environ, et en *li* (au sujet) encore moins souvent? Que pense M. B. de la question du traitement de la gutturale et des rimes bâtardes, dont plusieurs se trouvent aussi dans BC, par exemple *lices : rices*, v. 7283? Ce sont là cependant des faits embarrassants, et qui méritent réflexion.

6° *Ibid.*, l. dernière. Les imparfaits venant de *ebam* et ceux venant de *abam* ne sont jamais confondus à la fois dans les trois mss. fran-

çais. Les exemples cités (*Append.*, p. XXXIX) sont particuliers à A (ms. de Madot); il y en a un qui est particulier à BC, mais le passage peut très-bien être interpolé.

7° P. 299, l. 7. Je ne saurais admettre la correction *en tere* (= *en terre*), qui fausse la rime, car l'*e* de *matere* est certainement différent de celui de *terre*, comme le montrent les rimes *matére*: *frére*, etc. (V. notre tableau des rimes.) D'ailleurs la rime *entiere : maniere* se trouve dans la *Chronique des ducs de Normandie*.

8° *Ibid.*, l. 31. M. B. ne comprend pas : E fut uns *luns*. Le ms. A donne : Il fu uns *lons*. Pour *u* = *o* devant nasale dans le ms. D, cf. *porrum*, etc.

9° *Ibid.*, l. 36. Je ne vois pas comment *jocum* pourrait donner *joi*, à côté de *jeu*.

10° *Ibid.*, l. 41. « Lisez : *devers mei.* » *Me* n'est pas plus étrange que *aver* = *aveir* (v. 91), et *deves* est très-légitime d'ailleurs.

11° P. 300, l. 2. *Lais* est certainement masculin; mais je faisais de *la* un adverbe.

12° *Ibid.*, l. 11. *S'esmervelle*, suivi d'un point-virgule, est une faute d'impression, corrigée du reste à l'*errata;* il en est de même de *hom* pour *home*, v. 2742 (V. l'*errata*). Il faut voir également des fautes d'impression dans *délivre* (p. 260, v. 499) et dans *honnis* et *suis* (ibid.), que j'ai oublié de relever.

13° *Ibid.*, l. 24. J'ai dit, p. 296, note 1, que je rétablissais les formes françaises en *iée*, les formes picardes en *ie* n'étant pas justifiées par les rimes.

14° P. 301, l. 34. Si l'on retranche de la liste *estaïs* = *stativus*, il faut en retrancher également *vis* = *vivus*, qu'on admet, il me semble, parmi les mots en *z*.

15° P. 303, l. 3. Dans *Thèbes*, *aviere* n'a que trois syllabes et rime avec *enginiére*, où l'*é* est fermé; *a viaire* en a quatre et ne pourrait donner qu'un *è* ouvert.

16° *Ibid.*, *Blance*. Le vers qui suit (*N'i ot escu ne connissance*) ne justifie pas l'hypothèse de M. B. — *Encovir* n'est pas dans le texte; c'est *encovit*, au parfait:

Antigone, puis qu'il le vit,
En son cuer forment l'encovit. v. 5509-10.

17° *Ibid.*, l. dern. « *Engaignier*, se courroucer, enrager. Lisez *engraignier*, dérivé de *grain*, irrité, etc. » L'exemple suivant de l'*Alexis* du XIe siècle, 22 e : Or sui si *graime que ne pois estre plus*, devrait alors se lire : *Or sui si grainie*. Cf. cependant *grams* dans la vie de Floquet de Marseille (chansonnier découvert par moi à Cheltenham, f° 22, v°), *don Folquet romas tris e grams e dolens*, où il faut

peut-être lire *grains,* quoiqu'il y ait bien *grams* dans le manuscrit.

18. P. 304, l. 14. Comment *nugalius* aurait-il pu donner *novaus?* Il faudrait des exemples.

19° P. 306. Nous n'avons fait que décrire le manuscrit de Cheltenham; nous n'avions donc pas à faire la correction *ce*, qui était d'ailleurs tout indiquée. M. Sachs a eu tort d'écrire *ce*, sans prévenir qu'il substituait ce mot à la lettre ornée L, que porte le ms. J'en dirai autant de *acuseors* et de *de nient:* le ms. porte bien *aaiseors* et *dement,* et, si j'ai fait suivre ces mots de la formule (*sic*); c'est précisément pour qu'on ne m'accusât pas de mauvaise lecture, et parce que je pensais que la correction se présenterait naturellement à l'esprit du lecteur. — *Rens,* pour *reüs*, est une faute d'impression; je l'ai d'autant plus regrettée qu'il ne m'était plus possible de la relever à l'*errata* déjà imprimé.

Je termine en renouvelant mes remerciements à M. Boucherie pour les excellentes corrections qu'il m'a fournies, et à la *Revue*, qui m'a permis de répondre si longuement à son bienveillant article.

L. CONSTANS.

RÉPONSE DE M. BOUCHERIE

1° XIIe siècle pour XIIIe siècle est, en effet, à mon *errata.*

12° M. Constans a raison de rappeler que deux menues erreurs (p. 300, l. 11, et v. 2742), que j'ai signalées, avaient été rectifiées par lui-même à l'*errata.*

7° Il a également raison contre moi en rejetant ma correction de *en terre* rimant avec *matére.*

Maintenant je vais discuter ses autres observations, et tâcher en même temps de le ramener à mon avis.

2° *Confusion de* s *et de* z *à la rime.* — Je persiste à soutenir que les exemples de cette confusion, cités par M. Constans, p. 293, ne sont pas concluants en ce qui concerne les mss. BC. J'ai déjà dit (*Revue des l. rom.*, décembre 1880, p. 301) que *haubers, ters* (*tersus*), *plus, dus* (*dux*, ou plutôt **ducus*), *estaïs, païs*, ne prouvaient rien pour la thèse soutenue par M. Constans, puisque aucune de ces formes n'avait en latin de dentale finale. Reste *mais* (*magis*), *desfais* (*dis-factos* ou *dit-facis?*), *beneïs, mis*, qui se trouvent à la rime dans BC, comme dans le picard A. A cela je répondrai que *mais*, ainsi écrit, pouvait, de même que *pais* (*pacem*), rimer avec des mots en *aiz* = *actus*, tolérance qui n'existait plus quand ces mêmes mots étaient écrits *pès, mès.*

Beneïs ne vient pas, comme on serait tenté de le croire au premier abord, de *benedictus*, mais de **benedisitus* ou **benedissitus*, participe

passé analogique de **benedisere* ou **benedissere;* cf. *lacessitus* de *lacessere,* pour *benedicere,* qui a donné l'infinitif *beneïstre* (*menistre, epistre*), ap. Étienne de Fougères, v. 377. Le groupe *situs* produit normalement *s* et non *z*, comme on le voit par *conquis* = conqui*situs*. Il est donc naturel que *beneïs* rime avec *mis* (*missus*).

3o J'ai dit (*Rev. des l. rom.*, décembre 1880, p. 297) que M. Constans « retrouvait des traces du dialecte picard même dans les mss. français BC; mais que, comme il n'en citait point d'exemples, on ne pouvait vérifier son assertion ni, par conséquent, l'accepter pleinement. »

M. Constans se borne à me renvoyer à la p. 292, note 2, et à l'Appendice, p. XXI, l. 10 et sqq., et note 3.

Or, en me reportant pour la seconde fois aux passages que me signale M. Constans, je trouve la confirmation de ma manière de voir, attendu que les rares picardismes orthographiques qu'il a relevés dans BC, et plus particulièrement dans B, ne changent rien à la rime et ne peuvent donc en aucune façon être imputés à l'auteur du roman de Thèbes. En effet, que prouvent à cet égard des formes telles que *rechevras, rechoivre, archon, saudoier, fius, biauté, biaux, mantiaux,* etc.? En quoi peuvent-elles engager la responsabilité du premier écrivain?

Quant à *chaueie, gaagnie,* etc., ces formes sont également imputables aux copistes, puisqu'elles ne riment jamais avec *ie* = *ita*, ainsi que M. Constans l'a remarqué expressément.

5o Reste ce que M. Constans appelle des rimes bâtardes, *france* = *franche, rices* rimant avec *lices*. Mais on trouve le même genre de rimes ou leurs équivalents dans d'autres textes qui n'ont rien à démêler avec le picard; par exemple dans le Roman de Troie, qui nous donne à la rime *face* (faciat) et *sace* (sapiat), v. 8715.

4o Puisque M. C. reconnaît (p. 297) qu'il n'y a pas trace de picard dans *Troie*, pourquoi n'avoir pas comparé ce texte avec celui qu'a transcrit Madot? Il aurait vu si ce dernier avait, ou non, respecté les principales particularités dialectales qu'on remarque à la rime, dans le texte de M. Joly. Cette édition n'est pas une édition critique, répond M. C. Sans doute; mais, comme on y retrouve les mêmes caractères essentiels que dans la *Chronique*, il y avait là une base suffisante pour la comparaison à établir entre la copie de Madot et celle dont s'est servi M. Joly. Ce premier contrôle n'aurait pu qu'éclairer et rendre plus facile la comparaison de la copie du Roman de Thèbes, faite par Madot, avec celles que nous ont conservées les mss. BC et les mss. anglais.

6o Ce que dit M. Constans des imparfaits dérivés de *ebam* et de

abam confirme mon observation et ne la rectifie pas. L'exemple unique *vilanoient, vouloient*, qui est particulier à BC, peut ne pas avoir la signification qui lui est attribuée ici. *Vilanoient*, en effet, ne serait-il pas la 3e pers. plur. de l'indic. présent d'une forme *vilanoier*, qui serait à *vilain* ce que *foloier* est à *fol*, et qui serait l'exact équivalent français du v. provençal *vilaneiar ?*

9o *Joi* = *jocum*, rimant avec *poi* = *paucum*, peut être admis, quoi qu'en dise M. C. Ce n'est certainement pas une orthographe régulière ; mais on rencontre à la rime de ces bizarreries dont les copistes étaient probablement les éditeurs responsables. *Joi* = *jocum* n'est pas plus, est même bien moins étonnant que *loi* = *laudo: poi*, je *loi* (laudo), Perceval, II, v. 1723. Dans les deux cas, la vraie leçon serait *po, jo; po, lo:* pour *jo* = *jocum;* cf. 33 du fragment de D, p. 165.

10o M. Constans maintient la leçon *deves me* pour *devers mei*. Des exemples seraient nécessaires pour la justifier. Que donnent pour ce même passage les trois mss. A, B, C?

15o M. Constans a raison de maintenir *à viere*, non *à viaire*, puisqu'il est en rime avec *enginiere*, leçon que je n'aurais pas suspectée, s'il avait cité tout d'abord les deux rimes en même temps. Mais il a tort de ne faire qu'un seul mot de *à* et de *viere*. Quant à l'objection qu'il me fait, à savoir que *viaire* ne pourrait donner qu'un *e* ouvert, elle est erronée et provient de ce qu'il confond *ai* venant de *ac* latin + consonne avec *ai* venant de *a* + *i* latin. Cette dernière combinaison produit, au contraire, très-régulièrement *é* sous l'influence du son mouillé ou *i* palatal ; cf. *rivaire* rimant avec *faire*, dans la chanson du Chevalier au Cygne (1re partie), p. 20, tant qu'il conserve l'*a* originel, mais rimant avec *enginiére*, *maniére*, etc., dès qu'il passe au son mouillé, et s'écrivant alors par *e* non plus par *a*, *riviére*. De même, je le répète, *viaire*, écrit par *ai*, ne peut rimer qu'avec le groupe semblable *ai*, et *viere*, écrit par *ie*, ne peut rimer qu'avec le même groupe *ie*. J'ajoute que, dans le premier cas, cette forme, se tenant plus près de son prototype latin, compte pour trois syllabes, tandis que *viere*, plus éloigné de ce même texte et plus romanisé que *viaire*, ne compte que pour deux syllabes. Voir ap. Vollmöller (*der Münchener Brut*), p. XIX et v. 1205.

On remarque une particularité absolument semblable et provenant de la même cause, de l'influence du son mouillé ou *i* palatal, dans l'emploi de *nient* comme monosyllabe et comme dissyllabe. Dissyllabe, *nient* rime avec *ent* (*argent*, *dolent*, etc.), jamais avec *ien*. Monosyllabe, il rime au contraire avec *ien* ou *ient* (*bien*, Chanson de geste, *vient*, *crient*, Romans d'aventure), jamais avec *ent* non mouillé.

Il faut encore remarquer, ce qui complète le rapprochement, que, à l'exemple de *nient*, qui est plus souvent employé comme dissyllabe, *viaire* en trois syllabes est plus fréquent que *viére*, dissyllabe.

16o Au mot *blance* (Glossaire), j'ai dit que M. Constans, qui traduisait le vers :

L'ost des femmes estoit molt *blance*,

par « L'armée des femmes était dépourvue d'armes », avait dû commettre une faute de sens, puisque ces mêmes femmes sont représentées ailleurs comme « forsenées », et qu'on les voit défiler avec des bâtons, des haches, des cognées, des poutres, de grandes massues, des pics, des guisarmes émoulues, menus joujoux qui n'annoncent pourtant pas des intentions bien « pacifiques. » Il cite le vers qui rime avec celui-ci :

N' i ot escu ni conissance.

(Il n'y eut ni bouclier, ni bannière armoriée.)

Et il ajoute : « Ce vers ne justifie pas l'hypothèse de M. Boucherie. »

Au lecteur de voir laquelle de nos deux hypothèses, la mienne et celle de M. Constans, a le plus à souffrir de cet ensemble de rapprochements.

Encovie, me dit M. Constans, n'est pas dans le texte. Et alors pourquoi le citer dans le glossaire ainsi qu'il suit : « cf. 3880, et de lui servir *s'encovie ?* » Cela prouve, une fois de plus, qu'à ne pas publier le texte *in extenso*, il fallait, pour étayer solidement les formes citées au glossaire, y joindre les passages bien complets d'où elles avaient été tirées. Cette précaution m'aurait évité une correction inutile, et à M. Constans la peine de se rectifier lui-même.

17o A propos de *engraigner*, que je persiste à mettre au lieu de *engaigner*. M. Constans fait observer que *graime*, féminin de *grain* ou *graim* = triste, devrait, si mon observation était juste, se lire *grainie*. Supposition nullement nécessaire ; car, de même que *graim* a pu produire [*en*]*gramir* et *gramoier*, de même *graigne* a pu donner et a donné [*en*]*graigner*, forme orthographiquement, mais non étymologiquement, semblable à *engraigner*, *engranger* = *in-*grandiare*, croître, augmenter.

Ce n'est pas que *engaigner* ne soit une forme correcte; mais le sens de ce mot, que M. Constans persiste à maintenir dans son texte, serait alors tout différent, *engaigner* signifiant *tromper, décevoir*.

Tant la conquiert s'amors et deçoit et *angaigne*.
(*Chanson des Saisnes*, L. XVIII.)

Il est vrai que Du Cange cite une forme *engaignier* à laquelle il donne, lui aussi, le sens de « aigrir, irriter » ; mais c'est une erreur

comme le prouve l'exemple même qu'il présente à l'appui « in Lit. remiss. ann. 1366 : *Icellui Jehan venoit pour Engaignier ledit Robin, auquel il avoit fait paravant signifier une sauvegarde..... Lequel Robin Engaignié et esmeu de ce*, etc. » Il est évident que *engaigner* signifie ici « surprendre, tromper », et non pas « irriter. » J'ajoute que M. Constans pourrait encore m'opposer l'autorité de M. Gaston Paris, qui traduit également *engaine* du Münchener Brut, par « colère » (*Romania*, 1878, p. 146). A quoi je répondrai, comme pour Du Cange, que le sens de « colère » ne convient pas, au moins dans le texte du Münchener Brut, mais bien celui de « dommage », et probablement de « dommage résultant d'une tromperie. » Voici, du reste, les quatre passages de ce poëme où se trouve employé le mot en question. On pourra ainsi juger en connaissance de cause :

LX ans tint en pais Bretaine,
Nus ne li fist tort ne *engaine*.
(*Munchener Brut*, v. 2565.)

Il tint vint et .v. ans Bretaine
Senz guerre et senz altrui *engaine*.
(*Ibid.*, v. 2638.)

Dient que ce lor semble *engaine*
Que feme regne en Bretaine.
(*Ibid.*, v. 3585.)

Et sembloit lor torz et *engaine*
Qu'a nul homme partoit (partageait) Bretaine.
(*Ibid.*, v. 3647.)

Pour en revenir à mon point de départ, je demanderai encore à M. Constans quelle est, pour ce même mot, la leçon des autres mss.?

180 « Comment, dit encore M. Constans, *nugalius* a-t-il pu produire *novaus*. Il faudrait des exemples. » Lisez *nouaus* par *u* et non *novaus* par un *v*.

A. Boucherie.

CHRONIQUE

COMMUNICATIONS FAITES EN SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ. — 6 avril. — Comparaisons populaires usitées dans le Roussillon, par M. Justin Pépratx;

Amfos de Balbastre, conte languedocien (Béziers et ses environs), par M. Gabriel Azaïs;

Fragments extraits de la Bible romane de Carpentras, par M. Henri de la Combe.

*
* *

LIVRES DONNÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ. — Psaltirea publicata Romanesce la 1577 de Diaconulu Coresi, reprodusa cu unu studiu bibliograficu si unu glosaru comparativu de B. Petriceicu-Hasdeu, editiunea Academiei Romane. Tomulu I. Textulu. Bucuresci, Tipografia Academiei Romane, 1881; in-4°, IV-444 pages et 66 pages de fac-simile (don de l'Académie Roumaine);

Balaguer y Merino e Salinas : di Un documento inedito relativo ad una icona fatta dipingere in Catalogna da Pietro di Queralt per la cattedrale di Monreale. Palermo, Virzi, 1880; in-4°, 16 pages (don de M. Balaguer y Merino);

Coma (Clemente): Etude sur Andrès Piquer, sa vie, ses œuvres, son influence. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-4°, 140 pages (don de MM. Hamelin frères);

S.-M. et J. D. Le Guide des Gascons, ou Dictionnaire patois-français, comprenant un recueil de gasconismes corrigés, etc. Tarbes, chez les principaux libraires, 1858, in-4°, 180 pages (don de M. Victor Delbergé);

Errata du numéro de janvier 1881

LO SERMO D'EN MUNTANER.—P. 6, note 1, l. 2, diferentament; *l.* diferentment. — Note. 2, l. 1, correspon do; *l.* correspon lo. — Note 3, l. 1, uno; *l.* un; — l. 3, Meyeor; *l.* Meyer. — P. 7, l. 29, e trestuy et; *l.* e trestuy. — Note 7, l. 1, sembla de ultims dels XVI o principes del XV; *l.* sembla de ultims del XIV o principes del XV. — P. 8, l. 27, Muntaser; *l.* Muntaner. — Note 8, l. 3, *Fins, l. Finis;* — l. 1, versificats; *l.* versificat. — P. 9, l. 15, ll. que ss. a. fort; *l.* ll. que so. a. fort; — l. 18, temts; *l.* tenits; — l. 29-30, tostem o segran; *l.* tostems v. segran; — l. 35, e Deus quill; *l.* e Deus quil. — P. 10, note 10, l. 2, al dels italia; *l.* al italia. — P. 11, l. 20, trac ltanse; *l.* tractantse. — Note 11, l. 4, copia; *l.* copla. — P. 12, l. 11, supisició; *l.* suposició; — l. 18, *Bastu de sermon;* l. *Basta de sermon.* — Note 15, l. 1; placez un point après *malvestats*.

BIBLIOGRAPHIE. — P. 28, rétablir *il* au commencement de l'avant-dernière ligne. — P. 29, l. 14, « estat », *l.* estut; — l. 15, mettre le chiffre de renvoi 6 après *assitjet,* et 7 après *aguet;* — 29, l. 16, auivre; *l.* suivre. — l. 2 de la note 2, *plaejaria*; l. *plaçjaria*.

CHRONIQUE. — P. 51, l. 24, en CCXXII sonnets; *l.* en CCXXXII sonnets.

Le gérant responsable : Ernest HAMELIN.

DIALECTES MODERNES

GLOSSAIRE DES COMPARAISONS POPULAIRES DU NARBONNAIS ET DU CARCASSEZ

(Suite)

BA. — Acò ba coumo uno letro à la posto ; — coumo lou bast à l'ase ; — coumo la pèiro à l'anèl ; — coumo sus de roulletos. — S'en ba coumo un dabanèl. — Ba e ben coumo uno nabeto de teissèire ; — coumo l'aigo claro ; — coumo la fourmigo carrejarèlo en plen estiu. — Ba soun trin magnific coumo la mulo dal Papo. — Ba roundomen coumo uno tarrabastèlo ; — coumo qui lou foueto ; — coumo s'abiò lous cinq cents milo diables à las pèrnos. — S'en ba dal repaus coumo uno bièlho ratièro, *ou* uno bièlho roumano.

PER TRUFARIÈ :

Acò ba coumo uno pougnado de pel sus uno soupo. — I ba pla coumo de manchetos à-n-un porc, *ou* coumo uno sounalho à-n-un porc ; — coumo la pipo à-n-un poul.

BABA. — Baba coumo un gous fol ; — coumo un cagarau ; — coumo un limauc.

BABARD. — Babard coumo un pet de mounge ; — coumo un arremountat de fresc.

BABARILHOS. — Fa babarilhos coumo lou soulel en plen mièchjour.

BABILHA. — Babilha coumo de fennos al four *ou* al pesquiè ; — coumo de graullos dins un semenat ; — coumo uno puo borgno.

BABILHARD-O. — Babilhardo coumo uno agasso borgno.

BABILHO. — Aima la babilho *ou* la charradisso coumo lous bièls al cagnard.

BADA. — Bada coumo un estasiat ; — coumo uno gruo ; — coumo uno goiro ; — coumo un coucut ; — coumo un

amargassat qu'espèro la becado ; — coumo un lausèrt al soulel ; — coumo un four.

SE DITS :

Tal bado que la moussegado es pas per el.

BADALHA. — Badalha coumo un pourtal à dous batants ; — coumo uno uitro al soulel.

BADANT. — Badant coumo uno jarrio sans oli ; — coumo uno tressairolo desfounçado.

BAGNAT. — Bagnat coumo un tirou ; — coumo uno espoungo ; — coumo un gous pescat al rabech *ou* al risent de l'aigo.

SE DITS :

Per coumpagno, las aucos se bagnoun ; *ou* St Marti se bagnèt amé las aucos.

BAGUETAT. — Baguetat coumo un canou ; — coumo un fusil.

BAILET. — Fa coumo lou bailet dal diable : mai qu'on nou i demando.

BALENÇO. — Coumo l'aboucat de Balenço : loungo raubo e courto sapienço.

BALENT. — Balent coumo l'espaso que porto. — Balent coumo la fourmigo ; — coumo l'abelho.

PER TRUFARIÈ :

Balent coumo uno espaso roubilhouso ; — coumo un trucotauliè.

BAN. — I ban coumo las fedos à la sal ; — coumo lous Franceses à la batalho.

BANDAT. — Bandat coumo un arquet ; — coumo un cung ; — coumo un tourge ; — coumo un carme.

BANEJA. — Baneja coumo un cagarau quand trouno.

BANTA. — Banta quaucun coumo un biòu al mercat.

SE DITS :

A gourgo bantado i'a pas de peis.

BANUT. — Banut coumo un cerbi ; — coumo lou diable en batalho. — Banut, moustachut e pudent coumo un bièl bouc.

BARAL. — Mena de baral coumo trento-sièis milo homes.

BARALHA. — Baralha coumo un abelhard ; — coumo un cagaraulou.

BARBO. — Barbo blanco coumo uno crabo.

BARBUT. — Barbut coumo un capucin *ou* coumo un sapur ; — coumo un bouc ; — coumo l' Juif-errant.

BARDISSAT. — Bardissat coumo un nits d'agasso. — Oustal bardissat coumo uno cabano de gardo-bignos.

BARIANT. — Bariant coumo un baromèstre.

BARJA. — Barja coumo uno sabato ; — coumo un toupì asclat.

BARJAIRE. — Barjaire *ou* parlaire coumo uno bugadièro *ou* ruscadièro.

BARRICADAT. — Barricadat coumo un prisouniè ; — coumo un cago-diniès quand coumpto sous escuts.

BASANAT. — Basanat coumo un Carràcou *ou* Caralh ; — coumo un Mòroul.

BASCALA. — Bascala coumo un fat *ou* un decerbelat.

BASTIT. — Bastit coumo un barri ; — coumo uno tourre ; — coumo un taure.

BASTOU. — Es coumo se batiots l'aigo am' un bastou. — Plantat coumo un bastou de pastre.

SE DITS :

Cal pas serca lou bastou per se fa batre.

BAT. — Lou cor i bat coumo un relotge ; — coumo un batarèl de moulì.

BATICOR. — Un bati-cor que fa de bruch coumo quatre pandulos.

BATRE. — Batre quaucun coumo de gèis ; — coumo un gous. — Batre e rebatre quaucun coumo de blad berd. — Batre la semèlo coumo un gnafre. — Se batre coumo un lioun ; — coumo un desesperat ; — coumo un bregand. — Se batre *ou* se peltira coumo de pelhoroucaires.

BATUT. — Batut e rebatut coumo uno tiplado de mourtiè.

BÈC. — Alanda lou bèc coumo un four. — Se prene bèc-à-bèc coumo dous abucles que se disputoun un sòu.

BEDENO. — Uno bedeno boudenflo coumo un gous negat ; — coumo un moutou prèst à pela.

PER TRUFARIÈ :

BEIRE. — S'i beire *ou* s'i bese coumo uno sardo quèito ; — coumo uno pugo borgno.

SE DITS :

Bese beni, bal uno quilho.
Cal biure per beire.

BÈL. — Bèl *ou* grand coumo paire e maire. — Bèl coumo lou jour de Pascos *ou* coumo un jour de mai. — Bèl coumo un astre *ou* coumo un soulel. — Bèl e siau coumo un sant dins sa nicho ; — Bèl e lusent coumo un calici. — Bèl e fresc coumo un boutou de flour. — Bèl d'estaturo coumo un Bàscou.

Ero bèlo, fresco, galhardo,
Coumo uno laitugo loumbardo.

SE DITS :

A l'ase, l'ase semblo bèl. — Bèlo fenno, miral de neci *ou* de foutral. — Bèl ome à la carrièro porto pas pa dins la panièro.

BELUGUEJA. — Belugueja coumo l'or ; - coumo l'estèlo al cèl ; — coumo un soulelhet.

BENDRE. — S'en bend coumo de pebre *ou* coumo de tachos. — S'en bend coumo s'ero panat. — Se bendre coumo un porc à la fièro.

PER TRUFARIÈ :

S'en bend coumo de caissos de mort.

BENGUDO. — Tout d'uno bengudo coumo las bragos d'un gous.

BENI. — Benì coumo la bolo al let. — Benì bite coumo un lausset ; — coumo lou mal.

SE DITS :

Malautiès benoun à chabal, e s'entournoun à pèd.

BENICIENS. — Arriba à punt coumo lous Beniciens : tres jours après la batalho.

BENJATIU. — Benjatiu coumo un Bàscou ; — coumo un Espagnol.

BENTRE. — Un bentre coumo uno ègo. — Bentre tibat coumo la pèl d'un tambour ; — round coumo un iòu ; — pla coumo uno bano de fougasso.

SE DITS :

Es de la naturo de las boudègos : canto pas s'a pas lou bentre tibat.

BENTRUT. — Bentrut coumo un dourc ; — coumo un tinèl ; — coumo uno tressairolo ; — coumo Pontus.

BEQUETEJA. — Se bequeteja coumo dous tourtourèls ; — coumo dous nobis.

BÈR. — Nud coumo un bèr de terro ; — rampant coumo un bèr ; s'estira coumo un bèr ; s'entourtoubilha *ou* se rebechina coumo un bèr escapitat.

SE DITS :

Nostre ome a bouno tacho : tuo lou bèr, mès toujours i regrilho.

BERD. — Berd coumo un mort ; — coumo un parrouquet ; — coumo un negat ; — coumo d'èdro ; — coumo un porret ; — coumo d'auzèrdo ; — coumo de ferratjo *ou* un ferratjal.

BERGOUGNOUS. — Bergougnous coumo un paure ; — coumo un porc estrange.

BERINOUS. — Berinous coumo uno blando ; — coumo uno pèiregado ; — coumo un grapaud raiat ; — coumo un em porto-reputacius.

BERRI. — Marcat sul nas coumo un moutou de Berri.

BERRUGAT. — Berrugat coumo un coucaril amé sous gras.

BERTADIÈ. — Bertadiè coumo lou Sant Ebangeli.

BERTAT. — Es bertat coumo i'a'n Dius al Cèl ; — coumo abèn cinq dets à la ma ; — coumo un e un fan dous ; — coumo siots un brabe ome : escusats, se me troumpi.

PER TRUFARIÈ :

Es bertat coumo m'apèli Pertufas ; — coumo *B, A,* fa *BI;* — coumo manjan de fabos tendros per Sant-Silbèstre ; — coumo plòu de boudins.

BERTÈLOS. — De bertèlos coumo de sofros.

BERTUT. — A de bertut coumo un sant ; — coumo la rudo.

SE DITS :

La bertut es coumo l'oli : mounto toujour dessus.

Besible. — Besible coumo lou nas al mitan dal bisatge; — coumo un cachet brenous al pandourèl d'uno camiso.

PER TRUFARIÈ :

Besito. — Sa besito me fa plasé coumo lo d'un garnisàri ; — coumo lo d'un uchè *ou* d'un bièl creanciè.

Bestio. — Bèstio coumo un ase bastat; — coumo un esclop ; — coumo un toupì sans cougo ; — coumo uno pocho ;— coumo raubo-saumos; — coumo uno auco embucado; — coumo uno galino en temps d'ouratge ;— coumo un rinocèros ; — coumo uno palo de foc ; — coumo uno choto banudo ; — coumo lou que ba enbentat.

SE DITS :

Bièl souldat, bièlho bèstio. — A bièlho bèstio, pas de ressourço. — I'a mai de gens bèstios que d'ases crestias.

Quand Jan-Bèstio mouriguèt,
Un fum d'airetiès daissèt.

Bestit. — Bestit coumo uno cebo ; — coumo un aglan; — coumo un sant Jordi ; — coumo un arlequin ; — coumo Carmantran ; — coumo la malo pòu ; — coumo un mes de mai. — Bestit de sedo coumo un porc ; — de gris, coumo un ase *ou* uno paret ; —de jaune, coumo un canari ; — de bert, coumo un parrouquet *ou* un papogai; — de blanc, coumo un pijou ; — de rouge, coumo un cardinal *ou* lou diable; — de negre, coumo un beuse *ou* un croco-morts.

SE DITS :

En atendent aiçò, s'adisiò lou mal bestit.

Besiat. — Besiat coumo un pesoul de bièlho.

Beure. — Beure coumo un templiè ; — coumo un trauc ; — coumo uno espoungo ; — coumo un sablas ; — coumo un carme ; — coumo un Alemand ; — coumo un rassegaire. — Beure uno messourgo coumo d'aigo-mèl.— Beure que d'aigo coumo un Turc.

SE DITS :

Qui beu amargant pot pas escoupì dous.

Bi. — De bi fort coumo d'aigo-ardent; — clar coumo d'aigo; — treboul *ou* treble coumo de bol, de poustèmo *ou* de

lessiu ; — rouge coumo un rubìs ; — boun goust coumo de poumo.

SE DITS :

Beu lou bi coumo sant Martì,
E daisso ana l'aigo al moulì.

BIASSEJA. — Biasseja coumo un Sansignol ; — coumo un bièl maquignoun.

BIASSOS. — Tant pesoun las biassos coumo lou barral (l'un bal l'autre).

BICIOUS. — Bicious coumo un singe.

BIDO.— Abé nau bidos coumo lous gats. — La bido s'esquisso coumo qui la bufo, mès s'esquisso pas coumo l'on bol.

SE DITS :

Lous mal partajats espèroun milhou dins l'autro bido.

BIDOUSSA. — Se bidoussa coumo un bèr escapitat.

BIÉL. — Bièl coumo un banc ; — coumo un roucas ; — coumo un cadastre ; — coumo un prat ; — coumo Adam ; — coumo Erodo ; — coumo Cadiès ; — coumo lou delobi ; — coumo lou mounde ; — coumo lou paire dal Temps ; — coumo un peirard ; — coumo uno branco cussounado ; — coumo lous cèdres dal Liban ; — coumo las arenos d'Arles ; — coumo lou cap d'Agde ; — coumo l'ase de sant Jousèp, qu'abiò cent ans re que de dimenges. — Bièl e dur coumo lou gourpatas de l'archo.

SE DITS :

Or, bi e serbitou, lou pus bièl es lou milhou.
En mai l'aucèl es bièl,
En mai ten à sa plumo.

BIGARRAT.— Bigarrat coumo un arlequin ; — coumo un tigre.

BIJARRE. — Bijarre *ou* cambiadìs coumo lou temps ; — coumo uno fènno de lucre.

BIMATIÈ. — Bimatiè coumo un jounc de mar ; — coumo un cable.

BIÒU. — Bantat coumo un biòu qu'on ba fièireja. — Marcha pesuc coumo un biòu.

SE DITS :

Biòu qu'es alassat

coumo la perruqueto d'un ange bufarèl. — Bloundeja coumo un ram de ginèsto flourido.

PER TRUFARIÈ :

Blound coumo de palho de fabo ; — bloundinèl coumo un gourgoul.

BLU, O. — Blu coumo un cantou dal cèl ; — coumo uno flour d'anièlo. — Bluejant coumo un roumanì flourit.

BOU, NO. — Bou coumo lou boun pa ; — coumo lou boun Dius ; — coumo lou bounjour ; — coumo lou poutou d'un amic. — Fa bouno bouco coumo lou boun bi ; — coumo uno poumofenoulhet.

PER TRUFARIÈ :

Bou coumo la coulico *ou* uno cinglado de mal de bentre.

SE DITS :

D'èstre trop bou, on es l'ase de peno. — Siogos bou, e plairas.

BOUDÈGO. — Es coumo la boudègo, dits pas mot tant qu'a pas lou bentre ple. — Couflat *ou* anfle coumo uno boudègo.

SE DITS :

Al sou de la boudègo, brandiguen lous esclops.

BOUDIN. — Farcit coumo un boudin ; — tendre coumo de boudin.

PER TRUFARIÈ :

Clar coumo un boudin negre.

SE DITS :

Aquel afaïre s'en anira coumo d'aigo de boudin : russira pas. — Nous pourtan pas de boudin : nostros flabutos s'acordoun pas.

BOUÈS. — Uno bouès coumo un trou *ou* trouneire ; — coumo uno pedalo d'orgue de catedralo. — Uno bouès restoundissento coumo un claroun ; — douceto coumo uno gato amourouso ; — fino coumo un gril, *ou* uno serineto, *ou* un cigalou ; — enraucado coumo un grapaud ; — tramblanto coumo uno crabo malauto.

PER TRUFARIÈ :

Bouès claro coumo un toupì fendut.

BOUFA.—Boufa, bourra *ou* manja coumo un Anglés; — coumo un destrussi; — coumo un ogre; — coumo un mort-de-fam. — Chapa à riflo-bentre coumo un chabal descoufat.

BOULATGE. — Boulatge coumo lou parpalhol.

PER TRUFARIÈ :

BOULEGA. — Se boulega *ou* se remena coumo un ase mort ; - coumo un souc; — coumo un buto-rodo.

BOULET. — Round *ou* redound coumo un boulet. — Partì coumo un boulet. — Trigoussa lou boulet coumo un galerièn.

BOULHENT. — Boulhent coumo de cairado.

BOULI. — Boulì coumo de caus qu'atudoun.

SE DITS :

A lou mal dal moust, pot pas boulì sans s'escampa.

BOULUR. — Boulur conmo uno agasso; — coumo uno gato; — coumo un Arabo ; — coumo un mouliniè.

BOUMBA. — Boumbà quaucun coumo un quèr.

BOUMERCAT. — Boumercat *ou* à boumercat coumo de marchandiso panado ; — coumo de bairat qu'enfaleno.

BOUMI. — Boumì *ou* goumì foc e flamo coumo uno gulo de boulcan; — coumo un alenadou d'infèr.

BOUNAS. — Bounas coumo la pasto.

BOUNET. — Triste coumo un bounet de nèit sans floc.

BOURRAT. — Bourrat coumo uno canardièro ; — coumo un canou ; — coumo un coula d'alaire.

BOURRÈU. — Se fa paga d'abanço coumo un bourrèu. — Parat coumo un bourrèu en fèsto.

PER TRUFARIÈ :

Piètadous *ou* tendre coumo un bourrèu.

BOUSSUT. — Boussut coumo Esopo ; — coumo un camèl.

BOUTIOULA. — Se boutioula coumo de pasto de bougneto ; — coumo de pescajous ; — coumo d'aigo de plèjo.

BRABE. — Brabe coumo un sòu ; — coumo un ange dal Cèl ; — coumo un sant Jan-Baptisto ; — coumo un sant Jousèp : i manco que lou liri.

BRAMA. — Brama *ou* gula caumo un sanaire; — coumo un brau; — coumo un budèl qu'a perdut sa maire; — coumo un biòu enraumassat; — coumo un ase en plen mercat *ou*

que l'on meno paisse. — Bramo coumo se lou sannaboun.

SE DITS :

Bram d'ase mountb pas al cèl.

BRANDA. — Branda *ou* se remena pas mai qu'un code *ou* qu'un banc.

BRANDA. — Branda *ou* flamba coumo un foc bataliè *ou* carralhè ; — coumo un fougairou ; — coumo un boulcan qu'escoupits ; — coumo un foc de Sant-Jan.

BRANDI. — Brandì coumo uno barbo de bièl. — Brandì quaucun coumo un pruniè ; — coumo un sac de quitanços.

BRANDOULHA. — Brandoulha coumo la sounalho al col d'un marra *ou* d'uno eguetado ; — coumo un clàpou de mouliniè ; — coumo las cimboulos d'uno couplo espagnolo.

BRANQUILHUT. — Branquilhut coumo uno armadouiro *ou* paissèl de moungetos ; — coumo un aubre abandounat.

BRASO. — Salat coumo la braso ; — caud coumo la braso. — Es passat coumo poul sus braso. — T'i cal passa, moun brabe, coumo un gat per la braso.

BRASSEJA. — Brasseja coumo un aboucat ; — coumo un predicaire *ou* predicatou ; — coumo un courdouniè ; — coumo dos peissounièros en countèsto ; — coumo un moulì de bent ; — coumo un telegrafo à tourre ; — coumo un paure ome que sèrco soun ase ; — coumo un perdut ; — coumo un ome que se nègo.

BRASSES. — De brasses grosses coumo de rasouiros ; — redouns coumo de bistourtiès ; — petits coumo de flabutos à sièis traucs *ou* coumo de fuses ; — mouflets coumo de coutou ; — carnuts coumo de pèchos ; — penjants coumo de balanciès.

BRESILHA. — Bresilha coumo la lauseto à l'albo dal matì.

BRESSAIROLO. — E canto-cantaras coumo uno bressairolo.

BRETOUN. — Testut coumo un Bretoun. — Fa coumo lou Bretoun, que menaço quand a tustat.

BRETOUNEJA. — Bretouneja coumo un machegaire d'estoupos ; — coumo un manjo-fabos.

BRIGOULOS. — Poussa à bisto d'èl coumo las brigoulos. — Proucèdo d'el soul coumo las brigoulos.

BRILHA. — Brilha coumo l'argent ; — coumo un miral ; —

coumo un lum ; — coumo un soulel d'estiu ; — coumo lous sept bourdous.

PER TRUFARIÈ :

Brilhant coumo un estroun dins uno lantèrno *ou* calelho.

SE DITS :

Tout ço que brilho es pas d'or.

BROUNZI. — Brounzì coumo un cop de froundo.

BROUNZINA. — Brounzina coumo un mouscalhou ; — coumo un sèrco-pistolos ; — coumo un nisal d'abelhos.

BROUSESC. — Brousesc coumo de pego rousino ; — coumo un bastou de ciro roujo.

BRULLANT. — Brullant coumo un amour ; — coumo uno embejo de mounjo.

BRULLO. — Brullo coumo d'espic ; — coumo de palho ; — coumo un luquet ; — coumo d'esco ; — coumo de papiè ; — coumo un argelat ; — coumo de pelhenc ; — coumo de coupèus.

BUFA. — Bufa coumo un bufet de forjo ; — coumo un ourgan ; — coumo un bent de cèrs ; — coumo lou dius de las embaissos ; — coumo l'ange dal jutjomen darniè ; — coumo un auc ; — coumo un assèrp ; — coumo un chabal bufèc.

BURIDAN. — Es coumo l'ase de Buridan : sap pas qun partit prene.

BURRE. — Se found coumo de burre al soulel ; — tendre coumo de burre fresc. — Lou coutèl s'i planto coumo dins de burre. — La terro se focho coumo de burre.

SE DITS :

I sara per soun burre : per sas penos. — En parlant d'un bièlhou fresquet : Es encaro en tout soun burre.

A. MIR.

(*A suivre.*)

TECHNOLOGIE BOTANIQUE

(*Suite*)

ECLAIRE, chélidoine. — Trois exemples dans Littré, mais aucun avec l'orthographe *esclere*.

Chelidonia nostris vulgariter Schelkraut. — Gall., chelidoine ou *esclere*. P. 796.

Cf. gallitricum = *sclarée* (?). Ap. L. Delisle, *op. cit.*, p. 12.

ELLÉBORE *noir, blanc*. — Littré ne cite pas d'exemple de ces deux locutions.

Nigrum veratrum lingua nostra schwartz Niesswurtz, Vrangkraut, Christwurtz dicitur. — Gall., *ellebore noir;* ital., elleboro nero, alterum Niesswurtz aut Pronstelkraut ; gall., *ellebore blanc ;* ital., elleboro biancho. P. 443.

EPURGE, nom. vulgaire de l'*euphorbia lathyris*. — Littré n'en cite pas d'exemple.

Lathyris. — Germ., Springkraut, Springkoerner, Treibkoerner et aliis quibusdam Speikraut ac Scheisskraut, quia folia paucissima gustatu vomitum et alvum magna vi dejiciunt ; gall., *espurge ;* ital., cataputia minore. P. 251.

ETRANGLE - *léopard,* espèce d'aconit. — N'est pas dans Littré.

Pardalianche. — Germ., vocatur Dollwurtz ; gall., *estrangle leopard ;* ital., aconito pardalianche. P. 524.

ETRANGLE-*loup,* un des noms vulgaires du *paris quadrifolia*. —Littré n'en cite aucun exemple.

Lycoctonon Wolffswurtz. — Gall., madriettes, *estrangle loup;* ital., aconito licoctono.

EUPATOIRE *bâtard*. — Littré ne parle que de l'*eupatoire* proprement dit.

Eupatorium verum Odermenig. — Gall., agremoine ; ital., agrimonia, adulterinum Kuenigundtkraut, Coloniæ Quastkraut; gall., *eupatoire bastard ;* ital., pseudo eupatorio. P. 337.

EUFRAISE, *euphrasia officinalis*. — Littré n'en cite qu'un exemple.

Euphrasia nostri Augentrost. — Gall., *euphraise;* ital., eufragia. P. 500.

FENE-GREC, fenu grec. — Littré ne cite que *fenu-grec*.

Fœnum græcum vulgo Fenugreck et Bockshorn. — Gall, senegré ou *Fenegrec;* ital., fenogreco. P. 278.

FEU *ardent,* un des noms vulgaires de la bryone. — Littré cite cette locution sans y joindre d'exemple.

Bryonam vocant. — Germ., Stickwurtz et Hundtskürbs; gall., couleuvres (l. couleuvrée) ou *feu ardant.* — P. 758.

FIEL *de terre,* centaurée. — Littré cite cette locution, mais sans y joindre d'exemple.

Germ., Klein Tausentgulden dicitur; gall., centaures (l. centaurée), ou *fiel de terre;* ital., centaurea minore ò biondella; hispan., fiel de tierra. P. 32.

FLEUR *d'airain*, fleur de cuivre.—Cette locution est tombée en désuétude, puisque Littré ne la cite pas.

Chalcanthon Græci vocant.—German., Kupfferbraun; gall., *la fleur d'airain;* ital., fiore del rame. P. 771.

FRAISIER. —Littré n'en cite pas d'exemple ancien.

Fragaria. — Germ., Erdtbesien sive Erdtbeer; gall., *fraisier;* ital., fragaria. P. 258.

FRAMBOISIER. — Un seul exemple dans Littré.

Rubus idæus.— Germ., Hymbern.; gall., *framboisier;* ital., rovo terregno ò ampomola. P. 259.

FUMETERRE. — Un seul exemple dans Littré.

Fumus terræ vulgariter nostris Duuenkerffel, quasi columbarum cerefolium, aliis Erdtranch. — Gall., *fumeterre* ou pied de geline. P. 339.

GAGATE (*pierre*), jais.— Forme non indiquée par Littré. Comme on le voit, c'est le décalque du lat. *gagates* et du grec γαγάτης.

Nostr. Gittenstein, alii schwartzer Agatstein. — Gall., *pierre gagate*. P. 128.

Cette fois, c'est la forme populaire qui l'a emporté sur la forme savante.

GENÊT *petit*. — Locution non indiquée par Littré.

Genistella. — Germ., Klein Pfrimmen oder Stechend Pfrimmen ; gall., *genet petit;* ital., genestra minore acuta. P. 678.

GENICULIÈRE, sceau de Salomon. — N'est pas dans Littré.

Polygonatum. — Germ., Weisswurtz, quasi alba radix, nostr. Frawen sigel ; gall., signet de Salomon ou *geniculière ;* ital., frascinella ò ginocchietto. P. 254.

GENTIANE. — Un seul exemple dans Littré.

Gentiana. — Germ., Gentian et Entzian ; gall., *gentiane;* ital., gentiana. P. 177.

GERMANDRÉE *bâtarde*. — Locution non indiquée par Littré.

Teucrium. — Germ., gros Bathengel ; gall., *germandrée bastarde ;* ital., teucrio. P. 62.

GIROFLÉE. — Un seul exemple ancien (XVIe siècle) dans Littré.

Leucoia proprie albas violas significant. — Germ., geel Violen ; gall., *gyroflées* ou violes jaunes ; ital., viole gialle. P. 669.

GLETTERON, espèce de bardane. — Littré en cite un exemple emprunté à Olivier de Serres dans l'article *Bardane*.

Lappa major et minor, gros Kletten ac klein Kletten, germ.; *gletteron grand et petit,* gall. P. 823.

Au XIIe siècle, *amers fuez* = glis, lappa vel bardana, ap. L. Delisle, *op cit*.

GOUTTE *de lin*, la cuscute. — Littré le cite sans exemple.

Cuscuta. — Germ., Flassfeern et Flachssseiden (*sic*); gall., *goutte de lin* ou agoure de lin. P. 328.

GRACE *Dieu,* herba gratia Dei. — N'est pas dans Littré.

Germ., Gots genad ; gall., *grace Dieu ;* ital., gratiola, gratia Dei et stanca cavallo. P. 625, 626.

GRASSETTE, plante aquatique. — Pas d'exemple dans Littré.

Crassula major. — Gall., *grassette,* chicotrin, telephion blanc. P. 802.

GRATERON. — Un seul exemple dans Littré.

Germ., Klebkraut ; gall., rieble ou *grateron ;* ital., aparine ò speronella. P. 808.

GRATTOIRE, espèce de râpe. — Pas d'exemple de ce mot dans Littré, qui ne cite que la forme masculine.

Agaricus autem lamina tenui, in sublimi curvata, et foraminibus multis aspera (germanice ein Riebeisin ; gall., *une grattoire*) aut serra rapaci, fricando in scrobem non admodum tenuem agitatur. P. 406.

GREMIL. — Pas d'exemple dans Littré.

Lithospermum materno sermone nostro Sonnenkorn. — Germ., Meerhirss; gall., *gremil* ou herbe aux perles. P. 196.

D'après Ménage, qui cite une forme *grenil,* ce mot devrait se rattacher à *granum.* Il arrive, en effet, quelquefois que l'*m* se substitue à l'*n,* et réciproquement; cependant il me paraît plus sûr de rattacher ce mot à **grumiculum,* diminutif supposable de *grumus,* petit tas de terre, lequel a d'un autre côté produit *grumeau,* par l'intermédiaire de **grumellus.* De *gremil* vient le saintongeois *gremillons,* petits tas. « Cette bouillie est toute à *gremillons.* »

HANEBANE, jusquiame. — Un exemple dans Littré.

Teutonica Bilsenkraut et Domdill, aliis Bilsensamen. – Gall., jusquiame ou *hanebane.* P. 47.

HÉMATITE (*pierre*). — Littré en cite un exemple emprunté à Ambroise Paré, qui écrit « hœmatiste. »

Germ., Blutstein; gall., *pierre hématite.* P. 556.

HERBE. — Voici les différentes locutions que donne notre auteur et où entre ce mot: *herbe à jaunir,* p. 678; *herbe à foulon,* p. 678; *herbe au chat,* p. 317; *herbe aux ladres,* p. 62; *herbe aux perles,* p. 196; *herbe aux poulx,* p. 820; *herbe aux puces,* p. 774; *herbe de l'estoille,* p. 255; *herbe Robert,* p. 626.

Je reproduis les définitions seulement de celles qui ne figurent pas dans Littré :

Herbe de l'étoile. — Germ., braum Sternkraut; gall., *herbe de l'estoile,* petit muguet, aspergoutte mineur. P. 255.

Herbe à foulon. — Germ., Speichelwurtz et Seyffenkraut; gall., *herbe à foulon.* P. 678.

Herbe aux ladres. — Germ., Ehr und preiss; gall., véronique ou *herbe aux ladres.* P. 62.

Herbe aux puces. — Psyllium. — Germ., Psylienkraut et

Welscher Floehsamen; gall., *herbe à puces*. P. 448. — Pulicaria. — Germ., Dürrwurtz ac Donderwurtz, aliis vero Floehkraut; gall., *herbe aux puces*. P. 774.

Ive. — Littré n'en cite pas d'exemple.

Chamæpityos. — Germ., ye lenger ye lieber; gall., *ive artetique* ou *ive muscate;* ital., chamepitio ò iva. P. 122.

Joubarbe *petite feuille*. — Locution non citée par Littré.

Germ., Mauxpfeffer, quasi Muri piper; gall., pain d'oseau ou *joubarbe petite feuille;* ital., vermicularia, granellosa. P. 802.

Langue *de cerf*. — Cité par Littré, mais sans exemple à l'appui.

Scolopendria. — Germ., Hirtzzung (*sic*); gall., *langue de cerf;* ital., hemionite. P. 378.

Lierre *noir*. — Locution non citée par Littré.

Germ., maur Ephew, oder Eppich, nostris Klim uff, quasi arbores, aut altos muros, turresque conscende; gall., *lierre noir;* ital., hedera nera. P. 617.

Lupin. — Un seul exemple dans Littré qui soit antérieur au XVIIe siècle.

Lupini quibusdam nostrum Wickboenen, aliis Weiss Feigbonem; gall., *lupins;* ital., lupini. P. 551.

Madriettes, étrangle-loup. — N'est pas dans Littré.

Lycoctonon Wolffswurtz (*sic*). — Gall., *madriettes,* étrangle-loup. P. 524.

Marjolaine *bâtarde*. — Littré cite cette locution sans l'appuyer d'exemples.

Origanum persicum. — Germ., Wolgemuot, nostris wilder maioran; gall., *marjolaine bastarde* ou origan; ital., origano. P. 139.

Marone, marjolaine. — N'est pas dans Littré.

Nostris maioran. — Gall., marjolaine ou *marone;* ital., maiorana et persa. P. 230.

Marrubin, marrube et marrubiastre. — N'est pas dans Littré.

Marrubiastrum vulgo schwartzer Andorn.—Gall., *marrubin noir;* ital., marrobio nero ò bastardo. P. 186.— Marrubium. — Germ., veisser Andorn; gall., *marrubin;* ital., marrobio. P. 187.

MATRICAIRE. — Un seul exemple dans Littré.

Mutterkraut. — Holl., Maertel; gall., espergoute ou benoiste ou *matricaire;* ital., marella ò matricaria. P. 303.

MAUVE *de jardin.* — Locution non signalée par Littré.

Sativa malva vulgo Roemsche Pappeln; gall., *maulve de jardin;* ital., malva coltivata. P. 274.

MÉLILOT. — Un seul exemple dans Littré.

Hollandicis Malloet, Coloniensibus Amloot; Germania superiori Wildenklee; gall., *du mélilot;* ital., meliloto, ghirlandetta di campagna. P. 640.

MÉLISSE. — Pas d'exemple à l'appui dans Littré.

Melissa. — Germ., Melissen et Mutterkraut; gall., *melisse;* ital., apiastro, cedronella, melissa. P. 305.

MENTHE *domestique,* menthe cultivée. — Littré ne donne que la seconde de ces deux locutions.

Mentha hortensis rubra sine crispa. — Germ., Krauss Müntz ac rote Müntz; gall., *menthe domestique.* P. 350.

MÉON ou méum. — Littré ne cite pas d'exemple à l'appui.

Meu vulgo. — Germ., Beerwurtz; gall., *meon;* ital., meo. P. 50.

MILLE-*feuille.* — Un seul exemple dans Littré.

Millefolium nostrate lingua garben et schaafgarben, Hollandica vero geruw et dusentblat. — Gall., *mille-feuille.* P. 683.

MORELLE *marine, mortelle.* — Littré ne donne ni l'une ni l'autre de ces deux locutions.

Solanum marinum. — Germ., Dolkraut; gall., *morelle marine;* ital., solatro marino ò somnifero. P. 526. — Solatrum mortale. — Germ., Rauchœpffelkraut; gall., *morelle mortelle,* ital., solatro furioso ò stramonia. P. 526.

MORT *au chien.* — Pas d'exemple dans Littré.

Colchicum. — Germ., Pfaffenhoden, zeitloss herbst bluomen,

wild saffran bluomen; gall., *mort au chien* ou chiennée. P. 308.

MUGUET (*petit*). — Cette locution n'est pas dans Littré.

Diversæ ab astere attico sive inguinali, quam sæpe contemplatus sum in horto D. Echtii. — Germanice, braun Sternkraut; gallice, herbe de l'estoile, *petit muguet,* aspergoutte mineur; italice, stella d'Athene, aster attico porporeo, o rubonio et inguinale. P. 255.

MUSCADE (*ive*). — Littré n'indique pas cette locution.

V. plus haut *ive*.

MYRTE *sauvage*. — Deux exemples dans Littré, tirés d'Olivier de Serres, qui emploie comme ici la forme *murte*.

Ruscum. — Germani, Meussdorn, quasi muris spinam dicunt; gall., brusco (l. brusc), ou *murte sauvage;* ital., pongi topi ò rusco. P. 288.

NAPOLIER, grateron. — N'est pas dans Littré.

Germani, Pestilentzwurtzel nuncupant; italiæ adhuc ignota videtur; gall., *espèce de napolier*. P. 824.

NARD *celtique*. — Littré n'en cite qu'un exemple.

Nardus vulgari idiomate Magdalenenkraut nuncupatur; gall., *nard celtique;* ital., nardo celtico ò gallico. P. 59.

NARON, nard sauvage (pour *nardon?*). — N'est pas dans Littré, qui ne donne que *nard* et *nardet*.

Asarum. — Germ., Haselwurtz et Vuildernardus; gall., *naron*. P. 28.

NASITORT. — Littré n'en cite pas d'exemple.

Nasturtium sativum. — Germ., Gartenkresz; gall., cresson de jardin ou *nasitort;* ital., agretto degli horti. Nasturtium sylvestre; germ., Welchsamen; gall., cresson sauvage. P. 78.

NASITORT *sauvage,* passerage. — Locution non signalée par Littré.

Germ., Pfefferkraut; gall., passerage et *nasitort sauvage;* ital., lepidio. P. 138.

NAVET *sauvage*. — Locution non indiquée par Littré.

Napus sylvester. — Germ., nass Steckrueben; gall., *navet sauvage*. P. 56.

Nénuphar *blanc* et *jaune*. — Littré ne donnè pas d'exemple de ces locutions.

Germ., weiss oder geel Seebluomen, aliis Wasserrosen; holland., Pompen et Plompbloemen; gall., *nenuphar blanc et jaune*. P. 724.

Œil *de bœuf*, sorte de camomille. — Littré ne donne pas d'exemple à l'appui.

Germ., Rindsaug et Kabssaug; gall., *œil de bœuf;* ital., occhio di bue. P. 668.

Oignon *marin*. — Littré n'indique pas cette locution.

Squilla. — Germ., Meerzwibel, vel Meusszwibel (*sic*); gall., stipoule, charpentaire et *oignon marin*. P. 840.

Ortie *romaine*. — Pas d'exemple de cette locution dans Littré.

Urtica romana. — Gall., *urtie* (l. ortie) *romaine*. P. 215.

Orvaille et *orvale*. — Littré ne cite que la seconde forme, et sans l'appuyer d'exemples.

Hanc Leonhartus Fuchsius, et ante eum Ruellius, horminum sylvestre secernunt, velut sativum, eam herbam quam Romani geminalem dicunt, ac officinæ nostræ galetricum, vulgus Scharlach et Scherley. — Gall., *orvaille;* ital., scarleggia. P. 736. — Gallitricum, vilis et hortensis vinoso odore planta. — Germ., Scharlach, nostris Scerley; gall , *orvale,* toute bonne; ital., sclarea, scarleggia, matrisalvia, herba di san Giovanni. P. 319.

Oseille *de Tours*. — Locution non indiquée par Littré.

V. plus haut *Bon Henri*.

Pain *d'oiseau*. — Locution non indiquée par Littré.

Tertium genus sedi quod aliqui portulacam sylvestrem aut telephium vocaverunt, Romani illecebram, quidam vermicularem, nam vermiculi instar, ad terram volvitur, vulgus Maurpfeffer, quasi muri piper. — Gall., *pain d'oiseau* ou joubarbe petite feuille; ital., vermicularia, granellosa. P. 802.

Pain *de pourceau*. — Locution indiquée par Littré, mais sans exemple à l'appui.

Hanc igitur plantam jure porcinum panem appello, discretam a cyclamino, quam germanice vulgus Sewbrot; gall., *pain de pourceau;* ital., *pan porcino*. P. 779.

PAISTURE *de chameaux*, σχοῖνος ἡδύοσμος, jonc odorant *ou* andropogon schénanthe. — Locution non indiquée par Littré. Schœnu anthos..... nostra appellatione camelen stro, hoc est camelorum stramen; gall., *paisture de chameaux;* ital., giunco odorato. P. 45.

PANAIS *sauvage*. — Littré n'en cite qu'un exemple ancien, avec l'orthographe *panax*.

Germ., Vogelnest; gall., carotte sauvage ou *panet sauvage;* ital., dauco. P. 81.

Littré donne de ce mot une étymologie qui me paraît inadmissible. « Wallon, *panâh;* du lat. *panacem;* grec, πάναξ et πάνακες, qui vient de πᾶς, tout, et ἄκος, remède, parce qu'on lui attribuait toute sorte de vertus. » On doit observer d'abord que *pănăcem* aurait formé *pance*, et en second lieu que *panax* désignait, en dehors de la plante imaginaire qui guérissait toutes les maladies, la livèche (ligusticum sylvestre) et une espèce d'origan (cunila bubula), et non le *panais*. D'un autre côté, il faut tenir compte de ce fait que dans certains parlers populaires, au moins dans celui de la Saintonge, on prononce *pânais*, ce qui suppose une *s* étymologique tombée de la prononciation, et plus tard de l'orthographe. Enfin, si nous rapprochons de *pânais* ou *pânaie* (*aie* et *ais* sont tout un dans la prononciation) l'équivalent latin *pastinaca*, nous remarquerons que, sauf la différence de genre, il n'y a plus de difficultés, et qu'en le dérivant du mot latin on rend compte en même temps des formes *patenaille* (carotte, en patois de Genève) et *pastenailles* (ap. Olivier de Serres), citées par Littré au mot *Pastenade : pastenaille* = **pastinacula*, et *pânaie* = v. fr. *pasnaie, pasnage*, lat. *pastinaca*.

A ciaus ne cont rien naie, naie;
Car une truie une *pasnaie*
Aime assez miex qu'un marc d'argent.
(GAUTIER DE COINSY, col. 632, v. 42.)

Hec pastinaca. — *Pagnage* (lisez pasnage,) — Ap. P. Meyer, p. 23.

Quant à *pastenade,* qui a le même sens que *pastinaca,* je n'hésiterais pas non plus à l'en faire dériver, malgré le *d* de la dernière syllabe. J'y verrais une forme méridionale reproduite ainsi par les Français du Nord : 1° parce que, le plus souvent, les noms féminins empruntés au Midi sont en effet terminés en *ade: salade, croisade,* etc...; 2° parce que le *d* et le *g* (non chuintant) tendent à se confondre dans leur bouche, cf. étu*g*uié = étu*d*ié (Saintonge, Berry, paysans de Molière). La filiation serait donc *pastinaca,* prov. *pastenaga,* prov. fr. *pastenague,* fr. *pastenade.*

Pour en revenir à *panais,* je ferai observer que la divergence des trois orthographes *panax* (Ambroise Paré), *panet* et *panais,* prouve seulement qu'on avait perdu tout souvenir de la filiation étymologique. J'ajouterai aussi que l'exemple emprunté à Ambroise Paré par Littré peut ne pas convenir à *panais,* car il n'y a pas de raison pour ne pas voir dans ce mot ainsi orthographié la transcription pure et simple du latin *panax,* désignant, d'après Pline, le *ligusticum sylvestre.* Dès lors, le rapprochement entre *panax* et *panais* perdrait sa base principale.

L'orthographe *panet, panais,* est si peu sûre, que Ruellins, ayant à citer ce mot dans deux passages différents, p. 697 et p. 715, l'écrit *panaia,* ce qui suppose évidemment la forme populaire *panaie.* Nouvel indice en faveur de l'explication que je propose.

PANIC. — Littré n'en donne pas d'exemple.

Panicum. — Germ., Fuchssschwantz (*sic*), Fench ; — gall., *panic ;* ital., panico et panizzo. P. 864.

PANICAUT. — Littré, pas d'exemple.

Eryngium. — Germ., Mansstrew, nostris Kruys distel et wurtzelen sonder end; gall., *panicaut* ou chardon à cent testes; ital., iringo. P. 62. — Id., p. 255.

PARELLE. — Littré n'en donne qu'un exemple.

Lapathum. — Germ., Mengelwurtz et Grindtwurtz; holl., Lakenblaen; gall., de la patience ou *de la parelle.* P. 524.

Aux formes wallonnes *porâle, porêle,* citées par Littré, on peut joindre la forme saintongeaise *parielle.*

PASTINADE. — Littré ne cite des exemples que de la forme *pastenade*.

Germ., Pinsternaken et Pastinaken; gall., *pastinades*; ital., pastinache. P. 79.

Voir plus haut *panais*.

PAUME-*Dieu*. — Non indiqué par Littré.

Græcis κίκι et κρότων, officinis palma Christi.— Germ., Wunderbaum, nostr. Mollenkraut, quoniam cum in hortis seritur, talpas fugare vulgo asseritur; gall., *paulme-Dieu*; ital., girasole, fagioulo romano. P. 251.

PERCELE, bluet. — N'est pas dans Littré.

Vulgo Blaw Rocken sive Kornbluemen. — Gall., blaveole, aubifoin, bluet ou *percele*. P. 499.

PERFOLIATE. — N'est pas dans Littré.

Cymbalariam vel cymbalarem herbam..... Perfoliatam censuit omnino appellandam, germaniæ superioris populi vernacula lingua Durchwachs .i. percrescens, et Stopffsloch, id est occludens foramen dicunt.— Gall., *perfoliate*. P. 824.

PERSIL *de l'eau*. — Cette locution n'est pas dans Littré, qui donne seulement l'équivalent « persil des marais. »

Petroselinum palustre.—Germ., wasser Eppich, alii merck; gall., ache ou *persil de l'eau*. P. 40.

PEUCEDANE, peucédan. — Littré ne cite que *peucédan*, sans exemple à l'appui.

Fœniculum porcinum.— Germ., Harstrang et Sewfenchel; gall., *peucedane* ou queue de pourceau. P. 214.

PHASÉOLES *épineuses*. — Cette locution n'est pas dans Littré

Germ., Gross stechend wind; gall., *phaseoles espineuses* ital., hedera spinosa ó rovo cervino. P. 316.

PIED *d'Alexandre*, pyrèthre. — N'est pas dans Littré.

Sternutamentariam plerique rectissime vocant ex re ipsa, vulgo Bertran et Zankraut; gall., pyrethre ou *pied d'Alexandre*, ital., pyrethro. P. 111.

PIED *de colomb*, la seconde des six espèces de géranium, d'après Fuchs. — Cette locution n'est pas dans Littré.

Alteram [speciem geranii] Daubenfuoss, columbinum pedem; gall., *pied de colomb;* ital., pie colombino. P. 626.

Pied *de colomb menu,* la quatrième des six espèces de géranium, d'après Fuchs. — Littré n'a pas cité cette locution.

Quartam [speciem geranii] Kranichhals, quasi gruum collum. — Gall., *pied de colomb menu.* P. 626.

Pied *de geline,* nom de plaute. — Littré cite « pied de géline » seulement à l'exemple, mais avec une signification toute différente.

Fumus terræ vulgariter nostris Duuenkerffel, quasi columbarum cerefolium, aliis Erdt ranch, duplici sæpe florum facie, nunc subalbida nunc purpurascente. — Gall., fumeterre ou *pied de geline;* ital., fumaria. P. 339.

Pied *de veau,* arum vulgaire. — Littré n'en cite pas d'exemple.

V. plus haut *cicotrico.*

Pimpinelle *petite,* Pimpinelle *grande.* — Littré ne cite que la première locution.

Masculam herbam pimpinel. — Gall., *pimpinelle grande;* ital., pimpinella maggiore, Alteram bevenel; gall., *pimpinelle petite;* ital., solle astrella. P. 624.

Pivoesne. — Littré ne cite que les formes *pyone* et *pivoine.*

Pœonia patrio nonine dicitur Peonien. — Gall. *pivoesne;* ital., peonia. P. 61.

Plantain *grand, petit, aquatique* ou *de marais.* — Littré ne cite pas les deux premières locutions et ne donne pas d'exemple pour la troisième.

Officinis simpliciter plantago. — Germ., Roter, Coloniensibus Breyter Wegerich ac Wegebrett; gall., *grand plantain.* P. 558. — Plantago minor, Græcis pentaneuros. — Germ., Spitziger Wegerich, nostris Fünfribb et Hundtszung; gall., *plantain petit. Ibid.* — Plantago, aquatica. — Germ., Wasser Wegerich; gall., *plantain aquatic* ou *de maretz.* P. 559.

Pois *gris.* — Pas d'exemple de cette locution dans Littré.

Tertium pisorum genus faciem edit fuscam sive cinericiam. Nostro sermone graw Erbsen nuncupantur; gall., *des pois gris.* P. 35.

Poivrette, nom vulgaire de la nigelle commune. — Littré n'en cite pas d'exemple.

Nigella vernaculo sermone Schwartz nardus samen.—Germ., vero Schwartz Rumich; gall., *poyvrette* et nielle; ital., gith ò nigella. P. 33.

Polypode. — Littré en cite un seul exemple.

Polypodium. —Germ., Baumfarn aut Eichfarn, vel Dropffwurtz; gall., *du polipode*. P. 329.

Polytric.— Littré en cite un seul exemple, extrait comme le suivant d'une compilation botanique également du XVIe siècle.

Trichomane seu fidicula.—Germ., Weiss frawen har; gall., *politrich;* ital., politricho. P. 319.

Ponceau, coquelicot.— Littré n'en cite qu'un exemple, emprunté à Ronsard.

Papaver rubrum. — Germ., Kornrosen et Klapperrosen; gall., coqueliquot ou *espèce de ponceau*. P. 353.

Porreau *gros ou têtu;* Porreau *petit ou sectil*. —Littré n'indique aucune de ces locutions.

Alterum. — Germ., Lauch; gall., *porreau gros ou testu;* ital., porro capitato. Alterum Schnittlauch, nostr. Biestloech; gall., *porreau petit ou seetil* (l. *sectil*); ital., porra piccrolo (*sic*) ò sectivo. P. 489.

Pouliot *sauvage*. —Locution non indiquée par Littré.

Nostri calamintham Kornmüntz vocant. — Gall., calament et *poliot sauvage;* ital., calamento ò vero nipotella. P. 157.

Pyrethre. — Littré cite un seul exemple de cette forme, extrait d'O. de Serres.

Pyrethrum.—Germ., Bertram, aliis Zandtwurtzel, quoniam frequentissimus earem usus vulgo est in dentium cruciatibus; gall., *pyrethre*. P. 774.

V. plus haut *pied d'Alexandre*.

Queue *de cheval,* prêle des marais. — Littré en cite un seul exemple.

Grecis hippuris, latinis salix, sive herba equinalis in infe-

riore Germania Peerden start, i superior Rossschwants (*sic*) ; gall., *queue de cheval*. P. 682.

Queue *de pourceau,* peucédan. — Locution non citée par Littré.

Fœniculum porcinum. — Germ., Harstrang et Sewfenchel ; gall., peucedane ou *queue de pourceau*. P. 214.

Quintefeuille. — Un seul exemple dans Littré.

Pentaphyllon.— Germ., Fünffblat ; gall., *quintefeuille ;* ital., cirquefoglio. P. 195.

Raifort, *commun, sauvage*. —Littré, au lieu de la locution « raifort commun », donne « raifort cultivé. »

Raphanus. — Germ., Radys sive Rettich ; gall., rave ou *refort commun*. P. 71.

Radix piperis. — Germ., Pfeffer wurtzeln et Merrhettich ; gall., *raifort sauvage*. P. 72.

A Angoulême, on ne dit pas « des raiforts », mais « des rifôs. »

Réglisse. —Aux nombreuses formes citées par Littré joindre la suivante, qui tient le milieu entre le provençal *regalicia* et le genevois-berrichon *arguelisse*.

Dulcis radicula. Batavi verbum verbo reddentes Suethout, quasi dulce lignum, Brabanti Kalissenhout, Colonienses Klaritz pronunciant. — Gall., *regalisse*. P. 98.

Reponchon, raiponce. N'est pas dans Littré.

Vulgus rapunculum, quasi rapum parvum nominat.—Germ., Rapuntzelen ; gall., reponces ou *reponchon ;* ital., raponzeli. P. 57,

Rièble. — Littré en donne un seul exemple, extrait de Cotgrave.

Germ., Klebkraut ; gall., *rieble* ou grateron ; ital., aparine ò speronella. P. 806.

Riz. — Littré n'en cite pas d'exemple antérieur au XVIIIe siècle.

Oryza Reiss. — Gall., *du ris ;* ital., riso. P. 864.

Rompt-pierre. — Littré n'en cite pas d'exemple.

Saxifraga vulgo Steinbrech. — Gall., *romptpierre*. P. 58.

Maurrauten, quasi dicas rutam (*sic*) murariam. — Gall., *rompepierre*. P. 197.

Roquette. — Un seul exemple dans Littré.

Rucula. — Germ., Rancken ; gall., *roquette ;* ital., ruchetta et rucola. P. 78.

Rosier *d'Inde,* giroflier. — Cette locution n'est pas dans Littré.

V. plus haut *armoise*.

Salette, oseille. — N'est pas dans Littré.

Quartum genus lapathi. — Germ., Sawrampffer, nostris Züring ; gall., ozeille, vinette, *salette*. P. 364. — *Sallette*. P. 525.

Saligot, l'un des noms vulgaires du *trapa natans*. — Littré n'en cite pas d'exemple.

Lacunosus tribulus. — Germ., Wassermuss ; gall., chastaigne de riviere, ou truffes, ou *saligos ;* ital., tribolo aquatico. P. 759.

Salucille, un des noms du cerfeuil. — N'est pas dans Littré.

Chærefolium nostris Kerffel et Kerbelkraut pronunciatur. — Gall., cerfeuil ou *salucille ;* ital., cerofoglio. P. 339.

Sanguinaire (*racine*) ; sanguinaire, la sixième espèce de géranium, d'après Fuchs. — Littré ne donne que l'adjectif pris substantivement, sans y joindre d'exemple.

Sexta Blutwurtz, id est sanguinaria radix ; gall., *racine sanguinaire*. P. 626.

Sarriette *de jardin,* satureia hortensis. — Littré ne cite pas cette locution.

Per hanc autores peculiari nomine satureiam, ac sativam cunilam significant, vulgariter Riechend Künd, Sedeney, aut Garten Ysop. — Gall., savorrei ou *sarriette de jardin ;* ital., coniella, savoreggia et peverella. P. 164.

Rapprocher de *sarree* = satureia timbra, ap. L. Delisle (Note sur un ms. de Tours renfermant des gloses françaises du XIIe siècle).

Sative (*roquette*). — Littré n'en cite pas d'exemple.

Sinapi album teutonice apud nos Weisser Senff et Mostart Semen. — Gall., *roquette sative*. P. 78.

SATYRION *mâle à large feuille*, SATYRION *mâle à feuille étroite*. — Littré ne fait pas la même distinction et ne cite pas d'exemple de ce mot.

Vulgo Knabenkraut, hoc est masculi herba, et Mannenkrafft, virorum vis, et Pfaffenpint, quasi sacerdotum penis effertur. — Gall., *satyrium masle à large feuille* ou couillon de chien ; ital., satyrio maschio ò testicolo di cane. P. 70.

Orchis quam Fuchsius marem angustifolium. — Germ., Schmal Knabenkraut menle, appellant; gall., *satyrium masle à feuille estroicte*. P. 70.

SAVINIER, un des noms vulgaires de la sabine. — Littré n'en cite qu'un exemple.

Savina. — Germ., lingua Sevenbaum ; gall., *savinier;* ital., savina. P. 306.

SAVORREI, sarriette. — N'est pas dans Littré, qui cite seulement « *savouret*. — Gros os de bœuf ou de porc salé qu'on met dans le pot pour donner du goût au bouillon. »

V. ci-dessus *sarriette*.

SAXIFRAGE. Littré n'en cite qu'un exemple.

Saxifraga alba. — Germ., Weisz Steinbrech; gall., *saxifrage* ou espèce de bassinet blanc. P. 197.

STINCI (?), espèce de poisson, épinoche(?), tanche (?). — Pas d'exemple dans Littré.

Scinci. — Germ., wasser Edechsen ; gall. et ital., *stinci* (sic). P. 77.

Fausse indication? Cf. ap. L. Delisle, *op. cit.*, *stingus* = *stangcunne*, id est piscis incitans venerem. V. Du Cange, *stincius* et *sticus*.

SCORDION. — Littré n'en donne qu'un exemple.

Genuinum scordium. — Germ., Wasserbatenig ; gall., chamara ou germandree d'eau ou *scordion*. P. 100.

SENEÇON. — Littré n'en cite qu'un exemple.

Senatio. — Germ., Creuztwurtz; gall., *senesson;* ital., cardoncello. P. 38.

Rapprocher de *senechiunz* = senetion, id est cardo benedictus, ap. L. Delisle (Note sur un ms. de Tours renfermant des glosses françaises du XIIe siècle).

SENEVÉ *large sauvage*, SENEVÉ *étroit sauvage*. — Cette distinction n'est pas dans Littré.

Primum genus thlaspi. — Germ., Bauren Senff; gall., *le senevé sauvage* ou thlaspi *aux larges feuilles*:... Alterum Besemkraut. — Gall., *l'estroit senevé sauvage* ou thlaspi aux feuilles larges. P. 121.

SENEGRÉ, fenugrec. — Littré n'en cite pas d'exemple.

Fenu grœcum vulgo Fenugreck et Bockshorn. — Gall., *senegré* (sic) ou fenegrec ; ital., fienogreco. P. 278.

SERMONTAIN, livèche. — Ital., *siler montano*.

Nostri appellationem corruperunt siseleos et siler montanum pro seseli dictitantes. — Germ., vuilder Komyn oder Kuym, alii Hirtzvurtz ; gall., *sermontain ;* ital., siler montano. P. 56.

Très-forte contraction ; il semble que *siler* aurait dû produire *sildre,* ou *seldre,* ou *seudre;* cf. *molere* = *moldre, moudre.*

Freund-*siler;* sorte d'osier vert.

SORBIER. — Littré n'en cite pas d'exemple.

Germaniæ superiori Sperwerbaum, inferiori wilde Mespelen nuncupatur. — Gall., cormier, *sorbier ;* ital., sorbo. P. 795.

STAPHISAIGRE.— Littré n'en cite qu'un exemple, emprunté à Olivier de Serres, qui emploie ce mot en lui laissant la forme latine « staphisagria. »

Gall., *l'estaphisagrie* ou l'herbe aux poulx. P. 820.

On voit que la forme *estaphisagrie* est dérivée directement du grec, avec maintien de l'accent sur la pénultième σταφὶς ἀγρία.

STIPOULE, oignon marin. — N'est pas dans Littré.

Cepa maris. — Germ., Meerzwibel vel Meusszwibel (*sic*); gall., *stipoule,* charpentaire et oignon marin. P. 840.

Stipoule, faute de lecture, pour *sciboule, ciboule?*

TANAISIE. — V. plus haut *armoise*.

TELEPHION, chicotin. — N'est pas dans Littré.

In Hollandis vulgo Hemelslutel hoc est cæli clavis. — Gall., grassette, chicotrin, *telephion blanc;* ital., telepho bianco, fava grassa ò inversa. P. 802.

THLASPI. — Littré n'en cite pas d'exemple.

V. plus haut au mot *senevé.*

THYM. — Un seul exemple dans Littré.

Vulgariter nostris Thym et Thymian aut Roemischer quendel. — Gall., *thyn* ou *thym;* ital., thymo. P. 329.

TRIQUE-*madame.* — Littré n'en cite pas d'exemple.

Sedum majus. — Germ., Hauszwurtz, quasi domus radix, nostris Hauszlouch, id est domus porrum, quia potissimum in œdium tectis provenit. — Gall., joubarbe ou *trique-madame;* ital., semprevivo maggiore. P. 802.

TROENE. — Vulgo Beinhoetzlin, Mundtholtz et Hartrigel. — Gall., *throene* ou arabice; ital., guistrico ò olivetta. P. 54.

Littré ne cite pas d'exemple de la forme *throëne,* par un *h.*

TRUFFE *d'eau,* tribule aquatique, ou macre flottante. — Pas d'exemple ancien dans Littré.

Tribulus lacunosus. — Germ., Wassernuss; gall., chastaigne de rivière, ou *truffes,* ou saligos; ital., tribolo aquatico. P. 759.

Ce rapprochement permet de compléter une étymologie très-importante, celle de *truffe* et de *truffer* = tromper.

Truffe, désignant le cryptogame que l'on sait, vient très-probablement du pluriel neutre *tubera,* devenu féminin singulier avec régression de l'*r*: **tufre, truffe.* C'est l'explication qu'on trouve dans Littré. Elle est vraisemblable et ne soulève aucune objection, le changement de *b'r* en *fr* n'ayant rien d'anormal, comme le prouve le v. fr. *lefre*[1] = *labrum.* Ajoutons que les formes patoises *tufelle* (Genève) et *troufle* (Saintonge), avec le sens de « pommes de terre », rentrent dans la même explication et la confirment en la complétant[1].

Mais on comprend moins que *truffe,* dérivé de *tubera,* ait

[1] A ses *lafres* s'est atakiez.

(*Marie de France*, II, p. 265.)

Gisus, labium vel terminus. — *Lefre* ou terme.

(Ms. 110 (Montpellier), f° 120, v°.)

pu désigner la tribule aquatique, dont le caractère principal est d'être garnie de piquants. Au contraire, si l'on rapproche *truffe,* ainsi employé, du latin *tribulus,* chausse-trape, dérivé du grec τρίβολος, on voit clairement que le sens concorde mieux. La forme seule paraît d'abord faire difficulté. Je dis paraît, car avec un peu de réflexion on ne tarde pas à retrouver les intermédiaires supposables qui permettent de ramener ces deux mots l'un à l'autre.

On sait, en effet, que le groupe *ibulus* a pu produire en français *ufle*, cf. le v. fr. fond*ufle* de fun*dibulum,* d'où *trufle* [1] de *tribulus*. De *trufle* on passe facilement à *truffe,* par suite de la tendance qu'a l'organe français à sacrifier l'atone finale *le* après les labiales *p, b, f,* cf. *tube* de *tubulus*, stg. *tuble, muffe* (argot parisien), pour *muffle.*

L'assimilation de *truffe,* ayant le sens de chausse-trape, au latin *tribulus*, une fois admise, on retrouve sans peine l'étymologie de *se truffer,* en v. français « se moquer de », et du languedocien moderne *truffà,* tromper. Ils correspondent à un type b.-latin supposable, * *tribulare* (qu'il ne faut pas confondre avec *tribulare*, v. français *tribler* = tourmenter). De l'idée de prendre à la chausse-trape, c'est-à-dire attraper, sera venue celle de tromper, d'où par extension se moquer.

C'est un exemple de plus d'étymologie à origine multiple que l'on peut joindre à ceux que j'ai eu occasion de citer ailleurs dans la *Revue des l. romanes.*

VALÉRIANE. — Un seul exemple dans Littré.

Phu. — Germ. superiores Welsch Baldrian, inferiores Valeriaen pronunciant, Colonienses Jaergewant ; gall., *valeriane grande*. P. 46.

VÉRONIQUE. — Un seul exemple dans Littré.

Trissago. — Germ. Ehr und preiss; gall., *veronique* ou herbe aux ladres. P. 62.

[1] Pour l'authenticité de cette forme, cf. l'exemple suivant, extrait du ms. 110 (Montpellier) :

Gerra, re : a gero, ris dicitur. — Poisson, *trufle* de nulle faveur, ou forces de fer.

« Unde gerratus, ta, tum. » — Environnés de *truffles*. F° 119, v°.

« Gerro, onis : a gerra dicitur. » — *Truffleur*, desconvenable, fol ou jongleur. F. 119, v.

VERT-*de-gris*. — Littré cite seulement *verte grez* et *vert de grice*, le premier du XIIIe, le second du XIVe siècle.

Viride æs, barbaris scriptoribus, vulgo Spangruen appellatur ; gall., *vert de gris ;* ital., vert de rame. P. 771.

VERVAINE. — Deux exemples dans Littré, mais avec l'orthographe actuelle.

Verbena vulgo Eisenkraut, quasi ferri herba, aliis Iserhart, velut ferrum durum. — Gall., *vervaine ;* ital., verminacola ò berbena. P. 623

VINCIBOSSE, chèvre-feuille. — N'est pas dans Littré.

Germ., Waldtgilgen, Geyssblatt, Brabanti Wewen ; gall., chevrefeuille, *vincibosse ;* ital., vincibosco matriselva ò caprifoglio. P. 806.

VITRIOL. — Littré en cite trois exemples, mais tous extraits du même auteur, d'A. Paré.

Vitriolum. — Germ., Vitriol et Kupfferwasser ; gall., *vitriol* et couperose. P. 637.

A. BOUCHERIE.

POÉSIES

LO LLOP Y L'ANYELL[1]

Aquell que té la forsa aquell té la rahó,
Noobstant siga aixó la rahó del bastó.
Probarho al instant sera cosa lleugera.
Un anyelet assedegat,
Y, no sé com, esgarriat
De son ramat,
Tot bebent, aygua avall, seguia una ribera.
Vingué un llop, déju, anantsén à l'espera,
Y per la fam en est lloch conduhit :
« Com podes esser tant ardit
Que vingas turbar ma beguda? »
Se li posa la bestia en extrem conmoguda ;
« De ton atreviment serás tu castigat. »
« — Senyor, respon lo xay, que vostra magestat
No siga tant amohinada ;
Y de primer donga ella mirada
Com que jo pobret vaig bebent,
En la corrent,
De sa mercé vint passos al dessota,
Y per aixó no puch de cap modo, Deu meu!
Enterbolir l'aygua que ella beu. »
« — La turbas, replicá la fera ; y tinch nota
Com qué molt mal de mi parlares l'any passat. »
« — Com ho hauria fet, puix no era jo nat,
Digué l'anyell, mamo avuy encare. »
« — Si no ets tu, es ton germá. » — « Ay! mare!
No'n tinch. » — « Algu dels teus llavors :
Puix tots me feu vosaltres mala care,
Vostres cans y vostres pastors.
Me ho han dit. Ara es precis que 'm venge. »
Aixó dit, ab quatre mossechs,
Lo llop lo destrossa y se'l menge
Sens altras rahons ni pleds[2]. J. PÉPRATX.

[1] Fable imitée de Lafontaine (*le Loup et l'Agneau*). — [2] Catalan.

AMFOS DE BALBASTRE

CONTE

Retipe d'un conte rouman

> Era in opinione d'aver la più leal donna, et el più fedel servidore che mai avesse alcun gentiluomo.
> (*Il Decameron,* giorn. VII, nov. VII.)

Un grand segnoú de l'Aragoun,
Amfos de Balbastre segoun,
Avió pres uno gento filho
Renoumado per sa bèutat,
Subre tout per sa bravetat
Dins tout lou païs de Castilho.

Uno damo sens amourous
Ero quasi 'no meravilho
D'aquel temps ount reis e barous
N'aviòu pas de pus gran afaire
Que lou mestier de calignaire.
Mais degus fasió pas la cour
A la jouino e bèlo Andalouso,
Don' Elviro, d'Amfos l'espouso ;
Cap gauzabo i parlá d'amour,
Tant la cresiòu refastignouso.

D'escoundous se disió pamens
Qu'un chivalier des pus valens,
Fi calignaire e bouno lamo,
Per elo aurió vendut soun amo,
Tant l'aimabo, tant n'èro fol :
L'appelabou Ramoun Bascol
De Cotenda, de Pennavèro.
De Balbastre tenió 'no terro,
Ero soun home, soun vassal.
Demourabo dins soun houstal,
Tout lou mounde aqui lou belabo
Lou segnoú mèmes i pourtabo
Autant d'amour qu'à soun chaval.

El toujour pensabo à la damo ;
Loung temps al cor gardet sa flamo
Escoundudo. Pamens, un jour
Qu'à la casso s'èro esmarrado,
La troubet soulo, à la vesprado,
E li declaret soun amour.

Elviro n'ajet desplazenso,
Soun aire, au mens, ou disió prou,
Mais qual sap so que femno penso?
Diguet pas res à soun segnoú
Qu'aurió segù punit l'oufenso
Per Bascol facho à soun hounoú...
Poudem que lauzá sa prudenso.

Mais quauques chivaliers caitiéus
(Que lous punigue lou boun Diéus!
Qu'ajou jamai cap de mestresso
Que noun trahigue sa tendresso!)
A Balbastre anèrou countá
Que soun vassal de Cotendá,
Lou qu'ambé tant de benvoulenso
Tratabo amistous dins sa cour,
Avió l'ardiment, l'insoulenso
De pregá sa damo d'amour.
— « N'avez mentit, gens de malastre
(L'uel enfioucat, crido Balbastre),
« Cap de vautres val pas Bascol;
Messourguiers, n'es que vostro envejo
Qu'am de paraulos lou negrejo;
Vous fòu metre la cordo al col,
Se tourná vostro lenguo tiro
Sus Bascol e ma damo Elviro. »

Se calou... Mais un pus ardit:
— « De iéu, dis, mestre, poudez faire
So que voudrez, mais per ma maire,
Vous juri que n'ai pas mentit;
Voulez de probos per me crèire ?
Escoutaz-me, poudez n'avèire:
N'avez qu'à faire lou semblant

D'aná guerrejá dins l'Espagno,
E mandaz vostre ordre al galant
De faire ambé vous la campagno;
Se vous seguis, perdi l'hounoú,
Demandi pas ges de perdoú,
Poudez tène la cordo presto. »

Balbastre se grato la testo;
Pei per un servent affidat
Mando à Bascol sa voulountat.
— « Soi tout preste à sègre à a guerro
Lou mestre dount tèni ma terro
(Dis Bascol), sus ma fedeltat,
Balbastre a pas en van coumptat. »

Lou varlet, que n'es pas musaire,
Porto à soun segnoú que l'attend
Lou cap bas coumo un penitent,
La respounso qu'i ven de faire.
— « Eh be! dis à l'accusatoú,
De que ne disez? » — « Ma pensado,
Que qu'aje dich, n'es pas chanjado,
Vous seguirá pas. » — Lou segnoú
I dis: « Me fizi à sa paraulo. »
E sens mai voudre i tène jaulo,
Va vèire Bascol.. . Lou jouvent,
Despèi qu'es partit lou servent,
Es tout treboulat dins soun amo,
Vol pas laissá soun mestre en plan,
Ni mai soulo laissá sa damo;
D'estre malaute fa semblant.

A soun boun segnoú que lou trobo
Sus soun leit al founds d'un alcobo,
Fa vèire soun bras espillat,
E dis: — « Soi tout destimbourlat,
Moun mal me ven d'uno sannado;
Cresi qu'ai perdut tout moun sang
Per ma veno mal adoubado
Que s'es subran adouzilhado;
Ai mens de forso qu'un efant.

Moun Diéus ! Quano causo marrido,
Quand per vous dounarió ma vido,
De pas poudre à vostre coustat
Aná 'n campagno ! Ajaz pietat? »

Mais l'autre qu'a martel en testo,
Sens escoutá mai so que dis,
De la cambro al pulèu sourtis,
S'en va dins la séuno, e s'apresto
A delargá de soun houstal.
De gran mati monto à chaval,
Un soul servitoú l'acoumpagno,
Camino siau dins la campagno ;
Arribo enfin sus un truquel
Ounte s'aubouro un séu castel.
Passo aqui, triste, la journado,
A quicon qu'i sarro lou cor ;
Diriaz un coundamnat à mort
A vèire sa caro neblado.
— « Sauprai se Bascol me trahis,
S'Elviro me troumpo », — se penso ;
E tant lèu que la neit coumenso,
Per lous prène en fauto partis.

Arribo à l'houro ount tout dourmis
Sounque lou béu-l'oli bufaire
E lou chot banut, soun counfraire.
Davalo subran de chaval,
Del castel passo lou pourtal ;
E coumo un laire qu'à gran peno
Reten en marchant soun aleno,
Sens musá se gandis plan plan
Dèu la cambro ounte crei qu'Elviro
Es estremado am soun galant.
Escouto aqui tout tremoulant ;
Sas aurelhos viro e reviro,
Mais n'auzis que lou poulsá dous
De lo que dourmis... Trop urous
De la recounèisse inoucento,
Per soun repaus aurió degut

S'entourná coumo èro vengut.
Mais la jalousier lou tourmento ;
Mal pougnent que fa dins lou cor
Uno plago que res noun sano,
Se dono pas toujour la mort,
Fa perdre au mens la tremountano.
La perdet pla, lou paure fol,
En se metent dins la cabesso
De fa coumo s'èro Bascol
Que ven caligná sa mestresso.

Am lou nous d'un det encroucat,
Sens faire mai de bruch qu'un cat,
Tusto doussomenet la porto.
La damo, que dourmis de bou,
N'auzis pas mai que s'èro morto ;
Tusto pus fort ; à soun segnoú
(N'a res sachut de sa partenso)
Elviro oubris sens mesfizenso...
En dintrant tombo à sous ginouls ;
Am la voues de Bascol qu'imito,
(Mais troumpo pas la cato-mito)
I dis que per se vèire souls
S'es espauzat à la poutenso,
En mancant à l'oubedienso
Qu'à soun mestre déu lou vassal ;
Mais costro l'amour res noun val,
Ven per querre sa recoumpenso.
— « L'aurez, chivalier desleial »,
Crido la damo, que l'aganto
Am la ma gaucho à la garganto ;
De l'autro lou ten de tustat
E lou graufigno sens pietat.
Mais el, mai la vei enrajado
A lou graufigná, mai la bado,
Mai la miro e benis soun sort;
Quano femno! Quane tresor !
N'i a pas, segú, sa pariouno
Per la vertut en Catalougno.

Acó pensabo lou nigau;
Mais del temps qu'essugo sa gauto,
Foro la cambro Elviro sauto
E l'i tanco d'un tour de clau....

Vous dirai pas ount es anado.
Fa frech, deforo es pas restado...
Tant lèu que vei lusi lou jour,
Coumo s'èro pas prou venjado,
Se planto en mitan de la cour;
D'aqui crido à la varletaio,
Que dins un moument es en aio,
Qu'un marrias a per prisoú
Sa cambro, ount, dins la neit escuro,
A tentat de faire à l'hounoú
Coumo al noum de Balbastre injuro.

E toutes, à peno a parlat,
Qu'en ma pal, fourco, bastoú, dalho,
Al lioc qu'i servis d'escoundalho,
Per puni lou traite òu voulat.
Ne trobou la porto tancado.
Balbastre, qu'entend lou sagan,
Am lous mobles la ten barrado;
Mais l'auròu lèu brisado. — En van,
« Soi vostre boun segnoú », — i crīdo.
Sens l'auzi la troupo marrido
A grans cops a tout brigoulat.
Se sauvo subran al téulat
Amb uno escalo qu'a jitado
Dins la cour, de pòu d'escalado.

La foulo intrado am sous bastous
Furo dins toutes lous cantous,
Vei pas degus, resto candido,
E la guerro serió finido
Se la damo (oh! lou michant tour!)
Qu'a vist l'escalo dins la cour,
I avió pas dich: « Aurá sa pago,
Lou traite qu'al téulat s'amago.
Anaz-i vite l'agantá,

Am l'escalo i poudez mountá. »

Balbastre, an aquelo paraulo,
Tout tremoulant coumo uno gaulo,
Palle coumo un soulel tremount,
A sa damo crido d'amount:
—« Me counèissez pas? Soi Balbastre,
Ma dousso amigo, moun bel astre;
Es iéu qu'avez pres per Bascol. »

E del téulat davalo al sol...
Fa l'estounado don' Elviro,
Sousco, la lurado, e souspiro;
I freto lou frount tout sannous,
E pei, ambé soun teta-dous:
— « Ah! coussi l'ai pas counescudo
Vostro voues, dis touto esmougudo.
De ma fauto, fin qu'à la mort,
Dous amic, farai penitenso. »
— « Es iéu soul, dis l'autre, qu'ai tort;
Oublidem tout, n'ajem qu'un cor
Per nous aimá sens mesfizenso:
Vous demandi à ginouls perdoú. »
Elviro embrasso soun segnoú;
Pei li dis d'aná faire escuso
A Bascol d'avé suspettat
Soun hounoú e sa fedeltat.
E Balbastre, que s'en accuso,
Ou remet pas à l'endemá,
Va sul cop i sarrá la ma.

Quauques meses après, en guerro
Anet per apará la terro
Del rei de Leoun, soun amic,
Qu'i voulió prène un ennemic.
Elviro semblet desoulàdo.
—« Counsoulaz-vous, ma tant aimado »,
I diguet penjat à soun col;
« Tournarai lèu, se Diéus ou vol.
Crentez pas, pendent mon absenso,

Que cap gauze vous faire oufenso;
Per vous gardá laissi Bascol. »

E la guerro uno fes finido,
A soun castel tournet d'auzido,
E fouguet tant recouneissent
De la troubá fresco e flourado
Qu'à Bascol faguet un present
Per l'avèire tant pla gardado[1].

G. Azaïs.

SIAUME CL

Dedins soun sagriè, lausas Dieu ;
Lausas, embé tout ce que vieu,
Soun ciel que brilho.
Lausas-lou per sous beles fats,
Per sa grandou qu'o pas de grads,
Que meravilho !

Embé la troumpo al cla rebound,
Lausas-lou, qu'ausigue lou soun
De la museto !
Qu'al bruch de l'arpo, del tambour,
Davans el dansen tout lou jour !
Qu'emb l'espigueto,

La flauto douço, lou fieulel,
Lou rebec e lou caramel,
Lausen sa glorio !
Que tout ce qu'aleno, embé gaud,
Vengue aicì lausa l'Eternau
E sa memorio[2] !

P. Fesquet.

[1] Languedocien (Béziers et ses environs). Orthographe biterroise.
[2] Languedocien (Colognac et ses environs). Orthographe montpelliéraine.

VARIÉTÉS

LE DIEU QUI LANÇAIT DES PIERRES

M. J.-F. Cerquand a publié sous ce titre, dans le tome second du *Bulletin historique et archéologique de Vaucluse*[1], une étude fort curieuse sur quatre traditions populaires de la Provence, du Béarn, des Vosges et de Skara.

« Le dieu qui lançait des pierres, dit-il, a fait autrefois du bruit dans le monde. Il a eu ses adorateurs, non pas sur un coin de terre ignoré, mais dans toute l'Europe occidentale, du nord scandinave au midi celtique, de la Baltique à la Méditerranée, et son heure de célébrité a duré des siècles. Quoique ce fût un dieu barbare, Eschyle l'a chanté en lui donnant le costume de Zeus. Les Romains lui ont accordé une place à côté de Pluton, d'Hercule, de Sylvain. Puis le moment est venu où ses autels ont été renversés et ses images enfouies, et le silence s'est étendu sur les ruines. »

La première tradition est relative à la pierre d'Aubune[2], la seconde à celle de Roland, la troisième de saint Bozon, la quatrième de Skara, dont la situation topographique, à peine précisée par M. C., semble néanmoins être scandinave. L'auteur les rapproche de la lutte qu'Hercule soutint contre les Ligyes sur les bords du Rhône, et de la légende des pierres rondes que Zeus fit tomber autour de lui, afin qu'il pût les lancer contre ses ennemis.

Le conte de la pierre Roland, qui eût été plus intéressant si M. C. nous l'avait donné en béarnais, s'applique à un monolithe de vingt mètres de hauteur, situé sur le flanc de l'Anthoule:

« Le roi Charlemagne partit en guerre contre ceux d'Espagne et arriva avec Roland au pied des Pyrénées.

[1] Avignon, Séguin frères, 1880; in-8°, p. 331.

[2] D'après M. de Laincel (*Avignon, le Comtat*, etc.; in-12, p. 90), que M. C. paraît ne pas avoir consulté, quelques-uns attribueraient à Charlemagne, et non à Charles-Martel, le gain de la bataille qui, selon la tradition orale, aurait été livrée aux Sarrasins dans la plaine de Raveau. M. de L. dit, et ceci est en accord avec la version de M. Courtet, que Satan voulut faire disparaître la chapelle d'Aubune, sous une grêle de roches arrachées à la montagne ; mais il ne put qu'ébranler la première et s'enfuit aussitôt.

Il semble qu'un combat s'est réellement livré, à une époque qu'il n'est plus possible de déterminer, dans le voisinage. Morenas rapporte « que, lorsqu'on répara le grand chemin papal.....entre Baumes et Vacqueyras, quarante ans avant l'époque où il écrivait (1779), on trouva dans le sol une rangée profonde

» Roland, voulant intimider les ennemis par un témoignage de sa vigueur, monta sur la Magdeleine — qui est aux environs de Tardets[1] — et saisit une roche, avec l'intention de la lancer, par-dessus les Pyrénées, au milieu des villages espagnols. Mais, comme il ramenait le bras en avant, son pied glissa sur le terrain humide et la force du coup fut amortie. La pierre tomba en deçà des Pyrénées, à douze kilomètres de Tardets, sur le flanc de l'Anthoule.

» La pierre porte encore les traces profondes de la main qui l'a serrée, et il est facile de voir qu'un instrument ne les a pas creusées. »

M. C. conjecture, non sans vraisemblance, que dans les quatre contes précités, le diable, Roland, le duc Bozon et le géant de Skara, représentent un dieu *lithobole*, élagué de la tradition orale par l'effet du temps et la modification des idées religieuses.

Il aurait justifié plus complétement ces inductions, s'il avait eu connaissance d'une invocation populaire que l'on répète aux environs de Montpellier, et par laquelle celui qui parle prie Dieu d'avoir pitié des siens et de jeter des pierres sur autrui :

O moun Dieu, achàs pietat de nautres
E jitàs de peiras as autres !

Une pareille demande est trop incompatible avec la notion chrétienne de la divinité pour que l'on hésite à la rattacher à la croyance du dieu *lithobole*.

M. C. aurait pu, enfin, augmenter son travail d'une cinquième version, que lui aurait fournie la ville de Pierrelatte (Drôme), laquelle doit son nom au rocher qui la domine. Ce rocher, disent les uns, y aurait été jeté par un géant. D'autres prétendent que Gargantua, cheminant le long du Rhône, aurait senti un gravier dans sa chaussure et que ce gravier, dont il se serait débarrassé aussitôt, ne serait autre que le rocher de Pierrelatte.

Il serait curieux de rechercher si Peyreleau (Aveyron), le pic de Peyrelaud, qui est près de Cauterets, et l'ancien comté catalan de Pierrelate, ne posséderaient pas des légendes semblables[2].

d'ossements humains, de plus de trente pieds de longueur. » (De Laincel, *Ibid.*, 90.)

[1] Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mauléon (Basses-Pyrénées).

[2] On pourrait peut-être relier à la deuxième forme des traditions étudiées par M. C. (le diable lançant des pierres) le proverbe suivant : *Lou diable porto peiras*, qui, en Limousin, signifie, selon M. Clément-Simon (*Revue*, 3e série, III, 89), que le diable est toujours prêt à causer quelque malheur, et un second proverbe rimé, noté par l'abbé de Sauvages (*Dict. lang.-fr.*, II, 387) : *Peiro tracho, lou diable l'a facho*. Si, comme le dit M. C. à propos d'un autre détail, il y aurait un peu de subtilité à rattacher ces adages à la croyance du dieu qui lançait des pierres, il y aurait aussi de la négligence à ne pas les mentionner.

Dans la seconde partie de son étude, M. C. dit quelques mots des traditions relatives aux haches de silex qui, selon la croyance populaire de beaucoup de régions, tombent du ciel avec la foudre, et il signale, dans les Alpes-Maritimes, l'existence d'une particularité qu'il n'avait nulle part remarquée :« Un paysan avait réuni un certain nombre de haches polies; toutes portaient des mutilations récentes, tous les tranchants étaient ébréchés. Et, ajoute-t-il, comme nous nous en étonnions, il expliquait que les pierres de foudre devaient être ébréchées au moment où on les trouvait, « sans quoi elles retourneraient dans les nuages et formeraient un nouveau tonnerre. »

A. Roque-Ferrier.

ODIERNE ET BEAUCAIRE

Dans la *Romania* de 1873 (p. 96), M. H. Suchier proposa de changer e nom propre de *Vierna* (Peire Vidal, *Drogoman seiner s'agues bon destrier*) en celui d'*Avierna*, et au sujet d'Esmeré d'*Odïerne* (*Covenant Vivien*, v. 1067; *Bataille d'Aliscans*, éd. Guessard et Montaiglon, p. 16-32), rapprocha du nom de la ville méridionale d'*Odïerne* celui du bourg breton d'*Audierne*.

M. Paul Meyer prouva dans la même Revue (1873, p. 433-4) que le nom de *Vierna* était fréquent au moyen âge, et que l'on rencontrait aussi la forme masculine *Vierne*. Nous ajouterons que ce dernier nom existe encore à Marseille, à Nimes et à Génolhac, et qu'à côté d'*Audierna*, cité d'après Arnaut Daniel, par MM. Suchier et Meyer, on trouve la forme masculine *Audierne* dans la Dordogne[1].

Voilà pour la première hypothèse de M. Suchier; quant à la seconde, elle fut examinée par M. E. Germer-Durand, l'auteur du *Dictionnaire topographique du Gard*. La note de M. Durand a échappé peut-être aux romanistes; nous la plaçons en abrégé sous leurs yeux :

« Nous croyons que M. Hermann Suchier n'aurait pas été chercher, dans un bourg du Finistère, *la forz citez* d'Esmeré, s'il avait su que, non loin d'Orange, sur un rocher au bord du Rhône, et dans le département du Gard, il existe une ville, connue dans le monde entier sous le nom de Beaucaire, mais qui, à l'époque carlovingienne et jusqu'au XIe siècle, s'appelait *Castrum de Ugerno, Castrum de Odjerno*. C'est là *la fors citez* d'Esmeré[2]. »

J. Bauquier

[1] L'abbé *Audierne* a publié de 1840 à 1851 divers ouvrages sur le Périgord.

[2] E. Germer-Durand, *Découvertes archéologiques faites à Nimes et dans le Gard pendant l'année* 1871. Premier et second semestres. Nimes, typ. Clavel-Ballivet, 1873, in-8°, p. 26 du premier semestre, en note.

BIBLIOGRAPHIE

Du Génitif latin et de la préposition DE.— *Étude de syntaxe historique, sur la décomposition du latin et la formation du français*, par P. CLAIRIN, ancien élève de l'Ecole normale supérieure. — Paris, Vieweg, 1880.

La thèse, ou plutôt l'ouvrage, dont nous venons de donner le titre, a valu à son auteur, l'année dernière, le titre de docteur ès lettres. C'est un travail sérieux, très-méthodique, qui constitue une monographie utile, comme on voudrait en voir apparaître un plus grand nombre dans l'intérêt des études romanes, ce qui permettrait d'établir enfin sur des bases solides la syntaxe de l'ancien français. L'auteur a divisé son ouvrage en trois livres : dans le premier, il étudie le génitif latin et la préposition *de* successivement dans les deux périodes classiques, à l'époque de la décadence, chez les Pères de l'Église et chez les imitateurs directs des classiques jusqu'à l'époque de Charlemagne ; dans le second, il poursuit cette étude dans le bas-latin ; dans le troisième, il est question de la préposition française *de* depuis les origines jusqu'au XIVe siècle. Il n'aurait pas été sans intérêt, ce nous semble, de remonter jusqu'au second siècle avant Jésus-Christ, et d'étudier en particulier la syntaxe des poëtes comiques, qui a parfois gardé des traces incontestables de l'influence du parler populaire et se rapproche sur plus d'un point de celle des auteurs de la décadence. L'auteur a craint sans doute de donner une place prépondérante à l'élément latin dans un ouvrage dont l'inspiration première appartient certainement au français. A ce titre, précisément, nous pensons que, tout en maintenant les nombreuses divisions qui permettent à l'auteur de distinguer avec soin les cas si variés de l'emploi du génitif et de la préposition *de*, il aurait pu diminuer le nombre des exemples latins, surtout pour les catégories qui se reproduisent sans altération sensible à toutes les époques. Peut-être aussi aurait-il mieux valu suivre l'ordre chronologique pur, et étudier le développement des différents sens successivement à toutes les époques de la latinité. Nous reconnaissons, toutefois, qu'il n'était guère possible de mettre dans un même article les exemples français à la suite des exemples latins, la classification ne pouvant être exactement la même pour les deux langues ; mais l'auteur aurait pu (procédé dont il a usé trop rarement, par exemple p. 243) multiplier le rapprochement entre les deux séries d'exemples (latins et français), afin de faciliter au lecteur l'intelligence de son plan et de lui permettre d'embrasser d'un coup d'œil, pour chaque ordre de faits, les

modifications successives qui marquent le passage du latin au français.

Que M. Clairin nous permette encore quelques critiques de détail. Pourquoi s'est-il cru obligé, pour l'ancien français, de reproduire fidèlement le système de chaque éditeur en ce qui concerne l'apostrophe et les accents ? Cela occasionne des disparates choquantes. Ainsi il écrit, avec M. L. Gautier, *de l'*, *a l'*, quand il cite la *Chanson de Roland;* mais *del, al*, avec MM. de Wailly, Leroux de Lincy, etc., en citant *le Livre des Rois*, *Villehardouin* et bien d'autres textes; on trouve presque à la même page : *espée* et *espee, jornées* et *jornee, tes* et *tès* (qui est une faute), *peres* et *pères* (qui est aussi une faute), *à* (préposition) et *a*, etc.

P. 85, l. 14, *Qui de castris processerant* (Sall., *Cat.* 61). Les meilleurs manuscrits ont *e* et non *de*.

P. 89, art. 3. Le titre (*DE marque le lieu où se produit l'action*) est un peu trop vague. Il fallait mettre à part les exemples où *de* marque le point de départ de l'action. De même pour les autres périodes, à l'article 3.

P. 93, note 1. Avec *refert*, le génitif s'explique plus simplement par *re* contenu dans le composé, que par l'ellipse de *re*.

P. 103, l. 23. *De insuper adstantes* (Sall., *Hist. I*, 65). Corrigez avec Kritz (*Hist.* I, 73), *dein super*.

P. 209, l. 21-2. Le premier des exemples du *Roman de Thèbes* est tiré du manuscrit n° 375; le second, des mss. n°s 60 et 784; dans ce dernier, le n° du vers se rapporte, non à l'ensemble du poëme, mais à un passage d'environ 750 vers particuliers à ces deux manuscrits. Enfin l'exemple cité p. 214, l. 4, appartient au ms. 375, et le n° du vers doit être lu 6337.

P. 231, l. 32. Cet exemple de Joinville doit être rapproché des exemples assez nombreux où le latin, après *potius* (et autres comparatifs), emploie *quam* et le subjonctif.

P. 266, l. 17 et 286, §§ 7 et 8. La syntaxe de *tant*, qui est si curieuse dans certains textes, n'est pas nettement indiquée, en ce qui concerne l'accord. Je citerai seulement cet exemple du *Roman de Thèbes* (v. 5041-53), qui nous montre tour à tour *tant* pris comme adverbe et comme adjectif, toujours avec ellipse de la préposition *de*, et de plus une proposition relative avec le verbe au pluriel, dont l'antécédent est un nom singulier accompagné de *tant :*

Tant anstes y furent brisies,
Tantes ensegnes desploies;
Tant poing, *tant* pié furent colpé,
Et *tant* vassal jus cravante;
La veissiés *tant* capleis, etc.

.....
Tant rice cop férir d'espée,
Tante teste del bu sevrée;
Tant gentilhome d'autre terre,
Qui *erent venu* por conquerre,
I veissiés mort en la prée.

P. 285, § V. Cet emploi elliptique de *de* a son équivalent en latin après les interjections qui expriment la joie ou la douleur. Cf. Catulle, IX, 5 : *venisti. O mihi nuntii beati!* Properce, IV, (V), 7, 21 (23), *fœderis heu taciti!* Lucain, II, 45, *o miseræ sortis!* et en grec, οἴμοι, ὤμοι, ὦ, etc., avec le génitif.

Nous nous plaisons à constater, en terminant, que l'auteur a souvent réussi à caractériser d'une façon très-nette certains emplois du génitif et surtout (ce qui intéresse plus directement nos lecteurs) de la préposition française *de*. Nous nous contenterons de signaler l'article substantiel consacré à la suppression de *de* équivalent au génitif subjectif, p. 254 sqq. Espérons que M. Clairin, après cet honorable début dans les études romanes, ne s'en tiendra pas là; nous serions heureux d'avoir bientôt de lui une étude semblable sur la préposition *à*.

L. Constans.

PÉRIODIQUES

Romania, 35. — P. 353, M. Mila y Fontanals, *el Canto de la Sibila en lengua de Oc.* Notre savant collaborateur, qui avait publié dernièrement dans le *Gay Saber* (15 décembre 1879), d'après un ms. de Barcelone, une version catalane de ce chant funèbre, en donne ici, d'après une copie de M. Morel-Fatio, prise sur le ms. de notre B. N., une version provençale (légèrement *catalanisée* pourtant dans sa graphie), en l'accompagnant d'une introduction, d'un commentaire et des variantes du ms. de Barcelone. Il donne ensuite une nouvelle édition des versions déjà imprimées du même chant, en Catalogne, à Valence et à Majorque. — P. 366. A. Lambrior, *Essai de phonétique roumaine* (suite). — P. 377. E. Cosquin, *Contes populaires lorrains* recueillis dans un village du Barrois, à Montiers-sur-Saulx (Meuse) (suite). — P. 429. *Mélanges.* 1° *Notes sur la langue vulgaire d'Espagne et de Portugal au moyen âge* (712-1200). Jules Tailhan. 2° *Chevrette, Crevette.* G. Musset. M. G. M. accepte l'étymologie de M. Joret et apporte à l'appui des exemples empruntés au patois de l'Aunis et de la Saintonge. 3° *Tille.* 4° *Nabot*, étymologies proposées par M. Joret.

5o *La Femme de Salomon*, G. P. 6o *Bribes de littérature populaire*, Kr. Nyrop. — P. 445. *Comptes rendus :* 1o Joüon des Longrais, *le Roman d'Aquin* ou *la Conqueste de la Bretaigne*, par le roy Charlemaigne, la chanson de geste du XIIe siècle (G. P.), article bien fait et très-substantiel. Éloges accompagnés de réserves. 2o K. A. Martin Hartmann, *Ueber das Altspanische Dreikoenigsspiel* nebst einem Anhamg enthaltend ein bisher ungedrucktes lateinisches Dreikoenigsspiel..... Bautzen, 1879 (A. Morel-Fatio). 3o Luigi Gaiter, *il Tesoro di Brunetto Latini*, volgarizzato da Bono Giamboni, raffrontato col testo autentico francese edito da P. Chabaille emendato con mss. ed illustrato. Vol. I-II. Bologna, 1878-79 (Thor Sundby). Peu favorable. 4o F.-E. Bollati, *Chanson de Philippe de Savoie*, publiée pour la première fois, avec préfâce et notes. Milan, J. Civelli, 1879 (P. M.). Favorable. — P. 476. *Périodiques*. M. P. Meyer dit, à propos de l'étymologie par moi proposée de *esfreer, esfraer* = **efferatatus* (*Revue des l. rom.*, janvier-mars 1880, p. 118),« qu'elle n'est pas soutenable.» Il ajoute que la vraie a été donnée par M. Gaston Paris (*Romania*, VII, p. 121). En est-il bien sûr? Où a-t-il vu que *idare* — M. G. propose *exfridare* — a pu former *aer*, et cela dès le XIIe siècle? — P. 482. Je relève au passage deux remarques de M. G. Paris sur un travail étymologique de M. Flechia. 1o « *Innestare* est rattaché avec vraisemblance à **ininsitare*, comme le proposait Ferrari, et non à *insitare*, comme le voulait Diez. » J'ai déjà proposé une étymologie différente dans mon compte rendu de ce même ouvrage (*Revue des langues romanes*, 3e série, t. I, p. 144-5). Je crois que cette forme se rattacherait plutôt à **in-nexitare*, fréquentatif supposable de *innectere*, lequel convient pour le sens et encore mieux pour la phonétique. 2o « M. Flechia explique fort bien les dérivations verbales d'adjectifs et surtout de participes en *iare* que M. Boucherie voudrait tirer de comparatifs. » Voilà plus de trois ans que j'ai renoncé à cette explication, justement pour lui substituer celle que M. G. Paris approuve chez M. Flechia (*Revue des langues romanes*, 2e série, t. III, p. 219), explication que j'ai répétée en 1879 (3e série, t. I, p. 144-5), en rendant compte de ce travail du même M. Flechia, qui ignorait alors, comme G. Paris aujourd'hui, que j'avais déjà pris les devants. On me pardonnera d'insister sur ces détails, non-seulement parce qu'il s'agit d'une question de priorité, mais aussi parce que mon explication pourrait avoir, si elle était mieux connue, une certaine importance pour les études étymologiques. — P. 490. *Chronique*. A. B.

CHRONIQUE

MM. Paul Meyer et Gaston Paris, directeurs du recueil trimestriel qui représente à Paris l'étude des langues et des littératures romanes, viennent d'être durement éprouvés: le premier, par la perte de sa jeune femme, morte après quelques mois de mariage, et le second, par celle de son père, M. Paulin Paris, enlevé à l'érudition française au terme d'une carrière aussi longue que laborieusement remplie.

Ces lignes ne diminueront en rien la légitime tristesse de nos deux confrères, mais elles leur prouveront, au moins, la part que la rédaction de la *Revue des langues romanes* prend à des pertes que l'étude adoucit quelquefois, mais n'a malheureusement pas le don de faire oublier.

*
* *

Trois membres de la Société, MM. Castets, Constans et Roque-Ferrier, ont fait à la Sorbonne, devant les délégués des Sociétés savantes des départements (séance du 22 avril), des communications que le *Journal officiel* apprécie de la manière suivante :

« M. Castets, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, fait une exposition orale sur l'influence qu'eut le *Roman de la Rose* sur les littératures étrangères du moyen âge. Cette influence est attestée par des imitations et des traductions en Italie, dans les Pays-Bas, en Angleterre. M. Castets insiste sur une rédaction italienne du *Roman de la Rose*, qui est conservée à la Bibliothèque universitaire de Montpellier, dans un manuscrit unique. C'est un poëme de plus de trois mille vers, en deux cent trente-deux sonnets, qui semble antérieur à la *Divine Comédie;* l'auteur s'appelait Durante (Dante?). La publication de ce texte, faite sous les auspices de la Société pour l'étude des langues romanes, comble une lacune de l'histoire littéraire de l'Italie. » (*Journal officiel* du 23 avril, p. 2225.)

« M. L. Constans, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, signale à la section un nouveau chansonnier provençal, découvert par lui à Cheltenham (Angleterre), dans la bibliothèque de feu sir Thomas Phillips, sous le n° 1910. Ce chansonnier se dissimulait sous le titre peu exact de *Poëmes en périgourdin*, et M. Mary-Lafon, le seul qui en ait fait mention dans l'appendice bibliographique de son *Tableau historique et littéraire de la langue parlée dans le midi de la France,* ne l'avait certainement pas vu, puisqu'il l'intitule *Poésies en périgourdin*, se contentant d'ajouter cette indication : « Bibliothèque particulière de sir Phillips à Middlehill. »

» C'est un mince registre in-4° de trente-un centimèt. sur vingt-deux, avec une reliure moderne en parchemin : il est formé de plusieurs cahiers de gros papier gris, dont le premier est resté en blanc. Puis viennent vingt-huit feuillets remplis, au recto et au verso (sauf quelques blancs sans importance), de *Vies* et de *Poésies* des troubadours, transcrites au XVIe siècle, et quatorze feuillets occupés par une série de *Proverbes provençaux*, rangés par ordre alphabétique, d'une écriture ronde, assez pénible à lire, qui n'est pas antérieure au XVIIe siècle.

» La comparaison attentive faite par M. Constans, entre le chansonnier qui forme la première partie du manuscrit et les listes de

pièces dressées par M. Bartsch et d'autres provençalistes, a donné les résultats suivants: 1o Les *Vies* se retrouvent toutes dans d'autres manuscrits, sauf celle de Pierre de la Mule, qui n'a pas plus de quatre lignes: elle nous apprend que ce troubadour séjourna dans le Montferrat et en Piémont. La *Vie* d'Hugues de Saint-Cyr renferme, de plus que les manuscrits connus, une assez longue et intéressante explication de la pièce : *Longamen ai atenduda ;* 2° la pièce de Rambaut d'Orange, qui n'avait encore été signalée que dans le chansonnier Mac-Carthy (même bibliothèque, n° 8335), se trouve également dans le nouveau chansonnier, souvent avec de meilleures leçons ; 3° il ne s'y trouve pas de pièces uniques; mais le manuscrit, quoique l'on ait quelque raison de croire qu'il est italien, est assez bon et fournit un assez grand nombre de variantes à l'édition que prépare M. Constans. » (*Journal officiel* du 23 avril, p. 2224.)

« Au nom de M. A. Roque-Ferrier, secrétaire de la *Société pour l'étude des langues romanes*, à Montpellier, M. Castets lit un mémoire sur un essai de restitution de quelques substantifs romans (*laura* et *lauza*, *lauroun* et *lauzoun*, *laurella* et *lauzella*, etc.), dont la signification paraît se rattacher à celle de *source*, de *ruisseau* et de *rivière*. Les éléments de ce mémoire sont empruntés à la langue topographique des quatre départements de l'Hérault, du Gard, de la Dordogne et des Basses-Pyrénées. Les termes précités ont disparu en très-grande partie du vocabulaire courant, mais leur application constante et régulière à des cours d'eau, ainsi que l'existence du diminutif *lauroun*, par lequel on désigne encore une source en Provence, viennent à l'appui de la traduction que propose M. Roque-Ferrier.

» L'auteur fait remarquer qu'il aurait pu accroître considérablement les listes de son mémoire, si tous les dictionnaires topographiques des départements méridionaux étaient publiés à l'heure qu'il est, et surtout si, à côté de l'appellation française, on avait soin d'ajouter l'appellation locale, telle que la prononcent et l'écrivent les habitants du pays.

» C'est le nom du château de la Lauze, situé dans la commune de St-Jean-de-Védas, près de Montpellier, qui a donné à M. Roque-Ferrier l'idée d'entreprendre l'étude de ces substantifs à demi périmés. » (*Journal officiel* du 23 avril, p. 2224.)

Un quatrième membre du Conseil d'administration de la Société, M. B. Cantagrel, a fait à la section des sciences (séance du 21 avril) une communication que le *Journal officiel* enregistre en ces termes :

« M. Cantagrel, ancien chef d'institution, à Montpellier, décrit et présente un instrument nouveau, dit « héliographe », qui peut montrer tous les phénomènes résultant des mouvements apparents du soleil. »

*
* *

COMMUNICATIONS FAITES EN SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ. — 4 mai. —

Les manuscrits provençaux de Cheltenham (Angleterre), par M. L. Constans;

Le langage de Savines (Hautes-Alpes) vers le milieu du XVe siècle, par M. l'abbé Paul Guillaume;

Traduction de la première satire de Perse en vers lodévois (Clermont et ses environs), par M. Saint-Just Molinier ;

Entouras-me d'enfant, poésie provençale (Avignon et les bords du Rhône), par M. William-C. Bonaparte-Wyse.

*
* *

LIVRES ET MANUSCRITS DONNÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ. — Deux traductions de la parabole de l'Enfant prodigue en langage de Mèze (Hérault) (don de M. Albert Fabre);

L'Iòu de Pascas, armanac rouman per l'annada M DCCC LXXXI. Mountpeliè, Empremariè centrala dau Miejour, 1881, in-8°, XL-100 pages (don de M. Camille Laforgue);

Bonaparte-Wyse (William-C.): On occasion of Roumania constituting herself a Kingdom, wit a french version by Constant Hennion. Plymouth, Keys, 1881; in-4°, 16 pages (don de M. William-C. Bonaparte-Wyse);

Carpenter (William-H.): Grundriss der neuisländischen grammatik. Leipzig, Schlicke, 1881; in-8°, XVI-130 pages;

Chabaneau: Les Sorts des Apôtres, texte provençal du XIIIe siècle, publié avec l'original latin. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-8°, 40 pages;

Langlade: Malhan e Daudet. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-8°, 12 pages;

Noulet (le docteur): Un texte roman de la légende religieuse l'Ange et l'Ermite. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi [1881]; in-8°, 4 pages;

Pélabon (Louis): La Lenguo prouvençalo en aquelo doou Nord, vo prépaou familié d'uno maire à sa filho. Toulon, Massone, 1881; in-8°, 8 pages;

Roux (A.): Ville de Lunel, Au profit des pauvres de Lunel. Carita, [poésie languedocienne]. Lunel, Cros, [1881]; in-4°, 2 pages;

Tavernier (Eugène): Le Félibrige à Marseille et «la Calanco.» Aix Marius Illy, 1881; in-8°, 16 pages;

Tocilescu (Gr. G.): Dacia inainte de Romani cercetari asupra poporeloru carii au locuitu tierile romane de a stang'a Dunarii, mai inainte de concuista acestoru tieri de cotra imperatoriulu Traianu. Bucuresci, Tipografi'a Academiei Romane, 1880; in-4°, X-367 à 954 pages, cartes et planches (don de l'Académie Roumaine);

Neuf journaux renfermant des textes ou des indications de nature à intéresser les études philologiques ou l'histoire de la littérature méridionale, donnés par MM. William-C. Bonaparte-Wyse (1), Coulazou (1), Mistral (4), Léon Ribaut (1) et l'abbé Joseph Roux (2).

Le gérant responsable : Ernest HAMELIN.

Montpellier, Imprimerie centrale du Midi. — HAMELIN FRÈRES

DIALECTES ANCIENS

COMPUT EN VERS PROVENÇAUX

Feu Eugène Thomas, archiviste de l'Hérault, publia, le premier, en 1847, dans les *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*, t. II, le comput rimé dont je donne ici la seconde édition. Comme « on ne doit aux morts que la vérité », je n'éprouve aucun embarras à déclarer que, si j'ai songé à réimprimer après lui ce petit ouvrage, c'est que son édition est absolument illisible. Il est difficile d'imaginer, joint à plus d'assurance, autant d'ignorance de la langue et du sujet que Thomas n'en étale à chaque ligne du texte, de la traduction et du commentaire ; car il ne s'est pas contenté de reproduire, tel qu'il l'avait su lire, le document que le hasard lui avait fait rencontrer, il a voulu aussi le corriger (ce qu'il a toujours fait sans indiquer les leçons modifiées), le traduire et l'élucider.

L'existence de ce comput, malgré l'édition de Thomas, paraît être restée ignorée des historiens de la littérature provençale. M. Bartsch, dans son *Grundriss*, n'en parle pas. Mon attention y a été attirée pour la première fois par un court article de M. Bauquier, inséré dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, II, 76, que j'ai signalé en son temps aux lecteurs de la *Revue* (voy. t. XVI, 88).

J'étais alors loin de Montpellier et ne pouvais prendre connaissance ni du ms. ni même de l'édition de Thomas. J'ai vu depuis l'un et l'autre et ai pu collationner à loisir celle-ci sur celui-là, grâce à l'obligeance de l'archiviste actuel de l'Hérault, M. de la Pijardière, qui a bien voulu faire les recherches nécessaires pour retrouver le ms., que Thomas avait désigné d'une manière assez vague, et m'aider ensuite de son expérience paléographique dans mon travail de collation.

Le ms. dont notre comput fait partie forme un gros volume in-folio, relié, qui est le treizième et dernier d'un recueil de copies de *Lettres patentes de la sénéchaussée de Nimes*, d'après le titre, mais qui renferme aussi des copies d'autres documents. Ce volume comprend, après deux tables générales qui en forment un peu plus du tiers, 271 feuillets, dont les 39 premiers seulement sont numérotés. Au verso du fo 162, immédiatement après un document intitulé *Littera pro rege contra prælatos barones et nobiles senescalliæ Bellicadri....*, portant la

date de 1363, commence, en tête de la page, une table pascale dont voici les trois premières lignes :

In nomine Domini amen mandagote (sic. ?)
G. — F. 1280. *Fac pascha die* XXI *aprilis*
E. 1281. *Fac pascha die* XXII *apr.*

Cette table, qui va jusqu'à l'an 1811 inclus, occupe en tout 18 pages pleines. Elle est suivie de deux pages et quart d'explications (*Doctrina tabulæ talis est*, etc.), f° 171 v° — 172 v°. Vient ensuite, sans rubrique ni séparation, mais écrit en caractères plus gros, quoique de la même main, et en lignes plus espacées, notre comput provençal, qui remplit, outre les trois autres quarts de la page (172 v°) dont la fin de la *Doctrina tabulæ* occupe le premier, les feuillets 173, 174 et 175 en entier. Au 176e feuillet recommence, toujours de la même main, la copie de documents concernant l'administration de la province, les droits du roi, etc., dont le dernier, qui termine le feuillet 209, porte la date de 1453. Suivent 12 feuillets blancs, du même papier que la partie écrite, au milieu desquels on en a intercalé 50 d'un format plus petit, dont le dernier et les deux premiers sont en blanc, et dont une copie, d'une écriture très-belle et très-soignée, de la chronique latine de Guillaume Bardin[1], remplit le reste.

Thomas, dans son édition, a fait précéder le comput d'une introduction, marquée au même coin d'ignorance et de suffisance que le reste de la publication. Il serait tout à fait oiseux de s'y arrêter. J'en veux seulement retenir et discuter le passage où il cherche à prouver que le comput a été composé en 1280 au plus tard. Comme M. Bauquier a accepté cette date et aussi, paraît-il, les calculs de Thomas (ce qui prouve qu'il ne les a pas examinés de près), il ne sera pas inutile de faire voir ici combien les arguments allégués par ce dernier sont vains ou fragiles.

« Le comput est précédé, dit Thomas, dans le volume d'où je l'ai tiré, d'une table pascale copiée de la même main. Or la première ligne de cette table est ainsi conçue :

» G. F. 1280 fac pascha die XXI aprilis.

» Les années avec l'indication du jour de Pâques suivent de la même manière, depuis cette première année 1280 jusqu'à 1811 inclusivement. C'est une preuve que le comput a été composé dans le XIIIe siècle, et, qui plus est, en 1280 au plus tard. Car pourquoi, dans quel but d'une

[1] Cette chronique a été publiée dans l'*Histoire de Languedoc* (1re édit., t. IV, p. 1 des Preuves). On peut voir ce qu'en pensait dom Vaissète dans l'avertissement qui est en tête de ce 4e volume. Le savant bénédictin ne paraît pas avoir connu la copie de Montpellier.

utilité quelconque, l'auteur aurait-il voulu dresser une table des jours de Pâques pour les années antérieures? Et, d'autre part, pourquoi aurait-il laissé maladroitement une lacune entre l'année qu'il n'aurait pas désignée, où il formait sa table pascale, et d'autres années postérieures? Il en est évidemment de cette table comme des tables de même nature qu'on place devant les livres d'église, et qui servent précisément pour l'année actuelle et pour plus ou moins d'autres à venir. »

Il n'y a certainement rien à dire à ce raisonnement, si l'on ne considère que la table pascale elle-même. Mais le rapprochement de cette table et du comput, dans le ms. qui nous les a conservés l'un et l'autre, peut n'être qu'accidentel. Celui qui, dans la seconde moitié du XVIIe siècle (c'est l'époque qu'indique l'écriture, de l'avis de M. de la Pijardière), a copié dans ce volume tant de pièces différentes, ou même un copiste antérieur, a pu tirer de deux originaux distincts la table et le comput, que l'analogie du sujet lui aura seule fait mettre ensemble, car rien n'indique, à les lire, qu'elles formassent deux parties connexes d'un même tout.

D'un autre côté, la date de 1280, attribuée par Thomas à la table pascale, et qui résulte en effet de l'examen isolé de la table elle-même, cesse de paraître aussi sûre, si l'on considère en même temps la notice explicative qui la suit immédiatement, notice dont Thomas n'a pas tenu compte et dont il n'a même pas parlé.

On y voit que l'auteur a voulu faire un tableau présentant la révolution entière d'une grande année (ou cycle pascal), qui comprend 532 années communes[1]. Ce cycle n'a pas de commencement *nécessaire*. Mais il est naturel que celui qui veut en dresser le tableau le commence à une année qui soit la première de l'un des petits cycles qui en sont les facteurs, soit du cycle lunaire (19 ans), soit du cycle solaire (28 ans). Or 1280 est précisément la première année d'une des révolutions du cycle solaire[2]. On comprend donc que celui qui a dressé la table en question, ne l'ait-il fait qu'en 1300, par exemple, ait dû néanmoins remonter jusqu'en 1280. Mais on est con-

[1] « C'est une révolution de 532 années, à la fin desquelles les deux cycles de la lune, les réguliers, les clefs des fêtes mobiles, le cycle du soleil, les concurrens, les lettres dominicales, le terme pascal, la pâque, les épactes avec les nouvelles lunes, recommencent comme toutes ces choses étaient 532 années auparavant et continuent le même espace d'années, en sorte que la seconde révolution est en tout semblable à la première, et la troisième aux deux autres.» (*Art de vérifier les dates*.) — Le cycle pascal renferme 28 cycles lunaires ou 19 cycles solaires, étant le produit de 28, nombre des années d'un cycle solaire, par 19, nombre de celles d'un cycle lunaire.

[2] Voy. les tables de l'*Art de vérifier les dates* et de Du Cange (sous *annus*),

duit à supposer pareillement que, s'il l'avait composée en 1308 ou peu après, c'est de cette année-là qu'il l'aurait plutôt fait partir. Si donc l'on ne peut affirmer, comme l'a fait Thomas, que cette table a été dressée en 1280, on peut avec toute vraisemblance admettre qu'elle a été composée entre les années 1280 et 1307. Mais cela, je le répète, ne saurait rien prouver pour la date du comput, qui peut être absolument indépendant de la table. Rien, dans la notice qui suit celle-ci, ne l'annonce et n'y fait la moindre allusion, et l'auteur du comput ne se réfère lui-même à la table ni à la notice en aucun endroit.

Le premier motif donné par Thomas à l'appui de son opinion n'est pas très-solide, on vient de le voir, mais enfin il n'est pas absurde. On ne peut en dire autant des deux autres. Je reprends ma citation au point où je l'ai ci-dessus interrompue.

« Mais toutes ces données, toutes conjectures si l'on veut jusque-là, deviennent des preuves manifestes devant une troisième considération puisée dans les calculs de l'Indiction romaine et du cycle lunaire, tels que les présente notre auteur. En effet, les trois vers hexamètres (132-4) indiquent les règles qu'il faut suivre pour trouver l'an de l'*Indiction*, et ces règles adoptent pour application des supputations convenables l'année 1280 et l'année qui doit la suivre, 1281. Ils n'ont pu, par conséquent, être composés qu'en 1280, à moins que l'on n'aime mieux dire que l'auteur a pris ces deux années au hasard; ce qui serait contre toute vraisemblance, outre que le hasard serait, cette fois, une preuve de plus de probabilité.

» Mais il ne reste plus de doute quand on voit l'auteur, à la fin de son œuvre, chercher le nombre du cycle lunaire par des calculs qui ne peuvent non plus s'appliquer qu'à l'année où il la composait, à 1280, ou plutôt quand on le voit lui-même compter 1280 ans depuis la venue du Christ. Je ne répèterai pas ici ses calculs, la note que j'ai jointe au texte devant donner tous les éclaircissements et les détails nécessaires à ce sujet. »

Je montre plus loin, dans mes notes sur les trois vers latins précités, que ces vers, mal transcrits par le copiste et encore plus mal restitués par Thomas, n'ont aucunement le sens que celui-ci leur attribue. Ils ne sont pas l'œuvre de l'auteur de notre comput; ce sont de ces vers didactiques, comme on en faisait tant au moyen âge sur tous les sujets, certainement antérieurs au poëme provençal, et qui énoncent une règle générale, sans l'appliquer le moins du monde à une année déterminée Les conclusions que Thomas a prétendu en tirer tombent d'elles-mêmes devant ces mêmes vers, rétablis comme ils doivent l'être et exactement interprétés. Quand même, d'ailleurs, le *nona* du v. 133, qui sert de fondement à tout le système de Thomas, serait, ce qui certainement n'est pas, une leçon sûre, on n'en saurait encore

tirer la conséquence que l'auteur (ou le transcripteur) de ce vers entendait l'appliquer à l'année 1281, plutôt qu'à 1296 ou 1311, ou 1326, ou à toute autre dans le même cas, c'est-à-dire dont le quantième, divisé par 15 après adjonction de 3 unités, donnerait 9 pour reste.

Quant à la dernière *preuve* alléguée par Thomas, et qui doit, d'après lui, dissiper tous les doutes, elle est encore plus chimérique, s'il est possible, que la précédente, car celle-ci se fonde au moins sur un nombre précis, toute mauvaise que soit la leçon qui le fournit et tout excessive que soit la conséquence qu'il en tire. L'autre, au contraire, n'a pas même pour elle ce fragile fondement. Là, non-seulement l'auteur ou son copiste ne désigne, pas plus qu'au v. 137, l'année sur laquelle Thomas prétend qu'il opère, mais encore aucun nombre n'y est donné comme résultat de l'opération. *Aquo que restara*, y est-il dit simplement, et l'on n'y saurait trouver l'indication d'une année quelconque que par l'effet d'une véritable hallucination.

Si des raisons données par Thomas, et que je viens de reproduire, aucune, même la première, la seule qui soit un peu spécieuse, n'est recevable, en faut-il conclure que la date par lui attribuée à notre comput est nécessairement fausse? Nullement. S'il est impossible de préciser l'année dans laquelle cet ouvrage a été composé, on peut, sans la moindre invraisemblance, le faire remonter aux dernières années du XIIIe siècle, et il n'y a dès lors aucune objection fondamentale à faire à l'opinion exprimée par M. Bauquier, dans l'article plus haut cité, que notre comput est celui qu'avait rimé Raimon Feraut et qu'il a mentionné lui-même au début de sa *Vie de saint Honorat*[1].

Ce comput, en effet, a été certainement écrit à une époque où les règles de la grammaire classique étaient encore en vigueur et par un homme qui s'appliquait à les suivre. C'est ce que montre tout de suite l'examen des rimes, particulièrement de celles où un sujet singulier a pour correspondant un régime pluriel, par ex., vv. 29, 61, 71. Les traits dialectaux ont pu être effacés en partie ou modifiés par le copiste. On peut noter pourtant, comme l'a fait M. Bauquier, à l'appui de son hypothèse, l'article féminin *li* ou, mieux encore, *si* (v. 10), qui sous cette dernière forme est bien plus franchement provençal, et de la région même qu'habitait Féraut. Mais il n'y en a qu'un seul exemple, et l'article masculin sujet correspondant, qui devrait être *le* ou *se*, est toujours *lo*. L'*n* instable est conservée partout, en rime comme dans l'intérieur des vers, ce qui est aussi un trait provençal. Notons

1 Cell que volc romanzar la vida sant Alban
Els verses del conpot volc tornar en vers plan.

M. Sardou, dans une note de son édition, explique à tort *compot* par le *Propre des saints*.

encore le pronom féminin sujet singulier *il* (v. 143), qui appartient plus particulièrement à la Provence[1] (mais surtout sous les formes *ilh, illi*), et *aquestos* (83), forme du pronom démonstratif qui est très-commune dans les textes du même pays, entre autres dans la *Vie de saint Honorat*[2].

Ajoutons que le *z* final de la deuxième personne du pluriel dans les verbes devient *s* et rime avec des mots en *s* (par ex. *trobares: res, apres: prenes*, etc.), ce qui est commun dans la *Vie de saint Honorat* et dans *Sainte Agnès*.

Les autres particularités de la langue de notre texte pourraient être, à la rigueur, du fait du copiste, la plupart se rencontrant aussi bien (quelques-unes même en plus grande abondance) dans les documents du bas Languedoc que dans ceux de la Provence. Telles sont l'insertion de *s* (*z*) pour obvier à l'hiatus, après chute du *g*, dans *rosasons, rosarons* = *roasons* (cf. *azondos* = *aondos*, etc., etc.), et *r* remplaçant *s* ou *z*, phénomène très-commun dans les textes de Montpellier et de Béziers, plus rare, à ce qu'il semble, dans ceux de la Provence[3] (*rosarons*, 11, 61 bis, 62; *fares* = *fases* « faites », et non « vous ferez », ce que la rime repousserait, aux vv. 26 et 44; *esporalha*, 127; et peut-être *arautas*, 54; et devant une consonne, *carerma*[4], 54, qu'exige la rime, au lieu de *carema* du ms.) Nous avons probablement un exemple du phénomène inverse dans *cest*[*a*] du v. 127, qui paraît être pour *certa*[5].

Il n'y a pas de doute, d'après le second des deux vers rapportés ci-dessus, p. 161, note 1, que le comput composé par Raimon Feraut ne fût une version, plus ou moins libre, d'un comput latin en vers. Celui que je publie, quel qu'en soit l'auteur, est lui-même, bien probablement, une traduction; mais je n'ai pu, malgré mes recherches dans les ouvrages imprimés et manuscrits qui sont à ma portée, en découvrir l'original. Il est possible qu'il ne nous soit pas parvenu sans mutilations. Une lacune évidente s'y trouve (après le v. 78). Peut-être y en a-t-il çà et là d'autres moins apparentes. Les six lignes ou vers latins numérotés 129-134 se sont aussi vraisemblablement substitués, sous la plume d'un copiste distrait, à des vers provençaux exprimant les

[1] *Il* est, dans *Sainte Agnès*, la forme habituelle. Voy. 831, 840, etc.

[2] Je n'ai pas remarqué cette forme dans le *Petit Thalamus*, où *aquellos* se rencontre pourtant très-fréquemment.

[3] M. Meyer en a relevé des exemples assez nombreux dans un ms. exécuté à Arles. Voyez *Romania*, IV, 468.

[4] Même forme dans *Flamenca*, v. 6980.

[5] Cf. *esguilosa* = *erguillosa* dans *Flamenca; encozremen, mezmamen* = *encorremen, mermamen*, dans le *Petit Thalamus* de Montpellier.

mêmes choses, peut-être parce que, dans le ms. que ce copiste avait sous les yeux, les lignes latines en question étaient à la marge, en façon de glose ou de sommaire.

Notre comput, comme il arrive souvent pour les ouvrages didactiques, est rédigé en forme de dialogue. C'est de quoi Thomas ne s'était pas aperçu, ainsi que M. Bauquier l'a déjà fait voir[1]. Les interlocuteurs sont le prieur d'un couvent et un autre personnage que ce dernier qualifie de *prieur de la lune*, sans doute à raison des connaissances astronomiques qui lui sont attribuées. On peut supposer, si l'on veut admettre que Raimon Feraut en est l'auteur, que le *prior del monstier* qu'il met en scène n'est autre que lui-même. Il fut, en effet, revêtu de la dignité de prieur, comme il nous l'apprend à la fin de sa *Vie de saint Honorat*[2].

En publiant à nouveau ce comput, je n'ai pas voulu m'astreindre à le donner tel que le ms. nous l'a conservé. J'ai donc restitué toutes les formes fautives, en indiquant d'ailleurs en note les leçons du ms.[3]; et, comme il est clair, par les rimes, que l'auteur observait les règles de la déclinaison, j'ai rétabli l'*s* flexionnelle partout où il était nécessaire, en la mettant entre crochets[4]. Les lettres ou les mots à supprimer sont entre parenthèses.

Le copiste a écrit partout, sauf une fois ou deux, *jour* pour l'ancien *jorn*, quoique nulle autre part il ne change en *ou* l'*o estreit*. J'ai cru pouvoir en conclure qu'il avait sous les yeux *jorn*, qu'il a mal lu, et j'ai en conséquence rétabli l'*n* dans ce mot, excepté au v. 30, où la rime exige l'exclusion de cette consonne.

Je terminerai cet avant-propos par quelques remarques sur le vocabulaire.

Aparicio (21), la fête de l'Epiphanie. Raynouard ne donne pas cette acception. Le ms. porte *la paricia*, attribuant à l'article l'*a* initial (de même *la sencion*, 12, 67) et changeant en *a* l'*o* final. J'ai rétabli

[1] M. Bauquier a corrigé en même temps un certain nombre des fautes de Thomas, soit dans le texte, soit dans la traduction, mais sans aller, sauf en un seul cas, au delà des quinze premiers vers.

[2]
Hom l'apella Raymon Feraut.
En la Roqua tenc sa mayzon,
Priols en la val d'Estaron
E de l'Oliva pres d'aqui.

[3] J'indique aussi les leçons de Thomas, lorsqu'elles diffèrent de celles du ms.

[4] Je n'ai pas donné cette *s* à *bissext* (111, 114), parce qu'elle devait pouvoir être omise aussi bien après *xt* qu'après *st*, resté tel. Pour *Christus*, par ex., on pouvait écrire indifféremment ou *Crist* ou *Critz*, sans compter la forme pleine *Cristz*, plus correcte peut-être, mais qui sent le pédantisme.

l'orthographe régulière, supposant que cette division, de même que la mutation de l'*o* en *a*, conforme sans doute à la prononciation populaire, est du fait d'un copiste. Il y a du reste d'autres exemples des deux phénomènes. Ainsi je trouve *la festa de parissia* dans un texte écrit à Berre (Bouches-du-Rhône) en 1407.

Caremantran (44). Raynouard n'a que *caramantran*, avec un seul exemple, emprunté au *Petit Thalamus*.

Dommenge (60), propre, propriété (lat. *dominicum*). Manque à Raynouard sous cette forme.

Esporalha (127), épousaille. Raynouard ne donne ce mot que sous la forme du pluriel.

Gesta (56), livre, traité. Dans Raynouard, seulement *geste*, *histoire*.

Mejansia (123), mitoyenneté, séparation, intervalle. Manque à Raynouard.

Prima luna (20, 39), nouvelle lune. Signification que Raynouard n'indique pas.

Rosasos, *rosaros* (11, 62, 70), les Rogations. Raynouard n'a que *roasos*, *rogasos*.

Sieyssanta-dezena (33), soixante-dizaine, Septuagésime. Manque à Raynouard.

Temporal (83), saison. Manque à Raynouard avec ce sens.

C. C.

L'Escriptura mostra per ver
Que Dieus dona sen et saber,
Et saber[s] que non es monstrat[z]
Per perdut pot esser comptat[z].
5 Per ques eu de vos vuelh saber,
Prior de la luna, per ver,
Ieu que soy prior del monstier,
Com trobaray el calendier
De LXX^a la clau,
10 Quant si Alleluya si clau,
Caremantran et Rosarons,
E qual jorn es l'Asensions,
Ny Pantecosta el(s) Avens,
Car falhir y vech motas gens.
15 Prec vos que m'en digas la somma
Com ho ten la glieysa de Roma.

— Don prior, (yeu) vos diray per ver
Cossy tostemps poyres saber
Vertat de so que demandas.
20 La prima luna mi comptas
Qu'apres l'Aparicio sera ;
Qui ho compta non falhira ;
Et d'aqui .x. jorns comptares,
Ny mais ny mens non y mettres;

L'Ecriture montre par vérité que Dieu donne sens et savoir ; et savoir qui n'est pas montré pour perdu peut être compté. C'est pourquoi je veux savoir de vous, (5) prieur de la lune, par vérité, moi qui suis prieur du moûtier, comment je trouverai dans le calendrier la clef de la Septuagésime, (10) quand l'Alleluya se clôt, Carême-entrant et les Rogations, et quel jour est l'Ascension, et Pentecôte et l'Avent, car j'y vois faillir maintes gens. (15) Je vous prie de m'en dire la somme, comme le tient l'Église de Rome.

— Dom Prieur, je vous dirai par vérité comment toujours vous pourrez savoir le vrai de ce que vous me demandez. (20) Comptez-moi la nouvelle lune qui sera après l'Epiphanie. Qui fera ce compte ne se trompera pas. Et de là vous compterez dix jours. Ni plus ni

25 Al premier dimergue apres
LXX[a] fares.
(Et) aqui Alleluya es clausa,
Entro al sapte sant se repausa ;
Et sia loncs carnal[s] o cors,
30 Tostemps .LXIIII. jors
De .LXX[a]. trobares
Tro Pascas, ja non y falh res.

DE CAREMANTRAN

(Et) d'aquesta sieyssanta-dezena
Tro al dimenge intra[n] carema,
35 xv. jorns aures per entier,
Que en ayssi l'artz o requier.
Un autre compte vos diray
Que atressi vos desponray:
Apres aquella prima luna
40 Qu(e)' ieu vos ay dich en queras I[a],
La premieyra que trobares,
Et d'aqui .II. jorns comptares.
Al dimengue que ven apres
Caremantran lo vielh fares.

DE PASQUAS

45 Apres estas .II.[as] lunasons
De que ay dicha[s las] rasons,

moins vous n'y en mettrez. (25) Au premier dimanche suivant, faites la Septuagésime. Et là Alleluya est clos ; jusqu'au Samedi Saint il se repose. Et que le carnaval soit long ou court, (30) vous trouverez toujours sans faute 64 jours de la Septuagésime à Pâques.

DE CAREME-ENTRANT

De cette Septuagésime jusqu'au dimanche de Carême-entrant [*la Quinquagésime*] (35) vous aurez quinze jours entiers, car ainsi l'art le requiert. Un autre compte je vous dirai que je vous exposerai pareillement : Après cette nouvelle lune (40) que je vous ai dit, cherchez-en une, la première que vous trouverez. Et de là vous compterez deux jours. Au dimanche qui vient après, faites Carême-entrant le vieux.

DE PAQUES

(45) Après ces deux lunaisons dont je vous ai dit les raisons, cher-

Et vos queres l'autra premie[y]ra
Que trobares en sella tieyra.
D'aqui .XIIII. jorns compta(t)s,
50 Et sol qu'el compte non falhas,
Al premier dimenge apres
Tostemps vostra Pasqua prenes.
Encaraus diray regla ferma,
Car vos arautas de care[r]ma :
55 Apres Sant Benezech la festa,
Q'aissy o trobam en la gesta,
Comptas on sera quatorzena
La luna que non es pas plena;
Apres en lo premier dimenge
60 Aures Pascas per son dommenge.

DE ROSARONS

— Don prior, lo comptes es bons.
Ar mi digas de Rosarons
Trastot lo compte ses mentir,
Consy non y pot hom falhir.

65 — Prior, saber deves per ver
.XL. jorns deves aver
De Pascha tro a l'Asencion;
Et si entendes ben ma rason,

chez encore la première que vous trouverez en suivant. De là comptez quatorze jours, (50) et, pourvu que vous ne vous trompiez pas dans le compte, au premier dimanche après prenez toujours votre Pâque. Je vous dirai encore une règle certaine, puisque vous.... (?) de carême. (55) Après la fête de saint Benoît, qu'ainsi le trouvons-nous dans la geste[1], comptez où sera à son quatorzième jour la lune qui n'est pas pleine ; au premier dimanche suivant (60) vous aurez le propre jour de Pâques.

DES ROGATIONS

— Dom Prieur, le compte est bon. Maintenant dites-moi des Rogations tout le compte sans mentir, comment on n'y peut faillir.

— (65) Prieur, vous devez savoir par vérité que vous devez avoir quarante jours de Pâques jusqu'à l'Ascension ; et, si vous entendez bien

[1] C'est-à-dire, ici, le traité latin que suit notre auteur.

Al ters jorn enans trobares
70 Rosasons, ja non y fal res.

DE PANTHECOSTA

Aquest comptes es vertadiers
Que .L. jorns tots entiers
A de Pasca tro Panthecosta;
Bon saber o fay et pauc costa.

DELS AVENS

75 — Prior, ben aya la rasons.
Car bel[s] es lo comptes e bons.
Mays com trobarem los avens
C'om fay dejunar a las gens?
.....
....

DELS IIII. TEMPS DE DEJUNIS

— Primavera tro Sant Urban,
80 Estieus tro San [Symp]horian,
Pueys tro la festa Sant Clemen,
An tot(s) fenit(s) lor complimen.

ma raison, au troisième jour avant vous trouverez (70) sans faute les Rogations.

DE LA PENTECÔTE

Ce compte est exact que cinquante jours tout entiers il y a de Pâques jusqu'à la Pentecôte. C'est bon à savoir et coûte peu.

DES AVENTS

— (75) Prieur, bien venue soit l'explication, car le compte est bel et bon. Mais comment trouverons-nous les Avents, où l'on fait jeûner les gens?

....
....

DES QUATRE-TEMPS DE JEUNE

Le printemps jusqu'à Saint Urbain, (80) l'été jusqu'à St Symphorien, puis [l'automne] jusqu'à St Clément, [et l'hiver jusqu'à la Chaire de St Pierre] ont fini leur achèvement. Suivant ces quatre saisons,

Segon aquestos temporals,
Fan .IIII. temporas egals.
85 De caresma es la premieyra,
E compta se per tal manieira :
Lo dimecres apres las Cendres
Et es ne lo sapte[s] el ven[d]res ;
Lo mecres apres Pantecosta,
90 El venre(s) el sapte(s) i ajosta ;
La Exaltation qui querra
De la Cros, aqui trobara
Lo premier [dim]ecres apres ;
Lo vendre el sapte y metes.
95 Lo quart[z] apres Sancta Lucia
Sus lo mecres se denuncia ;
El vendre[s] el sapte[s] y sia.
Et si sus lo mecres legem
Las festas que dich vos avem,
100 Tro l'autre mecres en apres
La vostra tempora prendes.

Del bissext vos vueilh aytan dir
En qual an deu esdevenir :
Quant l'encarnation[s] es tals
105 Que se fan .IIIIe. parts egals,
E mays ny mens non y aura,
Aquel an bissext correra
La 6^a^ letra de febrier,

nous faisons quatre Quatre-Temps égaux. (85) Ceux de Carême sont les premiers, et ils se comptent de cette façon : le mercredi après les Cendres, et le samedi et le vendredi en sont aussi ; — le mercredi après la Pentecôte, (90) et ajoutez-y vendredi et samedi ; — qui cherchera l'Exaltation de la Croix, trouvera là le premier mercredi après ; mettez-y le vendredi et le samedi ; — (95) le mercredi après Sainte Luce annonce les quatrièmes ; que le vendredi et le samedi y soient. Et si sur le mercredi nous lisons les fêtes que nous avons dit [c'est-à-dire *si l'Exaltation de la Croix ou la Sainte Luce tombent un mercredi*], (100) au mercredi d'après prenez vos Quatre-Temps.

Du bissext je vous veux dire aussi en quelle année il doit arriver. Quand [l'année de] l'Incarnation est telle (105) qu'il s'en fait quatre parts égales et que ni plus ni moins il n'y aura, [c'est-à-dire *sans*

Que deves la fin se requier,
110 Car sus la Fe [es]devenra
Bissext, aquel an que sera ;
E deu y hom .II. jorns estar
Sus la letra, per mielhz comptar,
L'an que bissext tenra son fieu ;
115 E car la festa Sant Mathieu
Sus en aquel F es pausada,
Lo segon jorn es celebrada.
Pero mejan non deu aver,
L'an que bissext se deu tener,
120 Entre la vigilia et la festa,
Aysso es vertat manifesta,
Se dimenge non o tolia,
Que fos en cella mejansia;
Car adonq lo sapte sera
125 Vigilia que dejuni aura.
Bona es la regla ses falha.

— Don prior, de cest' esporalha
Mi respondes .I. pauc ses falha.

D'ESPOSALLAS

Conjugium prohibet Adventus Hilarisque relaxat;

aucun reste], cette année-là, la sixième lettre de février qui se cherche [c'est-à-dire *qu'il faut chercher, qui se trouve*] vers la fin [du mois], courra bissexte, (110) car c'est sur l'F que tombera le bissexte l'année où il arrivera. Et l'on doit rester deux jours sur cette lettre pour mieux compter, dans l'année où le bissexte tiendra son fief. (115) Et comme la fête de saint Mathias est posée sur cette F, elle est célébrée le second jour. Mais il ne doit y avoir aucun intervalle, l'année où le bissexte se doit tenir, (120) entre la vigile et la fête, cela est vérité manifeste, à moins qu'un dimanche ne l'empêche, qui soit entre les deux, car alors (125) la vigile qui aura le jeûne sera le samedi. Bonne est la règle, sans faute.

— Dom Prieur, concernant les épousailles, répondez-moi un peu sans faute.

DES ÉPOUSAILLES

— L'Avent interdit le mariage ; St-Hilaire [ou [*le jour*] *joyeux?*]

130 LXX^a^ vetat; octava Pascha revelat;
Rogamen vetat; concedit Trina Potestas.

DE INDICTIONE

Si per quindenos Domini diviseris annos,
His tribus adjunctis, indictio nota patebit.
Dum redit october indictio fit nova semper.

DE NUMERO LUNÆ

135 Si vo[l]s de la luna saber
Cascun an son nombre per ver,
Compta la encarnation
Per XIX., a nombre bon;
De (cascun) X[I]X. I. ne penres,
140 E a tot .I. ajostares.
Aquo que per cert remanra
Nombre de la luna sera.
Tro .XIX. il correra,
Et pueys a .I. s'en tornara.
Amen.

le permet; (130) la Septuagésime le défend; l'octave de Pâques le permet; les Rogations le défendent; la Trinité l'autorise.

DE L'INDICTION

Si tu divises par quinze les années du Seigneur, après y en avoir ajouté trois, l'indiction te sera connue. C'est toujours au retour d'octobre que l'indiction se renouvelle.

DU NOMBRE DE LA LUNE

(135) Si tu veux savoir chaque année, exactement, le nombre de la lune [c'est-à-dire *l'année du cycle lunaire*], compte par 19 les années de l'Incarnation; de chaque dix-neuf vous prendrez un, (140) et au tout vous ajouterez un. Ce qui restera certainement (c'est-à-dire *le reste exact*) sera le nombre de la lune. Jusqu'à dix-neuf elle courra, et puis à un s'en retournera.

AMEN.

NOTES

5. « ques eu. » Ms. *que sen*.

10. « si. » M. Bauquier a proposé de corriger *li*. Mais *si* peut rester, étant une forme de l'article féminin sujet. Il y a d'autres exemples de cette forme dans les textes de la Provence, entre autres *Ste Agnès*.

11. Le premier mot de ce vers est écrit dans le ms. en caractères plus gros que le reste et *rentré*, ce qui explique que Thomas ait pris le vers entier pour une rubrique et l'ait imprimé, comme tel, en capitales.

12. Ms. *jour.... la sensions*. — 14. « vech. » Thomas : *veh*. — 15. Ms. *Pret*.— 16. Il y a un tilde, dans le ms., sur l'*o* de *Roma*.— 17. *yeu* manque chez Thomas. — 19. Thomas : *se*.

20. « mi. » Ms *.iiii.*[1] — 21. Ms. *la paricia*.

22. Ms. *Que*. Peut-être faudrait-il aussi corriger *ho* en *be*, ou encore garder *que* et corriger *lo compte*. — 23. Ms. *jours*.

27. « clausa. » C'est le mot consacré. Voy. Du Cange sous *alleluya*. Rappelons, au sujet de ce vers et du suivant, que l'*Alleluya* a été au moyen âge personnifié. Il a eu son office propre dans quelques églises, où, non content de le laisser reposer, on l'ensevelissait même en cé-

[1] Thomas, qui conserve ces quatre *i*, est par là conduit à ajouter 14 jours à la nouvelle lune après l'Épiphanie, ce qui, ainsi qu'il le remarque lui-même, donne des résultats qui ne concordent pas toujours avec la réalité. Mais la faute en est simplement au copiste du ms. C'est 10 jours, ou 11 si l'année est bissextile, qu'il faut, d'après les anciens computistes, ajouter à la nouvelle lune qui suit l'Épiphanie ; le premier dimanche qui vient ensuite est la Septuagésime. Durand (*Rationale div. officiorum, lib.* VIII, *cap.* XII, exprime cela un peu différemment :

« Accipe lunam quæcumque est in festo Epiphaniæ et perfice illam procedendo per vices kalendarii ordinate usque ad XL dies, et si fuerit bissextus, usque ad XLI, et in primo die dominico subsequenti erit initium LXXe. Unde versus :

A festo Stellæ numerando perfice lunam
Quadraginta dies ; post Septuagesima fiet.
Bissextus quando fuerit, superadditur unus.
Si cadit in lucem Domini, tunc sume sequentem.
Si cadit in feriam septenam, fitque bissextus,
Linque diem domini primum sumasque secundum. »

Notre auteur a omis cette dernière partie de la règle, qu'il était pourtant essentiel d'exprimer.

rémonie. Voy. là-dessus les curieux détails rapportés dans Du Cange-Henschel, d'après Lebœuf et d'autres. De même aujourd'hui encore, les bonnes femmes de la campagne, en Périgord, personnifient la Pentecôte, et disent sérieusement qu'elle laissa son jeûne pour aller danser. Voilà comment se forment les mythologies.

28. Ms. *L'entro*. Corr. *Tro?* Thomas: *Lentre*.— Ms. *sans*.

29. « loncs. » Ms. *lo cas*.

31. Prononcez *Septagesma* ou corr. *aures?*

32. Ms. *yssalhires*. Thomas a aussi corrigé *y falh res*, mais en faisant un seul mot, qu'il traduit *tromperez*, de ces deux derniers.

33-34. Thomas a omis *Et*. —Corr. *Septuagesma* (*Et*, dans ce cas, serait à conserver) et *care[s]ma? Sieyssanta-dezena*[1] est d'ailleurs un substantif formé sur *sieissanta-dez*, comme *seissantena* sur *seissanta*.

35. Ms. *jours*. —38. Ms. *attressi;* Thomas: *altressi*.

40. Ms. *enquaras;* Thomas: *en quarts*[2]. Je ne corrige pas *queres*, parce que l'emploi du subjonctif pour l'impératif, même sans négation, n'est pas rare. Avec la négation, c'est la règle même, comme on sait.

42. « II. jorns. » Ms. x. *jours*, ce qui est impossible. Il n'y a que trois semaines entre la Septuagésime et la Quadragésime, et 10 jours ajoutés à la nouvelle lune qui suit le premier de ces deux dimanches nous donneraient un mois. Le ms. que transcrivait notre copiste avait probablement, en toutes lettres, *dos*, que celui-ci aura lu *des* et exprimé dès lors, en chiffres romains, par x[3]. Thomas, qui conserve ce

[1] Thomas traduit ce mot par *sixième dizaine*, et y voit la *Sexagésime*. Aussi est-il obligé de prendre le *dimenge* du vers 35 pour le dimanche de la Quadragésime, nouvelle erreur qu'excuse, il est vrai, l'*intra* du ms., tandis que c'est celui de la Quinquagésime qui est ici désigné. Ce dimanche est, en effet, depuis le IXe siècle, le vrai *carême entrant*, le jour qui ouvre le carême. On l'appelait, en certains lieux, *carnisprivium novum*, par opposition au dimanche de la Quadragésime, qu'on nommait *carnisprivium vetus* (*carenmaran lo vielh*, comme dit plus loin, v. 45, notre auteur lui-même). Voy. là-dessus Du Cange-Henschel, II, 191-192, ou Natalis de Wailly, *Éléments de paléographie*, I, 117.

[2] Il traduit (vv. 40-42): « Après cette première lune, que je vous ai dit à son quatrième jour, première, la première que vous trouverez. » Comprenne qui pourra !

[3] Cf. Philippe de Thaun, *Comput*, vv. 3379-85 (je cite d'après l'édition de M. Mall) :

E or veez raisun
Quel terme nus tenum
De quaresme truver
Cum le devum guarder :
Qant la lune en sun curs

x, remarque, ici comme au v. 20, que la règle n'est pas sûre, et il veut que ce soit « la réforme du calendrier Julien qui ait dérangé les calculs de notre poëte astronome. » La plus simple réflexion lui aurait fait reconnaître que la réforme de Grégoire XIII n'est ici pour rien, et qu'il était aussi impossible avant qu'après cette réforme qu'une lune entière s'écoulât entre le *terme* de la Septuagésime et celui de la Quadragésime[1]. Il n'y fallait que 22 jours. Les jours gras doivent tomber en nouvelle lune de février, comme Pâques en pleine lune de mars. C'est ce qu'exprime le proverbe suivant, qui a cours en Périgord :

S'ei jamai vu dimar lardier
Sei primo luno de fevrier.

44. Thomas : *la vielh*, qu'il traduit simplement *là*. Voy. la note 1 de la page 173 ci-dessus.

45. Ms. *estats*. — 46. Thomas a aussi suppléé *las*.

48. Thomas : *vella tieyra*, qu'il traduit *vieille terre !* Le ms. porte bien *sella*. Le sens est *dans cette série*, c'est-à-dire en suivant les lunaisons une à une.

49. Ms. *jours*.

Ibid. Ce 14e jour de la lune (de mars) est ce qu'on appelle le *terme pascal*, lequel a été fixé par le concile de Nicée. La même dénomination de *terme* (*terminus*) était aussi donnée (pour Pâques comme pour les autres fêtes mobiles) à des dates fixes, et non plus variables, comme celle-ci, à partir desquelles on comptait un certain nombre de jours, déterminé d'avance pour chaque année, et portant le nom de *clef*, afin de trouver le jour où tombait chacune de ces fêtes. Voy. Du Cange, sous *Claves terminorum*, et Natalis de Wailly, *Elém. de paléogr.*, I, 83. Notre auteur, qui emploie pourtant le mot (v. 9), ne parle pas de ces *clefs*. — 53. Ms. *Encaras vos*. Thomas omet *vos*.

54. « vos. » Corr. *nos* (= *nous* = *no vos*) ? *arautas* est sans doute pour *azautas*. L'idée serait, en corrigeant *nos*, « puisque vous ne

Nen at mais de *dous* jurz
Puis les nones fevrier.

C'est-à-dire que le *terme* de la Quadragésime est le deuxième jour de la une qui est nouvelle après les nones (= le 5) de février. Philippe de Thaun donne aussi la même règle que notre auteur pour trouver le *terme* de la Septuagésime, mais sans oublier, comme lui, qu'il faut compter 11 au lieu de 10, à partir de la nouvelle lune, dans les années bissextiles. Voyez ci-dessus, p. 172, note 1.

[1] On peut encore remarquer que la Quadragésime a toujours précédé Pâques d'un nombre de jours fixe, soit 42 jours. Par conséquent, le *terme* de cette fête ne saurait tomber 34 jours seulement avant celui de Pâques, qui est, comme on le verra tout à l'heure, le 14e jour de la lune suivante.

vous accommodez pas du carême, qu'il vous tarde de le voir finir. » Mais cela ne me satisfait guère. Le passage est peut-être corrompu. Thomas a lu, contre l'évidence d'ailleurs, *acautas*, qu'il a traduit *appuyez-vous* (*du carême*). On pourrait rattacher *arautas* à *raptare* (le simple *rautar* est dans Hugues Faidit), en corrigeant *Car* en *Can*. Mais cela donnerait, ce me semble, un sens encore moins satisfaisant que la première correction. — *Carerma* pour *caresma* est une forme qu'on retrouve ailleurs, par exemple dans *Flamenca*.

55. « S. Benezech la festa. » Cf. *Paris la cité*, etc. Voici comment la règle donnée ici est énoncée par Durand (*loc. cit.*): « Ubicumque post XII k. aprilis (= 21 *mars*, *fête de S. Benoît*) luna XIIII reperitur, in dominica proxima pascha celebratur. » Il ajoute: « Item qualiscumque luna fuerit in k. januarii talem fac eam in festo sancti Benedicti sive XII k. aprilis et illam computes usque ad XXIIII et ibi erit Pascha Hebræorum » (c'est-à-dire *le terme pascal* des Chrétiens).

56. Ms. *troban.* — « gesta. » *Sic* Ms. Thomas: *vesta* (qu'il traduit par *veste !*), faute corrigée par M. Bauquier.

57. Ms. *quatorzene.*

60. *Dommenge*, que Thomas rend à tort par *dimanche*, comme le *dimenge* qui précède, n'a d'autre sens que celui de *propre*, *propriété*. L'expression entière *per son dommenge* serait ici bien traduite par *proprement*, *précisément*, ou encore *exactement*. Mais l'idée serait mieux rendue si l'on corrigeait:

En apres lo premier dimenge
Aura Pascas per son dommenge.

64. Thomas : *cousy*. — 66. Ms. *jours*. — 67. Ms. *la sencion*.

68. Suppr. *Et* ou *ben ?* — 69. Ms. *jour*.

71. Ms. *Aquestes compts*. (On avait d'abord écrit *comptes*). — 72. Ms. *jours*. — 74. Ms. *paut*.

75. Thomas traduit: « D'abord comprenez bien la raison. » Le sens est: *Bien venue soit l'exposition*, *l'explication*, plus généralement, *ce que vous venez de me dire*, *votre raison*, au sens ancien du mot. C'est une façon de se déclarer satisfait et de remercier.

78. Ms. *devinar*. Thomas: *fan devinar a la gens*. Mais le ms. porte bien *fay* et *las*. Il y a évidemment une lacune après ce vers [1].

[1] Thomas, qui n'a pas reconnu la lacune et qui prend *estius* (été) pour *saint Étienne*, traduit (v. 76-82): « car bel est le compte et bon, de la manière encore dont nous trouverons les Avents, comme on fait deviner aux gens (!). D'abord vers la Saint-Urbain, Estève, et vers la Saint-Horian, puis vers la fête Saint-Clément tout à fait finit leur complément. » Après quoi, il fait en note des efforts nécessairement très-vains pour trouver quelque coïncidence entre les quatre dimanches de l'Avent et les fêtes de ces quatre saints.

Il nous manque : 1° la réponse du *Prior de la luna* à la question concernant l'Avent; 2° la question du *Prior del monstier* relative aux Quatre-Temps et peut-être le commencement de la réponse. Le titre *de* .IIII. *temps de dejunis* est placé dans le ms. entre les vers 83 et 84. Thomas, qui imprime (en supprimant le second *de*): *de* .IIII. *temps devins* (le ms. a *deuines*), et qui traduit *des Quatre-Temps divins*, met ce titre après le vers 82.

79. Ms. *Prima vero.* — 80. Ms. *sans.* Il y a certainement une nouvelle lacune à la suite de ce vers ou plutôt du suivant. Cf. ceux-ci, cités par Durand (*Rationale div. offic.*, *lib.* VIII, *cap.* III):

Festum Clementis hyems caput est orientis.
Cedit hyems retro, cathedrato Simone Petro.
Ver fugat Urbanus ; æstatem Symphorianus.
Id tibi quod restat autumni tempora præstat.

83. *temporal* = saison; *tempora* (aujourd'hui *tempouro*) = Quatre-Temps. Thomas : « Suivent ces époques (des Quatre-Temps): elles font quatre époques nouvelles. »

84. *Fan* doit être ici pour *fam.* — 86. Corr. *comptan* (ou *compton*)? — Ms. *manieire.*

88. « el venres. » Thomas a lu à tort *et.* Même faute aux vers 90 (2 fois), 94 et 97.

89. Ms. *mettres*, et de même aux ms. 93 et 100; au v. 98, seulement *metres*. Thomas a rétabli partout la bonne forme

90. Ms. *si ajusta.* J'y vois un impératif.

91. Ms. *Ly*. Le substantif n'étant pas sujet, il a fallu de toute rigueur corriger *la.*

94. Thomas: *metres.* Le ms. porte bien *metes* et aussi *prendes*, v. 101, au lieu de *prendres*, que donne Thomas. — 95-97. Trois rimes en *ia* de suite. Peut-être manque-t-il un vers.

98-99. Thomas: *legens*, *avens.*

100. « Tro. » Corr. *En ?*

101. Ms. *vestra.*

102. Thomas place ici une rubrique, *del bissext*, qui n'est pas dans le ms.

105. « Que. » Ms. *Et.* Cf. ce distique rapporté par Durand (*loc. cit.*):

Anni divisi Domini per quatuor æque
Monstrant bissextum qua ratione scias.

107. Thomas : *carrera.* Même faute au v. 143. Construisez ici : *La sexta l. de f. que deves la fin se r. correra bissext aquel an.*

108. Ms. 6e. — 109. Thomas : *devers.* Il y a bien *deves* dans le ms.

110. Ms. *Car sus la fe. devenra.* Thomas : *Car sus la que en de-*

venra, ce qu'il traduit: *car sur celle qui arrivera. Fe* est le nom même de la lettre *F*. Cf. v. 116. Peut-être vaudrait-il mieux corriger *sus la F e*[*s*]*devenra.*

112. Ms. *jours.* — On sait que le bissexte s'intercale, dans le calendrier ecclésiastique, entre le 23 et le 24 février des années communes. Or le 24 février (*sexto kalendas Martias*), jour de la fête de St Mathias (et non Mathieu, comme dit notre texte), a *F* pour lettre dominicale. (C'est la dernière *F* de février, ainsi que notre auteur l'indique d'une façon peu claire au v. 109). De là l'obligation de faire servir cette *F* deux jours de suite, savoir le 24 et le 25 février, le 24 devenant le *bissexte* et le 25 le *sexte.*

116. *es* manque chez Thomas.

117. Ms. *jour.* — Cf. Ces deux vers latins, rapportés par Durand (*loc. cit.*):

Bissextum sextæ martis tenuere Calendæ.
Posteriore die celebrantur festa Mathiæ.

120. Ms. *entra.* La vigile de St Mathias, dans les années bissextiles, a lieu le 24 février, à moins que ce jour ne soit un dimanche, auquel cas elle reste au 23 février.

125. « dejuni. » Ms. *devinj.* Thomas : *devinq*, qu'il traduit par *bissexte.*

126. Lacune après ce vers ? Peut-être a-t-il été interpolé.

127. « Cest' esporalha. » J'ai déjà dit (ci-dessus p. 162) qu'il faut probablement entendre ces deux mots comme s'il y avait *cert' esposalha.* Peut-être cependant, dans l'hypothèse d'une lacune, pourrait-on laisser à *cert'* le sens de *ista*[1].

128. Ms. *paut.*

129-134. Ces formules latines ont peut-être été insérées ici par le copiste du ms. d'où dérive le nôtre, pour combler une lacune de celui qu'il transcrivait. Je ne sais d'où la première a été tirée. J'ignore aussi à qui la seconde a été empruntée ; mais Du Cange la cite au mot *indictio*, sans indication d'auteur. Le dernier vers, seulement, diffère chez lui complétement, pour le fond comme pour la forme, de ce qu'il est ici.

129. Ms. *conjugum.* — « [H]ilaris. » Corr. *Hilarius?* Ce serait la Saint-Hilaire, fête qui tombe le 14 janvier, lendemain de l'octave de l'Epiphanie. Peut-être faut-il garder *hilaris*, en sous-entendant *dies*, et l'entendre de l'Épiphanie elle-même, qui est le jour où cesse aujourd'hui la prohibition. Mais je ne trouve pas que cette fête ait jamais

[1] Traduction de Thomas: « dont d'abord de cette épreuve vous me répondrez un peu si elle est fausse. »

été désignée de la sorte. — Cette ligne en forme deux dans le ms., la première finissant à *adventus*.

130. Thomas : XL. Il y a bien LXX^a dans le ms., ce qui est conforme à l'usage ancien de l'Eglise.

131. Cette ligne en forme deux dans le ms.; la seconde commence à *concedit*.

132. Ms. *dimiseris*, leçon conservée par Thomas, qui traduit pourtant *divisez*. — 133. Ms. *hiis..... in dicto nona patebunt*. Thomas corrige ici, comme moi, *his..... indictio..... patebit*, mais il conserve *nona*. Au lieu de *nota*, par quoi je remplace ce dernier mot, on pourrait proposer *vera*, qui n'en serait pas graphiquement beaucoup plus éloigné et qui conviendrait peut-être mieux pour le sens. Il y a *certa* dans Du Cange (*loc. cit.*) :

Si per quindenos Domini diviseris annos,
His tribus adjunctis, indictio certa patebit.
Si nihil excedit, quindena indictio currit.

134. Ms. *Dum reddit octabas in dicto nono fit semper;* dont Thomas, sans le dire, a fait *Dum redit octavus indictio nona fit usque*[1]. Notre correction se fonde sur ce que, d'après les anciens computistes, l'indiction pouvait commencer en effet *au retour d'octobre* (exactement le 8 des calendes d'octobre[2]). Voy. Du Cange, *loc. cit.* (III, 811, col. 1 et 2).

135. « vo[l]s. » Thomas : *ves*. J'aurais pu à la rigueur garder *vos*, car il y a d'autres exemples dans les anciens textes de la réduction à *s* du groupe final *ls*.

137. C'est-à-dire : compte par groupes de 19 les années écoulées depuis l'Incarnation de J.-C.

[1] Il traduit (je reprends au v. 132) : « Si vous divisez par quinze les années du Seigneur, après y avoir ajouté trois, vous aurez neuf pour l'indiction prochaine. Lorsque la huitième année de l'indiction revient, la neuvième doit la suivre toujours. » (!) Et il met en note : « Voilà qui démontre évidemment que ce comput a été écrit en 1280. En effet, ces trois vers hexamètres, baroques, sur l'indiction, montrent toutefois clairement qu'ils n'ont pu être composés que pendant cette année-là. On sait que, pour trouver l'année de l'indiction romaine, il faut ajouter 3 à l'année julienne, et diviser le total par 15; le reste de la division donne le chiffre de l'indiction. Or en divisant 1280 + 3 par 15, il reste 8, et, par conséquent, 9 pour l'indiction de l'année suivante 1281, comme l'indique assez naïvement notre auteur. » Le lecteur jugera quel est le plus naïf, de notre computiste ou de son commentateur.

[2] On l'appelait dans ce cas impériale ou constantinienne, ou encore césarienne, pour la distinguer de l'indiction romaine, qui commençait le 1er janvier. L'indiction impériale était la plus commune en France. Voy. Du Cange et Nat. de Wailly (*op. cit.*)

139. « De detz e nou un ne penres, » c'est-à-dire *vous diviserez par* 19. Thomas : *XXj*, qu'il traduit par *vingt jours*[1].

140. « a tot », c'est-à-dire *au reste*, ou bien au quantième de l'année, avant l'opération. Cf. le distique suivant, cité dans le *Rationale* de Durand, qui éclaircit notre texte et justifie notre correction. C'est, du reste, une règle que donnent tous les computistes :

Annis adde monos[2] Domini ; partire per unde
Viginti ; lunæ cyclis et inde patet.

[1] « De châcun vingt jours vous prendrez. » Voici comment Thomas explique ce vers, ainsi traduit par lui : il expose d'abord de façon très-claire la règle donnée communément pour trouver le nombre d'or ou l'année du cycle lunaire, et qui est celle même de notre auteur, entendu comme je l'entends, puis i ajoute : « Mais l'auteur du comput s'y prend un peu différemment pour arriver au même résultat. Voici sa méthode : de 1280, qu'il compte depuis l'Incarnation, il retranche 380 jours, soit 20 jours sur chaque année des 19 qui composent le cycle lunaire : il a donc 1280 — 380 = 900, auxquels il ajoute 1 ; il divise 901 par 19, et il a, comme précédemment, 8 pour reste. » Voilà une méthode dont les computistes de profession ne se seraient certainement pas doutés ! Qui ne voit que c'est là une complication inutile, sans parler de cette confusion invraisemblable de nombres de jours et de nombres d'années ? Puisque 380, comme tout autre multiple de 19, est exactement divisible par ce dernier nombre, si on retranche 380 de l'année du Christ sur laquelle on opère, la division par 19 donnera évidemment le même reste après qu'avant la soustraction. Il n'y aura que le quotient de changé.

[2] *Monos* = *unum*. Voyez ce mot dans Du Cange. Il était considéré comme invariable.

DIALECTES MODERNES

POÉSIES LANGUEDOCIENNES

DE LÉON ROUVIÈRE

L'*Énéide* a eu la bonne, ou plutôt la mauvaise fortune, d'être travestie en langue d'oc par un assez grand nombre de poëtes. Valès de Mountech, Bergoing, d'Estagniol, l'abbé Favre, Jourdan, se sont appropriés différentes parties du poëme de Virgile, et leurs essais mériteraient peut-être mieux que l'étude insérée par M. G. Brunet dans la *Revue du Midi*[1].

Le travestissement du premier chant de l'*Énéide* que nous publions aujourd'hui provient de la bibliothèque de Pierquin de Gembloux, qui, à l'époque où il recueillait des documents pour son *Histoire littéraire, philologique et bibliographique des patois* (1841, 2e édition, 1858[2]), en avait sans doute obtenu une copie de son auteur. Il est dû à Léon Rouvière, né à Montpellier, le 2 novembre 1810, mort dans la même ville, le 3 octobre 1848, après y avoir fondé et dirigé pendant plusieurs années le journal *l'Indépendant*[3].

Rouvière était le beau-frère d'Eugène Viançès, à qui l'on doit aussi

[1] *Revue du Midi;* Montpellier, Gras, 1844, in-8o (no du 25 avril 1844). La date de cette étude indique qu'il n'y est pas question de Jourdan.

M. Charles Cavallier possède une traduction inédite en vers languedociens du premier chant de l'*Énéide,* laquelle provient de la bibliothèque de feu M. Bory, de Marseille. Elle appartient au XVIIIe siècle (1740-1750). Nous espérons qu'il en fera bientôt profiter les romanistes.

[2] Il est bon de prévenir le lecteur que le tirage de 1858 est purement fictif et ne représente qu'une spéculation de librairie. Aubry devint l'acquéreur de l'ouvrage de P. de G., et, pour mieux en écouler les exemplaires, il fit imprimer un titre avec la mention: *Deuxième édition.*

[3] Avant de devenir tri-hebdomadaire, l'*Indépendant* parut d'abord tous les mois dans le format in-8o. Voyez, dans le numéro du 5 octobre 1848, un article nécrologique sur Léon Rouvière, avec quelques extraits des paroles prononcées sur sa tombe par MM. Bouchet-Doumenq et Lafon. Celui du 5 octobre de l'année suivante contient, en outre, un second travail nécrologique où le rôle politique de notre poëte est presque exclusivement mis en lumière.

des vers montpelliérains réunis sous le titre de *las Récréatiouns d'un Cassaïré;* Montpellier, Ricard, 1870; in-8°, IV-115 pag.

L'orthographe de Rouvière n'est ni meilleure, ni plus défectueuse que celle de ses contemporains. Elle procède de l'abbé de Sauvages, en ce qui touche les *gh* = *gue*, *neghe*, *finighe*, *passighe*, = *negue*, *finigue*, *passigue;* mais les vers de l'auteur ont presque toujours de la verve et de la facilité. En dépit de quelques passages où le burlesque s'aventure jusqu'aux environs de la licence, les philologues trouveront dans la traduction du premier chant de l'*Énéide* l'exacte représentation du sous-dialecte montpelliérain, tel qu'on le parlait de 1830 à 1840. Beaucoup d'expressions et de verbes qui ont disparu ou qui sont sur le point de disparaître sont fort heureusement enchâssés dans ses vers. Rouvière est peut-être le dernier des Montpelliérains à employer certains archaïsmes qui remontent en droite ligne à la langue du moyen âge, *la Papa*, pour *lou Papa*, notamment[1]:

Q'a foundat la bel' anticaia
Ounté *la Pap'* a soun oustaou.

On ne connaît aucun ouvrage imprimé de Rouvière, si ce n'est une thèse latine pour la licence. Les articles qu'il donnait à l'*Indépendant* ne sont même pas signés de ses initiales. En imitant le début du *Siège de Cadaroussa*, de l'abbé Favre, il fait cependant allusion à des couplets politiques répandus dans le public antérieurement à la traduction de l'*Énéide :*

Yeou qe, d'una boués patriota,
Aï gulat una cansounota
Q'a fach bisca maï d'un pelaou
E q'a prés sega couma faou (v. 1-4).

Mais nous ne croyons pas qu'ils aient été imprimés. Mme veuve Eugène Vianès, sœur de notre poëte, a bien voulu, par l'intermédiaire de M. Roque-Ferrier, nous faire connaître qu'ils furent composés à la suite des journées de juillet 1830, et que leur succès fut très-grand dans une partie de la population montpelliéraine.

Léon Rouvière n'avait pas exclusivement consacré son activité littéraire à la direction et à la rédaction de l'*Indépendant.* Passionné pour la numismatique, l'histoire naturelle et les recherches locales, il avait réservé une part relativement large de son journal à l'élément languedocien. Il y accueillit assez souvent des pièces montpelliéraines d'Eugène Vianès et de quelques autres, des vers lodévois de Peyrottes, de Clermont-l'Hérault, et des articles de littérature méridionale qui, aujourd'hui encore, pourraient être lus avec intérêt. Sa

[1] Voyez Chabaneau, *Grammaire limousine,* p. 134, note.

famille conserve un *Dictionnaire* de l'abbé de Sauvages, augmenté de trois pages de proverbes languedociens et nimois [1], ainsi qu'une copie du poëme de *Fierabras*, transcrite de sa main sur l'édition allemande d'Emmanuel Bekker. Les notes de celle-ci ont été traduites en français à la suite du poëme.

La Bibliothèque de la ville de Montpellier possède enfin de Rouvière deux chansons manuscrites, qui faisaient partie du fonds du docteur Fages : *lou Poutou*, musique d'Adolphe Boulabert, et *la Couquéta d'aou vilage*, musique de Joseph Jean. Ces chansons sont très-probablement inédites, et, à ce titre, nous avons cru devoir les faire figurer à la suite du premier chant de l'*Énéide*.

La copie de celle-ci est d'une écriture assez difficile. Certains mots sont même illisibles. Quelques-uns ont été oubliés, et nous avons introduit dans le texte leurs équivalents probables, en les plaçant entre crochets (vers 312, 352, 547). Les leçons rejetées ont été données au bas de la page. On remarquera (749-750) des rimes inexactes ou, pour mieux dire, assonnancées et (937-928) l'omission de deux vers [2].

C. DE VALLAT.

[1] M. Félix Vianès, neveu de Léon Rouvière, nous a permis de les joindre à la présente publication.

[2] Nous serions bien ingrat si nous ne disions pas que c'est à l'obligeance de M. Roque-Ferrier que sont dues les informations que nous venons de résumer ; notre excellent confrère a bien voulu les recueillir pour nous, alors qu'un deuil de famille nous empêchait de le faire : qu'il nous permette de l'en remercier publiquement.

L'ÉNÉIDE

CHANT PREMIER

Yeou qe, d'una boués patriota,
Aï gulat una cansounota
Q'a fach bisca maï d'un pelaou,
E q'a près sega couma faou,
Un prumiè succès m'incouracha,
Me crésé pas una ganacha,
E bole, d'un cop de rasclaou,
Canta qicon pu couma caou ;
Bolé bous counta las batestas,
Lous petassaous e las tampestas,
Que faghet endura Chunoun
En d'aqel moussu de renoun,
Lou prumié bengut de l'Azia
Per barca, chusq'en Italia.
Aqel paour'el, saïq'ou sabés,
Finighet pas de plour'aou brés,
Car se pot pas lous desahisses,
Lous laghis, lous rebaladisses,
Q'achet aqel brabe garsou,
Per basti pas q'un bilachou
D'ounté nasqet la cassibraia
Q'a foundat la bel' anticaia
Ounté la Pap'a soun oustaou.
Musa, beni me dir'un paou,
Tus qe passes per un oubrieïra
Ben lengud'e prou patoufieira,
Perqé la fenna daou bon Diou
Prenghet la caousa tan aou biou,
Qe faghet fair'un michan biache
Emb'un home q'era tan sache.
Councebe pas coussi se pot

Estre tan michan e debot.
A soixanta legas de posta
D'Alché, i abié, lon de la costa,
35 Una bila qe i'es pa pus;
Aisso surprendra pas degus,
Atendut que l'an demoulida.
Lous massous que l'abien bastida,
De Tyr s' i' erou trigoussas;
40 Chunoun ne fasiè for gran cas;
Se dis qe i' abiè sa remisa,
Qe ié chanchaba de camisa;
Que, s'abiè pougut gouberna,
La terra aqi bendriè bouca.
45 Mes, per beïre las caouzas netas,
Lous dious se passou de lunetas.
Aoussi besiè d'estanciurs
Qe benien daou peïs das Turs;
D'élés s'enchendrab'una clica
50 Qe ficab' un lec à l'Africa:
Chuchas couma debiè bisca.
D'aïurs, pouiè pas oublida
Q'as Trouiens abiè, din sa bida,
Baïlat maï d'una despruzida.
55 Pioi se soubeniè lous mespris
D'aqel beligas de Paris,
Qe faghet pa cas de soun mourre:
Se rapelaba qe lou pourre,
Per faïr' embriaiga soun marit,
60 Er'entre las mans d'un manit
Qe, pu salop q'una bagassa,
Aou iech mai d'un cop pren[1] sa plassa.
De fés qe ia n'en caou pas tan
Per bous fa fa de michan san.
65 Aoussi se grazia lou feche
E lou diable la petounecha;
Poudés me dire lou trabal

[1] Le ms. semble donner *pen*, qui ne fournit aucun sens. Nous substituons *pren*, que la forme incertaine du *p* peut autoriser.

Qant, en regarden aiss' abal,
Bous bei, procha de la Sicilla,
70 La flota das Trouiens tranqilla,
Qe caminaba brabamen,
Per cuous butada d'un bon ben.
Bit' atala sa cariola
E bous galop' enco d'Eola,
75 Lou diou de las néblas, das béns,
Das nibous e daou michan tens.
Aqeste diou a soun rouiaoume
Au fin foun d'una granda baouma,
Ounte de segu rounca pas ;
80 Car qiat dessus un laouzas,
Ten en respec embe sa cana
Lou machistraou, la tremountana,
Lou cers, l'albichouès, lou marin,
L'aghialas, lou grec, lou garbin,
85 E caou sap can d'autres buffaïres
Qe siblou maï que de crestaïres.
S'era pas aqel machuraou,
Segu i' aouriè de trabal baou :
Homés, bestiaous, aoubres, muraias,
90 Boulestrarian couma de paias ;
Lous bens, lou sen clame daou chour,
De la baouma fan tout lou tour.
Per maou fair', aqela guzaïa,
Cerca lou traou de la saraïa ;
95 Mes n' ia mai d'un q'es atrapat,
Car es barrat aou cadenat.
Aqui la deessa macada
Arribet touta desratada
E san cadaoula ié dintret.
100 Dirai pa coussi s'enzenghet ;
Marou, q'aourié pougut ou faire,
Passa lis sus aqel affaire.
Çhunoun se mesfisaba pa.
Beche aqi q'entre ié dintra,
105 Achet las raoubas su la testa,
E, per tan qe seghesse lesta

Per las baïssa, touchour moustret
Beoucop mai q' ela noun boughet.
Lou diou i'e dis : *Perdoun, escuza.*
110 Mes aco n'era pa que ruza ;
Car aou foun n'era pa fachat
Daou poulit cuou q'aviè ghinchat.
La deessa, prou bergougnousa
(Sa camis' era un paou moustousa),
115 Respon : « S'achis de qicon mai :
I'a un bardot qe me desplaï,
Q' én sous souldas, en Italia,
Baï establi sa coulounia.
Moustran, qe s'en parle pa pus ;
120 Desbarassa-me d'aqel gus,
En me ié manden un ourache
Qe bous lous assip'aou passache,
Lous néghe toutes, tan qe soun,
En coulan sous baisseous aou foun.
125 Ai set nimphas per mas chambrieiras ;
Soun saiq'un paouqet garsounieiras ;
Mes en daco, san flatariè,
Mai d'un s'en acoutentariè.
La pu poulida, Deïopa,
130 Es de toutas la men salopa :
Se tan soulamen la bésias,
Segu bou n'engaouchïarias.
Sous iols, d'un blu q'un paou grizecha,
Soun tan couqis qe fan embecha ;
135 Son nas menut, prin, es ben fach.
A una pel coulou de lach.
Flourada coum' una cedieïra ;
Sa bouca es touchour risouieira ;
Sous tetinés blans, rouns et dus,
140 Tenoun pas dechout sous fichus.
Poutounecharias sas manetas
Doussas, pallotas e douietas.
A de peousses fins à manas,
De boutels qe sembloun tournas,
145 De penés pire que las fadas

E dos ancas repouteladas.
Maougré q'ache tan de beoutas,
És cafida de calitas:
Sap faïré la soup'aou froumache ;
150 Petassa ten ben un mainache ;
Fai lous enfans en perfectiou.
Bref, poudés pa trouba mïou.
Eh bé! bous la don'en mariache,
Sé mé boulés fa moun ouvrache. »
155 En l'aouzighen, lou beligas,
Se sentighet un ratigas ;
Penset crida : « *Bailas-la bite.* »
Mais se reprenghet tout de suite
E dighet : « Madama Chunoun,
160 Segu, n'era pas de besoun
D'una manida tan frianda
Per oubteni bostra demanda ;
Me fasés prou d'ounestetas :
De fes qe i' a me coubidas ;
165 M'abés fach abedre ma plassa
E se pot dire qu'es pa trassa.
Se bous m'abias pa proutechat,
Saiqe sarieï destituat.
S'acos era, pourieï, pecaïré !
170 Drech à l'espitaou m'ana chaire ;
Aoussi, boutas, qe qe boughés,
Bous ou farai, mai qe badés. »
Aqui dessus, à la mountagna,
Fic'un cop en dighén : « Caoucagna ! »
175 Sabe pa coussi s'enchounget,
Mes tant ia qe la traouqet,
Mêm'i faghet una brab'ascla.
Entre beire aqela fendascla,
Couma de parros afamas,
180 Can ié doubrissès lou clédas,
Lous bens bous prenou l'escourrida,
En se toustan à la sourtida.
Se pourrié chamaï calcula
Lous capels que bous fan boula,

185 Las chiminieiras rebaladas,
Las bitras oubertas, coupadas,
Lous coutiouns reboulumas
E toutés lous iols embourgnas ;
Anfin tout l'ourrible rabache
190 Qe fagheroun sus soun passaché.
Tron, grella, eliaous, tout se ie met;
Ploou decha gros couma lou det,
Faï negre nioch, et las oundadas
Montou tan naou qe las Arcadas.
195 Æneas, de la poou q'aghet,
Per ara s'estrementighet;
E bechen qe n'ia pa per rire,
Tout en souscan se met à dire :
« Boou cen fés maï estre crebas
200 Qe d'estre ansin assegutas.
Santapa ! couma boudriei ara
Estre restat à la bagara.
Achille, qu'ou sabié tan fa,
Aourié bé dégut me mata ! »
205 Tout emb'un cop la tremountana
Bous ie samboutis sa tartana.
L'aiga rechiscla daou pertout,
Tantot dessus, tantot dechout.
Lou baisseou toca lous nuaches,
210 Pioï baï beire lous couqiages.
D'un aoutre coustat, lou garbin
E soun cousi calamandrin
S'endarairou pa per maou faire :
Bous bufou coum'un troumpetaïre.
215 Chitou tres baisseous sus de ros
Ounte s'en fai milanta flos.
Au beou mitan de la tampesta,
La barca d'aqel paour' Aresta [1]
Achet aoussi soun ce qe caou.
220 Coum'un foulas, lou machistraou

[1] Est-ce une transformation, commandée par la rime, du nom d'Alethes, *grandævus Alethes?*

Ben, e ie mand' una alenada
Sus sa poupa destrantaiada;
De la tintaina lou sambroun
Faghet resqilla lou patroun,
225 Qe d'amoun cabusset de testa !
Ah! poudés me dire la festa
Can lou baisseou, tout fendasclat,
De degus seghet pas menat.
Se tousta, per la tramountana,
230 Se doubris coum'una miougrana;
Poumpa l'aiga de tout coustat,
Coum' un souiè descourdurat;
Mai qu'un bourdet bira, rebira.
S'enfouza...Adioussias! caou lou tira?
235 Chacun emballet per sa par
Mai d'un pichet d'aiga de mar.
De ion en ion, besias, pécaïré,
Ben penecà caouqé nadaïré.
L'un, q'era pa 'stat tan talos,
240 S'er' espatat sus una pos
E se n'en serbissié per bioure,
Coum' un apendris fai d'un cioure;
Un aoutre, din lou negafol,
Per pas estre manchat daou chol,
245 Tan qe poudié se tremoussaba;
Mes de gaira noun abansaba.
Pourtan, aou fin foun de la mar,
Neptuna, qe fasiè de lar,
Aousis l'aiga qe grumechaba
250 E la tampesta qe bufaba :
Defora l'aiga mes lou nas;
Mes l'abié sourtit tout escas
Q'un'aoura fol'à rebaleta
Bous i escamota sa casqeta.
255 Lou diou, qu'achet paou d'un raoumas,
Reneghet com'un tarnagas,
E dighet en biran la garra :
« Tron d'un goi d'aqela bagarra!
Quintés soun lous poulissounos

260 Qe fan aqeste terigos?
Aï Chupiter me patafiola!
Crese q'aco's lous bens d'Eola.
Te i'e fou...! mes aï pas lou tén.
Baou maï calma lou tramblamen,
265 E pioï acouti ma couifura:
Aprocha-te, granda boulura,
(Aqel perpaou er'adressat
Aou ben qe l'avié descouifat),
Dig'à tous amis un paou bite
270 D'arma lou galop tout de suite.
Anas-bou'n dir'à bostre diou
Qe ce q'es mioune n'es pas siou.
Se boou, dedin sa permenada,
Poudès benta touta l'annada:
275 Aissi boulen pa prene maou.
Q'adoun bous tengh'a soun oustaou. »
En barchan d'aqela maniera,
Neptun'abié l'er en coulera;
Aoussi chaca ben s'esfraiet,
280 Tenghet l'alé tan qe poughet
E s'ensaoubet din sa remisa,
En roundinan de michantisa.
Ansinda, san saoupré perqé,
Can lous counpagnouns daou debé
285 Se mordou, se tustou, s'anglandou,
Embe ce que podou se mandou,
E, per se tira de detchout,
La furou faï arma de tout.
Mes s' una bona remassada
290 Tomba dessus la moulounada,
Chacun que bouïé s'assuca
S'ensaouba per pa se bagna;
Antaou lous bens s'encourigherou,
Amaï segu ben qe fagherou.
295 Entremen qe s'era parlat,
La casqet' abiè caminat,
E decha prou ion se troubaba
Dounte soun mestre la cercaba.

A la fin, laiat d'ana 'n peou,
300 Lou diou s'aprouchet d'un baisseou
E dighet d'una boues mouqeta :
« Aourias pa bis una casqeta ? »
— « Nani, ié respon l'amiral,
Amaï dinc aqeste rambal,
305 Tamben se pot estre perduda....
E bous caou ana testa nuda,
A men qe me faghés l'ounou
De prene un bounet de coutou ;
Embé gran plesi bous l'oufrisse
310 E bous sera d'un gran serbisse ;
Se lou cargas, farias pa maou,
Qe bous tendrié beoucop [pu] caou. »
Un' attentioun tan paou coumuna
Estoumaqet lou diou Neptuna.
315 Lous qe su mar besiè trépa
Per aqi lou gastabou pa.
Aoussi boughet pas estre en resta
E, can achet bounet en testa,
Respoundet : « En bous remercian ;
320 Caou qe bous don' un cop de man. »
Dis e ié fiq'una cridada
D'una boues q' era pa gamada.
De suita un moulou de tritouns,
D'escambarlous dessus de touns,
325 Qe courrissièn couma de lèbres,
Bengherou tout faghen ténèbres,
Enbe de cournés à bouqin :
« Anen, ce dis lou diou marin,
Carechas-me d'un' escourida
330 Aqesta flotta deglezida.
Couma besés, i en caou pa tan,
Ansinda la menarés plan. »
Lous tritouns, pa pu leou l'entendre,
S'atalerou sans pus atendre,
335 E lous baïsseous miech engrunas
Ban couma s'erou pa toucas.
Lou diou mem' embe sa maneta

Pire qe Sansoun l'aherméta(?),
Ne sousten su l'aiga un parel,
340 Q'aourien begut un gloup sans el,
Pourtan la flota ansin butada,
Aou bor seghet bite arribada.
Chacun sourtis de soun baisseou
En cridan : « Era pas trop léou ! »
345 E, salas couma una coudena,
S'espatou miech morts sus l'arena.
S'atroubabou dedins un graou
An ounte tout se tenié siaou.
L'aiga, qe i era pa bentada,
350 Ié dourmissié touta l'annada.
Dous ros, naous qe be talamén,
Ie serbissié[n] de paraben.
l' abié, sus aqeles roucasses,
Un bos roumplit de courpatassés[1];
355 Embas n'ia un q'èra traoucat,
En dedin era tapissat
De tan, d'eoure, de coucoumelas,
De capilleri, d'agradelas,
Qe l'on besié pa las parés.
360 Un pichotet riou, linde e frés,
Sourtissié d'entre de peiretas
De creissous, de margaridetas ;
Las trinqieiras, lous courdouniès,
Ié fasien sas crebas en pès.
365 Aou fin foun d'aqel ermitache,
S'era fatch un seti d'erbache ;
Enfin ér'un fort brave endretch
Per frecanta, can faï pa frech.
Aoussi, sans estre débignaïre,
370 Se besiè, sans debana gaïré,
Aou seti q'era tout caoucat,
Qe las nimphas i abien trépat.
Seghet aïlai q'aqest'Acate

[1] *Coupalassés*, dans le manuscrit : mot qui ne présente aucun sens acceptable.

Se sounchet de fa lou recate.
375 De soun gourdou tir'un briqet,
Se pica très cop su lou det;
Mes, couma qicon, tan ié manda
Qé, ma foué ! soun esca s'embranda.
Bité acampet de tout coustat
380 De ramia, de bruc secat,
E per prene una estourouïada,
Faghet una granda brazada.
Alors chacun benghet seca
Lou pan q'abien poughut saouba,
385 De lar tout trempe de saoumura,
De blat rounplit de mousidura;
Pioï, faouta de moulis à ben,
Lou trisserou tan maou que ben
En de peiras ; mes soun aïzina
390 Fasié pa de flou de farina.
Entremen qe fasien bon fioc,
Æné' escalet sus un roc
Per beir'un paou se debistaba
Lous coumpagnous qe ié mancaba.
395 Oh! boutas ! bechet pa degus,
Mes aouzighet fossa coucus :
« Acata, bacla ma flasqeta,
Sou dis à soun *camaradeta,*
Carghen moun fusil à dous cos
400 E faghen un tour din lou bos ;
Beiren de faire caouca cassa
Per abedr'un paou de fricassa. »
De fet, dins un parés de ten,
Couma s'abié tira prou ben,
405 Tuet noous coucus, dech margassas,
Un beou parel de tartarassas,
Tres cabochas e qatre chos.
Aourié be tuat maï q'acos,
Mes, coum'abié pas de por d'armas,
410 Rebenghet, de poou das chandarmas.
Entre que seghet arribat,
Lou chibié seghet leou plumat,

Pioi ié tirerou l'embounnada.
Bouïen ne fair'un brouchada ;
415 Mes, couma n'aourien p'agut prou,
S'enzengherou beoucop miou :
Apresterou tout en intrada,
La saoussa seghet aloungada ;
Aco faghet mancha de pan
420 E chacun sadoulet la fan.
Per q'achessou pa la pipida,
La ribota seghet munida
D'un sizen de bi de dous ans
Qe n'era pa das pu michans,
425 Maï q'achess'un paou gous à bouta :
Ié l'abien douna din la routa,
E per ce qe i abié coustat,
Era de bona calitat.
Entre qe segueroun à taoula,
430 Lou chénéral pren la paraoula ;
Se moca d'abord, escoupis,
Se grata las ussas e dis :
« Anen, moustan, camaradetas,
Achés pa de minas mouqetas ;
435 Despioï qe besès de peïs,
Ses bé maï estas samboutis.
Faou pa q'aqel trassa d'ourache
Bous aflaqighe lou courache,
Ou bous lebe bostre apetis.
440 Bous prendran be per d'emperis,
Se chunas aprés la fatiga.
Moustras q'abés pa l'enteriga.
Foummida ! me surprendrés ben,
Se bous reformou per la den.
445 Anen, foutrals, biba la choïa !
Se m'en cresez, faghen la roïa.
Sans counta qe, san fa semblan,
Touchour caminan, caminan
E nous saran de la patria
450 Qe nous aten en Italia.
Nous sen be troumpas caoucas fés ;

Es pa l'acourcha q'aben prés ;
Mes lous dious bous moustraran couma
Toutes lous camis ban à Rouma.
455 Segu, boutas, arribaren,
Mai qe marchen e qe marchen. »
Après aqel tret d'eloqansa,
Bailet a chacun de pitansa
(Fossa saoussa e pa gaïre car).
460 El s'enganet pa per sa par
E boufet couma un acabaïre.
Lous aoutres, de lou beïre faïre,
Sans counta q'abien un paou fan,
Aco, ma fouè, ie dounet ban.
465 Toumberou dessus la fartaïa
Coum' un pudis su la boulaïa,
E san crenta on pourrié chouga
Qe mancherou san moustriga.
Can, a forsa d'aoussa lòu couide,
470 Lou sizen seghet mitat bouide,
Qe lou bentre seghet coumoul
E qe chacun seghet sadoul :
« De qe ! dis un de l'assemblada,
Nous manca maï d'un camarada :
475 Es aco se s' erou negas ! »
« Au dianches ! de qe rebecas ? »
Ie respon un qe dicheraba
E q'aqel perpaou derenchaba :
« Bostra bilena reflecciou
480 Pot nous coupa la dichestioun. »
De fet, per moustra sa bel' ama,
Chacun se lèba, sousca, brama ;
Aqela banda de camels
Plourabou couma de budels.
485 Mes entr'elles se counsoulabou
E doussamenet recitabou
La priera de sen Ghien :
« *Sén prou per mancha de q'aben.* »
Endaco lou soureil baissaba
490 E la fresquieira se lebaba.

Amoundaou, lou gran Chupiter,
Sus soun aireta preniè l'er ;
Amb'una luneta ghinchaba
De que sus terra se passaba.
495 Couma era aqi fort afairat
Per regarda de tout coustat,
Benus, trista, maou penchinada,
Ben, e dis tout emmouninada :
« Bous que sus tera coum' aou ciel
500 Abés lou pan e lou coutel,
Digas, de q'a pougu bous faire
Moun bastardou per bous desplaïre,
Q'oucasiounnés tan de tracas
Emb'un enfan q'es tan bravas ?
505 Pecaire ! de plesi bababe,
De tant q'à bous iéou me fizabe.
M'abias tan dich qe lous Trouiens
Farien espeli lous Roumens,
Pople trafiè qe, per la guerra,
510 Doundariè la mar e la terra ;
Can aproumetés, iéou creiriei
Q'aco 's pa paraula de rei.
Ce qu'abias ditch me counsoulaba,
Can caouqe malhur lou macaba.
515 Pardiou ! disiei, i' a pa de maou ;
Ne sentirà miou lou gaou.
Mes à la longa me fatighe ;
Es tén anfin q'aisso finighe.
De qé, cabalisca ! Antenor,
520 Tout engrunat e mitat mor,
A foundat una coulounia
Q'un chour débendra la patria
Daou gran sent Antouèna daou por;
E ieou que soui mai q'Antenor,
525 Q'aï una prou poulida mina,
Qe soui un paou vostra cousina,
Que restan din lou mem' oustaou,
Perqé me tratas pas antaou ?
Perqé mas barcas maou menadas,

530 Daou ben touchours debariadas,
Batou l'antifla sus lous ros?
De qe serbis d'estre debos? »
Antaou Benus, touta doulenta,
Aou gran boun Diou portet sa plenta.
535 Soun er laïat, un paou michan,
Rendié soun mourre pu frian.
Chupiter, q'aima la manida,
L'atroubet talamen poulida,
Embe soun ieol tout aigalous,
540 Qe la rouzighet de poutous...
Trouba lou conte es pa facile.
Tout ce qe ia, es que Birchile
A dich poutous aou pluriel
(Se poutounecha redde aou ciel).
545 Chupiter doun, dis moun moudèla,
Baizet et rebaizet la béla;
[E] pioi ié dighet en righen,
Couma s'abié tout soun bon sèn:
« Baï ! acala-bous, m'amigheta,
550 Un diou n'es pa 'na chiroueta ;
Qan aï dich qiquon una fés,
Es taca d'oli! ... Doun, beirés
La bila en toutas sas défensas,
Sous barris, sas apartenensas,
555 Q'aï aproumés à vostre enfan ;
Anfin aqel gran galipian,
Aou ciel mountara sans escala ...
Saiqe me cresés pa, foutrala?
Pardiou ! entremen qe ié sen,
560 Baou bous moustra ce qe reben
A bostre enfan embé sa clica.
Aïci ma lanterna mazica.
« Besés dabord bostre pichot
Qe se counduis pa coum'un sot;
565 Agachas couma se roussega
Embé lous qe ié cercou brega.
Lous Italiens saran lécas ;
Pioï, tranquille din sous estas,

Ié pourra chourra tres annadas.
570 Entre qe las aoura passadas,
Bostre pichot fil Ascagnou,
Ou per soun escaï-noun Chulou,
Sera rei trent' ans de sa bida.
Per el, Alba sera munida
575 D'una paret de bon frechaou,
E ie chanchara soun oustaou.
Aprés la mort d'aquel mounarca,
Que menava tan ben sa barca,
Aou trone sous pichos enfans
580 Se carraran be tre cens ans,
D'aqui tan qu'una relichousa
(Bous preghe d'estre pas chalousa),
En fringan embe lou diou Mars,
Esculle dous bessous bastars,
585 Q'aouran un loup per sa nourissa,
Amaï qe faran la poulissa,
Un cop qe seran bengus grans.
Aqueles dous brabes enfans,
Segu seran pas ridiculles,
590 Per abedre trop d'escrupulles :
Anaran, su lous grans camis,
Emb una banda de couqis,
E i aleouchiran lou bagache
Das qe ié seran de passache.
595 Tout, ou sabés, n'a pas qu'un tens.
Pioï seran de for brabas gens
E foundaran la coulounia
Qe das Roumens es la patria.
Qe dis Roumens, dis pa talos ;
600 Aoussi ne seran pas manchos.
Dessus la mar couma sus terra,
A tout pertout faran la ghera.
De lous beire tan ben tusta,
Chunoun mema lous aimara,
605 Ela que ioï, tan lous detesta,
Ié farié presen de la pesta.
Bous diré penden can de tén

Durara soun goubernamen,
Aco serié pu dificile.
610 (Nota: Aisso ben qe Birchile,
Q'ansida lou fasié parla,
S'entendié pas à debigna.)
Endaco ses tan amistousa,
Qe bous diraï, se sés curiousa,
615 Q'aban qe siechou demoulis,
N'i a per maï de qatre matis. »
Chupiter, apres sa tirada,
Ye tournet faire una brassada,
Pioï dighet a soun messaché
620 De s'agandi d'un cop de pe
Co de la reina de Cartacha,
De poou qe seghesse pas sacha
E qe ressaghesse Æneas
Couma l'on reçap un guzas.
625 Mercura q'a, fouches! bon' ala,
Dins un parés de tem dabala
E buffa aou cor das Tiriens
La charitat per lous Trouiens.
Pourtan, aou ciel qe blanqechaba,
630 Couma l'aourora pounchechaba,
Æneas, q'abié maou dourmit,
Se rebeiet tout abestit.
A l'embés carghet sous debasses,
S'embraiet, noun sans embarasses,
635 E courighet destrassouna
Acata que branlaba pa.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Soldat et Moine. — Vie de saint Guilhem-du-Désert; par l'abbé J.-E. Saumade. — Montpellier, Calas, 1878; in-8°, XII-416 pages

La période carolingienne du midi de la France est encore fort obscure; mais il n'en est pas de plus attachante, malgré l'apparente confusion de son développement.

M. l'abbé Saumade ae ntrepris de raconter, dans l'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre, al vie, d'abord militaire et ensuite religieuse, d'un des hommes qui participèrent à l'évolution sociale et littéraire partie du ministère d'Eligius (saint Éloi) pour aboutir, à travers les multiples péripéties des guerres germaniques, sarrasines et vasconnes, au règne prodigieux de Charlemagne. Avant de devenir le fondateur du monastère de Gellone, Guilhem avait été un des meilleurs capitaines de l'empereur franc; la conquête de Barcelone, celle de la Marche d'Espagne, furent en grande partie son œuvre. La vigilance et l'équité de son administration, comme duc de Toulouse, pacifièrent des contrées restées jusqu'alors profondément hostiles à la dynastie de Pépin le Bref; mais celui que l'on devait nommer le « père de la patrie », le « bras droit de Charles » et le « prince de toute la Gaule[1] », résolut de quitter le monde après la diète de Thionville et de se retirer à Saint-Guilhem, où il mourut en 812. La poésie épique lui a fait un nom plus considérable que l'histoire proprement dite, et vingt-trois épopées diverses ont été groupées autour de sa famille et de son nom. La mort de Roland à Roncevaux a été, comme on le sait, le point de départ de sa renommée dans les gestes de la langue d'oil. La bataille de Villedaigne, perdue contre les Sarrasins en 793, semble, elle aussi, n'avoir pas été étrangère à la fortune poétique du duc de Toulouse et, par conséquent, à la détermination de certains traits du cycle auquel il a donné naissance. La fertile imagination des trouvères a réuni ensemble des faits empruntés à l'histoire de Guilhem, comte de Provence; de Guilhem, comte de Poitiers, puis duc d'Aquitaine; de Guillaume, comte de Mortreuil-sur-Mer, au Xe siècle; à celle de quelques autres princes du même nom ; mais il est curieux de constater que les deux cycles concentrent autour des figures de deux vaincus une grande part de la vie épique de la France médiévale.

[1] *Princeps totius Galliæ finibus*, dit la charte assez douteuse de Juliofroi. Peut-être, comme le remarque M. S., l'appellation *princeps Galliæ* a été employée, par une erreur de copie, au lieu et place de celle de *princeps Gothiæ*, que plusieurs auteurs donnent à Guilhem.

M. S. a raconté, dans un style fort agréable et d'une saveur toute littéraire, la vie de Guilhem depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Il l'a complétée au moyen de la biographie sommaire de ses enfants, parmi lesquels le plus célèbre fut Bernard de Septimanie, décapité en 844 par ordre de Charles le Chauve, et dont l'épitaphe en vers octosyllabiques monorimés constituerait le premier texte completen langue du midi de la France, si l'authenticité n'en avait été presque unanimement contestée[1].

Quoique la *Vie de saint Guilhem* ait été écrite dans un but d'édification hagiologique, l'auteur y a joint un appendice contenant un résumé de la geste de Guillaume d'Orange et des indications sur les sources de l'histoire du duc d'Aquitaine, ou la critique des deux chartes de fondation de Gellone. Les travaux récents n'y sont pas oubliés, et l'étude par laquelle M. Ch. Revillout croit pouvoir conclure que la composition de la *Vita sancti Willelmi* doit être placée aux environs de l'année 1122, est mentionnée avec éloge[2]. Contrairement aux conclusions du savant professeur et conformément à celles des derniers annotateurs de l'*Histoire de Languedoc*, M. S. verrait dans cette Vie « un double travail : une partie faite au IXe siècle, peu après la mort de saint Guilhem, et purement destinée à l'édification des fidèles, et une refonte bien postérieure, du XIe siècle peut-être, qui aurait mêlé à

[1] Pour être conforme à la publication que Borel en fit pour la première fois dans ses *Antiquités de Castres*, cette épitaphe, citée d'ailleurs par M. S. sous toutes réserves, doit être rétablie de la manière suivante :

Assi i'ay lo comte Bernad,
Fisel credeire al sang sacrat,
Que sempre prud' hom és estat.
Preguen la diuina bontat
Qu'aquela fi que lo tuat
Posqua soy arma aber saluat.

Tout en se référant à Borel, Raynouard copie inexactement ces six vers dans son *Choix des poésies orig. dès troub.*, II, cxxv. Il imprime *aissi*, *jai*, *prud hom es*, *preguem* et *bountat*.

[2] *Étude historique et littéraire sur l'ouvrage latin intitulé Vie de saint Guillaume*. Montpellier, Martel, 1876, in-4°, 82 pages. L'opinion de M. Revillout, à laquelle M. G. Paris s'est rallié (*Romania*, VI, 467), semble meilleure que celle des récents éditeurs de l'*Histoire de Languedoc*.

Dans la seconde édition de son travail, M. S. fera sagement de tenir compte des conclusions de M. G. Paris, en ce qui touche les deux sœurs du duc de Toulouse et le bouclier que ce dernier aurait déposé à Brioude sur l'autel de saint Julien (*Romania*, VI, 467). M. S. aurait pu consulter également le savant travail de M. Paris *Sur un vers du Coronement Loois* (*Romania*, I, 177).

l'ancien texte quelques-uns des récits légendaires qu'on faisait sur le vaillant dompteur des Sarrasins. » (P. 310.)

Saint Guilhem aurait fourni à M. S. un chapitre d'histoire traditionnelle qui eût été court, sans doute, mais auquel l'intérêt n'aurait pas fait défaut. Le général de Charlemagne n'a pas, comme d'autres renommées militaires [1], absolument disparu du souvenir des populations languedociennes. Est-ce à ses succès d'homme de guerre ou à son auréole de saint qu'il le doit? Il serait difficile de le dire. Toujours est-il que l'on montre encore, sur la route d'Aniane à Saint-Guilhem, un kilomètre et demi avant d'arriver à la deuxième de ces localités, un endroit nommé *lou Pahou*, où la chaîne de Puéchabon présente à la vue un avancement mince et large, suspendu sur l'Hérault en forme de queue de paon. C'est là que saint Guilhem, monté sur un cheval noir et bardé de fer, passait en apportant à Gellone la relique de la vraie Croix. A un détour du chemin, sur un rocher à pic, il entendit des cris et vit tout à coup une troupe de Sarrasins se précipiter sur lui. Il ordonne alors à son cheval de sauter la rivière d'une enjambée. L'élan de celui-ci fut si violent, que sa tête et son pied droit marquèrent leur empreinte sur le rocher de la rive gauche, tandis que sa queue en laissait une seconde sur celui de la rive opposée, à la base même de la hauteur sur laquelle les infidèles s'arrêtèrent immédiatement, pétrifiés par le regard miraculeux du saint.

L'élargissement de la route actuelle a été funeste à la persistance de cette tradition : on distingue à peine l'empreinte de la grande tête et du large pied du cheval. Seules, les pointes tourmentées des rochers figurent encore, d'une manière approximative, les Sarrasins que la vue du héros pétrifia d'épouvante.

On répète aussi sur le château du Géant, qui domine Saint-Guilhem et que le *Voyage pittoresque* du baron Taylor a mal à propos transformé en château de don Juan (!!), une légende à laquelle feu l'abbé

[1] Les contes historiques proprement dits sont fort rares dans le Midi ; leur origine est même savante dans la plupart des cas, surtout lorsqu'il est question de personnages militaires. Les comparaisons et les formules rustiques seraient peut-être moins pauvres en indications nominatives. Les plus anciennes sont relatives à César : *Es un traval de Cesar. Es fier, — ardit, — brave* ou *valhent couma un Cesar*. La plus récente, *Es pas la mort de Turenna*, encore très-répandue en Languedoc et dans le Rouergue, atteste l'étendue des appréhensions que la mort du grand capitaine éveilla dans toute la France.

Les formules sur Arthur et Roland sont peut-être d'origine littéraire. Celles qui concernent Annibal et Marius ont été accréditées par les lettrés à l'époque de la Renaissance.

Léon Vinas fait une allusion sommaire dans sa *Monographie de Gellone*[1].

Au XVIe siècle, les religieux, voulant préserver de la fureur des calvinistes les reliques les plus précieuses de l'abbaye, renouvelèrent à leur manière un stratagème dont Guillaume au Court-Nez avait, selon le *Charroi de Nimes*, usé lors de la prise de cette ville. On sait par Catel[2] que les moines de Gellone possédaient, au commencement du XVIIe siècle, « un grand tome....en vers français » où se trouvait le *Charroi*, et qu'ils y ont probablement puisé l'idée de ce stratagème ; mais il serait utile de rechercher si la tradition des environs de Saint-Guilhem en a conservé le souvenir.

L'habitude populaire d'aller manger à la campagne l'omelette au jambon du lundi de Pâques remonterait enfin, selon quelques-uns, au cuisinier du duc de Toulouse.

L'usage en question est encore très-répandu dans le midi de la France, et plus particulièrement à Montpellier, à Nimes et à Béziers.

On serait tenté de rattacher à Gellone une prière sarcastique que tout le monde connaît dans la première de ces trois villes:

Lou benedicitè de Sent Guilhem :
Sen prou per manjà ça qu'aven.
Se quauqu'un dèu venì,
Que se cope la camba en camì[3] !

Faut-il voir dans ces vers un reproche d'inhospitalité adressé à l'abbaye de Gellone, ou tout au moins à la population d'un village vers lequel se dirigeaient tous les ans une foule de visiteurs et de pèlerins? L'explication semblerait naturelle, et cependant je serais porté à considérer ce quatrain comme une réplique intéressée, opposée par les Montpelliérains, à des accusations émanant des villages qui entourent le chef-lieu du département de l'Hérault :

Couvit de Mount-peliè,
Couvit de l'escaliè[4].

[1] *Visite rétrospective à Saint-Guilhem-du-Désert. Monographie de Gellone*. Paris, Bray et Retaux, 1875; in-12, p. 170.

[2] *Histoire des comtes de Tolose,* par M. Guillaume Catel. Tolose, Bosc, 1623, p. 50. Catel, p. 51, a noté le premier la mention faite par Orderic Vital de la *Vie de saint Guillaume* apportée à Saint-Evroul par Antoine, moine de Winchester.

Le manuscrit vu par Catel est actuellement à Paris, Bibliothèque nationale, n° 774 du fonds français. (Voyez *Romania,* II, 335.)

[3] Publié pour la première fois par MM. Montel et Lambert, *Revue*, 1re série, IV, 586.

[4] *Dictionn. lang.-fr.*; Alais, 1820, II, 376. La version que l'abbé de Sau-

Dans une ville commerciale et d'origine relativement récente, les habitudes hospitalières des époques anciennes durent décroître plus promptement que dans les campagnes, où, de nos jours encore, un paysan croirait manquer à la première de ses obligations s'il n'offrait des rafraîchissements à l'étranger qui franchit le seuil de sa porte. Il ne serait donc pas impossible que l'abandon de cet usage ait motivé la composition du distique par lequel on constatait que les Montpelliérains conviaient au repas de famille ceux-là seulement qui ne pouvaient en profiter. Le bas de l'escalier était, en effet, l'endroit où le visiteur prenait congé de ses hôtes pour enfourcher la monture qui devait le ramener chez lui. Les habitants de Montpellier, eux, auraient repliqué par le quatrain qui accuse les gens de Saint-Guilhem, non pas de manquer aux devoirs de l'hospitalité, mais de souhaiter la perte d'une jambe à leurs futurs visiteurs :

Se quauqu'un deu venì,
Que se cope la camba en camì !

Telle est l'explication, — peut-être bien conjecturale, — que je donnerais de ces deux sarcasmes populaires.

A. Roque-Ferrier.

Chants des félibres.— Poésies provençales modernes, traduites en vers français, avec de nombreuses notes, par François Delille. Paris, Auguste Ghio, 1881; in-12, xiv-316 pages.

Trop de membres de la *Société des langues romanes* ou de collaborateurs de la *Revue* ont l'honneur de figurer dans le recueil de M. Delille pour qu'il soit possible d'en donner ici une appréciation critique. Mais il nous sera permis de dire qu'il est de nature à répandre le goût de la littérature méridionale et à suggérer le désir d'étudier plus directement les principaux poëtes du Languedoc et de la Provence. Les notes biographiques de l'auteur sont, dans leur brièveté, aussi exactes que judicieuses, et nous n'avons guère trouvé que les points suivants à rectifier ou à compléter.

P. 72. *La Bisca*, de M. Louis Roumieux, n'a pas été publiée par la *Revue* en 1879. L'auteur de ces lignes en a seulement inséré quelques scènes dans une étude sur *la Bisca et l'inauguration du Théâtre roman*, 3e série, III, 237 (numéro d'avril-juin 1880).

P. 136. *Lous Bords dau Lez*, par Mme de Ricard, indiqués comme ayant été publiés dans le recueil collectif de la *Cigale*, ont, au contraire, paru pour la première fois dans la *Revue* en 1878, 2e série, V, p. 84.

vages y a notée a été recueillie aux environs d'Alais, ce qui prouve l'extrême diffusion de ces deux vers.

P. 177. Il est dit que les poésies de feu l'abbé Aubert seront bientôt réunies en un volume par l'abbé Terrier, son légataire, et qu'elles seront intitulées *li Passo-tèms d'un Curat de villàgi*. Cette publication ne constituera qu'une édition nouvelle et complète des vers que M. Aubert fit paraître, sous le même titre, il y a vingt-deux ans au moins. Voyez *Armana prouvençau* de 1858, p. 92, un article où M. Mistral en donnait un compte rendu très-favorable.

P. 180. M. D. parle des poésies de feu le frère Théobald (des Écoles chrétiennes) avec l'éloge qu'elles méritent. Les archives de la Société conservent de lui, — circonstance qu'ignorait naturellement l'auteur, — deux poëmes inédits: *l'Istòri d'un aglan* et *li Proumiés aposto de la Gaulo miejournalo*. Quelques strophes du premier ont paru dans la relation du *Concours littéraire et philologique de l'année* 1875. Paris, Vieweg, 1875; in-8°, p. 163.

P. 196. *Sent Marsal à Tula,* poëme de M. l'abbé Roux, que M. D. dit avoir été publié à l'Imprimerie centrale du Midi, a paru d'abord dans la *Revue*, 2e série, II, p. 274.

P. 239. Avant d'être inséré dans l'*Armana prouvençau* de 1881, le sonnet de M. Ch. Boy, *la Jano d'Arc de la princesso Marìo*, a été publié à vingt-cinq exemplaires. Lyon, Albert, 1880; in-8°, 4 pages.

C'est à l'amabilité de M. Boy que je dois de posséder un de ces exemplaires et de pouvoir rectifier une assertion qui serait d'autant mieux accréditée, que toute pièce tirée à nombre restreint est condamnée à disparaître rapidement de la circulation littéraire.

P. 252. Parlant des *Bourgadiero* de M. Bigot, M. D. dit qu'elles ont été écrites en languedocien. Lisez provençal-nimois pour être philologiquement exact. En les qualifiant comme il l'a fait, M. D. s'est conformé à une habitude locale et relativement ancienne. Tandis que les philologues parisiens, et même bon nombre de méridionaux[1], englobent le provençal, le languedocien et le limousin, sous la dénomination commune de provençal, un fait inverse se produit en petit dans le département du Gard, où l'on nomme languedocien l'idiome foncièrement provençal usité à Nimes et aux environs de cette ville. Aubanel, par exemple, a publié sous le titre de *l'Anacréon languedocien* ses heureuses imitations du poëte de Téos.

P. 271. C'est par erreur que M. D. dit que la *Revue des langues romanes* a publié des poésies de M. Antonin Glaize. Une seule, — et c'est vraiment dommage, — a été insérée dans *le Parage à Maguelone*, *Revue*, 2e série, VI, 148. Encore a-t-elle été empruntée à une autre publication.

[1] C'est ce qu'a fait M. le docteur Espagne, en intitulant un de ses plus intéressants travaux: *Influences provençales dans la langue de Molière.*

P. 290. *Lou Plaidejaire*, par M. Melchior Barthés, n'a pas été publié dans la *Revue*. Le n° de juillet-septembre 1878, qu'indique M. D., renferme seulement un compte rendu des *Flouretos de mountagno*, où se lit cette charmante comédie.

P. 296. Une coquille d'impression a transformé en poëte limousin, Peyrottes, qui était né à Clermont-l'Hérault, et qui donna une certaine notoriété littéraire au sous-dialecte lodévois.

Ces rectifications paraîtront insignifiantes, si l'on veut bien remarquer que le recueil de M. D. contient des notes afférentes à plus de cent poëtes méridionaux.

A. Roque-Ferrier.

PÉRIODIQUES

Romania, 36.— P. 497. W. Braghirolli, P. Meyer, G. Paris. *Inventaire des manuscrits en langue française*, possédés par Francesco Gonzaga I, capitaine de Mantoue, mort en 1407. Utile publication, heureusement complétée par un commentaire historico-littéraire et bibliographique très-détaillé, dû à MM. G. Paris et P. Meyer. — P. 515, G, Paris, *Sur un épisode d'Aimeri de Narbonne*. Savante et très-curieuse dissertation d'histoire littéraire. — P. 547. Victor Smith, *Un mariage dans le haut Forez. Usages et chants*. — P. 571. A. Bos, *Note sur le créole que l'on parle à l'île Maurice, ancienne Ile de France*. Cette courte notice est intéressante, malgré quelques imperfections qui dénotent un philologue novice. On regrette que l'auteur n'y ait pas joint des spécimens un peu étendus du patois créole.— P. 579. *Mélanges*. 1° *Desver* = *de-ex-ripare* (Ulrich). Etymologie qui me paraît d'autant plus satisfaisante, que je l'avais depuis assez longtemps consignée dans mes notes. Elle a l'avantage de rendre compte en même temps des deux formes *desver* et *derver*, l'*s* de la première étant représenté par l'*x*, de *de-ex-ripare ;* l'*r* de la seconde, par l'*r* de *de-ex-ripare :* 1° *de-ex-(ri)pare*. 2° *de-ex-(r)ipare*. L'objection de M. G. Paris, qui suppose un *e* bref originel à cause de la mouillure que présente le wallon *dierve* et *dierver*, serait sans valeur, si elle ne s'appuyait que sur les exemples fournis par ce dialecte, qui mouillait d'habitude l'*e* latin en position. Ce qui lui donnerait plus de force, ce serait de rencontrer *diervs* à la rime et dans un dialecte autre que le wallon ou le picard oriental. *Pouture* (C. Joret). Presque en même temps que M. Joret, M. Foerster (*Zeitschrift*, 1880, p. 378, présentait la même étymologie, *pouture* = *pultura*. 3° Portugais *er*, *ar* = fr. *re* (J. Cornu). 4° *Le Vent et la Discorde* (Julien Havet). 5° *Chanson recueillie à Menton* (Andrews).— P. 592. *Comptes rendus*.

1° Hugo Andresen, *Maistre Wace 's Roman de Rou et des ducs de Normandie*. Érster Band, I. und II. Theil, 1877, xcvi-238 p. Zweiter Band, III-The il, 1879, v-828 p. (G. P.) 2° Amédée Mercier, *Histoire des participes français*, 1879, Paris, Wieweg; in-8°, 160 p. — J. Bastin, *le Participe passé dans la langue française et son histoire* (Kr. Nyrop). 3° Francesco Sabatini, *Abelardo ed Eloisa secondo la tradizione popolare*. Roma, Müller, 1880; in-8°, 126 p. [G. P.]. — P. 619. *Périodiques*. — P. 629. *Chronique*.

A. B.

CHRONIQUE

L'activité des travailleurs contemporains, surexcitée par d'incessantes découvertes, s'exerce avec ardeur dans toutes les branches de la science. Plus que jamais les problèmes de l'origine et du développement historique des races humaines attirent l'attention générale, et rien de ce qui touche aux mœurs, aux habitudes, aux langages de nos ancêtres, sur les différentes parties du globe, ne saurait être indifférent.

Parmi les sources d'information les plus précieuses et les moins explorées encore, peut-être en raison de la difficulté spéciale qu'elles présentent, l'une des plus importantes est constituée par les *Littératures populaires*. Nous entendons par là les produits spontanés du génie d'un peuple, éclos en dehors de toute culture, de toute recherche artificielle, œuvres naïves des campagnards, des paysans, des soldats: amusements enfantins; sentences improvisées au milieu des difficultés de l'existence; chansons écloses aux heures trop rares des joies champêtres et des fêtes de famille.

Recueillir et mettre à la portée des hommes de science ces éléments si curieux d'étude, c'est la tâche difficile et méritoire à laquelle se sont adonnés un grand nombre de spécialistes. Mais leurs efforts demeurent souvent stériles, et bien des notes utiles, bien des manuscrits d'un très-haut intérêt, demeurent enfouis dans des cartons ou ne sont imprimés que par fragments et à des dates très-espacées, dans des recueils provinciaux trop peu connus.

En publiant le recueil collectif qu'ils intitulent: *les Littératures populaires de toutes les nations*, MM. Maisonneuve et C° se sont proposé:

De faciliter ce travail de recherche, de préparer les éléments d'une étude générale et comparative, de présenter au monde savant un résumé aussi précis, mais aussi complet que possible, de toutes les littératures populaires. Les contes, les chansons, les proverbes, les pièce-de théâtre, les formules superstitieuses, y figureront, méthodiquement classés. Les contes et les légendes en formeront la part principale; ces vieux récits, où les anciennes croyances se cachent sous des narrations enfantines, où les faits historiques, démesurément grandis, se dissimulent sous l'effort continu des imaginations vivement frappées, où le moindre trait peut livrer la clef de bien des problèmes ethnographiques ou moraux, préoccuperont surtout les collaborateurs de MM. Maisonneuve.

La collection, formée de textes en français, ou de traductions exé

cutées avec une scrupuleuse exactitude, et accompagnées de nombreuses citations textuelles, sera publiée par les spécialistes les plus compétents. Nous citerons les noms de MM. Pavet de Courteille, membre de l'Institut, pour les peuplades turques de l'Asie; Barbier de Meynard, membre de l'Institut, pour la Perse moderne ; G. Maspéro, pour l'Egypte ancienne ; F. Lenormant, pour la Chaldée et l'Assyrie ; Julien Vinson, pour l'Inde et le pays basque ; F. M. Luzel, pour la Bretagne celtique ; Paul Sébillot, pour le pays gallot de la Bretagne française ; Emile Legrand, pour la Grèce moderne ; V. Lespy, pour le Béarn; J. Bladé, pour la Gascogne, etc.

Chacun de ces volumes se composera de trois cents à trois cent cinquante pages, imprimées avec soin, en caractères elzéviriens, avec fleurons, lettres ornées, etc. Tirage à petit nombre sur papier vergé des Vosges, à la cuve, fabriqué spécialement pour cette collection.

Tous les volumes seront soigneusement cartonnés en toile et non rognés. (*Note communiquée par les éditeurs.*)

*
* *

COMMUNICATIONS FAITES EN SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ. — 18 mai. — Proverbes et comparaisons populaires recueillis à Aspiran et à Montpellier, par M. le docteur Adelphe Espagne ;

Le Petit Rameau, conte populaire roumain, écrit en vers français par M. V. Alecsandri, et traduit en vers provençaux par M. A. de Gagnaud ;

Lo Roure y la Canya, fable en vers catalans, par M. Justin Pépratx;

Additions au *Dictionnaire* de M. Littré, par M. Marcel Devic.

*
* *

M. Camille Chabaneau sepropose de publier prochainement les poésies complètes du troubadour Nat de Mons.

*
* *

LIVRES DONNÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ. — Les Sorts des Apôtres, texte provençal du XIIIe siècle, publié avec l'original latin par Camille Chabaneau. Paris, Maisonneuve et Cie, 1881; in-8°, 40 p.

Pastorale pour le temps de l'Épiphanie, mise en chants français et provençaux sur des airs connus, en deux intermèdes. Marseille, Achard, 1817; in-12, VIII-24 pages (don de M. Clair Gleizes);

Un nouvèou vengut. Marseille, J. Doucet, S. D. In-8°, 2 pages (don de M. Clair Gleizes);

Versos à las noyas catalanas. [Barcelona], Imprenta la Renaixensa, 1881; in-16, 62 pages (don de M. Balaguer y Merino);

Arnavielle : la Preièro de Murcio. Ais, Empremarié prouvençalo, 1880; in-8°, 8 pages ;

Astruc (Louis): Albert Arnavielo. Ais, Empremarié prouvençalo, [1881]; in-12, 4 pages (don de M. Albert Arnavielle);

Bellot (Pierre) : Lou Martegaou en vouyagi, conte coumique. Marseille, Chauffard, S. D. In-8°. 8 pages (don de M. Clair Gleizes);

Delille (François): Chants des Félibres. Poésies provençales modernes, traduites en vers français avec de nombreuses notes, par F. Delille. Paris, Auguste Ghio, 1881; in-12, XIV-316 pages.

Le gérant responsable : Ernest HAMELIN.

DIALECTES ANCIENS

TRADUCTION DES PSAUMES DE LA PÉNITENCE EN VERS PROVENÇAUX

La traduction des psaumes de la pénitence, publiée ici pour la première fois, est tirée d'un ms. conservé au Musée Calvet, d'Avignon. Ce ms. forme un petit volume relié en maroquin rouge, du format d'un in-18 carré, et qu'on a intitulé *Poésies romanes*. Une note inscrite sur l'un des feuillets de garde nous apprend qu'il provient de la chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, et qu'il a été acquis, par le Musée Calvet, de M. Seguin, libraire à Montpellier, le 13 novembre 1854. Il est incomplet du commencement. Dans son état actuel, il se compose de 30 feuillets et renferme: 1° au folio 11, qui a été déplacé (il devrait être le premier), et du folio 1 au folio 9, recto, milieu de la page, les psaumes de la pénitence traduits en vers provençaux, moins les trois premiers en entier et huit versets du quatrième ; 2° du folio 9 au folio 30 (sauf le folio 11), une paraphrase, aussi en vers provençaux, des litanies des saints. S'il ne contenait, dans son état primitif, que ces deux ouvrages, il doit manquer au plus une dizaine de feuillets.

La paraphrase des litanies fut publiée en 1874 par M. V. Lieutaud, alors bibliothécaire de la ville de Marseille[1], qui donna en même temps une description du ms. M. Damase-Arbaud dès 1862 (*Chants populaires de la Provence*, I, 17) et un peu plus tard M. Böhmer (*Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, X (1869), 202) avaient déjà mentionné ce ms. et transcrit, l'un et l'autre, quelques vers des *Litanies*. Mais ils n'ont rien cité, non plus que M. Lieutaud, de la traduction des psaumes.

Cette traduction n'est pas sans mérite. Elle est bien supérieure à celle du psaume 108 que M. Bartsch a publiée dans ses *Denkmäler*, d'après un ms. de notre Bibliothèque nationale (n° 1745), et que je reproduis ci-après en appendice. Ce sont des vers d'une juste et uniforme mesure (ou qui s'y laissent, malgré l'incorrection du ms., assez

[1] *Notes pour servir à l'histoire de Provence*, n° 15. — *Un troubadour aptésien de l'ordre de S. François*. Marseille et Aix, in-8°. Voy. sur cette publication la *Revue des langues romanes*, VII, 112.

facilement ramener), divisés presque toujours en stances de quatre vers[1], qui riment, dans le psaume 50, en *a b a b*, et, dans les trois autres, en *a a b b*. Chaque stance correspond en général à un verset du texte de la Vulgate ; on conçoit qu'à cause de la longueur, parfois très-inégale, de ces versets, il n'ait pu toujours en être ainsi[2].

L'auteur, on s'en aperçoit bien vite à l'examen des rimes, connaissait les règles de la déclinaison et les appliquait. Aussi n'ai-je pas hésité à rétablir dans le texte même les formes régulières, altérées par le copiste, partout où la correction ne nécessitait que l'addition ou la suppression d'un *s* ou d'un *z*, lettres que j'ai placées, selon le cas, entre crochets ou entre parenthèses.

La paraphrase des litanies qui suit nos psaumes dans le ms., où la même main l'a transcrite, est-elle du même auteur que ceux-ci? Il n'y a rien d'impossible; mais on ne saurait l'affirmer, et j'incline à la croire plus récente. Ce qui est certain, c'est que les *Psaumes*, comme les *Litanies*, annoncent un auteur de la Provence[3], bien que les traits dialectaux soient moins nombreux et moins caractéristiques dans le premier que dans le second de ces deux ouvrages. Les plus probants sont les rimes *rescont : mayson* (CI, 23), *nom : generacion* (*ibid.*, 45), *non* (pour *nom*): *mayson* (*ibid.*, 28). Les rimes *van : an* (*ibid.*, 91), *pelicans : semblantz* (*ibid.*, 20), sont encore à prendre en considération. Moins importantes à noter sont les formes suivantes, bien franchement provençales pourtant, parce que, n'étant pas à la rime, le copiste, qui était certainement Provençal lui-même, en est peut-être seul responsable : *aisin, enaisin* (CI, 33, 40 et *passim*[4]), *reprennas* (CI, 89), *pregonea* (CXXI, 1), *renembrei* (CXLII, 17); l'article masc. sing. sujet *le* (CI, 101); *cals*, sans l'article, traduisant *quis* (CXXIX, 12). Je crois devoir ajouter *sers* = *servum* (CXLII, 6 et 53), les formes pareilles se rencontrant surtout dans des textes de la Provence.

[1] Le commencement de chaque stance est indiqué par le signe ꝗ à l'encre rouge. Quelques-unes n'ont que deux vers, par exemple, CI, 33-34; 63-64.

[2] Par ex., le vers 9 de CI, qui correspond à la dernière partie d'un verset, commence une stance. Les vers 17-20 du même psaume, qui forment une autre stance, traduisent un verset entier et le commencement d'un autre. Même observation pour CXXIX, 1-4, etc.

[3] Peut-être ces *Psaumes* sont-ils ceux-là même dont parle Jean de Nostredame dans le *proesme* de ses *Vies des anciens poëtes provençaux* (p. 17). « De quelle sorte, dit-il, et taille de rithmes sont faicts les sept pseaumes penitentiaux, par ceux qui vont mendiant les aumosnes par les portes, qu'on ne sçauroit trouver une plus belle rithme ! » Cf. Cesar de Nostredame, *Histoire de Provence*, p. 584.

[4] *enaisin* est une fois à la rime (CXLII, 22); on ne peut douter que l'*n* ne soit ici un ajout du scribe, la rime correspondante étant *ti*.

Le ms., qui paraît être de la fin du XIVe siècle, est, je l'ai déjà dit, fort incorrect. C'est évidemment une copie faite par un scribe très-négligent, d'un texte antérieur d'une centaine d'années peut-être, et dont il a souvent rajeuni la graphie, sinon la langue elle-même. Un relevé rapide des principaux traits[1] de l'une et de l'autre ne sera pas ici hors de propos.

1. Les groupes *ia, io, ie*, sont presque toujours de deux syllabes, conformément aux règles de la prosodie lyrique. Ps. CI, 1, *ma oration* peut être lu *m'oration ;* on peut aussi facilement faire disparaître la synérèse dans CXXIX, 8 et 28, en supprimant *et* au premier de ces vers, et en substituant dans le second *ma*, sans élision, à *la mieua*.

2. J'ai signalé tout à l'heure la substitution habituelle de la triphthongue *ieu* (*yeu*) à la diphthongue *eu*, et montré que ceci doit être le fait du scribe. Il faut aussi probablement lui attribuer l'*y*, qui presque partout remplace l'*i* devant une voyelle, même, comme dans *sya*, *Syon*, là où il n'est pas consonne.

3. Je viens aussi de parler de l'*h* initiale. Cette *h*, au v. 17 du ps. CI, gêne la mesure en faisant obstacle à l'élision. Nouvelle preuve qu'elle n'est due qu'au copiste.

4. *Ct* latin nous donne partout *ch: drech, fach, frach.* Il en est de même de *gi* atone (*fuch* = *fugio* et *fugit*) et du *ti* de *toti (tuch)*.

5. Le *t* final (= lat. *tum, tem, ti*) est très-fréquemment, comme dans les *Litanies* qui suivent, écrit *tz*. D'autres mss. présentent la même particularité. Tel est, en grande partie, le ms. 1745 de la B. N., où cette bizarre substitution de *tz* à *t* a lieu même dans le corps des mots. Ceci répond-il à une réalité phonique, ou le *z* n'est-il là qu'une sorte d'enjolivement calligraphique? Cette dernière hypothèse peut être en bien des cas la plus admissible. Mais la première ne paraît

[1] Les particularités de langue ou de graphie à mettre au compte du copiste se laissent assez facilement reconnaître, grâce à l'inconséquence dont il a fait preuve en maintenant à côté des formes nouvelles, qui probablement lui sont propres, des formes plus anciennes, que nous sommes autorisés dès lors à attribuer à l'auteur. Ainsi, *eu* (ego), à côté de *heu, hieu, yeu; Deu* à côté de *Dieu* et *Dyeu;* pareillement *leu* et *greu* rimant avec *yeu, mieu, hyeu* et *Dieu;* à côté de *hos* (CI, 11), de *hins, hiest, horacion, adhubriras,* les formes sans *h* de ces mêmes mots ou d'analogues. J'ai déjà cité *heu* et *hieu*. Ces *h* ont été sans doute ajoutés par le copiste, conformément à l'orthographe qui prévalait de son temps, en son pays, et qui devait d'ailleurs, en beaucoup de cas du moins, figurer une prononciation réellement aspirée, comme le prouve le renforcement de cette *h* en *v* dans plusieurs textes, p. ex., *vont* = *hont* = *ont* (*unde*), *vo* = *ho* = *o* (*hoc* ou *aut*), *vueil* = *hueil* = *ueil* = *oil* (*oculum*).

pas pouvoir être écartée par une simple fin de non-recevoir[1]. La question est complexe ; elle a de l'intérêt et de l'importance, et je ne veux pas la traiter ici incidemment. J'y reviendrai prochainement dans une dissertation spéciale. Il est d'ailleurs évident que les *tz* = *t* de notre mss., qu'ils soient *calligraphiques* ou *phoniques*, sont du fait du copiste et non de l'auteur.

6. Le *d* s'assimile à l'*n* précédente dans *reprennas* (CI, 89), trait dialectal déjà noté.

7. *S* médial tombe dans *pregonea*, autre trait dialectal pareillement signalé. Cette consonne est abusivement remplacée par *z* en finale dans *envez* (CXXIX, 28), *francz* (CI, 69), et *anticz* (CXLII, 17). Unie à *c*, elle donne *ch* dans *prech* et *antich* (CI, 3 et 76) = *precs* et *antics*.

8. Au contraire l'*s*, beaucoup plus fréquemment, se substitue au *z*. Mais l'étude des rimes prouve que l'auteur ne confondait pas ces deux lettres. On serait par conséquent autorisé à rétablir le *z* partout où l'étymologie l'appelle, p. ex., ps. L, vv. 1, 13, 24, 26 ; ps. CI, vv. 3, 4, 7, 88-9, à la rime ; ps. CXXIX, 3-4, à la rime également ; et par suite, dans l'intérieur du vers, ps. CI, vv. 5, 6, 35; etc., etc.

9. Notre texte a deux exemples, déjà relevés ci-dessus, de la mutation de *v* (*f*) final en *s*. C'est *sers* = *servum* aux vers 6 et 53 du ps. CXLII. Il y en a de pareils dans la *Vie de saint Honorat* et dans d'autres textes de la Provence.

Le mot *pregonea* (CXXIX, 1) nous offre un exemple de *f* devenant *g*, non pas immédiatement, bien entendu, car la série est *f-h-g*. On peut voir d'autres exemples de ces phénomènes, que l'on constate sporadiquement à peu près partout, dans ma *Gramm. limousine*, p. 359.

10. *M* passe à *n*, dans *renembrei*, autre trait provençal également signalé déjà. En finale, même mutation dans *an* pour *am* (CI, 18, 34; etc.); et dans *non* pour *nom* (CI, 28).

11. L'*n* instable, c'est-à-dire celle qui n'est pas suivie en latin d'une autre consonne, ne tombe pas dans notre texte. C'est encore là un caractère essentiellement provençal. Les deux seules exceptions qu'on remarque (*e* pour *en*, CI, 24, et *mo* pour *mon*, CXLII, 2) doivent proba-

[1] Peut-être aussi est-ce une fausse analogie qui a introduit cette graphie, dans une partie, tout au moins, des mss. où nous la rencontrons. On peut supposer que plusieurs de ceux qui la pratiquaient ne connaissaient plus la distinction des cas, déjà tombée, dans l'usage courant de la langue, en désuétude, et que trouvant écrits par *tz*, dans les originaux qu'ils transcrivaient, des mots qui, de leur temps et dans leur bouche, ne prenaient plus qu'un simple *t*, ils auront considéré *tz* comme un équivalent de *t* et se seront crus dès lors autorisés à l'y substituer.

blement s'expliquer par un oubli du tilde sur la voyelle[1]. J'ai déjà parlé de la forme *aysin*.

12. La figuration de l'*n* mouillée est toujours *nh;* celle de l'*l* mouillée *lh*. Les autres textes de la Provence préfèrent en général, pour ces consonnes doubles, *in* et *ill* (ou *yn*, *yll*).

13. Les règles de la déclinaison sont le plus souvent transgressées par le copiste. Se conformant à l'usage qui prévalait de son temps, il donne le *s* au sujet pluriel (L, 42, 46 ; CI, 3, 58, 77, 97, 108, 106; etc., etc.) et le retire au sujet singulier (CI, 14, CXLII, 16; etc.). Il y aurait sans doute beaucoup plus d'infractions de cette dernière sorte, si notre scribe n'avait pas eu pour le groupe *tz* le goût maladif que j'ai déjà signalé. Tandis, en effet, qu'il supprime volontiers l'*s*, il conserve généralement le *z* après *t*. J'ai, comme il a été dit plus haut, rétabli ou supprimé ces consonnes partout où il était nécessaire et possible en même temps. Je n'ai pas ajouté l'*s* à *cor* (CI, 14; CXLII, 16), parce que, d'après le *Donat provençal* comme d'après les *Leys d'amors*, ce mot était considéré, — par quelques-uns du moins (car les textes des XIIe et XIIIe siècles montrent que ce n'était point une habitude générale), — comme indéclinable au singulier. Je ne l'ai pas ajouté non plus à *antich* (CI, 76), parce que, ainsi que je l'ai dit plus haut (7), je regarde ici le *ch* comme représentant lui-même la combinaison *cs*[2]. Cf. le *ch* = *tz*, et inversement le *tz* = *ch*, dont on a ailleurs quelques exemples. (Voy. *Revue des langues romanes*, XVI, 79). Pour le même motif, je considère comme égal à *precs*, et par conséquent comme devant être réduit à *prec*, le *prech* sujet pluriel qui se lit au v. 3 du même psaume. — Quant à *fach* = *factus* ou *factos* (CI, 19, 21, 26, etc.), à *vist* (CI, 61) et à *just* (CXLII, 7), je ne donne pas non plus à ces mots l'*s* flexionnelle, parce que, sous cette forme, l'ancienne langue les traitait volontiers comme *intégrals*, c'est-à-dire comme invariables, au même titre que les noms en *s* ou en *z*, tels que *naz*, *braz*, *crotz*, etc.[3]

14. J'ai déjà noté, comme trait provençal, l'article *le*, sujet singulier. Le correspondant féminin *li*, qui se trouve plusieurs fois, ainsi que *le*, dans les *Litanies*, ne se rencontre pas dans notre texte.

[1] Si j'ai, malgré cela, proposé de corriger (CXLII, 41), *tos* plutôt que *tons*, forme qui se trouve, avec *mons*, *sons*, entre autres mss., dans celui du *Saint Honorat* que M. Sardou a publié, c'est parce que les *Litanies*, qui ont plusieurs fois *mos*, *sos*, n'offrent pas d'exemple de *mons*, *tons*, *sons*.

[2] Les *Litanies* ont pareillement (v. 230) *los luoch* au pluriel, tandis que le singulier du même mot y est *luoc*.

[3] Cf. dans les *Litanies*, *gauch* (72) régime pluriel, et *volguest* (433) = *volguetz*.

15. La forme du cas oblique pour les pronoms personnels au singulier est toujours en *i* (*mi*, *ti*, ce dernier alternant avec *tu*). Le pronom masculin de la 3e pers. au sujet pluriel est *yls* (L, 22) et *els* (CI, 77, 97, 103), que j'ai réduits à *yl* et à *el*. Les exemples de cette dernière forme ne sont pas rares en d'autres textes. Mais il vaudrait mieux probablement y substituer, de même qu'à *yl*, *ell* ou *elh*. Cf. *aquelh* (CI, 31).

16. L'adjectif possessif absolu est, au féminin, *mieua*, *tieua* (une fois *las tuas*, CI, 95). Ce sont là des formes qui abondent dans les textes de la Provence. Mais le nôtre n'a pas d'exemple des mêmes formes féminines, réduites à *mieu*, *tieu*, comme on les trouve assez fréquemment ailleurs. — Le sujet pluriel masculin est en *ieu*, comme le régime singulier, sauf une seule fois où il est en *iey* (*miey*, CI, 30). Je suis porté à croire que les formes originales étaient partout en *iei* (ou *ei*), et, pour le féminin, en *ua* plutôt qu'en *ieua*.

17. La 3e personne du pluriel, dans les verbes, est étymologique[1], c'est-à-dire que *an*, *en*, *on* (*un*), répondent respectivement à des *ant*, *ent*, *unt* latins : *trebalhan*, CXLII, 52 ; *vengan*, CI, 4; *lauzavan* et *juravan*, CI, 31-32 ; *aconten*, CI, 77; *deysendon*, CXLII, 30 ; *fugun*, CI, 91. Les seules exceptions, sans doute imputables au copiste, sont *recastenaven*, CI, 29, et *sien*, L, 42, et CXXIX, 6. Cette même personne à l'ind. prés. des verbes *faire*, *aver* et *estar*, ainsi que dans les futurs, est toujours en *an*.

Au prétérit de la 1ee conjugaison, la 2e pers. du sing. est une fois en *est* (CI, 38), une autre fois en *iest* (*ibid.*, 93). C'est toujours sous cette dernière forme que se présente la même personne à l'ind. prés. de *esser*. Je pense que là, comme dans *ieu* (*Dieu*, *mieu*, etc.), c'est au copiste que l'*i* est dû et que l'auteur avait écrit partout *est*. Aussi ai-je cru devoir préférer *ei* à *iei*, à la 1re personne, en opérant les corrections exigées par la mesure et la rime aux vers 17-18 du ps. CXLII. Notre texte n'offre qu'un autre exemple du prétérit faible à la 1re pers. du sing. C'est au v. 85 du ps. CI, où le copiste a commis une faute d'un autre genre, écrivant *respondieu* pour *respondiey*, que j'ai rétabli. Voy. ci-après la note sur ce vers[2].

L'imparfait du subjonetif prend l'*a* en finale : *desliessa*, *salvessa*, CI, 75-76; *volguessas*, L, 32[3].

Comme formes remarquables, il faut noter *suey* = *soi* (*sum*), d'où

[1] De même dans les *Litanies*, sauf *sien* deux ou trois fois.

[2] Les *Litanies* n'ont pas d'exemple de la 1re pers. La seconde, qui s'y rencontre très-fréquemment, est toujours en *iest*. Aux vers 448 et 450, *receubest* et *venguest* doivent être corrigés *receubist* et *venguist*.

[3] De même encore dans les *Litanies*.

dérivent *siei* et *sei*, qui se disent aujourd'hui en divers lieux, par ex., *siei* en Languedoc (la Provence a *sieu*), *sei* en bas Limousin (cf. ma *Gram. limousine*, p. 228), et *permoyras* (= *permanere habes*). Je n'ai jusqu'ici remarqué de formes pareilles que dans des documents gascons (*armayra* = *remanere habet; armayri* = *remanere habebat*, Bayonne, 1273; Condom, 1314, etc.). L'*y* doit probablement y représenter un *d*, qui, introduit par euphonie, a ensuite repoussé l'*n* qui l'avait appelé. La série des formes serait dans ce cas *permanras*, *permandras*, *permadras*, *permayras*, et enfin *permoyras*, par affaiblissement en *oi* de la diphthongue protonique *ai*, selon l'usage actuel de quelques dialectes. Les formes gasconnes d'infinitif, *armader*, et d'imparfait, *armaze*, relevées dans les mêmes documents que je viens de citer (cf. encore *ibid.; armat* = *remanet*, *armazeder* = *remanendus*), viennent à l'appui de l'explication que je propose.

18. Presque partout les modifications réclamées par la rime ont pour effet de rétablir en même temps la régularité grammaticale. C'est la meilleure preuve que notre auteur visait à être un écrivain correct. En deux ou trois endroits seulement, sans doute plus altérés que les autres par le copiste, et sur lesquels je renvoie aux notes qui suivent le texte, il ne m'a pas été possible de mettre à mon gré pleinement d'accord la grammaire et la rime.

J'ai déjà signalé la rime de l'*a* ou de l'*o* suivis de l'*n* instable (*pelicans*, *van*, *mayson*, *generacion*) avec les mêmes voyelles suivies d'une nasale fixe (*semblans*, *an*, *rescont*, *nom*). C'est là, je le répète, un trait franchement provençal. Les *Litanies* qui suivent nos psaumes dans le ms. nous offrent un exemple du même phénomène au vers 470, où *dan* (*damnum*) rime avec *van*, *man* et *Jordan*, tous mots dans lesquels *an* = *anum* ou *anem*.

19. Au point de vue lexicographique, notre texte peut aussi donner lieu à quelques remarques. Voici la liste des mots, formes ou acceptions, qui manquent au *Lexique roman*.

Alligat (CXLII, 12), d'un verbe *alligar*, qui signifierait *lier*, *enchaîner* (Raynouard n'a que *alliar*, avec un autre sens). Mais il faut probablement corriger *allogat*. Voy. la note sur ce vers.

Aytrestal (CI, 22). Raynouard n'a que *atretal* et *altretal*. Mais il donne *atrestan*. *Aitre* est déjà dans Boëce.

Beure (CI, 34), breuvage, boisson. Raynouard ne mentionne pas cette acception, dont il ne donne non plus aucun exemple. Cf. le vers qui termine la belle romance *la Baga d'or* (*Revue des langues romanes*, I, 156):

E moun manjá sera d'erbage
E moun beure sera de plous.

Cant (pour *quant*, CXLII, 32) a ici la signification de *parce que*,

puisque, que Raynouard non plus n'a pas notée. Cf. ma *Gram. limousine*, pp. 344 et 380.

Codonel (CI, 12) = fr. cretons ; traduit, avec le participe qui l'accompagne, le subst. latin *cremium*, sur lequel voyez Du Cange. Rochegude a enregistré ce mot. Honorat le donne aussi, sous les deux formes *codonel* et *codenel*. La dernière en indique peut-être l'étymologie (*codena*[1]).

Endenh (CI, 37), traduit *indignatio*. Raynouard n'indique d'autre acception que celle de *dédain*.

Envelhi(e)ran (CI, 99) = vieillirent, s'il ne faut pas corriger de préférence *velhezîran*, renverrait à un infinitif *envelhir*. Raynouard n'a que des formes en *ezir*, tant pour le simple que pour les composés.

Esdificar (CI, 60), édifier. Raynouard n'a que la forme plus correcte *edificar*. La même substitution de *es* à un *e* initial, considéré à tort comme un préfixe, se remarque assez fréquemment dans d'autres textes. Cf. *esgleia*, commun en catalan, pour *egleia (ecclesia)*.

Eysoblidar (CI, 15), oublier. *Eysoblidatz mi suy hieu de....*, littéralement: *je me suis oublié de...* Pas d'exemple dans Raynouard de cette tournure réfléchie, très-ordinaire dans le langage actuel.

Fidar (L, 12), si ma correction de *fis* en *fit* est la bonne. Raynouard n'a que *fizar*, où renvoie le *fis* du ms., et *fiar*.

Gemamens? (CI, 17 et 73) = gémissements ; traduit *gemitus*. Ms. *gensamens*, aux deux endroits, ce qui ne pouvant donner aucun sens satisfaisant, est sans doute une bévue du copiste. *Gemamens*, correction mieux indiquée que *gememens*, ou *gemimens*, qui sont dans Raynouard, se rattache d'ailleurs très-régulièrement au verbe *gemar*, que Raynouard n'a pas non plus, il est vrai, mais qui est aujourd'hui très-usité.

Mulhadura (CXLII, 24), humidité, mouillure. Raynouard : *moylladura*, avec un seul exemple, tiré de Raimon Féraut.

Pregonea (CXXIX, 1), profondeur. Raynouard donne ce mot sous

[1] On lit dans une ancienne traduction des psaumes en vers français, imprimée à la suite du *Psautier d'Oxford* (p. 328):

Car mi jour sicum funs faillirent,
Et mi os cum *chaous* sechirent.

Ce *chaous* (lis. *chaons* ?) a-t-il quelque rapport avec le *codonel* provençal? Dans ce cas, ce dernier serait un diminutif d'une forme *codon*. Le *Psautier d'Oxford* traduit ainsi le même verset : « Kar defistrent sicume fums li mien jur, e li mien os sicume cretun seccherent. » Celui de Cambridge, qui suit la version de saint Jérôme, où il y a *frixa* au lieu de *cremium*, rend le mot par *fritures*.

deux formes: *preondeza*, qu'il traduit exactement, et *pregonessa*, dont il méconnaît absolument le sens, y voyant l'équivalent et le dérivé du lat. *præconium*. Rochegude n'a pas commis la même faute.

Recastenar (CI, 29), reprocher, adresser des reproches. Raynouard: *recastinar*.

Salutaria (CI, 28), salutaire. Mais il faut probablement, comme il est dit en note, corriger *solitaria*. *Salutari* manque à Raynouard et aussi à Rochegude.

Talpen (CI, 24), crevasse; traduit non le *domicilio* de la Vulgate, mais le *parietinis* d'une autre version latine, plus conforme à celle des Septante. Ce mot dérive de *talpa*, qui a eu aussi le même sens, comme on peut le voir dans Raynouard, chez qui manque *talpen*.

Tremer (CI, 55), trembler. Raynouard n'a que *tremir*.

Je me suis attaché, comme on le fait d'ordinaire pour les éditions *princeps*, à n'introduire dans le texte même que le moins possible de corrections, à part celles qui consistent seulement à indiquer par des parenthèses ou des crochets le retranchement ou l'addition de lettres. Les plus importantes de celles qu'exigerait une édition critique sont indiquées, implicitement tout au moins, dans les remarques qui précèdent ou proposées dans les notes.

J'ai cru devoir imprimer le texte de la Vulgate au-dessous de la version provençale, qui serait quelquefois, sans l'aide du latin, d'une intelligence un peu malaisée. J'ai aussi, dans le provençal, distingué et numéroté les versets, sans égard à la division strophique (qui n'est pas d'ailleurs, on l'a vu plus haut, toujours uniforme), comme ils le sont dans les éditions de la Vulgate, afin de faciliter les références.

M. G. Guichard a eu l'obligeance de revoir sur le ms. quelques passages de ma copie, et il en a heureusement amendé plusieurs. Il a aussi transcrit pour moi les 26 premiers vers, qui, par suite du déplacement du folio qui les contient, m'avaient échappé. Le savant conservateur du Musée Calvet, M. Augustin Delloye, a bien voulu prêter, pour ce double travail, son concours à M. Guichard. C'est un devoir pour moi d'adresser ici publiquement à l'un et à l'autre l'expression de ma gratitude.

C. C.

[Psalm L]

. . . . . .

10. . . . . .

(**F° 11, r°**) Et alegransa si ti plas;
Gran gauch auray, cant o faras,
Totz los osses humiliatz.

11. Senher, si (a) ti ven en plazer,
5 Ta fas torna dels mieus peccatz,
Et destruy per lo tie[u] poder
Las mieuas grans enequitatz.

12. Senher, tal cor mi fay aver
Que sia net[z] con flor[s] novella,
10 Drech esperit per ton plazer
Dintre mon ventre reno[ve]lla.

Psalmus L

3. Miserere mei, Deus, * secundum magnam misericordiam tuam.
Et secundum multitudinem miserationum tuarum, * dele iniquitatem meam.

4. Amplius lava me ab iniquitate mea, * et a peccato meo munda me.

5. Quoniam iniquitatem meam ego cognosco, * et peccatum meum contra me est semper.

6. Tibi soli peccavi, et malum coram te feci: * ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris.

7. Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum; * et in peccatis concepit me mater mea.

8. Ecce enim veritatem dilexisti; * incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi.

9. Asperges me hyssopo, et mundabor; * lavabis me, et super nivem dealbabor.

10. Auditui meo dabis gaudium et lætitiam, * et exultabunt ossa humiliata.

11. Averte faciem tuam à peccatis meis, * et omnes iniquitates meas dele.

12. Cor mundum crea in me, Deus, * et spiritum rectum innova in visceribus meis.

13. Glorios Dieu[s] en cui mi fis,
Nom gitar de la tieua fas,
[V°] El tyeu sant honrat [e]spirit
15 Non mi tollas, si a tu plaz.

14. Rent mi lo gauch especial,
Senher, de la tieua salut,
D'esperit ferm e principal
Conferma mi e ma vertut.

20 **15.** Als felons ensenh[ar]ay yeu,
Bel[s] Senher Dieu[s], las tieuas vias,
Et yl(s) a tu tantost e leu
Si convertran de lur folias.

16. Delieura mi de[l]s sancs, sit(i) plas,
25 Dieu[s], Dieu[s] de la mieua salut;
(Et) alegrara(s) ma lengua en pas
[F° 1, r°] Ton drech e la tieua vertut(z).

17. Mas lavias adhubriras,
Senher, cant a tu plazera,
30 E ta lauzor, cant o faras,
La mieua boca (o) contara.

18. Car si tu volg[u]essa[s] aver
Sacrifices, yeu donarai ben;
Ma[s] yeu en os so say ben ver
35 Non ti delicharas per ren.

13. Ne projicias me a facie tua, * et Spiritum Sanctum tuum ne auferas a me.

14. Redde mihi lætitiam salutaris tui, * et spiritu principali confirma me.

15. Docebo iniquos vias tuas, * et impii ad te convertentur.

16. Libera me de sanguinibus, Deus, Deus salutis meæ, * et exultabit lingua mea justitiam tuam.

17. Domine, labia mea aperies, * et os meum annuntiabit laudem tuam.

18. Quoniam si voluisses sacrificium, dedissem utique; * holocaustis non delectaberis.

19. [E]sp[e]rit[z] d'ome trebalhat
Es sacrifici a Dieu plazent;
Dieu[s], cor frach et humeliat(z)
Non (en)tendras en desprezament.

[V°] 40 **20.** Senher, a Sion francament
Fay, en ta bona voluntat(z),
Quel mur(s) sien complidament(z)
De Jeruzalem acabat(z).

21. Adonx penras lo sacrifis
45 De drechura e los dons grans;
A(n)donx seran vedel(s) complis
Sobre lo tyeu autar pauzat(z).

[Psalm CI]

2. Senher, aujas ma oration
E ma clamor tota sazon,
Que totz los prech que heu ti fas
A ti vengan, si a tu plas.

5 **3.** Bel[s] Senher Dieus, si plas a ti,
[F° 2] Tu non torna ta fas en mi;
T'aurelha a mi, si ti plas,
Enclina quant er trebalhatz,
To[t] jorn que apellaray tu.
. . . . . .

19. Sacrificium Deo spiritus contribulatus: * cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.

20. Benigne fac, Domine, in bona voluntate tua, Sion, * ut ædificentur muri Jerusalem.

21. Tunc acceptabis sacrificium justitiæ, oblationes et holocausta; * tunc imponent super altare tuum vitulos.

Psalmus CI

2. Domine, exaudi orationem meam, * et clamor meus ad te veniat.

3. Non avertas faciem tuam a me; * in quacumque die tribulor, inclina ad me aurem tuam.

4.....

10 Aysin con fum[s] que defalh leu,
E li mieu hos son tuch secat(s)
Aysi con codonel cremat(z).

5. Enaysin con fen[s] suy ferit[z],
Mon cor es secat[z] e falhit[z],
15 Car eysoblidat[z] mi suy hyeu
Del tot de manjar lo pan mieu .

6. Del[s] gemament[z] que heu ay menat[z],
S'es an ma carn l'os ajostatz.

[V°] **7**. Heu suy fach al ausel semblantz
20 De l'ausel c'a nom pelican[s],
E sy suy [heu] fach per egual
Enaysin e tot aytrestal
Con nuchola que si rescon(t)
E lo talpen de la mayson.

25 **8**. Heu ay velhat ben lo[n]gamens
E si suy fach tot eysamens
Con la pacera en mayson,
Que salutaria a non.

9. Recastenaven mi tot jorn
30 Myey enemix qu'e[ra]n entorn,
E tuch aquelh que mi lauzavan
[F° 3] Encontra mi ben fort juravan.

In quacumque die invocavero te, * velociter exaudi me:

4. Quia defecerunt sicut fumus dies mei, * et ossa mea sicut cremium aruerunt.

5. Percussus sum ut fœnum, et aruit cor meum, * quia oblitus sum comedere panem meum.

6. A voce gemitus mei, * adhæsit os meum carni meæ.

7. Similis factus sum pellicano solitudinis, * factus sum sicut nycticorax in domicilio.

8. Vigilavi, * et factus sum sicut passer solitarius in tecto.

9. Tota die exprobrabant mihi inimici mei: * et qui laudabant me adversum me jurabant.

10. Car senre(s) aysin con pan manjava
E lo mieu beure an plor mesclava.

35 **11.** De la fas de ta ira greu
E de la fas de l'endenh t(y)eu,
Car cant tu mi aguist levat(z),
Mi deroquest per mon peccat(z).

12. Li mieu jorn son declinat(z) tuch
40 Enaysin con umbra [que] fuch,
Et yeu suey en aysi secatz
Con es lo fen[s] e desanatz.

13. Mas tu, Senher, sertanamens
Hi[e]st e seras durablamens;
[V.] 45 El memorial[s] del tieu nom
En tota generacion.

14. Senher, can tu ti levaras,
De Syon pietat auras,
Car temps de pietat aver,
50 Car vengut[z] es lo temps en ver.

15. Car als sers que tu as agut(z)
An las peyras d'ella plagut(z),
E de sa terra bonament
Auran merce e cauzimen[t].

55 **16.** Bel[s] Senher, las gens temeran
Lo tieu sant nom e tr[e]meran,
E ta lauzor tota sazon

10. Quia cinerem tanquam panem manducabam, * et potum meum cum fletu miscebam.

11. A facie iræ et indignationis tuæ ; * quia elevans allisisti me.

12. Dies mei sicut umbra declinaverunt ; * et ego sicut fœnum arui.

13. Tu autem, Domine, in æternum permanes, * et memoriale tuum in generationem et generationem.

14. Tu exurgens misereberis Sion, * quia tempus miserendi ejus, quia venit tempus.

15. Quoniam placuerunt servis tuis lapides ejus, * et terræ ejus miserebuntur.

16. Et timebunt gentes nomen tuum, Domine, * et omnes reges terræ gloriam tuam.

[F° 4] Trastotz los reys qu'en terra son.

17. Car nostre Senher a fondada
60 Syon e l'a esdificada,
E sera vist sertanamens
En sa gloria honradamens.

18. Las horacions dels francz (re)gardet,
E lo lur prec non mesprezet.

65 **19.** Ayso sia escrich a bandon
En autra generacion,
El pobol[s] que creatz sera
Nostre Senhor en lausara,

20. Car el a vist(z) [et] esgardat(z)
70 Del sieu sant luoc aut et onrat(z);
[V°] Nostre Senhor del cel la sus
A esgardat en terra jus,

21. Quez el auzis los gemamens
Dels enferriatz malamens,
75 E per so quez el desliessa
Los fils dels antich el[s] salvessa;

22. Quez el(s) aconten(s) ad onor
En Syon lo nom del Senhor,
E ta lauzor[s] sancta et honrada
80 Sya en Jeruzalem contada.

17. Quia ædificavit Dominus Sion, * et videbitur in gloria sua.

18. Respexit in orationem humilium; * et non sprevit precem eorum.

19. Scribantur hæc in generatione altera; * et populus, qui creabitur, laudabit Dominum,

20. quia prospexit de excelso sancto suo; * Dominus de cœlo in terram aspexit,

21. ut audiret gemitus compeditorum, * ut solveret filios interemptorum;

22. ut annuntient in Sion nomen Domini, * et laudem ejus in Jerusalem.

23. En ajostant .I. cada un
Totz lo popols que son en .I.
Els reys que son per terra onrat(z),
[F° 5] Per servir lo Senhor en grat(z).

85 **24.** Yeu respondiey e dis a Dyeu,
En la via del poder sieu:
Dyeu[s], la pauqueza dels mieus jors
Mi fay saber que son tan cors.

25. Non mi reprennas, Senher Dieus,
90 Hins en la mieytat dels jors mieus,
Que tan tost fugun e son van,
En l'engenrament del tieu an.

26. Senher, tu fundiest fermament
La terra en lo comensament,
95 Et obras de las tuas mans
Son los cels que istan sobrans.

[Vo] **27.** El(s) periran, mas tu seras
Et per totz segles permoyras;
Tuch envelhi(e)ran verament
100 Aysi con fa le vestimens.
Et en aysin con tu volras,
Con cubertor los mudaras,
Et el(s) seran del tot(z) mudat(z).

28. Mas tu, Senher, per veritat(z)
105 Hiest un mezeis onrat e graz
E los tieus ans non falhiran.

23. In conveniendo populos in unum et reges, * ut serviant Domino.
24. Respondit ei in via virtutis suæ: * Paucitatem dierum meorum nuntia mihi.
25. Ne revoces me in dimidio dierum meorum; * in generationem et generationem anni tui.
26. Initio tu, Domine, terram fundasti, * et opera manuum tuarum sunt cœli.
27. Ipsi peribunt, tu autem permanes; * et omnes sicut vestimentum veterascent.
Et sicut opertorium mutabis eos, et mutabuntur;
28. tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.

29. Li fils dels tieus sers estaran
Et an gran pas habitaran.
(La) lur semensa a vida sera
[F° 6] 110 Et el segle s'adreysara.

[Psalm CXXIX]

1. De pregonea de peccat
Senher Dieu[s], ay a tu cridat(z):

2. Aujas, Senher, la mieua vos
E garda mi del mortal pos.
5 Dieu que [a] tot[z] [los] precs ententz,
Sien fachas ben entendent[z]
Tas aurelhas tota sazon,
En vos de la mieua oracion.

3. Si tu esgardas, Senher D(i)eus,
10 Las enequitatz els fach greus
Que cascuns fa tro al morir,
Senher, cal[s] poyra sostenir?

[V°] **4.** Car enves ti es pietatz
E misericordia e pas,
15 E per ta ley qu' yeu ay volgut(z),
Senher, ti ay yeu sostengut(z).
En la paraula a tota via
De Deu sostengut(z) l'arma mia:

5. L'arma mia a fort esperat(z)
20 En lo Senhor fort(z) e onrat(z).

29. Filii servorum tuorum habitabunt; * et semen eorum in sæculum dirigetur.

Psalmus CXXIX

1. De profundis clamavi ad te, Domine:
2. Domine, exaudi vocem meam.
Fiant aures tuæ intendentes * in vocem deprecationis meæ.
3. Si iniquitates observaveris, Domine; * Domine, quis sustinebit?
4. Quia apud te propitatio est; * et propter legem tuam sustinui te, Domine.
Sustinuit anima mea in verbo ejus:
5. speravit anima mea in Domino.

6. De la garda del bon matin
Entro a la nuech de la fin,
Aia Israel ses duptansa
En notre Senhor esperansa.

25 **7.** Car enves Dyeu es pietat[z]
[F° 7] E misericordia e pas,
Et aondosa redempcion[s]
Es envez el tota[s] sazon[s].

8. Et el, cant a luy plazera,
30 Tot(z) Israel resemera
De las sieuas enequitas
E de trastotz los syeus peccatz.

[Psalm CXLII]

1. Senher, aujas so qu'eu ti prec,
An tas aurelhas pren mo prec,
En ta veritat(z) fina e pura,
Mi aujas et en ta drechura.

5 **2.** E non intres en jugament[z]
An lo tieu sers, car om viventz
[V°] Non es trobatz just ses peccat[z]
Davant la tieua sancta fas.

3. L'enemic[s] a m'arma encausada;
10 En terra a ma vida baysada;
Aysin con mors que son annat(z)

6. A custodia matutina usque ad noctem : * speret Israël in Domino.

7. Quia apud Dominum misericordia, * et copiosa apud eum redemptio.

8. Et ipse redimet Israël ex omnibus iniquitatibus ejus.

Psalmus CXLII

1. Domine, exaudi orationem meam; auribus percipe obsecrationem meam in veritate tua : * exaudi me in tua justitia.

2. Et non intres in judicium cum servo tuo : * quia non justificatur in conspectu tuo omnis vivens.

3. Quia persecutus est inimicus animam meam; * humiliavit in terra viam meam.

D'aquest segle m'a alligat(z)
En luoc escur que es fort greu[s].

4. Desobre mi l'esperit[z] m(i)eu[s]
15 Fach angoysos e trebalhatz,
En mi es lo mieu[s] cor torbat[z].

5. Dels jors ancticz mi renembr[e]i
En totas tas obras (hieu) pens[e]i ;
[Et] en los fach que yeu pensava
[F° 8] 20 De las tieuas mans mi gardava.

6. Mas mans ay estendut a ti ;
La mieua arma es enaysi(n
A tu con terra seca e dura,
Sens aygua e sens mulhadura.

25 **7.** Aujas mi to[s]t, bel[s] Senher Dieu[s],
Que falhitz es l'esperit[z] mieu[s].
Dieu[s], per la tyeua pietat,
Tu non girar de mi ta fas,
Qu'eu seria ad aquels semblans
30 Que deysendon en lo lac gran.

8. Fay mi auzir ta pietat(z)
Matin, cant ay ti esperat(z);
[V°] Fay [a] mi conoyser la via
En que yeu venga tota dia ;
35 Car a tu ay m'arma levada
Que per tu sya aconselhada.

Collocavit me in obscuris sicut mortuos sæculi :

4. et anxiatus est super me spiritus meus, in me turbatum est cor meum.

5. Memor fui dierum antiquorum : meditatus sum in omnibus operibus tuis : * in factis manuum tuarum meditabar.

6. Expandi manus meas ad te : * anima mea sicut terra sine aqua tibi:

7. velociter exaudi me, Domine : * defecit spiritus meus.

Non avertas faciem tuam à me ; * et similis ero descendentibus in lacum.

8. Auditam fac mihi mane misericordiam tuam, * quia in te speravi.

Notam fac mihi viam in qua ambulem, * quia ad te levavi animam meam.

9. Hieu fuch a tu, bel[s] Senher Dieu[s],
Tu mi tray dels enemix mieus ;

10. Far m'ensenha ta voluntat(z)
40 Car yest mon Dieu per veritat(z).
Ton esperitz bon[s] mi metra
En terra que drecha sera.

11. Per lo tieu sant nom, Senher mieu,
Mi faras vyeu en lo drech tieu ;
45 De tot trebalh foras trayras
[F° 9] La mieua arma

12. e destruyras
En ta merce, bel[s] Senher Dieus,
Totz ensems los enemix mieus.
50 Aquels destruyras totz ensems,
Que mi fan mal en alcun temps,
Ni que trebalhan l'arma mieua,
Qu'es del tieu sers'e sera tieua.

9. Eripe me de inimicis meis, Domine; ad te confugi :
10. doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu.
Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam :
11. propter nomen tuum, Domine, vivificabis me in æquitate tua.
Educes de tribulatione animam meam.
12. et in misericordia tua disperdes inimicos meos.
Et perdes omnes qui tribulant animam meam, * quoniam ego servus tuus sum.

NOTES

Psalm. L. — V. 2-3. Corr. *auran?* ou *En totz los osses* (ou mieux *os*)? Cette dernière correction donnerait une phrase plus correcte ; la première, une traduction plus littérale.

V. 12. « mi fis. » Corr. *fit*, de *fidar?* Des formes analogues se rencontrent dans la *Vie de S. Honorat* (p. ex., *audida*, 131 *b*, *laut* = *laudem*, 166, 177) et d'autres textes de Provence (*vedenza*, *audenza*, *laudet*. *Revue des Sociétés savantes*, 1870, 2, 370 ; 1877, 1, 203). Le *d* se maintient encore aujourd'hui, en de pareils mots, dans le dialecte de Nice (*suda*, *lauda*, *audi*, etc.)— 13. « nom ». Ms. *non*.

15. « tollas. » Ms. *tollat*.

21. « Bel[s]. » Ms. *Del*.

26. « alegrara(s). » Traduction servile du latin. *Et*, dont la mesure du vers exige la suppression, n'est pas dans la version des *Septante*, non plus que dans la traduction latine faite sur cette version.

33. Corr. *sacrifis?* Cf. v. 44. — *Ibid.* « donarai. » Corr. *donarat* (= je te donnerais)? ou seulement *donara* ou *donaria?*

34. « en os » (*in ossa*), sous-entendu *crematz?*. Ms. *e uos*.— 35. Il faut sous entendre *que* devant *Non ti*.

36. « d'ome. » Ms. *dons e*. Notre ms. nous offre deux autres exemples de cette substitution fautive de *ns* à *m*. C'est aux vers 17 et 73 du ps. ci, *gensamens* pour *gemamens*, supposé du moins que ma correction soit sûre.

37. Corr. *sacrifis.... plazent[z]?*

39. Corr. *pendras en desprezament[z]?*

45. Corr. *els dons en grat?*

46. La régularité grammaticale exigerait *complit*. Mais la rime n'y serait plus. Le copiste a peut-être écrit *complis* par erreur, au lieu d'un nom *intégral* en *is* (*iz*), ou d'un nom en *ici*. Dans ce dernier cas, il faudrait corriger *sacrifici* au v. 44.

Psalm. CI. — V. 3. « Que. » Ms. *De*. — Corr. *tuch li prec*. Dans la graphie de notre scribe, *prech* doit représenter *precs*, comme il a été dit dans l'introduction. Cf. plus loin, v. 76, *dels antich*.

5. « a ti. » Ms. *a tu*.— 6. « en. » Corr. *de?* Cf. le texte latin. — 8. « er. » Correction imposée par la mesure. Ms. *seray*.

9. Il y a après ce vers une lacune de deux vers au moins. Le ms. n'en indique aucune et fait une stance unique et distincte des vers 9-12.

11. Ms. *secacs.* — 14. « Mon cor. » Il n'y a pas lieu de corriger *mos*, l'adjectif qui précède immédiatement *cor* pouvant rester, comme ce substantif (voy. ci-dessus, p. 213), invariable au singulier. C'est la doctrine des *Leys d'amors*, II, 176, qui donnent cet exemple: *freol cor es le meus*. Cf. celui-ci, tiré du Chansonnier 854 de la B. N., f_0 133: *per autra no s'esjau mon cor*. On en pourrait citer beaucoup d'autres. — 17. Ms. *gensament*. Cf. ci-dessus la note sur L, 36. — « que heu. » Corr. *qu'eu*.

19. Corr. *semblans*. — 20. « del ausel. » Répétition probablement fautive. Corr. *Del desert ?*

28 Corr. *solitaria ?* Ou faut-il laisser cette bévue sur le compte de l'auteur? Ce serait bien assez pour lui d'avoir commis celle de prendre une épithète pour un nom propre.

30. Corr. *enemic*. Cette substitution de *x* à *c* se remarque assez fréquemment en d'autres textes plus anciens, où l'on va par suite jusqu'à écrire *xs* pour *cs*.

40. On pourrait aussi corriger *con* [*li*] *umbra fuch*.

57. « ta lauzor. » Ms. *tota l.* — 58. Corr. *Trastuch li rey*.

63. Corr. *francs*. — 71. Corr. *Senher*. — 73. Ms. *gensamens*. Cf. v. 17.

79. » E ta. » Corr. *E sa*.

85. Ms. *respondieu*. Cette forme, comme imparfait, serait acceptable (cf. ma *Grammaire limousine*, p. 373); mais le contexte exige ici le prétérit[1]. Le traducteur a fait du reste un contre-sens, ayant lu sans doute *respondir*, au lieu de *respondit*, dans l'original.

88. « tan cors. » La grammaire exigerait tant *cort*. Mais il n'est pas rare que l'attribut, quand il suit le verbe, se mette au cas régime. A la rigueur on pourrait corriger *ques fan*.

91. « son van. » La correction *s'en van* se présente d'elle-même. La rime serait meilleure, l'*a* de *van* (vani) étant *estreit*. Mais voy. ci-dessus, p. 210 et 215.

95-6. On pourrait corriger *de la tua man... li cel... sobran*. Mais cf. la note sur le v. 88, et aussi L, 37.

99. Corr. *veramens*. — 105. « graz. » Corr. *gran ?* Pour l'absence de l'*s*, et du *z* à *onrat*, cf. 88 et 96. — 106. Corr. *li tieu an*. — 110. « el. » Ms. *en lo*.

PSALM. CXXIX. — 17-18. Construisez: *L'arma mia a sostengut tota via en la paraula de Deu*. — 28. Corr. *enves*.

PSALM. CXLII. — 5. « en jugament[z]. » Le singulier serait préférable;

[1] Le copiste aura ici changé *iei* (ou *ei*) en *ieu*, entraîné peut-être par l'habitude d'opérer le même changement au sujet pluriel des pronoms possessifs. Cf., dans les *Litanies* (v. 324), *enblieust* pour *enbliest*.

mais la rime exige ici le pluriel. — 12. « alligat. » Corr. *allogat?* Cf. le latin *collocavit* et voy. ci-dessus, p. 215. — 14. Corr. *Es sobre?* ou bien *es* du v. 16 sert-il aussi pour le v. 15?

17. Corr. *antics.* — 21. « a ti ». Ms. *a tu.* — 27. Corr. *la*[*s*] *tieua*[*s*] *pietat*[*z*]? Ce pluriel serait bien insolite[1]; mais il faut *atz* pour la rime.

29. Corr. *semblan?* Cf. L, 37; CI, 88, 96, 99. Il faudrait autrement corriger *lo*[*s*] *lac*[*s*] *gran*[*s*], ce qui paraît moins acceptable.

34. « dia. » Ms. *die.* — 40. « mon Dieu. » On pourrait corriger *mo*[*s*] *Dieu*[*s*]. Mais voy. la note sur CI, 88.

41. « Ton. » Corr. *Tos.*

43-44. Ms. *Senher tieu..... drech mieu.* Corr. *mieu*[*s*] *et lo*[*s*] *drech tieu*[*s*]?

53. Ms. *Que del tieu sers es e sera tieua.*

Cf. pourtant, dans l'ancienne trad. française précitée (ps. 52, verset 17):

Mais *les pitiés* de Deus seront
Tous jours sor ceus qui le criendront.

APPENDICE

M. Karl Bartsch, ainsi que je l'ai déjà rappelé ci-dessus (p. 209), a publié en 1856, dans ses *Denkmæler der provenzalischen Literatur*, p. 71, d'après le ms. 1745 de notre Bibliothèque nationale, une traduction en vers du psaume 108. Je crois devoir la reproduire[1], afin que le lecteur ait ici tout ce que l'on possède, à ma connaissance du moins, de traductions des Psaumes en vers provençaux[2]. Comme je l'ai fait pour les Psaumes de la pénitence, j'imprime au-dessous le texte latin de la Vulgate, en numérotant les versets, dans le provençal comme dans le latin.

Cette traduction du psaume 108 se distingue nettement, à première vue, de celle des *Psaumes de la pénitence*, qu'on a lue plus haut, en ce qu'elle révèle chez celui qui en est l'auteur un bien moindre souci de la grammaire et de la prosodie. Il n'y a aucune uniformité dans la mesure des vers, qui sont *ad libitum* de 6, 7, 8, 10 ou 12 syllabes. Dans ce dernier cas, ils peuvent avoir des rimes ou assonnances intérieures, alternées ou non. Les rimes vont tantôt par paires, tantôt par quatre, par cinq ou par six. Elles sont ou plates (c'est l'ordinaire), ou alternées (74-77, 78-81, 104-107). Elles se réduisent très-souvent à une simple assonnance; ainsi *plazer*[3]*: me* (11-12), *el : merce* (44-5), *el : parens* (48-9), *destruction : dolor*[4] (46-7), *sofrachos : soy*[5] (82-3),

[1] Je fais cette reproduction d'après la copie de M. Bartsch, que je suppose exacte, et que je ne puis d'ailleurs contrôler.

[2] Je dis *traductions* et *vers provençaux*, parce que d'un côté il en existe en prose, et que, de l'autre, je connais une paraphrase, très-libre, des psaumes pénitentiaux, en vers de huit syllabes à rimes plates, écrite ou tout au moins transcrite par un Gascon au XIVe siècle. Cette paraphrase sera publiée très-prochainement dans la *Revue*. — On connaît encore une autre paraphrase en vers, pareillement inédite, si je ne me trompe (la *Revue* la publiera également, au moins par extraits), de plusieurs psaumes. Mais cette paraphrase, qui est conservée à la bibliothèque Inguimbert (ms. n° 20), est en provençal moderne (XVIIe siècle?), et je n'ai ici en vue que l'ancienne langue, je veux dire celle du moyen âge. Pour le même motif, il n'y a lieu de mentionner ici que pour mémoire les traductions complètes du Psautier composées au XVIe siècle, en vers gascons (ou béarnais), par Pey de Garros et Arnaud de Salettes.

[3] Sans doute prononcé *plazé*, comme aujourd'hui.

[4] On devait prononcer *destructiou : doulou*.

[5] On prononçait peut-être *sofrachois*. Voy. ma *Gramm. limousine*, p. 368. On pourrait aussi obtenir ici d'une autre façon une rime pleine, en changeant

ombra: lagosta (86-8), *facha: intrada* et *sitada* (67-69), *ajudar: gastat* (42-3), *venra: far*[1]: *paguat* (62-64), *fach: menesprezat: cap* (94-6), *benisiras: alegrara* (104-7), *perseguens: salvamen* (119-120). Je ne parle pas des vers qui ne riment pas du tout. Il y en a plusieurs dans le ms. Mais ce doit être par la faute du copiste, la rime ou l'assonnance se laissant partout rétablir, comme on le verra dans les notes, avec la plus grande probabilité.

Quant aux règles de la grammaire, je parle surtout de celles des cas, elles ne sont pas traitées moins librement que celles de la versification. Il est visible que l'auteur, aussi bien que le copiste, ne connaissait aux noms qu'une seule forme pour chaque nombre.

Tout se réunit ainsi pour faire supposer que nous avons ici l'ouvrage d'un homme peu lettré. Certaines formes d'un caractère dialectal très-prononcé s'ajoutent à ces indices pour rendre l'hypothèse plus probable encore. Je croirais volontiers que ce psaume a été rimé plutôt par quelque sorcier, pour servir à ses maléfices, que par un moine ou un simple clerc, dans une intention pieuse. Le psaume 108, en effet, s'il ne joue pas dans la liturgie, comme les Psaumes de la pénitence, un rôle particulier et prépondérant, de nature à expliquer le choix qu'en aurait fait, de préférence à tout autre, pour le mettre en rimes, un poëte dévot, en joue au contraire, en devait au moins jouer autrefois, un tout spécial et d'une certaine importance dans les pratiques de sorcellerie. C'est ce qui résulte d'un passage du curé Thiers, au tome I, p. 157, de son *Traité des superstitions*. Cet écrivain, parmi les maléfices qu'il énumère en cet endroit de son livre, mentionne, sans plus de détails, malheureusement, celui qui consiste à « faire des imprécations contre quelqu'un en éteignant toutes les lumières du logis, en tournant le dos aux.....[2] voisines, en se roulant par terre et en récitant le psaume 108. » Si de pareilles pratiques étaient en usage au XVIIe siècle, on doit croire qu'elles ne dataient pas de la veille, et il y a lieu, au contraire, de supposer qu'elles devaient être plus fréquentes encore trois ou quatre cents ans plus tôt[3].

soy en *sos*. Cette forme est rare, mais non sans exemples. Cf. Peire Milon (*Gedichte*, 19, 672 et 673) : *la bella de cui sos*. J'ai trouvé une forme pareille (*sious*) dans des textes modernes de l'Ardèche, de l'Isère, et aussi, sauf erreur, de l'Aveyron.

[1] On devrait prononcer *fa*, comme aujourd'hui, et de même *pagua*, etc., sans faire sentir dans ces mots la consonne finale. Cf. au v. 40 *usurias* = *usuriars*.

[2] Lacune laissée à dessein par Thiers lui-même. Est-ce *maisons* qu'il faut suppléer?

[3] Je n'ai pu, malgré les recherches que j'ai faites dans les bibliothèques à

On s'expliquerait ainsi facilement et le fait même de l'existence de cette version isolée du psaume 108, et son infime condition littéraire.

Le trait dialectal le plus marqué de notre texte est le renforcement qui s'y remarque de *ie* en *ia*, dans *usurias* 40 = *usuriers*, *despiach* 49, *miach* 116, et, *passim*, dans *diaus*, *diau*, *tiau*, *siau*. Si la correction que je propose aux vers 78-80 est la bonne, il faut admettre que ces formes en *iau* étaient celles de l'auteur. Celles en *ieu*, qui alternent avec les autres, seraient alors du fait du copiste. *Iau* pour *ieu* se rencontre sporadiquement dans des textes de l'Auvergne, de la Marche, du haut Limousin[1], du Toulousain, du pays de Foix. Mais c'est seulement dans des textes de la Provence que cette mutation a lieu communément. Voy. *Ste Agnès*, où elle est constante, et *St Honorat*.

Les formes en *ia(r)* pour *ier* sont aujourd'hui communes dans l'Aveyron et la Lozère. Les textes anciens de la même contrée, ainsi que ceux du Quercy, de l'Albigeois, du bas Languedoc (Béziers, Montpellier, etc.), en offrent de nombreux exemples. On en trouve aussi beaucoup dans des textes de la Provence propre.

La *Vie de St Honorat*, du moins dans le ms. publié par M. Sardou, qu'on sait avoir été exécuté en Provence, présente fréquemment le renforcement de *ie* en *ia*, devant *i*, comme notre texte devant *ch*, dans les mêmes mots ou dans les pareils. Ainsi *miay* (= lat. *mei* et *medium*), *siay*, *puaia*. Je ne me rappelle pas avoir remarqué ce phénomène ailleurs. Aussi serais-je facilement porté à conclure de la présence simultanée, dans notre version du psaume 108, de *iach* (= *iai* du *St Honorat*) et de *iau* et *ia(r)s* (= *iers*), que l'auteur de cette version était provençal.

Les autres détails phoniques ou morphologiques n'ont rien d'assez particulier pour mériter d'être relevés. Notons pourtant la chute de l'*r* devant *s* dans *usurias* 40, chute dont il y a aussi des exemples dès la fin du XIIIe siècle dans des textes de la Provence, et la substitution qui se fait d'une nasale à l'autre dans *an* pour *am*, passim, *em* 20 pour *en*, *semblam* 13 pour *semblan*, *anom* 37 pour *anon*, substitution qui prouve que l'*m* ne devait plus avoir, pour le copiste du ms., sinon pour l'auteur lui-même, d'autre valeur que l'*n*.

ma portée, trouver d'autre témoignage que celui de Thiers sur cet emploi du psaume 108 comme instrument de maléfice. On devait, au reste, user plus souvent des psaumes, en général, dans une intention bienfaisante. Voy. Du Cange sous *ensalmus*. Ce mot est resté en Espagne (castillan et portugais *ensalmo*, catalan *ensalm*), avec ses dérivés *ensalmar*, *ensalmador*, au sens purement favorable de *charme*, remède superstitieux.

[1] Aujourd'hui *iau* pour *ieu* ou *iu* est habituel dans la basse Auvergne et très-commun dans la Marche et le haut Limousin.

On a, au verset 14, à moins qu'il ne faille corriger *sian* du v. 50 en *sia*, un exemple de syllepse de nombre, le verbe étant régi par l'idée de pluralité qui est communiquée au sujet singulier par le complément de celui-ci. — *Que*, au v. 84, est explétif, comme il l'est quelquefois ailleurs, même hors de la Gascogne. — Quant à *a luy* du v. 115, dernière particularité syntactique qu'il paraisse utile de relever, c'est une reproduction servile du latin, et je ne pense pas qu'il y faille voir un trait dialectal, tel que serait la substitution spontanée, comme en gascon, du datif à l'accusatif.

Au point de vue lexicographique, quelques mots sont à noter, soit pour leur forme, soit pour leur acception :

Acabar, v. 28 : *l'acabe* = (que cela) lui réussisse, lui profite. Acception qui manque à Raynouard et dont il y a ailleurs d'autres exemples.

Avesvar 34, rendre veuf. Cette forme est dans Raynouard, qui n'en donne pas d'autre exemple que celui même de notre psaume. L'accord de Raynouard et de M. Bartsch ne permet pas de douter qu'il n'y ait bien *avesvada* dans le ms., et l'on ne manque pas d'ailleurs d'exemples du changement du *v* ou de l'*f* en *z* (*s*) en finale, sinon, comme ici, dans le corps d'un mot devant une consonne. Mais peut-être est-ce une erreur du copiste, pour *aveusada* (car *avefvada* aurait une physionomie bien française). *Aveusar* (*aveuzar*) manque à Raynouard, mais c'est une forme connue. Elle est du reste dans Rochegude.

Calar 2. Ici verbe actif. Raynouard ne le connaît que comme intransitif (*se* taire).

Destramenar 84, perdre, tourmenter. Forme populaire de *destermenar*, qui est dans Raynouard seulement au sens propre. Voy. Sauvages, *destremena*.

Endignejar 38, mépriser. Manque à Raynouard, qui n'a que le substantif correspondant *endenh*.

Lagosta 88, sauterelle. Raynouard n'a que des formes à nasale (*langosta, leng... ling...*).

Siau 80 (si ma correction est sûre), doux (*suavis*), forme aujourd'hui très-commune. Raynouard n'a que *suau*. Cf. *pieis* (pour *pueis*), qu'on trouve déjà dans *Jaufre* et dans *St Honorat*, et qui est la forme actuelle de *post* en Provence.

Sitar 69, asseoir, établir. Manque à Raynouard.

Usurias 40, usuriers. Raynouard : *usurier*. Voir ci-dessus, p. 234.

Vatgar 36, errer. Le *t* s'est introduit ici par analogie, d'après des formes telles que *coratgue*, *coratgos*. Raynouard n'a que *vagar*.

Psalm CVIII

(Ms. B. N. 1745, f° 182)

2. Senher Dieus, per ta honor
Tu non cales ma lauzor
Car boca de peccador
Manifesta ma dolor,
5 E boca de messorguier
Mi fer daus cascun ladrier.

3. Quar encontra me am parlat
E non pas per veritat,
Am lengua de iniquitat
10 Entorn m'an esvironat,
Non per drechuras, per plazer
Si combato encontra me.

4. Davan fasian semblam d'amar
E pueys detras de mal lausar;
15 Ieu, Senher Diaus glorios [e clar][1],
Non cessava de te preguar.

5. Mal an gitat encontra me
De so que lur fasia per be.
Tot ayssi m'an remunerat[2]
20 Qu'em loc d'amar m'an asirat.

Psalmus CVIII

1. In finem, Psalmus David.
2. Deus, laudem meam ne tacueris: quia os peccatoris, et os dolosi super me apertum est.
3. Locuti sunt adversum me lingua dolosa, et sermonibus odii circumdederunt me: et expugnaverunt me gratis.
4. Pro eo ut me diligerent, detrahebant mihi: ego autem orabam.
5. Et posuerunt adversum me mala pro bonis: et odium pro dilectione mea.

[1] M. Bartsch : [*Mas*] *ieu, Senher Diaus glorios*, ce qui laisse le vers sans rime. — [2] Ms. *reminerat*.

6. Dieus, sobre luy un peccador
Constituiscas per senhor,
E lo diable per luy gardar
Fay a la man drecha estar.

25 **7.** E quant en cort sera intrat
Qu'encontra se sia condampnat,
Et quant el volra Diaus preguar,
L'acabe aytan com a peccar.

8. To(u)ts los siaus jorns sian leu passatz[1]
30 E tots sos bes sian dessipats
E per autrui gen sian gastats.

9. Los siaus enfans sian orphes fachs,
E sa molher sia trebalhada
E del marit leu avesvada.

35 **10.** Los siaus efans sian pauc presats,
Coma vatgans sian transportatz,
Tostemps anon endignejatz[2]
E sian de lur terra gitatz.

11. Tot quant aura en son cabal
40 Per usurias vengua a mal;
So qu'an trebalh aura ganhat
Per autruy gen li sia gastat.

12. No sia hom quel vulha ajudar,

6. Constitue super eum peccatorem: et diabolus stet a dextris ejus.
7. Cum judicatur, exeat condemnatus: et oratio ejus fiat in peccatum.
8. Fiant dies ejus pauci: et episcopatum ejus accipiat alter.
9. Fiant filii ejus orphani: et uxor ejus vidua.
10. Nutantes transferantur filii ejus et mendicent: et ejiciantur de habitationibus suis.
11. Scrutetur fœnerator omnem substantiam ejus: et diripiant alieni labores ejus.
12. Non sit illi adjutor: nec sit qui misereatur pupillis ejus.

[1] M. Bartsch écrit *l'enpassatz*. — [2] Ms. *a nomen digneiar*. M. Bartsch : *a no m'en* [*cal*] *dignatz*.

Ni als enfans per amor d'el
45 No sia home qu'aja merce.

13. Los filz siaus ajon gran dolor,
Totz vengon a destruction,
E neguns hom(e) de sos parens
Non port son nom per despiach d'el.

50 **14.** L'eniquitat dels siaus payro(n)s
Sian membrans al rey glorios,
Ni de sa mayre lo peccat
Jamay no li sia perdonat.

15. Totz lur fatz sian Diaus offendenz[1]
55 Per tot lo mon sian desmembratz.

16. Car non avia per son peccat
Misericordia ni pietat.

17. Los hommes fort a persegu[i]ts
He[2] los paures[3] et los me[n]dits,
60 Sels qu'en lur cor eron greujatz
E perseguts et mal menats.

18. Mal a volgut e bel ve[n]ra,
Jamai no volc ben dir ni far ;
Per que ne sera be paguat,
65 Jamay negun be non aura,
Mas d'el tostemps se lonhara.

13. Fiant nati ejus in interitum : in generatione una deleatur nomen ejus.

14. In memoriam redeat iniquitas patrum ejus in conspectu Domini : et peccatum matris ejus non deleatur.

15. Fiant contra Dominum semper, et dispereat de terra memoria eorum :

16. pro eo quod non est recordatus facere misericordiam.

17. Et persecutus est hominem inopem, et mendicum, et compunctum corde mortificare.

18. Et dilexit maledictionem, et veniet ei : et noluit benedictionem, et elongabitur ab eo.

Corr. *Diaus offendenz sian totz lur fatz.* — [2] *Hoc.* — [3] Correct. de M. Bartsch. Ms. *parens.*

De maledictio sa vestimenta ha facha,
Coma aygua quant plou en son cors es intrada,
Si con oli traucan[1] els osses s'es sitada.

70 **19.** Maladictio lo tengua defra tot lo siau cors;
Ayssi com vestimenta lo te cubert defor[s],
Et ayssi fort l'estrengua[2] tot entorn senturatz
Ayssi con fa la senha[3] quan defors s'es senhatz.

20. Aquesta obra es per aquels
75 Que an Diau mi van mal lausan
E que parlo encontra me,
Per so que a m'arma tengo dan.

21. Senher Dieus, tu fassas per me[4]
Per lo teu nom meravilhos,
80 Car tu[5] iest [lo] rey[6] mot suau
E fort misericordios.
Desliura me,
22. car paures soy
E de ta[7] gracia sofrachos
E que soy tan destramenat[8]
85 Que lo miau cor es tot torbat.

23. Si com per lo solelh fa l'ombra[9]

Et induit maledictionem sicut vestimentum, et intravit sicut aqua in interiora ejus, et sicut oleum in ossibus ejus.

19. Fiat ei sicut vestimentum, quo operitur: et sicut zona, qua semper præcingitur.

20. Hoc opus eorum, qui detrahunt mihi apud Dominum: et qui loquuntur mala adversus animam meam.

21. Et tu, Domine, Domine, fac mecum propter nomen tuum: quia suavis est misericordia tua.

Libera me,

22. quia egenus, et pauper ego sum: et cor meum conturbatum est intra me.

[1] M. Bartsch: *trancan.*

[2] Leçon du ms. M. Bartsch corrige *estrenha.* — [3] Corr. *senta?* — [4] Corr. *Tu fassas per me, Senher Diaus,* et au vers 80,..... *reys mot siaus?* Cette dernière forme est aujourd'hui celle de plusieurs dialectes, p. ex., du languedocien. — [5] *ty.* — [6] M. Bartsch: *iest rey* [*e*] *m.* — [7] Corr. par M. Bartsch. Ms. *tota.* — [8] M. Bartsch écrit *d'estra menat.* — [9] Corr. *Si com pel solelh* (ou *per lo sol*) *l'ombra,* ou encore *Si col solelh fa l'ombra?* M. Bartsch propose simplement de supprimer *per lo.*

Ayssi soy decassat;
Ayssi con es lagosta
Ayssi soy encaussat[1].

90 **24.** Mos ginols son emalautis
E per (so) dejun[2] enfrevolitz,
E ma carn es fort cambiada
E per oli es transmutada.

25. Tan soy as els en anta fach,
95 Quant m'an vist, m'an menesprezat;
Quant m'an vist, an mogut lo cap.

26. Senher Diaus, vulhas m'ajudar;
Salva me, Diaus, per pietat,
Vulhas misericordia far.

100 **27.** Sapion, Senher, qu'ayso s'es fach
Car la tia ma ho a obrat,
La qual ma es per te facha[3]
E tu ho as adordenat[4].

28. Els mal diran, et tu benisiras;
105 Sels que si levaran trastuch

23. Sicut umbra cum declinat, ablatus sum: et excussus sum sicut locustæ.

24. Genua mea infirmata sunt a jejunio: et caro mea immutata est propter oleum.

25. Et ego factus sum opprobrium illis: viderunt me, et moverunt capita sua.

26. Adjuva me, Domine Deus meus: salvum me fac secundum misericordiam tuam.

27. Et sciant quia manus tua hæc: et tu, Domine, fecisti eam.

[1] J'ai conservé ici la division de M. Bartsch; mais peut-être vaudrait-il mieux écrire en deux vers, en considérant *ombra: lagosta* comme des assonnances intérieures :

Si com pel solelh l'ombra ayssi soy decassat;
Ayssi com es lagosta ayssi soy encaussat.

[2] Corr. *pel dejun?* — [3] Corr. *La qual per te facha a estat?* — [4] Corr. de M. Bartsch. Ms. *adornenat*.

Encontra me sian confondutz,
E lo tiau sers s'alegrara.
29. Sels quem mal lausaran
De vergonha sian
110 Totz vestitz si con hom es cubert de jupo,
Ayssi sian els cuberts de lur confusion[1].

30. De tot en tot ieu a Diau [me] redray,
Am ma boca a luy cofessaray;
E miach de mots lo siau nom lausaray.

115 **31.** El es lo qual a la dextra a istat
De me paupre e m'a ben governat
E m'a gardat de totz mos perseguens,
Per que m'arma vengues a salvamen.

28. Maledicent illi, et tu benedices: qui insurgunt in me, confundantur: servus autem tuus lætabitur.

29. Induantur qui detrahunt mihi, pudore : et operiantur sicut diploïde confusione sua.

30. Confitebor Domino nimis in ore meo: et in medio multorum laudabo eum.

31. Quia astitit a dextris pauperis, ut salvam faceret a persequentibus animam meam.

[1] Ces deux vers en font quatre chez M. Bartsch, où, par suite, le premier et le troisième (... *hom*,... *cuberts*) ne riment pas.

DIALECTES MODERNES

POÉSIES LANGUEDOCIENNES

DE LÉON ROUVIÈRE

(*Suite*)

Lou prince tiret la flassada
En cridan à soun camarada :
« Bouleghen nous ; bite, anen, daou !
640 Q'entremen qe fai pa tan caou,
Anaren de lon de la placha
Per beire un paouqet coum' es facha
E per saoupre se lou peïs
Es puplat d'omes ou de chis. »
645 Acata, q'aco derenchaba,
Tout en s'abien roundinaba,
E d'un paou maï, s'aghesse aouzat,
A la pesca l'aourié mandat.
S'aoubouret doun, faghen la mina ;
650 Can seghet preste, sus l'esqina
Æneas ié metet tout beou
Un sac qe, boutas ! era greou :
I' abiè un parel de flasqetas,
De nozes secas, dos nabetas,
655 De froumache, un missou boulit,
Emb un flascou de bi remplit.
En cas de beire caouca calla,
El pren soun fusil sus l'espalla,
E se metoun à camina,
660 San saoupre ounte bouien ana.
Bech'aqi qe, lon d'una dralia,
Bous debistoun una gandaia
Qe cassaba lous passerous
Ni mai ni men qe lous garsous.

665 Caou bous dire q'aqest'oubrieira
D'una alura tan cabaieira,
Era Benus que, brabamen,
Abié prés un deghisamen.
Tante i a q'aqela manida,
670 Q'abié l'er d'estre pas mousida,
Pourtab'un coutioun for cour,
Fach d'un'estofa presq'à chour.
Sas qioissas eroun mitat nudas ;
Ah ! messius, las abié garrudas !
675 Soun sén, blan coum'un amellou,
Era nut chusq'aou pepelou,
E dounaba la petelega
De ie faire una sesselega.
S'Æenea ér' estat san segoun,
680 Saiq'aourié fach lou poulissoun.
Mes douten pas de sa sachessa
Et rebenghen à ma Deessa.
Sous peoussés, sans chés de courdils,
Ie toumbabou chusq'as poumpils ;
685 Armada d'una matrassina,
Pourtaba dessus soun esquina,
Espandida coum'un mantel,
De rabas una braba pel,
E l'on besié dessus sa mina
690 Qe n'ahissié pas la joughina.
« Digas, s'ou dis d'un er ardit
A Æneas q'er'enclaousit,
Aourias pa, dedin la garriga,
Rencountrat una miouna amiga ? »
695 Lou prince, après fossa salus,
Ié respon : « Aï pa bis dégus,
O ma fricaoudeta piouzela !
Per moïa ! en bous apelen tela
Aï ben poou qe n'ou seghés pas :
700 A la maniera qe marchas,
Ou disé pa per poulitessa,
Créiriéi pu leou qe ses Deessa.
S'ou ses, ma foué ! per oucasioun

Demandan bostra proutectioun;
705 Amaï sera pas estrassada,
Car ieou, embé moun camarada,
Sen campechas maï qe noun caou
Per lou destin lou pu brutaou.
Aprenés-nous, madoumaïzela,
710 Coussi lou terraïre s'apela;
Car couma de camels trépan
San saoupre, fouches! ounte anan.
E se nous ie perdian, pecaïre!
Sabé pas coussi pourian faïre.
715 An ounte sen? Anén, parlas;
Boutas! sen pas du tout ingras,
E din la prumieira ghingheta,
En bostr'ounou buouren trouqeta.»
Mos de Benus ie respoundet
720 D'un er qe lou rebiscoulet:
« Aqel' ounestetat m'agrada;
Mes soui pa dioussa, camarada,
S'es à caousa de moun matras
Ou d'aqela pel de rabas
725 Qe bous me tratas de la sorta,
Chaca fieta aïssi ne porta:
Aco's la moda daou peis.
Ses en Lybia, mous amis;
La Reina Didoun s'ai coumanda,
730 Amai fai pa la trochamanda.
S'ai es benguda de Sidoun
Per esqiba Pygmalioun;
Soun histouera es trist'e toucanta,
Mes es un paou encibetanta[1].
735 Pourtan aimé tan à piaïa
Qe, founmé! bous la baou counta:
«Didoun, can er 'en Phenicia
(C 'aco's lou noun de sa patria),
Per amour abié espousat
740 Un ome q'era mounedat.

[1] Le ms. porte bien *encibetanta*, mais qu'est-ce que cela signifie?

Aqel home, q'era tan riche,
De soun noum d'oustau era Chiche.
D'aoutrés que i'a disoun Chiché ;
Qe qe n'en sieche, nostr'oubrié,
745 Embé men de fe dins sas botas,
Encara farié de ribotas.
Lou rei d'abal, Pygmalioun,
Era lou frera de Didoun ;
Aqel rei[1] er'un sarra-piastra
750 Qe ne sabié mai qu'un biel pastre.
Can bechet sa sur, aqel gus,
Que palechaba lous escus ;
Ma foué, sou dis, la bona fieira !
Se ie panabe sa berqieira ?
755 Un bespre doun qe soun cougnat
Dedin la gleiza n'er' intrat,
Per faïre un moussel de priera,
De qe te fai nostre counpèra ?
Lou mioou bous paouza sous souiés,
760 Caouta à caouta per derriés,
A Chiché, d'un cop de lezena,
Trauc' abi, pel, car e bedena.
De tan de biai qe ie metet,
On bechet mêma q'era aou fet.
765 Pensas qu' après[2] un tret tan orre
Anet pas lou dire à sa sorre ;
Au countrari, la counsoulet,
Can la noubella i arribet,
E proumettet qe la poulissa
770 Ie farié be rendre chustissa.
Aco, pas brai, es un paou for !
Despioï qe soun home era mort,
Didoun, qe soula s'anuiaba,
Aou iech tout roupien rebaba.
775 Becha 'qi qe, sus lou mati,
Una nioch te bei espeli

[1] Ms. *per'* qui ne donne aucun sens. Peut-être pourrait on lire : *frer'*. —
[2] Ms. *qu'aira*.

Soun home coum'un baragogna,
Qe dis, tout faghen la sansogna:
« Mesfisa-te de moun cougnat,
780 Aco's el qe m'a sagatat:
Agach' un paou, din ma coudena,
La plassa daou cop de lezena.
Bota, achustet, din lou cabot,
Aï rescoundut moun esqipot.
785 Se m'en créses, l'anaras qerre
E deman, *boga la galera!* »
E coum'un fun se trascoulet.
Sa fenna se derebeiet.
De suita, sans espera l'aouba,
790 Passet sa camis'e sa raouba.
Couma counouissié soun marit,
Abié poou q'achesse mentit.
A la caba, la degourdida,
S'agandighet d'un'escourida,
795 E ma foué! tan furetechet,
Qe chout de gabels dessoutet
Pa mai qe ioch petassaous d'oulas
Qe de louis d'or eroun coumoulas.
Bite tourna lous amaghet
800 E, fort countenta daou secret,
Maougré sa lenga, la couqina
Qinqet pas mot à la besina.
Din caouqes chours, de tout soun bén,
Sans bruch, faghet un carghamen.
805 Cerqet aprés, per sa galèra,
De chens q'ahighessou soun frèra,
E pensas be qe n'en troubet
Beoucop mai q'ela noun boughet;
Car es qicon d'incountestable
810 Q'en lioc un rei n'es pas aimable.
Tout lou peis aourié chiat,
Se la plassa abié pa mancat.
Aprés noou meses de bouiache,
Aissi touqet soun eqipache;
815 S'ai croumpet un floc daou terraou

Aoutan gran qe la pel d'un braou,
Ounte an bastit, dessus la placha,
La bela bila de Cartacha.
» Ara, bous, digas-me caou sés,
820 Ounte anas, d'an ounte benés ? »
Æneas respon à sa mera
A pu pres d'aqesta manièra :
« Ia lon ten q'aco serié fach,
Se bous i abias pa mes empach ;
825 Can tenés lou lès, barbaieira,
On pot bé prendre una cadieira:
Ai lou charet endoulentit.
Mès enfin, pioï q'abés finit,
E n'era pa trop leou, per moia !
830 Bous aprendrai que sen de Troia.
Saïqe counouissès Ænéas ?
Eh bé ! soui el... De qe badas ?
Beleou n'en doutas, abestida !
Ou soui couma sés un'hardida.
835 Eh ! baste qu'ou seghesse pas,
Q'aourieï pas aoutan de tracas ! »
«— Ses nascus embé la crispina,
Ie dis adoun la gourgandina ;
Certa, s'eres un paou crebas,
840 Aco m'estoumacarié[1] pas.
Ses erouses q'on pot pas dire ;
Car Didoun, dedin soun ampira,
De tan de bén que bous fara,
Un chour bous assadoulara.
845 Sabés pas de qe bous espera ?
A la bila ounte anas, counpéra,
S'ou boulés saoupre, regardas,
Lebas un paouqet bostre nas,
Achas aqel bol de laouzetas
850 Qe bresiou cen cansounetas
Ia pas q'un moumen, un mouisset
Ia pensat coupa lou siblet;

[1] Le ms. semble donner *m'estounaourié,* qui ne présente aucun sens.

S'és enanat, é las bestiolas
855 Boulastrechou couma de folas :
Aco boou dire, mous amis,
Qe can bous serés agandis
Lon de las doubas de Carthache,
I'a troubarés tout l'esqipache
Das baisseous qe cresias negas
860 E qe se soun pas q'ensouras.
Anas, aqi la routa bostra ;
Marchas, la rega bous la mostra. »
Tout en ie parlen, soun coupet
Ie lusissié coum' un quinqet ;
865 Soun fron semblaba una candela :
De poulida debenghet béla ;
Lachet un gros ben qu'embaoumet,
E, patratrac, s'abalighet.
Entre beire sa bona mina
870 E senti la doussa bussina,
Æneas la recounoughet
E de suita bous l'agairet :
« De qe, sou dis, es bous, ma mèra !
Aco's una sota maniera
875 De beni sans dire caou sés.
S'abiei fach quicon de trabés !
E de segu, bostra tournura
M'a bouleghat la pourritura.
S'abiei fach moun papa banut !
880 Oh ! boutas, s'en es pa fagut,
Per moïa ! de l'ase de pica.
Can ie pense, n'ai la coulica.
Diou ! d'un paou mai ere dannat.
Anas, pourtarés lou pécat. »
885 Aprés aqela bel' aoubada,
Æné embé soun camarada,
Enfilerou drech lou caraou.
Benus, qe s'en sachet pas maou,
Lous amaghet dins un nuache.
890 Acò's er' un mouien for sache,
Per qe manobres, descroturs

E lous aoutres estanciurs,
Ie traghessou pas de calosses,
Ni qe ie cridessou : Motit !
895 Ou qicon mai d'aoutan poulit.
Lous dous Trouiens, dins un nuache,
Countinuan doun soun bouiatche,
Trempes de suzou coum' un gour,
Toumban leban su lou miechour,
900 S'agandigheroun à Cartacha,
Q'encar'era pa touta facha.
De tout coustat se bastissiè;
Sarraiè, massous, menusiè,
Chacun aderé ie mandaba
905 E la besougna s'entanchaba.
Ainsinda qan ia prou de tens
Q'on a pas fach trissa las dens,
A taoula lou traval s'entancha :
Aqeste serbis, l'aoutre mancha,
910 Un aoutre destapa lou bi,
Aqel lou bouch'a soun besi,
Aqel entemen'un'intrada
E l'aoutre garnis l'ansalada.
Æneas e soun esquié
915 Anabou din chaca chantiè,
Bezien ce qe se ie passaba
E degus noun lous debistaba :
Aiço ben que lou niboulas
Anounte s'eroun amagas
920 Empachaba q'on lous bechesse,
San q'aco de res lous cheinesse.
Lou fet, pa brai, bous sembla for !
Eh bé ! tenés, n'abés pa tort,
Car cresé q'es una sourneta.
925 Birchile, en nous lou racountan,
Dis qe lou cas es estounan [1].
. . . . . .
. . . . . .

[1] Les vers 927 et 928 manquent dans le ms.

Tout anb'un cop bous bei pintras,
930 Un a un, toutés sous counbas.
Aissi das Grecs touta l'armada
Ressabié soun estiblassada,
E lous Trouiens enfurounas
Picabou de soun redde bras.
935 Pu' ion, à l'entour de la bila,
Sus soun carri, lou gus d'Achila
Rebalaba lou paour'Hector,
Couma lon rabala un biel qior,
E pioï, tout macat, lou bailaba
940 A Priam, qe ie lou croumpaba.
En d'aqel tableou, Æneas
Poughet pas retene un helas,
E mêma faoughet qe plouresse,
Per tan redde qe se mouqesse.
945 Mes seghet un paou counsoulat
Can se bechet aoussi pintrat,
Tout de lon daou riou Escamandra,
Tustan pire q'un Alessandre ;
Bechet lou rei morou Menoun
950 A la testa d'un bataïoun.
Aou mitan de la moulounada,
Pantelopa despetrinada,
En sous peousses esfoulissas,
Lous tetinasses destapas,
955 Deçaï, delaï, engraoufignaba,
Couma se caoucus la pagaba,
E pas q'à soun er on besiè
Qe prenié de gous aou mestiè.
De beire aco, nostre cadourla,
960 Pensas, manchaba de cougourla ;
Badaba coum' un emperit ;
Er' aqi mitat enclaouzit.
Pourtan dighet à soun compera :
« Aïssi counouissou nostr' histouera ;
965 Acata, te, regarda un paou
Chougarieï qe ia pas un traou,
Per tan ion e pichot qe sieche,

Ounte noun counougou lou sieche
Q'aben soustengut aou peïs;
970 Agacha Hector, Priam, Paris,
Becha! caoucus, aïci, per moia!
Reçap la Gazeta de Troia.
Debou lechi nostres papiés,
A men qé iache de sourciés...»
975 Couma parlaba, la princessa
Benghet aou mitan de chouinessa,
Qe la ghinchaba sans aouza
Un paouqet trop s'en aproucha;
Ainsinda, una china de cassa
980 Propra, penchinada, prou grassa,
Aou printen touchour, can sourtis,
Aou caou, a de moulous de chis;
La lenga defora seghissou,
Sarrou lou mourre, la sentissou;
985 Mes lou mestre q'es à coustat,
Manten lou troupel mouderat.

LA COUQUETA D'AOU BILACHÉ

Lou pu beou garçou d'aou bilaché
Disou qué dé ieou per l'esprit.
Sé lou bésias, coum' es poulit,
Coum' es aimablé, coum' es saché!
Atabé, l'aimé à la fouiè,
Mè mé gardé bé dé i'ou diré.
Jouissé tan de soun martyré!
Ai! moun Diou, moun Diou, s'ou sabiè!

Lou bespré, quand sen à la prada,
Mé culis de pougnas dé flous
E mé las porta tout crentous.
Ieou, ne faou la cata bagnada,
Couma ç'aco noun mé plasiè;
Pioi, dé rescoundous, san c'ou saché,
Las mété déchout moun coursaché.
Ai! moun Diou, moun Diou, s'ou sabiè!

Se me risé de sa tendressa,
Saiqué cresés qu'ai michan cor?
Aï! pecaïre, coum' abés tor :
Acos de poou de ma febléssa...
Car, besés, s'el un chour bouïè
Me démanda qué qué ség[u]essé,
Crésé pas qué i ou refuses[s]é.
Ai! moun Diou, moun Diou, s'ou sabiè !

LOU POUTOU[1]

Fai m'un poutou, disiei à ma manida;
Fai m'un poutou, bota, te lou rendray.
Quand l'achet fach, me diguet: Fait 'en lay.
E s'era tout estrementida :
On aurié dich, pas qu'à soun air,
Qu'aviè caoussigat una ser.
Es pa' 'ntaou qu'on se poutounecha:
A logua d'un poutou, aco's donna l'embecha.

Bech' un poutou, ma bèla Margarida,
Poutou d'amour baylat couma se déou,
Couma lous que boudriey te faire, ieou,
Es lou pus grand ben de la bida.
Ai ! sus ta bouca, sus toun sen,
Sé laissés culi aquel ben,
Caou pas que moun bonhur finigue,
D'aqui tant qu'un dé dous d'amour s'estabanigue.

Anén, vénchan, sé moun counsél t'agrada,
Dé toun amic escouta las liçous ;
Beyras, beyras, lou meou n'es pas pus dous.
Siègues pas tant espaoudugada;
Anen, escouta toun ami.
Moun Diou, moun Diou, quinte plési!
Toun iol mouris; que siés poulida!
Ou bésés bé, t'abiei pas mentit, Margarida!

[1] L'orthographe de ces deux chansons est aussi flottante que différente de celle du travestissement de l'*Enéide*.

POÉSIES

UNO AMIGO D'ANTOUNIETO[1]

(REMEMBRANÇO)

A dono Fabre-Sallières

De la vido, pecaire! avié plus que l'alen,
E lou mège, en sourtènt, moustrant à la mameto
L'oume[2] que de sa ramo oumbrejo lou balen[3],
Dis à la vièio en plour, palo coumo uno armeto[4],

Que de saupre soun sort avié coumo talen:
« S'un cop tombon li fueio, aurés plus d'Antounieto. »
— Uno enfant de dès an, qu'istavo aqui caieto[5],
Sèns perdre un soulet mot, ausis l'arrèst doulènt...

L'endeman de-matin, li gènt dè la manido
La veson, espanta, dins l'aubre acrouchounido[6]:
— De-que fas? — « Que la mort vèngue nous la rauba! »

Respond, se remembrant lou prepaus de la vèio...
E l'uno à l'autro, ardit! courduravo li fuèio
Pèr lis empacha de toumba...[7]

L. ROUMIEUX.

[1] Marie-Antoinette Rivière, félibresse du Lierre, née à Nimes, le 21 janvier 1840, morte à Beaucaire, le 27 janvier 1865.

[2] Ormeau. — [3] Balcon. — [4] Ame en peine. — [5] Silencieuse. — [6] Accroupie. — [7] Provençal (Avignon et les bords du Rhône). Orthographe des félibres d'Avignon.

BIBLIOGRAPHIE

Autros Bèit Telados del felibre de la Naveto, per Junior Sans.—Paris, librairie des Bibliophiles, 1881, in-12, 56 pages (avec un fac-simile).

Cette élégante plaquette sort des presses de Jouaust, le libraire des bibliophiles, et continue, avec le même format et les mêmes dispositions typographiques, les *Bèit Telados* publiées par M. Junior Sans en 1875.

Elle renferme neuf pièces : *A moun paire, A moun amic Bernad, lou Darrié Adiéu à nostre paure amic Justin Heirissoun, A mestre Jan Laurés, Brinde pourtat al banquet de la majo fèsto del Felibrige* (en 1877), *A ma Muso, lou Darrié Adiéu à nostre paure amic Francés Reboul, Un pastre e sous vesis* [1]; et, enfin, nous ne savons pourquoi, le fac-simile d'un sonnet injurieux adressé à l'auteur par un jaloux qui a signé ses rimes du nom de *Franquet.*

Lou Darrié Adiéu à Justin Heirissoun—un Biterrois fort distingué, qui avait même donné quelques vers provençaux à l'*Armana* de 1864 (*Ounte vas, filheto?* p. 43) a été publié d'abord dans ce dernier recueil en 1870, p. 108.

Les notes de la brochure de M. J. S. contiennent, p. 53, l'épitaphe suivante, que son père, Julien Sans, composa lui-même pour le tombeau qu'il s'était fait élever dans le cimetière de Béziers. Nous la citerons en entier, en la signalant à MM. le docteur Noulet et Lieutaud, qui depuis longtemps se préoccupent de recueillir les textes épigraphiques du midi de la France :

AISSI, JOUST LOUS CIPRÈS,
JULIAN SANS, DE BEZIÉS,
FA REPAUSA SOUS OSSES.
SE MUSO DIS : CAL SÈS ?...
PASSANTS, LOU FOUGISSÈS !
MÈS SAI TOURNARÉS FOSSES.
PER TANT QU'AGÉS LOU FIL AL NAS [2],
LA MORT VOUS DELEMBRARA PAS.

Une autre face du tombeau porte une inscription complémentaire, également en vers :

EN 1846
A PERPETUITAT
LOU TOUMBÈU S'ES FOUNDAT ;

[1] Deux fautes typographiques doivent être corrigées : P. 2, *como*, l. *coumo;* 8, *loup cap*, l. *lou cap*. — [2] Le poëte Julien Sans était tisserand (*telaire*), détail qui explique ce vers et le titre des *Bèit Telados*.

PREGARÉS DIÉUS, PASSANS,
PER LOUS DOUS FRAIRES SANS :
JULIAN E ANTONI.

Antoine Sans était le frère de Julien Sans, et ceux qui liront ces deux épitaphes,— la première surtout, — regretteront que l'auteur de *las Bèit Telados* n'ait pas encore fait profiter le public des vers de son père.

A. ROQUE-FERRIER.

PÉRIODIQUES

Courrier littéraire de l'Ouest (novembre-décembre 1880). — Nous avons déjà eu occasion de parler de ce recueil (*Revue des langues romanes*, 3e série, t. IV, p. 206) et de signaler l'intérêt qu'il offrait, non-seulement aux amis exclusifs de la littérature, mais encore aux philologues et plus particulièrement à ceux qui s'occupent des idiomes populaires. Aujourd'hui nous devons ajouter que si, en fait de philologie, une plus large part y a été faite aux dialectes actuels, ceux d'autrefois n'y ont pas été oubliés, comme on peut le voir dans les numéros qui ont suivi. On y remarque, en effet, une étude très-substantielle et très-complète sur *Deux Troubadours pontois du XIIe siècle* (Renaud et Geoffroy de Pons, en Saintonge). Cette notice, qui enrichit notre histoire littéraire d'un chapitre tout à fait neuf, est de notre collaborateur et ami M. Chabaneau. Elle avait sa place dans le *Courrier littéraire de l'Ouest*, qui se publie à Pons même, dans la patrie des deux troubadours dont il est question, et, de plus, en l'y insérant, M. Chabaneau faisait acte de bonne confraternité à l'égard du directeur de ce recueil, M. Pierre Lagarenne, qui a été et qui sera encore un des plus utiles collaborateurs de la *Revue des langues romanes*. Cette monographie, où nous retrouvons les qualités habituelles de notre confrère, a déjà été appréciée par un érudit bien connu, M. Tamizey de Larroque. Nos lecteurs, à qui nous en devons une analyse, nous sauront gré de reproduire celle qu'en a faite ce savant, dont le témoignage a de toute façon plus d'autorité que le nôtre.

« M. Camille Chabaneau, un des érudits de notre temps qui connaissent le mieux la littérature provençale, ou, pour mieux dire, limousine, vient de publier une étude de peu d'étendue, mais de grande valeur. On ne s'était encore jamais occupé des deux poëtes pontois, qui nous ont laissé une pièce unique, dont la date semble devoir être placée aux environs de l'an 1200, et leur nom ne figure même pas dans l'*Histoire littéraire de la France*. C'est dire combien était difficile la tâche de

M. Chabaneau. Aussi patient qu'habile chercheur, il a tiré parti de tous les renseignements épars dans les recueils d'autrefois et d'aujourd'hui. S'il n'a pu faire aucune découverte en ce qui regarde Geoffroy de Pons, il a reconstitué avec la plus heureuse sagacité la biographie des deux Renaud de Pons (l'oncle et le neveu), dont l'un ou l'autre fut l'interlocuteur de Geoffroy de Pons dans la tenson de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe. A la suite de cette étude historique, où tant d'autres mérites se joignent au mérite de la nouveauté, le savant critique nous donne le texte et la traduction du dialogue, qui roule sur l'amour platonique et sur celui — qui ne l'est pas, dialogue qui n'avait encore été publié qu'une fois, dans un recueil étranger et d'après un seul manuscrit. M. Chabaneau a fort amélioré l'édition allemande, en s'aidant de deux manuscrits de la Bibliothèque nationale. Texte, traduction, notice et notes, font vivement désirer que le philologue périgourdin, continuant ce qu'il a supérieurement commencé, nous fasse peu à peu connaître la vie et les œuvres de tous les troubadours des diverses régions dont était formée notre féconde Aquitaine. » (*Revue des Bibliophiles*, avril 1881, p. 109-110.)

Le *Courrier de l'Ouest* a donc bien mérité de la philologie, et nous allions lui souhaiter beaucoup de lecteurs, beaucoup d'abonnés et le reste, quand nous avons appris qu'il ne recommencerait pas l'année. Nous le regrettons bien vivement et nous voulons espérer qu'il ressuscitera avant peu et qu'il nous contera encore quelques-uns de ces contes patois qu'il conte si bien.

A. B.

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques mots de rectification à l'article beaucoup trop élogieux, en ce qui me concerne, que l'on vient de lire. Je n'ai pu, malheureusement, pour mon étude sur les deux troubadours pontois, « tirer parti de tous les renseignements épars dans les recueils d'autrefois et d'aujourd'hui», parce que plusieurs de ces recueils, et non pas les moins importants, quelques-unes par exemple des grandes collections anglaises, n'étaient pas à ma portée. De là, dans mon travail, des lacunes probables, sans compter celles que dès aujourd'hui j'y dois reconnaître. Si j'avais pu parcourir, avant l'impression de ma notice, comme je l'ai fait depuis, les deux volumes intitulés *Royal and other historical Letters illustrative of the reign of Henry III*, je n'aurais pas manqué de relever certains détails, d'un très-haut intérêt pour la biographie de Renaut de Pons que l'on y rencontre. Je le ferai avant peu, dans un travail d'ensemble que je prépare sur les troubadours de la Saintonge, et où ma notice sur ceux de Pons, complétée et, s'il y a lieu, corrigée, aura nécessairement sa place. En attendant, je veux profiter de l'occasion présente pour noter que Renaut de Pons eut,

outre plusieurs fils, dont j'ai donné la liste d'après Courcelles, une fille appelée Maheut, qui en 1230 était mariée depuis douze ans[1], et dont le nom peut être considéré, ce me semble, comme une confirmation d'une conjecture que j'ai émise, à savoir que la femme de Renaut de Pons était la propre fille de la belle Maheut de Montignac, qui fut aimée de Bertran de Born. C'était, en effet, l'usage alors, comme ce l'est encore aujourd'hui, de donner aux enfants le nom de leur grand-père ou de leur grand'mère. Voilà un lien que les historiens de la littérature provençale ne soupçonnaient pas (honni soit d'ailleurs qui mal y pense) entre Renaut de Pons et le grand troubadour d'Hautefort.

C. C.

Giornale di filologia romanza, *n°* 5 (*t. II*, *fasc.* 3-4). — P. 121. F. Novati, *Una poesia politica del cinquecento; il Pater noster dei Lombardi.* — P. 153. R. Putelli, *Un nuovo testo veneto del Renard.* Ce fragment de 703 vers est extrait d'un ms. qui date de la fin du XIVe siècle et qui se trouve à la bibliothèque archiépiscopale d'Udine. — P. 164. G. Bernardi, *Noterella al verso* 46 *del* III *dell' Inferno: Questi non hanno speranza di morte.* — P. 172. F. Settegast, *Jacos de Forest e la sua fonte.* M. Settegast prépare une édition du *Roman de Julius César*, œuvre de Jacot de Forest. Comme cette publication ne paraîtra pas de quelque temps, il croit devoir soumettre en attendant, à ses lecteurs, quelques observations relatives à ce texte, lesquelles rectifieront et compléteront sur certains points ce qui a été dit de cet auteur. Il commence par signaler une erreur de M. A. Duval (*Histoire littéraire*), qui avait estropié le nom de Jehan de Thuin, auteur d'une translation « de latin en romans des x livres de Lucan. » Puis il rapproche l'une de l'autre la rédaction en prose et la rédaction en vers, montre qu'elles sont identiques pour le fond, et que Jacos de Forest, l'auteur de la rédaction en vers, n'a été que le traducteur du traducteur Johan de Thuin. Il parle aussi d'une compilation, également en vieux français, formée avec les œuvres de Salluste, de Lucain et de Suétone, à laquelle il donne le titre de *Vie,* et qu'il attribue à ceux que Jehan de Thuin appelle « Maistres d'Orliens », compilation que celui-ci aurait mentionnée au cours de ses « estoires. » — P. 179. A. d'Ancona, *Strambotti di Leonardo Giustiniani.* — P. 194. G. Salvadori, *Storie popolari toscane.* Huit chansons narratives dont quatre sont en vers hendécasyllabes. — P. 205. A. Thomas, *de la Confusion entre R et S Z en provençal et en français. Documents nouveaux.* — P. 213. 1° *Varietà. Aneddoto di un codice dantesco* (J. Giorgi).

[1] Cela résulte de lettres de Renaut lui-même, imprimées dans le recueil précité.

Ajouts faits dans le courant du XIVe siècle à l'œuvre du célèbre Florentin. 2° *Poesie civili del secolo XV* (Guido Levi). 3° *Due Rispetti popolari* (G. Salvadori). 4° *Della Novella del Petit Poucet* (Antonio Ginandrea).— P. 234. *Rassegna bibliografica.*— P. 241. *Bullettino bibliografico.* — P. 251. *Periodici.*— P. 254. *Notizie.* A. B.

LA LÉGENDE D'ŒDIPE

J'espère arriver bientôt à une solution satisfaisante des difficiles problèmes d'histoire littéraire que soulève le *Roman de Thèbes;* d'ici là, il convient, je crois, de cesser une discussion où, à cause de l'absence du texte, il est fort difficile de s'entendre et de se comprendre. En publiant le texte, je donnerai mon opinion définitive sur la question de lieu et d'attribution; pour aujourd'hui, je me contenterai de deux observations à propos de la réplique de M. Boucherie, insérée dans le numéro de février :

1° P. 102. *Encovie.* M. B. a mal lu ma rectification[1]; elle ne portait que sur le vers 5510, dont le numéro était indiqué au glossaire, sans être suivi du vers, et où le verbe *encovit* est au parfait. Quant au vers que j'y ai cité tout au long (*Et de de lui servir s'encovie*), il est exact, et *encovie*, au présent de l'indicatif, rime avec *compaignie;* le sens est : « montre beaucoup de zèle à, se fait gloire de ». Il s'agit du prêtre-roi de Némée, Lycurgue, recevant Adraste, qu'il considère comme son suzerain.

2° M. B. me demande, pour *engraignier* ou *engaignier* (v. 14450), la leçon des autres manuscrits. La voici : P. (ms. de Cheltenham) donne *esraigier;* S (ms. de Spalding), *esragier;* B et C. (ms. de Paris) n'ont point ces vers; ils abrégent en deux vers, de rédaction différente, l'idée exprimée en quatre par les trois autres manuscrits de cette manière :

> Quant ot li dus que li rois dist,
> De mautalent art et fremist.

Il n'y a donc là rien de décisif pour ou contre la leçon discutée.

L. CONSTANS.

[1] Cela prouve une fois de plus qu'il aurait mieux valu reproduire chaque exemple *in extenso*, au lieu de se borner à des renvois qui, comme ici pour le v. 5510, n'aboutissaient à rien, puisque le vers indiqué ne se rencontrait pas dans le reste de l'ouvrage. Dans tous les cas, et c'est là l'essentiel, il faut bien se garder de considérer, ainsi que l'a fait M. Constans, *encovit* et *encovie* comme deux temps différents d'un même verbe, dont le type commun serait **in-cupitare*. Passe pour *encovie,* si toutefois il ne faut pas lire *en covie* (*convie*). Quant à *encovit,* je répète qu'il vient de **in-cupire*. (A. B.)

CHRONIQUE

COMMUNICATIONS FAITES EN SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ. — 1er juin. — Sur un vers de Gormonde de Montpellier, par MM. Millet et Chabaneau ;

Carabin, conte en vers provençaux, par M. Louis Roumieux ;

Le Dictionnaire provençal-français de Jean de Nostredame, par MM. Barrès et Chabaneau ;

Je ne sache pas.... que je sache.... par M. Rigal.

15 juin. — L'origine arabe du mot *alkékenge*, par M. Marcel Devic ;

Poésies provençales extraites du chansonnier Mac-Carthy, par M. L. Constans ;

Le sens de la comparaison populaire : *Es poulido coumo un sòu*, par M. Frédéric Donnadieu ;

Une poésie inédite d'Arnaud de Mareuil et une autre pièce inédite de Peire Rogier, par M. C. Chabaneau ;

La Batalha de Malamort, poëme limousin, par M. l'abbé Joseph Roux.

***

LIVRES DONNÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ. — Chansons et lettres patoises, bressanes, bugeysiennes et dombistes, avec une étude sur le patois du pays de Gex et la musique des chansons, textes recueillis, traduits et annotés par Philibert Le Duc. Bourg-en-Bresse, Martin-Bottier, 1881; in-12, XVI-456-22 pages ;

Lothringischer Psalter (Bibl. Mazarine, n° 798). Altfranzösische übersetzung des XIV. Jahrhunderts, etc., zum ersten mal herausgegeben von Friedrich Apfelstedt. Heilbronn, Henninger, 1881, in-12, LXIV-68 pages (don de M. Henninger);

Sammlung französischer neudrucke herausgegeben von Karl Vollmöller, I. De Villiers, le Festin de Pierre ou le Fils criminel, neue ausgabe von W. Knörich. Heilbronn, Henninger, 1881; in-12, XVIII-88 pages (don de M. Henninger);

Bouchon-Brandely : Rapport présenté à la Commission sénatoriale du repeuplement des eaux. Paris. Imprimerie du Sénat, 1880; in-4°, 216 pages (contient, pages 208-213, des fragments d'une poésie provençale : *lou Massacré dé la Mar*, par Pierre Molinari) (don de M. Victor Smith);

Chailan (Fortuné) : Leis Bugadiéros, scène populaire en vers provençaux. Marseille, chez tous les libraires, S. D.; in-8°, 8 pages (don de M. Clair Gleizes);

Chailan (Fortuné): l'Ooubagnen, vo Voou mies leis vespros que leis messos, counte coumique. Aubagne, Jammes, S.D.; in-8°, 4 pages (don de M. Clair Gleizes ;

Chevalier (J.-A.-Ulysse): Notice historique sur la maladrerie de Voley, près Romans, précédée de recherches sur la lèpre, les lépreux et les léproseries, et suivie de soixante-douze pièces justificatives inédites. Romans, Rosier, 1870; in-8°, X-166 pages ;

Chevalier (l'abbé): Actes capitulaires de l'église Saint-Maurice-de-Vienne, statuts, inféodations, comptes, publiés d'après les registres originaux. 1re livraison. Vienne, Savigné, 1875; in-8°, 128 pages ;

Chevalier (l'abbé) : Bibliographie : Mémoires pour servir à l'histoire de l'abbaye royale de St-André-le-Haut-de-Vienne. Fastes de l'église de Vienne. — Supplément à l'Histoire de l'église de Vienne, par C. Charvet, etc. (Compte rendu extrait de la *Revue critique*, 1869). Nogent-le-Rotrou, Gouverneur, 1869 ; in-8°, 4 pages ;

Chevalier (l'abbé) : Cartulaire de l'abbaye de Saint-André-le-Bas de Vienne, ordre de St-Benoît, suivi d'un appendice de chartes inédites sur le diocèse de Vienne (IXe-XIIe siècles). Vienne, Savigné, 1869; in-8°, LII-368-44 pages ;

Chevalier (l'abbé): Cartulaire de l'abbaye Notre-Dame-de-Léoncel au diocèse de Die — ordre de Citeaux, — publié d'après les documents originaux. 1re livraison. Montélimar, Bourron, 1869; in-8°, 320 pages ;

Chevalier (l'abbé): Cartulaires de l'église cathédrale de Grenoble, publiés par M. Jules Marion, etc. (Compte rendu). Nogent-le-Rotrou, Gouverneur, S. D.; in-4°, 12 pages ;

Chevalier (l'abbé) : Cartulaire des Hospitaliers et des Templiers en Dauphiné. Vienne, E.-J. Savigné, 1875, in-8°, 136 pages;

Chevalier (l'abbé): Cartulaire municipal de la ville de Montélimar (Drôme), publié d'après les documents originaux, etc. Montbéliard Hoffmann, 1871; in-8°, IV-352 pages.

Errata du numéro de mars 1881

CHRONIQUE.—P. 155, l. 3. La *Vie* de Peire de la Mula, signalée comme inédite, a été publiée dans le *Jahrbuch für rom. Phil.*, II, 21, d'après le manuscrit du Vatican n° 5232. Il faut ajouter que plusieurs de ces *Vies* offrent des passages importants qui ne se rencontrent pas ailleurs, ou qui du moins sont inédits. —*Ibid.*, l. 8, *après* de Rambaut d'Orange, *lisez: Pos uei quèl clars* (omission de l'*Officiel*).— *Ibid.*, l. 12 sqq. Une tentative malheureuse faite par un correcteur, pour abréger la fin de la note transmise à l'*Officiel*, a rendu inintelligibles les dernières lignes. Il faut lire : « et fournit un assez grand nombre de variantes. M. Constans va publier incessamment une notice détaillée de ce chansonnier. » Ajoutons que cette notice contiendra toutes les parties de *Vies* inédites, et paraîtra dans un des plus prochains numéros de la *Revue*. (L. C.)

Le gérant responsable : Ernest HAMELIN.

DIALECTES ANCIENS

LES MANUSCRITS PROVENÇAUX DE CHELTENHAM

I

UN NOUVEAU CHANSONNIER PROVENÇAL

On lit dans l'Appendice bibliographique qui termine le livre de M. Mary-Lafon, intitulé *Tableau historique et littéraire de la langue parlée dans le midi de la France, et connue sous le nom de langue romano-provençale,* cette indication :

Poésies en périgourdin (bibliothèque particulière de sir Phillipps, à Middlehill) [1].

Depuis longtemps notre attention avait été frappée par ce titre, qui nous paraissait suspect ; mais c'est en vain que nous avions cherché à nous renseigner à cet égard. Ayant eu, il y a quelques mois, l'occasion de visiter la bibliothèque de feu sir Thomas Phillipps, aujourd'hui transportée à Cheltenham (comté de Glocester, Angleterre), nous nous sommes empressé de demander communication de ce manuscrit, et, dès la première ligne, nous avons pu constater que c'était, non un recueil de poésies modernes, mais, comme nous l'avions soupçonné, un chansonnier provençal. N'ayant pu, à cause du peu de temps pendant lequel le manuscrit a été à notre disposition, le transcrire en entier, nous avons, du moins, pris copie des parties les plus intéressantes et recueilli des notes précises, de façon à pouvoir donner une notice détaillée du manuscrit. C'est cette notice que nous offrons aux amis de la vieille littérature provençale.

Le manuscrit dont nous nous occupons porte, dans le catalogue imprimé de la bibliothèque de sir Th. Phillipps, laquelle contient plus de 30,000 manuscrits, le numéro 1910. Le catalogue et le volume lui-même portent cette indication, due

[1] [M. Mary-Lafon n'a pas été le premier à mentionner le ms. qui fait l'objet de la présente notice. Cet écrivain a simplement copié, aussi bien pour les *poésies en périgourdin* (p. 306) que pour les *proverbes provençaux* (p. 307), ce qu'avait déjà dit de ces deux recueils Pierquin de Gembloux (*Hist. litt. des patois,* 310 et 311.) — CC.]

au fameux bibliophile anglais : *ex biblioth. Meerman, Hagæ Comitis, olim ex bibl. collegii societatis Jesu Claromontani, Parisiis.* Le chansonnier a donc appartenu au collége de Clermont.

C'est un mince registre grand in-4°, de 31 centimètres sur 22, avec une reliure moderne en parchemin, portant au dos ce titre, écrit à la main en ronde : *Poëme* (sic) *périgourdin et Proverbes provençaux. Manuscript.* Il est formé de plusieurs cahiers de gros papier gris, dont le premier est resté en blanc. Puis viennent 28 feuillets, remplis (sauf quelques blancs que nous signalerons plus loin) de Vies et Poésies des troubadours. L'écriture, une cursive un peu raide, assez semblable à notre bâtarde, est le plus souvent sur deux colonnes, et nous a paru dater du XVIe siècle ; il n'y a ni accent, ni ponctuation, seulement quelques exemples de *ç* = *z*[1], et des deux-points remplaçant tous les autres signes. En tête, d'une écriture moderne, on lit ces mots : *Poëmes en Perigourdin.* Les folios 29 r°,— 42 v°, sont occupés par des *Proverbes provençaux,* rangés par ordre alphabétique d'après la première lettre, et transcrits au XVIIe siècle d'une écriture ronde, assez pénible à lire. Dans sa dernière partie, le manuscrit n'est plus folioté à l'encre et avec des chiffres contemporains du texte lui-même, comme on le voit dans la première partie: ce qui prouve que la fin du registre est longtemps restée vide et n'a été utilisée que plus tard; mais une main moderne a paginé au crayon le manuscrit, du commencement à la fin.

Voici les premiers et les derniers de ces proverbes :

A l'enfournar si pren lou pan cournut.
A las pichounos bouillos y sfon lous bonous enguens.
Amour de seignour, escalié de veyre.
Auro drecho non a abrig, et lou paure non a amig.
A tous cops son louchos.
. . . . . .
Vougnas villain, vous pougnira ; pougnas villain, vous vouignira.
Vidon vidau, segon la vido lou journau.
Vay, fy couquar, que fay vie (?) lou cuou.

[1] Cf. *coçens, Roembauç, auçir,* etc.

Vau may calor que fouol parlar.
Ung jour plou, l'autre souleillo.
Vau may ung plat de broim (?) q'uno houllo de lautgue (?)[1].

[Ce recueil de *Proverbes provençaux* est probablement contemporain de ceux que formèrent Voltoire et Rulman pendant la première moitié du XVIIe siècle. Il est antérieur à la *Bugado provençalo,* dont la première édition remonterait à l'année 1649, selon M. Mistral (*Tresor dóu Felibrige,* I, 392), et aux environs de 1660, d'après la préface mise en tête de la réédition d'Aix (Makaire, 1859, in-12, 104 pages), par M. Rouard. Les extraits que leur emprunte M. Constans sont de nature à en faire souhaiter la publication intégrale; mais, en revanche, ils ne donnent pas une idée bien grande de l'intelligence du scribe qui nous les a conservés. Cinq proverbes sur onze doivent être rectifiés comme il suit:

I. A las pichounos bouittos sy fon lous bouons enguens (dans les petites boîtes se font les bons onguents).

II. A tres cops son louchos (à la troisième fois, les luttes).

III. Vai ty couquar, que fas veire lou cuou (va te coucher, [parce] que tu montres le derrière).

IV. Vau may calar que fouol parlar (mieux vaut se taire que parler follement). [Proverbe déjà connu au moyen âge et cité, dans les mêmes termes, par Guillaume Durand, dans son *Speculum juris*. Voy. *Histoire littér. de la France*, XX, 446. — C. C.]

V. Vau may ung plat de broueit q'uno houllo de lavagne (mieux vaut un plat de brouet qu'une marmite de soupe à l'eau (?)).

Cf., pour la signification de *lavagne,* Honnorat, *Dict. prov.-fr.*, articles *lauvans* et *lavagnas,* et, pour le dicton lui-même, *la Bugado*, p. 99.

Le proverbe: *Amour de seignour*, doit être complété de la manière suivante:

Amour de seignour, escalié de veire;
A fach de vous, noun vous pòu veire.

(Amour de seigneur, escalier de verre.—Lorsqu'il a fait de vous, il ne peut plus vous voir.)

C'est un de ceux que les recueils méridionaux ont le plus souvent rapportés. On le trouve, en effet, dans Rulman (*les Prov. du Languedoc*, édition Mazel, p. 8); *la Bugado*, p. 18; Sauvages, *Dict.*, II, 393; G[arcin] (*Nouv. Dict. prov. fr.*, 348), etc.

S'il m'est permis de donner à cette note un développement peut-être hors de saison avec le but qu'elle avait tout d'abord, je signalerai, — ne serait-ce qu'à titre de curiosité,— l'air de famille et la note mélancolique, presque sceptique, des proverbes suivants:

Amour de segnou,
Oumbra de bouissou.
(Cf. *Bug.*, 20; Sauvages, II, 374.)

Amour de paisan,
Amour de can (*chien*).
(Cf. *Bug.*, 19.)

Nous avons dit que la partie la plus ancienne du manuscrit renferme des *Vies* et des *Poésies* des troubadours. Ces *Vies* sont, pour la plupart, semblables à celles qui ont déjà été imprimées par Raynouard et par Mahn. Cependant nous devons signaler quelques particularités importantes :

1° La *Vie* de Hugues de Saint-Cyr est augmentée d'une assez longue explication du sujet de la pièce : *Longamen ai atenduda*.

2° La *Vie* de Giraut de Borneil est sept ou huit fois plus longue que dans les manuscrits utilisés par Mahn, et nous apprend dans quelles circonstances furent composées la plupart de ses pièces.

3° La *Vie* de Peire de la Mule, d'ailleurs très-courte, ne se trouve pas dans les recueils des *Vies des troubadours* de Raynouard et de Mahn; elle a été publiée par M. Bartsch, dans le *Iahrbuch für romanische Philologie,* II, 21, d'après le ms. 5232 du Vatican. Nous la donnons à sa place, avec les variantes de Bartsch.

4° La *Vie* de Rambaut d'Orange est inédite, du moins sous sa forme provençale.

Quant aux poésies, nous n'avons pas reconnu d'*unica* dans le nouveau chansonnier. La pièce de Giraut de Borneil, qui porte le n° 12, *A commanc Dieus maint,* dont le premier vers

Amour de nora e de gendre
Calou de cendres.
(Cf. *Bug.*, 19 ; Sauvages, II, 374; Garcin, 347.)

Amour de sorre
Vau pas un porre
(Cf. Sauvages, II, 374; Garcin, 347.)

Amour de fraire,
De cops vau gaire.
(Cf. Sauvages et Garcin. *Ibid.*)

Amour de courtisan.....
Ben de vielan (*vilain*)
E fe de femelan
Noun duroun passat un an.
(Cf. *Bug.*, 20.)

Les références qui précèdent montrent que ces proverbes sont aussi répandus que celui dont le manuscrit de Cheltenham contient une version évidemment tronquée.

A. Roque-Ferrier.

seul est donné, doit certainement être la même que celle que l'on trouve dans le chansonnier Mac-Carthy, au f° 183 r°, col. 2, et dont le premier vers est celui-ci : *Aivon m'aven Dieus m'ajut*. L'erreur de transcription est évidente. Mais la pièce n° 18 de Rambaut d'Orange est inédite et n'a été signalée jusqu'ici que dans le chansonnier Mac-Carthy : nous la donnons plus loin. D'ailleurs, notre manuscrit, quoiqu'il ne soit pas irréprochable, peut être considéré comme un des meilleurs, surtout si l'on tient compte de l'époque tardive où il a été exécuté, et il offrira certainement une ressource précieuse aux futurs éditeurs de poésies des troubadours.

Deux ou trois indications laissent entrevoir que le copiste était italien : par exemple (f° 24 r°, col. 1), *da* pour *de* dans *Peire da la Mula, parecle*, au sens de plusieurs (f° 6 v°, col. 1), et ces mots, par lesquels il répare une erreur qui lui avait fait laisser de côté une grande partie de la *Vie* de Giraut de Borneil (f° 22 v°, col. 2) : *Guarda alle carte* 20, *tris e dolens*. Ce sont là, en effet, les derniers mots que l'on trouve au f° 20 r°, col. 2, bas, où la phrase est interrompue.

Nous allons donner maintenant, en suivant l'ordre des pages, les premiers et les derniers mots de chaque *Vie*, et le premier vers de chaque pièce, avec le nombre de vers qu'elle contient. Dans le cas où le premier vers seulement est donné dans le manuscrit, nous reproduisons ce vers, et alors, naturellement, il n'y a aucune indication sur le nombre de vers. Nous rétablissons ou supprimons, suivant le cas, les majuscules, dont l'emploi est souvent arbitraire, et nous usons de l'apostrophe et des signes de ponctuation ordinaires, pour plus de clarté ; mais nous avons cru devoir être très-sobre de corrections, pour ne pas trop altérer la physionomie du manuscrit.

'N Arnautz Daniels (*f° 1 r°*)

Vie (12 lignes pleines)[1].

[1] Nous donnons, pour les *Vies*, le nombre de lignes du manuscrit, pour qu'on puisse comparer avec les *Vies* correspondantes de Mahn : 4 demi-lignes ou 2 lignes pleines du manuscrit valent 3 lignes de Mahn. Nous donnons également les numéros des *Vies* dans Mahn.

N' Arnautz Daniels si fo d'aqella encontrada don fon N' Arnautz de Meruoill.

Fin: e fetz mantas bonas chansos tals con vos auzirez (*Mahn,* XXXVII et XXXVIII).

Pièces[1].

1. En est sonet coind' e[2] leri (6 × 7 + 3)[3].
2. Sols soi qe sai lo sobrafan quem sortz[4] (6 × 7 + 3).
3. Ar vei vermeils, blaus, blancs, gruecs (6 × 7).
4. L'aur' amara[5] fais brueills brancutz clarzir (6 × 7 + 3).
5. Anz qe sim veston de branchas (6 × 7 + 3).
6. Sim fos amors de joi donar tan larga (6 × 8 + 2).
7. Lo ferm voler q'el cor m'intra[6] (6 × 6 + 3).
8. Dous braiz e critz e chans e sons[7] e voutas (5 × 8 + 2).
9. Anc eu non l'ac mas ella m'a (6 × 10).
10. Chanson dont mot son plan e[8] prim (6 × 9 + 4).
11. Autet et bas entrels prims fueills (6 × 9 + 3).
12. En breu brisaral temps braus (6 × 7 + 2).

PISTOLETA (*f*° 4 *v*°)

Vie.

Pistoleta si fo cantare d'En Arnaut[9] de Meruoill, e fo de Proensa e puois trobaire, e fez cansons con avinens sons, e fo ben graciz entre la bona gen. Mas hom fo de pauc solaz e de paubra endura e de pauc vaillimen; e tolc mollie a Marseilla e fez mercader[10] (*Mahn,* CXIV).

Pièces.

1. Sens et sabers auzirs e fin' amors (4 × 8 + 4).

[1] Le nom du troubadour est répété en tête de chaque pièce donnée en entier. Nous numérotons les pièces données tout au long pour faciliter les recherches; le manuscrit ne numérote que celles dont le premier vers seulement est cité.

[2] Ms. *eoin de.*

[3] Pour abréger, nous indiquons ainsi le nombre de vers de chaque pièce. Ici, par exemple, 6 × 4 + 3 signifie qu'il y a 6 couplets de 4 vers chacun, plus un envoi (ou couplet final) de 3 vers.

[4] Ms. *sobrassan... soritz.*

[5] Ms. *Laura mara.*

[6] Ms. *minira.*

[7] Ms. *fons.*

[8] Ms. *plant.*

[9] Ms. *de Narnaut.*

[10] Mahn ajoute: *e venc rics, e laisset d'anar per cortz.*

2. Plus gai sui q'eu non sueill[1] (5×8+4).

'N Ucs de Saint Circ (*f*° 5 *r*°, *col.* 1)

Le texte de la *Vie* se rapproche beaucoup de celui du ms. I de Mahn (Paris, B. N., fs. fr., 854); pour qu'on puisse en juger, nous la donnons en entier. Quant à l'explication du sujet de la pièce *Longamen ai atenduda,* nous ne l'avons rencontrée nulle part, et il y a lieu de croire que ce morceau est unique.

Vie.

'N Ucs de Saint Circ si fo de Caersin, d'un borc qe a nom Tegra, fils d'un paubre vavasor qe ac nom 'n Arman de Saint Circ, per so qel chastels don el fo a nom Saint Circ, q'es al pe de Sainta Maria de Rochamador, que fo destruich per guerra e derrochat. Aquest 'n Ucs si ac gran ren de fraires maiors de se. E volg[r]on lo far clerc e manderon lo a scola a Monpellier. E quant eill cuideron qu'el ampares letras, el amparet chansos e vers, e sirventes, e tensons, e coblas, eill[s] faichs eills dichs dels valens homes [e de las valens] dompnas qe eron al mon ni eron estat; et am[2] aquest saber(s) el s'ajoglari[3], el coms de Rodes el vescoms de Torena sil leveron[4] molt a la joglaria con las tensons e cum las coblas qe feiren cum lui, el bons Dalfins d'Alvergna[5]. Et estet lonc temps en Gascoina paubres, cora a pe, cora a caval. Lonc temps estet cum la comtessa de Benavias[6], e per leis gazaignet l'amistat de Savaric[7] de Malleon, lo quals lo mes en arnes et en roba. Et estet lonc temps com el en Peitou et en las soas encontradas, puois en Cataloina et en Aragon et [en] Espaina, cum lo bon rei Anfons [d'Aragon][8] e cum lo rei Anfons de Lion e col rei Peire d'Aragon, e puois en Proensa cum totz los barons, puois en Lombardia et en la marcha [Trevisana[8]]; et tolc moiller, e fez en

[1] Ms. *fueill.*

[2] Ms. *e cam;* Mahn *et ab.* Notre ms. remplace presque toujours ici *ab* (= avec) par *com* ou *cum.*

[3] Ms. *sa ioglari;* Mahn *senioglaric* (B), *saioglari* (I).

[4] Ms. *leverent.*

[5] Ms. *Dal Vergne.* Les mots *el bons Dalfins d'Alvergna* jouent le rôle de sujet de *leveron,* comme *el coms de Rodes*, etc.

[6] Mahn, *benauges.*

[7] Ms. *somaric.*

[8] Cf. Mahn.

fans. Gran rem amparet del autrui saber, e voluntiers l'enseignet[1] ad autrui. Chansos fez de fort bonas e de bons sons, e de bonas coblas; mas non fez gaires de las chansos, car anc no fo fort enamoratz de neguna; mas ben se saup feigner enamoratz ad ellas ab son bel parlar. E saup ben dire en las soas chansos tot so queill avenia de lor; e ben las saup levar, e ben far cazer. Mas puois q'el ac moiller, non fez chansos. (*Cf. Mahn,* XLV.)

Pièces (*f*° 5 *r*°, *col.* 2).

1. Gent an saubut miei oill venser mon cor (5 × 8 + 4).
2. Nuilla ren que mestier m'aja (6 × 10 + 6).
3. Nuls hom no sap d'amic tro l'a perdut (5 × 8 + 4).
4. Anc enemics qu'ieu agues (6 × 10 + 6).

Suite de la Vie (*f*° 6 *v*°, *col.* 1).

'N Ucs de Saint Circ si amava una dompna de Trevisana, qe avia nom dompna Stazailla, e si la servi e la honoret de lausor e de prez, e fez de bonas chansos d'ella; e ella recebia en grat l'amor el prec e l'entendemen el ben dich de lui, el dis de grans plaisers, eil promes mains bens plasens. Mas ella si fo una dompna qe volc qe tuich l'ome qe la viren, qe fossen d'onor e de be, entendessen en ella; e a totz soffri los precs e los entendemens, e a totz prometia plasers a far et a dire: e sin fez a parecle. 'N Ucs sin fo gellos d'aiso qen vi e qen ausi, e venc a gerra et a mescla enm' ella. Mas ella era una dompna qe no temia blasme ni rumor ni maldit: gran guerra li fez longa saison, et ella pauc la presava. E 'n Ucs atendia tot dia q'ella queris patz e concordia[2] (*sic*), e q'el entres en tal raison cum ella qel en feses una chanson avinen. E vi qe noil venia, el en fez[3] de la raison qel avia una chanson qe diz: *Longamen ai atenduda.*

Autres pièces (*f*° 6 *v*°, *col.* 1).

5. Longamen ai atenduda (6 × 8 + 7).
6. Aissi cum es cointa[4] e gai(a)[5]

[1] Ms. *le inseignet.*
[2] Ms. *concordio.*
[3] Ms. *enfez.*
[4] Ms. *ai... cointre gaia.*
[5] La rime est en *ai*, par élision de l'*a*.

E cortesa e plazens (5 × 10 + 5).
7. Anc mais non vi temps ni sason (5 × 9 + 5).
8. Ses desir e ses rason (5 × 8 + 4).
9. Enaissi cum son plus car[1] (6 × 10 + 4).
10. Servit aurai lonjamen (5 × 9 + 4 + 4).
11. Estat ai fort lonjamen (5 × 9 + 4).

Cette dernière pièce n'est qu'un remaniement vers pour vers de la précédente ; mais il manque l'envoi, c'est-à-dire 4 vers sur les 8 qui suivent, dans la précédente, les couplets de 9 vers.

12. Tres enemics e dos mals[2] seingnors ai (5 × 9 + 5).

Raembautz de Vaqueiras (*f*° 9 *r*°, *col.* 1, *milieu*)

Vie (20 demi-lignes).

Raembautz de Vaqueiras si fo fils d'un paubre cavallier de Proensa, del chastel de Vaqueiras.....

Fin. e det li gran terra e gran renda en lo regisme de Salonic, e lai el mori (*Mahn,* xxxi *et* xxxii)[3].

Pièces (f° 9 r°, col. 1).

1. Savis e fols, humils et orgoilos (5 × 8 + 4 + 4).
2. Leu pot hom gaugz e prez aver (6 × 10 + 4 + 4).
3. Ja non cuigei vezer (8 × 16 + 8).
4. Nuills hom en ren non faill (5 × 9 + 4).
5. No m'agrada yverns ni pascors (6 × 12).
6. Eissament[4] ai guerreiat ab amor (6 × 8 + 3 + 3).
7. Guerras ni plais non son bon (6 × 12 + 7 + 7).
8. Ara pot hom conoiscer e proar (5 × 11 + 3).

Il manque quatre vers au cinquième couplet.

9. Eram requier sa costum' e son us (5 × 8 + 4).
10. Del rei d'Aragon conssir (6 × 8 + 3).

Roembauz d'Aurenga (*f*° 12 *v*°, *col.* 2)

Vie (30 demi-lignes).

Roembauz d'Aurenga[5] si fo lo seingnor d'Aurenga et de

[1] Ms. *clar*.
[2] Ms. *mais*.
[3] Notre ms. suit à peu près le texte du ms. B. de Mahn (Paris, B. N., 1592).
[4] Ms. *eissamera*.
[5] [Cette notice, qui paraît ici en provençal pour la première fois, a été con-

Corteson e de gran ren d'autres castels. E fo adreich et eseingnaz e bons cavailliers d'armas e gens parlans, et mout se deleitet en domnas onradas et en domnei onrat, e fo bons trobaires de vers e de chansons, mas mout s'entendeit en far caras rimas e clusas, et amet longa sason una domna de Proensa que avia nom madomna Maria de Vertfuoil et appellava [la] son joglar e sas chansos. Longamen la amet e ella lui, e fez maintas bonas chansos d'ella e mainz autres bons faits. Et el s'ennamoret puis della bona contessa d'Urgel, que fo Lombarda, filla del marques de Busca. Mout fon onrada e presada sobre totas las pros domnas d'Urgel, e Rambautz senes veser leis, per lo gran ben qu'en ausia dire, si s'enamoret d'ella e ella dellui, e si fez puois sas chansos d'ella, e sil manda sas chansos per un joglar que avia nom Rosignol[1], si con dis en una chanson : « Amics Rossignol, Si tot as gran dol, Per la mi' amor t'esjau Ab una leu chanzoneta, Qem portaras a iornom (?) A la contessa valen, Lai en Urgel per presen[2]. » Lonc temps entendet en aqesta comtessa ella amet senes veser, et anc non ac lo destre quella anes veser don ieu ausi dir ad ella, qu'era ja morgua, que, c'el i fos venguz, ella l'auria fait plaser, d'aitan qe il agra sufert q'el, com l'avia reversa, l'agues tocada la camba nuda[3]. Aisi leis aman, Rambauz mori senes fillol mascle, e remas Aurenga a doas soas fillas[4]. La una ac per moiller lo seingner d'Agout. De l'autra nasquet 'n

nue de Vellutello et de Mario Equicola. Le premier l'a traduite, à peu près complétement, dans son commentaire sur Pétrarque (f° 177 r° de l'édit. de Venise, 1560); le second en a tiré les quatre ou cinq lignes qu'il consacre à Raimbaut d'Orange dans son *Libro di Natura d'amore* (p. 338 de l'édit. de Venise, 1554). — C. C.]

[1] [Ce détail manque dans Vellutello, mais Equicola ne l'a pas omis. —C. C.]

[2] [La pièce d'où ces vers sont tirés est-elle perdue ? Ce n'est, en tout cas, aucune de celles qu'on a publiées sous le nom de Raimbaud. Mais il en reste un assez grand nombre d'inédites, et c'est peut-être à l'une de celles-ci que ces vers appartiennent. — C. C.]

[3] [On pense involontairement à la bonne vieille de la chanson de Béranger : *Combien je regrette...* Vellutello ne parle pas de cette *jambe nue*. Il dit seulement que la comtesse avait confessé que « quando egli la fosse andata a vedere, l'havrebbe fatto appiacere ed adempiuto il desiderio suo. » — C. C.]

[4] [Notre biographe est ici en désaccord avec l'histoire. Raimbaud d'Orange mourut sans postérité. Ce fut son petit-neveu, et non son petit-fils, qui donna a part d'Orange aux Hospitaliers de St-Jean-de-Jérusalem. — C. C.]

Uc del Bauz et en Willems del Bauz, e de l'autra Wilems d'Aurenga que mori joves malamen, e Rambauz lo cals det la meitat d'Aurenga al hospital. (*Manque dans Mahn et Raynouard.*)

Pièces (*f*° 12 *v*°, *col.* 2).

1. Assatz[1] m'es bel (5 × 11 + 3 + 3).
2. En aital rimeta prima (6 × 8 + 6).
3. Als durs, crus, coçens lauzengiers (9 × 7 + 2).
4. Ab nou joi et ab nou talen (8 × 7 + 2).
5. Car douz et feinz del beredresc (?)[2] (7 × 9 + 4).
6. Braitz chantz qil critz (8 × 6 + 3).

Le sixième vers du premier couplet manque ; la place en est marquée par un blanc.

7. Apres mon vers voil sempr' ordre (10 × 6 + 3).
8. Ar non sui ges mals et astrucs (6 × 6 + 2).
9. Pos tals sabers mi sors em creis (7 × 8 + 4).

Le quatrième vers du premier couplet manque.

10. Ar s'espan la flors enversa (6 × 8)[3].
11. Amors, com er qe farai (8 × 7 + 5)?

Il manque les cinq derniers vers du cinquième couplet, laissés en blanc, et le deuxième vers du sixième couplet, enlevé par une déchirure au bord supérieur du feuillet.

12. Assatz sai d'amor ben parlar (7 × 8 + 2).
13. Entre gel e vent e franc (*sic*) (8 × 7 + 3 + 2).
14. Aici mou[4] (8 × 13 + 3 + 3).

Le deuxième couplet est incomplet.

15. Er m'er tan un vers a faire (8 × 7).
16. Erai vei escur trebolel (6 × 9 + 3 + 3).
17. Er quant s'embloil foill del fraisse[5] (6 × 8 + 3).
18. Pos vei quel clars (9 × 7).

Cette dernière pièce n'a encore été signalée que dans le chansonnier Mac-Carthy, qui aujourd'hui fait partie de la

[1] Ms. *astatz*.

[2] Ms. *bedresc*, avec le sigle qui représente *er* ou *re* sur le premier *e*.

[3] Devant les quatre derniers vers du quatrième couplet, on lit en marge, de la même écriture : *P str.* 20. Le manuscrit contient deux ou trois autres indications analogues.

[4] Ms. *mon*.

[5] Ms. *Et quand se broil... laisse*.

bibliothèque de sir Th. Phillips, sous le n° 8335. Nous la publions ci-dessous d'après le manuscrit n° 1910 (A), en nous aidant du manuscrit no 8335 (B), et rejetant en note les leçons que nous n'admettons pas dans le texte. Nous nous dispenserons toutefois de signaler trop minutieusement les fautes du scribe, lorsqu'elles consistent uniquement dans une mauvaise coupure des mots; ces fautes reviennent très-souvent, par suite de l'ignorance relative du copiste, auquel la langue n'était plus familière, et donnent au texte un aspect bizarre. De plus, l'écriture n'est pas toujours bien claire, de sorte qu'après bien des peines et beaucoup de temps dépensé, nous ne nous flattons pas d'avoir toujours réussi à trouver un sens acceptable, malgré le secours (fort insuffisant d'ailleurs) que nous offrait le chansonnier Mac-Carthy.

ROEMBAUÇ D'AURENGA (*f° 7 v°, col. 2, milieu*)

I Pos vei quel clars
Temp[s] s'abravia,
Dels aucels lo prim fremirs
M'es bels, e doz lur auçirs,
Si que non sai ques un viva
Ses chantar; per qu'eu comens
7 Una chançoneta gaia.

II Mas los blanx clars
Sols que raia
Canz gens faiz durz et ardenz,
Me fraing tot[z] mos mals talenz,
Mas una voluntaz gaia
D'un franc joi qe mos desirs
14 No vol que ab flac voler viva.

III Ges no m'esclars
Ni m'esquiva
Cest jois don faz lez sospirs,
Ni sai s'anc me noc trop dirs,
Ni me valc qu'ades s'aviva
En mon cor lai longamens (*f° 18 r°*)
21 De l'amor quel teig m'esglaia.

1. *B* uei clars.—4. *A* e boz.— 5. *B* quos un.—6. *A* per quec; *B* per queo.
10. *B* c. grens. *Ce vers m'est obscur. Peut-être faut-il lirè :* can get rais durz; *A* ardens.—11. *A* ne fraig tot; *B A* tot.— 13 *B* mon desir.—14. *A* ablac v.; *B* nonol que ab flac uolis.
15. *A* Gas. — 16. *AB* nunes quiua.—19. *B* quadens.

IV Mos cors esclars
E s'esmaia;
Aici vant mescladamens
Ples enoiz de bel comens,
Que l'una mitatz es gaia,
E l'autr' amador cosirs,
28 Ab voluptat morta e viva.

V Us volers clars,
Quem caliva,
M'empeing avan als faillirs,
Temers mostram qe jauçirs
Val(s) mais pro al hom que viva.
Que corz gauz, per ques spavens,
35 S'atremp'ab voluntat gaia.

VI V[o]stre amicx clars
Nous asaia,
Domna, ni mostra parvens,
Quer en vos es totz sos sens,
Ni sap si l'es dur o gaia;
Tant vos tem quel descobri[r]s
42 L'es cars, e non sap cum viva.

VII Que non es clars
Ab ques pliva,
Ans mors e gems e mentirs
Noi es, si que l'us adirs
No i vegna avan qu'om viva;
Qu'om non ama finamens
49 Senes gran temensa gaia.

VIII A franx cor[s] clars
Res er ai[a]
Vailam ab vos chauçimens,

23. *B* esmaia. — 24. *AB* nauc; *B* mes gram siauzens. — 25. *A* ples e uers. — 26. *A* mistat; *B* mistaz. — 27. *A* el autra cosirs; *B* elautra mador cossirs. — 28. *A* voluptat.

30. *A* quera c.—31. *A* men p.; *B* mem peig.—35. *A* satrempar; *B* satrempal.

36. *B donne:* stre. *Comme il manque, au commencement de chaque couplet, de la lettre initiale laissée en blanc pour être peinte, cela suppose la leçon* Ustre, *comme dans A. C'est sans doute une abréviation.* — 42. *B* ihe cars *avec un* s *au-dessus de l'*e).

45. *A* i gems; *B* amix si gems. — 47. *B* ueigna. — 48 *B* fina men.

S'eu non sui tant asapiens,
Queus sapch' ab voluntat gaia
Dir so qu'eu voil, mas sofris
56 Mon dan, si volez que viva.

IX Domna, meillar[s]
Es que viva;
Mas de tan loig m'escompren
Lo fox, prec mi siatz gaia.
Ha! dolça res, coind'e gaia,
Eram propcha lo morrirs
Si nom faiz socors [qu']om viva.

53. *A* tauta sapiens; *B* tanta s.— 55. *A* se queu.
57. *A* meills; *B* meiller.— 59. *A* de tal.— 60. *A* fos; *AB* pres.— 62. A prop chalo; *B* pros maral morirs. — 63. *B* quom uiua.

Suite des pièces de Raimbaud d'Orange (*f°* 18 *r°*, *col.* 2)

19. Un vers farai de tal mena (7×7+3+3).

Il manque le quatrième vers du premier couplet.

20. Aram plai Giraut de Borneil (8×7+2+2).

Il manque le cinquième vers du premier couplet.

GUILLEMS DE CAPESTAING (*f°* 18 *v°*, *col.* 2)

Vie (61 demi-lignes).

Guillems de Capestaing si fo uns cavalliers de l'encontrada de Rossillon que comfina cum Catalogna e cum Nerbonez...

Fin: e muri en aquella greu prison. Et aqui son de las chansons d'en Guillem bonas e bellas (*Mahn,* IX et X).

Puis, sans donner aucune chanson, le scribe passe à Jaufre Rudel.

JAUFRES RUDELS (*f°* 19 *r°*, *col.* 1)

Vie (17 demi-lignes).

Jaufres Rudels de Blaia si fo molt gentils hom, princeps de Blaia...

Fin: per la dolor qu'ella ac de la soa[1] mort (*Mahn,* VI).

Ms. *soi.*

Pièce unique.

Quant lo rossignol[s] el fuoillos (5 × 7).

Le premier couplet a 8 vers au lieu de 7.

Peire d'Alvernha[1] (*f*° 19 *r*°, *col.* 2)

Vie (23 demi-lignes).

Peire d'Alvernha[1] si fo de l'evesquat de Clarmon, savis hom e ben letraz...

Fin : e puois el fez penidenza e mori (*Mahn,* VIII).

Pièces.

1. Abanz queill blanc puei sion vert (8 × 7).
2. Dejostals breus jorns els loncs sers (7 × 7 + 3 + 3).
3. Bella m'es la flors d'aguilen (8 × 6).

Girautz de Borneil (*f*° 20 *r*°, *col.* 1)

Vie (*f*° 20 *r*°, *col.* 1, *puis f*° 22 *v*°, *col.* 2)[2]. *Cf. Mahn,* XX, *pour cette première partie seulement. Le reste est particulier à notre manuscrit.*

Girautz de Borneil si fo de Lemosi de l'encontrada de Siduoil, d'un ric chastel del vescomte de Lemotges.....

E aqui son escritas de las chansos de Giraud de Borneil[3] :

1. Alegrar mi volgr'en (e) chantan[4].
2. S'era non pueia mos chanz.
3. Quan la brunura s'eslucha.
4. A ben chantar coven amar[s].
5. Jes desobre voler nom tueill.

[1] Ms. *dal verne.*

[2] Cette *Vie* est sept ou huit fois plus longue que celle que donne Mahn. On y cite le premier vers d'un assez grand nombre de pièces, et l'on explique dans quelles circonstances elles furent composées. Le scribe fait de même dans la plupart des Vies qui suivent, et les pièces ne sont plus données tout au long qu'exceptionnellement.

[3] Le manuscrit numérote, pour chaque auteur, les pièces qui sont seulement citées par le premier vers, et les sépare par un trait vertical placé vers le milieu de la ligne.

[4] Ms. *e santan.* Je corrige d'après le second vers : *E chantar per qe m'alegres.*

6. La flors del verjan[1].
7. Lo apleitz ab q'eu sueill[2].
8. Quan brancal brondelz el rama.
9. Ar auziretz enchabalitz chantars.
10. Quar no ai joi qui m'aon[3].
11. Ben cove pos ja[4] baissol ram.
12. A! com m'ave[5], Dieus m'ajut.
13. Sim sentis fizels amics.
14. Jois e chanz e solatz.

Girautz de Borneil si avia amada una domna de Gascoina qi avia nom n'Alamanda de Stancs[6] et ella li avia faits plazers, et avenc si q'ela se penset qe sa valors avia trop descendut, qar avia so q'el volc volgut. E sil det comiat ell' estrais s'amor, per tal don ella fo mout blasmada, con el era hom desmesuratz e malvatz, don Girautz de Borneil remas tris e dolens....

A la suite de ces mots, on trouve une pièce de Ricard de Barbezieux, puis les *Vies* de Peire Vidal, de Bernard de Ventadour et de Folquet de Marseille; et, après quelques indications obscures où sont cités quatre troubadours (voy. p. 82), le scribe reprend la vie de Giraut de Borneil, en ayant soin de renvoyer à la première partie, de cette manière :

Guarda alle carte 20: *tris e dolens.*

(*F*° 22 *v*°, *col.* 2, *bas.*)..... longa sason per lo dan de si e per lo blasme qu'ell' avia que no se convenia qu'ella n' feses son amador. Don el fetz aquesta chanson, rancuran se del traïmen

[1] Ms. *ver chian.*
[2] Ms. *gen fueill.*
[3] Ms. *on joi qui ma on.*
[4] Ms. *cour posia.*
[5] Ms. *commanc.* Je corrige d'après le chansonnier Mac-Carthy (f° 183 r°, col. 2), qui donne: *aj con maven.*
[6] [Cf. Equicola, *Libro di Natura d'amore.* Venegia, 1554, p. 330 : « Giraldo di Beane il di Lemosi amò madonna Nolanna di Stanes di Guascogna. » Ce passage, tout corrompu qu'il est, prouve qu'Equicola a dû connaître les précieuses notices que le ms. de Cheltenham nous a conservées, et qui viennent aujourd'hui combler, en partie du moins, l'une des plus fâcheuses lacunes que présentait l'histoire littéraire des troubadours. Crescimbeni a déjà relevé le passage précité d'Equicola et a bien vu qu'il s'y agit de Giraud de Borneil. Diez paraît ne pas l'avoir remarqué; du moins n'y fait-il aucune allusion. — C. C.]

qu'ell' avia fait de lui; e car jois e deportz e solatz plus noil[1] plasia: *Ges aissi del tot nom lais.*

15. Ges aici del tot no[m] lais.
16. Nom platz chanz de rosignol.
17. Sil cors nom luz era dreg[2].
18. Com lo glatz el fretz e la neus.

Puis la *Vie* et les explications des pièces continuent. Les trois numéros qui suivent sont cités séparément à la suite d'un récit explicatif.

Per la dolor e per l'ira q'en Girautz de Borneil ac de la mort del rei Richart d'Engleterra, e per l'engan qe l'a fait la sua dompna n'Alamanda, si s'era laissatz de chantar e de trobar e de solatz. Mas en Ramons Bernartz de Rovigna q'era trop valens hom de Gascoingna e trop sos amics, com qui el clamava [se] *Sobre totz,* lo preget e volc q'el chantes e fos gais, don el fetz aquesta chanso qe diz: *Si per mon Sobre totz non fos.*

19. Si per mon Sobre totz non fos.

Girautz de Borneil si passet outra mar com lo rei Richart e com lo vescomte de Lemotges, lo cal avia nom n' Aimars; e fo al setge d'Acre. E qan la ciutatz ne fon presa et tuit li [baro] s'en torneren, Girautz de Borneil si sen anet al bon prince d'Antiocha q'era trop valens hom. Mout fo honratz per lui e servitz, e estet ab lui tot un yvern, attenden lo passatge qe se devia far al pascor. Et estan con el, el somniet un somni, lo qual ausiretz en aqesta chanson qe diz: *Non puesc sofrir q'a la dolor.*

20. No puesc sofrir c'a la dolor.

Girautz de Borneil, qan Guis lo vescoms de Lemotges l'ac fait raubar la sua maiso de sos libres e de tot son arnes[3], e vi qe pretz era fugitz e solatz adormitz e dompneis mortz e proesa faillida e cortezia perduda, e enseignamenz volz en

[1] Ms. *ioi.*

[2] Lis., d'après Bartsch (*Grundriss*): *nom esta tan dreg.*

[3] [Le vicomte de Limoges dont il s'agit ici est Gui V, fils et successeur d'Adémar V, que Giraut de Borneil, comme on l'a vu dans la *raso* précédente, avait accompagné à la croisade. Le fait dut se passer en décembre 1211, lorsque le château d'Exideuil fut repris par Gui, ainsi que nous l'apprend la chronique de Bernard Itier. C'était là une occasion de piller trop naturelle pour qu'on s'en fît faute, et notre troubadour dut subir le sort commun. On aura remarqué la mention spéciale qui est faite de ses livres. C'était sans

deschausimenz, e qe engans era entraz en amdoas las pars en las amairessas et en los amanz, el se volc penar de recobrar solatz e joi e pretz, e si fetz aqesta chansen qe diz : *Per solatz reveillar.*

21. Per solatz reveillar.

Girautz de Borneil si era partitz del bon rei Anfos de Castella, e si l'avia dat lo reis un mout ric palafre ferran e autras joias assatz, e tuit li baron de la sua cort li avian datz grans dons, e venia s'en en Gascoina, e passava per la terra del rei de Navarra ; el reis o saub qe Girautz era cossi ric, e qe passava per la soa terra, en la frontera de Castella e d'Aragon e de Navarra, e fetz lo raubar et tolre tot l'arnes, e pres a sa part lo palafren ferran e l'autra rauba laiset ad aqels qe l'avian raubat[1]. Don Girautz fez aqest chantar qe diz : *Lo dous chant d'un ausel.*

22. Lo dous chant d'un ausel.
23. Un sonet fas malvaz e bon.
24. Gen
M'aten
Ses fallimen
En un chan valen.
25. Nuilla res a chantar nom fail[2].
26. Leu chansoneta e vil.
27. Si sotils scenz.
28. De chantar ab deport.
29. Aqüest terminis clars e genz.
30. Ben deu en bona cort dir.
31. Ops m'agra, si m'o consentis.
32. De chantar mi for'[3] entremes.

doute la partie pour lui la plus précieuse de son mobilier et celle dont la perte, vu son goût connu pour l'étude, dut lui être le plus sensible. — C. C.]

[1] [Le roi de Navarre en question ne peut être que Sanche le Fort, qui occupa le trône de 1194 à 1234. D'après ce récit et d'après ce qu'on sait d'ailleurs de ses habitudes, ce que dit un troubadour postérieur de la cour de l'un de ses successeurs n'aurait pas mal convenu à la sienne :

A la cort fuy l'autrier del rey Navar,
Qu'es cort corta de tota cortesia.

Voy. Paul Meyer, *Derniers Troubadours*, p. 31. — C. C.]

[2] Ms. *fait*.

[3] Ms. *far*.

33 (35)[1]. Ara sim fos en grat tengut.
34 (36). Jam vai revenen.
35 (37). Can creis la fresca fueill' el rams.

Ici encore un passage de la *Vie,* particulier à notre manuscrit, et à la suite, le reste des pièces citées:

Girautz de Borneil si amava una dompna de Gascoina qe avia nom n' Alamanda de Stanc. Mout era presiada dompna de sen, e de.... valor e de beutat, et ella si sofria los... el entendemen d'en Girautz per lo gran enansamen q'el li fazia de pretz e d'onor e per las bonas chansos q'el fasia d'ella, don ella s'en deleita[va] mout, per q'ella las entednia ben. Lonc temps la preget, et ella com bels ditz e com bels honramenz e com bellas promissions se defendet da lui cortezamen, qe anc noil fetz d'amor nil det nuilla joia, mas un son gan, dont el visqet lonc temps gais e joios, e pueis n'ac mantas tristessas qant l'ac perdut, que madomna n' Alamanda, qan vi q'el la preissava fort q'ella li feses plaser d'amor, e saub q'el avia perdut lo gan, ella s'en corozet del gan, dizen qe mal l'avia gardat, e q'ella noil daria nulla joia ni plaser noil faria mais d'amor e qe so q'ella li avia promes li desmandava, q'ella vesia ben q'el era fort loing eissitz de sua comanda. Qant Girautz ausi la novella [o]caison el comiat qe la domna li dava, mout fo dolens e tris, e ven s'en ad una donzella q'ell'avia, qe avia nom Alamanda si com la domna. La doncella si era mout savia e cortesa e sabia trobar ben et entendre. E Girautz sil dis so qe la domna li avia dit, e demandet li conseil a la don-[c]ella qe el devia far, e dis: *Sius quier conseil, bell amiga Alamanda.*

36 (38). Sius quier conseil, bell' amiga Alamanda.
37 (39). Ben m'era belz chantars.
38 (40). Un sonet novel faitz.
39 (41). M'amigam mena estra lei.
40 (42). Qui chantar sol ni sab de cui.
41 (43). Ses valer de pascor,
E ses fueill e ses flor.
42 (44). Ben for' oimais[2] dreitz el temps.

[1] Le ms. passe de 32 à 35; il oublie probablement deux pièces. De même, il passe de 47 à 49, oubliant une pièce. Le numéro d'ordre placé entre parenthèses est celui du ms.

[2] Ms. *for o mais.*

43 (45). En un chantar.
44 (46). Si plagues tan chantz.
45 (47). Era can vei reverdezitz.
46 (49). Tot soavet e del pas.
47 (50). Al plus leu q'eu[1] sai far chansos.
48 (51]. Sol q'amor me plevis.
49 (52). Jois si a comenzamenz.
50 (53). El honor Dieu torn en mon chan.
51 (54). Ben fora dreigz.
52 (55). Ben es dreg pois en aital port.
53 (55). Plaing e sospir.
54 (57). L'an cant son passat li givre.
55 (58). S'anc jorn agui joi ni solaz.

RICAUZ DE BERBESIU (*f*° 20 *v*°, *col.* 1)

Pas de *Vie*, mais seulement une piêce donnée tout au long :

Tuit demandon qu'es devengud'amors (5 × 8 + 2).

PEIRE VIDALS (*f*° 20 *v*°, *col.* 2)

Vie (environ 150 demi-lignes). *Cf. Mahn*, XXI, XXII, XXIII.

Peire Vidals si fo de Tolosa ; fils fo d'un pelliser..... el meillor cavallier del mon crezia esser, el plus amatz de domnas :

1[2]. Plus qel paubres, qe jatz[3] el ric ostal.
2. Bem par d'invern e d'estiu.
3. Ajostar e lonjar[4].

.....

.....don Peire Vidals fez aquesta chanson qe dis : *Pos tornatz sui*[5] *en Proensa.*

4. Pos tornatz sui en Pro(v)ensa.
5. S'ieu[6] fos en cort on hom tengues dreitura.
6. Tan mi platz jois e solatz.
7. Anc no mori per amor ni per al.
8. Sim laissava de chantar[7].

[1] Ms. *gen.*
[2] Les pièces ne sont pas numérotées dans le manuscrit.
[3] Ms. *ratz.*
[4] Mahn : *e lassar.*
[5] Ms. *fui.*
[6] Ms. *si en.*
[7] Cf. Mahn, à la fin de la *Vie* (chanson composée pour le roi Alphonse d'Aragon).

9. Cant hom es en autrui poder.
10. Cant hom honratz torna en gran paubrieira[1].

BERNARTZ DE VENTADOR (*f*° 21 *v*°, *col.* 1)

Vie (70 demi-lignes).

Bernartz de Ventador si fo de Lemoisin, d'un chastel de Ventador, de paubra generation, fils d'un sirven e d'una forneyeira (*Mahn :* fils d'un sirven que era forniers, q'escaudava lo forn per cozer lo pan del castel)...

Fin :.... si se fetz monges en l'abaïa de Dalon, e aqui perseveret tro a la fin (*Mahn*, II et III).

Il y a 37 pièces citées par leur premier vers, soit dans la *Vie*, soit après.

FOLQUET DE MARSCEILLA (*f*° 22 *r*°, *col.* 1)

Vie (environ 170 demi-lignes). *Cf. Mahn*, XXVII et XXVIII.

Folquet de Marsceilla si fo de Marceilla, fils d'un mercadier qe fo de Genova...

(18 pièces sont citées par le premier vers dans la *Vie*.)

Fin... don Folquet remas tris e grams e dolens, si com el dis que :

(*f*° 22 *v*°, *col.* 2.)

Mais no seria jausenz,
Puos que n'era mens
L'emperaris, qui jovens
Apoia dra(?) els affors (?) gratz[2],
E si cors non fos forfaz,
Ben feira parer
Con fols si sap de cazer.

19. Hus volers outracuidatz[3].

De chantar m'era laissatz
Per ira e per dolor,

[1] Ms. *paubrieria*.

[2] Ce vers, d'ailleurs inintelligible, semble faux, étant donné la composition du couplet, qui, dans le ms., est écrit comme de la prose et, du moins dans certains passages, est fort difficile à lire.

[3] Dans les lignes qui suivent, le scribe semble avoir essayé d'indiquer quel aurait dû être, au moins à partir de Folquet, l'ordre alphabétique, ce qui explique pourquoi il reprend ici la suite de ce qui concerne Guiraut de Borneil. Nous tâchons de conserver la disposition irrégulière du manuscrit. Deux ou trois abréviations bizarres nous échappent.

Ah[1] FOLQUET DE ROMANS

e[2] Guillems Figera) *Teni*[3] GUILLEMS de Saint Leidier

aqui[4] deuria[5] po[6] Capestaing Il(?) P[7].

4. Guillems de Berguedan

Nous avons rapproché de la première partie de la *Vie* de Guiraut de Borneil ce qui se trouve placé ici par erreur dans le manuscrit; nous reprenons maintenant l'ordre du manuscrit.

PEIRE ROGIERS (*f*° 23 *v*°, *col.* 1)

Vie (30 demi-lignes).

Peire Rogiers si fo d'Alvergne, de la ciutat de Clarmon, e fo canorges de Clarmon... (*Cf. Mahn,* XII).

Fin (*qui n'est pas dans Mahn*): E fetz aquestas chansos que vos au(t)zirez scriptas sai desotz.

Le scribe, malgré sa promesse, n'a ni transcrit, ni indiqué par leur premier vers les chansons de Peire Rogier.

PEIRE BREMONÇ (*f*° 23 *v*°, *col.* 2)[8]

Vie (5 demi-lignes).

Peire Bremonç lo Torç si fo uns paubres cavalliers de Vianes, e trobet ben e avinenment ; et saup ben estre entre la bona gen, et ac honor gran dels barons d'aquella encontrada. Et aqui son de las soas chansos (*Cf. Mahn,* CX, *qui donne un texte un peu différent*).

[1] Ces deux lettres sont entourées d'une espèce de paraphe partant de l'*h*, et qui est peut-être destiné à les annuler, car il les barre.

[2] L'*e* est prolongé à droite en haut par un trait horizontal.

[3] L'*i* se termine par une espèce de queue rappelant le sigle qui représente *cum*, *com*.

[4] Ms: *a cui*.

[5] Ms. *dria* (avec *d* barré).

[6] Les deux dernières lettres du mot et une abréviation qui suit nous sont obscures. Lisez: *pois esser* (?).

[7] Nous avons déjà signalé un renvoi à P, qui désigne peut-être un manuscrit.

[8] Pas de pièce citée jusqu'à Gaucelm Faidit, et le nom, placé ordinairement en vedette, manque.

PEIRE RAIMONZ (*ibid.*)

Vie (10 demi-lignes).

Peire Raimonz de Tolosa lo viellz si fo fillz d'un borges; e fez se joglar, et anet s'en en la cort del rei Amfos d'Aragon. El reis l'acuilli eill fez gran honor. Et el era savis hom e subtils, e saup ben trobar e chantar; e fez bonas chansons e estet en la cort del rei a grant honor, e del bon comte Raimon[1] e d'en Guillem de Monpeslier. Puois tolc moiller a Parvias[2] e lai definet. Et aqui son de las soas chansos (*Cf. Mahn,* XVII).

PEIRE DE BARIAC (*ibid.*)

Vie (22 demi-lignes).

Peire de Bariac si fos uns cavalliers compaingno d'en Guillem de Balaun...

Fin:... e aqui es [es]cript lo comiat q'el pres de lei (*Mahn,* CXIII).

PEIRE DE BOSIGNAC (*ibid.*)

Vie (5 demi-lignes).

Peire de Bosignac si fo uns clers gentils hom d'Autafort, del chastel de Bertram de Born. Trobaire fo de bons sirven[te]s, de reprendre las domnas que fazian mal et de reprendre los serventes de Bertram del Born (*Mahn,* LXXV).

GUIRAUTZ DE SALAINGNAC (*ibid.*)

Vie (4 demi-lignes).

Girautz de Salaingnac si fo de Caersin, del chastel de Salaingnac: joglars fo ben adregs; hom fo e ben cortes, et trobet ben e gen chansos e descortz e sirventes (*Mahn,* CI).

PEIRE GAVARET[3]

PEIRE DE DURBAN[3]

PEIRE DA LA MULA (*f.* 24 *r°, col.* 1)

Vie (4 demi-lignes).

[1] Mahn (ms. B., fs. fr. Paris, B. N., 1592): Raimon de Tolosa, lo sieu seignor, et en la cort d'En Guillem de Saint Leidier [longa sazon. Pois tol moiller ac Pomias e lai el definet].

[2] Lis. *Pamias*.

[3] Il n'y a que le titre, dans le manuscrit, pour ces deux troubadours.

Peire da la Mula si fo uns joglars q'estet a Monferrat et en Poimon com meser Ot del Caret a Curirmila (?). Trobaire fo de serventes et de coblas[1].

Peire de la Caravana[2]

Ugo de Pena

Vie (9 demi-lignes).

Ugo de Pena si fo d'A(n)genes, d'un castel qe a nom Monmessat[3], fils d'un mercadan, e fez se joglar. E cantet ben, e saup gran ren dellas autrui chansons, e sabia molt las generacions dels grans homes d'aqellas[4] encontradas, e fez chansos. Grans baratiers fo de jogar [e d'estar][5] en taverna ; per qe ades fo paubres e ses arnes. E venc se moillerar a Veneissi en Proenssa (*Mahn,* cvii).

Gauselms Faidiz (*f*° 24 *r*°, *col.* 1)

Vie (Cf. Mahn, xxxix *et* xl, *sauf pour la dernière partie).*

Gauselms Faidiz si fo d'un borc qe a nom Usercha, q'es en l'evesqat de Lemozin. E Messiers lo Marques Bonifasis de Monferrat mes lo en aver et en roba, et en tan gran prez lui e sas chansos :

1. Pel joi del temps q'es floritz.
2. S'om pogues partir son voler.
3. Mon cor e mi e mas bonas chansos.

D'en Gauselm Faidit vos ai dich qi el fo ni con venc ni com estet, el comensament de las soas chansos..... .... Mas an[c] per prec ni per chansos mais non poc tan dir ni far, etc. (*v*° *col.* 2) qe anc madomna Maria li volgues sos precs escoutar ni ausir.

4. Tant ai sofert lonjamen gran afan.
5. Nom alegra chanz ni critz.
6. Al semblan del rei ties.

[1] Dans le texte publié par M. Bartsch, on lit : « .... del Corret et a Cortemilla. »

[2] Il n'y a que le titre dans le manuscrit.

[3] Mahn : *Messat.*

[4] Ms. *de quellas.*

[5] Nous suppléons ces mots d'après Mahn.

Gauselms Faiditz, qant fo partitz del entendemen de madomna Maria de Ventador.....
.....(*f°* 25 *r°*, *col.* 1) Et aqesta fo la dereana chansos q'el fez.

7. Si anc nuls hom per aver fin corage.
8. Chant e deport, joi, domnei e solatz.
9. Lo gens cors honraz.
10. Tot me cuidiei de chanson far sofrir.
11. Sitot m'ai tarzat mon chan.
12. Ja mais nul temps nom pot ren far amors.
(*col.* 2) 13. Lo rosignolet salvage.
Ai auvit que s'esbaudeia.
14. Ara cove qem conort en chantan.
15. Gen fora contra l'afan[1].
16. Cora qem des benenansa.
17. Tan soi fis e ferms vas amor.
18. Ab conserier plaing.
19. De solatz e de chan.
20. Ben for' o[i]mai.

Gauselms Faiditz si amava una domna del evesquat de Gap e d'Ebreun la quals avia nom ma dompna. Jordana d'Ebreun. Gentils domna fo e sobre bella e mout cortesa e gen enseignada e larga d'aver et en veiosa d'onor e de prez. Gauselms si la servi e la honra mout e la lauset, e la fez grasir entre la[s] plus valens domnas. Madomna Jordana visquet mout gaia e mout legra, e mout s'esforset de ben far e de ben dir, per so q'en Gauselms non fos tengutz per mensongier del ben q'el disia d'ella. E fo si presiada per tot loing e pres qe negus valens hom de Vianes ni de tota Proensa se presiava ren se no l'avia vista, ni non era nulla bona dompna en totas aqellas encontradas qe noil agues enveia de la beutat e del pres. E si vos dic d'aiso vertat com per veser e per ausir. E si fo la sua voluntatz qe Madomna Jordana volc far plaser d'amor an Gauselm, e fez lo venir en la sua chambra un ser a parlamen con si; e fez li tant eill dis q'el s'en parti con gran legressa[2]. Et

[1] Ms. *la fan.*
[2] [Cette aventure de Gaucelm Faidit se trouve aussi racontée dans le ms.

en aqesta legressa lo marques de Monferrat si se croset, e fez crosar Gauselm Faiditz, per anar outra mar.....[1] Madomna Jordana; don Gauselm fez aquesta chanson : *Honratz jausens sers On tan bella parvensa Venc mos bels espers.* Gauselms si appellava Madomna Jordana *Bel espers.*

21. Honratz jauzenz sers.
22. Tuit cil qe amon valor.
23. Mout a poingnat amors en mi desir.
24. Jes per lo freiz temps no m'irais.
25. Jes nom tuoill nim recre.
26. Mout m'enuiet ojan lo cor c'es[2] mes.
27. Ben plas e m'es gen.
28. Moutas fazos es hom plus volontos.
29. O mais (?) taing qe faz parer.
30. De faire chanson.
31. Razon e mandamen.
32. Ara nous sia guitz.
33. Fortz chauza es qe tot lo maier dan.

La plus grande partie du feuillet 25 v°, le feuillet 26 tout entier et le recto du feuillet 27, sont restés en blanc. Puis vient une chanson du vicomte de St-Antonin, Raymond Jordan.

F° 27 vo, col. 1:

LO VESCOMS DE SAINT ANTONIN

Per qual forfag o per cal faillimen (6 couplets de 8 vers).

(*Col.* 2) Graim (?) qe faiz, qar no l'anaz vezer,
Qe re no sap aqes met en esforz,
Qui no la ve e no l'estai denan,
Tan avinen sap far son benestan.

Ces quatre vers semblent donnés comme variante aux quatre derniers vers du sixième couplet. Puis vient l'envoi :

XLI-42 de la bibliothèque laurentienne de Florence, mais beaucoup plus brièvement que dans le ms. de Cheltenham, pour la partie du moins qui leur est commune ; car le ms. de Florence ajoute que Na Jordana fut courtisée par le comte de Provence; que Gaucelm par jalousie et dépit s'éloigna d'elle, et qu'il chercha ensuite à rentrer dans ses bonnes grâces. On peut voir tout ce récit dans l'*Archiv* de Herrig, t. L, p. 242. — C. C.]

[1] Lacune non indiquée dans le ms.

[2] Lisez *coindes*.

Chansos, vai t'en, e digas lim denan
Qe, s'a lei plaz, q'il t'aprendra e chan.

Le reste du feuillet et le recto du feuillet 28 sont vides. Au verso, on lit une chanson de Peire d'Auvergne, dont la *Vie* et trois autres pièces se trouvent plus haut, f° 19.

PEIRE D'ALVERNIA

Cantarai[1] d'aqestz trobadors.

14 couplets de six vers, puis cet envoi :

Lo vers faiz al enflaboz,
A poi vert tot jogan rizen.

Ici se termine la première partie du manuscrit, c'est-à-dire le *Chansonnier*. Au f° 29 r°, commencent les *Proverbes provençaux*, dont nous avons donné les premiers et les derniers au début de cet article.

L. CONSTANS.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES

[P. 271, n° 16. Lis. *Er vei escur e trebol cel*. Cette pièce, qui se trouve encore dans les mss. 856 et 1749 de notre B. N., est attribuée par ces deux mss. à R. de Vaqueiras. Mais la table du n° 856 la donne, comme le ms. de Cheltenham, à R. d'Orange.

18. Cette pièce se trouve aussi dans le ms. 2814 de la Bibl. Riccardi à Florence, où le premier vers diffère un peu de ce qu'il est dans le ms. Mac-Carthy, ce qui a sans doute empêché M. Bartsch de reconnaître l'identité des deux copies (voy. *Grundriss*, 389, 23 et 38). — V. 2, lis. *s'abriva*, comme l'indique le ms. de Florence et comme l'exige d'ailleurs le système rhythmique de la pièce, où deux couplets construits

a b C C B D E
a e D D E C B

[1] Ms. *cantarei*.

alternent d'un bout à l'autre de la pièce (la rime *a* étant toujours constituée par le même mot, *clars*).

V. 8. Corr. *lo(s)*. — 9. Je mettrais une virgule à la fin du vers. — 19. Corr. *Cant* et *fait?* — 13. Une virgule après *joi*. — 15. Lis. en deux mots *es clars*. — 17. Corr. *leu* ou *los?*

19. Mettre une virgule après *valc*.—21. Corr. *teing?* — 22. Lis. *es clars*.—24. Corr. *vauc*.—25. Corr. *e voiz*.—26. Lis. avec le ms. *l'un' amistatz*. — 27. Corr. *E l'autra m'adutz?* —28. Corr. *voluntat*. — 33. Supprimez le point: *que corz gauz* qui suit est le complément de *mais* (mieux vaut jouissance qui dure (*viva*) que courte joie). — 34. Lis. *per qu'espavens* et supprimez la virgule.

39. Corr. *quar*. — 40. Lis. *dur' o gaia (es = etz)*. — 44. Corr. *mor* et *gem?* — 45. Lis. *lus (= nullus)?*

50. *A* est une interjection. — 51. Corr. *veraia*. — 53. Corr. *sapiens*. — 55. Corr. *sofrirs*.

57-63. Ce dernier couplet paraît corrompu en plus d'un endroit. L'auteur a-t-il voulu y mêler les rimes qui alternent dans les autres? Le vers 59 devrait rimer en *ens*, le suivant en *ens* ou en *irs?* Dans tous les cas *gaia*, à la fin de ce dernier, est évidemment une faute. —V. 57-8. Corr. *Domna, meils clars Es que niva?* — 63. Lis. *quom* (quomodo).

Suite de R. d'Orange. N° 20 (p. 274). Tenson avec G. de Borneil. Cette pièce se lit dans trois autres mss., les n°s 1749 et 22543 de la B. N. et le ms. de Modène. Ce dernier seul est d'accord avec le ms. de Cheltenham en ce qui concerne l'attribution, évidemment erronée du reste, de la tenson à R. d'Orange. L'interlocuteur de G. de Borneil est, dans les deux autres, le troubadour Lignaure, personnage avantageusement connu d'ailleurs, grâce au planh que le même Giraut de Borneil, dont il fut l'ami, composa à l'occasion de sa mort et qu'on peut lire dans les *Gedichte* de Mahn (n°s 336, 821).

P. 280. N° 51. *Ben fora dreigz*. — Cette pièce, si ce n'est pas une répétition du n° 42, ne se trouve, à ma connaissance, dans aucun autre ms.

N° 54. Cette pièce, qui ne se trouve que dans deux autres mss., d'après le *Grundriss* de M. Bartsch, est attribuée par l'un d'eux seulement (le ms. de Modène) à G. de Borneil. L'autre (vat. 5232) la donne à Arnaud Daniel.

P. 281, l. 4-5. « fils d'un sirven e d'una forneyeira. » Ceci concorde mieux que le passage correspondant, dans Raynouard, Rochegude et Mahn, avec les vers connus de Peire d'Auvergne :

Mas en son paire ac bon sirven
Per traire ab arc manal d'alborn,

E sa maire calfaval forn
Et amassava l'issermen.

Ibid. L. 16-17. Ceci, avec le couplet qui suit, est sans doute la fin de la *raso* de *Us volers outracuidatz*, raso qui manque dans les biographies imprimées de Folquet de Marseille et probablement aussi dans les autres mss. Le couplet cité appartient à cette chanson. Les vers 3-4 doivent être lus :.... *cui* ... *a pojada els aussors graz.*— V. 5, lis. *sil cors*.... *forsatz;* — v. 7, *decazer* en un seul mot.

P. 286, n° 24. *Jes per lo freit temps no m'irais.* Cette pièce est attribuée à Cercamon par trois mss. Un autre la donne à Bernart de Ventadour, un autre à Pierre Vidal. Le second chansonnier de Cheltenham (Mac-Carthy) s'accorde seul avec le nôtre pour l'attribuer à Gaucelm Faidit.

Ibid. N° 29. Lis. *Oimais taing que fassa parer.* Cette pièce manque dans la table de M. Bartsch, bien qu'elle nous ait été conservée par plusieurs manuscrits et que M. Mahn l'ait publiée deux fois (*Gedichte*, n°s 468 et 469).

P. 286. L'envoi qui termine la chanson dn vicomte de St-Antonin (*per qual forfag*) manque dans les mss. 1592, 854, 12473 et 22543 de la B. N. Je ne connais pas le texte des autres mss. (ils sont assez nombreux) où cette chanson se trouve aussi. Au dernier vers, lis. *aprenda*.

Les quatre vers précédents manquent aussi dans les mss. précités. Je ne sais que faire de *Graim*. Serait-ce un nom propre (*Raimon*)? Le vers qui suit doit sans doute se lire : *Qe re no sap a qes (= que se) met' en esforz.*

C. C.]

POÉSIES

CARABIN

A MIS AMI A. ESPAGNE E A. ROCO-FERRIÉ

Carabin èro de Bèu-caire.
Emai i'ague deja, pecaire!
Proun tèms qu'es mort, apereila
Decesson pas de n'en parla.
Es qu'èro un flame galejaire,
E trufarèu, e farcejaire!...
Em' acò brave ome; n'avié,
Estènt riche, d'autre mestié
Que de bèn viéure e de rèn faire.
Mai, coume èro jamai coustié,
Pèr eisèmple, quand s'agissié
D'enmancha quauco talounado,
De jouga quauco badinado,
Se fasié rèn dins soun quartié,
Au Canau, à la permenado,
A Sant-Mountant, à Nourriguié,
I Founteto, à la Coundamino,
Au Prat, sus la Banqueto, i Mino,
A la Vignasso, au Grand-Jardin,
Que noun culpèsson Carabin:
Carabin avié bono esquino.

Entendias, tóuti li matin,
Pèr carriero quauco vesino
Dire en coulèro à soun vesin:
— Aniue, m'an chimarra ma porto.
— Es Carabin!
— An pas penja
A la miéuno uno fedo morto!...

— Es Carabin !
— M'an neteja
Dous rèst de cebo ; aquelo ei forto !...
— An embreca mis escalié...
— Parèis qu'an toumba li taulié...
— Es Carabin !
— Dins la Redorto
An brula vint fais de redorto...
— Es Carabin, lou pantoustié !...

Carabin ! Carabin ! Falié
Que fuguèsse, éu, de touto sorto,
Acusa d'aquéli foulié.
Éu s'enchautavo e n'en risié :
— « Bèn badau, disié, quau s'emporto ! »

Noste ome, un jour qu'èro pèr orto,
Se capitavo à Mount-pelié.
Es amor d'acò que vous conte
Soun istòri... qu'es pas un conte.
Anas vèire lou poulit tour :

Mèste Carabin, aquéu jour,
En flanant dins la Grand'Carriero,
S'arrèsto contro un magasin
D'estofo, e zóu ! se met en trin,
De la premiero à la darriero,
De lis eisamina, pèr-fin
Que lis emplega dóu dedin
Remarquèsson bèn si maniero
E se sarrèsson d'éu. Enfin,
Es ço qu'arribo : quatre o cinq,
Coume de cadèu de sa nicho,
S'acousson vers noste malin.
Aquest alor ço-fai ansin,
Proun aut pèr qu'ausigon sa dicho :
— « Noun, es pas acò, l'ase ficho !
Que me cau... » E, l'èr engana,
Fai mand de voulé s'enana.
Mais li coumés, qu'an pas man peco
Pèr aganta gènt à la leco,

L'arrèston tóutis à la fes
E ie fan :
—« Oh ! que si, bourgés,
Auren voste afaire . . . »
Éu rebeco :
— « Nàni, nàni, merci, m'envau ;
Vautre avès pas ço que me fau. »
—« Mai, Moussu, dounas-vous la peno
De vèire dins lou magasin ;
Sèn asourti de touto meno
De drap, de sedo, de satin,
De bourreto, de tarlatano,
De madapolam, de basin,
De percalino, d'ourgansin,
De reps, de merinos, d'indiano,
De coutoun, de fiéu e de lano . . . »
—« Mis ami, perqué sès ansin,
Ie rebeco mai Carabin,
I'a pas ço que vole, vous dise. »
—« Vesès toujour. »
—« Cresès que rise ! »
—« Moussu, la visto costo rèn ;
Intras dounc. »
— « Intrarai ; tambèn,
Ai pas, iéu, grand besougno à faire ;
Mai vous repetisse, jouvènt,
Segur qu'avès pas moun afaire. »
—« Oh ! Moussu, que sès brave gènt !
Intras, sarié que pèr nous plaire. »
—« Ie tenès tant? intrarai bèn,
Mai anas perdre voste tèm. . . . »
— « Nous arribo, acò, proun souvèn :
Tout vesitour n'es pas croumpaire. »

Li vaqui dins lou magasin.
Lou Bèu-cairen pago de mino :
Capèu de sedo, soulié prim,
Gant de pèu, galanto badino,
Braio e levito de lastin,

Cadeno d'or, camiso fino :
Un veritable muscadin ;
Avié l'èr d'un Anglés, enfin...

Li coumés, uno fes dedin,
Se pensavon :
—« Ah ! macastino !
S'es proun fa prega ; mai, couquin !
Faudra que baise lou patin. »

E zóu ! d'escarlimpa li banco,
De courre coume d'escourriòu,
D'adurre de balot tout nòu...
Souto lou pes que lis escranco
Mai d'un cujo mourreja 'u sòu.

—« Vesès, Moussu, pèr de lençòu
S'aquelo telo es souplo e blanco...
Ie fai l'un, se carrant sus l'anco ;
La pagarés que trento sòu...»

Carabin, serious coume un iòu,
Fai signe qu'es pas ço que vòu.
— « Metèn pancaro la restanco,
Moun bèu Moussu ; n'agués pas pòu,
La marchandiso es pas de manco,
Emai qu'es pas de roussignòu... »

E zóu ! dis emplega lou vòu
De pourta de nouvèli pèço,
D'ana-veni coume de fòu,
N'en desplega de touto espèço.
— « Vesès aquéu drap sèns parié.
Aièr, Moussu Roco-Ferrié,
Qu'amo l'estofo à gràndi raio,
Nous n'en croumpè pèr ùni braio. »

Carabin, qu'a tira si gant,
Paupejo lou drap di dos man,
Dis qu'en efèt lou péu ie lando ;
Mai... es pas acò que demando.

—« Moussu, vès, espinchas eiçò,
Repren un nouvèu coumissot ;

Es un pur article de lano.
N'en vendeguèn, l'autro semano,
Quinze pan au pintre Marsal
Pèr de vièsti de carnaval. »

Un autre, countuniant la gamo,
A soun tour, enrauqui, ie chamo :
—« Tè, Moussu, se sès medecin,
Coume n'avès l'èr, sus moun amo,
Quouro avès vist quicon pu fin
Qu'aquéu drap negre ? Es de satin.
Lou dóutour Espagne, uno lamo
Qu'a pas l'iue souto lou couissin,
Nous n'a fa pourta de-matin
Subre lou plan de Nosto-Damo
Noun sai s'es quatre mètro o cinq. »

E, tout fasènt l'article ansin,
Li pàuri coumés despleguèron
E davans éu espandiguèron
Tout ço qu'avien en magasin.
E toujour noste cascarin
I bèu discours que ie faguèron,
I bounimen que ie diguèron,
Refousié soun meme refrin :
—« Tout acò 's bèu ! tout acò 's fin !
Voui ; mai es pas ço que desire. »

— « Farias meiour de nous lou dire !
Ie vènon lis autre, enfeta
E prenènt la besougno au pire ;
Cresès de nous faire pita ?... »

— «Vous trove drole en verita,
Replico Carabin sèns rire :
Passe siau, venès m'arresta ;
Vous metès à me secuta ;
Bèn tant me dounas enterigo
Emé voste eime à me vanta
Vòsti rasin e vòsti figo,
Qu'enfin, pèr vous faire plesi,
M'asarde dins vosto boutigo ;

Urousamen qu'aviéu lesi ;
Mai d'uno ouro me fasès vèire
Vòsti peio ; vous laisse encrèire
Qu'ai pas jamai rèn vist de tau,
De tant poulit, de tant fricaud.
Sus la porto, dins voste oustau,
Vous dise cènt cop, bèn o mau,
Vous cante fre, vous sible caud
Que n'avès pas ço que me cau ;
Em' uno paciènço angelico
De-longo moun esprit s'aplico
A tout eisamina d'à-ment,
A vous n'en faire coumplimen ;
Pièi, quand l'ouro dóu dina sono,
Que vole parti, m'agachas
Tout de-galis e vous fachas !...
Avouarés qu'aquelo es bono !...
D'abord que ie sès, gaudissono,
Garças-me de cop de bastoun !!! »
Lis autre alor, aussant lou toun :
— « Nous aprendrés au mens, bèu sire,
Dóu moumen qu'es fiéu, ni coutoun,
Ni percalo, ni mouletoun,
Velout, sedo ni casemire,
Nous aprendrés, vire-que-vire,
Ço que vous cau ?... »
Dins soun cantoun,
Em' uno cagno de satire,
Carabin, dous coume un moutoun,
Ie respond :
— « Leissas que respire,
Que fariei parti mi boutoun ;
Me cau, — se deve vous lou dire, —
Me cau...un cournet à pistoun !!!...»

Louis Roumieux.

Mount-pelié, lou 5 de Jun de 1881,
à l'acamp de la Mantenènço de Lengadò.

VARIÉTÉS

JE NE SACHE PAS; QUE JE SACHE....

Dans la première édition de son remarquable livre: *Histoire et théorie de la conjugaison française*, M. Chabaneau avait nettement établi que *sache* égale *sapiam*, et que le latin *sapio* avait donné en français *je sai*. Il avait fait une exception pour la locution *je ne sache pas*, et admis, non sans hésitation, qu'ici *sache* est un indicatif[1]. M. Littré répond dans ses *Études et glanures*, p. 309 (ou *Journal des savants*, année 1869, p. 377):

« ..... Quelque anormal qu'il paraisse, on sent ici un subjonctif plutôt qu'un indicatif; entre *je ne sais pas qu'il ait fait cela* et *je ne sache pas qu'il ait fait cela*, il y a la très-légère nuance de quelque chose de moins affirmatif dans la seconde forme que dans la première. La dubitation jointe à la négation s'est rendue par un subjonctif. Et cela est si vrai que la locution ne s'emploie qu'à la première personne, et qu'on ne dit pas: *tu ne saches pas, il ne sache pas*. En effet, il n'y a que celui qui parle qui peut imprimer à sa phrase ce que son esprit contient de dubitatif. Cette tournure ne s'est point généralisée; elle est restée bornée au verbe *savoir;* mais il est clair que l'on pourrait dire: *je ne veuille pas croire qu'il en soit ainsi* en un sens moins décisif que: *je ne veux pas croire qu'il en soit ainsi.* »

Il serait curieux, semble-t-il, de savoir pourquoi cette tournure ne s'est point généralisée; — ou, inversement, pourquoi, cette tournure ne s'étendant pas aux autres verbes, *savoir* a pu la prendre et la conserver.

La note qui suit essaye de répondre à ces deux questions. De plus, on y étudie rapidement l'emploi du verbe *savoir* dans *je ne sache pas* et dans les tournures analogues.

1° POURQUOI LA TOURNURE NE S'EST-ELLE POINT GÉNÉRALISÉE?

a) Il est évident d'abord qu'elle ne pouvait s'appliquer qu'à un petit nombre de verbes, ceux qui expriment un état ou un acte psychologique, soit de l'intelligence, soit de la volonté. Seuls, ces verbes peuvent avoir à rendre la nuance de dubitation jointe à la négation dont parle M. Littré, et leur petit nombre même explique qu'une tournure qui leur aurait été propre n'ait pas prévalu.

[1] Ceci a été modifié dans la seconde édition (Vieweg, 1878).

b) Cette raison est encore fortifiée par ce fait : qu'une bonne partie des verbes, pour ainsi dire psychologiques, n'ont pas un subjonctif nettement distinct de l'indicatif. *Je veuille*, même sans conjonction, diffère de *je veux ; je sache* diffère de *je sais ;* mais on ne distingue pas *je croie* de *je crois,* ni, à plus forte raison, *je pense* subjonctif de *je pense* indicatif.

c) Sans doute, si ces verbes n'avaient aucun autre moyen de rendre la dubitation, la tournure par le subjonctif aurait pu s'imposer ; mais cette nuance est rendue,— quoique d'une façon peut-être plus forte,— par le conditionnel employé seul et sans condition sous-entendue. Ex. *Je crois que aller vient du latin ad-nare.—Moi, je ne le croirais pas. Je ne le croirais pas = je ne le crois pas* avec une nuance de doute. — *Je ne voudrais pas vous contrarier, je déclare que vous avez raison. Je ne voudrais pas* = de la même façon, *je ne veux pas.*

Enfin l'emploi du subjonctif d'une façon indépendante, pour marquer la dubitation, est un emploi anormal et difficile, puisque d'habiles et savants grammairiens s'y sont trompés.

Rien d'étonnant donc à ce qu'il ne se soit pas généralisé ; mais alors

2o POURQUOI LE VERBE SAVOIR L'A-T-IL PRIS ET CONSERVÉ ?

C'est, semble-t-il, que ce verbe ne connaît pas l'emploi indépendant et dubitatif du conditionnel que nous avons signalé plus haut ; — ou que, le cas échéant, il n'a plus son sens propre, celui de *connaître,* de *posséder dans son esprit.*

En effet, voici, sauf erreur, comment s'emploie le conditionnel de *savoir :*

1o Avec une proposition conditionnelle exprimée, — remplacée par un équivalent, — ou sous-entendue.

—Exprimée, comme dans : *je ne saurais pas, si vous ne me l'aviez appris, que....*

— Remplacée par un équivalent, comme dans ce vers de Boileau (sat. IX) :

Et qui saurait, sans moi, que Cotin a prêché ?

Sans moi = si je ne l'avais dit.

— Sous-entendue. Ex. *Voulez-vous me réciter votre leçon ? — Je ne la saurais pas.* En disant *je ne la saurais pas,* on sent très-bien qu'on a dans l'esprit une proposition conditionnelle, quelque chose comme : *si j'essayais de vous la dire.*

2° Dans une interrogation. On pourrait alors le faire suivre de *par hasard : sauriez-vous* ou *ne sauriez-vous pas la grande nouvelle ?*

3° *Je saurais* n'a plus son sens propre lorsqu'il est suivi d'un infinitif. Il prend alors les sens de *pouvoir* ou d'*être capable de*.

= *pouvoir*. Ex.: *On ne saurait avoir une taille mieux prise, un plus beau teint*. J.-J. Rousseau, *Émile*, V. — En pareil cas, la négation *ne* s'emploie toujours avec ellipse de *pas* ou *point*.

= *être capable de*. Ex.: *Voyons maintenant cette ouverture*. — *Je ne saurais pas la jouer*. Ici, *pas* ou *point* sont le plus souvent exprimés.

Dans les deux cas, l'infinitif peut se trouver sous-entendu :

> L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot ;
> L'autre : Je ne saurais.
> (La Fontaine, *Fables*, II, 2.)

On voit que, parmi tous ces exemples de *je saurais*, il n'en est pas d'analogue à celui dont nous avons donné des exemples pour : *je ne croirais pas* et *je ne voudrais pas*. Ainsi le verbe *savoir*, pris dans son sens propre, ne pouvant rendre la dubitation par le conditionnel, a dû prendre et conserver une nouvelle tournure, celle par le subjonctif. Mais, très-restreinte dans son usage, cette tournure ne s'applique qu'à la première personne ; on ne dit point : *tu ne saches pas, il ne sache pas*.

Cette tournure est toujours négative, et M. Littré en a donné la raison. Seulement la négation peut accompagner *sache* lui-même :

> Cause que je ne sache pas qu'on ait encore remarquée (Montesquieu, *Esprit des lois*, XVII, 3) ;

ou être représentée par le complément du verbe :

> Je ne sache aucun orthodoxe qui ait osé dire que... (Bossuet, *Avert. repr. Idolâtrie*, 17) ;

ou enfin, et c'est le cas le plus rare, être implicitement contenue dans une restriction :

> Je ne sache que trois sortes d'instruments à l'aide desquels on puisse agir sur les mœurs d'un peuple. (J.-J. Rousseau, *Lettre à M. d'Alembert*.)

Avant d'examiner l'origine de cette locution, disons un mot de la locution analogue : *que je sache*.

M. Littré la définit ainsi : « Locution dont on se sert à la fin d'une phrase (il faudrait ajouter : ou en forme de parenthèse) pour indiquer que, si un fait est autrement qu'on ne le dit, on l'ignore. » Ex. Il n'est point de destin plus cruel, *que je sache*. (Molière, *Amphyt.*, III, 1.) — Ne descendant, *que je sache*, d'aucun Franc qui ait ravagé les Gaules. (Voltaire, *Lettre à la Chalotais*, 11 juillet 1762.)

Comment ici peut-on expliquer le subjonctif ? Comme le fait M. Bescherelle dans son Dictionnaire ? En disant : « *Que je sache* est un abrégé

de l'expression suivante : (je ne pense pas) que je (le) sache ? » Évidemment non ; plusieurs raisons militent contre cette façon de l'analyser. L'ellipse de *je ne pense pas* peut être admise ; mais celle du pronom complément *le ?* — De plus, l'analogie avec *je ne sache pas* est frappante ; comme cette dernière, la locution *que je sache* implique une négation. Elle ne s'emploie, en effet, qu'avec une phrase négative, — nous en avons vu des exemples, — ou interrogative, et alors l'interrogation, étant l'expression d'un doute, remplace la négation. Ex. *Autant vaudrait être amoureux de la femme de Mathusalem ! Était-elle jolie, que vous sachiez*[1] ? (Fontenelle, *Lettres gal.*, II, 20.) — Enfin et surtout *que*, dans *que je sache*, est un pronom relatif et non une conjonction. L'analogie le prouve assez, puisque, dans les exemples cités plus haut, on pourrait remplacer *que je sache* par la locution familière *que je crois*.

Vous n'êtes pas d'ici, *que je crois*. (Molière, *G. Dandin*, I, 2.)

Mais nous ignorons, *que je crois*, la demeure de la postérité ; nous mettons mal son adresse. (Châteaubriand.)

Voilà bien un emploi identique à celui de la locution que nous étudions ; de même pour l'expression, plus familière encore : *que je dis :*

Frère Nicolas, *qu'il lui a dit*, je ne peux pas vivre avec un mensonge (George Sand),

que je crois doit s'expliquer par *à ce que je crois*. — *Que je dis* par *d'après ce que je dis, comme je dis*. De même *que je sache, à ce que je sais, d'après ce que je sais*. Le subjonctif est simplement ici pour marquer le doute ; son emploi est tout à fait semblable à celui qu'il a dans *je ne sache pas*, et la même explication devra convenir aux deux tournures.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que du singulier *sache*. Mais les mêmes locutions peuvent s'employer au pluriel : *nous ne sachons pas, que nous sachions*. Ici les deux formes verbales sont différentes et, dans les paradigmes de nos grammaires, *sachons* ne se trouve que pour la 1re personne de l'impératif. — Évidemment il n'y a là qu'une apparence trompeuse ; *sachons* ne peut être qu'un subjonctif, et non-seulement il l'est en effet, mais c'est la forme normale du subjonctif, tandis que *sachions* est un barbarisme étymologique : *sapiamus* = *sapjamus* = *sachons ; sachions* au contraire, = **sapj-iamus* = **sap-i-iamus*. *Sachons*, comme subjonctif, existait encore au XVIe siècle, et nous en citerons un exemple tout à l'heure. Pourquoi cette forme archaïque s'est-elle conservée ici ? Sans doute parce que, la locution étant exceptionnelle et difficile, on n'a pas bien su, en

[1] Nous reviendrons plus loin sur ce pluriel.

la prononçant ou en l'écrivant, à quel temps du verbe on avait affaire. — Pourquoi a-t-elle été remplacée dans *que nous sachions* par la forme moderne et ordinaire du subjonctif? Parce que le subjonctif est ici plus sensible, et parce qu'à première vue le relatif, en effet, a bien l'air d'une conjonction.

C'est là sans doute le motif qui explique l'extension à la 2e personne *que vous sachiez*, d'une locution qui semblait réservée à la première. Nous reviendrons sur ce fait un peu plus loin.

Et, maintenant, quelle peut être l'origine des locutions examinées? ou, pour simplifier la question, quelle est l'origine de : *je ne sache pas?*

Citons encore M. Littré et son savant *Dictionnaire* (art. SAVOIR, *Rem.* 3). « Elle (cette tournure) paraît être née au XVIe siècle. Voy. l'*Historique*. On peut conjecturer que ceux qui les premiers l'ont employée ont sous-entendu : j'ose dire, l'usage étant, au XVIe s., de mettre le subjonctif avec *dire*, quand l'affirmation n'était pas absolue. »

Et, à l'Historique, M. Littré cite les exemples suivants : Le livre n'est encores imprimé, que je sçaiche. Rabelais, *Pant.*, II, 15. — On y trouve des nations n'ayant, que nous sçachons, ouï nouvelles de nous. Montaigne, II, 334. — Je ne sçaiche en ma vie l'avoir offensé. Carloix, IV, 3.— Aussi osé-je dire que je ne sache homme si chatouilleux, qui ne..... Paré, *Dédicace au lecteur*. — Je ne sache homme si peu versé en astrologie qui.... Id., IX, 2e disc. — Au demourant, qu'il ait esté en Afrique et en Espagne, et jusques aux Indes, je ne sache personne qui l'ait escrit. Amyot, *Lyc.*, 6.

Tels sont les exemples de M. Littré. Si nous les avons cités tous, c'est qu'ils suffisent, selon nous, à rendre bien improbable la conjecture qui les accompagne.

Remarquons, en effet, que l'ellipse de *j'ose dire*, supposée par M. Littré, est assez hardie et assez extraordinaire pour qu'on s'attende à trouver de nombreux exemples de la locution complète précédant la locution elliptique, puis existant concurremment avec elle. Or, sur six exemples cités par M. Littré, un seul renferme la prétendue proposition principale *j'ose dire*, — et, ce qui est plus grave, cet exemple est emprunté à la *Dédicace* d'A. Paré. Cette *Dédicace* a paru pour la première fois en 1561, tandis que le deuxième livre de *Pantagruel* a été publié en 1552, et les *Vies* d'Amyot en 1559.

Secondement, si l'ellipse de *j'ose dire* peut se supposer devant *je ne sache pas*, comment la supposerait-on devant *que je sache*? Il faudrait en revenir à l'analyse de M. Bescherelle, et nous croyons avoir montré qu'elle est inexacte. M. Littré, d'ailleurs, est tout le premier porté à expliquer *que* par un relatif, non par une conjonction : « que

je crois, locution familière et elliptique pour : à ce que je crois..... On dit de même que je sache, à ce que je sache. » *Dictionnaire*, art. QUE, PRONOM RELATIF, 6°.

Enfin un exemple précieux, que je dois à l'obligeance de M. Chabaneau, nous montre la locution bien avant le XVIe siècle. On lit dans le livre de *Job* (ligne 3):

Ki ne sachet que Us est terre de païens?

Pour finir donc et me résumer, je hasarde les conjectures suivantes, mais je les hasarde sous toutes réserves.

Le *qui ne sace* de *Job* pourrait se traduire en latin, sinon pour le sens, du moins pour la forme, par la locution classique: *quis non sapiat*. Le latin, en effet, employait le subjonctif pour marquer une interrogation dubitative; il l'employait encore pour une affirmation adoucie et mêlée de doute: *velim, nolim*. De là a dû naître en français un emploi analogue du subjonctif. — Cet emploi a pu exister pour d'autres verbes que pour le verbe *savoir;* mais les nuances qu'il avait pour but de rendre ayant été rendues par le conditionnel, il est bien vite tombé en désuétude. *Savoir* seul l'a conservé, parce qu'il se trouvait que son conditionnel, accaparé par d'autres usages, ne rendait pas les nuances nécessaires et ne faisait pas double emploi avec le subjonctif. Néanmoins cette tournure est rare pendant tout le moyen-âge et elle n'a repris faveur qu'au XVIe siècle, grâce sans doute à l'influence latine [1], peut-être aussi par suite de la construction que M. Littré signale: *j'ose dire que.....* et le subjonctif.

Non-seulement la tournure était devenue rare; mais, étant exceptionnelle et difficile, elle s'était de plus en plus restreinte dans ses usages; de sorte qu'on ne l'emploie plus que dans une phrase négative et à la première personne du singulier ou du pluriel, surtout du singulier. *Nous ne sachons pas* est plus rare que *je ne sache pas*, parce que la dubitation jointe à la négation se comprend surtout lorsque l'on parle de soi-même; si l'on parle de plusieurs personnes, même en se comprenant parmi elles, la nuance paraît moins sûre et la locution moins légitime. — *Que nous sachions* est moins rare que *nous ne sachons pas*, parce que, nous l'avons dit, on croit voir ici un subjonctif ordinaire précédé d'une conjonction, et la tournure est moins étonnante. Ainsi s'explique-t-on l'emploi de la deuxième personne du pluriel *que vous sachiez*, seule exception à la règle ci-dessus posée.

Je ne dirai plus qu'un mot pour expliquer qu'après avoir employé la

[1] *Que je sache*, par exemple, a pour correspondant exact le latin *quod sciam;* et cette analogie pourrait être invoquée pour établir l'analyse de la locution française.

troisième personne, comme dans *Job*, la langue se soit réduite à la première et surtout à la première du singulier : « *Il n'y a que celui qui parle,* dit M. Littré, qui peut imprimer à sa phrase ce que son esprit contient de dubitatif. » Je demande la permission de modifier cette phrase et de dire : *Il était surtout nécessaire* que celui qui parle pût imprimer à sa phrase ce que son esprit contient de dubitatif.[1] »

E. RIGAL.

L'ORIGINE ARABE DU MOT *ALKÉKENGE*

Quelque répulsion que l'on professe pour toute étymologie française empruntée à l'arabe, il semble qu'on puisse sans regret abandonner à l'idiome sémitique un mot qui se présente sous cet aspect bizarre et difforme : *alkékenge*. Et, d'ailleurs, peut-on qualifier de français un terme qui ne se rencontre que sous la plume des savants en *us* et dans les traités de botanique ? Le peuple dit *coqueret* et laisse alkekenge aux pharmacopoles.

Jusqu'ici donc, les romanistes s'abstenaient de toute prétention latine audit *alkekenge*. Un remords pourtant a saisi l'un d'eux, non point le premier venu, mais un des meilleurs, des plus sages, des plus sévères (je le qualifierais plus librement s'il n'était et mon ami et mon maître). Dans un des derniers numéros de la *Revue*[2], M. Boucherie, relevant une série de termes de botanique oubliés ou incomplétement signalés dans le grand *Dictionnaire* de Littré, expose, en passant, ses doutes relativement à l'origine arabe d'*alkékenge*, et, par une série fort ingénieuse d'intermédiaires hypothétiques, il démontre que le malheureux vocable peut très-normalement provenir du grec latinisé *halicacabus*.

Soit ! Mais l'arabe *al-kakendj ?* dirons-nous qu'il dérive aussi du grec, et que les altérations, assurément remarquables, subies par ce terme grec dans les gosiers arabes, ont conduit identiquement au même résultat que dans les bouches gauloises ? M. Boucherie sait assez de phonétique arabe pour reconnaître l'extrême difficulté de cette hypothèse. Sera-ce donc au français que l'arabe aura pris son vocable ? Mais qui croira qu'aux temps d'Avicenne, en plein XIe siècle (sinon

[1] Cet article imprimé, M. Chabaneau appelle notre attention sur la locution *qui vive ?* où *vive* est certainement un subjonctif. Il semble que son emploi soit tout à fait analogue à celui de *sache* dans : *qui ne sache.* Ici la proposition n'est plus négative, mais elle est toujours dubitative, et la dubitation amène le subjonctif.

[2] Févr. 1881, p. 72.

plus tôt), la terminologie scientifique arabe fît des emprunts au français ? Est-ce le français ou l'arabe qui le premier a employé ces autres noms de plantes : *abutilon*, *anil*, *aubergine*, *azédarac*, *bédéguar*, *cétérach*, *lilas*, *sumac*, etc.?

Ce qui a fait naître et justifie, il faut bien le dire, les scrupules de M. Boucherie, c'est la définition fort mauvaise, ou tout au moins fort incomplète, du terme arabe *kakendj* qu'il a lue dans Littré. Littré l'avait prise dans Freytag, et Freytag l'avait empruntée à Firouzabâdi, l'auteur du grand dictionnaire arabe (en arabe) appelé *Qamous*. Assimiler le nom du coqueret, avec sa jolie baie rouge enfermée dans son alcôve orange, à celui de la « résine d'un arbre », cet arbre poussât-il sur les montagnes d'Hérat, cela pouvait bien passer pour une hardiesse d'étymologiste dans l'embarras. Ce sentiment ne fût point né dans l'esprit de M. Boucherie, si le *Dictionnaire* de Littré eût appris au lecteur que le *kakendj*, chez Ibn Beitar, qui vécut à la cour de Saladin, et chez Avicenne, qui écrivait vers l'an 1030, est absolument identique à notre coqueret[1].

Donc abandonnons à l'arabe son *alkékenge*, qui lui appartient très-légitimement, et gardons notre *coqueret*.

Marcel Devic.

SUR UN VERS DE NA GORMONDA

Dans son édition de Guilhem Figueira, M. Emil Levy traduit à faux le passage suivant du sirventés de Gormonda :

Fals heretges quetz
Que non temon vetz. (v. 95 et 96.)

M. Levy met de côté *vetz*, dérivé de *vice* = fois, allem., *Mal*. *Vetz* provenant de *vitium* = coutume, habitude, allem., *gewohnheit*, ne lui offrant pas un sens satisfaisant, il lui attribue la signification primitive de *vitium* = vice, signification que ce mot n'a jamais eue en provençal. En conséquence, il traduit : « *die sich nicht vor Lastern scheuen* = qui ne reculent devant aucun vice. »

M. Tobler, de son côté (*ibid.*, p. 108), propose de changer *non temon vetz* en *nos tenon netz*, altération bien inutile d'un texte parfaitement intelligible.

En effet, il ne s'agit ici ni de *vetz* = fois, ni de *vetz* = coutume, mais bien de *vet* = défense, prohibition, interdiction, substantif verbal formé sur *vedar* dérivé de *vetare* = défendre, prohiber, interdire.

[1] Avicenne préconise le suc extrait du kakendj, et surtout des feuilles, pour les ulcères invétérés.

Vetz est l'accusatif pluriel de *vet*. Il faut donc traduire : « hérétiques hypocrites qui ne craignent pas les défenses [de l'Église] »; c'est-à-dire « qui méprisent ces défenses. » A. MILLET.

[L'interprétation de M. Millet est certainement la vraie. On peut, à l'appui, faire remarquer : 1° que le vers correspondant du sirventés de G. Figueira auquel Gormonde répond a, en rime, *devetz*, où le sens de *défenses* n'est pas douteux ; 2° que *vetz* = *vicem* ou *vitium* et que *netz* ont un *e* fermé (*estreit*), tandis que la rime exigerait un *e* ouvert (*larg*). Il est vrai que cette dernière raison, qui serait sans réplique dans la pièce de Figueira, n'a pas la même force pour celle de Gormonde, cette trouveresse paraissant avoir traité la rime de façon assez libre. Ainsi précisément, nous trouvons rimant avec le *vetz*, qui est l'objet de la note ci-dessus, trois mots (*quetz, secretz, decretz*), où l'*e* est certainement fermé, deux (*pessetz* et *trudetz*) où il l'est probablement (car *pessetz* ne paraît pouvoir être qu'un diminutif de *pes* ou de *pessa* = *pensa*), et un seul (*sabetz*) où il est ouvert. Ailleurs, *Tolzans*, v. 72, où l'*a* est fermé, rime avec des *a* ouverts, *decæ*, v. 24, rime avec des mots à *e* ouvert. Mais dans ce dernier cas il est probable que la faute est imputable au copiste et qu'il faut lire *pecæ* (subst. verbal de *pecar*). Au vers 27, on trouverait de même un *o* fermé (*trossa*) rimant avec des *o* ouverts, s'il fallait accepter la leçon adoptée par l'éditeur. Mais l'un des deux mss. donne *trasdossa*, mot où l'*o* est ouvert, et que M. Levy aurait dû dès lors préférer, d'autant plus que Figueira l'emploie dans le vers correspondant de sa tenson et que Gormonde, comme il est facile de le remarquer en maint autre passage, et comme je viens d'en citer un exemple, aime à reprendre à son compte, pour les appliquer à Figueira lui-même ou aux hérétiques, les rimes de ce dernier.

Aux vers 107 et 108 de la même pièce, la leçon du ms. R, rejetée par M. Levy, donne un sens excellent et une phrase très-régulière, tandis que celle de C, qu'il a adoptée, est inacceptable à tous égards. Le vers 106 est corrompu. Je pense que sous *clauzis e sauputz* se cachent des noms de sectes et que *naisson* devrait être corrigé en *veirem*, ou, mieux encore, *vei hom*.

Le vers 103 paraît devoir être corrigé *E lur tolon lutz* (au lieu de *tolh salutz*). Au vers 105, il faut préférer la leçon de R (*en reman quecæ nutz*) ou corriger *e reman en* (au lieu de *remanon*).

Le vers 44 paraît devoir être corrigé et ponctué ainsi :

Heretjes mesquis son, qui *ve* (au lieu de *vol*) lur estatge.

Un premier copiste aura écrit *uellur*, qui aura été mal lu par les suivants. C. C.]

BIBLIOGRAPHIE

Les Littératures populaires de toutes les nations. — Traditions, légendes, contes, chansons, proverbes, devinettes.— T. Ier. *Littérature orale de la haute Bretagne*, par Paul Sébillot. — Paris, Maisonneuve et Ce, éditeurs, 25, quai Voltaire. 1881. In-12, XII-400 pages. Prix: 7 fr. 50.

Collection *ad usum bibliophilorum*, formée de charmants volumes « elzéviriens, imprimés avec le plus grand soin sur papier de fil teinté à la cuve, fabriqué spécialement pour ladite collection et élégamment cartonnés. » La même annonce nous apprend que, outre le présent volume, qui est le premier de la série, trois autres vont suivre, qui, contiendront, l'un, les *Contes égyptiens*, par M. Maspero, professeur au Collége de France ; les deux autres, les *Légendes chrétiennes de la basse Bretagne*, par M. Luzel.

A en juger par l'échantillon que nous avons sous les yeux, nous pouvons dire que les bibliophiles se déclareront satisfaits. Toutes les promesses de l'annonce sont en effet réalisées, et rien n'a été négligé de ce qui peut plaire à l'œil. Observons cependant, ne fût-ce que pour prouver que nous y avons regardé d'assez près, qu'il y a des lettres tombées à la fin de deux ou trois lignes.

Voilà pour l'extérieur, pour la toilette du livre. Passons maintenant à la lecture, à l'examen de l'ouvrage lui-même. Ici encore nous n'avons guère qu'à louer. Le plan est simple, le cadre bien rempli et les sujets choisis vraiment intéressants.

M. Sébillot, déjà connu par des travaux du même genre relatifs aux mêmes contrées, notamment par ses *Contes populaires de la haute Bretagne*, était tout désigné pour cette tâche. Il s'en est acquitté à son honneur et sans que ce second travail fasse double emploi avec le premier. Outre que sa moisson de contes, de légendes, de devinettes, etc., a été grossissant, il a voulu, dans ce volume conçu sur un autre plan, donner une idée nette et suffisamment complète de chaque genre. Il a divisé, comme il a soin de le déclarer (p. VI), son livre en deux parties: « la première contient seulement des spécimens des divers genres de contes les plus répandus; en tête de chaque groupe, il a placé une sorte d'introduction, où il a essayé de déterminer la caractéristique de chacun d'eux. »

Ces textes sont pour la presque totalité écrits en français, quelques-uns, trop peu nombreux à notre gré, en patois gallot. Il va sans dire que M. Sébillot, en les reproduisant ainsi, n'a fait que se conformer

aux habitudes des narrateurs, sans prétendre faire œuvre d'artiste ou de philologue, c'est-à-dire sans corriger les défauts littéraires et sans exclure le français au profit du patois. C'est du premier écueil surtout qu'il faut se garer. Je sais, en effet, plus d'un patoisant distingué qui ne pourrait se résoudre à imprimer avec leur véritable physionomie ces productions souvent mal réussies de l'imagination populaire. Sans doute le commun des lecteurs leur saurait gré de leur intervention et d'être en quelque sorte plus peuple que le peuple, plus royalistes que le roi ; mais le savant ou, plus simplement, l'homme qui veut s'instruire, qui tient plus à savoir le vrai du vrai que le fin du fin, préfère et de beaucoup, la première manière à la seconde.

C'est, d'ailleurs, dans cette voie que sont entrés depuis quelque temps ceux qui font collection de contes populaires. Leur succès ne peut qu'encourager ceux qui les imitent ou se proposent de les imiter.

M. Sébillot, qui est très au courant de la bibliographie de son sujet, fait suivre chaque pièce des références nécessaires ; de sorte qu'on peut toujours les rapprocher des textes plus ou moins semblables que donnent les autres collections.

Je regrette seulement qu'un court glossaire n'ait pas recueilli et expliqué toutes les formes patoises un peu difficiles qu'on rencontre dans quelques pièces. Ainsi, p. 295, l. 13, que signifient *emméle*, et, l. 20, *crapé ?*

Quelques observations pour finir :

P. 351, dernière ligne : Tu tombes à bas. Ne faut-il pas lire : *ça bas = ici-bas ?*

P. 367, § 83. « La communauté de Saint-Jôsé : deux têtes sus l'oreiller et deux pantoufles sous le lit. » Cf. le dicton limousin : Relejûso de sen Francei, Douâ têtâ sur un chabei. — Religieuse de Saint François, deux têtes sur un chevet. *Rev. des l. rom.*, t. VII, p. 442.

P. 372, § 126. « *Sembèle* qu'il arait la Tandourie. » *Sembèle* doit se traduire littéralement par *semble* et non par *semblerait.*

A. B.

CHRONIQUE

COMMUNICATIONS FAITES EN SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ. — 6 juillet. — La légende roumaine de la vieille Dochia, par M. Henri Catargi ;

La langue d'oc dans le cartulaire de Notre-Dame de Nimes (834-1156), notes inédites réunies par feu Joseph Bauquier ;

A l'oucasioun de la counstitucioun de la Roumanio en reiaume independènt, revira de l'anglés de William-C. Bonaparte-Wyse, par M. A. de Gagnaud ;

Une paraphrase en vers des Psaumes de la pénitence, texte communiqué par M. Camille Chabaneau ;

Estivenco, poésie provençale (sous-dialecte d'Avignon et des bords du Rhône), par M. Paul Gaussen.

*
* *

Les romanistes ont fait une perte sensible en la personne de notre collègue et collaborateur Joseph Bauquier, mort quelques mois après sa nomination au poste de Conservateur de la Bibliothèque municipale de Nimes, rendu vacant par le décès du savant et vénérable Germer-Durand.

La *Revue* aura l'occasion d'apprécier bientôt les services que M. Bauquier rendit à la philologie méridionale et à l'histoire littéraire proprement dite, par ses recherches sur *les Provençalistes du XVIIIe siècle, le Premier Sonnet fait par un Français, Une lettre d'Aubanel de Nimes à Pierquin de Gembloux*, etc. Les travaux qu'il avait en préparation étaient aussi variés que nombreux. Ils ne seront heureusement perdus ni pour la *Revue*, qui doit en publier quelques-uns, ni pour les études qu'elle représente. L'auteur les a légués à M. A. Roque-Ferrier, qui en a disposé en faveur des archives de la *Société des langues romanes*, où ils seront classés et catalogués sous la dénomination de *fonds Bauquier*.

*
* *

Le *Félibrige* a introduit une importante modification dans ses statuts, en décidant que le chiffre des majoraux serait porté de cinquante à cent, et que ce dernier nombre serait afférent, par égales moitiés, à l'Espagne et à la France. Les élections complémentaires de France ont eu lieu, et le résultat en a été proclamé dans l'assemblée générale tenue à Marseille le 22 mai, sous la présidence de M. Mistral.

Nous avons été heureux de constater que le président de la *Société des langues romanes*, M. Antonin Glaize ; celui de la maintenance du Languedoc, M. Camille Laforgue ; ainsi que le secrétaire de l'une et de l'autre, M. A. Roque-Ferrier, avaient été nommés en première ligne sur les listes présentées aux suffrages des majoraux.

Les nouveaux élus sont MM. Melchior Barthés, Castela, Alfred Chailan, François Delille, Maurice Faure, A. Fourès, Malachie Frizet, Paul Gaussen, Marius Girard, A. Glaize, J. Huot, C. Laforgue, J. Monné, l'abbé Pascal, Charles Poncy, A. Roque-Ferrier, E. Roussel, Junior Sans, A.-L. Sardou, Tamizey de Larroque, le comte de Toulouse-Lautrec et Aug. Verdot.

*
* *

Livres donnés a la Bibliothèque de la Société. — Cudisch de devoziun ed instrucziun per in cristianeivel pievel, etc. Glion, Wollmar et Manetsch, 1866; in-12, 336 pages (don de M. Jules Blancard);

Le Jargon ou langage de l'argot réformé pour l'instruction des bons grivois, recueilli des plus fameux argotiers de ce nom. Beaucaire, Ragotin (?), S. D.; in-18, 30 pages (don de M. Clair Gleizes);

Balaguer y Merino (Andrés): D. Pedro, el condestable de Portugal, considerado como escritor, erudito y anticuario (1429-66), estudio històrico-bibliográfico. Gerona, Dorca, 1881; in-4°, 70 pages;

Bonneville (B.): Ce que speravian pas, ou Jean-Pierre vengu de Brest, intermède provençal terminé par le Train de St-Giniés. Sur l'imprimé à Marseille, Hermitte aîné, 1790; in-18, 16 pages (don de M. Clair Gleizes;

Chevalier (l'abbé): Choix de documents historiques inédits sur le Dauphiné, publiés d'après les originaux. Montbéliard, Hoffmann, 1874; in-8°, VIII-400 pages;

Chevalier (l'abbé): Correspondance politique et littéraire du marquis de Valbonnais, président de la Chambre des comptes et historien du Dauphiné, publiée et annotée. Grenoble, Drevet, 1872; in-8°, IV-84 p.;

Chevalier (l'abbé): Dante Alighieri, biobibliographie. Montbéliard, Hoffmann, 1877; in-16, 22 pages;

Chevalier (l'abbé): François Pétrarque, biobibliographie. Montbéliard, Hoffmann, 1880; in-16, 16 pages;

Chevalier (l'abbé): Inventaire des Archives des Dauphins à Saint-André-de-Grenoble en 1277, publié d'après l'original, avec table alphabétique et pièces inédites. Paris, Franck, 1869, in-8°, 48 pages;

Chevalier (l'abbé): Inventaire des Archives des Dauphins de Viennois à St-André-de-Grenoble en 1346, publié d'après les registres originaux, avec tables chronologique et alphabétique. Paris, Franck, 1871; in-8°, XXIV-380 pages;

Chevalier (l'abbé): Jeanne d'Arc, biobibliographie. Montbéliard, Hoffmann, 1878; in-16, 20 pages;

Chevalier (l'abbé): la Sainte Vierge Marie, biobibliographie. Montbéliard, Hoffmann, 1879; in-16, 22 pages;

Chevalier (l'abbé): les Deux Entrées et Séjours du Très-Chrétien Roi de France Charles VIII en la cité de Vienne, les années 1491 et 1494, publié d'après les manuscrits de Grenoble, de Montpellier et de Vienne. Vienne, Savigné, 1881; in-8°, 20 pages;

Chevalier (l'abbé): Nécrologe et Cartulaire des Dominicains de Grenoble, publiés d'après les originaux, avec plan et table alphabétique. Montbéliard, Hoffmann, 1870; in-8°, 82 pages;

Chevalier (l'abbé): Notice analytique sur le cartulaire d'Aimon de Chissé aux archives de l'évêché de Grenoble, avec notes, table et pièces inédites. Colmar, Hoffmann, 1869; in-8°, 96 pages;

Chevalier (l'abbé): Notice chronologico-historique sur les archevêques de Vienne, d'après des documents paléographiques inédits. Vienne, Savigné, 1879; in-8°, 20 pages;

Chevalier (l'abbé): Notice historique, littéraire et bibliographique sur Letbert, abbé de Saint-Ruf (1100-1110), 2e édition. Paris, Thorin, 1868; in-8°, 20 pages;

Chevalier (l'abbé): Notice sur un missel de l'église de Die, imprimé au XVe siècle. Grenoble, Allier, S. D.; in-8°, 8 pages;

Chevalier (l'abbé): N.-S. Jésus-Christ, biobibliographie. Montbéliard, Hoffmann, 1878; in-16, 60 pages ;

Chevalier (l'abbé): Ordonnances des rois de France et autres princes souverains relatives au Dauphiné, précédées d'un catalogue des registres de l'ancienne Chambre des Comptes de cette province. Colmar, Hoffmann, 1871; in-8°, LIV-186 pages;

Chevalier (l'abbé) : Pouillés des diocèses de la province ecclésiastique de Lyon, publiés d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale. Lyon, Vingtrinier. 1869; in-8°, 32 pages;

Chevalier (l'abbé): Saint Paul, apôtre; biobibliographie. Montbéliard, Hoffmann, 1880 ; in-16, 16 pages;

Chevalier (l'abbé) : Saint Pierre, apôtre ; biobibliographie. Montbéliard, Hoffmann, 1880; in-16, 16 pages ;

Chevalier (l'abbé) : Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum ex *Monumentis Germaniæ historicis* recudi fecit Georgius Heinricus Pertz (Extrait de la *Revue critique*, 1869). Nogent-le-Rotrou, Gouverneur, 1869: in-8°, 8 pages ;

Chevalier (l'abbé): Statistique ecclésiastique. Pouillés du diocèse de Vienne. Romans, 1875; in-8°, 68 pages ;

Chevalier (l'abbé) : Une nouvelle édition des Œuvres complètes de saint Avit, évêque de Vienne. Vienne, Savigné, 1869; in-8°, 8 pages;

Chevalier (l'abbé): Visites pastorales et ordinations des évêques de Grenoble de la maison de Chissé (XIVe-XVe siècles), publiées d'après les registres originaux. Montbéliard, Hoffmann, 1874; in-8°, XXXVI-184 pages;

Chevalier (l'abbé) et Lacroix (André): Inventaire des Archives dauphinoises de M. Henry Morin-Pons. Dossiers généalogiques. A.-C. Lyon, Perrin, 1878, in-8°, VIII-308 pages;

Lacataou (?): Eis electours de la villo de Grasso. Grasso, Foucard, S. D ; in-8°, 4 pages (don de M. Cavalier jeune);

Matfre Ermengaud : le Breviari d'Amor, suivi de sa lettre à sa sœur, publié par la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers ; Introduction et glossaire, par Gabriel Azaïs, secrétaire. Tome second, 4e et dernière livraison. Béziers et Paris, 1881; in-8°, pages 573 à 772 (don de M. Gabriel Azaïs);

Milá y Fontanals : lo Sermó d'en Muntaner, Adició. Paris, Maisonneuve et Ce, 1881; in-8°, 12 pages ;

Robert (A.-C.-M.) : Examen critique du poëme de Partonopeus. Paris, Crapelet ; in-4°, 64 pages (don de M. Jules Blancard);

Roux (l'abbé Joseph) : Bernat de Ventadourn, poëme limousin. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-8°, 8 pages ;

Roux (l'abbé Joseph): l'Inscription du château de Montal, étude épigraphique. Tulle, Mazeyrie, 1880; in-12, 36 pages ;

Ruland (A.) : Etude sur l'abbé Trithème (1462-1516), traduite de l'allemand, par l'abbé Chevalier. Versailles, Beau, S. D.; in-8°, 32 pages (don de M. l'abbé Chevalier);

Sans (Junior): Autros béit telados del felibre de la Naveto. Paris, Jouaust, 1881 ; in-12, 56 pages;

Semmola (Nicola): Poche Rime giovanili. Napoli, Jovene, 1878; in-16, 124 pages ;

Verdot (A.) : Santo Roso de mai. cantico sus uno meloudio de l'abat Fauré. Marsiho, Mabilly, 1875; in-4°, 4 pages (don de M. Clair Gleizes);

Vidal (Francés) : Festenau de Santo Estello à Marsiho. Brinde ei

tradutour en vers francés deis obro dei felibre, emó doues cansoun: *lou Tambourinaire, la Marsiheso dei Latin* e lou sounet *la Mignardo en apoundoun.* [Aix, Remondet-Aubin, 1881]; in-8°, 16 pages;

Vingt-quatre journaux renfermant des textes ou des indications de nature à intéresser les études philologiques ou l'histoire de la littérature méridionale, donnés par MM. Gabriel Azaïs (1), de Berluc-Perussis (7), Frédéric Mistral (6), Roque-Ferrier (9) et Louis Roumieux (1).

Corrections au numéro de mai 1881

Les psaumes de la pénitence. — P. 220, ps. L, v. 36, rétablir dans le texte *dons e;* v. 38, supprimer les parenthèses qui renferment le *s* de *humeliatz.*

P. 221 et 223, ps. CI, vv. 17 et 73, rétablir dans le texte *gensament*[*z*], *gensamens.*

En conséquence, ajouter, p. 216, avant *Endenh,* l. 91, l'article suivant:

Dons (L, 36), si la leçon est bonne, = dompté (*domitus*). Raynouard a *domde,* qui existe encore;

Même page, l. 24, substituer à l'article de *gemamens* celui qui suit:

Gensamens (CI, 17 et 73) = gémissements; traduit *gemitus.* Du verbe *gensar* = gémir, que le dictionnaire de M. Azaïs (je ne l'ai trouvé dans aucun autre) rend par *haleter* et donne comme spécialement provençal. Ce verbe, en effet, a cours en Provence, comme le prouve le passage suivant d'Aubanel:

Dins l'errour envoula lis aucèu de malastre
Gençon coume d'enfant, quilon à faire pòu.

«.... les oiseaux de malheur *gémissent* comme des enfants.... » (*Revue,* IX, 298.)

Mon ami A. Boucherie, qui me signale ces deux vers, explique très-bien *gensar* par °*gemitiare,* qu'il rattache à *gemitus* par °*gemitium.* Cf. *exitus, exitium; initus, initium, initiare.*

P. 229, remplacer la note sur le v. 36 du ps. L par celle-ci:

36. « dons e. » Corr. *d'ome,* et, v. 38, *humeliat*[*z*]? Si la leçon du ms. est la bonne, il faudrait au contraire corriger, v. 36, *trebalhat*[*z*], et v. 38, *cor*[*s*], qui serait ainsi au pluriel.

P. 230, ps. CI, vv. 17 et 73, supprimer les notes sur *gensamens.*

C. C.

Le gérant responsable: Ernest Hamelin.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME CINQUIÈME DE LA TROISIÈME SÉRIE

DIALECTES ANCIENS

Lo Sermo d'en Muntaner, adició (MILA Y FONTANALS). 5
Spécimen du langage parlé dans le département des Hautes-Alpes vers la fin du XIIe siècle (l'abbé Paul GUILLAUME). 53
La Traducció catalana del Flos Sanctorum (BALAGUER Y MERINO). 56
Note sur la déclinaison du pronom relatif français (L. CLÉDAT). 70
Izalar-°Azilar (J. BAUQUIER). 62
Les Sorts des Apôtres, addition (C. CHABANEAU). 63
Comput en vers provençaux (C. CHABANEAU). 157
Traduction des Psaumes de la pénitence en vers provençaux (C. CHABANEAU). 209-310
Les Manuscrits provençaux de Cheltenham (L. CONSTANS). 261

DIALECTES MODERNES

Le Premier Sonnet fait par un Français (J. BAUQUIER). 65
Technologie botanique (A. BOUCHERIE). 71-118
Glossaire des comparaisons populaires du Narbonnais et du Carcassez (A. MIR). 105
Poésies languedociennes de Léon Rouvière (le vicomte DE VALLAT). 180-241

POÉSIES

Gaifre d'Aquitanha (l'abbé Joseph ROUX). 13
A Madamo Soubeyran (Louis ROUMIEUX). 16
Lou Pin e lou Caniè (A. LANGLADE). 17
Moun oustalet (L. DE BERLUC-PERUSSIS). 19
La mia Casetta (l'abbé Joseph SPERA). 19
Redoundel (le pasteur FESQUET). 23
La Font de Carrousset (F. DELILLE). 81
A moun amic Bertoumieu Bedos (COULAZOU). 83
Bernat de Ventadourn (l'abbé Joseph ROUX). 85
Lo Llop y l'Anyell (J. PÉPRATX). 138
Amfos de Balbastre (G. AZAÏS) 139
Siaume CL (le pasteur FESQUET). 146
Uno amigo d'Antounieto (Louis ROUMIEUX.) 253
Carabin (Louis ROUMIEUX) 290

VARIÉTÉS

Formes extraites de la deuxième satire de Perse traduite en vers lodévois (A. ROQUE-FERRIER). 24
Le Dieu qui lançait des pierres (A. ROQUE-FERRIER). 147
Odierne et Beaucaire (J. BAUQUIER). 149
Je ne sache pas; que je sache... (E. RIGAL). 296
L'origine arabe du mot *alkékenge* (Marcel DEVIC). 302
Sur un vers de Na Gormonda (A. MILLET et C. CHABANEAU). 303

BIBLIOGRAPHIE

Essai sur l'histoire du sous-dialecte du Rouergue, par M. Constans (Suite et fin) (CHABANEAU). 27
Chants populaires du Languedoc, par MM. Montel et Lambert (D'ANCONA). 37
Uno siblado is arquin, par M. William-C. Bonaparte-Wyse (A. ROQUE-FERRIER). 39
Anfos, drame, par M. Paul Gourdou (A. ROQUE-FERRIER). 42
Joufrois, p. par MM. Hofmann et Muncker (C. CHABANEAU). 88
Quattro Novelline livornesi, p. par M. Prato (F. CASTETS). 91
Etude des dialectes romans de la basse Auvergne, par M. Malval (A. ROQUE-FERRIER). 92
Lettres de César de Nostradamus, par M. Tamizey de Larroque (C. CHABANEAU). 95
La Félibrée de Saint-Maime (A. ROQUE-FERRIER). 95
Le Félibrige à Marseille, par M. E. Tavernier (A. ROQUE-FERRIER). 96
La Légende d'Œdipe (CONSTANS et BOUCHERIE). 97-258
Du Génitif latin, par M. Clairin (L. CONSTANS). 150
Vie de Saint Guilhem-du-Désert, par l'abbé Saumade (A. ROQUE-FERRIER). 200
Chants des félibres, par M. F. Delille (A. ROQUE-FERRIER). 205
Autros bèit telados, par M. Junior Sans (A. ROQUE-FERRIER). 254
Littérature orale de la haute Bretagne, par Paul Sébillot (A. BOUCHERIE). 305

PÉRIODIQUES

Romania (A. BOUCHERIE, F. CASTETS, C. CHABANEAU). 43-153-206
Le Courrier littéraire de l'Ouest (BOUCHERIE et CHABANEAU). 255
Chronique. 49-104-154-207-259-307
Errata. 52-104-260-310
Table des matières. 311

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI.— HAMELIN FRÈRES

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Troisième Série

TOME SIXIÈME

TOME XX DE LA COLLECTION

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

M DCCC LXXXI

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

DIALECTES ANCIENS

LE LANGAGE DE SAVINES EN 1442

Le document que l'on transcrit plus loin est différent de celui qui fut lu dans la séance de l'*Athénée de Forcalquier* du 14 juin 1880, et publié peu après[1]. Comme lui, cependant, il est relatif à divers droits féodaux que Jacques Giraut, collecteur des héritiers du noble Antoine Abriva, percevait, en 1442, dans le mandement de Savines, arrondissement d'Embrun (Hautes-Alpes).

Il se conserve dans les archives départementales des Hautes-Alpes (E, 29), en un manuscrit, petit in-4°, de 22 feuillets en papier très-fort. L'écriture en est généralement belle et assez lisible, sauf quelques passages, d'une date un peu postérieure, qui seront imprimés entre parenthèses et dont la lecture est toujours difficile, quelquefois même douteuse. On s'est efforcé de reproduire aussi scrupuleusement que possible le manuscrit original.

Ce second spécimen du langage de Savines, plus considérable que le précédent, offre, à notre avis, un plus grand intérêt. Il peut surtout

[1] *Spécimen du langage de Savines en* 1442. Forcalquier, Aug. Masson, 1880; in-8° de 16 pages.

fournir un plus grand nombre de données pour établir quelques règles sur le dialecte parlé dans les Hautes-Alpes au milieu du XVe siècle. On le sait, les textes de la langue autrefois parlée dans ce département sont extrêmement rares[1].

Parmi les remarques qu'on pourrait faire, signalons les suivantes :

1o Le même mot est souvent écrit de plusieurs façons différentes : *servisi* [2, 17], *servizi* [1, 4, 58], *servizy* [73], *eres* et *heres* [1], *siva* [4] et *cyva* [46], etc.;

2o Le total des revenus est marqué en chiffres arabes [16, 34, 41, 52, 68, 74, 91 et 92];

3o Les noms de lieu se rapportent tous à des localités du canton de Savines, lequel correspond à peu près à l'ancien mandement de ce nom[2];

4o Au nombre des personnes citées, on trouve un Odon de Rame [31], qui appartenait à une noble et ancienne famille dont le nom rappelle la station romaine de *Rama*, aujourd'hui détruite et qui se trouvait entre Briançon et Embrun[3];

5o Enfin plusieurs des mesures et des monnaies qui sont nommées présenteront peut-être de l'intérêt. Parmi les mesures, on trouve le sétier [32, 44, 78], l'émine [4], le sivayer [47, 54], la quartière [44], le pichier [90], etc.; et parmi les monnaies : les gros d'argent [15], les tournois [11], les deniers [4, 7], les mailles ou médailles [9, 15, 55, 84], la *poyza de Viannes* [6, 26, 43, 92], etc.

L'abbé Paul Guillaume,
Archiviste des Hautes-Alpes.

ROLE DES CENS ET SERVICES

APPARTENANT AUX HÉRITIERS DE NOBLE ANTOINE ABRIVA

en la terre et mandement de Savines (Hautes-Alpes) en 1442

(Archives départementales des Hautes-Alpes, E. 29)

(f° 1). Segun c'en las censas et ly servizi que s'aparte-

[1] Nous avons récemment publié dans la *Revue* un fragment en langue romane de la fin du XIe ou du commencement du XIIe siècle, provenant des Hautes-Alpes. (Voyez le n° de février 1881, p. 53.)

[2] « *Savines* est un mandement du diocèse et du bailliage d'Embrun, et de » l'élection de Gap, à deux lieues de la première ville et à cinq de l'autre, » faisant vingt-un feux, et composé des paroisses de Savines, Saint-Apollinard, » Puy-Saint-Eusèbe, Prunières, Réallon, Chérines, Eygoire. » (Guy-Allard, *Diction. du Dauphiné*, Grenoble, 1864; in-8o, t. II, p. 597.)

[3] Fortia d'Urban, *Recueil des Itinéraires anciens*. Paris, Impr. royale; in-4o, pp. 101, 199, 221, etc.

non halla senhoria des eres dal noble Anthoni Abriva, losquals prennon en la terra he al mandament de Savina ; commandas a my Jame Giraut de culhir per la lessencia des sobreditz heres.

2. Liqual servisi se demostran esser peya entotz los luax hont per l'ordre de l'*abece* seria senha. Et premierament, l'an de la nativita de nostre Senhor, que l'on contan mil. IIII.[e] XLII., es senha per aquesta letra A, et los autres antz d'après seguentz, senhas per las autras letras prosseyent secont lodich ordre.

3. Primo, los homes leges dal Conh d'Eygoara, so eis assaber :

4. Peyre Beraut fazent de sensa personal (*a.b.*), totz los antz, so is assaber : tres sous de viannes ; idem, una emina de siva ; idem, doas coroas. Item, per servizi, la terssa part d'un denier de viannes.

5. (Item aquestos doues antz, per A et per B senias, non ay yo recobra male li dich noble loco em quitance, cant Rovier se fe' lor home le', etc.)

6 (v°). Anthoni Beraut, de sensa personal, tres sous de viannes ; idem, una emina de siva ; idem, doas coroas ; idem, de servizi, un denier, et demya poyza de viannes ; idem demy siveyer de siva.

7 (f° 2). Marcellin Beraut, de senssa personal, tres sous viannes ; idem, una emina de siva ; idem, doas coroas ; idem, de servizi, tres deniers ; idem, la taysha d'un champ.

8 (v°). Sisimont Faure, de senssa personal, tres sous de viennes ; idem, una emina de siva ; idem, doas coroas ; idem, per servizi, un denier.

9 (f° 3). Peyre Brunacha, de senssa personal, tres sous de viennes ; idem, de servisi, una mealha de viennes ; idem, la quarta part dal frut d'un siou pra des Crozes.

10 (f° 4). Segon s'en li pheudal dal dich mas d'Eygoara ; et primo :

11. Arnols Hunbert, de servizi, dos tornezes de monea corrent ; idem, nou deniers de viennes.

12. Peyre Bernart, una emina de siva ; idem, una mealha et demya poyza.

13 (v°). Rous Lagier, de servizi, dos deniers ; idem, un denier ; idem, per un ort, que a conpra de Johan Brocho, que fay de servizi, tres sous.

14. Mosser l'en curas de Savina, de servisi, una emina de siva.

15 (f° 5). Los bens posseurs de Florens Alraut, de servizi, dos deniers; idem, una mealha ; idem, un gros d'argent.

16. Juanna, molher de Juan Broacha, un siveyer de siva ; d'aquella mesma, una mealha.

(Somma : 19 g[rosses], 9 d[eniers] un ters et m[ealha].)

(V°) Savina

17. Segon s'en los feudals de Savina ; et primo :

Pere Lagier, de servisi, una mealha ; idem, una poyza ; idem, per una siena terra, la meita de la taysha.

18. La confreyria dal Sant Sperit de Savina, dos deniers.

19 (f° 6). Peyre Huvan, de servizi, una emina de civa ; idem, un denier.

20. Los heres et ben posseurs de Gulhem Babol, de servizi, una emina de siva.

21. Juan Lagier, de servizi, una poyza.

22. Anthoni Beraut, scuylher, una mealha.

23 (v°). Peyre Lambert, de servizi, dos deniers ; idem, una mealha.

24. Rons Motet, una mealha.

25. Hugo et Jame Motet, de servisi, un denier.

26 (f° 7). Anthoni Alraut, de servizi, una mealha ; idem, dos deniers; idem, un denier ; idem, una mealha ; idem, un denier; idem, dos deniers; idem, un denier; idem, demya poyza.

27. Los heres de Pons Alraut, dos deniers.

28 (v°). Los heres et ben posseurs de la molher que hera d'Arnols Lanbert, dos deniers.

29. *a. b.* La prebenda funda que era de Guilhem, dal Poant[1], la qual ten mosser Peyre Conba, un gros he demy d'argent.

30. Steve Alraut, un denier.

[1] *Lo poant de Durensa*, plus tard appelé *la Charriera*, est actuellement le chef-lieu de la commune de Savines. (Voy. *Spécimen* cité, p. 6.)

31. Lo noble Odo de Ramma, doas siveyars de siva; idem, un gros d'argent.

32 (f° 8). Johan Senhoret, al non de sa molher, un gros de monea corrent; idem, un sestier de nozes.

33. Los heres et ben posseurs de Bonet Brimya, un denier; idem, un denier; idem, dos deniers.

34. *a.* Los heres d'Alraut Alraut, una poyza; (ser[vé ?] per 29 antz passats s[ens ?] parts.)

35. Alraut Rialon, la terza part de .IIII. deniers.

36 (v°). *a.* Bertrant Conba, una poyza; idem, demya poyza.

37. Glaude Gontart, dos deniers.

38. Glaude Chaval, dos deniers.

39. Johan Raffart, una poyza.

40. Mondon Dotra, un denier.

41 (f° 9). [1] Johan Ros, filh de Martin des Rosses, habitour de las Sanhiaras [2], la quarta part de la taysha; idem, un denier; idem, demy cyvayar de siva.

(*Somma:* 6 g[rosses], tres d[eniers et] demy, un tiers.

[V°] Dal Puey [3]

42. Segon s'en los homes leges de la perrocha dal Puey; et primo:

43. Guilhem Costan, filh de Reymont (*a.*) de senssa personal, cinc sos; idem, un sestiar de civa; idem, doas coroas; idem, de servizy, la terssa part de cinc deniers de viennes; idem, la terssa part d'una quartiera de civa; idem, la terssa part de dos deniers; idem, una mealha, poysa he demya; idem, per doas terras, la meita de la taisha.

44 (f° 10). Steve Costan, filh de Reymont, de senssa persona, cinc sous de viennes; idem, un sestier de cyva; idem, doas coroas; idem, de servizi, un denier; idem, una poyza; idem, la terssa part de cinc deniers; idem, la terssa part d'una quartiera de cyva; idem, la terssa part de las doas partz de dos deniers; idem, per doas terras, la meyta de la tayscha; idem, la terssa part d'una mealha; idem, las doas partz de un denier.

[1] Dans le haut de la page on lit: *T[en ?] al Puey.*

[2] *Le Puy-Sanières*, commune du canton de Savines.

[3] *Le Puy-Saint-Eusèbe*, commune du canton de Savines.

45 (v°). Giraut Costan[1], de sensa personal, cinc sos de viennes; idem, un sestier de cyva; idem, doas coroas.

46. Marcellin Costan, de senssa personal[2], cinc sous de viennes; idem, un sestier de cyva; idem, doas coroas; idem, de servizi, nou deniers; idem, demya poyza; idem, una mealha; idem, una poyza; idem, una mealha; idem, una poyza; idem, per doas possessions, la meita de la tayscha.

47 (f° 11). Guilhem, Jame et Peyre Costan, frayres, de senssa personal, cinc sous de viennes; idem, un sestier de cyva; idem, doas coroas; idem, de servizi, dous deniers; idem, una poyza; idem, un denier [et] mealha; idem, un ras cyvaier de civa; idem de doas possessions, la meita de la taysha; idem, la quarta part de la tayscha; idem, la terssa part d'una mealha; idem, d'una possession, la meyta de la taysha.

48 (v°). Los heres de Poas Tassil, de senssa personal, XII deniers de viennes; idem, un sestiar de cyva; idem, de servizy, dos deniers; idem, una mealha; idem, dos deniers; idem, dos cyvaiers d'anona; idem, un denier; idem, dos deniers; idem, per doas possessions, la meita de la tayscha.

49 (f° 12). Francès Tacils, de sensa personal, doze deniers; idem, un sestier de siva; idem, d'un champ, la meita de la taysha.

50. Sperit Meanenc, de senssa personal[3], cinc sos de viennes; idem, un sestier de cyva; idem, doas coroas.

51 (v°). Blay Meanenc, de senssa personal, cinc sos de viennes; idem, un sestier de cyva; idem, doas coroas.

52. Sperit et Blay Meanenc, fraires, de servisi, dos deniers; idem, dos deniers; idem, un denier; idem, dos deniers; idem, per doas terras, la meita de la taysha.

(*Somma* : 29 g[rosses], un d[enier], m[ealha] et ters.

Dal Puey

53 (f° 13). Segon s'en los feudals dal Puey; et primo:

54. Anthoni, Guilhem et Jame Baridoan, frayres, de servizi, dos cyvayars de cyva; idem, un cyvayar de cyva; idem, la

[1] En marge: *Mortuus est.*
[2] En marge: *Non la personal.*
[3] En marge: *Non la personal.*

quarta (*a*) part d'un cyvayar de cyva; idem, una mealha et un cyvayar de cyva; idem, un denier et un cyvayar de cyva; idem, demy cyvayar de cyva; idem, un cyvayar d'annona. Item li dich fraire. IIII. deniers [et] demy; idem una mealha; idem, un denier; idem VIII possessions, que fan la meita de la taysha exeta una, que non fay mas la quarta part.

55 (v°). Jamme et Anthony Salva, frayres, de servisi (*a.*), una mealha; idem, una mealha; idem, una mealha; idem, demya poyza; idem, tres poyzas: idem, un denier; idem, cyvayar de cyva; idem, un cyvayar de cyva; idem, la terssa part d'una mealha; idem, de tres possessions, la meita de la taysha; idem, d'una possession, la quarta part de la taysha. (Di que li dicha taysscha val un quartz per an.)

56 (f° 14). Barda, molher que era d'Esteve Salva, una mealha; qu'er Juan Ros, de las Sanhieras, al Fualh.

57. Anthony Berlant, *alias* Mege, de servisy (*a.*), un cyvayar de cyva; idem, un demy cyvayar de cyva et mealha; idem, una mealha et poyza; idem, la quarta part d'un cyvayar de cyva; (v°) idem, de tres possessions, la taysha.

58. Peyre Berlant et Jama, sa nessa (*a.*), de servizi, demya poyza; idem, un cyvayar et quart de cyva; idem, un denier et poyza; idem, una mealha et demy cyvayar de cyva; idem, un denier; idem, una poyza; idem, demy cyvayar de cyva; idem, una mealha; idem, una poyza; idem, las tres partz d'una mealha; idem, tres poyzas; (f° 15) idem, dos deniers; idem, un cyvayar et demy de bla sensa annona; idem, un denier; idem, un denier; Item de .VI. possessions, la meita de la taysha; Idem, d'una possession, la quarta part de la taysha.

59. Peyre Thome, filh d'Anthony, mari de la sobre dicha Jamona, de servizi, una poyza.

60. Juan Bonardel, de servizy, demya poyza (al pra hal Fraysher); idem, la quarta part de la taysha (en l'Alpello); idem, la quarta part de la taysha (en l'Alo-Blachard); idem, una poyza; idem, per un champ (en l'Ubac, la carta part de la taysha; idem, pra à la Cassa, per que fay demya poyza; idem, un champ al Coeng, per que fay la demya taysha; idem, un ostal al Puey, un syvayer de civa et la terce de cinc deniers.)

61 (v°). Johan Seart *alias* Caffa, de servisy, .XVIII. deniers.

62. Glaudo Navais, la quarta part de la taysha; idem, una poyza; idem, la quarta part de la taysha.

63. Juan Salva et Caterina, sa molher, la meyta de la taysha; idem, la meyta d'un cyvayar et demy de cyva; idem, una mealha; idem, un denier; idem, la meita de la taysha; idem, demya poyza; (f° 16) idem, la demya partia de las tres partz de la taysha; idem, un denier; idem, una poyza; idem, una mealha.

64. Guilhem Garcin, la meita de la taysha.

65. Martin dal Boasc, la meyta de la taysha.

66 (v°). Johan Tassil, filh que era d'Esteve Tacil, de servizi, set deniers et mealha; idem, la VIII^a part d'una jallina; idem, la meita de la taysha; idem, una poysa; idem, la meita de la tausha; idem, una poysa; idem, la demya part de la tayscha.

67. Peyre Thome, de servisy, un sous he demy; idem, la quart et la .VIII.^a partia d'una jallina; idem, tres deniers et tres poyzas; idem, la .XVI.^a partia d'una jallina; (f° 17) idem, un denier; idem, la meita de la taysha; idem, una mealha.

68. Johan Brimya *alias* Boys, de servizi demy cyvayar d'annona; idem, la meita de la taysha; idem plus, la meita de la taysha; idem, una mealha; idem, la meita de la taysha; idem plus, la meita de la taysha.

(Somma : 6 g[rosses] et 2 d[eniers].

(v°) Los Means et los Rosses[1]

69. Peyre Salva, de servizi, una mealha.

70. Peyre Lonbart, un denier mealha.

71. Frances Ros, la meita de la taysha; idem plus, la meita de la taysha; idem plus, dos deniers.

72 (f° 18). Peyre Seart, la jove, la meita de la taysha, he una mealha.

73. Peyre Seart, lo vialh, de servizy, un denier; idem, la meita de la taysha.

74. Anthony Seart, sartor, la meyta de la taysha; idem, la meyta de la taysha; idem, dos deniers; idem, una mealha.

(Somma : 7 d[eniers].

[1] *Les Méans* et *les Rousses*, deux hameaux de la commune de Réallon, canton de Savines.

(f° 19) De Sant Polenar[1]

75. Segon s'en los homes leges de la dicha senhoria, li qual son dal didh luac de Sant Polenar; et primo:

76. Peyre Brunacha Cloyssa, Mathieu et Glaudo Brunacha, frayres; Arnols et Guigo, frayres; Jorset Peyre Brunacha, frayres; Johantz et Steves Brunacha, frayres; Johan Brunacha, *alias* Guemon, devon de la senssa personal, *videlicet:* .xvi. sous de viennes; idem, per lo servizi, dos sous.

77. Item, aquel mesmes Jors et Peyre Brunacha, *videlicet:* un sestier d'anona; idem, per lo servizy, tres poyzas.

78 (v°). Item, Peyre Brunacha Cloyssa, Mathious et Glaudo Brunacha, frayres; Arnols he Guygo Brunacha, frayres, per la senssa personal, *videlicet:* dos sous de viennes; idem, tres sestiars de froment; idem, tres sestiers de cyva; idem, per lo pra La Font .iiii. sous.

79. Item, de Steve Brunacha, *alias* Ancian, *videlicet:* dos deniers.

80. Item, de Juan Brunacha Guemon, *videlicet:* una poyza.

81. Item, de Peyre Brunacha Cloissa, *videlicet:* una poyza.

82. (Item, Matieu Brunacha, per loco champ de Conba-Chanala, que tenon al non de sa conha Leyza que agu de Jan Motet, dos deniers.)

83 (f° 20). Item, de Frances Giraut, per la senssa personal, dos sous, un sestier de cyva; idem, doas coroas; idem, de servizi, un denier; idem, una mealha.

84. Item, de Juan Brunacha, lo vialh, (*a. b.*) per lo servizi, una mealha; idem, tres mealhas.

85. Item, de Steve Brunacha Dalfin, *videlicet,* dos deniers.

86 (v°). Item, de Juan Giraut, *videlicet* .iiii. deniers; item, una poyza.

87. Item, de Stene Dotra *alias* Pelet, *videlicet,* mealha et poyza; idem, una mealha; idem, sey deniers.

88. Item, de Guilhem Andriou, (ho de Jame Andriou, son filh,) *videlicet:* una mealha et poya; idem, tres poyzas; idem, la quarta part d'una demya poyza.

[1] *Saint-Apollinaire*, commune du canton de Savines.

89 (f° **21**). Item, de Steve et de R[ous] Leidet, fraire s, *videlicet,* una mealha.

90. Item, de Peyre Bertier, *videlicet :* VIII pichiers de vin ; peyar ha la Laussiera [1].

91. (Somma : 27 gros, 4 d[eniers, 1] mealha, 3 poyzas.)

92. (Somma grossa de l'argent : 7 fl[orins], 1 gros, 3.4 d[eniers] et ters, 1 ters de m[ealh]a, et tres poyzas.)

93 (v°). (Item, li servizi per my culhi, al non que de sobre, et senssas personal, monta en somma) : tres s[estiars ?].)

[1] *La Lauzière* ou *l'Ardoisière*, ferme de la commune de Savines.

DIALECTES MODERNES

GLOSSAIRE DES COMPARAISONS POPULAIRES DU NARBONNAIS ET DU CARCASSEZ

(*Suite*)

CABRA. — Se cabra coumo un chabal joust l'esperou.

CACHATS. — Cachats coumo d'anchoios ; — coumo d'alencadous ; — coumo de pansos.

CADAULO. — Es toujour en l'aire coumo une cadaulo.

CADUN. — Cadun sap ço que boulits dins soun oulo, coumo la fenno que fasiò bouli un calhau.

CAGARAU. — Fa coumo lou cagarau : porto tout sus l'esquino. — Coumo lou cagarau, canto quand soun oustal se brullo. — Tapat coumo un cagarau en temps de secado. —Laura couma un cagarau.

PER TRUFARIÈ

Courrits coumo un cagarau.

CAIREJAT. — Cairejat coumo un Sant-Estèbe ;—coumo un reinard qu'a panat de galinos.

CALAT *ou* ENDIMENJAT coumo un nobi sul trento-un.

CALHAU. — Dur coumo un calhau.

SE DITS :

Lous calhaus soun durs en pertout.

CALHOL. — Calhól coumo margot ; — coumo de pa de ramounetatge.

CALICI. — Daurat..... propre..... lusent coumo un calici.

CALLO. — Amourous..... gras..... caud..... tendre coumo uno callo.

SE DITS :

Espèro que las callos i toumboun toutos roustidos coumo as enfants d'Israël.

CALLOU. — S'en ba coumo un callou.

CAMBARUT.— Cambarut coumo un guiraud-pescaire ; —coumo uno giraflo.

CAMBAT. — Cambat coumo un poulhastre.

CAMBIADÌS *ou* CHANJADÌS coumo lou temps ; — coumo las fennos ; — coumo la modo ; — coumo las oundados.

SE DITS :

De trop cambia on n'a que godos.— Cal pas cambia lous èls per la cougo.

CAMBOS.— A de pecouls de cambos coumo de barros de presso; — de foutraus de cambassos coume de majouriès.

PER TRUFARIÈ :

De cambos coumo uno fedo ; — coumo uno iragno ; — coumo de flabutos.

CAMINA. — Camina à passes loungaruts coumo un arpentaire. — Camina lou darriè coumo un prelat à la proucessiu.

CAMISO. — Se souben d'acò coumo de sa premièro camiso.

SE DITS :

S'aimats de plaideja, aurets pas lèu de camiso al tioul.

CAMUS. — Camus coumo uno figo encabassado ; — coumo un gous artés.

CANCE. — Es toujours aquì coumo un cance.

CANCHOU. — Un canchou de pa coumo lou bèc d'un ase.

CANDE. — Cande coumo un liri ; — coumo uno garlando de premièro coumeniu ; — coumo un jour poulit ; — coumo la flour das camps.

CANDELIÈ. — Prèst coumo un candeliè. — Rette..... drèit.... plantat coumo un candeliè.

CANDÈLO. — Mouca la candèlo coumo lou diable mouquèt sa maire : i' arranquèt lou nas. — Ana al cèl tout dreit coumo uno candèlo.

CANOU. — Bourrat coumo un canou. — Un capèl coumo un canou. — Afrountà lou foc coumo un canou de bufet.

PER TRUFARIÈ :

Sicrètous coumo un cop de canou.

CANOUNA. — Canouna couma lou blad ; — coumo un agassou ; — coumo lous tirous : metre plumo.

CANTA. — Canta coumo uno ourgueno ; — coumo un caramèl ; — coumo uno serineto ; — coumo un roussignol ; — coumo

la cigalo ; — coumo uno sereno ; — coumo un Toulousin. — Canto que cantaras coumo uno bressairolo.— Canta de boun matì coumo la lauseto.

PER TRUFARIÈ :

Canta coumo uno carrèlo roubilhouso ;— coumo uno cano asclàdo ; — coumo uno rassègo ; — coumo uno limo que griulo ;—coumo un poul joust uno quartièro ; — coumo un borgne ; — coumo un roussignol d'Arcadìo, qu'apelant bourriquèt.

SE DITS :

Fa coumo la cigalo, que s'endourmits en cantant.— Cantats à l'ase, bous fara de pets.

CAP. — Cap gros coumo un semalou ; — coumo un souc de Nadal ; — coumo un dourc ; — coumo uno bocho. — Cap lebat coumo uno carabeno ; — coumo un liri ; — coumo un coulobre. — Cap carrat coumo un Alemand ; — dur coumo uno masso ascladouiro ; — aplatit coumo un Mòroul ; — pelat coumo un ginoul de bièlho *ou* coumo uno coujo. — Cap dins pocho coumo uno prègo-Dius-Bernado *ou* uno gato-miaulo.—Dourmì cap-e-tioul coumo la carracalho *ou* lous couàrrous.

CAPARRUT ou TESTUT coumo un ase negre ; — coumo un miol relopi ; — coumo uno masso *ou* bourro.

CAPÈL. — Un capèl coumo uno tourre ; — coumo un tuièu de pouèlo ; — coumo un cinquième *ou* uno quartièro ; — coumo un estamaire ; — coumo un paro-plèjo ; — coumo un clarinetaire. — Un capelou coumo un cascarinet.

CAPURLAT. — Capurlat coumo un pijou-patut ; — coumo uno poulo mahouno ;— coumo un calandre *ou* uno cuculhado; coumo un poul alambert.

CAQUETA. — Caqueta coumo uno agasso borgno ; — coumo un abucle ; — coumo dous borgnes.

CAR *ou* CARE coumo lou foc ; — coumo la braso.

CAR. — Achat menut coumo car à pastis. — Es coumo la car de coumissari : car e pèis. — Las cars i trambloun coumo se beniò d'assassina paire e maire.

PER TRUFARIÈ :

CARESSA. — Caressa lou gousiè coumo d'aigo-ardent dito repasso ; — coumo de tisano de guingassous. — Ma caressanto coumo uno estrilho ;—coumo un garrabiè ;—coumo un agragnoussiè.

CARGAT. — Coumo uno abelho ; — coumo l'ase dal Basacle. — Cargat de maladeccius coumo lou bouc d'Israël.

PER TRUFARIÈ :

Cargat d'argent coumo un grapaud de plumo *ou* las gragnotos de cougo.

SE DITS :

Trop de cargo toumbo l'ase, *ou* uno palho toumbo l'ase quand i'a prou de cargo.

CARRA. — Se carra coumo un gros moussu ; — coumo un ase qu'estreno uno brido *ou* dejoust uno embardo nobo.

CARNUT. — Carnut coumo uno pruno de cor-de-biòu ; — coumo un melou das raboulhuts.

CARRETIÈ. — Renega coumo un carretiè. — Enbloudat coumo un carretiè. — Fa peta la chasso coumo un carretiè.

SE DITS :

Fagues pas tant peta la chasso : babardejes pas tant, que l'ase fout qui te cregnits.

CARUT. — Carut coumo un Jusiu ;— coumo un Russo ;— coumo un Judas.

CASCALHEJA. — Cascalheja coumo uno campano fendudo ; — coumo un tèst ; — coumo uno galino que fa l'iòu.

CASCARINET. — Un capèl de doumaisèlo coumo un cascarinet.

CATAGAN. — Un catagan coumo un salsiçot i batiò sus l'esquinal.

CAUD. — Caud coumo lou foc ; — coumo la braso ; — coumo un carbou rousent ; — coumo un tisou abrandat ; — coumo un soulel agoustenc. — Abé caud coumo un sòu de patanos roustidos. — Bièro caudo coumo de pis de cabalo. — I fa caud coumo dins uno jasso. — Caudet coumo uno espelidouiro.

CAUFA. — Caufa coumo un brasas ; — coumo un four de caus.

CAUMOUNT. — Coumo lou curat de Caumount : fa la demando e se respound.

PER TRUFARIÈ :

CAUSSAT. — Caussat coumo un goutous ; — coumo un bièl sabatiè.

PER TRUFARIÈ :

CAUSSIGOULEJA. — Caussigouleja l'ausido coumo uno rassègo ; — coumo un gafou sans graisso.

CERCA. — Cerca quicon coumo uno espillo menudo. — Cerca l'oumbro coumo un ase bermenous.

SE DITS :

Bal mai un que sap que cent que cèrcoun.

CHABAL. — Parla coumo un chabal. — Arnescat coumo un chabal de batalho. — Un foutrau de chabal coumo uno mountagno. — Manja coumo un chabal descoufat. — Lou crin al bent coumo un chabal descabestrat.

SE DITS :

Es coumo un chabal de troumpeto, a pas pòu dal bruch.

CHANJANT *ou* CHANJADÌS coumo lou temps ; — coumo la luno ; — coumo lou sort ; — coumo un fafiè de pijou.

CHAPAIRE. — Chapaire de rabets coumo un Aubergnas *ou* un Sabouiard.

CHERINGA *ou* FUSA coumo un couget *ou* coucoumbre d'ase ; — coumo un rasin fouirous.

CHIC-A-CHIC coumo qui pesso un passeradou.

CHICANIÈ coumo un bièl aboucat ; — coumo un sansignol ; — coumo un maquignoun de roussatalho.

CHIFRA. — Chifra couma un sabent ; — coumo un banquiè.

CHOC. — Faire choc coumo un petard de fango.

CHOT. — Triste coumo un chot. — Retirat coumo un chot. — Biure coumo un chot. — Bèstio coumo uno choto banudo. — N'abé un sadoul couma un chot de grils.

CHUCA. — Chuca coumo uno sansugo *ou* uno sangairolo.

CHURLA *ou* CHURLUTA *ou* PINTA coumo un trauc ; — coumo un amoulaire.

CHUT-CHUT. — A la chut-chut coumo qui pano ; — coumo qui dintro dins la crambo d'un agounisant.

CILHOS. — De cilhos coumo de faucils ; — negros coumo de plumos de courbas ; — esturlufados coumo un bouissou mal penchenat.

CIMBOULAT. — Cimboulat coumo uno miolo espagnolo ; — coumo un ase de mouliniè ; — coumo un furet.

CINGLAT. — Cinglat coumo un capucin ; — coumo uno trousso de palho.

CIRAT. — Cirat coumo un lignol ; — coumo un saloun de riche ; — coumo de pa de sial.

CLAPA. — Clapa coumo uno ruscadièro ; — couma un sourd. — Clapa quaucun coumo de mil.

CLAR. — Clar coumo l'argent ; — coumo d'aigo de roc ; — coumo de cristal ; — coumo lou jour ; — coumo l'èl ; — coumo un cèl estelat. — Clar e gai coumo uno escapado de soulel. — Cèl clar coumo un beire. — Estofo claro coumo de canabas.

PER TRUFARIÈ :

Clar coumo un estang fangous ; — coumo un escut de pego ; — coumo un tripou *ou* coumo un boudin ; — coumo uno boutelho d'ancro.

CLOSCO-PELAT. — Closco-pelat coumo l'anquiè d'uno mounino ; — coumo un ginoul de bièlho ; — coumo un bièl mounge ; — coumo uno poumo de rampo d'escaliè.

CLOUCO. — Se remena pas mai qu'uno clouco sus iòus. — Aima d'apara sa mainado coumo uno clouco sous pouletous. — Airissado coumo la clouco à la bisto dal falquet.

COL. — Col loung coumo uno ganto ; — col toussit coumo uno figo escrito.

COR. — Cor petit coumo un aglan ; — couflat coumo un pa rousset ; — treboulat coumo un gourg après uno aigassado ; — dur coumo un enclumi.

SE DITS :

Fa mai de cor que de fetge. — Countro marrido fourtuno, boun cor.

COUARD. — Couard coumo un cagnot ; — coumo un capou bagnat.

COUCHA *ou* COULCA. — Se coucha d'ouro coumo las galinos.

SE DITS :

Lou coucha de la poulo e lou leba dal gorp
Escartoun l'ome de la mort.
Se bous couchats amé lous gousses,
Bous lebarets amé de piuses.

COUFAT. — Coufat coumo un apuput; — coumo un poul alambèrt ; — coumo uno cuculhado ; — coumo uno counoulho *ou* fialadouiro.

COUFIT. — Coufit coumo uno pero-clouco.

COUFLAT. — Couflat coumo uno boudègo ;— coumo un grapaud; — coumo un baloun ; — coumo un boutarèl ; — coumo un ouire *ou* embaisso ; — coumo un bouc ; — coumo un pabou ; — coumo un piot que fa la rodo ;— coumo un pifaut ; — coumo un pijou-patut ; — coumo un rat sus un pacaud ; — coumo un bentre d'ègo sadoulho ; — coumo un rèc-mairal en temps d'auratge. — Couflat coumo uno crabo qu'a manjat d'èrbo bagnado.

SE DITS :

Qui trop se couflo peto coumo la gragnoto.

COUFLE. — Coufle coumo un pesoul.

COUGA. — Couga l'amellat coumo uno fenno prens.

COUIOUN. — Couioun coumo la luno. — Couioun *ou* foutral coumo Raubo-saumos.

COULA *ou* RAJA coumo d'aigo claro.

COULANT. — Un abit coulant coumo de ciro. — Bragos coulantos coumo de caussous nòus.

COULÈROUS. — Coulèrous coumo un Alemand ; — coumo un ase qu'a uno fusado al tioul.

COULOU D'OR. — Coulou d'or coumo uno fougasso à l'oli.

PER TRUFARIÈ :

COUMODE. — Coumode coumo uno banco despecoulhado ; — coumo un esclop estrèit.

COUMPLASENT. — Coumplasent coumo uno porto de prisou.

PER TRUFARIÈ :

COUMPLIMENS. — Es fait as coumplimens coumo un biòu à

mounta uno escalo; — coumo un porc à rata; — coumo un gous à canta bèspros.

PER TRUFARIÈ :

COUMPRENE. — Coumprene la rasou coumo un porc la musico.

COUNEISSE. — Couneisse coumo un agnèl sa maire. — Couneisse quaucun coumo sa pocho.

COUNESCUT. — Counescut coumo un loup blanc *ou* coumo un loup bièl.

PER TRUFARIÈ :

COUNSCIENÇO. — Counscienço estreito coumo la margo d'un courdeliè.

COUNSERBA. — Se counserba coumo uno toumìo; — coumo de salmourro; — coumo un salcissot dins las cendres. — Counserba quicon coumo uno relico; — coumo l'anèl d'or de las espousalhos.

PER TRUFARIÈ :

Se counserba couma la sal dins l'oulo. — Dius bous counsèrbe la bisto coumo m'a fait à iéu, disio 'n abucle pendard.

COUNSEL. — Facille coumo de douna 'n counsel. — Escouto lous counsels coumo s'i cantaboun.

SE DITS :

Qui soul se counselho, soul se pentits. — Qui counselho pago pas.

COUNSUMA *ou* COUNSUMI (se) coumo un tros de bouès.

COUNTENT. — Countent coumo un paure; — coumo un gus; — coumo un pèrrou; — coumo un perot; — coumo un duc; — coumo un rei, s'es bertat que lous reises siogoun countens; — coumo un Dius; — coumo un pèis dins sa gaugno; — coumo un escoulan en bacanços; — coumo un enfant que trobo un nits *ou* un coutèl. — Countent coumo un riatou; — coumo un ase que se sentits uno embardo nobo; — coumo un gat que ba fa per la braso.

PER TRUFARIÈ :

Countent coumo un repoutegaire; — coumo s'i abion manjat soun dinna; — coumo un foundeire qu'a man-

cat sa campano. — Countent coumo un gous qu'a trapat uno clau.

COUPA *ou* TALHA coumo un rasou ; — coumo un coutèl de mèstre.

COUPABLE. — S'amaga coumo un coupable.

COUQUI. — Couqui coumo la piusagno.

COURATJOUS. — Couratjous coumo un lioun.

PER TRUFARIÈ :

Couratjous coumo un souldat de la bièrjo Marìo, que nèit e jour prègo per la pax. — Couratjous coumo uno fedo *ou* un bourrèc.

SE DITS :

Couratge de bourrèc, toujour lou nas à terro.

COURRE *ou* COURRÌ coumo un derratat ; — coumo un lebrìè ; — coumo un lebraut en mars ; — coumo lou bent ; — coumo las fedos à la sal ; — coumo un perdigalhou amé lou clèsc al tioul. — Courre lou crin al bent coumo un pouli saubatge ; — coumo un chabal de courso. — Courre à brido abatudo coumo qui lou diable bous bufo ; — coumo s'i abiò fioc.

COURSAT. — Coursat coumo un brau ; — coumo un arculo.

COURT. — Court coumo de pasto de mil.

COURTÈS. — Courtés coumo un Proubençal ; — coumo un Poulounés ; — coumo un chibaliè serbicial.

PER TRUFARIÈ :

Courtés conmo un gous que jaupo à la luno. — Courtés coumo lous gous dal jardiniè, que bol pas faire ni daissa faire.

COUSSUT. — Coussut coumo un cambo-fi ; — coumo un lioun parisenc ; — coumo un grand moussu.

COUTÈLO. — Fa coumo moussu Coutèlo : quand a prou manjat, dits que l'apetis s'en ba.

CRACUR (?) *ou* MESSOURGUIÈ coumo un cassaire ; — coumo un arrancaire de caissals ; — coumo un marchand d'enguent *ou* d'ourbiatan.

CRANC. — Es coumo lous crancs : marcho amai pudits.

CRASSOUS.— Crassous coumo un bièl arroubinat ; — coumo uno penche dentegado.

CREBA. — Creba coumo un fabol ; — coumo un bièl mousquet. — Se creba coumo un flouroun madur.

CREGNE *ou* CREGNÌ quaucun coumo lou foc ; — coumo la pèsto. — Cregne lou fred coumo un rat.

CREIRE. — Creire en quicon coumo à soun Sant-patèr ; — coumo un Jousiu à la santo Biblo ; — coumo l'on crei en Dius ; — coumo al soulel dins lou cèl. — Se creire coumo lou premiè moustardiè dal papo.

CREISSE *ou* CREISSÌ coumo la pasto dins la mait. — Creissì à bisto d'èl coumo la michanto èrbo ; — coumo lous boulets de bosc ; — coumo lous espàrgouls.

CREMAL. — Enfumatat coumo un cremal ; — negre coumo un cremal.

SE DITS :

Cremal nou cregnits lou fum.

CRENTOUS. — Crentous coumo un rougnous.

CRICA. — Crica coumo uno amello-de-damo *ou* de trinco-dent. Fa crica las dents coumo de cliquetos.

CRIDA. — Crida coumo un auseliè ; — coumo un pelhaire ; — coumo un sourd ; — coumo un aigo-ardentiè ; — coumo un diable salsat dins un benitiè ; — coumo un abucle qu'a perdut soun bastou ; — coumo un sanaire ; — coumo un perdut ; — coumo uno aclo que desplumassoun ; — coumo uno galino que ba poundre ; — coumo un poussedat ; — coumo un borni. — Crida pas mai qu'un gat qu'espèro la mirgo ; — coumo un pet quand nais.

CRIDALHA. — Cridalha coumo las gragnotos que demandaboun un rei ; — coumo un encantaire ; — coumo un gous escaudat ; — coumo un poro que sannoun.

SE DITS :

La rodo la pus marrido
Es toujour lo que mai crido.

CROUCUT. — Croucut coumo un bèc d'aclo ; — coumo unos cèrcos de pouts ; — coumo uno roumano quintalièro ; — coumo l'arpo d'un usuriè.

Crousa. — Crousa coumo lous canards. — Crousa lou coumpte coumo lou pairouliè de la beuso e lou pourta sus un autre ful.

Croutat. — Croutat coumo un barbet que sèrco soun mèstre amé la plèjo.

Cruèl. — Cruèl coumo un tigre ; — coumo la Mort ; — coumo la fam ;—coumo lou besoun ; — coumo un Cafre ; — coumo un Tartaro. — Cruèl e fred coumo un bourrèu.

Crus *ou* **curat** coumo un buc ; — coumo uno carbasso ; — coumo un bièl sause, — coumo un tioul de capèl ; — coumo un biouloun.

Cung. — Un cung de pa coumo lou bèc d'un ase. — Se tene rette coumo un cung ;— plantat, bandat coumo un cung.

Curbèl. — Tene l'aigo coumo un curbèl.—Traucat coumo un curbèl. — Round coumo un curbèl.

Curious. — Curious coumo un coufessiounal ; — coumo uno pocho ; — coumo un pet ; — coumo un pissadou.

A. Mir.

(*A suivre.*)

POÉSIES

LA FADETA D'EN GARRIGA

A LA MEMORIA D'UNA FELIBRESSA MORTA

Couma l'aucelounet viajaire,
Un jour de prima s'alarguet
Abelugada, à travès l'aire ;
Devistant noste bèu terraire :
— « Farai ma pausa aquì », diguet.

E la cigala e l'alauseta,
Emb un biaisset amistadous,
Van au davans de la fadeta,
E, bresilhant sa cansouneta :
— « Sorreta, ie fan, aima-nous. »

E la frigoula e la bouscalha,
Tout ce qu'embaima de sentou ;
Tout ce qu'en terra, en ciel varalha,
Ou qu'en ribieira se miralha:
— « Per tus, ie venoun, faren tout ! »

Tant lèu la fada d'en garriga,
Embe sa vosseta de mèu :
— « Aubre, flou, rieu, aussel, espiga,
De toutes vautres siei l'amiga,
Car n'aime que lou vrai, lou bèu.

Fasès ressountì la ramada,
Aussels, emb vautres cantarai ;
De nioch mandàs vosta bramada,
Ventasses, gourgs, roca baumada,
Embe gaud vous escoutarai.

Zou, jeta tas audous, floureta,
Las sentirai d'ama e de cor ;
Lez, fai gourgoulhà toun aigueta,
Jout tous ribieiròus, à l'oumbreta,
Vendrai te countà moun maucor ! »

Adounc, per coumplaire la noia,
Tout s'afeciouna e s'agarrìs;
Jamai, dins l'aire e jout la fiolha,
S'es tant ausit de cants de joia,
Jamai tant de flouses s'es vist!

Lou roc s'atapa de verdura,
La figueirassa de cabrau
Reten e sa frucha amadura,
E de Lez l'aiga linda e pura
Cascalha e ris dins lou baissau.

A beles cops de la cantada,
Un soun d'ourguena triste e dous
Trauca, e la cigala espantada
Dis au roussignòu de la prada:
— « Es ela, siegues pas jalous! »

Ben lèu, dins touta l'espandida
D'en Abitau fins à la mar,
Tout ce qu'a l'ime, saba e vida,
Per sa mestressa l'a causida
E s'embraiga de soun regard.

Mais lou bon ur sus nosta terra,
Quand çai ven, es per quauques jours,
El, tant pigre per quau l'espera,
Quand lou cercàs ounte pioi era,
De fes, i'atrouvàs que de plours!

Couma la flou de girouflada
Que dins la nioch l'orre vertel
A coussit la verda matada,
Clena, sus soun pecoul macada,
As premiès dardais de sourel,

Antau la magagnousa fada,
Dins un mau long s'alangouris...
Sans bruch, souleta, una vesprada,
Paura alausetouna blassada,
S'enfuch per mourì dins soun nis.

Desempioi la garriga es muda,
E sous trevaires esmouguts,

En se vesent à la sournuda,
Se disoun : — « De qu'es devenguda ? »
Ah ! paures, la veirés pas pus !

Quand una nioch, nioch ben marcanta,
Dins lou seren, couma un ilhau,
Parei una estela fusanta
Qu'emb grand redou, beluguejanta,
Dralha e s'avalìs amount-d'aut.

— « L'ama d'un mort ! » clama Luseta,
La galineta dau bon Dieu.
Aquela estela ? Ah ! pecaireta !
Es l'ama de nosta fadeta
Que s'en retorna devès Dieu [1] !

A. Langlade.

UN DE MAI

A'n Óugèni Tavernier

Es na l'enfant, l'enfant que teto.
T. Aubanel.

Autant-lèu qu'es nascu, l'enfant
Cèrco, vèrs lou teté s'aubouro :
En intrant dins la vido a fam
E pèr sa bènvegudo plouro.

Crid de nistoun, joio d'oustau !
La maire es lasso uno passado....
Mai la maire óublido soun mau
En ie pourgissènt si brassado.

E, mereviho de l'amour,
Lou paire doublo sa tendresso...
Bel enfant nascu dins li plour,
Empligues l'oustau d'alegresso [1] !

Anfos Tavan.

Marsiho, 1[14] de mai 1881.

[1] Languedocien (Lansargues et ses environs). Orthographe montpelliéraine.
[2] Provençal (Avignon et les bords du Rhône). Orthographe avignonnaise.

LA FEDO E LOU BARTAS

—

FABLO

Bufabo un grand vent d'issalop,
Coumensabo à plòure e trounabo;
Dins la jasso un pastre al galop
Soun troupel, en cridant, butabo.
Avió dins aquel embarras,
Sens l'ausi, sens s'en prene gardo,
Laissat uno fedo detras,
Uno vielho fedo panardo.
Quand, per rejougne lou troupel,
A fach esperro sus esperro,
Aquesto, per soustà sa pel
Costro la pluèjo e lou tounerro,
Cerco dins lou bosc un abric.
Devisto al dejoust d'un garric
Un bartas, ount vei uno trido
S'estremà touto espavourdido :
« — Joust aquel fuelhage abrigous
Crentarai pas, sou dis, la raisso. »
Mais penso pas qu'es espignous:
Per i dintrà subran s'abaisso,
Sentis adounc sous agulhous....
A cessat enfin la pluejado
E luzis l'arc de sant Marti,
La fedo al pus lèu de sourti
Del bartas ount s'èro embarrado.
Mais la pauro es touto pelado;
Sa lano es restado as pounchous,
Soun rèble es rouge e tout sannous :
Aimarió mai s'estre bagnado.
Per se traire d'un marrit pas
Mai d'un tombo dins un fangas.
S'as fach quauque michant afaire
Petasso-lou sens tardà gaire:
Que plavidejo es un nigaud,
Tombo de la fèbre en mal caud.

La caforno de la chicano
Es un souloumbrous espinas ;
Lou qu'i dintro ne sourtis pas
Sens ì laissà 'n plan-poung de lano[1].

G. Azaïs.

LA MORT DE L'AMOUR

L'Amour va trespassa, coumo les autris Dieuses.
Dins uno selvo negro ount se calhoun les rieuses,
Las imos[2], les aucels e las ramos en flous,
Se coulco pel' secum[3], tourrat e sens coulous.
Le sieu cor es traucat per uno matrassino[4].
Sanno à grosses pissols[5]; tremolo à l'escurino.
Sa reumo[6] semblo 'n bram de cervi que mouris ;
Soun bel cos rose e blanc se flapo e se peris
As peds des grandis faus que sa roujo sang bagno.
Se rantelhoun[7] sous uels virats vès la mountagno
Qu'a, darrè, le soulelh, coumo 'n flambe[8], abrandat,
E, dins un espefort, le Dieus jouve a cridat
A 'spanta per jamai e le cel e la terro.
Coumo al founze d'un cros[9], de la coumbo à la serro,
Tout s'enmudis, s'atudo e s'engruno[10] en d'abord.
La vido n'es pas mai. L'Amour es mort, es mort[11] !

Aguste Fourès.

[1] Languedocien (Béziers et ses environs). Orthographe biterroise.
[2] Brises.— [3] Amas de feuilles sèches.— [4] Flèche.— [5] Jets. — [6] Râle.— [7] Se ferment malgré lui. — [8] Incendie. — [9] Fosse. — [10] S'égraine.
[11] Languedocien (Castelnaudary et ses environs). Orthographe montpelliéraine.

VARIÉTÉS

TERMES DE CHAPELLERIE

QUI POUR LA PLUPART NE SE TROUVENT PAS DANS LE DICTIONNAIRE DE M. LITTRÉ OU N'Y SONT PAS INDIQUÉS AVEC LEUR SENS SPÉCIAL

ADHÉRENT, m. — Chapeau formé d'une carcasse en carton ou cuir léger, que l'on habille d'une chemise de feutre.

APPRÊT. — Matière collante, qui est dite *imper* pour les chapeaux imperméables ou durs; *souple*, pour les chapeaux mous légèrement gommés. L'apprêt imper est fait avec de la gomme laque et des résines dissoutes dans de l'alcool dénaturé.

APPRÊTAGE. — Action d'apprêter.

APPRÊTEUR. — Ouvrier qui apprête.

APPROPRIER. — Mettre le feutre à la forme du chapeau, après l'avoir dressé.

APPROPRIAGE, m. — Action d'approprier.

ARÇONNER. — Grouper les flocons de laine, de poils ou de coton, en forme de cône, pour leur donner une première forme et assez de consistance pour pouvoir les bastir.

ARÇON A LA MAIN. — Outil ressemblant à une harpe, à une seule corde de boyau, qui sert à ouvrir les matières premières (laine, coton, poils) et à les disposer pour en faire des chapeaux. On fait vibrer la corde à l'aide d'un crochet en bois nommé *coche*.

ARÇON MÉCANIQUE. — Machine en bois contenant un cylindre tournant (à la vapeur ou à la main) entouré de cordes de boyau bien tendues, qui sont dites *batteurs* ou *diviseurs*, ouvrent le poil et le font tomber, par l'effet du vide, sur une forme en bois qui donne la première figure du chapeau.

ARÇONNAGE. — Action d'arçonner.

ARÇONNEUR. — Ouvrier qui arçonne.

BASTIR. — Réunir les capades conformément aux dimensions d'un patron en carton et commencer à la feutrer dans une toile mouillée. Cette opération précède le foulage.

BASTISSAGE, m. — Rudiment du chapeau fait de la réunion des capades.

BASTISSEUR. — Ouvrier qui bastit.

BICHON, m. — C'est la pièce de linge qui sert à bichonner.

BICHONNER. — Passer un linge bien chaud, légèrement empreint

de gandin, sur le chapeau, et le finir au fer chaud pour lui donner de l'éclat.

Brider. — Action de relever, en les raidissant, les bords d'un chapeau.

Brider corde. — Rouler les bords d'un chapeau autour d'une corde.

Bos, m. — Maître chapelier. Le chef de l'établissement.

Bourre, f. — De quoi travailler. On dit : il y a de la bourre, pour il y a du travail. Avez-vous de la bourre à me donner ? etc.

Capade[1], f. — Quantité de laine ou de poil déjà arçonnée. Il y a quatre capades : deux pour le fond du chapeau, deux pour les bords.

Chiquette, f. — Petite agglomération de poils ou de laine qui se forme à la surface du feutre, lorsque la matière a été mal travaillée.

Cloche, f. — C'est le chapeau foulé, apprêté et teint, mais qui n'a pas encore été passé au fer ni disposé pour recevoir sa forme définitive.

Débomboir, m. — Outil sur lequel on pose le chapeau pour le bichonner.

Dorsé, m. — Nom d'une forme de tournure. Repli que forme le bord du chapeau à l'endroit où il se termine.

Entrée, f. — Mesure de la tête. On dit : un chapeau de cinq points d'entrée.

Formillon, m. — Petite forme plate servant surtout pour les entrées des chapeaux.

Fumerette, f. — Morceau de toile à deux poils ; sorte de droguet sur lequel on passe le fer pour s'assurer de son degré de chaleur, avant de l'employer sur le feutre.

Gandin, m. — Pommade faite d'huile de laurier et de cire, qu'on étend sur un bichon pour donner de l'éclat au feutre.

Gniole, f. — Chapeau manqué ou à retaper.

Gnioleur, m. — Ouvrier qui s'occupe surtout de réparations à faire aux chapeaux.

Gode, f. — Faux plis provenant d'une fabrication défectueuse.

Jarre[2], m. — Poil blanc, dur, se feutrant difficilement, enlaidissant le feutre. Il tombe presque totalement au soufflage, étant plus lourd que le bon poil.

[1] Indiqué par M. Littré, mais non avec ce détail.

[2] Cet article complète ceux que M. Littré a consacrés à ce même mot dans son *Dictionnaire* et dans le supplément.

Manchon, m. — Léger feutre de laine ou de poil, qui recouvre les formes en bois sur lesquelles on place les chapeaux pour les travailler à l'appropriage ou à la tournure.

Marcheuse, f. — Machine qui commence à donner aux capades une certaine consistance, immédiatement après l'arçonnage.

Mélangeuse, f. — Machine servant à battre, à ouvrir et à mélanger diverses sortes de poils.

Pincé. — Terme de tournure. Les bords d'un chapeau sont pincés quand ils brident légèrement. Il est ouvert ou pincé.

Potence, f. — Outil en bois ressemblant à une petite enclume, dont la surface est recouverte d'un manchon en feutre, et qui sert à approprier et à tournurer les chapeaux.

Potencer. — Se servir de la potence.

Souffleuse, f. — Longue machine en bois, de forme rectangulaire, précédée d'un mécanisme spécial et servant à souffler le poil pour le débarrasser de la poussière et du jarre qui s'y trouvent. Le poil, déposé sur une large bande de cuir, formant toile sans fin, est entraîné, puis chassé violemment dans l'intérieur de la souffleuse. Il va jusqu'au bout, et revient d'autant plus près de l'avant de la machine qu'il est plus fin et plus léger. Les produits étrangers : poussière, jarre, tombent dans des tiroirs placés dans les bas-fonds de la souffleuse.

Sémousseuse, f. — Machine qui sert à donner aux bastissages de laine un commencement de feutrage, sous la triple action de la pression, de la friction et de la chaleur.

Tournure, f. — Cette opération consiste à relever les bords du chapeau, de façon à lui donner l'aspect demandé par la mode.

Tournuriers, m. — Ouvriers spéciaux, artistes de la chapellerie. Il faut beaucoup d'habileté et surtout beaucoup de goût pour faire un bon tournurier.

Zéphyr, m. — Terme de tournure. Pincé très-léger. Il s'emploie surtout pour les chapeaux souples, genre *canotiers*.

C.-P,
fabricant, à Laval (Mayenne).

L'ESPOZALICI DE NOSTRA DONA

M. Pio Rajna a donné, dans le dernier numéro du *Giornale di filologia romanza* (t. III, p. 106-9), une notice sur le mystère provençal de la bibliothèque de Séville *l'Espozalici de Nostra Dona*, dont nous avons entretenu dernièrement nos lecteurs. Voy. *Revue*,

XVIII, 199 *seq.* La notice de M. Pio Rajna est un peu moins succincte que celle de M. Francisque Michel, que nous avons transcrite, et les quarante-deux premiers vers du mystère y sont reproduits. M. Francisque Michel s'était arrêté au dixième (*De Jessé e de son parage. Revue*, ibid., 201). Voici la suite, d'après M. Rajna :

v. 11 Maria a nom per vertat
Aquesta de que vos[1] ay parlat,
Et el temple trobaretz la,
Horan tot jorn, qu(e)' altres[2] no fa
15 E pregua Dieu Nostre Senhor
Que l(a)' adumplisca de s(a)' amor.

L'avesque dels Juzieus respos

Bels Senher Dieus, grazitz ne sias
E benezitz et adoratz,
Quar vos es vengut a plazer
20 Que nos fassatz, Senher, saber
Qual es la verges ni que fa,
Ni cum a nom ni on esta,
E del linatge issamen....[3]

Lo avesque dis als Juzeus

En Salamo e vos (en) Salvat,
25 E bon Judas e Samuel,
Filh de Dieu e filh d(e)'Israelh,
Auzit(z) avetz lo mandamen
Que a dich l'angel vos auzen.
Per nulha res que el mon sia[4]
30 D'esta verges qu(e)' a nom Maria
Aucitz[5], baros, ades anatz,
E mens de .IIII. non siatz,
Et aduzetz me la donzela.
Gardatz que non vengatz ses ela,
35 E pregatz la fort humilmens
Qu'am vos venga cortezamens,

[1] Lis. *queus*.
[2] *al res*.
[3] Lacune de deux vers au moins.
[4] Il paraît y avoir ici une nouvelle lacune.
[5] Corr. *auzetz ?* Ce peut être une forme catalane ou gasconne, introduite par le copiste. Cf. *auzitz*, quatre vers plus haut. Celui-ci, en écrivant ce dernier mot, avait peut-être dans l'idée plutôt *auditis* que *auditum*.

Car fort leu la deuretz trobar,
Que no vos cal alres ponhar,
Que el temple esta ades,
40 Segon so que auzit aves.

Dis 'n Abraam al avesque

Senher, vostre comandamen,
Farem ses tot alongamen....

L'ouvrage se compose de 850 vers environ, selon M. Rajna[1].

C. C.

[1] Puisque cette occasion se présente de parler ici de nouveau de l'ancien théâtre provençal, signalons à nos lecteurs un article du *Bulletin historique de Vaucluse,* mars 1881, dans lequel M. P. Achard énumère, avec d'intéressants détails, diverses représentations dramatiques qui eurent lieu à Avignon et dans les environs aux XVe et XVIe siècles. Il est à supposer que la plupart des pièces représentées, sinon toutes, étaient en langue d'oc. Mais M. Achard est muet sur ce point important. Nous savions déjà, par des notices antérieures dues à MM. Arnaud, Albanés, Mireur et Petit de Julleville, que plusieurs de ces pièces, ou du moins des pièces portant les mêmes titres, furent aussi représentées à Forcalquier, Toulon, Draguignan ou ailleurs.

BIBLIOGRAPHIE

Festenau de Santo Estello à Marsiho. Brinde ei tradutour en vers francés deis obro dei felibre, emé doues cansoun: lou Tambourinaire, — la Marsiheso dei Latin (traductions par MM. F. Delille et C. Hennion) e lou sounet la Mignardo en apoundoun, pèr Francés Vidal. Ais, Remondet-Aubin, 1881, in-8°, 16 pages.

M. François Vidal est un des rares félibres qui, au culte de la poésie, associent celui de l'érudition locale et de l'histoire littéraire. Son livre sur le tambourin est une monographie aussi curieuse qu'intéressante de l'instrument provençal [1]; la traduction de la loi des Douze Tables [2] lui valut un des prix de la section de prose au deuxième concours de la *Société pour l'étude des langues romanes,* tenu en 1878 à Montpellier. *Lou Bèu Premier Acamp de l'escolo de Lar* [3] est le récit, écrit avec goût et distinction, d'une réunion félibrique qui eut lieu dans l'ancienne capitale de la Provence, à l'occasion d'un voyage qu'y avait fait M. Mistral. M. V. nous donne aujourd'hui dans le *Brinde ei tradutour francés* une courte énumération de ceux qui ont « translaté » en vers francais des œuvres provençales. La liste en est plus nombreuse qu'on ne croirait; à côté du premier président Rigaud et de M. Constant Hennion, traducteurs de *Mirèio* l'un et l'autre, de MM. F. Delille, le colonel Dumas et Jules Saint-Rémy, qui ne sont pas inconnus à nos lecteurs, l'auteur a soin de signaler le nom de celui qui depuis dix ans surveille l'impression de la *Revue*, M. Ernest Hamelin, à qui l'on doit des traductions extrêmement remarquables de *la Perlo* [4] d'Aubanel et du *Dies iræ* d'Albert de Quintana.

L'analyse littéraire a depuis longtemps contracté l'habitude d'accompagner ses éloges de quelques restrictions. Elles constituent, a-t-on dit avec un peu trop de complaisance, les épines de la rose et le signe certain de l'impartialité de la critique. Pour me conformer à cet usage, je reprocherai à M. V. de n'avoir pas nommé un des maîtres

[1] *Lou Tambourin, istòri de l'estrumen prouvençau, seguido de la metodo dòu galoubet e dòu tambourin e deis èr naciounau de Prouvènço.* Avignoun, Roumanille; in-8°, 300 pages.

[2] *La Lèi dei Douge Taulo, revirado.* Ais, Remondet-Aubin. An de Roumo, MMDCXXXII; in-8°, 48 pages.

[3] *Uno felibrejado à-z-Ais. Bèu premier acamp de l'escolo de Lar.* A l'oustau dei Laren, 1879; in-8°, 24 pages.

[4] Celle-ci paraît à l'instant dans le t. I (90-93) d'un charmant et minuscule

traducteurs de ce temps, M. Léopold Sergent, dont M. Boucherie a signalé ici même les premières poésies[1]. Le *Journal de Forcalquier*[2], où les historiens de la littérature méridionale trouveront un jour tant de textes provençò-alpins et d'utiles indications, contient (numéro du 2 novembre 1879) sa magistrale et harmonieuse traduction des *Fabre* d'Aubanel.

Nous la reproduisons ici, afin de signaler en même temps, et quelques-unes des innovations que M. S. voulut introduire dans la poésie contemporaine[3] et la note française, le parfum de bonne langue — — s'il est permis de parler ainsi — que gardent constamment ses vers :

Pareil au cavalier pressé,
Regardez donc le jour passer.
L'ombre envahit la route grise ;
Comme un brigand du bois touffu.
La nuit traîtresse est à l'affût.
Du soir déjà fraîchit la brise.

recueil imprimé à Leipzig, avec une correction typographique que beaucoup de presses françaises envieront : *Poésies françaises, provençales et wallonnes*, Leipzig, Otto Lenz, 1881; in-18, 176 pages :

A ta fresco e poulido auriho,	A ta fraîche et mignonne oreille,
Pastado de roso e de blanc,	Pétrie et de rose et de blanc,
Pèr pendènt uno perlo briho	Pend une perle sans pareille,
Coumo un plour d'aubo tremoulant.	Comme un pleur de l'aube tremblant.
A soun entour se recauquiho	Spirale d'or qui l'ensoleille,
Toun pèu d'or en anèu galant;	Tes blonds cheveux vont l'entourant,
Me semblo vèire uno couquiho	Comme une coquille vermeille
Ounte la mar a mes plan plan	Où la mer aurait doucement
Sa perlo fino la plus raro.	Posé sa perle la plus fine.
Leisso-me clina sus ta caro!	Permets que vers toi je m'incline;
Dins li couquihage, d'abord	Dans la nacre qui resplendit,
Que l'on entend ço que dis l'oundo,	Si l'on entend ce que dit l'onde,
Vole iéu, o divino bloundo,	Moi je veux, ô divine blonde,
Escouta ço que dis toun cor !	Ecouter ce que ton cœur dit.

La Perlo, d'Aubanel, a pour la première fois paru en 1873, dans la *Revue des langues romanes*.

[1] *La Complainte de Mai*, par Lao. Paris, Vanier; in-12, 36 pages. L'article de M. Boucherie se lit, *Revue*, 2e série, II, 156-157.

[2] Journal hebdomadaire, qui a M. Masson, de Forcalquier, pour imprimeur.

[3] « Il a pensé, non sans quelque raison, qu'il fallait se rapprocher le plus possible de la prononciation courante, de la vraie prononciation. En conséquence, il tolère l'hiatus, fait rimer des singuliers avec des pluriels (*éclore*,

Elle fraîchit et fait plier
Plus d'un frémissant peuplier.
La sombre nue en pièces tombe,
L'or jaillit splendide, laissant
Un long rideau couleur de sang,
Qui flotte, fouetté par la trombe.

Voici l'incendie au couchant
Qui s'allume et va s'épanchant.
Sont-ce des démons qui se battent?
On croit, dans la nue en lambeaux,
Voir de terribles maréchaux
Forger le soleil écarlate.

Droits et se courbant tour à tour,
Brusques, fiévreux, frappant toujours,
Dans les cieux les géants façonnent.
Pour le matin jeune et riant,
Les rayons d'or et de diamant
Qui du soleil sont la couronne.

Etincelles, gerbes de feu.
Font un grand et terrible jeu;
La braise, elle, retombe en pluie;
Tout brûle: ce sont des tisons
Que pour feuilles les arbres ont;
Les petits des oiseaux s'enfuient.

Sur les monts bleuis, doucement,
La lune, depuis un moment,
Guette, peureuse fiancée.

multicolores; Cybèle, belles, etc.), des troisièmes personnes du pluriel en *ent* avec des noms ou adjectifs féminins en *es* (*gentilles, scintillent; accueillent, feuilles*). Une de ses pièces, intitulée *la Légende de l'oiseau invisible*, est en vers de quinze syllabes, qui se partagent en deux hémistiches: le premier de huit avec la huitième atone, et le second de sept avec la septième masculine. Ce rhythme est harmonieux, mais il aurait fallu indiquer la césure par un tiret: c'eût été plus commode pour le lecteur. D'un autre côté, puisque M. L. S. a voulu faire un seul vers de ces deux longs hémistiches, il aurait dû conserver toute sa valeur à la huitième syllabe atone du premier, en ne mettant à cette place que celle dont l'*e* muet final est précédé d'une consonne. Toute autre combinaison fausse la prononciation ou compromet la mesure du vers. Ainsi, que l'on compare ces deux vers où la huitième syllabe n'est pas précédée d'une consonne: « *Au zénith rouge est la nue; tout à l'est est calme et clair.— Nous suivons ta loi sacrée, nous demeurons tes fléaux* », avec ceux-ci dont la césure s'appuie, au contraire, sur une consonne antérieure: « *Il s'en va pensif* et triste, *le pâle bénédictin,— dire au loin dans* la campagne *sa prière du matin* », et l'on comprendra la valeur de cette observation. » Boucherie, *Revue,* 2e série, II, 156

Dans son beau sentier argenté
Je crois qu'elle n'ose monter,
Tant cette fougue est insensée !

Noirs deviennent les forgerons ;
Le marteau lasse leurs bras prompts ;
Tout flambait, maintenant tout fume ;
Renversé, l'astre furibond
Dans la mer qui hurle, d'un bond.
Se jette de l'horrible enclume[1].

Ils sont rares ceux qui, placés en présence d'un texte quelconque, ne plient pas leur version à des exigences que répudient la langue, l'habitude ou l'oreille. Ni l'une ni les autres, au contraire, ne me semblent blessées dans la traduction que l'on vient de lire.

M. V. trouvera, du reste, dans le *Journal de Forcalquier*, une pièce originale de M. L. S. (les *Légendes*, 17 février 1878) et la traduction de l'*Autouna* de M. Charles Gros.

A. Roque-Ferrier.

Congrès scientifique de France. Quarante-quatrième session, tenue à Nice (Alpes-Maritimes) en janvier 1878. Nice, Malvano-Mignon, 1879; 2 volumes in-8o, 368-408 pages et planches.

Ces deux volumes renferment quelques travaux qui intéressent les études romanes et plus spécialement la philologie provençale. En voici l'énumération :

Tome Ier, p. 71-81. F. Brun, *Étude sur l'origine des habitants des Alpes-Maritimes*. Dans la partie linguistique de son mémoire, l'auteur cite une trentaine de mots du dialecte parlé à Nice ; il les rapproche de leurs équivalents en breton moderne, et il y voit la preuve que ce dernier idiome a laissé beaucoup de traces dans les Alpes-Maritimes. M. B. ne paraît pas se douter que cette opinion n'a plus aujourd'hui pour elle que M. Mary-Lafon (*Tableau de la langue romano-provençale*, 1842, in-12), et qu'il est meilleur de considérer ces analogies comme le témoignage de la source commune des langues entre lesquelles il veut établir des relations d'un ordre différent. « *Jaina* ou *giaina*, pièce de bois reliant un plancher avec les murs », se dit à Clermont-l'Hérault *chasena*, terme que nous n'avons pas trouvé dans le *Dictionnaire* de M. Mistral.

[1] Comme *la Perlo, li Fabre* ont paru tout d'abord dans la *Revue*.

La traduction que nous publions diffère un peu de celle qui a paru dans le *Journal de Forcalquier*. La direction de cette feuille fit, en effet, subir à M. S. diverses retouches qui atténuèrent largement la liberté de ses rimes.

T. II, p. 358-360. *Origine de l'idiome niçois, son passé littéraire, son état actuel, réformes urgentes.* Généralités à propos de l'ouvrage de M. Sardou sur l'*Idiome niçois*, qui obtint une médaille au second Concours de la *Société des langues romanes*, tenu en 1878 à Montpellier.

La dernière partie du titre de cette note fait allusion à un travail imprimé depuis : *Exposé d'un système rationnel d'orthographe niçoise, terminé par une application de ce système à une fable inédite de Rancher et par une déclaration approbative de feu Eugène Emmanuel, poëte niçois (Publication de l'« Escola felibrenca de Bellanda*[1] *»)*, Paris, Champion, 1881; in-8°, 32 pages. Ce système, élaboré au moment même où la Commission orthographique de Montpellier préparait le travail que lui avait confié la maintenance du Languedoc, consacre l'abandon de l'orthographe italienne, appliquée jusqu'ici au sous-dialecte de Nice. Sauf le maintien de la finale féminine *a*, il n'est guère, à un autre point de vue, que l'acceptation de la graphie des félibres d'Avignon.

P. 339-347. Ed. Blanc, *des Stations des époques paléolithiques, néolithiques et de l'âge du bronze dans les Alpes-Maritimes*. M. Bl. dit en trois lignes, p. 345-346, que la plus ancienne description que l'on ait des murs néolithiques d'Agel se trouve dans *la Vida de sant Honorat*, poëme de Raymond Féraud, troubadour provençal du XIIIe-XIVe siècle[2]. Quelques explications complémentaires, que nous allons essayer de donner, n'auraient pas été inutiles au lecteur. On voit, en effet, au haut de la montagne d'Agel, qui domine le village de la Turbie, des restes de constructions préhistoriques que Raymond Féraud décrit dans son quarante-neuvième chapitre[3], mais dont il semble exagérer l'importance et les dimensions. Elles furent, ainsi que la tour de la Turbie (le fameux trophée d'Auguste), élevées par le géant Apollo ou Apollin, le même qui plaça dans la tour une idole rendant raison de tout ce qu'on lui demandait. M. Bl. aurait dû nous faire connaître si l'ensemble des murs d'Agel concordait avec la description du poëte, qui, sur ce point comme sur bien d'autres, a été probablement le copiste de la Vie latine qu'il avait sous les yeux[4]. La tradition locale

[1] *Bellanda* était, au moyen âge, le nom du château de Nice, et ce nom s'appliquait parfois à la ville elle-même.

[2] *La Vida de sant Honorat, légende en vers provençaux, publiée pour la première fois en son entier*, par M. A.-L. Sardou, Nice, Caisson et Mignon, S. D.; in-8°, xx-216 pages.

[3] P. 91 de l'édition de M. Sardou.

[4] M. B. ne signale pas une tradition d'origine plus directement érudite que celle dont parle Raymond Féraud, et suivant laquelle la construction des murs

attribue ces constructions à des ouvriers gigantesques, et la région où elles sont situées porte, en outre, le nom de quartier du *jayant* (géant). Il est curieux de trouver dans *la Vida de sant Honorat*, qui fut composée à la fin du XIIIe siècle, la variante, embellie et augmentée, d'un récit aujourd'hui réduit à sa plus simple expression. Au reste, ce n'est pas seulement dans les Alpes-Maritimes que l'on attribue à des populations de taille extraordinaire les murs et les tombeaux de l'époque mégalithique. Le département de l'Hérault possède un certain nombre de dolmens qne le peuple persiste à nommer *taula dau gigant* ou *dai giant*[1].

Raymond Féraud avait écrit, probablement après la *Vida de sant Honorat*, un autre poëme intitulé *Vie de saint Armentaire*, qui existerait encore, si j'en croyais l'analyse d'un travail communiqué par M. Poulle à la trente-troisième session du Congrès scientifique de France, tenue à Aix en 1866, et une monographie locale dont il sera parlé plus loin. Le seul fragment qu'en ait cité M. Poulle est emprunté à une traduction française, et il contient justement la description sommaire d'un dolmen situé près de Draguignan (Var) : « Et audit lieu de *Dragoniam*, qu'on nomme aujourd'hui Draguignan, au terroir d'iceluy, assés loin et séparé de la ville, y avoit emmy d'un bois une fée nommée Estærella[2], et le lieu se nommait *Cyclopera*, où les femmes des lieux circonvoisins, abusées de superstition, alloient boyre quelque abrevage que leur estoit administré par les prestres de cette fée..... Saint Hermentaire y alla, accompagné des principaux de la ville, et trouvèrent quelques femmes voylées le visage d'ung voyle rouge et vestues d'habits incogneus et inhusités, auxquelles les prestres et sacrificateurs de la Fée administroient leurs guinaudes, estant assizes au dessoulx d'ugne grande et grosse pierre soubstenue de trois grosses pointes en forme d'obélisques faicts et composés à la rustique... Et il parla aussi avec une telle sévérité aux sacrificateurs de la Fée, les commandant de n'y retourner jamais plus, et s'ils faisoient le contraire, il les faisoit chastier.....[3] »

d'Agel serait l'œuvre d'Hercule. (Carlone, *Étude sur les premiers temps historiques des Alpes-Maritimes*, insérée dans le t. III du *Congrès scientifique de France*, trente-troisième session. Aix, Remondet-Aubin, 1868, p. 260 262.)

[1] L'abbé Léon Vinas, *Mémoire sur les monuments druidiques de l'arrondissement de Lodève*. Lodève, Grillières, 1867; in-8°, 20 pages.

[2] Cette fée a donné son nom à l'héroïne du *Calendau* de M. Mistral. Voyez la dixième note du premier chant, où l'auteur en parle, d'après le *Voyage dans le midi de la France* de Millin.

[3] *Congrès scientifique de France*, trente-troisième session. Aix, Remondet-Aubin, 1868; t. II, 212-213. M. Poulle a eu le tort de ne pas dire qu'il avait

On voit par cette citation que l'histoire de la construction de la tour de la Turbie par le géant Apollo n'est pas le seul passage où Raymond Féraud ait parlé des constructions mégalithiques qui existaient en Provence au XIIIe siècle [1].

M. Poulle croit pouvoir identifier le dolmen mentionné dans la *Vie de saint Armentaire* avec un monument de même nature existant, à un kilomètre de Draguignan, sur l'ancienne voie romaine qui se dirigeait de Fréjus sur Draguignan, et aboutissait à Riez [2]. Le peuple lui donne encore le nom de *pierre de la Fée (peiro de la Fado)*.

P. 360-364. En réponse à la question supplémentaire du programme de Nice : *Faire connaître les divers dialectes de la Provence, leurs caractères distinctifs et leur périmètre*, M. de Berluc-Perussis soumit au Congrès une carte des dialectes et des sous-dialectes provençaux, laquelle a figuré à l'Exposition universelle de 1878, dans l'envoi collectif de la *Société anthropologique de France*. Le résumé des p. 360-364 mentionne avec éloge le travail publié par MM. de Tourtoulon et Bringuier, à la suite de la mission que leur confia, en 1873, M. Jules Simon, alors ministre de l'instruction publique, et il donne, en outre, quelques indications sur le critère que M. de B.-P. a eu plus particulièrement en vue dans son œuvre de délimitation. Il existe en Provence trois manières tranchées de conjuguer la première presonne du singulier des principaux temps : *àmou, amàvou, amérou* (*j'aime, j'aimais, j'aimai*), dans les Alpes ; *àmi, amàvi, améri*, dans la Basse-Provence ; *ame, amave, amere*, dans le Comtat. Cette différence a été le point de départ des recherches de M. de B.-P. « Chose curieuse, ajoute l'auteur, elle correspond, dans son ensemble, à la vieille et traditionnelle distinction de notre pays en trois régions ou comtés indépendants. »

On ne peut que souhaiter la prompte publication de cette carte, qui par ses autres divisions contribuera largement à la classification,

emprunté ce curieux fragment à une *Étude sur les origines de Draguignan*, par M. l'abbé Barbe, insérée dans le t. II (p. 237-257) du *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan*. Nous avons rectifié sur le travail de ce dernier quelques erreurs de copie de M. Poulle, entre autres la substitution de *guirlandes* à *guinaudes*.

[1] Cette citation a échappé à M. B. De même que celles du post-scriptum de cet article, elle ne semble pas avoir été plus connue de M. Sardou que de M. Paul Meyer, qui, d'ailleurs, n'avait pas à s'en occuper dans les deux notices qu'il a consacrées à *la Vida de sant Honorat* (*Romania*, V, 237, et VIII, 481).

[2] Cette identification paraîtra problématique, si l'on songe que Raymond Féraud donne trois supports au dolmen d'Estérelle, tandis que celui dont parle M. Poulle en a quatre.

souvent très-difficile, des dialectes de la Provence. Le nom de l'auteur dit par avance la précision et l'exactitude qu'il aura mises au service d'un pareil travail.

Le t. II du recueil du Congrès de Nice contient, enfin, p. 387-392, une communication sur *les Ligures et leur rôle dans les Alpes-Maritimes*, où l'auteur, M. Ed. Blanc, relève un exemple curieux des étymologies auxquelles on se laisse parfois aller en province. Un contradicteur, qu'il ne nomme pas, combattant son opinion sur *Horrea*, proposait d'identifier cette localité avec le village des Adrets : *Ad Horrea = Ad rets*. L'analogie lui paraissait absolue, indiscutable. M. Bl. répondit avec raison qu'*adrets*, *adrech*, *adré*, était un mot qui, signifiant coteau exposé au midi, désignait un village du versant méridional de l'Esterel. Le rappel des proverbes suivants compléta la défaite du malencontreux étymologiste :

Lauso l'ubach (*nord*), ten-ti à l'adrech.

Se lou couguou canto à l'uba,
Deman ploura;
Se lou couguou canto à l'adré,
Fara tems dré.

Quand sauras pas que faire,
Pren de terro dins toun bounet
Et pourta(*sic*)-la de l'ubach a l'adret.

Ce dernier proverbe nous était inconnu, et nous ne serions pas éloignés de le croire inédit ; mais le premier est incomplet, et il doit être rétabli sous la forme ternaire suivante, donnée par *la Bugado*, p. 63 :

Lauzo l'ubac, et ten te à l'adrech;
Lauzo la mar, et ten te en terro;
Lauzo lou mont, ten te à la plano.

On ajoute parfois :

Lauso la Franço e demoro en Prouvenço.

L'*Armana prouvençau* de 1865 donne, p. 79 :

Lauso la mar,
Ten-te à la terro
E noun anes en guerro[1].

A. Roque-Ferrier.

[1] Nous aurions à signaler encore un excellent morceau de critique littéraire et biobibliographique : *Laugier de Porchères et Arbaud de Porchères, deux des quarante premiers de l'Académie française*, par M. de Berluc-Perussis, si nous ne nous étions interdits d'empiéter sur le compte rendu que doit en faire bientôt M. le docteur Espagne

P.-S. — L'existence de la *Vie de saint Armentaire* est si peu connue, si douteuse même pour les provençalistes, que je reproduirai ici trois autres fragments de ce poëme, insérés déjà dans l'étude de M. Barbe. Les deux premiers sont en français, et le troisième en provençal.

Après sa victoire sur un énorme dragon qui désolait le quartier de ce nom, à quatre ou cinq kilomètres de Draguignan, le saint bâtit une chapelle en l'honneur de saint Michel. M. Barbe cite à ce propos le passage suivant de la version française :

« Quoique de longue main le christianisme fust planté en ce quartier-là, encore y fust-il mieux affermi par la doctrine et bons exemples de saint Hermantaire, et ne faysoient lors que bien peu d'estat de la loy payenne et des Juifs, qui y estoient, depuis que les Romains, jadis seigneurs de tout le monde, leur avoient permis vivre en leur loy[1]. »

Ce fragment a été peut-être dénaturé par la traduction, car on n'y aperçoit rien de la métrique du texte, laquelle semblerait encore sensible sous la prose du fragment où il est question de la fée Estérelle.

Plus loin (p. 253) se lisent les mots suivants, empruntés à la même version :

« A la baulme obscure et noyre, où estoit vis-à-vis une grande forest. »

Voici enfin (p. 257) le fragment qui intéresse le plus directement les provençalistes. Il constitue le chant d'actions de grâces que Raymond Féraud place dans la bouche du peuple après la mort du dragon. Le tour en est coulant et tout à fait de nature à compléter la bonne opinion que l'on avait déjà du poëte :

Diou sia grazit, que nous a fach
La grazia de veire desfach
Lou Dragon que nous destruzia
Et que tant de mal nous fazia !

5 Diou sia grazit a grand soulas,
El que a romput lou double las
Del qual lou Dragon menassava
Nous mangear al luec ount estava !

Diou sia grazit, car sa bountat
10 Non nous a jamay desfautat,
Mais nous a fach luzir sa cara
Tant sancta, preciousa et cara !

[1] L'abbé Barbe, *Étude sur les origines de Draguignan* (*Bulletin de la Soc. d'étud. sc. et arch. de Draguignan*, II. 252).

Diou sia grazit, car a vougut
Que lou Dragon non a pougut
15 Nous engoullar dedins sa goulla,
Que jamay non era sadoulla!

Diou sia grazit qu'es pouderous,
Car nous deven teni huroux
D'estre escapats d'aquella ruda
20 Fiera bestia. traita et plaucuda[1]!

On voit que le manuscrit et la traduction de la *Vie de saint Armentaire*, auxquels ces divers fragments ont été empruntés, doivent appartenir au XVIe siècle. M. Azam, secrétaire de la *Société d'études de Draguignan*, que j'avais prié de faire quelques recherches à l'effet de les retrouver. a bien voulu, par l'intermédiaire du savant archiviste du Var, M. Mireur, me dire que M. Barbe avait probablement obtenu communication d'une copie de la *Vie de saint Armentaire* qui se trouvait en 1858 dans la bibliothèque du regretté M. Doublier. Il serait à souhaiter que l'on pût en retrouver la trace et que la littérature des troubadours ne fût pas plus longtemps privée d'un texte de cette importance.

A. R.-F.

PÉRIODIQUES

Bulletin archéologique et historique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, t. VI. — P. 235-240. L'abbé Pottier, *Proclamation lue à Piquecos, sur la place publique et dans les rues, le dernier jour de novembre* 1485. Texte en langue d'oc, conservé dans les archives du château de Piquecos et publié par M. P., avec quelques remarques historiques et critiques. Il renferme certaines expressions qui manquent au *Lexique roman* de Raynouard, entre autres *manipolits* (bas-latin *manipolium*), conspirations, rassemblements, agissements illicites: *per fa neguna congregacion* (réunion) *illicita ny manipolits*. — P. 324-329. Le Lièvre de la Morinière, *Penne et*

[1] J'ai introduit quelques corrections dans le texte, afin de le ramener à la forme probable du manuscrit du XVIe siècle qui nous l'a conservé. Voici les leçons élaguées:
2, *deffach;* 3, *destuzia;* 6, *Et que a;* 10, *deffoutat*. On pourrait, à la rigueur, corriger: *desfoutat*.

Le seul mot difficile de ce cantique est *plauguda*, qui manque au *Lexique roman* de Raynouard et qu'il faut traduire par *pesante, lourde ou difforme*. Cf. le *plauchut, uda* d'Honnorat, qui a la même signification.

Bruniquel. L'auteur dit en note: « La forme étroite et allongée du rocher qui constitue l'assise de la ville et du château a fait croire que l'étymologie de *Penne* était *Penna*, plume de l'aile, et a donné aux armes du seigneur et de la ville une ou plusieurs plumes comme pièce principale. Le nom de *Penne* paraît être d'origine celtique : *pen*, hauteur, sommet. » M. de la M. a raison ; mais il est inutile de recourir au celtique pour expliquer un terme qui existe en provençal et en béarnais avec un sens absolument semblable :

Que la vilo di Baus, sus si *peno* quihado,

a dit, par exemple, M. Bonaparte-Wyse dans une pièce de poésie imprimée en 1876 par la *Revue*, 2e série, II, 92. — P. 330-333. Guirondet. *Notes sur Parisot (canton de Saint-Antonin) tirées d'un vieux manuscrit de Cabrol, généalogiste de Villefranche-de-Rouergue*. Ces notes sont au nombre de deux. La seconde est la copie d'un inventaire des reliques de Parisot fait en langue d'oc en 1522.

A. Roque-Ferrier.

Bulletin archéologique et historique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, t. VII (année 1879). — P. 63-68. L'abbé Pottier, *les Armes de la ville de Grenade-sur-Garonne (villa Granata)*. La petite ville de Grenade est une bastide fondée au XIIIe siècle par les moines de l'abbaye cistercienne de Granselve. Plusieurs auteurs croient que son nom se rattache au souvenir de Grenade (Espagne). M. l'abbé P. démontre le contraire par le blason de la communauté, enregistré en 1696 dans l'armorial manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale et par les armes d'une cloche fondue en 1623. Grenade doit sa dénomination à l'abondance en grains des terres qui l'entourent[1]. Le blason de 1696 est *d'azur semé de graines de froment et de fleurs de lys d'or*. Ces dernières sont au nombre de huit, et les grains qui alternent de dix, chiffre qui, dans la langue héraldique, indique ce que l'on appelle *sans nombre*.

Les grains ont été, en outre, jetés à profusion dans les armes figurées sur la cloche de 1623. La grenade du blason actuel est d'intro-

[1] Ainsi que le remarque, d'ailleurs, M. P., les Cisterciens aimaient « les noms fournis par la nature elle-même. Sans chercher au loin, nous trouvons Grandselve, la grande forêt ; Belleperche, le beau domaine »; Beaulieu, Beaumont, etc.

La bastide de Pampelonne, où l'on pourrait, à meilleure raison, voir un souvenir d'Espagne, a été nommée ainsi en mémoire d'Eustache de Beaumarchais, sénéchal de Toulouse et d'Albigeois de 1272 à 1294, de son gouvernement de Navarre et de son séjour à Pampelune.

duction postérieure ; on pourrait même ajouter exclusivement française. C'est, qu'on me passe la définition, un gallicisme en fait d'armes parlantes.

P. 69-80. Henry de France, *la Cour de Toulouse*. Intéressant travail sur une ancienne rue de Montauban. On avait supposé qu'elle devait sa dénomination à un massacre de huguenots fait à Toulouse en 1562, et dont les survivants se seraient réfugiés à Montauban dans la rue ainsi désignée. Des terriers signalés par M. de F. constatent que le nom de *Cort de Toloza* existait bien avant, en 1431, par exemple M. de F. le rattache à l'établissement d'un viguier qui rendait la justice au nom du comte de Toulouse, et qui résidait dans un château bâti par ce dernier, tout près de la rue en question. Les droits et les devoirs de ce viguier sont énumérés d'une manière fort explicite dans les coutumes dont Raymond VI dota, en 1195 (nouveau style), la première de ces deux villes.

P. 97-112. E. Forestié neveu, *Étymologie du nom de Montauban et origine de ses armoiries. Les Sceaux de l'abbaye de Montauriol et des chapitres de Montauban*. L'étymologie de Montauban, fondée comme on sait en 1144, a été fort discutée depuis le XVIIe siècle. On l'a expliquée par *Mons Albanus*, en langue romane *Mont-Alban* (Mont-Blanc). Adrien de Valois et M. Mary-Lafon avaient surtout accrédité cette étymologie. Guillaume Catel, au contraire, attribuait à *Alban* le sens de *saule*, et il fut suivi par Pierre Leclerc, à qui l'on doit l'*inventaire* des archives municipales de Montauban. Comme on avait remarqué que le saule n'affectionne que les terrains bas et humides, Leclerc répondit à l'objection en disant que cet arbre « croissait naturellement à l'entour du mont, arrosé d'eau de trois côtés, à savoir : au levant d'été, couchant et septentrion, le ruisseau de la Garrigue ; au midi, le ruisseau du Tescou, et entre le midi et le couchant, la rivière du Tarn... »

M. F. pense que l'explication de Catel et de Leclerc est la seule acceptable. Il l'appuie principalement sur le blason de Montauban, dont le plus ancien spécimen remonte aux premières années du XIIIe siècle. Un saule, — étrangement figuré, il est vrai, — et planté sur un mont d'or, figure depuis cette époque dans les armes du chef-lieu du département du Tarn-et-Garonne. M. F. aurait pu compléter son travail par le relevé d'un certain nombre de mots qui se rattachent à l'*albà* de la seconde partie de la forme locale *Montalbà*. Cette expression signifie *saule* dans le Quercinois, et Honnorat mentionne *aubà* dans le dialecte bordelais. *Aubar* et *aubàs* se sont aussi maintenus. M. Mistral, dans son *Tresor dóu Felibrige*, I, 169, cite un vers de Jasmin dont je n'ai pu contrôler l'orthographe :

Un vièl setut sur un fautul d'*auba*.

Aubaret, aubareda. albareda, sont restés courants, comme substantifs, noms de famille et noms de lieu.

La fin de la curieuse dissertation de M. F. est consacrée à Montauriol, souvent expliqué par *Mons aureolus*, en roman *Montauriol* (mont doré ou jaune), tandis que le sceau de l'abbaye porte, comme armes parlantes : « de gueules à un auriol d'argent (le loriot) sans œil, perché sur un mont de sinople, au chef cousu d'azur. »

P. 145-153. Guirondet, *Notices biographiques : Isarn, évêque de Toulouse ; Raymond-Jourdain, troubadour.*

P. 257-278. L'abbé Galabert, *l'Église et les Vitraux de Caylus.* Ce travail renferme un certain nombre de citations en langue d'oc, et parmi celles-ci des formes qui manquent à Raynouard : *piala*, pile, pilier ; *sequestrania,* sacristie, etc.

On trouve *sacrestania* et *secrestania* dans la traduction rouergate d'une bulle de Clément VI, publiée par M. Constans (*Essais sur le sous-dialecte du Rouergue*, Montpellier, 1880 ; in 8°, p. 156 et suiv.).

P. 296-299. H. de France, *Bibliographie. Dictionnaire patois-français du département de l'Aveyron,* par M. l'abbé Vayssier. Compte rendu où la *Revue* et la *Société des langues romanes* ont été mentionnées.

A. Roque-Ferrier.

Bulletin archéologique et historique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne. T. VIII (année 1880). — P. 13-36, 104-123, François Moulenq, *Corbarieu et ses seigneurs.* Cette localité est actuellement un modeste village de l'arrondissement de Montauban, mais elle eut autrefois une très-grande importance ; elle possédait de vastes faubourgs, et l'une de ses voies porte encore le nom significatif de *rue des Orfèvres*. Sa décadence date surtout du XIVe siècle. Son nom lui vient, dit M. Moulenq, d'un « ruisseau aux courbes capricieuses, curbus rivus » (?), appelé aujourd'hui de St-Germain ou de la Guitardie. M. M. donne des détails historiques sur les seigneurs de Corbarieu, et il imprime à la fin de son travail le texte des coutumes et priviléges qu'ils concédèrent en 1265 aux habitants de cette ville. La publication en est faite d'après « une copie produite (en 1458) par les consuls, devant Nicolas de Rousergues, lieutenant de Guillaume de Courcelles, maître des eaux et forêts en Languedoc, à l'effet de voir maintenir le droit de la communauté à pêcher librement dans les eaux du Tarn. M. M. a publié, de plus, une curieuse lettre du XVe siècle où l'on pourrait relever certains caractères de la langue actuelle (emploi partiel du *b* pour le *v*, finale féminine en *o* (?), substitution de l'*h* à l'*f*, etc.), si malheureusement d'évidentes fautes typographiques n'imposaient une grande réserve au point de vue de l'interprétation philologique de ce document.

P. 85-103, 183-194, L. Taupiac, *Villelongue, judicature, circonscription et origines*. Un mot du langage local : *gaure* (canal où l'eau est devenue stagnante), est signalé, p. 95. On peut le rapprocher de *gaulha* (Honnorat, *Dict. prov.-fr.*, II, 330), qui désigne en bas-limousin un creux où séjourne l'eau. Cf. *gaulhas*, amas d'eau dans les rues ou les chemins.

P. 195-209, l'abbé Galabert, *les Prêtres dans les campagnes au moyen âge*. Travail aussi neuf qu'intéressant ; il a été lu aux réunions des Sociétés savantes à la Sorbonne, en 1880, et il contient quelques courts extraits en langue d'oc. On remarque, p. 204, note 1, un mot qui manque à Honnorat et qui est encore usité dans les campagnes du Tarn-et-Garonne : *encantage,* c'est-à-dire le chant d'un nocturne, suivi de la messe et de l'absoute.

P. 226-227. L'abbé Galabert, *Variétés. Dépôt d'armes fait par Jean de Solatges, gouverneur de Caussade* (1467). *Comptes des dépenses faites par les deux envoyés de Caylus en* 1415 *pour aller prendre à Cahors le mande de la communauté.—Compte pour une représentation de mystère à Caylus au XVe ou XVIe siècle*. Trois extraits en langue d'oc ; le dernier, ainsi que les huit vers qui l'accompagnent, a été publié presque en même temps par M. Petit de Juleville, qui, dans son ouvrage sur *les Mystères* (t. II, p. 98), en a déterminé la date exacte (1510), d'après une communication de M. Dumas, archiviste de Tarn-et-Garonne [1]. Les deux textes présentent des différences de détail assez nombreuses ; celui de M. Dumas est, d'ailleurs, préférable à celui de M. l'abbé G.

Le procès-verbal de la séance tenue le 10 novembre 1880 par la *Société archéologique de Tarn-et-Garonne* renferme, p. 329, le texte d'une inscription romane qui existe à Lavit et permet de fixer d'une manière certaine la date de l'incendie de Lectoure et de la mort du comte Jean d'Armagnac :

LO VI IORN DEV MARS MCCCLXXII
LAYTORA FOC COMBUS

(Le sixième jour du mois de mars MCCCLXXII, Lectoure fut brûlée.)

M. le docteur Gardelle a communiqué dans la même séance un sceau orbiculaire de Guillaume de Corbarieu sur lequel on lit :

S. GUILLEM DE CORBARIOU

A. ROQUE-FERRIER.

[1] Cf. *Revue des langues romanes*, 3e série, IV, 204-205.

CHRONIQUE

COMMUNICATIONS FAITES EN SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ. — 27 juillet. — Sonnet provençal (Avignon et les bords du Rhône), traduction du sonnet français placé en tête des *Vies des troubadours* de Jean de Nostre-Dame, par M. de Berluc-Perussis ;

Li Dos Estello. — *Cantinello de santo Aulaio*, poésies provençales (Avignon et les bords du Rhône), par M. l'abbé F.-Xavier Rieux ;

L'*Atlantida*, poëme catalan de l'abbé Hyacinthe Verdaguer, étude littéraire, par M. Albert Savine ;

Comédie en vers en langage de Bessan (Hérault), par M. H. Bousquet.

*
* *

LIVRES ET MANUSCRITS DONNÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ. — Counseils à la Junesso, cansou coumiquo. aïre de la premièro schotisch. Castelnaudary, Labadie, S. D.; 1 feuille in-8° à 2 col. (don de M. le vicomte de Vallat);

El cantare di Fierabraccia et Uliuieri, italienische bearbeitung der chanson de geste Fierabras. Herausgegeben von E. Stengel. Vorausgeschickt ist eine abhandlung von G. Buhlmann : die gestaltung der chanson de geste Fierabras im italienischen. Marburg, N. G. Elwert'sche 1881; in-8°, XLIV-192 pages (don de M. Elwert'sche);

Inauguration d'un monument à la Fontaine d'Arre (Gard) (20 juin 1880). Montpellier. Imprimerie centrale du Midi, 1880 ; in-8°, 12 pages (contenant une poésie provençale par M. l'abbé Malignon) (don de M. l'abbé Malignon) ;

La Cançun de saint Alexis und einige kleinere Altfranzösische gedichte des 11. und 12. Jahrh. Lief. I. Texte. Marburg, Elwert'sche, 1881; in-8°, 80 pages ;

L'Escoumesso, conte. S. L. ni date, ni nom d'imprimeur; in-8°, 8 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Lou Fouel d'Amour, romance provençale, dédiée à M. Vernier et chantée par lui le jour de son bénéfice. Marseille, 1847; in-8°, 4 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Lou Gala de Moussu Flari, pouèmo prouvençau en cinq trouas (dialecte d'Apt), per l'ooutour doou Boujaroun. Apt, J.-S. Jean, 1853; in-16, 40 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Poésies provençales. Recueil manuscrit copié vers 1857 et comprenant: L'Aï bel esprit, lou Ménoun et lou Troupeou, Chichois, Jean deïs Pettos. In-12, 56 pages (don de M. Charles Gros);

Baissac (C.) : Étude sur le patois créole mauricien. Nancy, Berger-Levrault, 1880; in-12, LVIII-234 pag. (don de MM. Maisonneuve et Ce);

Beaulieu (D.): Mémoires sur quelques airs nationaux [béarnais, poitevins, bretons et flamands] qui sont dans la tonalité grégorienne. Niort, Favre [1858]; in-8°, 16-8 pages (don de M. Clair Gleizes);

Bigot (A.) : li Boutoun dé guèto, poésies patoises. Nimes, Manlius Salles, 1855 ; in-12, 24 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Bonnet (Pierre) : la Carlamusou, poésious patoisous, dialectou dé Béoucaïre. Tomou Ier. Nimes, Durand-Belle, 1846 ; in-8°, 16 p. (1re livraison, la seule parue) (don de M. l'abbé C. Malignon);

Bonnet (Pierre) : lou Rhosé dé 1841, cousin doue gearma doue

délugé, poème patois. Tarascon, Aubanel, 1842; in-8°, 16 pages (don de M. l'abbé C. Malignon);

Bonnet (Pierre): la Touré-Caradou dè Beoucaïré et la Villou, ou la Médayou et lou Réver, poème patois. Nimes, Durand-Belle, 1846; in-8°, 16 pages (don de M. l'abbé Malignon);

Bonnet (Pierre): lou Picho Mount-Ceni, ou leis Escayé deis brassur, cansoun. Nimes, Ballivet et Fabre, S. D.; in-8°, 4 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Boucherie (A.): Additions au Dictionnaire de Littré (Lexicologie botanique), d'après le *de Compositione medicamentorum* de Bernard Dessen (1556). Paris, Maisonneuve et C°, 1881; in-8°, 36 pages;

Briol (Joseph): lou Jacot indiscret. Morseille, Imprimerie Saint-Ferréol [1875]; in-8o, 4 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Briol (Joseph): lou Portrait dé Nourado. Marseille, Camoin, S. D.; in-8°, 4 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Brossard: lou Proucès dé Coudair, scène provençale. Jean Lafluto, chanson. Marseille, Samat, S. D.; in-8°, 4 pages (don de M. le vicomte de Vallat):

Cardona (Enrico): dell'Antica Letteratura catalana, studii seguiti dal testo e dalla traduzione della vita di Giacomo I, tolta dalla *Cronaca catalana* di Ramon Muntaner. Napoli, Gargiulo, 1878; in-8o, 240 pag.;

Cénac-Moncaut: Dictionnaire gascon-français (dialecte du département du Gers), suivi d'un abrégé de grammaire gasconne. Paris, Didron, 1863; in-8°, VIII-144 pages (don de M. le Ministre de l'instruction publique);

Chastan (Auguste): Chansons, Satires nouvelles et Poésies en patois valréassien. Valréas, Jabert, 1858; in-12, 190 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Daveau: las Pasquos d'uno bierjo martyro. Toulouso, Bonnal et Gibrac, 1848; in-8°, 16 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Delpech (Henri): Un dernier mot sur la bataille de Muret, avec trois plans topographiques. Montpellier, Firmin et Cabirou, 1878; in-8o, 16 pages;

Désanat (Joseph): la Festo de Nostro-Damo de Casteou (parla de Tarascoun). Marseille, Barlatier-Feissat et Demonchy, S. D.; in-8°, 8 pages (don de M. Clair Gleizes);

Desanat: lou Travai et la Finiantiso, sermoun dou cura Rufi, mescla de prouverbi, sentenços, maximos et mouralos, en vers prouvençaous; segoundo editien, oumentado de cin-cent prouverbi. Tarascon, chez l'auteur [1847]; in-8°, 32 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Dossi (Carlo): l'Altrieri nero su bianco, terza edizione. Roma, Perelli, 1881; in-16, XIV-140 pages;

Guiraud (Auguste): Jacques Cœur à Montpellier, ou la Font-Putanella, pièce en deux actes, en vers français, languedociens et provençaux, mêlée de chants et de danses du pays. Ms. autographe de l'auteur. S. D.; in-8o, 68 pages (don de M. Charles Gros);

Lejourdan (Jules): la Plainto de Misé Moutto, suivido de l'interrogatoiro daou Nervi. Marsilho, Librarié prouvençalo, 1850; in-8°, 16 p. (don de M. le vicomte de Vallat);

Long (Léon): lou Siéglé dé lumièro. Marseille, Vial, S. D.; in-8°, 4 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Mallard (Stanislas): leis Peds de Pinateou, cansoun. — Paouso ta

chiquo e fai lou mouar. Marseille, Doucet [1878]; in-8°, 4 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Mary-Lafon: Tableau historique et comparatif de la langue parlée dans le midi de la France et connue sous le nom de langue romano-provençale, 1re édition. Paris, René et Ce, 1841; in-8°, 56 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Mayan aîné: Pu rédé qu'un claveou vo pago degun, cansouneto. Marseille, Vial, S. D.; in-8°, 4 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Michel (Anfos): Discours prounouncia à l'assemblado generalo de la mantenènço de Prouvenço. tengudo en vilo de Touloun lou 6 de febrié 1881. Draguignan, Latil. 1881; in-12, 8 pages;

Michel (Anfos): Discours prounouncia en vilo de Draguignan lou 19 de mai 1881, à la taulejado de l'escolo dóu Var. Draguignan, Latil, 1881; in-12, 8 pages;

Olive (Paul): lou Centenari de Voltairo.— Belzunço. – L'Amnistie. Marseille, Doucet, S. D.; in-8°, 4 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Payan: Boueno-Voyo, declamatien. Marseille, Cayer et Ce, S. D.; in 8o, 4 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

R.... (H.). Leissa leis poumos eis poumiers, imitation de *Laissez les roses aux rosiers*. Marseille, Arnaud et Ce, S. D.; in-8°, 4 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Trente et un journaux renfermant des textes méridionsaux, des travaux publiés par des membres de la Société et des articles sur les études philologiques ou l'histoire de la littérature du midi de la France, donnés par MM. V. Alecsandri (1), de Berluc-Perussis (2), Jules Blancard (1), Rodolphe Burgues (2), Alexandre Catargi (2), Alfred Chailan (1), François Delille (2), Clair Gleizes (4), Frédéric Mistral (5), Roque-Ferrier (9) et le vicomte de Vallat (2).

Errata du numéro de juin

LES MANUSCRITS PROVENÇAUX DE CHELTENHAM, PAR M. CONSTANS. P. 287-9. Les notes supplémentaires de M. Chabaneau ayant été rédigées sur une épreuve insuffisamment corrigée et non conforme au manuscrit, il y a lieu d'y supprimer, pour les reporter dans le texte, les corrections indiquées pour les vers 8, 9, 13, 15, 19, 22, 26, 28, 33, 40, 50 et 55 de la pièce de Raimbaud d'Orange, et celle qui est donnée pour le dernier vers de la pièce du vicomte de Saint-Antonin. — P. 266, note 3, *au lieu de* 4, *lisez* 7 (deux fois). — P. 268, l. 27, effacez (*sic*). — P. 280, note 7. *au lieu de* pour, *lisez* par. — P. 285, l. 23, *lisez* enveiosa. L. CONSTANS.

Le gérant responsable : Ernest HAMELIN.

DIALECTES ANCIENS

POÉSIES INÉDITES D'ARNAUT DE MAREUIL

I

(Ms. XC. 26 de la Bibliothèque Laurentienne, à Florence)[1]

[F° 25, r°] Tant m'abellis em platz
Jovenz e amistaz,
Cui per jasse m'autrei,
Nul' autra re non vei
5 Don aia soing ni cura,
Qu'aitals es ma ventura.
Pero la manentia
Q'eu ai de druderia
Es mos majers tesors[2],
10 E fes e verais cors,
E ma bona esperança,
Don, si Dieus m'o enansa,
Crei que venga al plus ;
Ch'aisi o fai chascus
15 Qis vol d'amor jauçir.
[V°] Obs[3] l'es sapcha sofrir
Las penas els afans,
Las iras els bobans,
L'orgoill el [e]spaven
20 Q'amors mostra soen ;
Ell vet ell escondig
No sio e mal es[c]rig[4].
Ab gen sofrir en paz
Esta l'orgoill[s] damnaz,
25 E ab bellas preguieras,
En diversas manieras[5].

[1] Copie de M. A. Boucherie, collationnée par M. A. Thomas, de l'Ecole française de Rome, qui a bien voulu aussi transcrire pour nous, sur le même ms., les trente derniers vers de *Razos es e mesura*. Voir ci-après, p. 59, note 5.

[2] Il y a d'autres exemples, dans de bons textes, de cette forme. L'*o*, là comme dans *or* (*aur*), peut-être sous l'influence du français, a fini par prévaoir. — [3] Ms. *Vbs.* — [4] Ms. *es rig.* — [5] Ms. *maineras*.

Qi s'entremet d'amar
E jen non sap preguar
Enquer fa gran damage[1],
30 Q'amors vol en corage[2]
Ardit cortes e franc,
Sol que non sia estanc.
Nulha fola vanansa
Retorne en balansa
35 Amors maintas saços,
A cui non es nuls pros;
Ans val mout mais assaz
Jocs on es mais celaz,
Qe pos el es espars
40 Non es tenguz en cars.
Segon aqest saber
Se devon[3] captener
Cel qu'amon finament,
Seguon mon essient.
45 Mais de me s'endeve,
Qe mais am d'autra re,
Q'aissi com eu am plus
Tem plus fort que negus.
Q'a penas aus[4] cujar
50 En mon cor, ni pensar,
Qe sel' amar mi deing
Per q'amors mi destreing.
Ans n'ai lonc temps de sert
Mon deçier cubert,
55 Q'anc no lin fi semblant;
Mas des er en avant
Conosca be, sel plai,
Qe, tant qant eu viurai,
Serai vas leis aclis,
60 C' ab un amoros ris
Qem fec qan m'esgardet,
M'ubri em trasforet

[1] Ms. *damaçe*. — [2] Ms. *encoraçe*. Corr. *Qe amors vol corage?* — [3] Ms. *Deu hõ*. — [4] Ms. *aug*.

Mon cor juesqa en mei loc.
Adonc m'o[1] tenc a joc
65 E paregrom leugier
D'amor li cossier;
Mas er son tan cregut
Q'aissi m'an destolgut
De nulh' autra facenda[2]
70 Nom plaz que m'i entenda,
Ni, se tot me volia
Entendre, noi poiria;
Q'ades tenc en corage
Lo douç el bel estage
75 Qe sela sab aver,
Qe m'a en so poder,
On es tota ma sortz,
Ma vida e ma mortz.
La vida i es, selh plaz,
80 A far sas volentatz;
M'a rentengut per ceu
Q'eulh jur elh don a feu
Qe ja no pens ni fassa
Mas so qe a leis plassa.
85 Bella domna corteça,
Ensenhada e apreça,
La vostra grans beutaz,
El deport el solaz,
Donc aveç entier laus,
90 Mi fan tener enclaus
Ins el cor un desir
Don m'avenra morir,
Se nous en pren merces.
[F° 26] A ! dousa franca res,
95 Per vos art e aflam,
Tan de bon cor vos am;
E se merces nom val
Ab vos, jamais non cal
Qe m'esforce de viure,

[1] Ms. *me*. — [2] Il faut ici sous-entendre *que*.

100 Qe non poria escriure
Uns clers a son viven
Lo[s] mals q'eu per vos sen ;
Ni non crei qel[s] pogues
Mais sufrir nulla res.
105 Mas Amors mi fai creire
Qe jes nom dei recreire
D'amar vos a ma vida,
Qeus es tant echernida
E pros e conoichens
110 Pe[n]raus en chausimens
De mi e pietaz.
Por[1] aissi soi lassaz
E pres de vostr' amor,
Domna, per gran dousor
115 Vos voill merce clamar,
Si nom degnaz amar,
Consentez me qeus am.
Per gran merceus o clam,
C' ab sol(a) bella semblansa,
120 Mi podez d'esperansa,
De so q'eu plus deçir,
Lonc temps suau noirir ;
Qe mais am, fe qeus dei,
Domna, com quem n'estei,
125 De vos lo bon esper
Qe d'autra tot aver.
Qe, si Deus mi secora,
Pueis vos vi, nulh[a] ora
Nos poc[2] de vos partir
130 Mos cors, don vos remir
En pensan, car estiers
No puesc, ke volentiers
Vos vira de mos oils.
Jes no m'o tolg orgoils,
135 Mas failh m'en ochaiços,
Domna, maintas saços,

[1] Ms. *For*. *Por*, en quoi je corrige ce *for*, est pour *pos*. — [2] Ms. *pos*.

Qe non posc venir lai
On vostre cors estai.
Pero, Domna, on k'eum sia,
140 Vos m'aves en bailia,
Aisi ses part d'autrui.
No fez ren Dieus ab cui
Vos m'aias a devire ;
Nous me pot contradire
145 Negun'autr' amistaz ;
Q'anc, Domna, ço sapchaz,
Non fo neguns amans
Qe tant be ses engans
Ames com eu am vos,
150 Neih Leander[1] Eros,
Ni Paris Elenan,
Ni Pirramus Tisban [2],
Ni Floris Blanchaflor,
Q'en traich mainta dolor,
155 Ni Lavina Eneas,
No [3] neich Cleopatras
Cel qe fo reis de Tyr
Non ac tan ferm desir,
Ni crei qe tant ames
160 Lo reis Etiocles [4]
Salamandra tan be,

[1] Ms. *leandier* (l'*i* en interligne au-dessus de l'*e*). — [2] Ms. *titban*. — [3] Corr. *Ne ves? Cleopatras* serait alors le régime indirect de *ac* du vers 158. Mais, outre que la forme serait surprenante (il faudrait au moins *Cleopatran*, et la rime s'y oppose), on ne voit pas figurer dans l'histoire, si goûtée au moyen âge, d'Apollonius de Tyr (car c'est de lui évidemment qu'il s'agit ici), de personnage de ce nom.—Peut-être dans le *Cleopatras* du ms. faut-il chercher deux noms dont le dernier, masculin, serait le sujet. Mais quels seraient au juste ces noms et à quel roman appartiendraient-ils ? Dans ce dernier cas, il suffirait de corriger *Ne,* et il faudrait mettre un point-et-virgule à la fin du vers. — Peut-être encore, en admettant que l'auteur ait en effet employé *Cleopatras* dans le rôle de régime singulier. faudrait-il corriger *No neich* en *N'Antonhs*. Mais les amours d'Antoine et de Cléopâtre étaient-ils assez connus au moyen âge pour qu'un poëte y ait pu ainsi, en passant, faire allusion? — [4] Ms. *ociocles*. Allusion à une épisode du *Roman de Thèbes,* sur lequel voy. Constans, *Légende d'Œdipe*, p. 227. C'est la seule mention que je connaisse dans la littérature provençale de l'*amie* d'Etéocle.

Ni tan per bona fe,
Ni anc Yseut Tristan,
Q'en sofri maint afan,
165 Ni Berenguiers Quendis[1],
Ni Valensa Seguis[2],
Ni, pel meu[3] essien,
Absalon Florissen[4],
[V°] Ni anc Itis[5], ço cre,
170 No amet Biblis re,
Avers so q'eu am vos,
Ni nuls amans q'anc fos
No amet tant s'amia,
Ni no crei ke mais sia
175 Cors d'aman tant verais,
K'eu, Domna, no m'irais.
Tant dousamen mi seinch
E tan gen mi destreinch
Lo vostr' amor[s] em lassa

[1] S'agit-il du *Beringuier de Tors,* mentionné comme enchanteur par G. de St-Gregori? Voyez *Fauriel,* III, 500. Le nom de Quendis (= Coindis?), ici associé à celui de Berenguier, n'a été encore, à ma connaissance, relevé nulle part.

[2] On a souvent cité l'allusion de la comtesse de Die au même roman, d'ailleurs encore inconnu. Voy. *Fauriel,* III, 508.

[3] Ms. *me un.* — [4] S'agit-il d'Absalon, fils de David? Une autre allusion au même personnage, ou du moins à un personnage du même nom, se trouve dans la pièce bien connue de Bertran de Paris (Ni no sabes las novas de Tristan Ni del rey Marc ni d'Apsalon lo bel). Giraud de Cabreira, de son côté, nomme une *Florisen* (De Florisen No sabs nient Ni de las ganas de Milon). Mais ce ne doit pas être la même que celle qui figure ici.

[5] Ms. *iris.* Je corrige d'après Giraud de Cabreira et Aimeric de Belenoi, qui l'un et l'autre associent à Biblis un personnage du nom d'*Itis* (*Ytis, Hytis*). Il y avait sans doute au moyen âge un roman où, à côté de Caunus, objet de l'amour incestueux de Byblis, on avait introduit un Ithys, amoureux de Byblis. Cf. G. de Cabreira :

Ni sabs d'Ytis,
Ni de Biblis,
Ni de Caumus (*lis.* Caunus) nuilla faisson.

Arnaut de Mareuil a fait encore ailleurs allusion à Biblis. C'est au vers 161 du beau *salut* qui commence: *Domna genser que no sai dir*, et qui a été publié maintes fois.

180 No sen mal qe nom plassa.
E donc, Dompna, cum er
D'est vostr' home qeus quer
Uns dons qe vos li deç?
Nous[1] aus[2] dir qe m'amez,
185 Ni nous aus[3] dir aitan,
Mas[4], seus plaz, lo semblan.
Dompnam podez far be,
E nous greva de re;
E sab q'a pauc d'afan
190 Podez tan fin aman
Com eu so retener;
Mout o devez voler.
Dompna, nous posc plus dir,
Qar tot lo mon consir,
195 Mas ben podez mon mal
E ma dolor coral
Conoicher e saber.
.....[5]
(Per q'eu de toz mos bes
Vos rent laus e merces,
200 Eus o graçisc ades
Q'al cor m'estaz plus pres).

[1] Ms. *Noug.*— [2] Ms. *aug.*— [3] Ms. *aug.*— [4] Ms. *Mous.* Cette dernière forme n'est pas possible; mais *mons* le serait à la rigueur, car on connaît d'un côté *mos* et de l'autre *mans*. On peut être sûr, dans tous les cas, qu'Arnaut de Mareuil n'a employé ni l'une ni l'autre de ces formes.

[5] Lacune non indiquée dans le ms. Elle ne doit pas être très-considérable. Les quatre vers suivants sont les derniers d'un autre *ensenhamen,* depuis longtemps publié, de notre poëte, *Razos es e mezura* (Raynouard, *Choix,* IV, 405; Mahn, *Werke der Troubadours,* I, 176). Le copiste du ms. de Florence, ou plus probablement un copiste antérieur, venant de transcrire ce dernier poëme et l'ayant sans doute encore sous les yeux, en aura, par erreur, reproduit ici de nouveau la fin. J'attribue plutôt l'erreur à un copiste antérieur, parce que, dans le ms. de Florence, le dernier vers de *Razos es e mezura,* à sa vraie place (f° 23 r°), diffère assez sensiblement de ce qu'il est à celle (f° 26 v°) où il a été indûment répété. On y lit: *Qar m'es al cor plus pres.* Le vers précédent est identique des deux parts. Les deux autres ne présentent que des variantes de graphie.

II

(Bibliothèque nationale, ms. 22543)

[**F° 134, r°**] Dona, cel que no pot aver
Joy s'a vos no ven a plazer,
L'oms e l'amicx vers e corals
Que non pessa d'autres jornals
5 Mas com pogues so far e dir
Don vos pogues en grat servir,
Sel que per vos languis e mor
E queus ama de tan bon cor,
Del melhor que anc non amet
10 Nulhs amans pueis quel mon[s] renhet,
Vos envia .M. salutz lay[1]
E manda vos que reman say[2],
Aisi destreg per vostr' amor
Que, si nol val e nol secor
15 L'umilitatz per chauzimen,
Que tant' es la dolor qu(e)' el sen
E la pena greus per sofrir
Mens preza vieure que morir;
Car vieure es trop pietz de mort,
20 Pus c'om non a joy ni deport.
Dona, vos es aisela res
Que sobre can qu'el segle es
Me plazetz e m'atalentatz,
E yeu soy, dona, so sapchatz,
25 Sel hom el mon que pus vos am
E que per autra nom reclam;
Vostre soi per queus plassa far,
E nous poiria tot comtar
Lo fin cor e la voluntat
30 Que m'avetz vos et amors dat
Del dezir, com queus fos afans,
Que nom aondaria .I. ans.
Si no crezetz que sia ver,
Aujatz com o podetz saber:

Ms. *say*. — [2] Ms. *lay*.

35 Bona dona, sol non diatz[1].....
Mandatz me tot can vos vulhatz,
Nom recreirai de vos amar;
Que res als nom podetz mandar
Qu'ieu no segua vostre voler,
40 Mas so don non ai ges poder.
Perquem meravilh mot de vos,
Bela dona, cortez' e pros,
Per que reman, cant n'avetz aitz,
Car major amistat nom faitz,
45 Sieus endeve per non amar
Ous en fa temensa laissar;
Car, segon so quem es parven,
Si may m'aimassetz finamen,
En pauc d'ora mi pogratz tan
50 Far d'amor e de bel semblan
Don visquera tota[s] sazos
Alegres e bautz e joios.
Bona dona, per que reman,
Seran tos temps tug miey prec van.
55 Dieus ! ta mal estet car anc fo
En mon cor tan gentil faisso[2] !
Dona, per Dieu e per merce,
Adossatz vostre cor vas me,
Sostenetz me lo ters ol cart
60 Del dezir quem destruy em art !
Dossa dona, per qu'ieu me clam,
S'aisi finamen co yeus am
Eus tenc sobre tot cant es car,
Vos pogues mon cor demostrar,
65 Ab aitan me fora ben pres,
Que non cre nim albir nim pes,
C'anc tan non amey luenh ni prop,
Dona, ne mon cor non l' atrop,

[1] Il doit manquer ici au moins deux vers, plus probablement quatre, qui étaient le complément de *diatz* : « pourvu que vous ne me disiez pas (de cesser de vous aimer?). »

[2] Corr. *gentils faissos* et, au v. précédent, *fos*?

Que ieu nulha res tant ames
70 Co yeu am vos, sim ajut fes !
Anc, pus vos vi, ni nueg ni jor,
Nous aic mas bon cor e melhor.
Tant es fina ma voluntatz
Vas vos, dona, que res nom platz
75 Si nom pes c'a vos sia bo ;
Ni ja Dieus senes vos nom do,
Q'ieu no vuelh, dona, joy ni be,
Mas segon la vostra merce,
On avetz pausat et assis
80 Mon cor, qu'es mot lials e fis ;
Si que mos majers pessamens
Bela dona, doss' e valens,
Es tot per far vostre plazer,
Que d'als non puesc cossir aver.
85 Ieu nous poiria ges comtar
Ni per negu escrig mostrar
Com ieu vos am veraiamen,
Car, so sapchatz certanamen,
Non auria us escrivas,
90 Ja no seria tan certas,
Escrig lo ters ni la mitat
De la dossa, fin' amistat
Don mon cor es lassatz per vos;
Qu'ieu non cre que nulhs homs c'anc fos
95 Pogues sofrir los mals qu'ieu tray
Per vos, dona, quem tenes lay
Mon cor, que nos pot ges partir
De vos, sin sabia morir ;
E pus mon cor tenetz en gatje,
100 Car nous vey noi aia dampnatje,
Car sapchatz, sitot m'estau say,
Lai on vos es mon cor estay.
Vers es que los cors[1] son essems
E ja nos partiran nulh temps ;
105 A calque part lo vostres vir,

[1] Corr. *li cor*.

Lo mieu[s] nos vol de vos partir.
Dona lo foc[s] qu'ieu ai d'amor,
Quem fai blasmar a cascun jor,
Me tol c'aras nous puesc may dir,
110 Per quem n'aven si a gequir.
Dieus sal vos, en cuy es assis
Mos joys, mos deportz e mos ris.
Valham chauzimens e merces !
Non puesc may dir ; falh me l'ales.

III[1]

(Bibliothèque nationale, ms. 22543)[2]

[F° 134, r°] Totas bonas donas valens
Cuy joy[s] [e] deportz e jovens,
Ensenhamen[s] e cortezia,
Jent[z] aculhir[s], bella paria,
5 Cortes respos e bel[s] solatz,
Cuy bel[s] ris agrada e pl atz,
Creis[sa] Dieu[s] de pretz e d'onor,
Bona dona, per vostr' amor,
En cuy joy[s] e jovens[3] s'atura
10 May[s] c'ab nulh' autra creatura[4];
E sels que de joy so amicx
Sal, e baisse . .s mou destricx
E los enuios els engres[5].

[1] Raynouard (*Choix,* V, 47-49) a publié seulement des fragments de cette pièce (66 vers en tout), qui ont été reproduits par Mahn, *Werke,* I, 174-176. — Raynouard n'a non plus donné que des extraits (*Ibid.,* 46-47) d'un autre *salut* d'Arnaut de Mareuil (*Cel cui vos etz al cor plus pres*); mais ce dernier a été depuis publié *in extenso* dans l'*Archiv* de Herrig, t. XXXIV, p. 429, d'après le ms. 3207 du Vatican. On ne devra donc pas s'étonner de ne pas le trouver ici. — [2] Le ms. est d'une lecture très-difficile en certains endroits, par suite de l'effacement des caractères, surtout à la fin du folio 134, r°. Il y a là quelques fins de vers que ni moi, ni M. Boucherie, qui a bien voulu revoir ma copie sur le ms., n'avons pu réussir à déchiffrer.

[3] Mot rétabli par conjecture. Le ms. ne laisse lire que la première lettre (*i*) et la dernière, qui paraît plutôt être un *c* qu'un *s*.

[4] Ms. *a*...*a* (j'indique par les points trois lettres illisibles) *cata*, avec le signe abréviatif de *ur* au-dessus du dernier *a*.

[5] Corr.: *Salv, e baisse mova destricx*
Als enuios e als engres?

Mas vos, que m'etz[1] al cor pus pres,
15 Salv e gart sobre totas res
Eus don cor queus prenda merces.
Dona[2], d'aisso qu'ieu vos dirai
Nom sia dans si pro noy ai.
Uzatjes es e dreitz, som par,
20 Qu'en bona cort deu ben parlar
Messatje[s] tot asseguratz
De tot aco que es mandatz.
Mas pero, sitot s'es uzatje,
E no m'en forses senh coratje[3],
25 Nin pogues escapar estiers,
No volgra esser messatgiers
D'aisso que eras vos dirai.
E doncx, bona dona, sieus play,
Pus per forsa soi sai trames,
30 Aiso que vos dirai nous pes[4],
Que amors c'a la senhoria
De tot cant que el segle sia[5]
Me guida segu.....
Que nom siatz de breu[6].....
35 D'ayso qu'es ben leu per...
Car sabetz que nostra[7].....
[**F° 134, v°**] Ni o faratz[8] ni o faretz
A totz los jorns que [vos] vieuretz,
Denan vos me tramet aisi
40 Mon cor, que sap lial e fi,

[1] Mot illisible dans le ms. et rétabli par conjecture. Cf. la fin de *Razos es e mesura* et le premier vers du *salut* mentionné dans la note 1 de la page précédente.

[2] Lecture très-incertaine. Le *d* initial seul est sûr; la seconde lettre paraît être plutôt *a* que *o*.

[3] Ms. *coratje senh*. Corr. *Si no m'en.....?* ou, mieux, *Si nom forses sens e coratje?*

[4] Mot illisible, rétabli par conjecture.

[5] « segle sia. » Leçon probable, mais lecture incertaine.

[6] Corr. *brau?* Le mot qui doit suivre est peut-être *respos*.

[7] Ou *nostre*. Trois lettres plus loin, on distingue un *h*.

[8] Corr. *feratz* ou *feiratz?*

De bon engenh ad ops d'amar,
Per servir e per tener car,
E per selar e per sofrir,
Per honor[1] e per aculhir,
45 Per tot cant aman[s] deu aver,
Que res noy falh de son poder,
E qui de son poder es bos,
Nol deu pus demandar razos.
E ditz que vos es sela res
50 Cuy cove may honors e bes
Et obesirs e cars teners,
Servirs et honors[2] e temers,
C'a nulh' autra ses contenso;
Per so vol e manda que[m] do
55 Aisi a vos per bona fe
Que res no y aia part en me
Mas vos sola, foras de Dieu;
E si Dieus deg[u]es tener fieu,
De vos tengra la sua part.
60 Per so que non agues regart
Qu'ieus fos de mi forfatz pariers,
Mas que fos fis e drechuriers,
Que ja non er contrarios
Que no fassa totas sazos
65 Com del tot al vostre voler,
Aisim comanda remaner
Amors ab vos e m'o ensenha;
Car el a poder que destrenha
Trastot cant es e pot o far;
70 Per qu'ieu no vuelh fols contrastar,
Ni o faria que pogues,
Mas d'aitan qu'ieu nous o disses
El bon coratje qu'ieu vos ay,
Si m'ajut Dieus, ver vos dirai
75 Me platz, dona, que nulha res
Nom plac mays tan quem avengues,
E grazisc o de mon poder,

[1] Corr. *honrar*. — [2] Corr. *honrars*.

Car m'a donat tanc ric voler
Amors ab sol que nom forses
80 Que per paraulas o mostres,
C'amors me ditz que vostre sia
E no m'en parta nueg ni dia,
Que nous o disser' a nulh for,
Ans selera tostemps mon cor,
85 E fora vostre coma suy.
Mas amors, dona, nous enuy,
Vas cuy non pot valer esfortz
Que non destrenha los pus fortz.
Non cossen pas amors selar
90 Enans lom fay a vos mostrar,
Car tresaur[s][1] se pert a senhor
Sitot ses dan sia honor[2]
Trol senhor sap lo loc on es.
Atressi, bella franca res,
95 Fora lo mieus fis cors perdutz,
Si per vos no fos conogutz.
Mas ara vos ai demostrat
Aisi com amors m'a mandat ;
E pus mon cor [ara sabetz],
100 Per la valor e per lo pretz,
Que ieu, dona, vos clam merce,
Quel fin cor e la bona fe
Qu'ieus ai non getes a non cura ;
Franca res, fina, car' e pura,
105 Res nous quier de tot quant avetz
Mas so que tolre nom podetz ;
Tolre nom podetz que nous am,
Neys s'ieu e vos o voliam,
Que no m'o cossentri 'amors
110 Ni no m'o tolria paors ;
Qu'ieu nous quier autre guizardo
Mas solamens queus sia bo
Qu'ieus am, e sitot bo nous es,
Sivals faitz semblan que nous pes.

[1] Ms. *treiaur*.— [2] Ms. *hōr*.

115 Si per m'amor non o sufretz
Sufretz o endreg vostre pretz;
Car mot l'es ops sapcha sofrir
Qui vol a gran honor venir;
Si m'avetz mal cor, no me[1] lais;
120 Greu m'es, dona, mas non puesc mais,
Que no m'en sai venjar estiers,
Mas d'aitan vos serai gueriers
A vos aurai amor coral
Et a mi meteys volrai mal
125 E laissarai chant e deport
E murrai trist ab desconort,
Si vey que vos plassa mos dans
E nous sia bos mos enans.
Aquesta venjansan penrai
130 Que jes autra penre non sai.
Mi eys puesc ieu ben azirar,
Mas ja vos non puesc dezamar,
Ja per res del mon quem fassatz.
Tan m'es plazens vostre solatz
135 Non er jorn[s] a tota ma vida,
Dona cortez, e issernida,
Que per uzatj'e no sopley
On lo vostre gen[s] cors estey,
C'amors m'a ins el cor enclaus
140 Vostra valor e vostre laus,
L'ensenhamen e la beutat,
La franqueza, l'umilitat,
La cortezia el gen parlar,
Lo jen solatz el domneyar,
145 La vostra bela captenensa,
Lo saber e la conoissensa,
Lo dos semblan gay amoros,
Lo plazen avinen respos,
Lo vostre jen cors cuend 'e gay,
150 Ab tan cos cove ni s'eschay
De tot sen e de tot saber

[1] Corr. *m'en?*

Que bona dona deu aver.
Tug aquest avinen plazer,
Que negus no s'en pot mover,
155 Guardon a la vostra honor
Mon cor per mandamen d'amor,
El tenon si assolassat
Ab aitan fina voluntat
Que noy intra autre voler
160 Ni auzaria remaner.
E pus de vos nom puesc partir,
Si autre be nom deu venir,
Per Dieu e per merce vos clam
Que nous sia greu car vos am,
165 Que no me puesc partir ni aus,
C'amors a pres de mi las claus ;
Aisi a vostre salvamen
Tot' autr' amistat mi defen :
Cal quem fassatz, o mal o be,
170 Vos am eus amarai jasse ;
E fin' amor[s] per sa merce
Metaus en cor que ametz me.
Digatz tug *amen* per amor
La donas e li amador.
175 Dona.

(*A suivre.*)

PARAPHRASE

DES PSAUMES DE LA PÉNITENCE

(Ms. 308 de la bibliothèque d'Angers[1])

[F° 300, r°] **1.** Una 'spina cruzel
Dedens mon cor demora,
Plus amara que fel,
4 Qui neyt e iorn m'acora,
Don fem languir
He esbayr
7 Per sa punctura.

2. Lo broc quim fe languir,
So es lo iutyament,
Au qual ey comparir
11 Sens nulh defalhiment,
Don mot sospir
Me fe sofrir
14 Quant mi recorda.

3. De tot mon estament
Aure io redre conte,
En aquel iutyament,
18 Ho syay rey o conte,
Au rey tres gran,
Diu sobiran,
21 Vertader iutge.

4. Iorn sera de iusticia
He plen de gran furor.
O iorn de gran tristicia
25 He plen de gran dolor!
Tot hom maubat
Sera dampnat
28 Sens plus remedi.

5. Tot home peccador
Deu aver gran temensa

[1] Copie due à l'obligeance de M. L. Constans.

[V°] De quet iorn de tristor,
32 He deu sa consciensa
Ben [es]purgar
He Dius pregar
35 Que lo perdone.

6. Exemple nos donec
David gran peccador,
Car a Dius demandec
39 Merce, fasen gran plor,
Set saumps disen
Devotamen,
42 Los qui s'en seguen.

[Saum VI]

Domine ne [*in furore*] *.j.*

1. Ihesus, mon Diu he mon desir,
Assi me volhas corregir,
No pas lo iorn de iutyament
46 Lo qual faras yradamen.

2. Ihesus, mon sen he ma rason
Passan granda turbation;
So es car io t'ey offendut;
50 Per ta merce, donam salut.

3. Ihesus, a ma infirmitat
Donar tu podes sanitat;
Prec te donc sens plus demorar
[F° 301] 54 Volhas me garir e sanar.

4. Ihesus, volhas me convertir
De mos peccatz he fer salhir;
Mon anima volhas salvar,
58 Per ta merce, no pas dampnar.

5. Ihesus, degun, can mort sera,
Convertir no se podera,

Ni fer penitensa plasent,
62 Quan vendra en ton iutyament.

6. Ihesus, per so io volh purgar
Ma consciensa he lavar,
Fasen gran plor he gemiment
66 Estan en la vita present.

7. Ihesus, io sonc envelhesit
Per mos peccats don ey falhit;
Turbat es mon entendemen,
70 Car ey venir au iutyament.

8. Ihesus, Sathan he Belyal
[V°] M'an donat conselh de fe mal.
Preg te, fe los de my fugir
74 He mon plor volhas exausir.

9. Ihesus, mot grans defalhimens
Ey cometutz verayamens;
Preg te me syan remetutz
78 He garnes me de tas virtutz.

10. Ihesus, volhas illuminar
Los peccadors he enclinar
Per se convertir soptament,
82 Dabant vengan au yutyamen.

[Saum XXXI]

Beati quorum

1. Ihesus, baptisme ordenes
Au qual tu gran virtut dones,
Car tot peccat es remetut
86 Lo iorn que hom l'a recebut.

2. Ihesus, aquetz son ben huratz
Qui seran estatz baptizatz,
[F° 302] Mas que se garden de peccar
90 Ho que se volhan confessar.

3. Ihesus, per so io ey peccat

Car ben fasen me sonc vantat;
Mos peccatz no ey conegut
94 Ne confessatz per ma salut.

4. Ihesus, io t'ey mes en oblit,
Car eus peccatz me sonc dormit,
He tu m'as batut asprament,
98 Per me dona recordament.

5. Ihesus, per so quan m'as batut,
Mos peccatz io ey conegut,
Los quals voli denunciar
102 Devotament he confessar.

6. Ihesus, io ey deliberat
No plus demorar en peccat;
Penitensa voli portar,
106 Per que me volhas perdonar.

[V°] **7.** Ihesus, tot sant o peccador
Te deu pregar ab gran dolor
Merce lo temps expedient,
110 So es en la vita present.

8. Ihesus, los qui auran perdon
De tu, estan en aquest mon,
Seguramens poyran venir
114 Au iutyament he comparir.

9. Ihesus, tu has auctoritat
De remete cascun peccat:
Preg te volhas me perdonar
118 He gardam de no plus peccar.

10. Ihesus, a totz los penitens
Tu as promes seguramens
De los ensenhar los camys
122 Per venir en ton paradys.

11. Ihesus, tals camys has mostrat
Quascun fugisque tot peccat,
[F° 303] Ho que se volha corregir
126 Humilment he plus no falhir.

12. Ihesus, los qui nos corregiran

Per tu greument punitz seran
De fams, guerras, oppressions,
130 Malautias, vexassions.

13. Ihesus, major mau los daras
Quan lo iutyament tu faras :
En infern totz seran botatz
134 Hon tostemps seran turmentatz.

14. Ihesus, qui se corregiran
He merce te demandaran
Poden estar alegrament,
138 Car tu los daras saubament.

Saum XXXVII

Domine ne in fu[rore] .ij.

1. Ihesus, tu qui es mon desir,
Preg te volhas me corregir
Segon ta merce dossamen,
[V°] 142 He nom dampnes yradamen.

2. Ihesus, grandas afflictios
Passi he greus punicios
Deu cos he de mon esperit,
146 Car contra tu io ey falhit.

3. Ihesus, ne ma carn ne mos os
Non han sanetat en mon cos;
Totz mos esperitz son flaquatz
150 Per causa de mos grans peccatz.

4. Ihesus, mon arma vexament
Passa he mot gran turbament;
Be sonc en grans penalitatz,
154 Per mas grandas iniquitatz.

5. Ihesus, deus peccatz gariment
Agu en mon baptizament;
Puys ey grans vicis cometut
158 Dont sonc pudent he corrumput.

6. Ihesus, car io non ey servat
[F° 304] Tos mandamens tu m'as curvat;
Sens dolor sens affligiment
162 No serey en vita present.

7. Ihesus, grandas illusions
Passi he grans temptacions,
Neyt he iorn per mos enemicx,
166 Los diables vilhs he anticx.

8. Ihesus, ma carn, mon esperit
Per mos mals tu has affligit;
Mon cor plora fort he gemis,
170 Desiran lo ton paradys.

9. Ihesus, ab lo ton gran regart
Tu beses en cascuna part;
Mon desir ves he gemiment,
174 Lo qual es que volh salvament.

10. Ihesus, mon cor es ben turbat,
Car per mon deshonest (ey) peccat
Lutz e virtut me defalhis,
[V°] 178 Per venir hen ton paradis.

11. Ihesus, per que lum io agos,
A mort crusel morir volgos;
Los Iusyus don tu es salhit
182 Ligueren te puys t'an ferit.

12. Ihesus, temensa de morir
Tos apostols fec totz fugir;
Grans obprobris, escarnimens
186 Tu sofris en totz sentimens.

13. Ihesus, quan fos lyurat a mort,
Faus testimonis fon d'acort;
Iniustamens fos iudicat
190 He sens causa crucificat.

14. Ihesus, per ta granda virtut
Lavetz tu fos cum sort he mut,
Car sofris pacientamens
194 Totz obprobris he totz turmens.

15. Ihesus, cum fossas filh de Diu,
[F° 305] Home te monstres ben humiu ;
Cum l'anhel sofris passion
198 Senz fer nulha rebellion.

16. Ihesus mon Diu he mon sorelh,
Ma 'speransa he mon conselh,
Preg te volhas me exausir,
202 Pus que has tant volut sofrir.

17. Ihesus, mos vicis he peccatz
Preg te me syan perdonatz ;
De mi nos puscan alegrar
206 Mos enemicx ne s'en trufar.

18. Ihesus, cum te sera plasent,
Volh sustenir flagellament.
De mos peccatz ey gran dolor
210 Per so que soy gran peccador.

19. Ihesus, io volh denunciar
Mos peccatz he los confessar ;
Deus vicis me volh corregir
[V°] 214 He hobras de virtutz complir.

20. Ihesus, vius son mos enemicx,
La carn, los demonis anticx,
He lo mon qui me fen peccar
218 Neyt e iorn qua[s]i sens cessar.

21. Ihesus, apres confession
Etz me donan temptation ;
Fen me leyssar virtutz plasens
222 He tornar aus vicis pudens.

22. Ihesus, mon Diu he mon Senhor,
Mos enemicx han gran valor :
De my not volhas espartir
226 Per que los poscay resestir.

23. Ihesus, mon Diu he ma salut,
Mon senhor qui m'as redemut,
Dam secors he aiudament
230 Per venir en ton saubament.

[Saum L]

Miserere

[F° 306] **1.** Ihesus mon Diu he salvador,
Io soy gran he vilh peccador;
Preg te volhas me perdonar
234 Per ta merce, no pas dampnar.

2. Ihesus, tu has donat perdon
Aus qui sos peccatz conegon:
Prec te donc per ta pietat
238 Perdones ma iniquitat.

3. Ihesus, peccat ey doblament
Per obra he consentiment;
Prec te volhas me tu lavar
242 De tot peccat he neteyar.

4. Ihesus, ma gran iniquitat
Io coneg he mon gran peccat;
Desplatz me quar l'ey cometut,
246 Preg te volhas me dar salut.

5. Ihesus, en ton regardament
Peccat ey deshonestament;
[V°] Preg te volhas me perdonar
250 Cum tu has feyt prophetizar.

6. Ihesus, quan io fu engendrat
Encontinent fu en peccat,
Puys ey peccat actualment;
254 Preg te, donam perdonament.

7. Ihesus, mon Diu he mon Senhor,
Tu as bertat en gran amor;
Preg te que[m] dones donc salut
258 Ayssi cum tu has prometut.

8. Ihesus, per mon defalhiment
Io soy meset, vilh he pudent;
Lavar me volhas en ton sanc,
262 He tornare plus que neu blanc.

9. Ihesus, mos genols enclinatz,
Preg te remetas mos peccatz ;
Puys estare ioyosament,
266 Demoran lo ton iutyamen.

[F° 307] **10.** Ihesus, no volhas regardar
Mos peccatz ne los recordar ;
Preg te syan totz desfassatz,
270 He totas mas iniquitatz.

11. Ihesus, volhas novelament
Mon cor fe nete he plasent,
He mon [e]sperit dreturer,
274 Que tu syas son desyrer.

12. Ihesus, deu gracios regart
De ton visatge donam part ;
En aquest mon syay complit
278 Deus doos de ton sant [e]sperit.

13. Ihesus, peccan io ey perdut
Lo gran plaser de ta salut;
Preg te volhas lom retornar
282 He gardam plus de nò peccar.

14. Ihesus, quan serey perdonat,
Aus peccados sera donat
[V°] Exemple de se convertir
286 He tos commandamens complir.

15. Ihesus, mon Diu he ma salut,
Penas d'infern ey encorrut;
Preg te que m'en volhas gardar
290 Affin que iot posquay lausar.

16. Ihesus, per mos defalhimens
Totz son barratz mos sentimens;
Obre los per ta gran dossor
294 He disere ta gran lausor.

17. Ihesus, los anticx sacramens
Haras no te son plus plasens;
Plus perfeytz los has ordenatz,
298 Per nos purgar de totz peccatz.

18. Ihesus, a tu es mot plasent
Lo cor contrit he penitent;
Prec te sya donc acceptat
302 Mon cor per sa humilitat.

[F° 308] **19**. Ihesus, volhas benignamens
Tractar he graciosamens
Totz peccados he perdonar
306 He puys ton paradys donar.

20. Ihesus, quan nos ab tu seram,
Perfeytamens te lausaram,
Sens defenir eternalmens,
310 De lausors quet seran plasens.

[Saum CI]

Domine exaudi .j.

1. Ihesus, fasen mot gran sospir,
Preg te que volhas exausir
Mas devotas oratios,
314 Clamors he supplicatios.

2. Ihesus, preg te io de present,
Ab cor humil he penitent,
Ver my tu vires ton regart,
318 De ta merce fasen me part.

3. Ihesus, tot iorn sonc tribulat,
[V] Mas so es per mon gran peccat;
Preg te volhas me consolar
322 Soptamens sens trop demorar.

4. Ihesus, trist es mon esperit
Car contra tu io ey falhit;
Morir me falh sopt[os]ament
326 He venir en ton iutyament.

5. Ihesus, mon cor es sens virtut,
Cum es lo fen quan es rumput,
So es per mos defalhimens

330 Romput ey tos comandamens.

6. Ihesus, lo dyable perdut
Mos sentimens ha decebut,
He ma rason ha consentit
334 Aus sentimens don ey falhit.

7. Ihesus, per t(a)'amor sobiran,
Feyt has cum fe lo pellican
Ton costat precios traucar,
[F° **309**] 338 Per nos autres beneficar.

8. Ihesus, tres iorns tu has dormit
Cum niticorax sepelit ;
Apres lo passer tu sembles
342 Car valentmens resuscites.

9. Ihesus, mot granda passion,
Derrisimens, turbacion,
Obprobris he escarnimens
346 Tu sofris per mos falhimens.

10. Ihesus, pan de penalitat
A(d) dolor per mi has minyat,
Begut potatge fort amar ;
350 Preg te volhas me perdonar.

11. Ihesus, tu es mon creator,
En apres fos mon salvador ;
Puys tant' honor me as donat,
354 Preg te que no siay dampnat.

12. Ihesus, per so quan ey falhit,
[V°] Lo meu temps tantos es complit,
Mos iorns passan leugeramens,
358 Cum fen la umbra he los vens.

13. Ihesus, tu no has mudament,
Ans demoras eternalment ;
Totas causas ve ton ulh gran
362 Estadas que son he vendran.

14. Ihesus, merce tu has agut
De nos, quan a tu [a] plagut,
He te demostres en Syon,

366 Sus las mas de sent Symeon.

15. Ihesus, primer fes predicar
Tos apostols he explicar
Aus Iusyus ton adveniment,
370 Per los menar a salvament.

16. Ihesus, apres etz convertin
Los gentils, mot poble mesquin ;
Reys he grans senhors an doptat
[F° 310] 374 Ton nom sant he ta podestat.

17. Ihesus, tu fes lo firmament
De nostra fe he bastiment
En Syon, la on prediques
378 He grans miracles demonstres.

18. Ihesus, ab gran humilitat
Los anticx pays t'an supplicat
En lo mon volossas venir,
382 He tu as complit lor desir.

19. Ihesus, lo gran reparament
Que has feyt he consolament
Scriure se deu he nunciar
386 A totz, per te remerciar.

20. Ihesus, per ta benignitat,
Prees has nostra humanitat,
He cum fossas Dius eternal,
390 Es de feyt home temporal.

21. Ihesus, tu per so t'encarnes
[V°] Per nos delyurar presones ;
Tot hom era pres he estacat,
394 Per causa deu primer peccat.

22. Ihesus, aquest misteri gran
Que tu fes he tan sobiran
Tu bos que sya predicat,
398 He lo ton nom glorificat.

23. Ihesus, reys he pobles petitz,
Tu vos que totz syan unitz

En ta fe [he] tos sacramens
402 He te servescan sanctamens.

24. Ihesus, perfeyta es ta ley
En la qual fermamens io crey,
He durara sens aver fin
406 Entro que sera seglefin.

25. Ihesus, fem viure iustamens
He tenir tos comandamens,
En mos petitz iorns temporals
[F° 311] 410 Per venir eus tos eternals.

26. Ihesus, primer tu as creat
La terra, la qual es debat;
Los ceus crees parelhament
414 He tot quant es verayament.

27. Ihesus, quan lo mon desfaras,
Los ceus qui son tu mudaras;
Plus no faran lor movement
418 Apres lo iorn deu iutyament.

28. Ihesus, lavetz mudatz seran
Totz helemens he cessaran;
Tu duraras sen feniment,
422 Car tu es Dius eternalment.

29. Ihesus, los crestians fiseus
Habitaran ab tu eus ceus,
Apres la vita temporau,
426 En ton paradis eternau.

—

[Saum CXXIX]

De profundis

[V°] **1**. Ihesus, en grans profunditatz
Sonc de mos vicis he peccatz;
Preg te, mon Diu he mon Senhor,
430 Volhas exausir ma clamor.

2. Ihesus, ab lo ton ausiment

Pietados he ben clement,
Auyas ma deprecation,
434 Feyta dab gran devocion.

3. Ihesus, mon Diu he mon Senhor,
Si tu voles ab gran rigor
Totas iniquitatz punir,
438 Degun no poyre sostenir.

4. Ihesus, en tu es tot poder
De perdonar he lo voler,
Car ta ley nos ditz claramens
442 Merce auras deus penitens.

5. Ihesus, car tu as prometut
Aus penitens donar salut,
[F° 312] Mon arma he mon [e]sperit
446 Confisan en so que has dit.

6. Ihesus, despuys lo nascement
Fins a la mort verayament
Vos que en tu nos confisem
450 He merce nos te demandem.

7. Ihesus, de totz maus he perils
Tu podes delyurar tos filhs,
Car tu as habundosament
454 Merce per donar salvament.

8. Ihesus, misericordios
Tu seras de totz peccados
Que son vertades penitens;
458 Perdonam mos defalhimens.

[Saum CXLII]

Domine exaudi .ij.

1. Ihesus, pietadosament
Ausir me volhas de present
He perdonar ab gran dossor,
[V°] 462 No pas punir segon rigor.

2. Ihesus, non volhas playdeyar
Encontra my ne disputar,
Car io confessi clarament
466 Haver peccat vylanament.

3. Ihesus, contra tu ey falhit,
Lo diable m'a perseguit
He feyt amar bees terrenaus
470 He leyssar los celestiaus.

4. Ihesus, en las obscuritatz
De totz vicis he de peccatz
M'a collocat he sepelit;
474 Lo cor n'ey trist he l'esperit.

5. Ihesus, quan ey recordament
De so que fes antiquament
Contra los peccados passatz,
478 Mos sentiments io ey turbatz.

6. Ihesus, de paor soy rumput,
[F° 313] Cum terra quan no ha plagut;
Las mas expandi humilment
482 A tu quem dones salvament.

7. Ihesus, quasi m'es defalhit
Degran paor mon esperit;
Preg te, mon Diu he mon desir,
486 Tantos me volhas exausir.

8. Ihesus, lo ton visatge clar
Contra my no volhas virar,
Ayas merce de mos peccatz,
490 No ressembli los desperatz.

9. Ihesus, perdonam soptamens
Mos vils peccats he falhimens;
Ma 'speransa he ma salut
494 Tu es, car tu m'as redemut.

10. Ihesus, monstra me los camis
Per venir en ton paradis;
Ver tu levi mon esperit,
[V°] 498 Donam perdon, car ey falhit.

11. Ihesus, volhas me deliurar
Deus enemicx he defensar;
Cum syas mon Dius de vertat,
502 Monstram complir ta voluntat.

12. Ihesus, volhas me fe regir
Au bon esperit sens falhir;
La mort d'infern io ey dessus,
506 Fem viure per ton nom, Ihesus.

13. Ihesus, volhas me consolar
Per ta merce he dely[u]rar,
He fe mos enemics fugir,
510 Nom fassam per tos temps perir.

14. Ihesus, tu es mon salvador
He yo ton humil servidor;
Preg te volhas me donc salvar
514 He mos enemicx descipar.

---

1. O Vergis plena de dossor,
[F° 314] Mayre de nostre salvador,
Vostre car filh volhas pregar
518 Ihesus quens volha perdonar.

2. O sancs he sanctas, de present
Pregui vos totz devotament
Ihesu Crist volhatz totz pregar
522 Que totz nos volha perdonar.

ORATIO MANASSE

O Payre, Filh, Sant Sperit, tres personas .j. dius eternal, inmortal, senhor tot poderos, plen de misericordia. Tu Senhor, per la tua gran bontat, ordenes penitencia per los peccados, no pas per los sancs homes cum son Abraham, Ysaac he Iacob qui no han contra tu peccat en deguna maneyra. Tu Senhor, per la tua gran misericordia, feyt has permission de

donar perdon, salut, remission [**V°**] a totz peccados qui penitencia fer voleran, he ha lor fin paradis on es la tua gloria. Tu, Senhor, per my has donc ordenat penitencia, que sonc vilh peccador he sus totz plus abhominable, car mos peccatz sobermontan lo nombre de las arenas que son en la mar, per los quaus no sonc digne veser ne regardar lo ceu ne las estelas. Senhor, mos grans vicis me tenen ligat, greumens premut et estaquat, he de lor no podi salhir ne estre delyurat sens de ton adjutori. Senhor, a causa de mos grans peccatz io ey encorrut la tua yra he ta endignation, he sonc digne de dampnacion ; per so, mos genols enclinatz, monstran humilitat, recorry a la tua gran bontat [**F° 315**], cridan misericordia. Senhor, contra tu ey peccat, Senhor, contra tu ey falhit, Senhor io coneg mon peccat, preg te donc no siay dampnat, ab los dampnatz ne collocat, qui son dejus la terra. Senhor, no sonc pas digne de haber ton paradis, per causa de mos grans peccatz; mas preg te volhas me salvar, segon ta gran bontat, per ta misericordia ; he io lausare lo ton sanct nom en la vita present, he apres ab los angels qui te lausan devotament *in secula seculorum. Amen.*

NOTES

Vers 5. « fem. » Ms. *son* ou *lon?*

13. « Me. » Ms. *ox?*

108. « pregar. » Corr. *cridar?* ou *merce* est-il ici, non pas le régime direct du verbe, mais une préposition gouvernant *lo temps?*

127. « corregiran. » Corr. *pentiran?* On pourrait encore rétablir la mesure en supprimant *los*. Cf. v. 135.

134. « seran. » Ms. *seram.*

218. « *qu*[*a*]*si.* » Cf. v. 483.

256. « tornare. » Ms. *tornaxe.*

310. « seran. » Ms. *seram.*

318. « beneficar. » Lecture incertaine ; il paraît y avoir *buuficar* dans le ms.

348. Ms. *Ad dolor*, ainsi divisé, sans doute pour *addolor* = *a dolor ;* ou corr. *Ab dolor?*

Page 84 dernière l. « senhor. » Ms. *henhor.*

— 85 l. 14. « mon. » Ms. *mot.*

— 85 l. 16. Corr. *ne ab los dampnatz collocat*, ou simplement *ne* en *no?*

(*A suivre.*)

DIALECTES MODERNES

POÉSIES LANGUEDOCIENNES

DE LÉON ROUVIÈRE

(Suite et fin)

PROVERBES[1]

1. Qé rébéia lou chi can dor,
   Sé lou mor,
   N'a pas tor.
2. Qé boou à touta peira soun coutel aguza,
   A tout balat soun chibal abuoura,
   A touta fieira sa fenna passécha,
   A la fin de l'an noun a qu'un coutelou, una rossa e una p...
3. Qé fai las pars é qé s'engana merita de pati.
4. Qé per aze se loga, per aze caou que serbighe.
5. Qé boou de pei, moia l'arpa.
6. Q'émbé d'enfans s'en bai dourmi,
   M... se léba lou mati.
7. Qan-t-un bilén s'alarga, tout yé bai.
8. Qé mestres bolou é qé barlés plourou, aco 's de larmas estrassadas.
9. Qan-t-on mancha, caou faire un es...
10. Qan-t-un aoubre es toumbat, tout lou mounde couris à las brancas.
11. Cassaire à las pantas, pescaire d'aiga doussa,
    Chamai n'acampou moussa.
12. Faou estaca l'aze ounte lou mestre lou boou.
13. Seloun lou ben, faou métre la béla.

[1] Ils ont été transcrits par Rouvière sur quatre pages ajoutées à la fin du *Dictionnaire* de l'abbé de Sauvages (Alais, Martin, 1820, 2 v. in-8°).

14. So que poun,
Roun.
15. Se metes toun bi dins una michanta tina, sentira à maou net.
16. On a beou sibla, qan l'aze bòu pas buoure.
17. De rassa,
Lou chi cassa.
18. Lous cas fan pas dé chis.
19. P... é chis
Ménou pas qé rebaladis.
20. Adrech couma lou c.... d'un por qé se bara sans courdils.
21. Boou mai suza qé trambla.
22. Cocha-te tar é léba-té mati,
Faras enracha toun bézi.
23. Qan papiés parlou,
Barbas calou.
24. Boou mai un qé sap qe cen qé cercou.
25. Peira qé rolla n'acampa pas moussa.
26. Nostra-Dama de Goura-goura,
Qé yé quita pas de peou, yé quita de boura.
27. Fenna morta,
Archen porta.
28. Fenna biba,
Archen tira.
29. Couma las castagnas daou Bigan, una bona emb' una michanta.
30. Se vos pa perdré, té caou pas chouga.
31. Aco se plaidecha à Bedarious.
32. Chacun soun escot, lou bi es pas cher.
33. San li fremos, leis omes sian d'ours maou lipas.
34 Voou peta pus naou qe lou ki....
35. L'aze de moussu Bergeroun, d'oun mai es cargat, d'oun mai tira.
36. Lous enfans de Jhérusalem,
D'oun mai anan, d'oun men balen.
37. A fach couma lous toupis de sen Qinti, s'es perdut per la coueta.
38. Las paraoulos soun de fumelos, lous cos soun de mascles.

39. La messo es dicho, lou capélan s'es enana.
40. Troubarié pa d'aigo à la mar.
41. Quicon ya, can lou chi chapa.
42. A la porto d'un jhougadou,
Tantô choio, tantô doulou.
43. Q'a mâla fénna, la deou batre ;
Qe l'a bona, la deou léca.
44. Fenna blassada
Es mitat empregnada[1].

[1] Les nos 14, 33 et 34, — peut-être même 30, où Rouvière emploie, contrairement à son habitude, le *v* pour le *b* (*vos* pour *bos*) — appartiennent au provençal (provençal-nimois?).

Les finales féminines en *o* des nos 38, 39, 40 et 42, ainsi que l'article féminin pluriel *las* et masculin pluriel *lous* (Proverbe 38), indiqueraient une provenance cévenole.

Les autres numéros relèvent du langage de Montpellier. (C. de VALLAT.)

POÉSIES

PEIRE ROGIER [1]

A M. MARSAL SOULLIER

L'an de Nostre Senhour mil e tres cenz e trenta :
Es tart, es negra nueg ; defora plueu e venta.
Countr' un chalel de couire, a sa clartat mourenta,
Un prestre velha, soul ; ia'n pauc que la serventa
Es anada dourmir : la vielhessa es dourmenta...
Toc ! — « Qu's aco ? » — « Drubetz ! » dig una voutz doulenta.
Cour drubir ; e subran requiula d'espaventa !
Un home es devans ilh, nut coum' un verme : « Oh ! senta,
Senta maire de Dieu ! . » — « Boun prestre, siatz sens crenta ;
En gracia, sauvatz-me !

» En gracia, sauvatz-me ! More de freg, d'esfrai ;
More mais que mais d'ounta !... Apueija vous dirai
So qui m'es arribat !... » — « Intratz viste, moun frai !

PIERRE ROGIER

A M. MARTIAL SOULLIER

L'an de Notre Seigneur mil et trois cent et trente : — il est tard ; il est nuit noire ; dehors il pleut, il vente. — Devant une lampe de cuivre, à sa mourante clarté, — un prêtre veille, seul ; il y a un moment que la domestique — est allée dormir : la vieillesse dort volontiers... — Toc ! « Qui est-ce ? » — « Ouvrez ! » dit une voix plaintive. — Il court ouvrir ; et soudain il recule d'épouvante ! — Un homme est devant lui, nu comme un ver de terre : — « O sainte, — sainte mère de Dieu !.... » — « Bon prêtre, soyez sans crainte ; — en grâce, sauvez-moi !

» En grâce, sauvez-moi ! Je meurs de froid, de frayeur ; — je meurs surtout de honte !... — Après, je vous dirai — ce qui m'est arrivé !.. » « — Entrez vite, mon frère ! — Tout ce qui est à moi est à vous ! Entrez

[1] Cette histoire se lit dans Baluze (*Vie des Papes d'Avignon*) et dans F. Marvaud (*Hist. du bas Limousin*).

Tout aco meu es vostre ! Intratz viste ! » Adounc vai
Querre una soua soutana en raz de Tula, e fai
Un fueg de branda secha...: — « Apraumatz-vous mais, mai !...
Estatz-vous mielhs abaura?.... E be, countatz, si us plai,
— E vous escoutarai, e me destranharai ! —
Vostra mesaventura,

» Vostra mesaventura e vostra malachansa !
Crejatz qu'am vous lei vau sens deguna doutansa ;
Tout, vostre biais, vostre aire e vostre maluransa,
Tout so que pareissetz me ganha per avansa ! »
L'oste, amb' una doussour plena d'asseguransa :
« Counesse ma proumessa emais vostr' esperansa.
Vous deve la vertat, l'avetz'qui sens balansa ;
Escoutatz e saubretz.

» Escoutatz e saubretz qui sui Peire Rogier,
Mounge benezitin, nulamen estrangier,
Quar a la Chieza-Dieu m'esperon. Passagier,
Me couchava soulet, sens pensar al dangier,
Quan, alen, dins la costa, en pais bouscagier,
Tres ou quatre lairous m'an tan boutat leugier
Que me sobra res pus, aprep vostre fougier,
Mas aquel abit vostre.

vite !..... » Alors il va quérir une de ses soutanes en drap de Tulle et fait — un feu de broutille sèche : « Approchez-vous encore, encore !..., — Vous vous trouvez mieux à présent ?... Eh ! bien, contez-moi, s'il vous plaît — (et je vous écouterai, et je me distrairai) votre mésaventure,

» Votre mésaventure et votre malechance !.. — Croyez que je vais avec vous sans méfiance aucune ; — tout, votre façon, votre air et votre malheur. — tout ce que vous paraissez me gagne d'avance !... » — L'hôte, avec une douceur pleine d'assurance : — « Je connois ma promesse et votre attente. — Je vous dois la vérité, la voici sans balancer ; — écoutez et vous saurez.

» Écoutez et vous saurez que je suis Pierre Roger, moine bénédictin, nullement étranger, — car je suis attendu à la Chaise-Dieu. Passager, — je me hâtois seul, sans penser au péril, — lorsque, là-bas, dans la côte, en pays de bois, — trois ou quatre larrons m'ont mis si léger — qu'il ne me reste plus rien, après votre foyer, — que ce vêtement qui est également à vous.

» Mas aquel abit vostre !... Ingrat ! me resta enguera
Una recounessensa inmourtala e sencera
Per vous, qu'avetz pietat de ieu dins ma misera;
Vous, moun samaritan ! vous ma vita !.. Ai coulera
De mas pagar aital en paraulas !... Ah ! s'era
Rei de Fransa, ou dalfin d'Auvernhe !.. » — « Persevera !
Dig lou prouverb, auras mais que toun cor n'espera;
Perseveratz, moun fraire ! e si tout vous prouspera ;
S'apouderatz lou sort couma n'an l'apoudera,
Seretz Papa, segur ! »

Siguet Papa, segur !.... Clemens sieis, noble noum,
Que Rouma benezis aitan coum' Avenhoun !...
Un cop Peire Rogier amplanat al pinhoun,
Sens doute qu'oublidet lou boun prestre ? Oh ! que noun !
Mandat pel sacre, agacha, afourtunat temounh ;
Pueis lou Papa lou sona : « A Toulousa an besounh
D'un evesque... vai lei ! » E lou prestre respoun
» Lauvat sia Dieus ! » (un pounh)[1].

XV. de Genier. M. D. C.C.C. LXXX.

Josep Rous.

» Rien que ce vêtement, qui est à vous aussi !.. Ingrat ! Il me reste encore — une reconnoissance immortelle et sincère — pour vous, qui avez pitié de moi dans ma misère ; — vous, mon samaritain ! vous, ma vie !.... J'ai dépit — de ne payer ainsi qu'en paroles !...Ah ! si j'étois — roi de France ou dauphin d'Auvergne !... » — « Persévère, dit le proverbe, tu auras plus que n'espère ton cœur. » — Persévérez, mon frère ! Et, si tout vous réussit ; — si vous surmontez le sort comme on le surmonte, — vous serez Pape, à coup sûr ! »

Il fut Pape, à coup sûr !.... Clément VI, noble nom, — que Rome bénit à l'envi d'Avignon !.... — Une fois Pierre Roger arrivé au pinacle, — sans doute qu'il oublia le bon prêtre ? Oh ! que non pas ! — Mandé pour le sacre, il regarde, témoin heureux. — Puis le Pape l'appelle : « A Toulouse, il faut — un évêque... vas-y ! « Et le prêtre répond : « Dieu soit loué ! » (un point). Joseph Roux.

15 janvier 1880.

[1] Pierre-Roger de Beaufort, petit-fils de ce chevalier dont Geoffroi de Vigeois raconte la présence d'esprit, lors de la visite inattendue du comte de Poitiers au château de Ventadour, naquit au château de Maumont, sur la paroisse de

L'ESTATUETO

A MOUN AMIC L.-SAVIÈ DE RICARD

La nueit, dins les canvalhs e les gourgs, s'es rejunto.
L'albo clarejo al frount d'un bel maitì de mai
E, per un camp planiè, le parelh fa 'no junto,
Sens estriba 'n boussì, sens captira jamai.

LA STATUETTE

A MON AMI L.-XAVIER DE RICARD

La nuit, dans les précipices et les gouffres, s'est cachée. — L'aube brille au front d'un beau matin de mai, — et, par un champ uni, la paire [de bœufs] fait une arure, — sans se serrer un peu [contre le timon de la charrue], sans s'en éloigner jamais.

Roziers-d'Egletons, en bas Limousin. D'abord moine bénédictin à l'abbaye de la Chaise-Dieu, près Brioude, il devint évêque d'Arras, puis archevêque de Sens et de Rouen, puis cardinal, et enfin pape. Il régna dix ans, du 7 mai 1342 au 6 décembre 1352.

Clément VI redisait volontiers ce mot d'un empereur romain: « Personne ne doit se retirer mécontent de la présence du prince. » Sa magnificence resta proverbiale: « Ah ! répondait-il gracieusement à ceux qui lui reprochaient ses largesses, mes prédécesseurs ne savoient pas être papes ! »

Il aima et honora Pétrarque.

Clément VI ne fut jamais oublieux de son pays ni de ses compatriotes. Un jour, parlant de son cher Limousin, il s'écria: « Je y planterey un tel rozier » des gens de nostre nation que il ne sera de chi à cient ans que il y en oit des rachines et des boutons ! » Ingénieuse allusion à son nom de Roger (Rogier), à sa paroisse natale de Roziers et à ses armes parlantes, composées de six roses.

Il tint parole. Innocent VI et Grégoire XI, l'un du village de Monts, paroisse de Beyssac, l'autre du château de Maumont, comme son oncle Clément VI, ceignirent la tiare; Birel, le chartreux de Glandier, faillit l'obtenir; Hugues-Roger la refusa. Les Lajugie, du Lonzac; les Selve et les Cipière, de Donzenac; les Laporte, d'Allassac; les Fabri, de Tulle; les Sudre, de Laguenne; les Dumoulin et les Daumar, de Lagarde; les St-Martial, les Roberty, les Besse, les Lestang, les Cros, les Vergne, les Chanac, etc., portèrent la pourpre cardinalice. Un gros volume contiendrait à peine les noms de patriarches, primats, archevêques, évêques, abbés, sortis d'une terre depuis longtemps devenue stérile. Les nations jalouses chantoient: « Credo.... in unam sanctam catholicam et lemovicam Ecclesiam ! » (Joseph ROUX.)

Quand se pauso, l' bouiè, plounchoun en l'aire, s'unto
De vi la gargamelo e s'en va tourna mai.
Les dous bíòus lauroun lins, e l' gazelh de la punto
Dejousterro un quicon que lusìs dins un rai.

La rego flairou bou, — ne partìs la lauseto.
L'ome s'es acatat; — levo uno estatueto
Cuberto de pertout d'un verdet lis e vieu:

Es un brounze rouman, — un pichounet dieus Terme.
Sul' punh del gazalha, pla quilhat, rete e ferme,
Semblo dire: « Tenets coundreit le camp granieu[1]. »

Auguste Fourès.

24 mai 1879.

Quand elle se repose, le bouvier, pichet en l'air, s'humecte — de vin le gosier et part de nouveau. — Les deux bœufs labourent profond, et le coutre de la pointe — déterre un objet qui luit dans un rayon.

Le sillon sent bon, l'alouette s'en échappe.—L'homme s'est baissé; il lève une statuette — couverte des pieds à la tête d'un vert-de-gris lisse et vif :

C'est un bronze romain, un petit dieu Terme. —Sur le poing du laboureur, bien quilleté, raide et ferme, — il semble dire: « Tenez en bon ordre, bien aligné, le champ fécond. »

Auguste Fourès.

[1] Languedocien (Castelnaudary et ses environs). Orthographe montpelliéraine.

BIBLIOGRAPHIE

Les Deux Entrées et Séjours du très-chrétien roi de France en la cité de Vienne, les années 1491 et 1494, publiés d'après les manuscrits de Grenoble, de Montpellier et de Vienne, par le chanoine Ulysse CHEVALIER. — Vienne, Savigné, 1881 ; in-8°, 20 pages.

Le théâtre méridional fut assez florissant au XIVe, au XVe et au XVIe siècle, si l'on en juge par les mentions nombreuses de mystères ou de moralités jouées à Arles, Avignon, Grenoble, Montpellier, etc., que l'on rencontre dans les textes et les livres de cette époque. Les petites villes, les villages même, suivant l'exemple qui leur était donné, contribuèrent à généraliser le goût des exhibitions scéniques. Malheureusement l'idiome local n'était pas le seul à en bénéficier, et des représentations purement françaises ou à peine coupées de rôles dans le *parler vulgaire,* comme le *Mystère de l'édification et de la dédicace de l'église de Notre-Dame du-Puy*, de Claude d'Oléson, comme celui des *Trois Rois* de Jean d'Abondance, notaire royal au Pont-Saint-Esprit[1], en discréditant peu à peu les habitudes dramatiques du moyen âge, ouvrirent la voie, d'abord à la seconde période du théâtre méridional, celle où écrivirent Bonnet et Michaille (de Béziers), Fizes (de Montpellier), les Provençaux Brueys, Tronc de Codolet et Jean de Cabanes, et enfin aux œuvres de Corneille, de Racine, de Molière et de Rotrou.

Le Dauphiné fut, parmi les provinces de langue d'Oc, une de celles où le français prit le plus facilement racine. Une publication de M. Giraud fit connaître en 1848 les frais de composition, de mise en scène et de représentation du *Mystère des trois Doms*[2], les martyrs

[1] Il existe de ce mystère, encore inédit, des copies qui paraissent parfois dans les ventes. Un catalogue de la librairie Jean-Fontaine, à Paris, en mentionnait une, il y a cinq ou six mois :

« 17. Le Joyeux Mystère de Trois Rois, à dix-sept personnages, composé par Jean d'Abondance, bazochien et royal notaire de la ville de Pont-Saint-Esprit ; ms. sur vélin, maroq. bleu, tranch. dor. (*Bozerian*), 100 fr. »

Cet exemplaire a été acheté par la Bibliothèque nationale. Un membre de la Société en a fait prendre une copie, afin de la publier dans la *Revue*.

[2] *Composition, mise en scène et représentation du mystère des trois Doms*, etc., *d'après un manuscrit du temps,* publié et annoté par M. Giraud. Lyon, Perrin, 1848; grand in-8°, 132 pages.

Severin, Exupère et Félicien, patrons de l'église et de la ville de Romans, joué aux fêtes de la Pentecôte de l'an 1509, les 27, 28 et 29 mai. Ce mystère, qui était divisé en trois journées, comprenait environ trois mille vers aujourd'hui perdus, mais qui existaient encore en 1787. Le chanoine Pra, de Grenoble, en fut l'auteur ; il eut comme *coadjuteur* ou, pour parler plus exactement, comme correcteur littéraire de certaines parties de son œuvre, maître Antoine Chevallet, *fatiste* ou poëte de Vienne, qui touchait déjà à l'apogée de sa réputation, et à qui l'on doit le *Mystère de saint Christophe,* représenté à Grenoble en 1527 et imprimé dans la même ville en 1530.

En apportant un nouvel élément à l'histoire du théâtre français parmi les pays de langue d'oc, une des relations publiées par M. l'abbé Chevalier offre aux érudits d'assez nombreux extraits des *histoires* jouées devant Charles VIII, lors de son entrée à Vienne en 1491, mais le silence des narrateurs ne nous permet pas de connaître l'auteur de ces *histoires.* On sait cependant que Chevallet fut chargé de la composition de la pièce représentée en 1494, à l'arrivée du même monarque[1] à Lyon. M. Ch. conjecture que les Viennois utilisèrent ses talents dès 1491 et qu'ils lui confièrent les allégories dont ils voulaient régaler leur royal visiteur. Il est, en effet, vraisemblable de supposer que le fatiste dauphinois dut faire preuve de talent parmi ses concitoyens, avant que les Lyonnais songeassent à le mettre à contribution. L'autorité qui s'attache au savoir de M. Ch. ne peut que fortifier une supposition d'ailleurs tout à fait naturelle.

A. Roque-Ferrier.

[1] C'est la plus ancienne mention connue de Chevallet.

PÉRIODIQUES

Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan, t. XI (1876-1877). — P. 109-183. L'abbé Dupui, *Monographie de la paroisse du Beausset* (Var). Ce travail est intéressant et il a été méthodiquement exécuté. Mais l'auteur se trompe, dès ses premières pages, en disant que le Beausset fut ainsi appelé « parce qu'il faisait partie des terres de la puissante famille des Baux. » Le nom de cette petite ville vient, au contraire, du provençal *baus*, colline, monticule, escarpement ; diminutif. *bausset*. L'auteur rend sa méprise d'autant plus inexplicable qu'il écrit les lignes suivantes à la page 115 : «Le mamelon sur lequel est établi aujourd'hui la ville du Beausset.... non loin de la pointe inexpugnable du rocher du Beausset-Vieux, ce mamelon, dis-je, était une de ces positions avantageuses qui ne pouvaient manquer d'être remarquées. » L'emploi de l'article aurait dû le mettre encore plus en garde contre une erreur déjà démontrée par les formes *Balcetum* (1153), *Baucetum* (1164) et *Baussetum* (1601), où il est difficile de ne pas voir les équivalents bas-latins du provençal *bausset*.

M. D. mentionne, p. 172, « les Gaudes (*Gaou*) de sainte Barbe », et il ajoute que l'auteur en est inconnu, mais que ses vers ne manquent pas de mérite. Ils relèvent probablement de cette catégorie de poésies à demi populaires, à demi savantes, qui, sous le nom de *joies*, sont très-répandues en Espagne, en Catalogne, en Roussillon et dans l'île de Sardaigne. Les romanistes auraient désiré lire ces *gaudes* parmi les pièces justificatives qui terminent le travail de l'auteur. On les chante tous les ans à la fête de sainte Barbe.

P. 185-631. Robert Reboul, *Anonymes, pseudonymes et supercheries littéraires de la Provence ancienne et moderne*. L'auteur avait publié, en 1877 (*Bulletin du Bibliophile* (241-296 et 390-419) une *Bibliographie des ouvrages imprimés en patois du midi de la France et des travaux sur la langue romano-provençale* qui lui valut dans la *Romania* (t. VII, p. 347) une appréciation sévèrement justifiée de M. Bauquier. Le nouveau répertoire de M. Reboul manque de méthode, et les ouvrages qu'il y décrit sont classés, tantôt par l'ordre alphabétique des titres, tantôt par celui des noms d'auteur, confusion qui rend les recherches très-difficiles. Les romanistes y trouveront cependant des indications utiles sur une foule d'ouvrages provençaux, français et languedociens, car — il importe de le remarquer — l'auteur entend parfois le mot de Provence dans son sens le plus général, et l'origine provençale ou

comtadine d'un anonyme absolument français lui vaut presque toujours l'honneur d'une inscription raisonnée.

Nous mentionnerons ici quelques-unes des rectifications que comporterait le travail de l'auteur.

P. 261. La deuxième édition du *Carya Magalonensis*, cette spirituelle supercherie littéraire de Moquin-Tandon, n'a pas été imprimée chez M. Bochone, à Montpellier, — ce nom est totalement inconnu dans notre ville, — mais chez MM. Boehm et Cie.

P. 333. *La Felibresso dóu Cauloun* n'est pas Mme Rose-Anaïs Roumanille, mais Mlle Valère-Martin, depuis Mme d'Arbaud.

L'auteur oublie de signaler le très-remarquable recueil de poésies provençales que cette dame publia en 1863 sous le titre: *lis Amouro de ribas*. Avignon, Roumanille; in-8o, XXX-312 pages.

P. 338. M. R. parle des poésies provençales de Moquin-Tandon. Lisez «montpelliéraines», en dépit des modifications orthographiques qu'elles subirent dans l'*Armana prouvençau*. Aux recueils où l'on peut trouver des vers de l'auteur du *Carya Magalonensis*, il faut ajouter le t. V (p. 693-695) des *Mémoires de la Société des lettres de l'Aveyron* (pièces justificatives des *Proverbes patois* de M. Duval), et *li Nouvè de Micoulau Saboly, em' uno charradisso de F. Mistral, segui d'un pau d'aquéli de l'abat Lambert emai d'aquéli di troubaire mouderne* (Avignon, Aubanel, S. D., in-12), où se lit, p. 116, le noël charmant de la *Catarineta:*

Et d'ount te vèn toun èr tant viéu,
Catarineta,
Catarineta? ..
Et d'ount te vèn toun èr tant viéu,
Catarineta dóu bon Diéu[1]?

P. 342. L'*Almanach du Sonnet*, publié à Aix sous la direction de M. A. de Gagnaud (Léon de Berluc-Perussis), compte non pas un seul, mais quatre volumes (années 1874, 1875, 1876 et 1877). Les dialectes de la Provence et du Languedoc y sont représentés par plus de quatre-vingts sonnets.

P. 363. Nous citerons en entier l'article consacré au roman de *Pierre de Provence et de la belle Maguelone:*

« Un poëte provençal, Bernard de Trevies, avait composé sur ce héros un poëme qui n'a pas été publié (Raynouard, *Poésies des Troubadours*, t. II, p. 317), mais qui, mis en français, a eu de nombreuses éditions. Voyez Brunet, *Manuel du libraire*, 5e édition, t. IV, col. 643 à 648. Barbier, *Dict. des anon.* Il paraîtrait que l'œuvre originale re-

[1] Ce noël se trouve peut-être aussi dans l'*Armana prouvençau* de 1857. Je ne puis vérifier le fait.

monterait au XIVe siècle et que Pétrarque n'y serait pas étranger. C'est l'avis de Barbier. »

Il ne devrait plus être permis d'écrire d'aussi singuliers à-peu-près, lorsqu'il s'agit d'une des œuvres les plus agréables de la littérature méridionale.

P. 506. L'auteur demande si Le Sage ne serait pas l'auteur du *Proucez de Carmentran*. On ne trouve rien dans les *Folies* qui soit de nature à autoriser une semblable supposition.

A. Roque-Ferrier.

Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan. T. XII (1879-1880), XVI-456 p., l'abbé J.-H. Albanés, *le Couvent royal de Saint-Maximin, en Provence, de l'ordre des frères Prêcheurs, ses prieurs, ses annales, ses écrivains, avec un cartulaire de quatre-vingt-cinq documents inédits.* « La ville de Saint-Maximin, dit l'auteur, p. 1, doit son existence à l'église et aux reliques de sainte Marie-Madeleine, qui ont groupé autour d'elles les habitants des plaines voisines, et, en y attirant de toutes les parties du monde d'innombrables pèlerins, lui ont donné une célébrité hors de proportion avec sa population et son importance... » Le travail que M. l'abbé A. consacre à Saint-Maximin et à ses prieurs n'est pas un des moins importants qui aient paru depuis quelques années dans les départements du Midi, et ses pages apportent beaucoup d'éléments nouveaux à l'histoire religieuse et artistique du Var. « Tous les écrivains qui ont eu à s'occuper de l'église de Saint-Maximin et se sont demandé quel était l'architecte qui avait bâti ce temple, le premier parmi les monuments de la Provence, ont été contraints de s'avouer impuissants à satisfaire... la légitime curiosité de leurs lecteurs.... » Les recherches de M. A. lui ont fait découvrir le nom de cet architecte, Jean Baudici, qui avait élevé quelques années auparavant le palais des Comtes de Provence à Aix[1]. Dans les notes de son travail, M. A. cite parfois des fragments en langue d'oc, entre autres, p. 233, un reçu d'Antoni Rozen, — un second nom jusqu'ici ignoré, — à qui l'on doit les curieuses peintures de l'autel du Crucifix à Saint-Maximin : « ┼ Jesus. A di 14 octobre [1520], io Antoni Rozen, pintre, confessi d'aver, receudo[2] da[3] Monsur lo prior de San Maximin

[1] Ce palais a été démoli à la fin du dernier siècle.

[2] *Sic.*

[3] *Da* pour *de*, forme en vigueur sur certains points de l'ancien comté de Nice. Raynouard et Honnorat ne l'avaient pas mentionnée. M. Mistral vient de lui donner place dans son *Dictionnaire*. Elle se rencontre sporadiquement dans *la Vida de sant Honorat* de Raymond Féraud :

cinque scus dal solel, in diminucion de major suma, per la pintura e dauradura del retaule del Crucifix. Et, par milior cautela, io li fazi[1] la present podiza[2] de ma man propria. Ita est, Antoni Rozen, pintre (*Arch. des B.-du-Rh.*, p. 718[3].)

La principale contribution que le livre de M. A. apporte à la littérature provençale consiste en diverses indications sur la *Scala Cœli*, écrite entre les années 1322 à 1330, par Jean Gobi le jeune, et dédiée à Hugues de Couloubrières, prévot de l'église d'Aix. Cet ouvrage qui a été imprimé plusieurs fois au XVe siècle, à Lubeck, Ulm et Stras-

Comandamentz fom fatz tantost *da* part lo rey (IIe chapitre).
Amtant el vi venir *da* l'autra part son frayre (Xe ch.).
Qu'en aut cridavan *da* totz latz (LXXXVe ch.).
Qu'estay sus en la brasá, qu'era grant *da* toz las (LXXXVIe ch.)

P. 7, 24, 135 et 137 de l'édition de M. Sardou.

[1] Cf. une forme céveno-alaisienne :

Moussu trovo, bélèou, qué lou *fasé* langui,

dans *lous Jardignès* de M. Paul Félix. Alais, Martin, 1879; in-8o, p. 40.

[2] Manque au *Lexique roman* de Raynouard, qui donne seulement *polissia*, police, engagement, contrat. Honnorat mentionne le substantif *podissa*, quittance, mais en le classant dans le vieux langage. Il est probable que cette forme existe encore, car la mutation de l'*l* en *d* n'est pas inconnue en Provence. J'ai pu constater, dans un poëme inédit sur l'histoire du patriarche Joseph, donné à la bibliothèque de la Société par M. Maurice Faure, la forme *paraudo* pour *paraulo:*

O *paraudo* ben amaro
Qu'entendes d'aquelle enfans (1re part., str. 43).

Lou pero vesen la raubo
Coumencet á si ploura,
Disent aquesto *paraudo* (1re p., str. 51).

Noun cresi pas la *paraudo*
Que venés me dire eissi (4e p., str. 15).

Des indications écrites sur les marges de ce poëme permettent de supposer qu'il a été composé, ou tout au moins transcrit, pendant le XVIIIe siècle, à Rians, petite ville du département du Var. Cela ne nous éloigne guère de Saint-Maximin.

On dit à Montpellier *dintrà* et *lintrà* (entrer), *daissà* et *laissà* (laisser), *escedent* et *escelent* (excédant), etc. Notre *r* se changeant, comme on sait, en *d*, *araire* (charrue) et *aramoun* (aramon, espèce de raisin), sont prononcés *adaide* et *adamoun*, qui, à leur tour, deviennent souvent *alaide* et *alamoun*. Cf. encore *dentillos* pour *lentillos* et *densouol* pour *lensouol*, dans le *Dictionnaire* rouergat de feu M. l'abbé Vayssier.

[3] Il est appelé Antoine le Vénitien dans un autre document. Son origine italienne peut être présumée jusqu'à nouvel ordre.

bourg, mais qui est aujourd'hui à peu près inconnu, est un recueil d'exemples moraux, de récits et d'extraits des Pères, des historiens, des philosophes et des poëtes, qui ont pour but de porter à la pratique de la vertu. « On y rencontre un certain nombre de moralités tirées des fabulistes....le Corbeau et le Renard, le Singe priant le Renard de lui céder un morceau de sa queue, le Loup qui se fait ermite, l'Ane essayant de voler, la Révolte des membres contre l'estomac, le Lion et le Rat, l'Aigle composant sa cour, la Guerre des oiseaux et des animaux, le Cerf se mirant dans la fontaine, le Loup et le Chien, le Corbeau paré des plumes des autres. La gracieuse fable de *la Laitière et le Pot au lait* y est tout au long....[1] » Quoique cet ouvrage soit rédigé en latin, quelques-unes de ses pages montrent que l'auteur s'est parfois souvenu de son origine méridionale, circonstance qui nous a valu un certain nombre de phrases et de vers qu'il serait intéressant de réunir dans un opuscule spécial. « Ainsi, après avoir raconté l'histoire de celui qui avait donné son bien à ses enfants, et qui, méprisé par eux, avait dû simuler, pour en obtenir un meilleur traitement, qu'il possédait encore un grand coffre rempli d'or...., il termine en disant qu'à sa mort on n'y trouva que de lourdes pierres et un marteau sur lequel était écrit :

D'aquest martel aiat lo cap trussat
Qui per sos filz sera deseretat. [2] »

[1] La *Scala Cœli* contient aussi une version de *l'Ange et l'Ermite,* légende religieuse qui, partie d'une source hébraïque, s'est transformée en une multitude de textes, pour trouver sa dernière expression dans le *Zadig* de Voltaire.

M. le docteur Noulet a publié ici même (*Revue*, 3e série, IV, 261) la version méridionale de cette légende, telle qu'on la lit dans *lo Doctrinal de Sapiensa en lo lengatge de Tholosa;* Toulouse, 1504, in-fol. Il serait utile de la comparer à celle de Jean Gobi et de constater les affinités qui peuvent exister entre l'une et l'autre.

On trouvera quelques indications sur la dernière dans l'excellent travail de M. Gaston Paris sur *l'Ange et l'Ermite* (*Revue politique et littéraire de la France et de l'étranger,* 13 novembre 1880. Paris, Germer-Baillière, in-4°).

[2] On pourrait voir ici le verbe *trucat,* frappé, si *trussat,* écrasé, broyé. ne donnait un sens plus énergique et mieux en rapport avec la douleur du père, devenu la victime de l'ingratitude de ses enfants.

Me sera-t-il permis de signaler à cette occasion une devise languedocienne inscrite sur le marteau qui figure comme armes parlantes dans la marque d'imprimeur de la maison Martel, de Montpellier, la plus ancienne de cette ville :

May servis,
May lusis.

Avant de s'établir à Montpellier, en 1692, les Martel imprimaient à Béziers dès 1628.

Plus loin, on rencontre un sortilége à signaler à ceux qui étudient les superstitions populaires :

Lo cap ti dol
E dolre no ti sol;
Dol li venga
Qui ben ti vol.
5 Vai à ta mayre
E fara-t'en
E trante dyables
[Ti] portaran.

Ces huit vers ont leur intérêt, car ils constituent, à ma connaissance, le plus ancien exemple d'un sortilége populaire en langue d'oc. Traduire un texte semblable est une entreprise d'autant plus téméraire, que l'on peut se demander si *mayre* a ici le sens de *mère* ou celui de siége, lieu où se tient habituellement le mal qu'il s'agit d'exorciser.

Sous le bénéfice de cette observation, on pourrait hasarder la version suivante :

« La tête te fait mal — et n'a pas coutume de te faire mal.— Que la douleur lui vienne — à celui qui te veut du bien ! — Va à ta mère (ou bien *à l'endroit où tu gis,* ou *à ta matrice*) — et elle t'en fera (?) — et trente diables — te porteront. »

Les deux premiers vers semblent s'adresser au malade, tandis que le troisième et le quatrième contiennent une malédiction à l'égard de la douleur de tête [1].

Peut-être serait-il bon de corriger [*ti*] *portaran* en [*t'em*]*portaran*.

Jean Gobi, d'Alais, oncle du précédent et prieur de Saint-Maximin de 1304 à 1328, est l'auteur des *Miracles de sainte Marie-Madeleine*, ouvrage en latin sur lequel M. A. donne d'utiles indications, d'après un manuscrit qui appartient aujourd'hui à M. le marquis de Clappiers. Ce manuscrit comprend trois appendices ajoutés après coup. Le deuxième est presque exclusivement composé de poésies latines, et, parmi celles-ci, il s'en trouve une en provençal, dont le Père Reboul a publié seulement huit vers dans son ouvrage sur la Madeleine [2],

[1] Nous aurions voulu pouvoir contrôler le texte de Jean Gobi sur l'imprimé. Malheureusement la ville de Montpellier ne possède aucune des éditions de la *Scala Cœli*. M. A. lui-même ne paraît pas les avoir connues, car il cite ce sortilége d'après le manuscrit 3506 de la Bibliothèque nationale, et il ajoute que le copiste n'en avait pas compris le sens : *Supplico lectori ut melius ista intelligat, quia non intelligo, nec quo ydiomate dicta fuerint.*

[2] *Le Pélerinage de Saint-Maximin et de la Sainte-Baume,* etc. Aix, Charles Nemos, 1662; in-24, 214-45 pages. La première édition de cet ouvrage

mais sans indiquer qu'elle avait été traduite librement du latin, particularité qui ressort de la comparaison qu'en a faite M. A. avec la quatrième pièce d'un des appendices du manuscrit de Clappiers.

Le Père Reboul n'est pas le seul qui ait parlé de cette poésie, car le Père Gavoty[1] a reproduit à son tour la citation du *Pélerinage de Saint-Maximin*, en la diminuant, il est vrai, d'un vers. Elle doit aux idées qui y sont exprimées une élévation que son allure décousue, ses répétitions et ses chevilles, ne lui enlèvent pas tout à fait.

Sans en avoir fait un texte irréprochable, la version de M. A. a notablement amélioré celles de Reboul et de Gavoty :

Aquest luoc glorios d'esta confession
Es de tan gran vertut e de devocion,
Que nuls comtes, ni reys, ni autres principat
Non sa ausa entrar, tant i es loc[2] sagrat,
Am nulhas armaduras, tro que sia desarmat.
E quant es desarmat, am gran contricion,
Puesca entrar e am devocion
Pregar la Magdelena,
Que fon de vertus plena,
Li acabe perdon e vera penedensa
Aysi con fes a[i]ssi[3], so es nostra cre[e]nssa.
Nulha dona que sia, per ninguna santesa,
Per riquesa que aiha, ni per nulha noblesa,
Ni petita ni grans, sayns non deu entrar.
Aysso Sant Maximin mot manda esquivar.
E si nulha la intra, perdra en aquelh an
Lo mielh amic que ayha, o penra mot gran dan
Aquest luoc d'esta vila, on jac li Magdalena,
A nom Sant Maximin, e es vileta plena ;
Et en l'arciviscat d'Ax, sitat sa Durensa.
Qui à la Magdalena ven am grand confisansa
A cent jorns de perdon, quascun jorn, ses dubtansa[4].

parut en 1661, sous le titre de l'*Histoire de la Vie et de la Mort de sainte Marie Madeleine,* que M. A. « s'abstient de rapporter intégralement, ne l'ayant que de seconde main. »

[1] *Histoire de sainte Marie Magdeleine, divisée en quinze chapitres,* etc. Marseille, chez la veuve de Henry Martel, 1701; in-12, 144 pages. Elle a eu, comme celle du Père Reboul, un grand nombre d'éditions.

[2] On lit *luoc* aux vers 1 et 18.

[3] [Il faut rétablir *assi,* c'est-à-dire *a si* = à soi (à elle-même)]. C. C.

[4] P. 411-412. Les deux derniers vers de cette inscription rappellent involontairement celles qui, d'après le *Dictionnaire de la Provence et du comté*

« Il serait difficile de nier, ajoute M. A., que nous ayons là la véritable inscription placée, dès l'origine, à l'entrée de la confession de sainte Madeleine. On sera convaincu qu'elle appartient au commencement du XIVe siècle, si l'on considère qu'elle annonce seulement l'indulgence de cent jours accordée par Boniface VIII, indulgence qui dès l'année 1343, fut augmentée par le pape Clément VI. »

On ne connaît ni le nom de l'auteur latin, ni celui de son traducteur provençal. L'un et l'autre, — si tant est que les deux textes ne soient pas l'œuvre d'une même personne, — appartenaient probablement au couvent de Saint-Maximin et à l'ordre qui l'occupait.

Le cartulaire de documents inédits qui devait accompagner le travail de M. A. a dû, faute de place, être renvoyé au treizième volume de la *Société d'études scientifiques et archéologiques* de Draguignan.

A. Roque-Ferrier.

CHRONIQUE

Livres donnés à la Bibliothèque de la Société.— Alart (B.-J.): Documents sur la langue catalane des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne. Paris, Maisonneuve et Ce, 1881; in-8°, 236 pages ;

Azaïs (Gabriel): Amfos de Balbastre, retipe d'un conte rouman. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-8° 12 pages;

Bladé (Jean-François): Poésies populaires en langue française, recueillies dans l'Armagnac et l'Agénais. Paris, Champion, 1879; in-8°, xii-132-12 pages (don de M. le Ministre de l'Instruction publique);

Venaissin (Marseille, Mossy, 1786) se lisaient dans la coupe du roi René. La première était ainsi conçue :

Qu ben beura
Dieu veira.

La seconde, qui, de même que la première, était en lettres d'or, ajoutait :

Qu me beura de tota son halena
Veira Dieu e la Madelena.

Au fond de la coupe se trouvaient, en effet, l'image de Jésus-Christ et de la Madeleine.

Ces vers étaient-ils un jeu d'esprit, ou bien faudrait-il y voir quelque chose du naturalisme mystique qui perce souvent à travers les banquets des félibres ?

La coupe existait encore au XVIIe siècle, dans la collection d'un amateur d'Aix-en-Provence.

Les deux inscriptions précitées ont été l'objet d'une note (*Armana prouv.* de 1867, p. 66) et M. Mistral les a citées en 1878 dans le discours qu'il prononça à Montpellier, au moment où il remettait à M. de Quintana la coupe que les félibres de France offraient aux félibres d'Espagne.

Eys (J.-W.-J. van): Grammaire comparée des dialectes basques. Paris, Maisonneuve, 1879; in-8o, XII-536 pages (don de M. le Ministre de l'Instruction publique);

Fabre (Albert): Histoire de Caussignojouls (arrondissement de Béziers), avec une notice géologique par M. Paul de Rouville et une notice sur la Flore par M. Sabatier-Désarnaud. Nimes, Clavel-Ballivet, 1881; in-8o, 32 pages;

Fabre (Albert): Histoire de Mèze (arrondissement de Montpellier), avec une notice géologique par M. Paul de Rouville et une notice sur la Flore par M. Barrandon. Nimes, Clavel-Ballivet, 1881; in-8o, 144 p.;

Gaidan (Jean): lou Carret de Nimes (cycle carlovingien), dialecte des bords du Rhône et des félibres d'Avignon. Nimes, Clavel-Ballivet, 1880; in-8o, 8 pages;

Gazier (A.): Lettres à Grégoire sur les patois de France (1790-1794), documents inédits sur la langue, les mœurs et l'état des esprits dans les diverses régions de la France, au début de la Révolution, suivis du rapport de Grégoire à la Convention et de lettres de Volney, Merlet-Laboulaye, Pougens, Domergue, etc., avec une introduction et des notes. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1880; in-8o, 354 pages (don de M. le Ministre de l'Instruction publique);

Guillaume (l'abbé Paul): le Langage de Savines au milieu du XVe siècle (1442). Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-8o, 16 pages;

Luchaire (Achille): Etudes sur les idiomes pyrénéens de la région française. Paris, Maisonneuve, 1879; in-8o, XII-374 pages et carte (don de M. le Ministre de l'Instruction publique);

Mistral (Frédéric): lou Tresor dóu Felibrige, ou Dictionnaire provençal-français. Aix, Remondet-Aubin, 1879-1881; t. I (livraisons 1 à 20 inclus), IV-800 pages (don de M. le Ministre de l'Instruction publique);

Rampal (J.): leis Councerts Favettos. Marseille, Arnaud et Ce, S. D.; in-8o, 4 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Robert (E.): les Nervis en partido de casso, poésie provençale, en deux parties. Marseille, Arnaud, S. D.; in-8o, 16 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Thouron (V.-Q.): Une pastorale et un dialogue en vers provençaux, avec la traduction en regard. Toulon, S. D.; in-8o, XVI à XLVIII pages (don de M. le vicomte de Vallat);

V[estrepain] (L.): Cansou burlesquo et fantastiquo. [Toulouse], Lagarrigue, S. D.; in-8o, 4 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Vizanti (A.): Fragment din istoria civilisatiunei Romanilor. Veniamin Costaki, mitropolit Moldovei si Sucevei, Epoca, Viatia si operile sale. 1768-1846. Jasi, Tipo-litografia Buciumului Roman, 1881; in-8o, 168 pages;

Six journaux renfermant des indications sur la littérature méridionale, donnés par MM. V. Alecsandri (1), A. Arnavielle (1), Roque-Ferrier (3) et l'abbé Joseph Roux (1).

Le gérant responsable : Ernest HAMELIN.

Montpellier, Imprimerie centrale du Midi. — Hamelin frères.

DIALECTES ANCIENS

LES MANUSCRITS PROVENÇAUX DE CHELTENHAM

I

UN NOUVEAU CHANSONNIER PROVENÇAL

Additions

Depuis la publication de notre première notice, nous avons pu nous procurer la copie de quelques passages des biographies contenues dans le Chansonnier de Cheltenham, que nous soupçonnions devoir apporter de nouveaux renseignements à l'histoire littéraire des troubadours; nous les publions ici sans commentaire. Le passage qui concerne *Peire Vidal* doit être rapproché du n° XXIII de Mahn; il donne le nom de deux amis intimes de ce troubadour, et quelques variantes intéressantes. Il y a également des détails curieux dans les biographies de Bernard de Ventadour et de Folquet de Marseille. Cette dernière contient en propre une analyse de l'appel à la croisade contre les Maures et la *raso* de la pièce *Uns volers outracuidaz.*

PEIRE VIDAL[1] (*fol.* 21, *r°, col.* 2)

. . . . . .

Per la mort del bon comte Raimon de Tolosa, Peire Vidals s' esmarri molt es det gran tristessa e vestis[2] de negre; e taillet las cozas[3] e las aureillas a totz los sieus cavals, et a si et a totz los sieus servidors fez raire los cabeils de la testa; mas las barbas ni las onglas no se feiren taillar. Mout anet longa sazon a lei de fol e d'home dolen. Et avenc se en aqella saison q'el anava enaissi dolens qel reis Amfos d'Aragon venc en Proensa, e venguen con lui Bascols Romeus, en Martis dau

[1] Ce passage termine la *Vie* de Peire Vidal et vient dans le ms. après la dixième pièce citée par le premier vers : *Cant hom honratz torna en gran paubrieira* (*Revue,* juin 1881, p. 281, l. 2). Les articles de Bernart de Ventadour et de Folquet de Marseille, qui suivent immédiatement, sont reproduits ici *in extenso,* sans égard au peu que nous en avons déjà donné. Le tout est la copie ininterrompue des fol. 21, r°, col. 2 à 23, r°, inclusivement du ms., moins la valeur des quatre premières lignes de la page 282 de la *Revue,* et doit prendre la place de la page 281, dont les deux premières lignes seulement sont à conserver.

[2] Ms. *vestif.*

[3] Ms. *cazas.*

Carret, en Michelz de Lusia, en Fas d'Antilon, en Guillems d'Alcalla, en Albertz de Castelveill, en Raimons Gauzerans de Pinos, en Guillems Raimon[s de Mon]cada, en Arnautz de Castelbon, en Raimons de Zeviera. E trobeiren Peire Vidal(s) enaissi tris e dolens et enaissi appareillat a lei de dolen(s) e de fol. E lo reis lo preget, e tot li soi baron, e Bascols Romeus e 'n Guillems d'Alcalla qu'eren sei amic special, que s'entendion molt en chansos, q'el se degues alegrar e chantar e laissar la dolor el vestir(s) [negre], e q'el degues far una chanson q'eill portessen en Aragon. Tan lo preget lo reis e li seu baron qeil dis d'alegrar se e de laissar lo dol e de far chanson.

Et el si amava la Loba del Puoinautier, e madomna Stephania de Son q'era de Sardaigna, et aras de novel s'era enamoratz de madompna Roembauda de Bioil q'era moillier d'en Guillem Rostaing, q'era seignor de Bioil. Biols si es en Proensa, en la montaigna qe part Lombardia e Proensa. La Loba si era de Carcases, si con vos ai dic en autre loc, e Peire Vidals si se fasi' appellar Lop per ella, e portava armas a lob; et en la montaigna si se fez cassar als pastors con los mastins e con los lebriers, si con se cassa lop, et en la montaigna el vesti una pel de lop per semblar lop. Don li pastors con lor cans lo casseren el bateren si qel en fo portatz per mort al alberc de la Loba. El maritz lo fez medegar[1] e guerir.

E si con vos ai comensat a dire de Peire Vidal, el promes al rei(s) et al[s] barons de chantar e de far chanson. El reis fez far armas e vestirs a si et a Peire Vidal, e vestì se e s'agenset, e fez aqesta chanson qe diz: *De chantar m'era laissat Per ira e per dolor.*

Bernartz de Ventador (*f°* 21, *v°*, *col.* 1)

Bernartz de Ventador si fo de Lemoisin, d'un chastel de Ventador, de paubra generation, fils d'un sirven e d'una forneyeira, si con dis Peire d'Alvergne[2] de lui en son chantar, quan dis mal de totz los trobadors: *Lo terz Bernartz de Venta-*

[1] Le manuscrit ajoute *e bainhnar*; mais ces mots sont annulés par des points placés sous chaque lettre.

[2] Ms. *dal vergne.*

dor[*n*], *Q'es meindre d'en*[1] *Borneil un dorn,* [*Mas*] *en son paire ac bon sirven, Qe portava des arc d'alborn*[2], *E sa mair' escaudaval forn, El paire dusia l'essermen.* Mas de qi q'el fos fils, Dieus li det bella persona et avinen e gentil cor, don fo el comensamen gentilessa; e det li sen e saber e cortesia e gen parlar, et av(e)ia sotilessa et art de trobar bos motz e gais sons. Et enamoret se de la vescomtessa de Ventador, moillier de so seingnor. E Dieus li det tant de ventura per son bel captenemen e per son gai trobar q'ella li volc ben outra mesura, qe noi gardet sen ni gentilessa ni honor ni valor ni blasme, mas fugi son sen, e seget sa voluntat, si con dis n'Arnautz de Maruoil : *Consir*[3] *lo joi et oblit la foudat, E fuc mon sen, e sec ma voluntat;* e si con dis Gui d'Uisel : *Q'enaissi s'aven de fin aman Qel sens non a poder contral talan.* Et el fo honoratz e presiatz per tota bona gen, e sas chansos honradas e grasidas, e fo vesuz et ausiz e receubuz mout volontiers, e foron li faich grand honor et gran don, et anava en gran arnes et en gran honor. Mout duret lor amors longa sason enans qel vescoms sos maritz s'en aperceubes. E qan s'en [fo] aperceubut, mout fo dolens e tris. E mes la vescomtessa soa moillier en gran tristessa et en gran dolor, e fez dar cumjat a Bernat de Ventador q'el issis de la sua encontrada. Et el s'en issi, e s'en anet en Normandia a la Dukessa q'era adonc domna dels Normans, et era joves e gaia e de gran valor e de prez e de gran poder, et entendia mout en honor et en prez. Et ella lo receub con gran plaiser e con grant honor e fo mout alegra de la soa venguda e fetz lo seignor e maistre de tota la soa[4] cort. Et enaissi con el s'enamoret de la moillier de so seignor, enaissi s'enamoret de la duchessa et ella de lui. Lonc temps ac gran joia d'ella e gran benanansa, entro q'ella tolc lo rei Enric d'Angleterra per marit e qe lan mena outra lo bras de(l) mar d'Angleterra, si q'el no la vi mai ni so mesatge, don el puois de duol e de tristessa qe ac de lei si se fetz monges en l'aba[d]ia de Dalon, et aqui persevera tro a la fin.

[1] Ms. *dun*.

[2] Ce vers, d'ailleurs corrompu, se lit ordinairement : *Per traire ab arc manal d'alborn*.

[3] Ms. *confir*.

[4] Ms. *sai*.

1. Non es meravilla s'ieu chan.
2. Bel m'es q'eu chant en aqel mes.
3. Ara non vei luzir soleill.
4. Ab joi mou lo vers el comenz.

Bernartz de Ventador si ama[va] una domna gentil e bella, e si la servi tant e la honret q'ella fetz so q'el volc en dics et en faichs. E duret longa sason lor jois en leieutat et[1] en plasers; mas puois cambiet voluntatz a la domna q'ella volc autr'amador. Et el o saup, e fo tris e dolens, e creset se partir d'ella; car mout l'era greus la compaignia del autre. Puois s'en penset, con hom vencus d'amor, qe miels li era q'el agues en leis la meitat qe del tot la perdes; puois, cant era davan lei, lai on era lautr'amics e l'autra gens, a lui era semblans q'ella guardes lui plus qe tota l'autra gen, e maintas ves descresia so qe avia cresut, si con deven far tuit li fin amador, qe non deven creser so qe vesen[2] dels oils qe sia faillimenz a soa domna. Don Bernatz de Ventador si fez aqesta chanson qe dis: *Ar m'aconseillaz, seignor*[3].

5. Ar m'aconseillaz, seignor.
6. Can vei la lauzeta mover.
7. A tantas bonas chansos.
8. En consirier et en esmai.
9. Tant ai mon cor plen de joia.
10. Lonc temps a qu'ieu non chantiei mai.
11. Per descobrir lo mal pes el consire[4].
12. Conort era sai eu ben.
13. Pos mi preiatz, seignor.
14. Lo gen temps del pascor.
15. Ben m'an perdut en lai ves Ventadorn.

[1] Ms. *en?*

[2] Ms. *ne sen.*

[3] [Cette *raso*, qui manque dans toutes les éditions et sans doute aussi dans les autres mss. (du moins n'a-t-elle été jusqu'à présent signalée nulle part), ne nous en apprend malheureusement guère plus que la chanson elle-même sur ce nouvel (et dernier?) objet de l'amour de Bernard. On aurait voulu savoir le nom de la dame qui put inspirer à notre tendre et délicat troubadour des sentiments si peu dignes de lui. Peut-être était-ce la même, comme Fauriel et d'autres l'ont conjecturé, que cette dame de Narbonne à laquelle est adressée la chanson: *La dousa votz ai auzida.* — C. C.]

[4] Ms. *pel el confire.*

16. Can vei la flor l'erba vert' e la fueilla.
17. Lancan vei la fueilla.
18. Estat ai com hom esperdut[z].
19. Can par la flor[s] jostal vert fuo(e)ill.
20. Can l'erba frescal fueilla par.
21. Lo rossignols s'esbaudeja.
22. Tuit sil qem preion q'eu chan.
23. Ja mos chantars non m'er[1] honors.
24. Lancan vei per miei la landa.
25. Bel m'es cant eu[2] vei la broilla.
26. Pel dous chant qel rossignols fai.
27. Amors, e qeus es vejaire.
28. Jes de chantar nom pren talan[s].
29. Lo temps vai e ven e vire.
30. Amors enqueraus[3] preiera.
31. Bem cugei de chantar sofrir.
32. Chantars non pot gaires valer.
33. Cant l'aura douza venta.
34. Quant la vert fueilla s'espan.
35. En abril qan vei verdejar[4].
36. La douza voiz ai auzida.
37. Cant la fueilla[5] sobre l'arbre[6] s'espan.

FOLQUET DE MARSCEILLA (*f*° 22, *r*°, *col.* 1)

Folquet de Marsceilla si fo de Marceilla, fils d'un me[r]cadie qe fo de Genova, et ac nom seir Amfos ; e qant lo paire muric, sil laisset molt ric d'aver. Et el entendet en pretz et en valor, e mes se a servir als valens barons et als valenz omes et a brigar com lor et a dar et a servir et a venir et anar. E fort fo graçitz et onraz per lo rei Richart e per lo comte Raimon de Tolosa e per en Baral, lo seu seignor de Marceilla. Molt trobava ben e molt fo avinenz om de la persona ; et entendet se

[1] Ms. *mei.*
[2] Ms. *del meschaut ou.*
[3] Ms. *en que a tans.*
[4] [Cette pièce a été publiée par Raynouard, ainsi que celle qui porte le n° 37, sous le nom de B. de Ventadour. Mais M. Bartsch attribue la première à Peire Bremon lo tort (*Grundriss,* 331, 1), la seconde à Gaucelm Faidit (*ibid.,* 167, 49), sur l'autorité de mss. à peu près égaux en nombre à ceux qui la donnent à B. de Ventadour. — C. C.]
[5] Ms. *fusilla.*
[6] Ms. *al arbre.*

en la muiller del sieu seignor en Baral, e pregava la e fasia sas chansos d'ella. Mas anc per precs ni per chansos noi poc trobar merce q'ella li fezes nuill ben en dreit d'amor, per qe totz temps se plaing d'amor en soas chansos. E avenc si qe la domna muric, et en Barals lo maritz d'ella el seingnor de lui, qe tant li fasia d'onor, el bons reis Richartz, el bons coms Raimo[n]s de Tolosa, el reis Amfos d'Arago, don el per tristesa de la soa[1] domna e del[s] princes qe vos ai diz abandonet lo mon, e si s'en rendet a l'orde de Sistel cum sa muiller e cum dos fillz qu'el avia. E si fo faichs abas d'una richa abadia q'es en Proensa, qe a nom lo Torondet; e puois el fo faichs evesqes de Tolosa e lai el muric.

Folqetz de Marceilla si ama[va] la muillier d'en Baral so seingnor, madomna n'Alaïs de Roca Martina, e chantava d'ella e fasia(s) soas chansos e guardava s'en mout c'om nol saubes, per so q'ella era moillier de so seingnor, qar li fora[2] tengut a gran felonia. E la domna si sofria sos pretz e sas chansos per la gran lausor q'el fasia d'ella. En Barals si avia duas serors de gran prez e de gran valor. La una avia nom na Laura de Saing Jolran, l'autra avia nom na Babilia de Ponteves. Andoas e(n)staven con en Baral. En Folqetz avia tan d'amistat(z) com amdoas qe semblans era q'el entendes en qualquna per amor. Et madomna n'Alaïs si creset q'el a na Laura entendes e qeil volgues ben, e si l'en cuset; e sil fon dit per mantz cavalliers e per mantz d'autres omes, si q'ella li det comjat, qe no volia plus son prec ni sos diz, e qe se penes de na Laura, e qe de leis non esperes mais bens ni onor. Folqetz fo molt tristz e dolens quant sa domna l'ac dat comjat, e laiset solaz e chant errire ; et estet longa saison e gran marimen, plainnen se de la desaventura qeil era venguda, q'el perdia sa domna qe amava mais qe ren del mon per leis a cui el no volia ben si no per cortesia, e sobr' aqel marimen el anet veser l'emperariz[3], la moillier q'era d'en Guillem de Montpellier, qe fo filla de l'emperador Manuel, qe fo maestres e caps e guiz[4] de tota valor e de totz esegnamenz e de tota cortesia. E recla-

[1] Ms. *son.*
[2] Ms. *fom.*
[3] Ms. *le petariz.*
Ms. *gez.*

me[t] se ad ella de la desaventura qeil era venguda, et ella lo comforta fort el preget q'el nos degues marir ne disesperar, e q'el per la sua amor deges chantar e far chanson; dont el per lo prec de l'emperairiz si fez aqesta cha[n]son qe dis: *Tan mou de cortes(i)a rason Mos cantars que noi puosc faillir.*

1. Tant mou de cortesa rason.
2. Amors, merce, non moira tan soven.
3. Mout i fes gran pechat amor[s].
4. A pauc de cantar nom recre.
5. Ben an mort mi e lor.
6. S'al cor plagues ben fora oimais sasos.
7. Tan m'abellis l'amoros pensamenz.
8. Chantan volgra mon fin cor descobrir.
9. Per Dieu, amors, ben sabetz veramen.
10. Chantars mi torn' ad afan.

Apres non gaire lonc temps qu'en Folqet fo caseguz en ira et en dolor de la domna qe se fo anada e partida de Monpellier, en Barals lo seus seingnor de Marceilla, lo cal el amava plus q'om del mon, muri, don li dopleren las greus dolors q'el avia de la muillier d'en Baral so seingnor q'era morta, e de la emperariz qe s'en era anada: e fetz aqest plainch que dis: *Si con sel q'es tan grevatz Del mal qe non sen dolor, Non sent ira ni tristor.*

11. Si con sel qu'es tan grevatz.
12. Si tot mi sui a tart aperce[u]butz.
13. En chantan m'aven a membrar.
14. Meravil me con pot nuls hom çantar.
15. A qan gen venz et ab qan pauc d'affan.
16. Greu fera nuls hom faillensa.
17. Ja nos cug hom q'eu camge mas çansos.

Quant lo bons reis Anfos de Castella fon estatz desconfitz per lo rei de Maroc, lo cals era appellaz Miramamolin, elli ac to[l]ta Calatrava e Salvaterra e[l] castel de Donans, si fo grans dolors e grans tristessa per tota Espaina e per totas las bonas gens qe o ausiren, per so qella crestiantatz era estada desonrada e per lo gran dan qel bons reis de Castella era estatz desconfiz e avia perdudas de las soas terras. E soven in-

traven en [lo] seu regne raubar e bresar[1] et aisaillion a Toleta, don lo bons reis Anfos mandet sos mesages al papa qel degues far socore, et als baros del regisme de Fransa e del regisme d'E[n]gleterra, et al re d'Aragon[2] Anfos, et al conte de Tolosa. En Folqetz de Marceilla, q'era mout amics del rei de Castella e non era ancara rendutz al orde de Sistel, si fez una preiganssa per conortar los barons e la bona gen qe deguessen socorre al bon rei Anfos, mostran lo honor(s) qe lor seria lo socors que farion al rei, el perdon q'eil n'aurion de Dieu, el gaszaing q'eil farian d'aver, e con li rei refarien los dans e las perdas, et con no lor besoingnava a temer mar ni ven, ni no lor avia ops naus ni ma[ri]niers, e qe toz hom qe dell anar agues bona voluntat, non estes per paubertat d'aver, qe Deus lor en daria asatz, e con Dieus nos fasia plus d'amor, qar el sofria qe Sspaigna si perdes[3], qe s'el fos vengutz morir autra ves per nos, per so qar si pres de nos podiam trobar perdon e remision. E comenset 'naisi la preicansa: *Oimais noi conos[c] rason Ab qe nos puoscam cobrir, Si ja volem Dieu servir, Qe tant enqier nostre pron.*

18. Oi mais noi conosc razon.

D'en Folquet de Marceilla vos ai ben dich chi el fo ni don, ni con montet en pretz et en valor e con reinet al mon, ni con s'en parti, e con el amet la moillier de son seingnor en Baral, e con el fez de leis maintas bonas chansos de pretz e de rancuras, e con el anc non ac joi ni plaser; e aras voil vos dire con el puois s'enamoret de la emperariz qe fo moillier d'en Guillem de Montpellier, la qal fo filla del emperador de Constantinopol que ac nom Manuel, la cals fo mandada al rei Anfos d'Aragon[4] si con vos ai dich en l'autre scrit, don el fez aqesta chanso qe dis: *Uns volers outracuidaz S'es ins e[n] mon cor aders.* E si fo aisi desaventuraz q'en aqela sason qe s'en fo enamoratz, la domna si fo encusada q'ella agues mal fait de Guillem de Monpellier so marit; e fo crezut[5] per el, si qu'el la

[1] Ms. *breson.* Cf. *bresat,* pièce II, v. 66, p. 126, et le v. fr. *berser.*
[2] Ms. *deragon.*
[3] Ms. *Berdes.*
[4] Ms. *de Ragon.*
[5] Ms. *crefsit.*

mandet via e la parti de si, et ella s'en anet[1]. Don Folquet remas tr(e)is e grans e dolens, si con el dis que mais no seria jausenz, *Puos qe n'era mens L'emperariz, cui*[2] *jovens A pojad(r)a els a[u]ssors gratz; E si[l] cors non fos forsaz, Ben feira parer Com fols si sap decazer.*

19. Hus volers outracuidatz.

GAUSEMS FAIDITS[3] (*fol.* 24, *r*°, *col.* 1)

. . . . . .

D'en Gauselm Faidit vos ai dich qi el fo ni con venc ni com estet, el comensament de las soas chansos. Mas si ac tan cor qel s'enamora de madomna Maria de Ventador, de la meillor domna e de la plus valen c'om en aquella sason saubes en nuilla part, e chantava d'ella e[n] fasia soas chansos, ella pregava en chantan, et en chantan la presiava e lausava sa gran valor. Et ella l'o soffria per la gran lausor q'el fasia d'ella, mas anc noil fetz mais amor nil promes. Et enaissi duret l'amors qe il li avia ben .vij. ans c'anc non ac plaser en dreich damor; e si venc un dia Gauselms denant ella e sil dis o ella li faria tal plaser d'amor don el se tengues per pagatz, o ella lo perdria, e q'el servira autra domna don li venria bens en dreich d'amors. E si pres comjat d'ella. E si s'en anet iradamen. E madompna Maria si mandet per una dompna q'avia nom n'Audiarz de Malamort, q'era gentils e bella, e sil dich lo faich de Gauselm Faidit e de se e q'ella la degues aconseillar

[1] [Si l'on ne voit pas là clairement quelle était au juste l'accusation portée contre l'*impératrice,* on peut, ce semble, ne fût-ce que par le contexte, assez facilement le deviner. Aussi cette *raso* paraît-elle de nature à jeter quelque jour, et un jour tout nouveau, sur le fait qui y est mentionné, de la répudiation d'Eudoxie par son époux Guillaume VIII, répudiation qu'on a expliquée jusqu'ici par divers motifs, dont aucun n'est celui que notre *raso* laisse entendre. — C. C.]

[2] Ms. *qui*.

[3] Ce long fragment de la Vie de G. Faidit, qui remplit à peu près en entier le fol. 24 du ms., se place entre la troisième et la septième des chansons citées par leur premier vers. Il faut, par conséquent, le substituer à ce qui forme, dans la *Revue* (juin 1881), les huit dernières lignes de la p. 284 et les quatre premières de la p. 285.

com lo pogues retener ses far amor. E ella li dis q'ella no la conseillaria del retener ni del laissar, mas ella lo faria partir del amor de leis, si q'el non se rancuraria d'ella, ni no seria sos enemics. Madompna Maria si fo mout [a]legra e si la preguet mout q'ellal complis. Madomna n'Audiarz s'en anet e s'en parti de madomna Maria ; e pren un son cortes message e mandet disen a Gauselm Faidit q'el ames mais un petit auzel en son poing c'una grua volan al cel. Gauselms qant auzi aqest man, monta a caval e venc s'en a madomna N'Audiarz. Et ella lo receup fort amorosamen. E si la demandet per q'ella li avia mandat disen del pauc ausel e de la grua. Et ella si li dis mout amorosamen q'ella avia gran pietat dellui, car sabia q'ell amava madomna Maria, e q'ella non amava lui, si no per cortesia, e per las grans lausors q'el fasia de leis, e per lo gran ric reson en qe il l'avia messa per tot lo mon.« E sapchaz q'ella es la grua volans al cel, e eu son l'ausels petitz qe vos tenetz el poing per far e per dir tot so qe a vos plasa, e sabez ben q'eu son gentils e auta de riquesa e jovens d'ans. E ditz hom q'eu son fort bella ; e anc mais no donei ni promesi ni enganei ni fui enganada e ai gran [vo]luntat de valer e d'esser amada p[er] tal don eu gasang prez e valor et [o]nor et honradas amistatz, e sai qe vos es aqel per q'eu cre e sai q'eu puos gasaignar totz aqest bes. E eu son aqella qui puos guierdonar totz honratz servis, e voil vos per amador et per servidor e per maistrador, e faz vos don de me e de m'amor, ab tal coven, qe vos deviatz penre comjat de madomna Maria de Ventedorn, e q'en fasatz una chanson rancuran d'ella cortesamen, e dizen qe pos ella nous vol qe vos seguetz autr'amia, qe vos avez trobada francha domna e leial e gentil qe vos reten franchamen. » En Gauselms Faiditz, qant ausi lo[s] plaisens plaisers q'ella li disia e vi los amoros semblanz q'ella li mostrava els dous precs q'ella li fasia, els grans be[s] q'ella li prometia, e vi las grans beutas e las frescas colors, fo si sobre pres d'amor q'el perdet lo veser e l'audir; e retornan a se, el comensa regrasiar madomna n'Audiarz aitan cant el poc ni saub, e de far et de dir tot ço q'ella comandava, e de partir son cor e s'amor de madomna Maria, e de metre sos precs e son chan en l'amor de madomna n'Audiarz, con aqesta promession qe l'uns fez a l'autre. Gauselms s'en anet ples de joi

e cargatz (e) de legressa, pensan q'el pogues far tal chanso qe madomna Maria saubes ben q'el s'era partitz de leis, e q'en avia trobada autra qe l'avia retengut ab se, prometen de far grans plasers e grans honors. E fetz aqesta chanson qe ditz: *Tant ai sofert lonjamen gran afan Qe, s'estes mais qe no m'aperceubes, Morir pogra tost e leu sim volgues.* Aquesta chansos se chantet e se dis. [E na Maria alegret s'en mout], e madomna n'Audiarz [atressi], qant ausiren aqesta chanson, e q'el avia partit son cor e son chan de madomna Maria, e q'el avia creszudas las falsas promessas de madomna n'Audiarz. E a cap d'una longa sason qella chanson fo faita e retraita, Gauselms si venc veser madomna n'Audiarz con gran legressa, si con cel qe cresia ades venir en chambra; et ella lo receup fort; en Gauselms si fo a pe d'ella e sil dis com el avia faich tot son comandament e com s'era partitz de madomna Maria per ella e con el avia portat lo cor el sen el saber e ditz e chan el mon ad ella, e q'ella li avia promes tant don el fos meritatz d'aiso q'el avia fait per ella. E madomna n'Audiarz sil dis: « Gauselms, vers es qe vos es(tes) trop valens e trop presiatz, e non e[s] domna qe amar volgues qe nò se degues tenir per pagada de vos aver per amador e per servidor, e qe no se degues alegrar si vos aviaz [a]legressa, e nos degues [e]smarrir si vos aviaz marrimen, car vos es paire e maistre de valor e d'onor e de cortesia; e so q'eu vos promis ni dis non o fesi per voluntat q'eu agues de vos amar per amor, mas per vos traire d'aqella preison on vos eraz e d'aqella esperansa qe vos aviaz aguda plus de vij ans son passatz, e q'eu sabia la voluntat de madomna Maria de Ventador, q'ella vos menava per paraulas e per promessas ses voluntat d'entendre en totz autre[s] faichs. Eu vos sera[i] amiga e ben volens en tot cant vos comandez ni a vos plaisa.» Quant Gauselms ausi aqellas paraulas, fon tris e grams e dolens, e comensa clamar merse a la domna q'ella nol volgues ausire, ni trair ni enganar. Et ella li dis q'ella no l'ausizia ni l'enganava, q'an[s] l'avia traich d'engan e de mort. Gauselms si se levet e si sen anet con hom desesperatz e trist, per so q'el vi q'el era en aisi traiz et enganatz, qell avia faich partir de madomna Maria e q'ella li avia dich per engan de lui amar e retener. El si penset ancaras tornes a merces clamar a madomna Maria e fetz la chanson qe dis: *No m'alegra*

chantz ni critz D'aucels mon fel cor engres, Ni non sai per qem chantes. Mas an[c] per prec ni per chansos mais non poc tan dir ni far qe anc madomna Maria li volgues sos precs escoutar ni ausir.

4. Tant ai sofert lonjamen gran afan.
5. Nom alegra chanz ni critz.
6. Al semblan del rei ties.

Gauselms Faiditz, qant fo partitz del entendemen de madomna Maria de Ventador per lo sen de madomna n'Audiars de Malamort, si estet longamen marritz e dolens per lo grant engan q'el avia pres e recebut. Mas madomna Margarita dal Buson si lo fetz alegrar e chantar q'ella li dis tans de plasers eil mostret tans de semblans amoros per q'el s'enamoret d'ella e la preget d'amor. Et ella, per q'el la meses en prez e chantes d'ella, si receup sos precs els entendet, eil promes de far plaser en dret d'amor. Longament duret lo precs de Gauselm e l'amor q'el avia a madomna Margarita dal Buson; mout la lauset e la presiet; mas ella, cum so fos causa qe s'alegres de las lausors qeil fasia d'ella, nollavia nuill amor ni mais noil fez plaser en dret d'amor, mas una vez qant prendia comjat d'el[a], q'el li baizet lo col, et ella o sofri amorosamen, don el visquet longamen con gran legressa. Mas ella si amava 'n Ugo de la Signa q'era fils d'en Ugo lo Brun, del comte de la Marcha, et era mout amics d'en Gauselm. La domna si estava el chastel del Buson, on ella [no] podia veser 'n Ugo de la Signa ni far plaser, per qe ella s'amalla de mal de mort, e vodet se a Sainta Maria de Rochamador, e mandet disen a 'n Ugo de la Signa q'el venges a Uszerca a un borc on estava Gauselms Faiditz, e qe vengues a furt, e qe desmontes en l'alberc d'en Gauselm e q'ella desmontaria en aqel alberg, e q'ella li faria plaser; e desseinet li qual jorn el i fos. El s'en ven lai, e la moillier de Gauselm lo receup fort el honret en gran creszensa, si con el comandet. E la domna venc e desmontet laintre e trobet 'n Ugo de la Signa en l'alberc, rescost en la chambra on ella devia jaser. Aqui stet el dos jorns al anar de Rochamador, e l'atendet tro qe venc, e pois estet autres dos jorns qan fo venguda. E chascuna noit jasion ensembre. E no tarset gaires qant s'en foron tornat q'en Gauselms venc,

e la moillier de Gauselm li comtet tot lo faich, don el fo si trist q'el volia morir, per so q'el cresia q'ella no volgues [be] sino ad el, e per q'ella el sieu leit l'avia colgat, don el fes una mala chanson qe dis : *Si anc nuls hom per aver fin corage, Ni per amar ses falsura.* Et aqesta fo la dereana chansos q'el fez.

La pièce *Assatz sai d'amor ben parlar*, mentionnée sous le n° 12 dans notre notice, à l'article Roemrauç d'Aurenga (*Revue*, juin 1881, p. 271), attribuée dans tous les manuscrits à Rambaud d'Orange, soulève une intéressante question d'histoire littéraire. Elle a été publiée dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen* de Herrig (t. XXXVI, année xix, p. 447, Brunsweig, 1864), d'après le Chansonnier de la bibliothèque St-Marc, à Venise, coté App. Cod. xi. Nous donnons ici le texte du manuscrit n° 1910 de Cheltenham, en le corrigeant, mais seulement quand le sens l'exige absolument, à l'aide du texte publié par l'*Archiv* (*C*) et des manuscrits n°s 854 et 856 de la Bibliothèque nationale (*A* et *B*). Pour faciliter la comparaison, nous donnons en note toutes les variantes de ces trois manuscrits.

Rambaud d'Orange n'était point originaire du comté de ce nom. « Il était fils, dit l'abbé Millot, de Guillaume d'Omelas, de la maison de Montpellier, et de Tiburge, fille unique de Rambaud, comte d'Orange, mort dans une expédition à la Terre Sainte. Tiburge, par son testament, fait en 1150, institua héritiers ses deux fils, Guillaume et Rambaud, qui partagèrent entre eux le comté d'Orange. Le dernier en prit le nom, au lieu de celui d'Omelas, qu'il portait auparavant. La petite ville de Courteson, dans ce pays, devient le chef-lieu de sa résidence. » Ainsi Rambaud est probablement né à Montpellier ou aux environs. Cependant trois manuscrits, sur les quatre qui, à notre connaissance, contiennent la pièce que nous publions, donnent l'envoi de deux vers, qui semble indiquer clairement que notre troubadour était né à Rodez. La leçon corrompue de C, qui est un manuscrit de valeur médiocre (*Arodeus*), ne saurait d'ailleurs admettre d'autre correction que celle qu'indiquent et le manuscrit de Cheltenham et le ms. 854 de la Bibliothèque nationale (*a Rodes*). Il reste à se demander si le mot *naturaus* signifie que Rambaud était né à Rodez, ce qu'il semble impossible de prouver, ou si, au contraire, il ne faut pas le traduire par « vassal », et admettre, ce que nous croirions plus volontiers, qu'il devait hommage au comte de Rodez pour quelques-uns des domaines qu'il possédait du chef de son père. Alors la pièce en question serait adressée à la femme d'Hugues Ier, Ermengarde de Creyssels, qui, en 1170, se fit religieuse à Nonenque, ou plutôt à la première femme

d'Hugues II, qui était fils du précédent et mourut en 1208, c'est-à-dire à Agnès, fille de Guillaume, comte d'Auvergne. Nous livrons ce petit problème à la curiosité de ceux qu'intéressent l'histoire de nos provinces méridionales et la littérature provençale.

Assatz sai d'amor ben parlar

Manuscrit de Paris, B. N., fs. fr. 854, f° 146 r°, col. 1 = A; Ms. de Paris, B. N., fs. fr. 856, f° 197 v°, col. 2 = B; Ms. de Venise, St-Marc, App. Cod. XI, f° 111 r°, col. 1 = C: texte de Raynouard, qui reproduit B, sauf correction (*Lexique roman*, I, 324) = R.

Roembauç d'Aurenga

(*f° 16, r°, col.* 1)

I. Assatz sai d'amor ben parlar,
Ad obs dels autres amadors;
Mas al mieu pro, que m'es plus car,
4 Non sai ren dire ni comdar;
C'a mi non val bes ni lauzors,
Ni malditz ni [laitz] mot[z] avars;
Mas ar soi vas amor aitaus,
8 Fis e bos e frans e liaus.

II. Per qu'enseingnerai ad amar
Los autres bons domnejadors;
E sim creçon mon enseingnar,
12 Lur farai d'amor conquistar
Tot aitan con volran de cors;
E si' ogan penduz o ars
Qui no m'en creira, car bon laus
16 N' auran ceil quen tenran las claus.

V. 2, *R* ops, *C* dautres; 3, *C* lo meu.... pus; 4, *Ms.* rem, *B* contar, *R* com tar; 5, *BR* qua, *C* came no ualbe; 6, *A* mals ditz, *B* motz, *C* ni mal dir ni mos adirrars, *R* ni los; 7, *AR* sui, *C* leyaus; 8, *A* lials, *C* fis e frans e fis esuaus.

9, *BR* ensenharai, *C* sejnharaj; 10, *C* vos, *BCR* bos, *A* dompneiadors; 11, *B* sin, *ABR* crezon, *C* e si cressetz, *B* essenhar, *C* essejnar, *R* ensenhar; 12, *B* far lor a, *C* vos fara; 13, *C* can uuillatz, *R* quan; 14, *C* esia, *B* oguan, *A* pendutz; 15 *BR* quar, *C* cab bos; 16, *BR* selhs, *Ms.* ten nan, *B* creiran, *C* qui men crejra tenra lasiclaus.

III. Si volez domnas gasaingnar,
Que querez queus fassan honors,
Sius fan avol respos avar,
20 Vos las prenes a menassar ;
E si vos fan respos [pejors],
(*col.* 2)Das lur del pong per mei sa(r)s nars ;
E si son br[a]vas, sias braus :
24 Ab gran mal n'aures gran repaus.

IV. Ancar vos voil mais enseing[n]ar
Ab que conqueres las meillors :
Ab malditz et ab lag cantar,
28 Que fassas tut, et ab vanar,
Et que honres las sordejors,
Per lur anctas las leves pars,
E que guardes vostres ostaus,
32 Que non semblon gleisas ni naus.

V. Ab aisso n'aures pro, som par,
Mas ie[u]m tenrai d'autras colors,
Per zo car no m'agrad' amar,
36 Que ja mais non voil castiar
Que s'eron totas mas serors ;
Per so lur serai fi(l)s e cars,
Humils e simples e liaus,
40 Dous, amoros, fis e coraus.

17, *CR* voletz, *B* dompnas guazanhar, *R* gazanhar; 18, *BR* quan querretz, *C* can uolretz qeus fazon amors; 19, *B* avols, *C* respost, *Ms*. respecs; 20, *BR* prenetz, *C* prendetz amenazar; 21, *A laisse, comme notre manuscrit, le mot* pejors *en blanc ;* 22, *BR* datz lor del ponh, *C* les del pujn, *BR* mieg, *CR* las nars; 23, *A supprime, comme notre manuscrit, le premier* a *de* bravas, *BR* siatz ; 24, *C* cab, *B* nauretz.

25, *B* anquaras, *R* enquaras, *BR* vos vuelh mais mostrar, *C* ancar vos uuil; 26, *BR* conquerretz, *C* conqueretz, *BR* melhors ; 27, *BCR* mals, *A* laig, *B* lagz, *C* mals chantars; 28, *C* qen fazatz tuit et amars, *BR* fassatz tuyt; 29, *BCR* honretz; 30, *ABR* lor, *B* anças, *C* lurs ontas eleuetz pars, *A* leuers *B* leuetz; 31, *BR* guardetz, *C* e que garetz ; 32, *B* ni croys ni maus.

33, *C* azo, *BR* nauretz, *C* rom; 34, *C* gem; 35, *C* zo, *BR* quar no m'a grat d'amar, *C* nom agrada amors; 36, *A* uuelh; 37, *A* sieron, *C* qeseron, *A* masseros, *Ms*. masseiros, *BR* mas serors, *C* mas sorors; 38, *BR* lor, *C* per zo lor seria plus cars, *A* fis ; 39, *B* leyaus, *R* leiaus, *C* suaus ; 40, *C* amoroz... sers.

VI. Mas d'aissous sapchatz ben gardar,
Que so qu' ieu farai e[r] folors ;
Non fassaz ver que [non] si par,
44 Mas so qu'eu enseng tenes car,
Si non volez sofrir dolors,
Ab penas et ab loncs plorar[s];
C'assi lor for' envers e maus,
48 Si mais m'agrades lor ostaus.

VII. Mas per som puesc segur gabar,
Qu'eu, et es me granz deshonors,
Non am ren, ni sai qu'es ancar,
52 Mas mon anel, am quem ten clar,
Car fon el det. Ar son trop sors :
Lenga, non mais que trop parlars,
Fai pietz que pechatz criminaus ;
56 Per qu'ieu tenrai mon cor en[c]laus.

VIII. Mas bel sabra, mos belhs jocglars,
Qu'ilh val tant e m'es tant coraus,
59 Que ja de lieys nom venra maus.

IX. E mos (e) vers tenra, qu'eral paus,
61 Arrodes, don son naturaus.

41, *A* et *Ms.* dals dus, *C* daizous sapchatz tug; 42, *A* qu (*avec* u *barré*), *B* quien, *A* er follors, *BR* er folhors; 43, *A* fassatz, *BR* nescis par, *C* uon fazatz uns cusipars; 44, *BR* qu'ieu, *A* enseing, *BR* ensenh, *C* queu sim tenes vos cars; 45, *C* no, *BR* voletz; 46, *B* locs, *A* plotais, *CR* plorars; 47, *A* caissi, *BR* qu'aissi, *C* caixi, *BR* for' envers, *C* fora ferms; 48, *C* lur esclaus.

VII. *R supprime ce couplet.* — 49, *C* per zo no puesc. *Ms.* puecs, *B* guabar: 50, *B* quieu, *C* qeu adesme, *BC* grans, *C* desonors; 51, *C* quem so cars, *B* enquar; 52, *B* det clar, *C* quim ten dar; 53, *C* e car foel de tal serors; 54, *C* lenganon, *B* lengua non; 55, *B* piegz. *Ms.* pretz, *A* peccatz criminals, *C* sapchatz ques pecatz; 56, *Ms.* qui em, *B* quieum, *C* qeu tenc, *BC* enclaus.

VIII. *Ce couplet manque dans le Ms.* — 57, C sabran mon bel joglars; 58, *C* quieu lame; 59, *C* qeia deleis.

IX. *Raynouard emprunte les deux derniers vers, qui manquent dans* B, *à un autre manuscrit, sans doute à* A. *Voici la leçon de* C: Mon vers uenra can filipaus Arodeus de son naturaus. — 61, *R* a Rodes.

II

LE CHANSONNIER MAC-CARTHY

Le Chansonnier Mac-Carthy est un de ceux qui renferment le plus de pièces uniques. Il a été assez souvent décrit pour que nous soyons dispensé de le décrire à notre tour : nous nous contenterons donc de donner quelques indications sur les pièces que nous publions ici. Quant au choix que nous avons fait de ces pièces, on pourra le trouver bizarre et nous objecter que certaines d'entre elles sont moins intéressantes que d'autres que nous négligeons. Ce reproche, fondé en apparence, disparaîtra quand nous aurons déclaré que nous avons tenu à ne publier que celles dont la publication n'avait pas été annoncée par M. Suchier, afin d'éviter le reproche d'aller sur les brisées de qui que ce soit. Nous estimons d'ailleurs que les poésies des troubadours, telles qu'elles nous ont été conservées, sont trop peu considérables pour qu'on ne profite pas de toutes les occasions d'éditer ce qui est encore inconnu, ou de rééditer les pièces dont le texte peut être amélioré par l'emploi de manuscrits non encore utilisés.

La première pièce que nous donnons ici, *Dompna c'aves la segnoria*, vient, dans le manuscrit, immédiatement après la pièce d'Arnaut de Mareuil, *Dompna, genser qu'ieu non sai dir*, sans indication d'auteur, comme il arrive pour un certain nombre de pièces de ce Chansonnier. Rien ne prouve donc qu'elle soit de ce troubadour[1]. D'ailleurs, nous n'en avons que le commencement; la pièce suivante est également incomplète du commencement et se trouve en tête du feuillet 26, sans aucune indication, ce qui semble prouver que le manuscrit a perdu un ou plusieurs feuillets, peut-être même un cahier. Cette seconde pièce, écrite en vers de dix syllabes sur une seule rime, est une espèce de

[1] [Les mots *que tan m'es pres Del cor* (v. 10-11) autoriseraient peut-être à la lui attribuer. C'était là une expression familière à Arnaut de Mareuil. Cf. ce début d'un de ses saluts : *Cel cui vos etz al cor plus pres*, ce vers d'un autre salut: *Mas vos que m'etz al cor plus pres*, la fin de *Razos es e meszura: Car m'etz al cor plus pres*, et encore, dans la chanson *Us gais amoroorgoils : Bela domna..... m'etz ades del cor plus pres*. Il convient pourtant d'ajouter que l'un des mss. dont Giovanni Maria Barbieri s'est servi, celui qu'il appelle *libro in assicelle*, attribuait, paraît-il, cette pièce à Alegret. M. Suchier en a déjà fait l'observation. Voyez Mussafia, *Ueber die prov. Liederhandsch. des G. M. Barbieri*, pp. 25 et 37, et Barbieri lui-même, *Origine della*

dialogue assez animé entre une grande dame et un amoureux qui se plaint de sa cruauté[1].

Les pièces que nous publions sous les nos 4, 5 et 6, surtout la dernière, offrent d'intéressantes combinaisons au point de vue de la rime et de la mesure[2]: elles sont anonymes, comme les précédentes. Dans le manuscrit, elles viennent immédiatement après la pièce *Qi la vi en ditç*, que la plupart des manuscrits attribuent à Aimeric de Peguillan (Cf. Bartsch, *Grundriss*, 103,55), laquelle suit la *Cour d'Amour*, nouvelle fort intéressante, que nous publions à part dans notre troisième partie.

Nous joignons à ces pièces inédites, sous le no 7, une pièce déjà publiée, *Ai con m'aven, Dieus m'ajut*, et nous en empruntons le texte au Chansonnier Mac-Carthy, qui n'avait point encore été utilisé; le premier vers (il est vrai, défiguré: *A comanc dieus maint*) est cité dans la *Vie* de Giraut de Borneil du manuscrit no 1910 de Cheltenham décrit ci-dessus, et y porte le no 12.

Enfin, sous le no 8, nous donnons un relevé des variantes du Chansonnier Mac-Carthy, pour la pièce *Qi la ve en ditz*, d'Aimeric de Peguillan, par rapport au ms. de la Bibliothèque nationale no 856, reproduit par Mahn (*Gedichte*, 1171).

Pour finir, un mot sur la façon dont le texte de nos pièces a été constitué, en ce qui regarde celles qui sont représentées par un seul manuscrit. Le texte du Chansonnier Mac-Carthy, quoique bien peint,

poesia rimata, p. 130: « Alegret che fece... della sua donna più versi di rime accopiate a due a due come:

Domna c'avetz la senhoria
De joven e de cortesia. »

Mais ce *libro in assicelle* aurait bien pu ne pas mériter ici plus de confiance qu'en un autre endroit, où il attribuait à Bertran de Born (Barbieri, p. 98, Mussafia, p. 40) une pièce qui ne peut aucunement être de lui, et que le seul ms. qui nous l'ait conservée place en effet sous le nom d'un autre troubadour, Raimon de Tors, de Marseille. C'est le sirventés *Ar es ben dretz que valha mos chantars* (Bartsch, *Grundriss*, 410, 2). — C. C.]

[1] [Ce morceau est probablement un extrait d'un roman perdu, dont il formait, ou à peu près, une laisse entière, comme, dans le même ms., un des morceaux précédents (fo 9) est un extrait de *Jaufre*. Il est bien fâcheux que ce roman, qui devait offrir, par la forme, d'une part, et de l'autre par le sujet, ou du moins par la manière dont l'auteur y avait traité certains détails, les caractères réunis de la chanson de geste et du roman d'aventure, ne nous ait pas été conservé. — C. C.]

[2] [Ce sont des *descorts*, comme M. Suchier l'a déjà constaté. — C. C.]

offre d'assez grandes difficultés aux éditeurs, non-seulement à cause des fautes graves qui s'y rencontrent, comme dans la plupart des Chansonniers, mais surtout à cause de la façon plus que fantaisiste dont les mots et les syllabes y sont séparés ou réunis. D'ailleurs, quelques-unes des pièces que nous publions appartiennent au genre *obscur*, et il est quelquefois difficile d'y trouver un sens, sans trop faire violence aux règles de la paléographie et au texte réel du manuscrit. Nous avons, du reste, marqué d'un point d'interrogation les mots ou vers où nous ne trouvions aucun sens convenable, et nous les livrons aux méditations des provençalistes.

1° Dompna, c'aves la Segnoria

(*F°* 25, *v°*, *col.* 2, *haut.*) Grande lettre (D) rouge, bleu et or, de 0,045^{m} de hauteur et autant de largeur, encadrant un personnage debout, vêtu de rouge, avec un manteau doublé de blanc à carrés bleus, lequel tient de sa main gauche le cordon qui agrafe son manteau, et de la droite son poignet gauche ; à droite et à gauche, une fleur d'or ronde.

Dompna, c'aves la segnoria
De joven e de cortesia
E de totas finas valors,
Onrada sobre las meillors,
5 Fons de totas finas beutatz,
Cui Dieus a totz bons aips donatz,
Per Dieu e per Franca Merce,
Sens cui hom non pot valer re,
E pueis per Cortesi'apres,
10 E per amor, que tan m'es pres
Del cor quem fai languir sovent,
E pueis, bella dompna, eissament,
Per tot zo c'az amor ataing,
Car neguns bens no vos sofraing,
15 Vos prec que zo qu'eu vos vueil dir
Deignes escoutar e auzir;
E s'al re mos dires nom val,
Al mentz no mo tengas per mal ;
Que tant es granz vostra valenza,

V. 14, *ms.* nous, 21, sia.

20 E vostra beutatz c'ades genza,
Q'eu non cre que si'homs viventz,
Tant es granz mos fols ardimentz,
.....

2° Que cil que a tan ric prez comenzat

.....

(*F*° 26, *r*°, *col.* 1.) « Que cil que a tan ric prez comenzat
Nol deu retraire, tro que l'aj' acabat ;
Com acabat massa n'aves cabat,
C'atretant vei que n'aves deslivrat,
5 Col premier jorn quel aguest conquestat. »
— « Dompna, fai sel, mal m'aurias pagat ;
Car se ieu ai d'una part mescabat,
E vos m'aves a gran tort decazat,
S'en m'enconsir sens drezurier unat[1],
10 Cui sapcha bon e cui n'aja mal grat ;
De vostra mort ai fag ja la meitat. »
— « Per Crist, dis ela, de tric aves parlat,
Ans en mentir aves bec afilat ;
Ja aquest mot non vos er perdonat. »
15 — « Ni s'ieu dic zo, non dei esser blasmat,
Ieu li respont, cant zo ac consirat,
De (?) dire ver e respondre menbrat,
S'ieu vos am fort de ric cor afinat,
E vos mi pauc, non es donx meitadat :
20 De vostra part son menudier li dat,
E de la mia drechurier entaillat. »
— Ella li dis, can vei[l] enrazonat :
« Mal mi voles, car non vos ai amat. »
— « Non faz, ma dompna, anz ai mil ven virat,
25 Qu'est la meillor et ab mais de beutat,
E la plus gaia e de major rictat,
E plus cortesa ab sen amesurat,
(*Col.* 2.) C'anc vestis porpra ni samit(?) ni cendat;

V. 2, *ms.*, aja; 13, es mentir auos; 28, porpra ne cirs.

Vers difficile, que je ne sais comment rétablir.

E car tenes tot bon prez revivat,
30 El vostre faig son totz jornz mellurat,
E mi aves mot fort enamorat.
Men prec lo rei seignor de Trenitat
Que vos dones tan fin cor enterrat
D'aici enant, quen tenguesses onrat. »
35 — « Oc ben, dis ella, zo cuig a vostre grat. »
— « Dompna reïna, digas m'en caritat,
Car mi tenes tostems trist e lazat,
Temes n'aver vergoingna ni peccat ?
—« Com se de que beus tenc per afaitat,
40 Retenc vos ren que m'ajas comandat ?
Ai vos promes ren que [non] aja dat ?
Ni ai vos tout castel ni richetat ?
Ni ai vos mort nul vostre parentat ? »
— « Pietz m'aves faig, can m'aves consirat ;
45 Et ieu de que tenes m'asegurat ? »
—« Si n'aves tort quen sias enblasmat ;
Digas, dis ella, la vostra voluntat. »
— « Dompna reïna, tal ren m'aves emblat,
Car sim donavas lo tesor l'amirat,
50 Non m'aurias la quinta amendat. »
— « Com zo, dis ella, ai vos ieu ren emblat ? »
— « Oc vos, mon cor, c'aves encadenat,
Que per mon vol l'aves si ostejat,
Qu'el non vol far mon dig ni mon pensat,
(*V°, col.* 1.) 55 Ni nulla ren mais sol vostre ma[n]dat. »
— « Dieus ! et ieu com ? De ren non l'ai pregat,
Ni nol conosc ni mot non l'ai sonat,
Ni anc non vi cor de nul home nat :
Ieu com lo puesc tener emprisonat ? »
60 — « Per Crist, reïna, sil tenes afrenat,
Quel jorn en son mil sospir redoblat,
Que no me plaig, que ne sen la clartat,
En ai cent vez en plorant sospirat ;

V 36, dopna ; 50, aman dat ; 62, que en plaig que en.

Que, can s'avinc joves a pauc d'etat,
65 En ma terra laissiei mon parentat:
Mieilz mi fora qu'el col m'ague[s] bresat[1],
O que mei oil fossan enbacinat,
Que ren non vissan ; oc, miels agr' espleitat,
Qu'el m'an trait d'aizo c'ai desirat,
70 Que tot cant ai eu sempre sompniat,
Beltat, plazer, merce, ai a celat,
Ar, cant retorn per ne toller mon grat.»

3° Bona dompna, pros ez onrada

(*F°* 26, *v*o, *col.* 1.) La pièce commence par une grande majuscule ornée, dans le genre de celle que nous avons précédemment décrite. Elle est formée de deux figures superposées: celle du bas rappelle celle du *D* du f° 25, v°; celle du haut représente un homme vêtu d'une robe rouge brun, qui semble montrer la lettre avec l'index levé.

Bona dompna, pros ez onrada,
Humils, ferma ez ensegnada,
Valens e gaia e corteça,
Amezurada e ben apreça,
(*Col.* 2.) 5 Gent parlanz, savia e valens,
Leial, adrecha e conosens,
E qu'est de tos bons aips complida,
E de fina beltat garnida,
Lo vostre verais ancessis,
10 Que cre conquestar paradis,
Per far toz vostres mandamens,
Et amics vos obediens,
E tant tem enves vos faillir,
Que nous auça son talent dir;
15 Mas en esta carta ha escrig
Son pensament e tot son dig,

V. 69, ql (*avec un sigle entre les deux lettres*) man; 70, en s. sopniat; 71, bel det.... ai acelar; 72, pretoller.

V. 2, *ms.* fra (*avec* r *barré*); 9, ancessis (*avec* i *barré*); 12, Et a (a *barré*) mies.

Bresat = percé d'un trait; cf. v. fr. *berser*.

Ni non a ges tant d'ardiment
Que el la carta vos present
Per si ni per negun mesage,
20 Can hanc non mostret son corage
A nuilla persona fors(?) Dieu,
Mais a vos de cui ten en fieu
Sa volontat e son saber,
Son sen e tot son ferm voler;
25 E s'el agues la segnoria
Del mont, pur de vos la tenria;
E ges trametre ni mandar
Nous auça l'escrig ni portar,
Mas sel metra en un bel loc,
30 En caminada, prop del foc,
E dira li : « Reman aisi,
(*F*° 27, *r*°, *col.* 1) Tro ma do[m]pna n'aja merci. »
E vos, do[m]pna, l'atrobares,
E prec vos que, cant lo veires,
35 Que lo lejas tro al fenir.
Ez escoutas so que vol dir :
Bona dompna, lo cor el sen
E la volontat el talen
Ai mes en far vostre plaçer,
40 E per vos lais tot mon valer;
Car, cant vos disses q'hieu dicia
Asatz, e molt petit fazia,
Mi dest delz fagz tal volontat,
Que s'ieu agues Rolant trobat,
45 O Sanson, cel que fo tan forz,
Cascus d'elz fora pres o morz.
E pueis apres non tarça gaire
Que nas fom az .i. pauch d'affaire,
Ez heu i fis, mais nous dic que,
50 Que nos coven qu'hon lauçe se;
Qu'eu ai trobat mez el Salmistre
Queil obra lauça lo maïstre.

V. 21, soz; 34, la; 41, q (*surmonté d'un trait*) hu; 45, que so; 50, vos.

Denans m' era daz .j. pretens,
Quen fo dig quel vostre cors gens,
55 Dompna, lo m'avia[s] trames,
Ez azoraval totas ves,
Si l'avia pendut al col;
Mas cant vos m'en tengues per fol,
(*Col.* 2.) Em mez est lo don per nient,
60 Heu lo gitei el foc arçent,
Tant fui angoisos ez iraz.
Mas vos dissest pueis per solaz
Quem darias ses par[t] d'autrui
Jaias ses navr' e senes brui,
65 Cant el vos plairia de faire.
Per queus prec, dompna de bon aire,
Queus plasa que tals jais men vegna,
Que joi[o]s e gai me mantegna;
Qu'ieus vos am tant que tot cant es
70 Oblit per vos, si m'ajut Fes.
Ni n'ai aitan coral amic,
Qu'eu nol tengues per enemic,
Dompna, pur vos m'o disseses;
N'en lo mont tan grans homs non es,
75 Que, si vos m'o deignavas dir,
Qu'eu no l'anes ades aucir;
Ni anc homs non fo naz de maire,
Que, si el m'agues mort mon paire,
E vos disseses qu'eu l'ames,
80 Qu'ieu nol servis e non l'onres
Plus que s'el me des tot l'onor
Del mont, e m'en feçes segnor.
Non creças queus port amistat
Per lo vostre gran parentat,
85 Ni per vostra granda ricor,
(*V°, col.* 1.) Can(s) laus port ben per fin' amor;
Que si fosez dompna d'Espagna,
O emperariz d'Alamagna,

V. 52, lança; 56, azaraual; 57, perdut; 61, ful; 62, folaz; 71, ni nan; 75, sius; 76, at aucir; 81, sol.

Nous amaria tan ni cant
90 Per so plus, segon mon senblant.
E se ieu fos reis d'Englaterra,
E segners de tant cant Mars serra,
E deges chausir la meillor,
Non pe[n]ria altra en dreç d'amor,
95 Mas vos, que teneç en poder
Mon cor, mon sen e mon saber,
Queus ai tan bona voluntat
El cor tan ferm es afinat,
Que tug li altre amador
100 Non saupron ren ves mi d'amor,
Queus am per vostra cortezia,
E per vostra plazen paria,
Eus am per vostre enseignamen,
E per vostre dolz parlamen,
105 E per vostra gran conoisensa,
E per vostra vera valensa,
E per toz los ben[s] ch'on pot dir,
Que son en vos, senes faillir;
E car per amor vos a me
110 Da bel eisam rendez merse.
Segon lo veire Testament,
Que dis : « Hoi(e)ll per huell, dent per dent »,
(*Col.* 2.) Atresi mi deves vos dar,
Si la razon volez gardar,
115 Prez per prez, amor per amor,
Joi per joi, valor per valor;
Car s'agu[e]ses] denan cercat,
Non trobares tan afinat,
Tan fin ni tan ferm servidor
120 Enportar a vostra lauçor;
Ni quel cent an de fin' amansa
Vos partes qu'eu a ma semblansa;
Que ieu vos am tan finament,
Que tot lo mont met per nient,

V. 83, croças; 97, ahitan; 109, ambe; 114, laraxon; 117, dinon; 118, trobaras; 121-2, *ces deux vers me sont obscurs;* 123, quieu.

125 E vos sola met d'una part,
Ez en vos ja tot mon esgart;
E pueis heu vos am mais que ren,
E plus queil autre, so sai ben,
Dei aver major guizardon;
130 Que Dieus dis : « Cel que m'amera
Plus que tot so qu'el mo[n]t sera
Aquel sera de mi amaz,
Ez aquel er plus mos privaz. »
E Salamons sau[p] ben retraire,
135 Com ames mais l'amic quel fraire,
Elija servidor leiall,
Que noil lais aver negun mal,
Ni non lo laisa sofraitos
(*F*° 28, *r*°, *col.* 1) De ço don sera poderos.
140 E si vos creçes Salamon,
Gesu Crist nil segnor del mon,
Que det lo veire testament,
Vos aures de mi causiment.
Car de vos sui amics cabals,
145 E serveire fins es leials;
Car eu am trop mais vos be me,
Per que, dompna, eus quer merce,
Anz que m'auçian li desir,
Ni li afan nil(i) greu sospir;
150 E s'aras non avez merce,
Pois serai morç, nol valra re,
Dompna.

La fin de la page, le v° et le f° 29, r° et v°, sont vides; puis vient la *Cour d'amour*, f° 30. (Voir plus loin, troisième partie.)

4° Lai uns fins preç nais e floris e grana

(*F*° 46, *v*°, *col.* 1, *milieu.*)

Lai un[s] fin[s] preç nais e floris e grana,
A bels plaisers es ab valor certana,

V. 125, dona; 131, fera; 134, romaire; 138, sofrai ços; 141, cesu; 142, la; 144, duo sui; 145, serveiros; 148, mal çian; 150, sanas.

Vol greu eser ab lei que [es] subrana,
De toç los bens franca, dolç' e umana ;
E se tot s'es faita de mi loindana,
6 Lai un prim eis (?) no fui ne no desana ;
Que sovença
La captenença
El plasenç visaje
10 Port en mon cor, per qu'eu non vir estaje.
Merce la vença,
Que gran temença
M'en pren, que damnaje
(*Col.* 2.) 14 Me fai tal mal que fai anar a raje ;
E cognosença,
Que tot ben gença,
Prec quel don coraje,
18 Que, s'eu dic ben, que nol sia salvaje ;
Que con remire,
Ni pens ni consire,
Lo sgardar el rire,
El plaiser qu'eu vi faire,
23 E plus amors mi fai vas lei atraire ;
E sei desire
Mi volon aucire,
Con serai sofrire
De tan greu maltraire,
28 Fol car sofren conquer los fins amaire ;
C'al meu albire,
Ni tan quel cor vire,
Anz mi pois aucire
Noi val pauc ni gaire,
33 En ben amar lialmenç senç cor vaire ;
Amicx sez bausia
E senç tricharia
Li sui a m'amia,
Tant quel cor me dis que d'autra non estia
38 Sol ab als que li a mon saber chastia,
E dis qu'eu seria

V. 26, fofrire; 37, mor estia; 38, sol... lia munsa ber.

40 Fals, e a la merce de lei non atendia ;
L'atendrem plaria,
S'ella consentia,
Per sa cortesia,
44 Que mon cor l'auses dir e plus n'u queria.
Non aja dotança
Qu'eu faça senblança
(*F*° 47, *r*°, *col.* 1.) Quel n'aja pesança,
Ne torn' a mermança,
Mais Andreu de França
50 Se[m]bla desperança,
Que mori ses lança
Per un dolç desire.
N'aja anc enança (?)
D'est preç et honrança,
Per que la mesclança
56 Descorda fiança.

5° Joi e chanç e solaç

(*F*° 47, *r*°, *col.* 1.)

I. Joi e chanç e solaç,
Et amors certana,
E cortesiam platç,
4 Em reviu em sana ;
E car nous son delatç,
Domna, per cui granda
Valor mot son iratç,
8 Car m'es tan londana ;
E prec Dieu que m'aujaç
Em sias umana,
Que nuill autre solatç
12 Nom platç un' avlana,

II. Qu'en vos es ma vida,
Pros domn' ai servida,
Car no m'es aisida,

V. 48, inermança ; 51, senes ; 53, naio anc nança (*avec un sigle entre les deux derniers mots*) ; 55, teslança.
V. 9, dies.

Mes joia faillida;
Car la plus grasida
Est, cant fos vestida.
Per que merceus crida
20 Mon cor, car chausida
Vos ai entre las bellaçors,
Car sai qu'es de beutaç flors.
Siu platç eu cre queus er honors,
24 S'ueimais mi fatç calque secors.

(*Col.* 2.) III. C'atendut ai
E atendrai,
27 C'anc non caniei per re(n),
Ni o farai,
Tant con viurai;
30 Car en vostra merce
Son e serai;
Que tot verai
33 Si m fares calque be(n),
O si morai,
Car per vos ai
36 Sufert gran mal ancse(n).
Mais per mal qu'eu n'aia,
Ni per afan,
Mos cors non s'esmaia,
40 Ni ai talan
Qu'eu d'ela m'estraia,
Per nuil se[n]blan;
Apres, domna gaia,
44 No voillas mon dan.

IV. Car servir
E obecir
Vos voill, quom albir,
Can vos remir
Ab oilç, que gracir
50 Dei, can sospir;
Nin dueill

V. 18, canc; 23, eo cre; 39, mon; 41, queo de.

Per vos, mais rasons
Fora, com sius mi feçes jois,
Qu'engoisos
55 Son, car no ven tals bes.

6° O CON U PLUS FIN' AMOR MI DESTRENG

(*F°* 48, *v°*, *col.* 1.)

I. O com u plus fin' amor mi destreng,
Em conort em vauc alegran,
E soven ne joc e[n] chan,
El cor plang e plore et estreng!
5 Mas per lauzengiers de mal gein
Nom lais qu'eu no m'an conortan,
7 Qu'il an gaug can vezon mon dan.

II. Entra s' ap joi mi capteing,
Per qu'eu atein(z)
Et esdevein,
Mal (*col.* 2) grat d'enoios plen d'enjan,
12 Qui si ben fan fals e truan;
Uns non sap la ren qu'eu plus deing,
Qu'en tot un reing
Jenser non seing,
16 N'i a pres ni valor tan gran.

III. Al meu cenblan,
18 Ar patz abran (?)
Qu' ab lauzar dis hom con si feing,
Que tan d'engen fatz deveing
21 Contra fin aman, e non vein
Un[s] jorn[s] qu'es tratz c'us
Quex, on plus
24 Pot, sin preng.

IV. Q'ieus m'en ensein
Tal entreceing,
Don sion dolen lur enfan.
Ben o seran can cantarzam,

V. 53, comais; 55, cals bes; 5, gien; 6 *et* 9, queo; 13, quio; 17, meo 19, que ab; 24, sien; 25, qjeos.

29 Qu'eus non torn tut qui contra mor teing;
S'il van, eu veing,
En joi me tein,
E dezir la menda prezan(t),
33 Don sospiran mor e aman.

V. Car del[s] sieus bel[s] bras non m'estreing,
C'als non dezire
Mas del martire,
37 Don soi sofrire,
Non puesc' estraire.
Vos de bon aire,
Quis la bellaire
C'anc fos (*F*° 49, *r*°, *col.* 1) de maire,
42 Vejas mon martir.

VI. E prendaus de mi cura,
44 Que negus joi nom po[t] venir
Ses la vostr' aventura,
E sem aisi(z) laisas morir,
Vostr' er la forfaitura.
Pero jamai gans et centura
. . . . . .
49 Don mos fis cors s'acegura.

VII. E cant remir la stiba (?) dura,
51 Non sen dolor ni rancura;
Per so lais om deg esbaudir,
Sitot n'ai fag longu'endura,
Del vostre jen cors a tenir;
Ben far m'ez de vestedura;
Mas eu non o aus jes dir,
57 Tan gran temensa m'atura.

VIII. Es ieu, per [ma] sobretemensa,
Nous aus plainner ma rancura;
La vostra fina conoisensa
61 M'esgart merce o mezura,

V. 30, eo; 34, sieos; 38, pusec; 44, non; 45, ces; 46, sen; 48, *après ce vers, il y a sans doute une lacune d'un vers;* 49, mon fin; 50, *vers corrompu*; 51, cen; 55, devesce dura; 56, eo; 57, natura; 58, es jeo.

Qui tot jorns creis, vostra valensa
Dieu laus' e puia e mesura.
Per qu'eu vos port obeziensa
Mas c'a nuilla creatura,
C'ab bon es menda e s'atura
67 Mos cors[1], que d'als non a cura.

7° Ai con m'aven, Dieus m'ajut
Giraut de Bruneil[2]

(*F°* 183, *r°*, *col.* 2, *bas.*)

I. Ai con m'aven, Dieus m'ajut,
C'aras, cant cug chantar, plor !
Seria ja per amor
Que (*V°*, *col.* 1) m'a sobrat e vencut,
E per amor non ven jais,
Si fais donx per que mi rais,
Ni quem fai marrir
8 Que non lo sabria dir.

II. C'aissi m'es esdevengut
Tot leu que perc ma valor,
E solaz non m'a sabor ;
E devenc anc mais adrut,
Son ieu drutz, ni nom m'o lais
S'ades am forceis e mais
Envej' e desir,
16 Non sui drutz quim poi sofrir.

III. C'aras, car sol ai volgut,
Me teing per fin amador,
Amai res, si Dieu azor,
Sui ieu fins, e nom remut
Lo corage nil biais
D'amar lei per cui son gais,
Nim volvi nim vir,

V. 63, dieo... puie ; 64, queo ; 65, creature ; 67, mon.
V. 13, non ni ; 15, euueil ; 18, tenig.

[1] Dans le manuscrit, le vers précédent est séparé ici seulement du dernier vers de la pièce.

[2] *Alias* : burnel, bornel. Ce Chansonnier estropie, du reste, la plupart des noms des troubadours.

24 Nim part lo cor nil cossir.

IV. E con non ai receubut
Massa de ben e d'onor
De las mans de mon seignor,
Si a mas an retengut,
E que un coven me frais,
Car cel que l'ira m'atrais
E faram morir,
32 Per ques una cor nol (*col.* 2) vir.

V. Desvol zo qu'il a volgut,
Non o sai ja mar meilor;
Si n'ai mal com al greu jor,
Desiran plus de salut
N'antic (?), e nos par assais.
Auaz? — Oc, car si jam bais,
Segur pot plevir
40 C'aucir me pot o guerir.

VI. Mas zai m'a(n) mon dol cregut
Uns dams que fan entre lor
Cil d'Urgel, per quel plusor
Seran mort e dechaigut,
Quel comtessa, on prez nais
E sabers e jois verais,
S'en cuida eissir,
48 S'il o volon consentir.

VII. Bels tenrai totz per savais,
S'elan lez eissir,
51 El rei, s'o vol consentir.

8° Qui la ve en ditz

Variantes du Chansonnier Mac-Carthy par rapport au ms. B. N., fs. fr., 856, qui a été employé par Mahn, *Gedichte,* 1171. Nous laissons de côté les variantes purement orthographiques, du moins celles qui sont sans importance.

V. 31, faran; 38, oüaz; 43, eil durgel.

Vers 1, vi. — 2, pos.... tanç. — 4, e nabia triç. — 7, gen. — 11, gaug. — 13, le sieus. — 17, rendriel par lais. — 22, ors autç. — 24, con deiars. — 27, deua. — 28, si en. — 29, dellei[1]. — 33[2], lei. — 45, pos. — 46, nom mesdaç. — 49, son. — 51, volgre acort. — 53, son agoisos. — 57, nam gran sas faisos. — 58, queu. — 62, oilç neus. — 64, man lo bel. — 66, ses setoblança. — 67, cors fi. — 68, vi. — 70, que nom lança. — 71, sos oilç ni nom ri. — 78, mamer mança. — 80, eli. — 81, pos. — 82, que ren. — 84, lei el son. — 85, dals no mapais. — 88, es dels. — 95, lur. — 99, so que. — 104, gaser. — 105, fer. — 106, que. — 108, li son e lials. — 111, non puesc faire. — 114, sesals. — 115, carça (*avec un sigle sur le second* a) gaire. — 117, son. — 119, ues jaire. — 122, ni mals. — 123, labelaire. — 125, es al bos. — 126, chaptals.

L. Constans.

(*A suivre.*)

[1] Après le vers 32, le Chansonnier Mac-Carthy donne les quatre vers suivants :

La bella caman
Blan
Quel varia
Si en (lis. *sin*) *perdia.*

[2] Nous maintenons les numéros d'après le ms. 856.

CHANSON INÉDITE DE PEIRE ROGIER

(Ms. XC-26 de la Bibliothèque Laurentienne, à Florence, f° 84 [1])

I. Dousa amiga, non puesc mais ;
Mout me pesa qar vos lais,
E ve dol[s] m'en [2] et esmais,
Et teng m'o a gran pantais
Qar nous abras et nous bais
6 E departem [3] nostr' amor.

II. D'aitan sabeos [4] mon talan(t)
Q(e)'anc femna non amei tan(t),
E nous [en] aus far semblan(t),
Ni trob per cui vos o man.
Vac m'en, a Dieus vos coman,
12 Al espirital senhor.

III. Non puesc mudar que nom plagna,
Qar se part nostra compagna.
Eu m'en vauc en terra estragna ;
Mais am freidura et montagna
No(s) fas figa [5] ni castagna,
18 Ni ribeira ni calor.

IV. Lai s'en vai mos cors marritz,
E çai reman l(es)' esperitz,
Et ai tant los uls froncitz
Qe m'en dolon las raitz.
Ma[s] so [6] fai qins [7] a partitz
24 E non puesc aver baudor.

V. Sans e sals fora eu gueritz,
Qant serai acondormiz,
Si fos d'ela(s) tant aisiz

[1] Cette pièce ne se trouve pas ailleurs. Elle est publiée ici d'après une copie de M. Boucherie, que M. A. Thomas, de l'École de Rome, a eu l'obligeance de collationner sur le ms. — [2] Ms. *redolmen*. — [3] Ms. *departen*. — [4] *Sabeos* est pour *sabeus* = *sabetz vos*. Il y a d'autres exemples de pareilles contractions. — [5] Ms. *figu*. — [6] Ms. *lo*. — [7] Ms. *qi us*.

Q'en semblant d'una perniz[1]
Li baises sos oils voltitz
30 E la fresqetta color.

VI. Dous estars lai m'es ardura,
E bons conortz desmesura
E saziontat[z] fractura[2],
E dias clars (et) noit oscura.
Per mon jovent qar pejura
36 Ai marriment et dolor.

VII. Parlan vauc fasc (?) forsatz...

Suivent dix lignes en blanc, puis vient une autre pièce de Peire Rogier, *Ges non puesc en bon vers faillir*.

C. C.

[1] — Ms. *peruiz*. Cf. l'italien *pernice*. Le toulousain a *perlitz*. Voy. la *Chanson de la Croisade*, v. 4026, et ma note sur ce vers (*Revue*, IX, 358).

[2] « Et satiété dénuement. » Raynouard n'indique pas cette signification de *fractura* ou *frachura*, pourtant si commune. Quant à *saziontat*, ce mot manque dans le *Lexique roman*. C'est un dérivé de *sazion*, qu'on y peut voir.

POÉSIES

ENTOURAS-ME D'ENFANT!

A VENTURA RUIZ DE AGUILERA
MOUN COUNFRAIRE E AMI

Entouras-me d'enfant, de pichots innoucènt
Qu'an lou cèu dins lis iue — d'acò sarai countènt!

Siéu malaut, siéu malaut, e moun cor se desgorgo
I trahisoun dis home, e di femo i messorgo!

Siéu triste, mai que triste, en vesènt à tout pount
Lou sourrire qu'es faus, la caresso que poun!

M'es en òdi sèns noum l'entrigo que matrasso,
E la basso embicioun e si façoun negrasso!

Lou mounde n'es pèr iéu qu'un bos plen de cat-fèr,
Un palunas afrous plen de siblànti serp.

Mai, Vautre à moun coustat, o troupo jougarello,
Moun courage es en flour, moun amo es cantarello.

Emé Vautre à l'entour, o bèlli caro d'or,
Ai gagna lou calanc, me trove dins lou port.

Liuen de tout ço qu'es laid, me repause tranquile
Au mitan di rouseto, au mitan di blancs ile...

Liuen di negro revòu, liuen dis abisme amar,
Oh! qu'es dous d'espincha dins lou mirau d'un clar,

Que retrais au fin founs lis estello divino,
Lis auceloun, li flour, li nivo puro e fino!

Oh! qu'es dous d'óublida loubatas e leioun,
E d'ausi soulamen de tèndris agneloun,

Quand l'iver es passa, que la vido boutouno,
Que la terro e lou cèu se fan de caranchouno!...

Venès dounc, bèus enfant, blanc leissame d'anjoun
Qu'as leissa tis aleto au paradis amount!

Venès m'envirouna, mi pichot, mi pichoto,
O mi ròsi gauteto, o mi sedoùsi floto !
Vòsti rire argentin, vòsti mot beluguet
Me soun verbe d'Amour, d'Esperanço, de Fe[1] !

WILLIAM-C. BONAPARTE-WYSE.

Manor of St. John's, Waterford, abriéu 1881.

MOUN ENFANTOUN

S'entourtouvihon en anèu
Si péu mai brun que la castagno ;
Franc de deco emai de magagno,
Soun front es rose e palinèu ;

Sa parpelo es telo d'aragno,
Sis usso soun coulour de mèu;
E, quand lou belan de cantèu,
Sis iue bandisson touto lagno.

Si bouqueto soun de courau,
A sa barbo i'a 'n pichot trau:
Es un bèu drole de tout caire.

Mais subre-tout m'es agradiéu
De trouba'n éu lou retra viéu
De sa poulido e gento maire[1] !

P. CHASSARY.

Mount-pelié, 21 de setembre 1881.

[1] Provençal (sous-dialecte d'Avignon et des bords du Rhône). Orthograph des félibres d'Avignon.

BIBLIOGRAPHIE

La Roumanie dans la littérature du midi de la France.— Album macedo-roman, sub directiunea lui V.-A. Urechia; Bucuresci, Socecu, Sander et Teclu, 1880; in-fol. à 2 col., VIII-144 pages; — **lou Vela e l'Anel,** legenda roumana, par A. Roux; Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1880; in-8°, 16 pages; — **la Roso e lou Soulèu,** legendo roumano, pèr Louis Roumieux; Mount-pelié, Empremarié centralo dòu Miejour, 1880; in-8°, 6 pages; — **l'Iòu de Pascas,** armanac per l'annada 1881; Mount-pelié, Empremarié centrala dau Miejour; in-8°, XL-100 pages; — **Brinde pourta à 'n Baseli Alecsandri,** pèr A. Roque-Ferrier; Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-8°, 4 pages; — **Brinde pourtat à la Roumanio,** etc., per Camille Laforgue; Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-8°, 12 pages; — **On occasion of Roumania constituting herself a kingdom,** an ode by William-C. Bonaparte-Wyse, with a french version by Constant Hennion. Plymouth, Keys, 1881; in-4°, 12 pages; — **A l'oucasioun de la Roumanio** coustituìdo en self-reiaume, revira de W.-C. Bonaparte-Wyse, pèr A. de Gagnaud, dans *lou Brusc* d'Aix-en-Provence, n° du 21 août 1881; — **le Petit Rameau,** poésie française de B. Alecsandri, dans le *Monde lyonnais,* de Lyon, n° du 29 mai 1881; etc.

L'idée du *Chant du Latin,* le concours qui en fut la conséquence et l'admission à ce concours de l'universalité des langues et des dialectes néo-latins, l'attribution de la coupe de M. de Quintana à M. Alecsandri, ainsi que les fêtes de Montpellier au mois de mai 1878, ont développé dans le midi de la France de vifs sentiments de fraternité littéraire à l'égard de la Roumanie et des populations valaques de l'Orient austro-hongrois, turc et moscovite. M. Camille Laforgue, un de ceux qui, par leur exemple et leur initiative, ont su le mieux faire pénétrer ces sentiments en Languedoc et en Provence, disait, le 3 septembre 1879, en parlant des Roumains à l'assemblée de la Maintenance languedocienne du *Félibrige :*

« Lous Roumans, plassats sul bord dal mounde lati, davant las portos dal mounde barbare, sousterou loung temps l'emperi ounte Trajan lous faguet dintra. An aparat mai loung temps encaro l'Europo ambé l'espazo d'Esteve lou Grand e de Miquel lou Brave.

» Va savez, mais savez pas toutes qu'en foro de las mountagnos de Roumanìo, de sas coumbos e de sas planos, i a d'autros planos e d'autros coumbos que nourrissou d'homes de memo rasso, d'homes qu'an uno lengo, uno religioun e d'habitudos parieiros, e qu'en des-

piech das mestres de soun sotoul, podou dire, coumo aqueles de Bucarest, de Galatz e de Mircesti : « Sem Roumans[1] ! »

Et, en effet, si les anciennes principautés danubiennes éveillent dans l'esprit public des notions précises et certaines, on ignore assez généralement que des populations de langue roumaine existent en Autriche, dans la Transylvanie, la Hongrie, la Bucovine, la Dalmatie et même l'Istrie[2]; en Russie, dans la Bessarabie et le gouvernement de Kherson; en Turquie, dans la Macédoine, la Thessalie et l'Épire[3]; enfin en Grèce, dans l'Acarnanie, l'Étolie, l'Eubée et quelques-unes des îles de la mer Égée. Les rives bulgares et serbes du Danube comptent aussi des groupes semblables, et les chevriers valaques, — car c'est ainsi qu'on les nomme aux environs d'Athènes, — descendent journellement dans cette ville pour y crier en roumain le lait de leurs troupeaux.

De ces diverses agglomérations, celles de l'Istrie et de la Dalmatie disparaîtront bientôt, pénétrées par les éléments étrangers qui les isolent des régions où leur langue est aujourd'hui parlée. Un pareil sort n'est pas à craindre pour celles de l'Austro-Hongrie et de la Russie, défendues qu'elles sont par le nombre relativement considérable de leur population, l'importance de leur rôle littéraire, — c'est le cas de la Transylvanie, — et le contact immédiat de la Roumanie. Les agglomérations de l'Épire, de la Thessalie et de la Macédoine sont celles qui préoccupent le plus les Roumains; car aux tentatives dénationalisatrices dont elles sont l'objet de la part de l'élément hellénique, à la rareté des écoles nationales, est venue se joindre la récente attribution à la Grèce d'une fraction de la Thessalie, celle-là même où la population de langue grecque est manifestement inférieure à la population valaque (!!). Une Société (*Societatea de cultură macedo-română*) s'est constituée à Bucarest, au mois de septembre 1879, sous la présidence de Mgr. Callinic Miclescu, primat métropolitain de Roumanie, afin de répandre, comme l'indique son nom, la culture macédo-roumaine de l'autre côté du Danube. Elle a choisi pour secrétaire M. le député Alecsandrescu-Urechia, depuis ministre de l'instruction publique et des cultes du royaume, et s'est immédiatement efforcée d'établir des relations suivies avec les groupes de la Turquie

[1] *Brinde à la Roumanìo*, p. 4-6.

[2] Voyez, sur les Roumains de l'Istrie et de la Dalmatie, l'excellent travail bibliographique de M. Urechia : *Incercare bibliografica pentru Istria si Dalmatia*. Bucuresci, 1878; in-8°, 20 pages.

[3] Celles-ci sont assez connues en France, grâce à la brochure de M. Emile Picot : *Les Roumains de la Macédoine*. Parix, Leroux, 1875; grand in-8°, 48 pages.

d'Europe, de créer et de développer parmi eux des écoles primaires et des établissements d'instruction. Le Parlement l'a déclarée personne juridique et lui a voté des subventions considérables. Un journal hebdomadaire, rédigé en grec moderne et en macédo-roumain, — la philologie des dialectes latins de l'Orient y trouverait souvent d'utiles indications, — un journal hebdomadaire, dis-je, est devenu, sous le titre de *Fratilia intru Dreptate*, l'organe de la nouvelle association, comme aussi parfois le messager des idées de panromanisme, qui ne pouvaient manquer de s'y produire, ne fût-ce que par l'imitation des théories similaires en faveur parmi les Slaves, les Grecs et les Allemands. On décida enfin qu'un *Album* conçu à l'imitation du *Paris-Murcie* de la presse parisienne, mais autrement important par le nombre de ses pages et la variété de leur composition, serait publié à Bucarest, sous la direction de M. Urechia, et que la circulaire suivante serait adressée aux principaux écrivains de la France, afin de solliciter leur collaboration :

« Monsieur,

» Permettez à une Société roumaine, essentiellement philanthropique, de vous faire connaître son existence, puis la mission qu'elle poursuit, mission difficile, pour le succès de laquelle elle implorera votre bienveillant concours.

» Au delà du Danube vivent deux millions de nos frères, derniers représentants, dans la péninsule balcanique, de la race latine. Épave de l'ancien empire romain d'Orient, les Roumains de la Turquie d'Europe ont pu émerger de l'inondation des barbares, grâce à leur admirable vitalité. Au milieu de tant de peuples différents de race, ils ont lutté pendant cinq siècles pour la conservation de leur langue et de leurs mœurs nationales, et jusqu'ici leurs efforts et leur persévérance admirable ont vaincu les périls qui les menaçaient. Mais le danger a grandi et leurs forces ont diminué. Ils sont engagés, à cette heure, dans une lutte dont l'issue leur sera fatale, si nous ne leur apportons un prompt secours : ils devront oublier leur langue, ils devront cesser d'appartenir à la race latine, race qui nous est chère, parce qu'elle est la nôtre ; race qui vous est également chère à vous, Français, que nous appelons avec un juste orgueil nos frères aînés de l'Occident.

» Il existe à Bucarest une Société (*Societatea de cultură macedo-română*) dont le but est d'empêcher cette dénationalisation de tout un peuple par la construction et l'entretien d'écoles où il apprendra la langue, la religion, l'histoire et les mœurs de ses pères. Mais la construction et l'entretien de ces écoles est une lourde charge pour notre Société, et, quoique le peuple roumain ait favorablement accueilli notre appel, nous ne pouvons faire face aux dépenses énormes que

cette mission nous impose. C'est pour venir au secours de notre impuissance et pour faire triompher notre entreprise que nous nous adressons à la France, pays généreux qui aime à soutenir le faible, à défendre l'opprimé et à faire part aux pauvres de ses grandes richesses.

» Un district espagnol a été envahi par une inondation, ses habitants ont été ruinés. Mais ce coup terrible les avait à peine frappés, que déjà la France leur envoyait des secours. La presse française, toujours unie pour faire le bien, a organisé un journal: *Paris-Murcie*, et, grâce au concours bienveillant de personnages éminents de toute opinion, des ressources considérables s'entassent pour consoler les malheureuses victimes de l'inondation espagnole.

» Et quand nous, Roumains, amis dévoués et reconnaissants de votre belle et généreuse France, nous viendrons faire appel à ses plus illustres écrivains; quand nous implorerons l'aide de leur talent pour nos frères qui succombent, envahis par une inondation dénationalisatrice, et sans espoir, si l'on n'y prend garde, nos prières ne seraient pas écoutées! Non, cela ne peut être, cela ne sera pas! Vous qui n'avez pas refusé de prendre la plume pour donner à *Paris-Murcie* la gloire d'une œuvre inédite et l'honneur de votre signature, vous accorderez la même gloire et le même honneur à un *Album macédo-roumain*, que la Société de ce nom publiera en faveur des écoles de nos frères opprimés de la Macédoine. Oui, vous aurez à cœur de faire tous vos efforts pour qu'ils puissent conserver leur langue qu'on veut anéantir, leur dernier titre de noblesse au sein de tant de populations éternelles ennemies de la race latine.

» C'est dans cet espoir que nous vous adressons notre humble et fervente prière de nous envoyer un article inédit et signé, qui sera à la fois une preuve nouvelle de la philanthrophie française et de son attachement à notre ancienne et immortelle race, aussi bien qu'un gage du succès que nous désirons ardemment obtenir.

ALECSANDRESCU-URECHIA. »

Le souvenir des Fêtes latines détermina l'admission du provençal et du languedocien dans les colonnes de l'Album que l'on allait éditer. C'était là un fait marquant pour le *Félibrige*, et c'eût été aussi un motif sensible d'étonnement pour les personnes qui s'obstinent encore à désigner les idiomes méridionaux par la qualification péjorative de patois, si le peu d'intérêt dont témoigne l'emploi de cette expression leur avait permis de s'occuper du recueil où les successeurs de Goudelin et de Jasmin allaient recevoir une si large hospitalité.

Voici, par ordre alphabétique de noms d'auteur, les pièces qu'il ren-

ferme. Elles sont toutes accompagnées d'une version en prose française[1] :

I. ARNAVIELLE (Albert): *As Manideis de Roumanio* (Aux Jeunes Enfants de Roumanie), 8-9;

II. AUBANEL (Théodore): *la Sereno* (la Sirène), 11;

III. BARBE (Paul): *A sous Fraires balakos, la Cigalo moundino* (A ses Frères valaques, la Cigale toulousaine), 16-17;

IV. BONAPARTE-WYSE (William-C.): *Dins la fourèst de la Santo Baumo* (Dans la forêt de la Sainte-Baume), 18-22[2];

[1] Antérieurement à la publication de cet Album, on avait pu remarquer dans la poésie du midi de la France une sorte de tendance en faveur de la Roumanie. Le plus ancien texte où elle soit sensible, une pièce de M. Ch. Folie-Desjardins dans les *Lys et Pervenches* (Avignon, Roumanille, 1877; in-8°, p. 37): *A nòstris fraires de Balakio*, a même précédé les Fêtes latines.

Notons ensuite : la traduction en vers toulousains, par M. Paul Barbe, de l'*Hora Uniri* (le Chœur de l'Union), celle d'une *Doïne* d'Alecsandri : *Blounderneto ou la Pourtairo d'aiguo de Veniso*, par M. Gabriel Azaïs, insérée dans le journal *l'Union nationale*, de Montpellier, à la fin du mois de mai 1879, et reproduite, p. 74-75, de *l'Iòu de Pascas*; un sonnet de M. de Berluc-Perussis : *I Latin de la Roumanio*, p. 44 de l'*Armana prouvençau* de 1880; la traduction du *Voile et l'Anneau*, devenue entre les mains de M. Antoine Roux un véritable poëme; des versions du *Chant de la race latine*, en vers languedociens, par M. A. Langlade; provençaux, par M. V. Lieutaud, et français, par M. Ernest Hamelin. Celle de la *Petite Brebis*, que l'on doit à M. Paul Gourdon (*Revue*, 3e série, III, 260), est peut-être la meilleure du languedocien moderne. A ces témoignages d'une des préoccupations littéraires du midi de la France en 1877-1880 doivent être ajoutées *la Roso e lou Soulèu*, ainsi qu'un commencement de traduction des chants populaires de la Roumanie, par M. Roumieux, et enfin quelques pièces de M. Bonaparte-Wyse, destinées à prendre place dans *li Piado de la Princesso*, recueil qui contiendra toutes les œuvres que son auteur a disséminées en divers périodiques, depuis la publication des *Parpaioun blu*.

[2] Il est de mon devoir de signaler ici certaines irrégularités *signographiques* qui mettraient à la torture l'esprit des futurs Saumaises de la littérature méridionale, si même elles ne devenaient des présomptions d'inauthenticité à l'endroit de quelques-unes des poésies insérées dans l'*Album macédo-roumain*. Sauf la première et la troisième, toutes celles qui étaient destinées à y figurer furent centralisées à Montpellier, au secrétariat de la *Société des langues romanes*, où la vérification de leurs manuscrits fit constater que le numéro IV n'avait pas été signé, et qu'il en était de même des numéros VII, VIII et IX, qui avaient été préalablement recopiés. Les noms de MM. Bonaparte-Wyse, Adolphe Espagne, Clair Gleizes et Laforgue, furent en conséquence ajoutés au bas de ces quatre pièces par celui-là même qui écrit le présent article. Il était, lorsqu'il agissait ainsi, loin de se douter que ces mentions lui reviendraient auto-

V. Bourrelly (Marius): *Lou Reire e lou Felèn* (l'Aïeul et le Petit-Fils), 22;

VI. Espagne (Adelphe): *Au Pople de Roumanìa* (Au Peuple de Roumanie), 43;

VII. Gagnaud (A. de): *A-n-uno Jouvo Escoulano latino d'en Macedòni* (A une Jeune Écolière latine de la Macédoine), 47-48;

VIII. Gleizes (Clair): *la Culido de figo* (la Cueillette de figues), 48;

IX. Laforgue (Camille): *Sounet* (Sonnet), 57;

X. Langlade (Alexandre): *A la Mata escabartada* (A la Touffe égarée), 57-58;

XI. Mistral (Frédéric): *A la Roumanìo* (A la Roumanie), 82-83;

XII. Roque-Ferrier (Alphonse): *lou Dialoc de Clarmount* (le Dialogue de Clermont), 119;

XIII. Roumieux (Louis): *Floureto* (Fleurette), 126-127;

XIV. Roux (Antoine): *l'Estela de Roumanìa* (l'Étoile de Roumanie), 127;

XV. Le Frère Savinien (des Écoles chrétiennes): *I Rouman* (Aux Roumains), 128-129;

XVI. Tavan (Alph.): *A Mirèio Gleize* (A Mireille Gleizes), 131-132 [1].

On peut y ajouter, pour compléter le lot du *Félibrige*, une page de M. de Quintana, animée par le souffle lyrique des paroles qu'il prononçait à Montpellier, le 24 mai 1878, quelques instants avant que l'on décernât à M. Alecsandri le premier prix du *Chant du Latin*. Sous l'uniformité de la prose, vibre la strophe de l'ode que le poëte catalan sentait bouillonner en lui.

Salut, pople valhent, nosta prima avant-garda,
De l'asempre latin subre aimat caga-nis;
Lou sourel amourous de longa t'arregarda
Que dins la negra nioch sen encara endourmits!

a dit M. le docteur Espagne dans le premier des deux quatrains qui forment sa pièce *Au Pople de Roumanìa*, et ce *salut*, d'une conception tout orientale, résume assez bien la pensée que MM. Arnavielle, Barbe, Langlade, Roux et le frère Savinien, ont plus longuement développée, celle que M. Mistral a exprimée dans le sonnet suivant,

graphiées, sans que le moindre *erratum* fût possible. Ainsi que les précédentes, la signature de la traduction française de la *Sirène*, par M. Théodore Aubanel, ne représente que l'écriture du secrétaire de la *Société des langues romanes*.

[1] Quelques-unes de ces pièces ont été reproduites en des publications méridionales. Ainsi, celles de MM. Tavan et Arnavielle se lisent, *Armana prouvençau* de 1881, p. 25 et 42. Le sonnet du frère Savinien figure dans *lou Cachofio, annuari prouvençau pèr l'an* 1881. Avignon, in-12, p. 46.

avec la simplicité et la magistrale netteté que lui seul pouvait y mettre :

Quand lou chaple a pres fin, que lou loup e la rùssi
An rousiga lis os, lou soulèu flamejant,
Esvalis gaiamen lou brumage destrùssi,
E lou prat bataié tourno lèu verdejant.

Après lou long trapé di Turc emai di Rùssi,
T'an visto ansin renaisse, o nacioun de Trajan,
Coumo l'astre lusènt que sort dóu negre esclùssi
Emé lou nouvelun di chato de quinge an !

E li raço latino,
A ta lengo argentino,
An couneigu l'ounour que dins toun sang i' avié;

E t'apelant germano,
La Prouvènço roumano
Te mando, o Roumanìo, un rampau d'óulivié.

M. Clair Gleizes a fait de *la Culido de figo* un petit tableau d'une grâce anacréontique ; le sonnet de M. Laforgue est d'une réelle ampleur de poésie ; M. Bonaparte-Wyse exalte dans ses vers la forêt de la Sainte-Baume, ses « chênes à mille feuilles, ses hêtres à tronc lisse », ses taillis « remplis de rossignols, de fleurs et d'ombrages », et il raconte comment son grand-père, Lucien Bonaparte, *lou sublime inchaièn dóu scètre dis Espagne*, parvint à les sauver en 1793 de la hache des clubistes de Saint-Maximin. Les pièces de MM. Aubanel, Bourrelly, Roumieux et Tavan, ne diminueront pas la réputation de ces maîtres-poëtes, toujours en quête du mieux littéraire et linguistique. Celle de M. de Berluc-Perussis est l'opposition, obscure peut-être en première lecture, mais à coup sûr fort heureuse, des paroles prophétiques que sainte Anne, l'aïeule du Christ, fait lire à la Vierge, dans le beau groupe de la basilique d'Apt, et des pensées d'une jeune écolière latine du Pinde, sous le regard de laquelle l'auteur croit lire l'espoir, non pas d'un Alexandre macédonien, mais d'un Alexandre néo-latin, qui réunirait en un seul faisceau les populations roumaines aujourd'hui dispersées, celles-là mêmes que M. Camille Laforgue, usant du langage métaphorique des poëtes moldaves et valaques, comparait aux « rameaux éparpillés du chêne » qui fut jadis le roi de la contrée [1] :

[1] « Soueti que la Roumanìo veje mai s'acampa, seloun l'image felibrenco de soun pople, « lous ramels esparpalhats dal garric »; soueti qu'oumbrajou tourna soun viel trounc e que refagou l'aure majestous, lou rei antique de l'encountrado. » (*Brinde pourtat à la Roumanìo*, p. 6.)

Dintre Santo-Ano d'At, vièio glèiso qu'aman,
Ounte la grand dóu Crist bresso, assolo, acourajo,
S'amiro un maubre pur, qu'un Fidias rouman
Tremudè 'm' un cisèu d'or, en divino pajo.

Sus la Biblo duberto Ano pauso uno man;
Marìo, afeciounado, en un saume s'assajo
A legi qu'un Sauvaire es proumés is uman:
Demando ounte déu naisse; e ie sourris la majo.

Aièr, davans la Vierge, istere pensatiéu:
Aquéu front clin e siau me semblavo lou tiéu,
O Levantesco en flour e digno dóu carraro!

Sout l'iue meirau de Roumo, au libre d'aveni,
Te vesiéu destriha lou noum d'un que, tout aro,
Nous rendrié l'Aleissandre e li tems avani[1].

Ce sonnet est écrit dans le langage d'Avignon et non d'Aix et de Marseille, comme l'indique, par erreur, l'attribution dialectale de l'*Album*.

Les fautes d'impression de ces diverses pièces sont moins grandes qu'on ne le supposerait d'abord. Voici la table de celles que l'on pourrait y relever.

La Sereno. — P. 11, col. 1, l. 10, la Sirène, *l.* la Sereno; — l. 16, d'ou, *l.* dóu; — l. 19, sièro, *l.* fièro.

A sous Fraires balakos. — P. 16, col. 1, l. 50, autan, *l.* antan; — l. 51, ponderouso, *l.* pouderouso; — l. 56, qu'auttes, *l.* qu'autres; — l. 58, apilonta, *l.* apilouta.

Dins la fourèst de la Santo Baumo. — P. 19, col. 1, l. 22. Ce draiòu, *l.* O draiòu; — l. 30, autan, *l.* antan; — l. 44, Lièu per bono escascènço, *l.* Siéu pèr bono escasènço; — l. 46, Erné, *l.* emé; — l. 52, teu, *l.* ten; — l. 53, si fiéu, *l.* li fiéu. — Col. 2, l. 10, l'amours, *l.* l'amour; — l. 14, roussignòn, *l.* roussignòu; — l. 18, is me, *l.* is iue; — l. 20, tan, *l.* tau; — l. 23, serro, *l.* resso.

Lou Reire e lou Felen.— P. 22, col. 2, l. 10, l'éis, *l.* leis; — l. 12, dignè, *l.* diguè; — l. 15, euo, *l.* acò; — l. 16, ni a' nearo, *l.* n' i' a 'ncaro: — l. 17, detour, *l.* de tout; — l. 18, ai, *l.* an; — l. 20, signês, *l.* sigués.

A-n-uno Jouvo Escoulano latino.— P. 47, col. 2, l. 44, sur, *l.* sus. — P. 48, col. 1, l. 1, devans, *l.* davans.

La Culido de figo. — P. 48, col. 2, l. 10, voules, *l.* voulès.

Sounet. — P. 57, col. 2, l. 14, mirgacho, *l.* mirgalho; — l. 15, boissous, *l.* bouissous; — l. 17, drachau, *l.* dralhau.

A la Mata escabartada. — P. 57, l. 40, mato, *l.* mata; — l. 44, l'aubo, l'auba; — 58, l. 3, lau, *l* lèu; — l. 6, lo malo erboulho, es encaro, *l.* la malaerboulha, es encara; — l. 7, lon, *l.* lou.

Lou Dialoc de Clarmount. — P. 119, l. 10, coscut, *l.* cosent; — l. 11, eclaires, *l.* esclaires; — l. 13, m,rcis, *l.* mercìs; — l. 14, aloudats, *l.* aloubats; — l. 22, je, *l.* ie; — l. 26, je, *l.* se; — l. 29, uz, *l.* ur.

Floureto. — P. 126, col. 2, l. 38, das mai, *l.* pas mai.— P. 127, col. 1, l. 2 escampers, *l.* escamperes.

L'*Album macédo-roumain* possède, en outre, un intérêt qu'il ne nous serait pas permis d'oublier dans la *Revue*. Le *Chant de la race latine* d'Alecsandri[1] y a été imprimé avec sa notation musicale, et le premier de ses vers: *Latina ginte-i'o regina!* (La race latine est la reine [de toutes les races]) figure sur le haut de l'Arc de Trajan, qui, entouré de divers débris de l'architecture romaine et gardé par un des jeunes soldats de Plewna, fait un beau frontispice à l'œuvre de M. Urechia. On lit encore dans l'Album une intéressante étude de M. Nic. Densusianu sur *les Macédo-Roumains dans la Croatie et l'Esclavonie;* une poésie populaire recueillie à Crusova (Macédoine), par M. Vangeliu Petrescu, et accompagnée de notes philologiques; des articles sur les Roumains de la Turquie d'Europe, de la Hongrie et de la Grèce, par MM. Maniu, Melidon, Misail, Odobescu, etc., et enfin de curieux et navrants extraits, par M. de Marcy, des dépenses d'Abbeville, de Compiègne et de Rouen, où l'on peut constater l'accueil que la France faisait, pendant les XVe, XVIe et XVIIe siècles, à ceux qui fuyaient la domination ottomane. Le chapitre de Notre-Dame de Rouen donne, en 1467, une obole d'or à deux chevaliers grecs, Dimitrius Commocy et Dorosionus Cantacosino; le même chapitre accorde, en 1582, un secours à son petit « et affligé serviteur Stamati, pauvre gentilhomme du pays de Macédoine, que les Turcs avaient enlevé pour servir de *genissaire.* » En 1458, la ville de Compiègne alloue vingt-deux sous parisis en don, pour leur rédemption, « à Ysaachius et Alixis, son fils, cousin germain de l'empereur de Constantinople, ainsi qu'il est apparu par bulles de N. S. le Pappe et par mandement royal, lequel a été prins par les ennemis de la foi et détenu prisonnier au dit lieu de Constantinople, dont il est élargy aux cautions de deux de ses filles, ainsi que portent les dites bulles. » L'éloquence de Bossuet ne pâlit-elle pas auprès de cette aumône de vingt-deux sous pa-

A Mirèio Gleize. — P. 131, col. 2, l. 17, au, *l.* an.

C'est peu, si l'on songe que ces pièces ont été imprimées à quatre cents lieues du Languedoc, sur des manuscrits d'une écriture difficile et sans qu'il ait été possible aux auteurs de réviser eux-mêmes leurs épreuves.

[1] La poésie de M. Alecsandri a obtenu un des plus grands succès que l'on puisse ambitionner. Nous avons retrouvé l'œuvre de celui que ses compatriotes nomment avec raison *le poëte de la latinité* dans le *Risorgimento* de Turin (15 juin 1878); dans *la Raza latina* de Madrid; *la Llumanera* de New-York; le *Repertorio colombiano* de Bogota, etc. Indépendamment des trois versions signalées plus haut, p. 147, elle a été traduite à Bucarest en vers français, par M. Frédéric Damé; en vers italiens, par M. Domenico Muti (*Gazzeta di Napoli,* 16 juin 1878); en vers magyares, par M. Vulcan (*la Familia,* de Pesth, juin 1878); en vers espagnols, latins, etc., dans divers journaux qui ne nous sont pas parvenus, et, enfin, ce qui semble à peine croyable, en vers hébraïques.

risis, votée par le corps de ville de Compiègne aux derniers représentants de l'empire de Trajan et de Théodose?

Les indications qui précèdent ne s'appliquent qu'à une partie de l'*Album macédo-roumain*, mais elles suffiront à montrer que la variété de sa rédaction, le nombre plus considérable de ses pages, les indications géographiques et linguistiques qu'elles renferment, donnent au recueil dont je parle une supériorité marquée sur le *Paris-Murcie* de la presse parisienne.

La publication que M. Urechia menait à si bonne fin complète à un point de vue plus spécial, et dans un milieu différent, la conclusion qui se dégage des réunions où la Maintenance du Languedoc a marqué, par le langage de plusieurs de ses membres, et notamment par celui de MM. Laforgue, Boucherie, Achille Mir, Donnadieu, l'adhésion que les efforts des Roumains et l'œuvre de la Société macédo-roumaine rencontrent chez elle. Cette adhésion a été fortifiée par une représentation donnée le 5 juin de cette année sur la petite scène du *Théâtre Roman* de Montpellier, au bénéfice des établissements d'instruction primaire de la Macédoine. Détail à noter: le répertoire de la soirée appartenait exclusivement à la langue d'oc, et les œuvres de MM. Azaïs, Aubanel, Roumieux, Chastanet, l'abbé Joseph Roux, Paul Gaussen, Bigot et Charles Gros avaient contribué à le former[1]. La même journée avait vu la Maintenance du Languedoc, réunie sous la présidence de M. Laforgue, décider, à l'unanimité des membres présents, que son bureau solliciterait de tous les poëtes méridionaux le don d'autographes inédits en vers ou en prose, et que ceux-ci constitueraient le lot unique et vraiment inappréciable d'une sorte de loterie philologique en faveur du but poursuivi par l'association de Bucarest. On peut se demander si l'ensemble de ces manifestations ne sera pas le point de départ d'une période nouvelle dans l'histoire de la poésie méridionale de la France. A la suite de l'exil de M. Victor Balaguer,

[1] Voici les titres des pièces qui furent dites ou représentées:

Lous Destorbis del mariage de Bibal, conte en vers languedociens, par M. Gabriel Azaïs;

Estivenco, poésie provençale, par M. Paul Gaussen;

La Liçoun de francés, saynète en un acte et en vers provençaux, par M. Louis Roumieux;

Lis Estello, poésie provençale, par M. Théodore Aubanel;

Bernat de Ventadourn, poëme limousin, par M. l'abbé Joseph Roux;

Lou Chavau de Batistou, conte en prose limousine, par M. Auguste Chastanet;

L'Ours e li dous Tafataire, — li Granouio, fables en provençal-nimois, par M. Bigot;

du voyage de M. Mistral à Barcelone et de son Ode aux Catalans, le *Félibrige* remit en honneur les souvenirs communs de la Catalogne et de la Provence ; la vieille fraternité des deux pays fut maintes fois célébrée dans les félibrées de Saint-Rémy, d'Avignon et de Montpellier. Il est probable qu'une évolution d'un caractère plus général sera le fruit de la publication de l'*Album macédo-roumain* et des marques de sympathie que la Maintenance languedocienne du *Félibrige* a multipliées à l'endroit de la Roumanie. Non contente de mettre en lumière les points communs de la pensée méridionale et de la pensée roumaine, cette évolution les fera probablement tourner au profit de la conception du duc de Choiseul et de M. de Quintana, c'est-à-dire de l'idée confédérative, respectant, au sein d'un Latium plus vaste et plus libre que l'ancien, l'autonomie, les tendances et les intérêts des différents peuples de l'Europe et de l'Amérique latines. C'est là un point qui ressort avec discrétion, mais avec une netteté déjà significative, de la publication que nous entreprenons de faire connaître aux lecteurs de la *Revue*.

La constitution de la Roumanie en royaume indépendant a donné naissance à diverses poésies, parmi lesquelles nous emprunterons deux strophes à une pièce anglaise de M. Bonaparte-Wyse, traduite en vers provençaux par M. de Berluc-Perussis, avec une habileté qui est loin d'être commune, même en ce temps de poëtes à l'affût de tous les secrets de la rime et de la versification :

O nacioun, que d'uno nòvio urouso
As la frescour,
L'espèr a mes sus toun front la mai blouso
De si lusour !
Li pople vièi, soun libre de memòri
De pòusso es plen ;
Tu, tout bèu just toun pouèmo de glòri
Se duerb seren [1].

Mais la plus remarquable et la plus originale de ces pièces, aussi bien par la saveur légèrement étrangère, mais néanmoins très-littéraire, de sa langue, que par l'origine populaire de son thème, est une poésie française intitulée *le Petit Rameau*, et dédiée à M. de Berluc-

Magalouna, — *Meste Nicoulàs*, — *Babau-Coucou*, etc., poésies languedociennes, par M. Ch. Gros.

Les pièces de MM. Azaïs, Bigot et Chastanet, furent dites par M. Martin (de Nimes), l'inimitable *jouglaire* de la moderne langue d'oc.

[1] *Lou Brusc*, n° du 21 août 1881.

Perussis par M. Alecsandri[1]. Elle a été traduite en provençal par celui-là même à qui elle était offerte, et nous pensons ne pouvoir mieux faire que de donner la version à côté de l'original:

O petit rameau	O pichoun rampau
Qui descends le fleuve	Carreja pèr l'oundo
Où nage et s'abreuve	Qu'abéuro prefoundo
Le royal taureau,	Lou majestous brau,
Ce flot qui scintille,	Aquéu flot qu'esbriho
Où t'a-t-il surpris?	Ounte t'a susprés?
Quel est ton pays?	Toun païs, ounte es?
Quelle est ta famille?	Quinte es ta famiho?
Par le ver séché,	Au perussié fer
Du poirier sauvage	Seca pèr lou verme,
La main de l'orage	L'aurige, dins l'erme,
T'a-t-elle arraché,	T'a-ti pres pèr l'èr,
Comme en sa colère	Coume, traite laire,
La mort, triomphant,	La mort, trioumflant,
Ravit un enfant	Derrabo un enfant
Aux bras de sa mère?	Di bras de sa maire?
Pour bâtir ses nids	L'aiglo, pèr basti
Sur la roche aride,	Soun nis sus li roco,
Dans sa serre avide	Dins sis òrri croco,
L'aigle t'a-t-il pris?	Ai! te raubè-ti?
Et des sombres grottes,	Di baumo negrasso
L'autan irrité	Quauque vent catiéu
T'a-t-il emporté	T'a-ti pourta 'u riéu
Sur l'onde où tu flottes?	Qu'aro te tirasso?
O petit rameau,	Pichot ramelet,
Perdu, solitaire,	Perdu, soulitàri,
Ainsi qu'un oiseau	Coume un aucelet
Chassé de son aire!	Coucha pèr l'auvàri!
Triste et ballotté	Triste e sagata
Sur la plaine verte,	Sus la plano verdo,

[1] M. Alecsandri est depuis longtemps coutumier du français. C'est à lui que l'on doit la traduction des *Ballades et Chants populaires de la Roumanie,* que M. Ubicini fit précéder d'une introduction (Paris, Dentu, 1855, in-12). Le *Messager de Vienne, journal* [*hebdomadaire*] *français d'Autriche-Hongrie,* a publié, au mois de juillet dernier, un récit roumain, *Balta Alba,* écrit en notre langue avec une rare correction de style. On peut voir de lui, dans le *Journal de Forcalquier* (nº du 10 août 1879) et dans l'*Iòu de Pascas,* p. XIII-XIV et suiv., une lettre et des fragments de lettres françaises qui ont dû exercer une large part d'influence sur la phase littéraire à laquelle la présente étude est consacrée.

Dans l'immensité	Dins l'inmensita
Tu cours à ta perte !	Courres vers ta perdo !
Ne crains pas pour moi	— Cregnes pas pèr iéu
Le flot qui m'entraîne :	S' emé lou flot courre :
Je suis fils de roi,	D'un rèi siéu lou fiéu,
J'appartiens au chêne.	Apartene au roure.
A toucher le ciel	A m'auboura naut
Dieu me prédestine ;	Lou cèu me destino ;
Ma séve est latine,	Ma sabo es latino,
Mon nom immortel.	Moun noum inmourtau.
Un jour, hors de l'onde,	Passa lou desbounde,
Sur ce bord sacré,	Sus 'quest bord sacra,
Je redeviendrai	Moun brout greiara
Grand comme le monde.	Plus grand que lou mounde.
Et comme autrefois	Coume antan, aurai
J'aurai des couronnes,	Un reiau diadeime ;
Car je suis du bois	Car moun bos soul fai
Dont on fait les trônes !	De trone à bèl eime !

Le chêne recouvrera-t-il ses rameaux, si étrangement dispersés loin de la forêt natale ? En d'autres termes, les petites *Romanies* de l'Orient se grouperont-elles un jour autour de la grande *Romanie* danubienne, comme l'espèrent et l'appellent de leurs vœux bon nombre de Roumains ? Le *poeta* et le *vates* de leurs ancêtres d'Italie ont parlé souvent par la même bouche, et, malgré des tentatives récentes, leurs noms ne sont pas près de devenir synonymes du moderne **polititianus*. Il ne nous est donc pas interdit de parler de ces espérances, et d'adresser à ceux qui nous en apportent l'expression les vers où M. Albert Arnavielle les complète par l'affirmation d'un idéal encore plus vaste et non moins légitimement naturel :

Creissès, creissès, o pichot mounde,
Per lou grand mounde que revan[1] !

(Croissez, croissez, ô petit monde, — pour le grand monde que nous rêvons !)

A. Roque-Ferrier.

[1] *Album macédo-roman*, p. 9.

CHRONIQUE

Nous sommes heureux d'annoncer aux lecteurs de la *Revue des langues romanes* que M. Camille Chabaneau, membre résidant de la Société, a été nommé officier de l'instruction publique.

∴

La Société vient de faire distribuer la dixième de ses publications spéciales : *Muereglie, traduction en dialecte dauphinois de Mireille, de Frédéric Mistral, précédée de notes sur le langage de Saint-Maurice-de-l'Exil et suivie d'un appendice,* par M. Maurice Rivière-Bertrand. Cette publication forme un beau volume in-8° de 200 pages. Son prix a été fixé à la somme de 6 fr.

∴

Livres donnés a la Bibliothèque de la Société. — Comput en vers provençaux, publié, traduit et annoté par Camille Chabaneau. Paris, Maisonneuve, 1881; in-8°, 28 pages;

Traduction des Psaumes de la Pénitence en vers provençaux, publiée pour la première fois, d'après le manuscrit d'Avignon, par Camille Chabaneau. Paris, Maisonneuve, 1881; in-8°, 40 pages;

[Deloncle (Charles)]: Festo de Calderon. Espagno e Françoo, remembrançoo histourico, per un felibre toulousenc. Tullo, Mazeyrio, an 1881; in-8o, 8 pages;

Gagnaud (A. de): Moun Oustalet, pouësio prouvençalo, em' uno traducioun en rimo italiano, pèr l'abat J. Spera. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-8°, 12 pages;

Laforgue (Camille): Brinde pourtat à la Roumanio, lou VII de septembre MDCCCLXXIX. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-8°, 16 pages;

Laforgue (Camille): Brinde pourtat à Mistral e Bonaparte-Wyse, lou VI de jun MDCCCLXXX; in-8o, 16 pages;

Laforgue (Camille): Discours tengut davans la Court d'Amour de la Lauzo, lou XXVI de septembre MDCCCLXXX. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-8o, 16 pages;

Laforgue (Camille): la Filho dal Moulinier, cansou. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-8o, 16 pages;

Rivière-Bertrand (Maurice): Muereglie, traduction en dialecte dauphinois de Mireille, de Frédéric Mistral, précédée de notes sur le langage de Saint-Maurice-de-l'Exil et suivie d'un appendice. Paris, Maisonneuve, 1881; in-8o, VIII-188 pages;

Rouvière (Léon): Poésies languedociennes, publiées par C. de Vallat. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-8°, 44 pag.

Le gérant responsable : Ernest Hamelin.

DIALECTES ANCIENS

LES MANUSCRITS PROVENÇAUX DE CHELTENHAM

III

LA COUR D'AMOUR

(*Seinor vos que volez la flor*)

Nous croyons devoir donner une place à part, dans ces glanures provençales, à une pièce du Chansonnier Mac-Carthy, malheureusement incomplète de la fin, qui mérite toute l'attention des provençalistes, autant par son étendue que par l'intérêt du sujet traité. Cette espèce d'*Art d'aimer* est certainement antérieure au *Roman de la Rose*, et peut fournir matière à une comparaison intéressante avec la partie de cette curieuse composition qui est due à Guillaume de Lorris. On la comparera aussi utilement avec le *Songe vert*, poëme français que nous nous proposons de publier incessamment d'après le manuscrit unique de Spalding (Angleterre), ce qui nous fournira l'occasion de revenir sur le poëme provençal.

Nous n'osons nous flatter d'avoir toujours réussi à dissiper les obscurités qu'il est naturel de rencontrer dans un sujet allégorique ; la difficulté était d'ailleurs augmentée par cette circonstance, que nous ne disposions que d'un manuscrit. Nous avons cependant fait tous nos efforts pour rendre le texte intelligible, sans toutefois nous aventurer bien loin dans la critique conjecturale, et nous avons marqué d'un point d'interrogation les mots ou les vers qui ne nous paraissaient pas offrir de sens acceptable.

LA COUR D'AMOUR

(*F°* 30, *r°*, *col.* 1.)[S [1]]einor vos que volez la flor
E la corteszia d'amor,
E non avez soing dautr'aver,
Mas ab joi voletz remaner,
5 Auzatz un romanz bon e bel,
Bastit de joi fin e novel,
E gardatz, quant l'auresz auszit,

[1] On a laissé en blanc, pour le rubricateur, la grande lettre initiale S ; de même au vers 125 et à chaque alinéa.

Non metatz los motz en oblit:
Que za negus hom no fara
10 So quel romanz comandara,
No sia plenz de cortezia,
E que non queira villania.
Que lo be que lo romanz di
Fasson las dompnas el drut fi,
15 E gardon se de la folia
Quel romanz deveda e castia :
Que vos sabetz qu'ab desmezura
Per amors a cors sa dreitura,
Que malvestat e putaria
20 Nollaisson tener dreita via.
Per so han fag novella amor
(*Col.* 2.) D'una dompna de gran valor
.viij. xx. que donas qe pulsellas,
Q'an trobat lurs raszons novellas,
25 Coment amors sia lials,
Fuguon s'en las falsas els fals,
Q[e] a tant amors parlament,
Nos taing haza galiament.
Ora zuzatz com araszona
30 Sa gent *Amors* la dousa el bona.
Mas premieramens vos dirai
Sos conpainons, ni hon estai
Ab cui faz[ia] acordament,
D'amor lo lial zutgament.

35 [E]l temps qel roissignol faz nausa,
Que de nueit ni de zor no pausa
Desotz la fuella de cantar,
Pel bel temps que vei refrescar,
Aven que *Fin'Amors* parlet
40 Ab sos barons en son rescet,
En son del puei de Parnasus ;
Zoi e Solasz foron laisus,

V. 12, *ms.*, querrez ; 18, damors ; 29, or azuzatz coment; 30, e la ; 32, estaz; 36, nueut.

E Ardimens e Corteszia,
Qe de flors l'en zonchon la via ;
45 Bon' Esperancha e Paors
Li porton de denant las flors;
D'autra part, Larguesza e Donneis
Lo meron en un leit d'orfreis ;
(*V°, col.* 1.) Celars e Dousa Conpania
50 Geton (de)sus idesa floria.
Lo cortes pueih, de l'autra part,
Del fuoch d'amor relusz es art:
D'aqui mon[ta] tota la joza
Qu'Amors per mei lo mond' envoza.
55 E d'autra part son las floretas,
La[s] ruosas e las violetas,
Qi trameton lor gran douszor
Denant l'oleil de Fin'Amor.
E d'autra part ha cent pulsellas,
60 Q'anc negus hom non vi plus bellas;
E chascuna ha son amador,
E son vestu d'una color,
[Ez] baison ez braisson soven,
E mantenon pretz e joven;
65 [E] totz temps han aital desdug,
Ad aital gen vai be, so cug.
E d'autra part hac un ombrage,
On hac maint [bel] auzel saulvatge,
Que canton la nueit e lo zor
70 Voltas e lais de gran dousor.
[E]z el mei loc ac un castel,
Q'anc negus om non vi plus bel,
Que non ha una peira el mur
Non luisza con d'aur o d'azur.
75 D'aqui guerezon Vilania,
Las clauson Pretz e Drudaria,
El gaita q'es el castel cria :
« Esta lo drutz contra s'amia,
E l'amia contra son drut:

46, portent; 54, permes; 69, cantent; 71, Zel; 76, Las claus son pretz

80 Era non sera ja sauput.
Ar es lo luochs e la saiszos
Qu'ieu haz endormitz los gilos. »
Davant la porte hac una font,
E non a tan bella el mon,
85 Qi sortz en una conca d'aur;
De tot lo mont val lo tesaur;
N'a om el mont, si n'a begut,
Que, cant qe es e cant [qe] fut,
Non sapchza de be e d'onor,
90 Qe non oblit ira e dolor.
Claus'es de laurie[r]s e de pis,
E de pomiers de paradis;
De flors de lizs es coronada,
Que nais menudet en la prada.
95 Aqi sasis a parlament
Amors, e parlet bellament,
(En)aissi con deu far lo seingner
Q'a tot lo mont a destreigner.
Esgardet vas terra un petit,
100 Con sabis om, e pueis ha dit:
« Seinors, eu me lau be de vos,
Mas vos sabetz qe totz om pros
(*F*° 31, *r*°, *col.* 1.) Deu gardar q'en sa seinoria
Fassa om sen e lais folia;
105 Qe vos sabetz q'ad obs d'amar
No val re que vol follejar,
Que l'autrer nos dis Johanitz
Que leons aucis la formitz;
Don ieu aisso dig contra vos
110 Que vos faitz aitant fort joios:
« Us vassal qe no er cellatz,
Si donna li fai sos agratz,
Si a el non s'ennanara,
E lo blasme li remanra. »
115 Vec vos la fromitz el leon,
La donna es morta pel garchon,

98, Qe t. l. m. ha a destreigner; 109, Don iois.

Eus comanc non fassatz mais re,
Mas donatz zoi lai on conve ;
Als enfantz fatz con a d'enfans,
120 Als parladors donatz parlans,
E metetz en tot tal meszura
Q'eu no i perda ma dreitura,
Que pros om i a grand onor,
Qan fai be l'afar son seinor. »

125 [A]pres araiszonet *Solaz,*
Tota la cort estet en paz :
« Seinor, mout si deura sofrir,
Qe mout deu om son cors cobrir,
Qe non diga tot son coratge,
(*Col.* 2.) 130 Ni non mostre grand alegratge ;
Mas lai on es luechs e meszura,
Q'amors per be cellar meillura,
Qe l'auzel, cant el ve lo latz,
S'en fui d'aqi tost e viatz;
135 Tot altretal fai de manes
Vilans, qant vei ome cortes,
Que viu de joi e de solatz
E porta trezador ni laz,
Quant el lo ve serra[r] sa porta,
140 E sa moiller es pesz qu'a morta.
Aisso dic per vos, don Solatz,
Qu'ez mos amig[s] e mos prevatz,
Ez affi vos la mia fe
Qe tot lo mon non am tan re ;
145 Mas voill que laissetz la gaies(s)a,
Qan non es luechs que si beus pesa.
Vos ensegnarai vostre pro,
Qar eu n'ai fort bel gaszardo,
Qe vos faitz amors comenssar,
150 Vos faitz l'un a l'autre agradar.
Vos non voletz enuei ni plors,
Viulas [e] dansas e tanbors
E joventz vos fan compania ;

127, si de uro, *avec un sigle sur l'*u; 150, agardar.

Seigna vos qi no s'ablavia
155 D'amor, qe vos lo metretz lai,
On om non meissonna mas jai. »

(*V°, col.* 1.) [A]pres parlet ab *Ardiment:*
« De vos me lau eu ben e gent,
Que vos faiz toszeta ardida,
160 Q'a paors neis d'aucel qant crida;
Pueis laffasseitz vos tan segura
Q'a son drut vaz de nueit oscura,
Qe non tem marit ni parent
Batre ni menassar sovent;
165 E faitz a paubre drut enquerre
Donna q'a gran fieu e gran terre,
Qel ditz: « Se non laissas estar,
Eu te farai ton envei far »;
E cel, que de re non s'esfreda,
170 Sitot s'a petit de moneda,
S'adoba ades de ben servir,
Pueis [el] la fatz tant enardir
Qu'ela oblida son lignatje,
Sa riquesa e son paraje,
175 E torna tot son cor en lui,
E son bon amic ambedui,
E per vos vai a parlament
Drutz a si donz [ab] ardiment.
En amor non val re paors,
180 Ardiments es la claus d'amor.

[*C*]*orteszia,* de vos non sai
Dir[e] lo[s] bens qe de vos hai,
Ni non sai grazir las onors
(*Col.* 2.) Q'ieu hai de vos ni las lauszors,
185 Q'ab plana razon de sofrir
Me fatz a tot(z) mon abellir;
Ab lo sofrir avetz mesura,
Per qe vostre bon pretz meillura;
Vos metetz mesura en parlar,

163, ten; 176, ambeduz.

190 Envez no sabetz vos ja far;
Ni ja negus om non er pros,
Si non ha compania ab vos,
Que aqel que i a compania
Non fara orguoill ni follia.

195 [*B*]*on' Esperansa,* grand ajuda
Me fatz, qar vostre cor nos muda
Q'al premier que vol faire druda,
El ven a leis, si la saluda,
E pueis commens'a la pregar
200 Per Deu q'ella lo deja amar.
Bon' Esperansa la lo guida,
E sitot noncha l'es gracida
Sa pregueira al commensar,
Ades lo faz ben esperar;
205 Qe greu verreis novella amia,
Q'a[l] premier non se fassa enia.
Donna, per q'es q'altr' amic hai,
Qel dira: « ges nous amarai »;
O dira: « ges nous amaria,
210 Q'onor e marit eu perdria »;
(*F*° 32, *r*°, *col.* 1.) O dira qe « plens es d'engan
Vas amador, per qeus soan. »
Bonesperansa ditz c'aiso(n)
Non cal tot prejar un boto(n),
215 Qant el se desditz ne s'orguella,
Q'adoncs se descausa e despuella.

[*P*]*aors*, vos siatz benedeita!
Per vos vai drutz la via dreita,
Qe, quant vai a si dons parlar,
220 Qe el li cuida desmostrar
E dire qe per s'amor mor,
E vos li donatz ins el cor,
Si qel non sab dire razo,
Ni sab detriar oc ni no,
225 Qe quant ha trestot jorn parlat,

198, E luen; 206, (al premier), cf. v. 197; 207, *vers obscur.*

Non cuja aver dit mas foudat;
E qant l'a trames son message,
Et el pensa en son corage :
« Las ! aisol mandes solamen,
230 Ben sabra q'ieu hai pauch de sen;
Jamais non virara sol l'uel,
Aiso se tenra az orguel.
Catieu'! qe faras, sit forana,
O si tos messages t'engana?
235 O qe faras, si de tis lonja,
Ol messages te dis mensonja?
Ben saz q'e[la] m'escanara,
(*Col.* 2.) E mon message me batra.
Non fara, qe tan es cortesa,
240 Ja non fara aital malesa.
Caitieu ! mala la vi enanch,
Sa plaja me tol tot lo sanch;
Bem pesa qar loi ai trames,
Que sos maritz es malares.
245 E dieus ! com aura vergoinat,
Si mon message auci ni bat ! »
Aici vos dic : « on nos estem,
Ren non ama om qe non tem. »

[*L*]*arguez*[*a*], vos voell castiar,
250 E sim fatz vos tot mon afar,
Qe greu pot haver gran proesa
Negus om, si non ha larguesa,
Ni causa no pot om trobar
Qi tant vailla ad obs d'amar.
255 Mais nou[s] cell qe vostra proesa
Metas en orda cobet[e]sa,
Niu[s] cell qe dones largament
A neguna dompna qes vent,
Qe qant il vos atrai nius tira,
260 Ni del cor ne prec en sospira,

229, mandetz; 233, sit sorma (sit forana = *si elle te chasse? Ce mot manque dans Raynouard*); 253, ben; 256, orba; 260, de prec sospira (prec *a un trait horizontal sur le* c).

Il non o fai mas feintament,
Per so quel dones de l'argent,
El jois, qan cobeesa ajuda,
Non es res mas amor venduda.
(*V°, col.* 1.) 265 Per q'ieu vos prec qel fals sospir
Nous puoscan l'aver escotir;
Mais qant veires donna de pretz,
Digas li vos eissa en privetz
270 Qe, sil donas, il vos dara,
E de confundreus gardara;
E pueis dara vos largament
Joy e proesa e ardiment.

[*D*]*omneis,* quius vol mal sia onitz :
Per vos vai paubres drut[z] garnitz,
275 E vai en ivern a la bisa
Qe non ha freig en sa camisa,
E conten se plus bellament
Qe tals qe ha trop mais d'argent.
E s'el es richs, el fara cort
280 E torneiament e beort,
E parla[ra] plus bellament
Ab lo paubre q'ab lo manent,
Per so que [ja] chadaus om diga
Ben de lui a sa dousa amiga.

285 [*C*]*elamens,* vos es [ben] la flors
Don nais e creis lo joy d'amors :
Vos non voles envei ni bruda,
Ni ja donna no er batuda
Per re qe vos digatz en fol;
290 Vos non li viratz sol lo col,
Qant om o ve, ni fatz semblant
(*Col.* 2.) Qe de ren mens alatz calant;
E quant es la sasons nil loc(s),
Vos fatz pareiser vostre joc(s).
295 Qan es partitz, cuza cascus
Qe siatz monges ou resclus.

279, E cel; 289, qi vos.

Vos voletz vostre joi en pasz
Vos mantenez joi e solasz ;
Per cortesia e per onor,
300 Vos doin la baneira d'Amor.

[*D*]*olsa Compaina,* fina druda
Es soven per vos ben venguda ;
E cela res qi plus li platz,
Son bel amic entre sos bratz,
305 El baisza mil ves en la boca,
Qe, qant sos bel cors alsieu toca,
Ella li ditz per plan solaz :
« Amics, enveja vos mos braz. »
— El li respon : « Donna, el non
310 Tan qan vos mi faitz m'es tan bon,
M'arma, mos cors, so m'es avis,
Es el mei luec de paradis.
Bels amics coindes e joios,
Se ieu ren vaill, so es per vos,
315 Q'anch Galvains no saup re d'amors,
Ni anch Floris ni Blanchaflors,
Ni l'amors Ysolt ni Tristan,
Contra nos dos non valg un gan [1].
(*F*° 33, *r*°, *col.* 1.) Bella donna, tant qant viurai,
320 Sachas de fi vos servirai,
Q'ieu non voell q(e) 'a mort ni a vida
La nostra amors sia partida. »
E volrion mais esser mort
Q'entre lor agues un descort.

325 [*P*]*rudaria,* vos es dons pres,
Qe del castel las claus tenes ;
Car das qes aquest dui baron
Vos adviszon negun preszon,
Qe lo metas en fuec d'amor,

315, ni sore damors ; 327, dez barons.

[1] Cf. Arnaud de Mareuil, *Domna genser que no sai dir,* et la pièce du même troubadour récemment publiée dans la *Revue des langues romanes* (août 1881), *Tant m'abelis em platz,* v. 146 et suiv.

330 Gardan lo la nueit e lo zor,
E zamais non hajon [nul] be,
Tro lor donnas n'ajon merce,
(Si) prenon donnas dos tans plus fort,
Las conduisetz trus q'a la mort,
335 Tro que mandon a lur amics
Qe non lor ajon cor enics,
Qe fort fer deu om tormentar
Las donnas, car se fan pregar.
E si chai venon amador,
340 Donnas ni drutz de gran valor,
E vos lo[r] fatz fort bel ostal,
Asetzes los al deis rial,
E colgas los lai dins la tor,
En la mia cambra de flor. »

345 [Q]ant Amors hac a gran leszer
(*Col.* 2.) Comandat e dit son plaszer,
Las donnas l'an ben autreiat
Qe d'aco qe ha comandat
Li faran de tot son talan,
350 Qe ja mot non traspassaran;
Mais de leis volrion saber
Qal amor deu hom mais tener,
E preigan lo, com lor seignor,
Q'el las engart de desonor,
355 Qe, tant pros donnas coma son,
Non hajon blasme per lo mon,
Ni qe lor pretz ni lor valor
Non lur destrua *Fals' Amor,*
E qe lur diga soltiment
360 Per razon e per jugament
So qe fai d'amor a gardar,
E aco q'hom en dei ostar.

[S]o dis Amors: « Bon conseil sai
Na Cortezia, q'ieu vez lai;

330, la nuetit; 333, *vers obscur;* 335, qz *avec un trait horizontal au-dessus;* 337, fort sers; 345, bacs; 355, com ellas son.

365 Voell qen fassa aquest jutgament,
Qe sab per on monta e disent
Amors. E qar sab ben q'il es
Del mont la plus adreita res;
Il lo fera be ses engan. »
370 Cortesia pleigua son gan
E [a]doba se de jugar :
Qom cortes, se fai pauch pregar,
(*V°, col.* 1.) Qant vei qu'ez luecs es avinents,
Molt es grantz e preon son sens;
375 Puis parlet com savis e pros,
Gent fon auszida sa razos :

« [S]einors, per dreig e per usage
Deu Amors gardar son parage,
Qe paubrezta ab gentilesa
380 Val mais que orgueill ab riquesa,
Ni a sa cort non a(m) res at
Mais servir ab humilitat.
Eu vos o dirai breu e bon,
E breviar vos hai la raszon.
385 Fin' Amors [dis] de qatre res:
La premieira es bona fes,
E la segonda li altatz,
E sos afars si a cellatz,
E la terza si es mesura
390 De parlar per la grant tafura,
E la qarta sapchas es sens,
Ab q'amors fai tots sos talens.
Aquesta devem mantener
E gardar de nostre poder ;
395 Mais la falsa via bastarsa,
Qe sec la gent q'el fuec fos arsa,
Las trairitz e las venals,
Las cantaritz els comunals,
Que lor femmes (?) e lor(s) amors
(*Col.* 2.) 400 Es tot chaitiviers e dolors,

369, Ille ; 387, cegona, *avec un trait horizontal sur l'*o ; 398, canzaritz e las.

D'aqellas non deven parlar,
Mas qant solament de blasmar.
Aquest jutgament fait d'amor,
Dreitz es c'om nol pot far meillor;
405 E qi desdire lo volia,
Ben sapchas q'ieu loil defendria,
En rendria mon cavalier,
Sin trobava encontra guerier. »

[Las] donnas han ben entendut,
410 E an en lor cor retengut,
Lo zutgament e mes en brieu,
Per so que l'oblide[n] plus greu.
Amors lo lor ha sajellat
Ab son anel d'or niellat;
415 E segnet lo de sa man destre,
Met li non Paradis terestre.
La Cortesa d'amor lo pren,
En una caisa dousamen
L'a mult bellament estuzat,
420. El mei loec d'un samis plejat;
E dis als barons en rient:
« Aves auszit lo jutgament
Qe adreitaments an jutgat;
Mas — qar saz qe m'en sabreitz grat
425 Vos dirai d'amor de tal loc,
Don maint plor tornaran en joc,
(*F*° 34, *r*°, *col.* 1.) E maint joc tornaran en plor,
Q'aital usatge han amador,
Qe gai son qant be lor estai,
430 E qant han tant ni qant d'esmai,
Li plaint e li plor eill sospir
Lur adviszon truesq'al morir.
Mas drutz q'Amors vol conqistar
Deu de mantenent demonstrar
435 A si donz son cor s'esta[l]via(?),
S'era plus rica qel reïna,

415, man desire; 435-6, *la fausse rime montre que le premier vers est corrompu.*

Q'una non trobares en mil
Qe nous en tengua per gentil,
E q'el cor nous en sapcha grat,
440 Si ben non fai semblant irat,
Q'il pensara : « Ges non soy laida,
Pos aqest s'en vol metra en faida,
E molt faria que felnesa,
S'aquest gentils om de mi pensa,
445 Se ieu non pensava de lui,
C'aisso non sap re mas nos dui,
Q'el es coberts en son coratge,
Q'anch non volg trametre messatge,
Ants m'o dis totz sols de sa boca :
450 Ben conosch que m'amors lo toca.
Ben ai pus dur cor d'un leon,
S'el m'ama ez eu no voell son pron;
E molt fazia gran pecat,
(*Col.* 2.) S'el moria per ma beltat ;
455 Q'el non sembla ges traidor,
Qe, qan mi demonstret l'amor,
Mudet tres colors en una ora,
Q'el devenc pus vers d'una mora ;
Aqi eus devenc pus vermels
460 Qel maty qan leva solels;
Aqi eus devenc [tan] pus blancs
Qel color li fugi el sancs. »
— Vec la vous entrada en consir:
Adoncs s'adobe de servir
465 Lo drutz ; e si plus non l'eschai,
El li soplei' ab cor verai,
E digua q'il o puosca auszir,
E fasa semblant de morir :
« Donna, ben vous dei adorar
470 Per la gran beltat q'en vos par,
El tera es santa, q'ieu o sai,
Qar anc sostenc(s) vostre cors gai.»
E las lacremas iescan for,

439, uosis; 440, sai ; 451, dru; 467-8, *ces deux vers semblent intervertis.*

Per so quel puesca embla r locor ;
475 E giet s'als pes de genoilos
E digua : « Dieus, reis glorios,
Salva mi dons la gran proesa
E la beltat q'en lei s'es mesa,
E voillatz q'el haza merce
480 Del caitiu qe vez denant se.
(*V°, col.* 1.) Dompne Dieus e merces mi vailla !
Gitas me d'aquesta batailla.
Non vezes que denant vous mor,
L'uel(s) mi volon saillir del cor,
485 Tant vos hay(z) cellada l'amor.
Mais s'un pauch d'aquesta dolor
Sentis lo vostre cors cortes,
Ben sai que mi valgra merces.
Laš ! qu' hai dit ? Be fas a blasmar ;
490 Bella dompna, Dieus vous enguar
Que za per mi laisor color
Vezas en vostre mirador :
De me non podes haver tort.
Mais l'oill traidor que m'an mort
495 Veiramen son ill traidor ;
Mais aimon nous que lor seinor,
Mais ill se raszonon vas me
Q'enquera mi fares gran be,
Que tan bel cors com m'han mostrat
500 No fo anch ses humelitat.
Dompna, aisi soi per l'asajar,
Ab un mot mi podez ric far,
Que sol que m'apelletz amic,
Vas mi son paubre li plus ric. »

505 [La] dompna responda causida :
« D'una re non soi ges marrida,
Q'al mieu semblant be fora mesa
(*Col.* 2.) En voz, sill cor al re no pe(n)sa
L'amors de meillor qu'eu non soi ;
510 Mais, sieus o dic, no voz enoi,

481, Dompna ; 489, que hai.

Ni me perpens que vous dirai
Ab altra voz, quan vos verai;
Que vous, drutz, quan vos es jauszit,
Metes las dompnas en ublit,
515 E tota dompna fora druda,
Si non fos per aquella cuda.
A altra vez, nous veiren be
Ez el mez membre vous de me,
Queus farai de vostre plazer
520 Quem plaira, sim venes vezer. »
Que pro ha drutz ab donnejar
De si dons et ab gen parlar;
E quant l'a un lonc temps servit,
El baisa ben la en riquit;
525 Qel menre amors que si dons fassa
A son drut, es qant vol que jiassa,
Que drutz de si dons aidzinatz,
El deve vilas e malvatz,
E ublida se de donar,
530 De servir e dar mas portar.
E si lo vol tener vaillent,
Ab respeig lo fasa jausent;
E qant li dara son bel don,
Fassa aquel [li] sapcha tan bon,
(*F*° 35, *r*°, *col.* 1.) Que, qant l'aura entre sos braz,
536 El non cug que(l) sia vertatz.
Aiso queron li drut(z) leial:
Qui pus en demanda fai mal.

[A]pres aqist hom convinent,
540 Conve q'il tenga sor cor gent,
E que se gart de fol parlar,
Q'hom non puesca en lui re blasmar;
E d'una causa sia tricx:
S'es paubre que se fengua ricx,
545 Q'ab un petit de bel garnir
Pot hom sa paubreza cobrir;

525, si dompna; 533, so *avec le sigle de* us *sur l'*o; 534, oquel.

E gard, dom(m)entre q'er iraz,
Sa dompna nol veja en l'afaz;
Q[e] totz hom, men[tre] q'es joios,
550 N'es trop plus bella sa faisso(n)s.
Als messages de sa maison
Serva e prometa e don,
Qels acuella plus bellament
Qe s'eron sei privat parent,
555 Per so que sa dompna la bella
Aja de lui bona novella,
E haja message cortes;
Mais gart que hom non sia ges,
Que miels dis dompna son talent
560 A fem(i)na que ad autra gent.
E fassa a si dons cembel,
(*Col.* 2.) Manjas e cordon et anel,
Que tuit sabem ad esient
Q'amistat creis per lausiment.
565 E una causa non oblit,
Ausen leis lause son marit,
E digua que molt fora pros,
Si non fos un petit gilos;
E s'ill s'en blasma tant ni qant,
570 Cel li pot be dir al[tre]tant:
« Dousa dompna, fei qu'ieu dei Deu;
Vous lo conoissetz mielz que eu;
Mais totz temps creirai qu'el es pros,
Qar Dieus volc alt en qu'es a voz. »
575 E anso ven lai on estai,
E si per aventura eschai
Qu'el l'atrob sola mantenent,
La bais e l'embras[se] sovent;
E sill se suffre à forsar,
580 Prenda son joi ses demorar.
Or dompna vol per dreita escorsa
Q'hom li fasa un petit de forsa,
Q'ill no dira ja: « Faces m'o »;

550, belle; 553, Cacuella; 556, avia; 561, ci; 564, lausimet; 573, que les.

Mais qui la força, sofris o.
585 Soven deu a si dons parlar,
Si pot o de loing esgardar,
E mostre semblant cellador,
Q'ill sapcha qu'el viu de s'amor ;
(*V°, col.* 1.) Enaisi deu son joi noirir
590 Drutz que d'amor se vol jausir.

[La] dompna que vol esser druda
Deu enansi esser tenguda,
Con gentils om se dona soin
Del sparvier, qant l'a en son poin,
595 Que garda quel plu(s)ma non fraina;
Deu ill gardar que non remaina
En sa cara q'il desconveigna,
Mas, tota causa qez aveigna,
Noi meta causa que i nosa ;
600 Mais be pot gitar aigua rosa,
Que quil baisza per gran dousor
Cug q'haja l[o] cors plen de flor.
De si meteissa sia gilosa,
Tant vol esser coinda e ginnosa,
605 Que tota dompna es bella e cara,
Ques ten cointamen et esgara,
E es de tot en tot perduda,
Si car e gent non es tenguda.
E loing sapchon retener grat
610 D'aco q'il aura esgardat ;
Ab vertat e ses tricaria,
Demostro bella compainia,
E ill paresca sotz la gimpla
G[au]dire, cortetsa e simpla ;
615 E qui ven a leis cortejar,
(*Col.* 2.) Sapcha gen respondr' e parlar ;
E gart per plana gentilesa
Que no diga mot de malesa,
Ni de folia ni d'orguell :
620 Qui gent parla semena e cuell ;

584, sofre so ; 593, dompna ; 599, no iemeta ; 601, qui la ; 606, que se.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
625 [illegible]
Si [illegible] coindia,
Que gen jamais creis son seiner s',
Si nom rasa creis e la dors'.
Par que dompna gen enpariada
630 Sera tom temps prous e curada:
E sapcha tan gen acuillir,
Que quans venra al departir,
Qar soi auran ab leis parlat,
Cuiden li fol esser senat.
635 Ei savi digan: « Dousa res,
Muit es vostre cors de joi ples:
Molt sabes mesclar cointamen
Cortesia, foudat ab sen.
Ez urguell ab humilitat.
640 Ancheis haurihon fait privat
Un roissinol, c'om vos aujes.
Far ni dir queus desconvenjes.
(*F*° 36, *r*°, *col.* 1.) Vostre dit han aitan d'onor,
L'un son bon e lautre meillor. »
645 [E] son amic non tricha ges,
Nil digua mais so que vers es,
Que dompna e polpra e samit
Trobares al ques d'un aquit,
Que la porpra, pois es solada,
650 Non pot esser jamais gensada,
On plus la non la i sezes (?),
E dompna, puis engans i es,
N'i pot esser d'engan represa,
Jamais non pot esser cortesa;
655 Ni, pus com pot estain durar,
Non pot jamais son prez cobrar.
Eill cabeill ssion coindament

623, gars; 626, et coindia; 642, que vos.

Estretz ab fil d'aur o(n) d'argent;
Une sotilleta garlanda
660 Gart q'uns pel front no sen espenda,
E sion per plana gardat
Ab vel de porpra e de cendat,
Mais un sol petit c'om en veja
Qel mons digua de fina enveja:
665 « Ben ha(n) l'onor e la proesa,
Dompna, del mon qi vos adesa. »
E anon dreit e per un fil,
E coindament sion sotil
Li sobrecil sotz lo bel front;
(*Col.* 2.) 670 Lo mentonet bel et redont,
Las dents paucas e menudetas,
Bel nas et bocas vermelletas,
Ben faitas ad obs de baisar,
Cui Deus volria tan onrar;
675 Blanc col, e port(e) sas bellas mans
En gans, que nos veza vilans;
Bella borsa, bella centura,
Com s'era tot fait en peintura;
E paresca bella e delgada
680 Sotz la bella boc[l]a daurada.
D'una re se deu donar cura,
Com l'estei be sa vestidura:
Gent vistent(?) e gent afublans,
Amorosa en totz son sembla[n]s.
685 Bel sion li vestit defors,
La camisa que tocal cors
Sia bella, sotils (s)e blanca,
Col neus en ivern sor la branca.
Gent se cals e gent port sos pes;
690 Can[t] [es] ab dompnas de gran pres,
Am gentils omes, qi qen gronda,
Parle gent e digua e responda.
La gimpla non sia ges mesa
El cap a guisa de pagesa,

658, sil daur; 662, e volt de; 679, dolguda; 688, uuern.

695 Am[s] sia coindamen pausada,
Sobre las bellas crins planada;
(V°, *col.* 1.) E si deu anar en coasa (?),
D'un cordonet daurat la fasa;
Que l'aur[i]pel e li boton
700 Rescemblon tuit d'una faison.
Gent si tengua, sovent se bain,
E ab nedesa s'acompain;
Ves (tot) lo mon cuberta e cellada,
Mais son amic sia aizinada,
705 Quant sera luecs ni d'avinent.
Eu haz ben dig al parlament
So que li bon drut tenran car,
E faral gilos enrabchar. »

[C]ortesia ditz : « Dompn[a] pros,
710 D'aiso m'acort eu ben ab vos,
Que molt es gilos en gran pena,
Que, s'el bat sa moiller, forsena.
Adoncs pens'ella : « Ar amarai,
Pois atrestant de blasme i hai. »
715 E puis c'ave tot entr[es]ait
Que dis : « Mals esma, part e fait »,
Cel la baisa e la percola,
Adons la destrui e l'afola.
Q'ella pensa : « Molt m'aima fort,
720 Ben sufriria dreig e tort. »
Per nient serion gellos,
Batre ni blandir n'es ges bos;
Mais lais lor on anar lor pe,
(*Col.* 2.) E venja lui bona merce. »

725 Amors aiso qel ven agrat,
E ha devant se esgardat,
E vi Merce venir corrent,
Que volg esser el parlament.
E quan l'an vista li baron

702, so compain ; 714, ei ; 716, es ma parte fait (*ce vers m'est obscur*); 717, perdola ; 722, n (*surmonté d'un trait*); 725, qls, *avec un trait sur le* Q ; il faut sans doute admettre avant ce vers une lacune de deux vers.

730 No i a cel non sapcha bon,
Mont polsa son caval lo flancs,
Per un pauc que non es [e]stancs :
Aquest tramonto l'amador
Per faire clam a Fin'Amor
735 De las dompnas, des cominals,
Molt cuitas c'a tost li vasals
Atant es a cort desendutz.
Tuit diçon: « Ben siaz vengutz. »
E el respon : « E Deu[s] sal vos,
740 Amors, e tots vostre baros,
E confonda aquiels qes eu vei,
La cobezesa ez orguei,
Q'entro c' aici m'an encausat,
A qant loncs temps m'an trabaillat!
745 Amors, tot lo mont han delit
Dompnas, vos an mes en oblit,
Qe s'era fils d'emperador,
Ses paupre gens non a d'amor;
Mais aqell es onratz ses failla,
750 Que promet lor diniers el[s] bailla ;
(*F*° 37, *r*°, *col.* 1.) E qant ha lo(r)s diniers pagat,
El fausa los ha estuchat,
Il dis : « Enqer non es saso(n)s,
Autra ves trametren per vos » ;
755 E(l) ten l'en aquella balansa
E confont la bona esperansa ;
E qant non ha plus que donar,
Il lo gaba e laissa l'estar.
L'orgoilosza, cui Deus abata,
760 Qant vei lo mantel d'escarlata,
E lo var e lo cenbelin,
La pols que mena lo train,
La filla d'un villan caitiu
Vos fara de mil drutz esqiu.
765 E Amors deu esse umils,
On plus es rica e plus gentils ;

736, li ; 747, cera ; 750, los.

E s'er filla d'un cavaler,
E negus autra om l'enqer,
Ela dira : « Ges nom eschai ;
770 Ne ja vilan non amarai. »
E fai pecat s'enaisi (i)clama,
Que totz om val lo rei qez ama.
Aici intrameton l'amador
Que vos regardetz lur dolor :
775 Per vos son mort et enganat,
De lor avetz torts e pecatz ;
E fares mal vostra fasenda,
(*Col.* 2.) Si de vos non han bella esmenda ;
E c'om digua q'a bon signor
780 Han servit, membre vos de lor.

780, membreus.

(*A suivre.*)

DIALECTES MODERNES

L'ATLANTIDE

Lors de la publication de *l'Atlantida,* le chef-d'œuvre le plus complet jusqu'à ce jour de la littérature de Catalogne, la *Revue des langues romanes* annonça brièvement le succès et l'importance du poëme; il nous a semblé qu'il convenait d'insister et, dans un travail de quelques pages, de mettre au courant de cette œuvre ceux que des études plus abstraites ou d'un attrait moins immédiat et moins général absorbent tout entiers.

L'abbé Verdaguer, qui est un des collaborateurs de la *Revue* dont nous recevons l'hospitalité, n'a point débuté par ce grand effort lyrique. S'exerçant, même lorsqu'il s'asseyait encore sur les bancs de l'Université de Barcelone, à des jeux poétiques bien indignes de sa gloire présente, couronné maintes fois aux Jeux Floraux, présenté à Frédéric Mistral comme l'un des jeunes étudiants qui donnaient les plus belles espérances, il était resté, s'il faut l'en croire, un peu villageois et un peu rustique sous l'enveloppe d'érudition qui voilait son génie. Un jour, enfin, il dépouille ses souvenirs de *vigatan*[1] : sa santé ébranlée le contraint à voyager loin du vallon natal. Brusquement, les montagnes, qui lui cachaient le monde et ses phénomènes naturels, disparaissent à ses yeux: seul, sur cette mer sans fin, sur cet océan sans bornes, il songe au passé du gouffre qu'il traverse. Les théories de Platon, les réminiscences du mystique Nieremberg, charment son imagination. Son sujet est trouvé : il redira la catastrophe qui détruisit le continent mythique chanté par Solon, ouvrit les colonnes d'Hercule, découpa la côte Atlantique, fit sortir la Grèce du sein des flots, renversa l'orgueil des Titans et ruina leur tour gigantesque. A la Havane, il s'approche du tombeau de Colomb et, sur la dernière couche de ce héros, qui donna

[1] M. Verdaguer est né à Vich.

un monde à l'Espagne et ne put obtenir d'elle un monument digne de son génie, il rêve de couronner son poëme par une large échappée sur les destinées de ce continent que l'Atlantide, comme un pont d'or, unissait à l'Europe.

Le sujet, par cela même qu'il était d'une grandeur démesurée, présentait des dangers multiples : c'était d'abord la disproportion du cadre à l'action. Au milieu de cette nature chaotique, quels êtres faire vivre et agir qui ne fussent trop petits ? Il fallait des géants ; mais les géants ne sont plus des hommes, et les monstres n'intéressent pas longtemps. Tous ces personnages, qui n'ont rien d'humain que la parole, dont le cœur est un abîme de vertus et de vices mêlés en amalgame confus, n'ont point le charme des héros d'une *Mirèio ;* mais à ces défauts, qui sont ceux des épopées indoues, s'opposent des qualités que M. V. a multipliées dans les pages de son poëme. Avec son art de peindre la nature à larges traits et à grands coups de pinceau, il la fait palpiter sous nos yeux, vivante sans réalisme outré : elle seule nous captive, et c'est à cette cataracte, à cette houle, à cet incendie, à cet écroulement, que nous nous attachons avec un attrait qui tient plus de l'admiration et de l'éblouissement que de l'intelligence absolue du détail.

L'expression est digne du sujet ; grandiose, elle aussi, d'un goût point toujours très-sévère, d'un coloris étrange, mais qui semble convenir à cette nature antédiluvienne ; car Mistral a trouvé l'expression juste en comparant *l'Atlantida* à ces monstres reconstruits par Cuvier. Ce que le naturaliste avait fait scientifiquement, M. V. l'exécute dans le domaine de la littérature, avec une force de poésie qui arrache toutes les sympathies et rend ses inventions vraies, alors qu'elles ne sont que vraisemblables.

De l'idiome, je ne veux rien dire. On ne peut juger une œuvre à ce point de vue que dans le pays même où elle fut écrite, ou bien par une puissance de savoir que je ne possède pas. On dit en Catalogne que la langue de *l'Atlantida* est l'idiome le plus pur de toute intrusion d'éléments étrangers, le plus conforme à l'antique tradition de son génie. De là vient, ajoute-t-on, les hésitations de ceux qui parlent le catalan abâtardi des Barcelonais.

Je vais copier ici, ne pouvant analyser tout le poëme, les strophes qui décrivent l'Atlantide quelques heures avant la catastrophe fatale :

No hi há sorrenques vores, ni rònegues carenes,
Tot l'herba ho encatifa rosada á bla ruixim,
Gronxanthi entre lianes de nuadisses trenes
La palma escabellada son ensucrat rahim.

Encinglantse, la cabra esbrota un olm menjívol
Desde un cayrell de timba penjada sobre 'l riu,
Y 'ls bissonts s'arramadan ab ayre germanívol
Dels llimoners y mangles al regalat ombriu.

Lo Pyrineu y l'Atlas, titániques barreres
Ab que murá l'Altíssim dos continents fronters,
Agermanats embrancan aquí ses cordilleres,
Dant al condor neus altes, al rossinyol vergers.

Cervos gegants rumbejan ses banyes d'alt brancatge
Que pren l'aucell per arbres d'exelsa magnitut ;
Astora les gaceles lo mastodont selvatje,
Y als mastodonts esglaya lo corpulent mammuth.

Semblava que, geloses, del mon á la pubilla
Europa y Libia dassen, com noys petits, lo bras,
Y que ella al foch del geni, estel que al front li brilla,
Amunt, per la escalada dels segles, les guiás.

Il n'y a ni plages sablonneuses, ni collines vagues ; l'herbe mouillée d'une tiède rosée couvre tout, et le palmier échevelé balance entre des lianes aux tresses flexibles ses grappes sucrées.

En grimpant, la chèvre broute un orme savoureux, au bord d'un précipice, suspendue sur la rivière, et d'un air de frères, les bisons s'y groupent à l'ombre délicieuse des citronniers et des mangliers.

Les Pyrénées et l'Atlas, barrières titaniques par lesquelles Dieu mura deux continents frontières, y abouchent leurs cordillières sœurs, donnant au condor des crêtes neigeuses, au rossignol des vergers.

Des cerfs géants portent fièrement des bois si hauts que l'oiseau les prend pour des arbres d'une grandeur supérieure ; le mastodonte sauvage effarouche les gazelles, et le mammouth corpulent épouvante les mastodontes.

Il semblait que, jalouses, la Lybie et l'Europe, comme des fillettes, donnaient la main à l'héritière du monde, et que celle-ci, à la flamme du génie, étoile qui brille sur son front, les guidait pour gravir l'escalier des siècles.

Guadiana, Duero y Tajo que l'or y plata escolan
Vessants de les planicies d'Iberia á grossos dolls,
Per llits de pedres fines anguilejant rodolan,
Y dauran y perlejan deveses y ayguamolls.

Ab líbiques rieres s'aplegan en llurs vies,
Ab lo Riu-d'-or capdella ses aygues lo Genil,
Y si du aqueix de Bètica rumors y melodíes,
Dunhi l'altre de Costa de Palmes y Marfil.

Vestida, enmirallantshi, de pòrfir y de marbres,
Entre 'ls dos rius, com feta de borrallons de neu,
Mitx recolzada al Atlas y á l'ombra de sos arbres,
Del Occident cofada la Babilonia seu.

Allá d'allá, per entre falgueres gegantines,
De sos menhirs y torres blanqueja l'ample front,
De marbres sobre marbres pirámides alpines
Que volen ab llurs testes omplir lo cel pregon.

De sos inmensos regnes la mar no ha vist l'amplaria,
Y dormen tots á l'ombra del seu gegant escut;
Y Tángis, Casitérides, Albion, Thule y Mel-laria
Per cada riu envianli barcades d'or batut....

Los cinamoms á rengles y poncemers altívols,

Le Guadiana, le Douro et le Tago, qui absorbent l'or et l'argent, coulant à gros bouillons des plaines d'Ibérie, serpentent comme des anguilles sur des lits de pierreries, dorent et emperlent les prés et les marais.

En leur cours, ils se joignent aux fleuves de Lybie; le fleuve d'or et le Génil mêlent leurs eaux, et, si l'un apporte les rumeurs et les mélodies de la Bétique, l'autre lui en amène de la côte de Palmes et d'Ivoire.

Comme formée de flocons de neige, vêtue de porphyre et de marbre, entre les deux fleuves et s'y mirant, à demi couchée sur l'Atlas et à l'ombre de ses arbres, s'assied l'orgueilleuse Babylone de l'Occident.

Dans le lointain, entre de gigantesques fougères, blanchit le large front de ses menhirs et de ses tours, pyramides alpestres de marbres sur marbres, qui de leur cime prétendent envahir le ciel.

La mer n'a jamais vu l'immensité de ses vastes royaumes, et tous dorment à l'ombre de son écu géant; et Tangis, Cassiterides, Albion, Thulé et Mellaria, lui envoient par chaque fleuve des batelées d'or battu....

Les cinnamomes en files et les cèdres altiers, fléchissant sous le

Al dols pes ajupintse de llur novella flor,
De dos en dos s'acoblan, en porxes verts y ombrívols,
Hont guayta 'l raig de l'alba per reixes de fruyts d'or.

Los cirerers s'hi gronxan, de flors viventes toyes
Ahont vessaren tota sa flayre Maig y Abril,
Y 'l fruyt ja bermelleja fent goig, entre les joyes
Que s'enfila á penjarhi d'un cep toria gentil.

Rieronets hi lliscan y fonts arruixadores,
Llurs aygues adormintse sovint entre les flors,
Mentre eixes mitx desclouhen los llabis á ses vores
Per dar à les abelles lo nèctar de sos cors.

Los brolladors escupen un riu per brochs de marbres,
Y esbrinadís al ploure lo ram de fos argent,
Jugant l'iris corona lo cimeral dels arbres,
Y 's veu entre ses tintes més blau lo firmament.

Cascades mil esqueixan ses ones de bromera
Per esgrahons de pòrfir y balmes de cristall,
Y estols de blanques ninfes desfan sa cabellera
Pels remolins d'escuma, seguintlos riu avall.

Pels riberenchs herbatges, com un ruixat de perles,
Festívol saltirona l'aucell del paradis,

poids de leur floraison nouvelle, s'accouplent deux à deux en porches verts et ombreux, où le rayon de l'aube guette par le treillis des fruits d'or.

Les cerisiers se balancent, vivants bouquets de fleurs, où Mai et Avril versèrent toutes leurs senteurs, et déjà le fruit rougit à faire plaisir entre les joyaux que d'un cep la vigne superbe vient y suspendre.

Ruisselets et fontaines y sourdent : souvent ils endorment leurs flots entre les fleurs, tandis qu'elles entr'ouvrent sur la rive leurs pétales pour donner aux abeilles le miel de leur cœur.

Par des bouches de marbre, les sources rejettent un fleuve en jet d'eau, et, tandis que le bouquet d'argent liquide se dissout en pluie menue, l'arc-en-ciel, en se jouant, couronne la cime des arbres, et entre ses nuances l'on entrevoit le firmament plus bleu.

Mille cascades brisent leurs flots écumants sur des escaliers de porphyre et dans des grottes de cristal, et des pléiades de blanches nymphes détressent leurs cheveux dans les tourbillons d'écume qu'elles suivent au gré du courant.

Parmi les herbes de la rive, comme une pluie de perles, sautille

Oushi glosar joyosos sinsonts y esquives merles,
Y à estones gemegarhi lo tort anyoradís.

Voilà une description pleine de couleur et de vie que nous empruntons au deuxième chant du poëme ; les autres parties ne sont pas moins brillantes. L'espace nous étant mesuré, nous ne pouvons citer ni le récit de l'Atlante assassin, qui est une ode d'un souffle très-puissant ; ni la *romance* d'Isabelle, qui, d'ailleurs, est à peu près intraduisible ; ni tout le chant de la naissance de la Grèce, œuvre sculpturale, taillée dans le marbre de Paros. Il est aussi un côté du talent de M. V. que nous devons mettre en lumière : c'est sa facilité à toucher aux sujets grandioses, comme s'il lui était tout naturel d'exprimer des idées surhumaines. Je n'en veux pour exemple que ces pages de la *Cataracte* (chant V), dont je ne donne qu'une pâle traduction :

« Le Calpé n'a pas plutôt cédé à l'impulsion des flots, que par cette porte ils se précipitèrent en cascade, mugissant comme des fauves, et à chaque bras de sierra que la vague pelotonne avec elle, le goufre pour l'engloutir ouvre plus large sa gorge.

» Un enfant s'écrie : — Qu'est-ce qui descend en troupeau de Gibraltar ? Ce ne sont pas les agneaux qui venaient paître les pousses nouvelles : ce sont des monstres rugissants, les crins hérissés : ma mère ! ô ma mère chérie ! ils vont nous écraser tous.

» Tous ! répète-t-elle, cette parole me brise le cœur : viens dans mes bras, mon fils, la fuite est inutile. Fuyez, fuyez vous autres, oiseaux qui avez des ailes ; moi, j'attends ici, avec qui j'aime le plus, qu'ils viennent me dévorer.

» Le Volga, le Rhône, le Gange et cent autres fleuves avec leurs sables et leurs quartiers de rocs, semblent s'abîmer ici en tourbillons confus ; ainsi, ténébreuse éternité, sans limites et sans fond, ainsi tu engloutis, famélique, les générations et les siècles.

» Et ils s'entassent, et ils reculent, et ils s'abîment comme

gaiement l'oiseau de paradis : l'on entend glousser les joyeux sansonnets et les merles craintifs, et le tourdre plaintif gémir par intervalles.

une trombe, après avoir tourné sur eux-mêmes; ils se précipitent, frénétiques, mer sur mer, dans ces creusements de la vague ou dans les vents et l'écume qui luttent de rage. Le chaos semble renaître, le chaos, berceau et linceul du monde.

» Il semble que la mer se précipite au fond de l'abîme, roulant de cordillière en cordillière, pêle-mêle avec les brouillards, l'ouragan et la foudre, à la recherche des os de la terre, pour les donner à ronger à ces vautours du ciel.

» Et là-bas, couvrant les plaines d'Hespéris, par moments elle soulève, ravine et ensevelit. Les sierras s'éboulent et tombent; les tours qui touchaient au ciel baisent la poussière. »

Nous voudrions que ces quelques citations pussent inspirer le désir de lire le poëme, non pas dans la traduction inévitablement trop faible que nous en donnerons prochainement, mais dans le texte, dans ces vers pleins et sonores,

De l'antique beauté vision solennelle.

Albert SAVINE.

POÉSIES

L'UNENCO

A Madamo E. Parrocel

A taulo, un jour, à Sant-Cristòu,
Èron, li dono, sièis sus douze:
Vesié qu'elo, moun cor en dòu;
Quand me parlavo, veniéu rouge.
Anerian, pièi, long di calanc,
Au jardin cerca de viouleto;
Frusteron, si det fres e blanc,
Ma man brulanto e tremouleto.

Èron belèu vint dins li blad,
Mai pèr iéu l'enfant èro soulo:
Un rai de sis iue m'a giscla
Coume un lamp au founs di mesoulo.
Fasié 'n bouquet: dins la rumour
Dóu blad que la caud amaduro,
Iéu m'avance, e, pale d'amour,
Mete un blavet à sa centuro.

Èron cinquanto dins li prat:
N'aviéu d'iue que pèr la mignoto;

LA SEULE

A Madame E. Parrocel

A table, un jour, à Saint-Christol,—les dames étaient six sur douze: —il ne voyait qu'elle, mon cœur en deuil;—quand elle me parlait, je devenais rouge.—Nous allâmes, puis, le long des abris, — au jardin chercher des violettes; — ses doigts frais et blancs frôlèrent — ma main brûlante qui tremblait.

Elles étaient peut-être vingt dans les blés, — mais pour moi l'enfant était seule: — un rayon de ses yeux m'a jailli — comme un éclair au fond des moelles. — Elle faisait un bouquet: dans la rumeur — du blé que la chaleur mûrit, — moi, je m'avance, et, pâle d'amour, — je mets un bluet à sa ceinture.

Elles étaient cinquante dans les prés: —je n'avais d'yeux que pour

Fifre e viouloun fasien vira
Li dansarello de la voto.
Mut, pantaiave.... Vèn à iéu :
O felibre ! pèr qué sias triste ?
Au soulèu, canto tant que viéu,
Lou cardelin, qu'es un artiste.

Ami, vole dansa 'mé vous.
E soun front vers moun front se clino ;
Sentiéu d'un fernimen bèn dous
Plega sa taio mistoulino.
E sounjave qu'emé Zani
Dansère uno fes de la vido,
E dins mi bras cresiéu teni
Ma pauro bello amourousido.

Dins la glèiso èron mai de cènt,
Entre tóuti n'en vesiéu qu'uno ;
Li fin revoulun de l'encèns
Courounavon sa tèsto bruno.
S'arrestè vers lou benechié
Pèr me douna d'aigo signado.
Oh ! qu'èro bravo ! sourrisié...
E me brulè sa man bagnado [1].

Teodor AUBANEL.

la mignonne ; — fifres et violons faisaient tourner — les danseuses de la *vote*. — Muet, je rêvais... Elle vient à moi : — O félibre ! pourquoi êtes-vous triste ? — Au soleil, il chante tant qu'il vit, — le chardonneret, qui est un artiste.

Ami, je veux danser avec vous. — Et son front vers mon front s'incline ; — je sentais d'un frémissement bien doux — plier sa taille frêle. — Et je songeais qu'avec Zani — je dansai une fois de la vie, — et dans mes bras je croyais tenir — ma pauvre belle enamourée.

Dans l'église elles étaient plus de cent, — entre toutes je n'en voyais qu'une ; — les fins tourbillons de l'encens — couronnaient sa tête brune. — Elle s'arrêta vers le bénitier — pour me donner de l'eau bénite. — Oh ! qu'elle était bravette ! elle souriait... — Et sa main mouillée me brûla.

Théodore AUBANEL.

[1] Provençal (Avignon et les bords du Rhône). Orthographe des félibres d'Avignon.

VARIÉTÉS

LA COMPARAISON POPULAIRE

ES POULIDO COUMO. UN SÒU

La traduction française de cette comparaison offre plusieurs variantes. La première qui se présente à l'esprit, et la plus communément adoptée, est celle-ci: *jolie comme un sou.* C'est ainsi que M. François Delille, dans son recueil récemment paru sous le titre de *Chants des Félibres, poésies provençales modernes traduites en vers français*, a rendu, d'après la traduction en prose de l'auteur lui-même, *poulido coumo un sòu,* par gentille « comme un sou » (p. 282).

Avant cette publication, nous connaissions une autre version, meilleure à notre avis, et sans doute la seule exacte. Disons d'abord que les dictionnaires ne nous fournissent aucune lumière à ce sujet. Sauvages, Honnorat et M. G. Azaïs, sont muets à cet égard. C'est en lisant, il y a déjà longtemps, le volume de M. Crousillat, *la Bresco*, que nous fûmes agréablement surpris en y rencontrant une explication qui a le mérite d'avoir un sens logique, tandis que la traduction usuelle n'en offre aucun.

Voici donc ce que renferme le glossaire de cet ouvrage, p. 310: « Sòu, s.m. (lat. sol.), soleil. Ce mot n'est usité en ce sens que dans cette locution proverbiale: *bèu coumo un sòu, poulit coumo un sòu.* On trouve encore en français *sol* pour soleil dans les mots: *parasol, tournesol.* »

Et, en note, M. Crousillat ajoute: « M. Marius Trussy, l'auteur de *Margarido,* semble avoir ignoré cette signification lorsqu'il traduit: *Va vias, lou foutissoun ero gent coumo un soou,* par *Vous voyez, le petit drôle était gentil comme un sou.* »

Cette erreur continuant son chemin, malgré l'avertissement de M. Crousillat, nous croyons devoir la signaler aux lecteurs de la *Revue des langues romanes*

M. Delille, à qui j'avais indiqué cette note rectificative, me répondit: « Le sens que donne M. Crousillat au mot *sòu* dans ce proverbe, me semble bien plus juste », tout en constatant que la plupart des gens de Provence, — et dans tout le Midi, aurait-il pu dire,— le traduisent par *sou.* Aussi se demande-t-il si la traduction de *sòu* par *sou* n'aurait pas sa raison d'être. « En Provence et à Marseille spécialement, dit-il, j'ai entendu souvent des gens dire, en riant, à une petite fille: « *Sies poulido coumo un sòu.....nòu* (Tu es jolie comme un

» sou neuf). Et, en effet, un des sous actuels, tout neuf et brillant » comme de l'or, est vraiment joli, etc. »

Pour nous, nous ne voyons dans cette adjonction, probablement récente, du mot *nòu* à la comparaison : *poulido coumo un sòu,* que le besoin de motiver, de justifier aux yeux de ceux qui l'emploient, une locution qui sans cela ne présenterait aucun sens.

La question est d'une bien minime importance. Cependant, comme cette locution est assez fréquemment employée dans les idiomes méridionaux, et que les poëtes et les littérateurs s'en servent couramment, il ne serait peut-être pas inutile d'en fixer le sens. L'explication de M. Crousillat est, à notre avis, la seule rationnelle. L'objection qu'on pourrait faire peut-être consisterait à contester l'existence du mot *sòu* pour *sol*, soleil. Mais, sans recourir à des exemples anciens du mot *sòu* employé dans le sens de *soleil* (voyez le glossaire de la *Chrestomathie provençale* de Karl Bartsch), n'est-il pas bien simple de remarquer qu'il n'y a là qu'un changement de terminaison, tel qu'il en existe de très-nombreux dans nos divers dialectes : *bèu* pour *bel*, *capèu* pour *capel*, etc.

Quoi qu'il en soit, j'appelle sur ce petit détail l'attention de mes confrères de la *Société des langues romanes*, persuadé que, s'ils n'adoptent pas la traduction que j'indique, ils sauront en trouver une meilleure, avec de bonnes raisons à l'appui.

Frédéric DONNADIEU.

Le soleil est, en Languedoc, le terme de comparaison le plus élevé et le plus courant, en fait de beauté : *Es bèu couma un sourel* se dit partout, et il serait facile d'en signaler l'emploi fréquent dans les textes littéraires des deux derniers siècles[1]. On ne peut donc opposer

1 Bouto ! acò noun m'estouno,
Tu sies bèu
Coume lou soulèu ;
Ta novio es galantouno
Coume un anjounèu.
(Roumieux, dans l'*Arm. prouv.*, 1867, p. 49.)

On lit dans un noël français très-connu en bas Languedoc :

— Est-il beau, bergère,
Est-il beau ?
— Plus beau que la lune
Et que le soleil,
Jamais dans ce monde
On n'a vu son pareil.

On dit aussi *bèu* ou *poulit couma un astre*. *Poulit couma una estela* est bien moins répandu.

de question préalable à la thèse que défend M. Frédéric Donnadieu.

Il reste à examiner quelques-uns des points de détail qu'elle soulève.

M. Crousillat est bien le premier, mais il n'est pas le seul qui ait eu l'idée de traduire *bèu* ou *poulit coumo un sòu* par *beau comme le soleil.* Dans un toast provençal qu'il porta en 1875, à la fin du banquet qui suivit le premier concours philologique et littéraire de la Société, M. V. Lieutaud, parlant des origines légendaires de Montpellier, a dit: « Enterin dos gènti piéucello se mostron, *bello coumo un sòu,* poulido coumo dos Driado: iue blu, caro angelico, courouno d'or sus la tèsto e cantant coumo d'Ourgueno... »

Ce passage est rendu en français de la manière suivante:

« Pendant ce temps, deux jeunes filles apparaissent, belles comme un soleil, jolies comme deux Dryades: yeux bleus, visage angélique, couronne d'or sur la tête et chantant comme des Sirènes[1]... »

[1] *Le Concours philologique et littéraire de l'année* 1875. Paris, Vieweg, 1875; in-8°, p. 67.

Rien n'est plus persistant qu'un terme fictif, lorsqu'il a été enregistré dans un dictionnaire. Les ouvrages de même nature qui le suivent ne manquent pas de se l'approprier et, par cela même, de lui donner quelquefois la réalité dont il était dépourvu. On ne trouvera donc pas inutile que je rectifie ici une méprise qui se rattache assez facilement à la communication de M. Donnadieu. Auguste Tandon, de Montpellier, a dit dans une de ses fables:

Lou sourél sé maridava:
Las granoüïas qu'ou savièn
Gnoch ét jour né gémissièn,
« Sé, soul, nous éndaoumageâva;
Sé, tout soul, èra prou fort
Per sécà nôstras démôras,
Nostres valas, nôstras bôras... »

(*Fables, contes et autres pièces en vers patois.* Montpellier, 1813; in-8°, p. 4.)

Les trois derniers de ces vers ont été cités par Honnorat (*Dict. prov.-fr.*, I, 295, art. *bora*) de la manière suivante :

Se lou soul era prou fort (lou sourel)
Per seca nostras demoras,
Nostres valas, nostras boras, etc.

Qu'elle provienne d'une coquille typographique ou d'une distraction d'Honnorat lui-même, cette erreur pourrait, à raison de l'autorité qui s'attache à son dictionnaire, prévaloir sur le texte de Tandon, qui n'est guère connu en dehors de Montpellier, et faire entrer un prétendu terme *soul* (soleil) dans le vocabulaire languedocien.

Il est probable que l'imprimeur est ici le seul coupable, car la forme en question n'a pas été reproduite à son rang alphabétique.

Ainsi que le remarque M. D., la langue des troubadours employait le mot *sol; solel* était aussi en usage (Raynouard, *Lexique roman*, V, 250), et il a presque exclusivement survécu dans les dialectes modernes. On peut cependant constater la persistance du premier dans le gascon *soulan*, terrain exposé au soleil, ainsi que dans les mots rouergats *soulauri*, pavillon placé à peu de distance d'une église, pour abriter une croix ou une statue, quelquefois vestibule, porche ; *soulcouc*, soleil couchant, à Villefranche (Aveyron), et *soulenco*[1], fête du soleil, repas collectif que l'on fait après la moisson[2].

[1] *Soulelhan, soulelhauri, soulel-couc* et *soulelhenco*, auraient été employés dans le cas contraire. Feu l'abbé Vayssier (*Dict. pat.-fr. du dép. de l'Aveyron*) voit, à tort, ce me semble, le radical *solum* (*sol*) dans *soulenco*.

Il est difficile de dire jusqu'à quelle époque s'est maintenu le *sol* (soleil) de l'ancienne langue. Les deux exemples qu'en cite le *Lexique roman* de Raynouard sont de Pons de Capdueil et de Bertrand de Born. Cette forme dut probablement disparaître d'assez bonne heure, tout en persistant plus longtemps dans la langue monétaire. On frappa, jusqu'à une époque relativement récente, des écus portant le soleil sur une de leurs faces. Or nous voyons, en 1520, le peintre Antoine Rozen donner quittance au prieur de Saint-Maximin de *cinque scus dal solel*, sur le montant de ses peintures dans l'église de cette localité (l'abbé Albanés, *le Couvent royal de Saint-Maximin, Bullet. de la Soc. de Draguignan*, XII, 233), tandis que le mot *sol* reste en usage à Forcalquier jusqu'en 1546, au moins. Le fait résulte d'un curieux récépissé provençal publié par le *Journal de Forcalquier* (n° du 25 septembre 1881). Le prêtre Germain reconnaît avoir reçu du trésorier du corps municipal de cette ville la somme de deux écus au soleil, émoluments de diverses messes dites à l'église paroissiale:

« Ay agut en pagament per las dictas messas dal cosin Francés Bandoli, thesaurier, toutas pagas inclusas, dont ly en ay fach quitansas, florins 18. gros 8.

» Plus, ay agut d'aquellos qu'avion promés per lo sermonaire, oultra so que ly ay beilat, dos escus sol, que son florins 7, gros 6. »

On voit par là que le soleil qui figurait sur les louis d'or de Louis XIV (an 1709) ne provenait pas uniquement de la devise de ce monarque.

[2] *Para-sol* (parasol) et *tourna-sol* (tournesol) ne peuvent être allégués. Le languedocien les a probablement empruntés à l'italien ou au catalan, surtout *tourna-sol*, qui désigne une plante originaire du Pérou et, par conséquent, inconnue dans nos régions avant le XVe siècle, époque à laquelle les Méridionaux la reçurent sans doute des Espagnols.

Le nom de *tournesol* est, il est vrai, donné dans le commerce à une espèce de teinture que l'on obtient du suc d'une plante du genre *croton*, laquelle est indigène dans le midi de la France, et plus particulièrement au Grand-Gallargues (Gard), mais elle n'y est connue que sous le nom de *maurela*, en sorte que nous n'avons pas à nous en occuper.

Toutefois le mot en question peut, à la rigueur, avoir été emprunté à la

Sòu (soleil) serait donc, dans le cas qui nous occupe, un archaïsme à joindre à ceux que conserve souvent la langue des proverbes et des formules populaires. La mention de la comparaison elle-même (*pouly coume un sau*) dans le recueil de Rulman[1], qui a dû être formé aux environs de 1620, permettrait de le rattacher jusqu'à un certain point au *sol* de l'idiome des troubadours.

On pourrait justifier la traduction de M. D. par l'existence d'autres formules renfermant le même mot. Une des plus communes est celle-ci: *Es brave couma un sòu*[2], où il ne faut pas traduire l'adjectif par *brave*, mais par *bon:*

Es brave coume un sòu. (Roumanille, dans l'*Arm. prouv.* de 1855, p. 47.)

Avèn aro un curat qu'es jouine e de bon biais: es brave coume un sòu (*Arm. prouv.* de 1868, p. 64).

Ero bravo, èro mistouno
E poulido coume un sòu.

(Crousillat, dans l'*Arm. prouv.* de 1872, p. 25.)

Le peuple répète ces comparaisons par habitude; mais il en comprend si peu la raison d'être, qu'à l'exemple des Marseillais, disant *es poulido coume un sòu nòu*, il les entend parfois dans un sens ironique, et que *Brave couma un sòu* est ordinairement commenté par *vau pas una piastra* (Il est bon comme un sou, il ne vaut pas une piastre[3]).

Une troisième comparaison: *Es galhard couma un sòu*, est presque aussi commune que la précédente en bas Languedoc. L'abbé Favre s'en est servi avec beaucoup d'esprit, dans le passage suivant de son *Trésor de Substantion:*

« Dau tems de moun paure ome, ere *galharda couma un sòu*, par ça que l'on aviè toujour quauque pau de garguil; e despioi qu'es

angue d'oil, qui en a des exemples à partir du XVe siècle (voyez le *Dictionnaire* de M. Littré). L'emploi du verbe *tournà*, au lieu de *virà*, serait même une raison à invoquer en faveur de cette origine.

Remarquons que, dans les deux cas, soleil est exprimé par *sol* et non *sòu*.

[1] *Les Proverbes du Languedoc, de Rulman, annotés et publiés* par le docteur Mazel. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1880; in-8°, p. 21.

[2] La substitution de *un* à *lou* est normale et n'a rien qui doive surprendre. On dit à Montpellier: *poulit couma un jour, bèu couma un amour, courrì couma un vent*, aussi communément que *poulit couma lou jour, bèu couma l'amour* et *courrì couma lou vent*.

[3] Pièce de deux liards.

mort, soui venguda seca couma una broca. Vesès pas que semble?[1]»

L'idée de bonté et de vigueur se justifie mieux par le sens de *soleil* que par celui de *sou*, à moins que, par une subtilité tout à fait contraire au sens naturel, que le peuple préfère ordinairement, on n'aimât mieux appliquer la *gaillardise* de la dernière comparaison à l'effigie du souverain, à la monnaie peut-être, que la circulation n'altère qu'à la longue et d'une manière insensible.

Si, d'ailleurs, le sens de *beau comme un sou* est la traduction véritable de notre formule, on a le droit de demander pourquoi l'on ne dit pas *bèu couma d'or*, *poulit couma d'argent*, comparaisons bien rares, si tant est qu'elles existent, alors qu'on emploie très-fréquemment les suivantes: *Es rous couma d'or*, *lis couma d'argent*, *lusent couma un floc de loutou*[2].

La valeur de ces raisons s'accroît, en outre, par l'existence de cinq formules à sens identique auxquelles le sou, le denier, la piastre, le liard et le *pin*, ont donné lieu en bas Languedoc :

Vau pas un sòu,
Vau pas un deniè
Vau pas una piastra,
Vau pas un liard,
Vau pas un pin[3],

[1] *Œuvres complètes de l'abbé Favre, publiées sous les auspices de la Société des langues romanes.* Montpellier, Coulet, 1878, t. I, p. 190-191.

[2] Voici les formules auxquelles l'or et l'argent ont donné naissance en bas Languedoc: *Es rous* (ou *roussel) couma l'or,* ou bien *couma un fieu d'or;— Es franc couma l'or,— Es lusent couma d'or,— Vau soun pesant d'or,— Aco's parlà d'or, — Parlaràs d'or, s'aviàs lou bec jaune* (V. *la Bugado,* p. 74); — *Es en or,* qui s'emploie en parlant d'une personne orgueilleuse.

On dit en Rouergue, *courajous couma l'or*. M. le docteur Mazel me signale à ce propos le passage qui suit de dom Guérin, de Nant (*lou Testament de Couchard):*

Quand yeu fau reflectieu sur l'homme en son neant
E q'ieu ay vist doux cops deja remuda Nant,
La fraiou me saisis, et tout esquas ma vene
De ne fa lou recit me vol fourni l'alene.
Quand yeu serié cent cops pus *couratjoux que l'or.*
Jamay non m'en souven qu'on aje mal de cor.
Helas! qu'ay yeu souffert de ma pichote vide!
Es estade toujour d'un grand malheur seguide.

Es blanc couma d'argent,— Lusìs couma d'argent,—Es lis couma d'argent, — Es vieu ou *proumte couma d'argent, — A d'argent vieu dins la testa (la Bugado,* p. 15),—*A pas ges d'argent per se faire fouità (la Bugado*, p. 68), — *A d'argent couma un chi de nieiras,* etc.

[3] On dit aussi *Vau pa' 'n sòu* et *vau pa' 'na piastra.*

qui, les unes et les autres, signifient *Il ne vaut rien*. Une sixième formule: *Sanjar un sòu per un deniè*, changer un sou pour un denier, donner peu pour recevoir encore moins, témoigne également du peu d'estime du sou proprement dit dans les termes de comparaison de la langue populaire.

Un cas à peu près semblable nous est fourni par le proverbe: *A cha sòu leis escuts se fan* (Sou par sou les écus se font), cité par le *Dict. prov.-fr.* d'Honnorat, II, 1192, et où le sens de sou est presque péjoratif.

Les observations qui précèdent s'appliquent surtout au bas Languedoc. Quelle que soit leur portée, il faut se demander si, en dehors du rayon de Montpellier, les comparaisons *beau comme un soleil* et *beau comme un sou* n'ont pas simultanément existé jusqu'au jour où l'on n'a plus eu la notion exacte du mot *sòu* (soleil) et où, pour parler plus exactement, la valeur de ce dernier a disparu devant celle de son synonyme de son et de figuration scripturaire, *sòu* (sou). C'est un point que la curieuse note de M. D. n'a pas soulevé.

Raisonnons donc en vue de cette hypothèse, et, en nous souvenant du sens méprisant qui s'attache souvent au sou (*Es poulida couma un sòu.... nòu; — Es brave couma un sòu, vau pas una piastra; —Sanjar un sòu per un deniè,— Vau pas un sòu*), rendons-la plus acceptable en supposant que le peuple n'y a pas visé notre vulgaire sou de cuivre, mais le sou d'or, ce qui reporterait l'origine de la comparaison à quatre ou cinq siècles avant l'époque où Rulman notait le premier exemple que la littérature languedocienne nous en offre. Cette hypothèse n'aura rien d'invraisemblable, si l'on songe qu'une part notable des proverbes actuels se retrouve dans les poëmes et les poésies de l'âge classique [1].

[1] C'est ce qu'a mis en lumière un curieux travail sur *lei Prouverbi prouvençau de Jan de Cabano*, inséré en 1879 dans *lou Trelus de l'Aubo prouvençalo*, journal qui partageait à Marseille la publicité du *Tron de l'èr* (nos du 3 août et suivants). Voici quelques proverbes pris parmi ceux que n'ont pas remaniés les troubadours cités dans ce travail:

El fuec no s fai tant preon
Que lo fum non ane fors.
(Bertrand Carbonnel, de Marseille.)

En petit d'ora, Deus laora.
(*Roman de Flamenca*, v. 5137.)

Qui tot vol tener, tot ho perd.
(Folquet de Romans.)

Digas li qu'en I. jorn Paris non fo obrat.
(Guilhem Anelier, *Guerre de Navarre*.)

Avant la découverte des mines de l'Australie et de la Californie, la monnaie d'or était si peu commune dans certains départements du Languedoc, et probablement aussi dans les autres parties du Midi, que plusieurs personnes nous ont assuré avoir vu des paysans conserver pendant des années les pièces de vingt francs qui leur étaient tombées entre les mains. On ne s'en défaisait qu'en présence d'un besoin pressant et inéluctable. Une rareté plus grande dut exister certainement à la fin du XVe siècle, antérieurement à l'exploitation des mines du Mexique et du Pérou. Il ne serait donc pas étrange que le désir de richesse, qui est naturel à tous et plus particulièrement aux classes rurales, joint à l'extrême rareté des monnaies d'or, ait fait naître la comparaison: *Es poulit couma un sòu* (Il est beau comme un sou d'or). Ne dit-on pas encore aujourd'hui: *Es poulit, es bèu couma un loui-d'or* (Il est joli, il est beau comme un louis d'or)?

On trouve dans le *Dict. pat.-fr. de l'Aveyron*, de feu l'abbé Vayssier (Rodez, Carrère, 1879; in-4°), une formule: « *O gagnat un poulit sòu,* Il a gagné une belle somme d'argent », qui est en usage à Saint-Affrique, et dont l'emploi non péjoratif pourrait s'expliquer par ce maintien des significations anciennes, qui est général à tous les pays montagneux. M. Vayssier semble partager cette idée, car il fait suivre sa citation du rappel étymologique suivant: « lat. *solidus*, pièce d'or. »

Enfin il existe peut-être une formule intermédiaire entre le sou d'or et le sou de cuivre dans la comparaison: *Il est joli comme cinq-sous*, qui, d'après le glossaire du comte Jaubert[1], se dit dans le centre de la France. Elle se rapporterait aux pièces de cinq sous qui avaient cours sous le premier Empire et la Restauration. Il est, toutefois, permis de demander pourquoi la langue populaire a pu adopter la pièce de cinq sous comme type de comparaison. Et, si la forme monosyllabique du mot n'y a pas été étrangère, pourquoi n'a-t-elle pas choisi plutôt le *dix-sous* ou le *vingt-sous,* qui devaient être bien plus beaux, puisqu'ils étaient d'une valeur deux fois et quatre fois supérieure?

Mais la difficulté se complique tout à fait, lorsqu'on voit le fabuliste limousin Foucaud dire, dans son imitation de *la Laitière et le Pot au lait :*

Peirouno pourtavo ô marcha
Un toupi de la sur so teito.
Sur un piti couessi lo l'ovio bien jûcha;
Guessâ di qu'ô lî-èrio eitocha,

[1] *Glossaire du centre de la France,* Paris, 1856, 2 v. in-8°.

Biliado coumo un jour de feito,
Reveliado coumo un cin-sô,
Legeiro coumo un parpoliô[1]....

M. Ruben fait suivre ces jolis vers de la glose suivante : « *Cin-so, cinq-sous*. Nous appelons ainsi le *carabus auratus* (Fab.), nommé encore *jardinière*, petit coléoptère vif, net et luisant. On dit aussi *prope coumo un cin-sô*. M. le comte Jaubert, qui cite le glossaire de Laisnel de la Salle et qui écrit *joli comme cinq-sous*, semble ne pas s'être rendu compte de l'expression. C'est *joli comme un cinq-sous* qu'il fallait dire. »

Il nous reste à conclure et à dire, à notre tour, que nous admettrions volontiers deux sens : le premier et le plus ancien, de *sòu* (soleil); le second, de *sòu* (sou d'or), qui aurait bénéficié des formules du premier, lorsque le mot *solel* et ses variantes se substituèrent presque partout au *sol*, qui leur avait disputé les préférences des poëtes de l'âge classique. Mais la disparition des sous d'or ne dut pas tarder à compromettre la fusion des deux formules, et la rapidité avec laquelle les sous de cuivre salissaient[2] fit naître le besoin de motiver l'ancienne comparaison, en l'appliquant aux sous qui venaient d'être frappés (*Es poulido coumo un sòu nòu*), ou de la nuancer dans un sens ironique, par l'adjonction de *vau pas una piastra*. La formule nettement péjorative de *vau pa' 'n sòu* dut prendre cours et se généraliser presque en même temps.

Il est probable que le *cin-so* de Foucaud et le *vinq-sous* du comte Jaubert, loin de se rattacher à la pièce de cinq sous du système monétaire de Napoléon Ier représentent un terme local mal compris. Il est impossible de supposer que le *carabus auratus* fût dépourvu de nom vulgaire au commencement du XIXe siècle et que, le nom en question lui ayant été appliqué à cette époque, il soit, dans l'espace de quelques années, devenu courant, au point de s'étendre sur une grande

[1] J. Foucaud, *Poésies en patois limousin*, édition Ruben. Paris, Didot, 1866; in-8°, p. 72.

(Pétronille portait au marché — un pot de lait sur sa tête. — Sur un petit coussin elle l'avait bien juché ; — (vous) eussiez dit qu'elle l'y avait attaché, — Habillée comme un jour de fête, — éveillée comme un *cinq-sous*, — légère comme un papillon....)

[2] Les sous actuels, assez brillants au moment de la frappe, gagnent en quelques jours une enveloppe qui est loin de justifier la comparaison populaire. Ceux de Louis XV et de Louis XVI, retirés de la circulation au commencement du règne de Napoléon III, étaient beaucoup plus épais, et une composition moins inférieure leur donnait une couleur jaunâtre qui n'avait rien de désagréable à l'œil.

partie de la France centrale et d'être proverbialement employé par le fabuliste limousin qui l'avait vu se former.

Le sens *revelhat, propre* ou *poulit couma un cinq-sòu,* s'expliquerait par la beauté et la vivacité de l'insecte qu'on désigne sous ce nom. L'analogie populaire aura, surtout dans les villes, étendu la comparaison aux pièces de cinq sous de l'ancien système monétaire français [1].

Les explications qui précèdent ont un inconvénient réel : celui de supposer que *poulit couma un sòu* remonte au temps où les sous d'or avaient cours en France, tandis que le premier témoignage écrit de la comparaison dont il s'agit est tout au plus de l'an 1620, époque à laquelle cette monnaie avait absolument disparu de la circulation. Nous ne donnerons donc nos conjectures que sous bénéfice d'inventaire, en demandant au lecteur compétent de vouloir bien les rectifier, s'il y avait lieu.

A. Roque-Ferrier.

[1] La netteté du denier au moment où il venait d'être frappé a-t-elle motivé la comparaison que me signale M. Chabaneau, dans ce vers de Regnier (*Sat.* X):

Claire comme un bassin, *nette comme un denier;*

ou bien est-elle une modification de la formule qui nous occupe ?

La question que soulève l'étude de M. D. se pose jusqu'à un certain point à l'égard du français, à moins que l'on ne considère *propre comme un sou,* mentionné par le *Dictionnaire* de M. Littré, comme une variante de la formule de Regnier, ou comme un emprunt à la langue d'oc.

BIBLIOGRAPHIE

Lou Carret de Nime (cycle carlovingien), dialecte des bords du Rhône et des félibres d'Avignon, par Jean Gaidan. Nimes, Clavel-Ballivet, 1880; in-8°, 8 pages. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Nimes,* année 1880.)

Les Catalans excellent à faire revivre en de courts poëmes les faits marquants de leur histoire particulière, les prouesses de sa période chevaleresque surtout. Leur littérature contemporaine en a de vivants modèles dans la *Cansó del pros Bernat* et *la Complanta d'En Guillem,* de M. Milá y Fontanals; dans la dramatique geste du comte d'Urgel, *Jaume lo Desditxat,* de M. Albert de Quintana, et le *Pero Ahones,* qui fut une des dernières productions de M. Philippe Pirozzini y Marti, mort il y a quelques années en plein épanouissement de talent et d'avenir poétique.

Si le midi de la France a, dans *Mirèio, Calendau* et *li Carbounié,* trois œuvres d'une valeur capitale, on exagère peut-être en ajoutant qu'il a bien peu de chose à opposer aux nombreuses chansons épiques de la Catalogne. Il serait plus exact de dire que, sauf une exception unique et vraiment remarquable[1], il n'a rien qui rappelle cette résurrection dés formes de la poésie populaire et de la poésie littéraire du moyen âge, si caractéristiques et si heureusement généralisées parmi les poëtes barcelonais et mayorquins.

L'époque médiévale semble, au demeurant, médiocrement goûtée en Languedoc, dans la Provence et le Limousin. On lui a emprunté peu de sujets. Quelques pièces à demi historiques, à demi légendaires, de MM. Mistral[2] et Marius Girard[3], ont ouvert la voie où devaient les suivre M. Gabriel Azaïs avec *Roubert lou troubaire*[4], M. Octavien Bringuier avec *lou Roumieu*[5], M. l'abbé Joseph Roux avec *Vaifre d'Aquitanha, Goulfier de Lastours*[6], *S. Esteve d'Obasina, lou Mounge de*

[1] Il s'agit de M. l'abbé Joseph Roux, qui, dans *Gondoval, Sent Marsal à Tula, Peire Rogier,* etc., s'est approprié la laisse monorine de *Fierabras* et de la *Chanson de la Croisade albigeoise.*

[2] Voyez *lis Isclo d'or.*

[3] Voyez *lis Aupiho, poésies et légendes provençales* (traduction française en regard du texte). Avignon, Roumanille, 1877; in-12, 512 pages.

[4] Ce petit poëme a été compris par M. Azaïs dans *las Vesprados de Clairac.*

[5] Publié dans la *Revue des langues romanes,* 1re série, et tiré à part in-8°.

[6] *Chansou limousina. Goulfier de Lastours (avec la traduction française).* Tulle, Crauffon, 1879; in-8°, 8 pages.

Glandier[1] et *Peire Rogier*; M. V. Lieutaud avec *Saumano*, M. Jean Laurès avec *Jano d'Arc*[2], et enfin le frère Savinien (des Écoles chrétiennes) avec une épopée de *Liounèu* qui se développe pendant la période sarrasine de la Provence[3].

Le premier thème de ces poëmes n'existant plus[4] ou ayant été créé de toutes pièces[5], les auteurs ont fait œuvre originale en les écrivant; mais il n'en est pas de même de quelques autres, et nommément de M. Mistral dans l'épisode de Guilhem au Court-Nez, qui constitue une des plus belles parties de *Calendau* et qui a été emprunté à la geste française d'*Aliscans*, publiée en 1854 par M. Jonckbloet; de M. Félix Gras, qui, dans son épopée de *Toloza*[6], consacrée à la guerre

[1] Ce poëme et celui de *Sent Esteve d'Obasina* ont paru d'abord dans *lou Brusc*, d'Aix-en-Provence. Ils ont été tirés à part, le premier en 1879, le deuxième en 1880.

[2] Compris par l'auteur dans *lou Campestre, poésies languedociennes, suivies d'un glossaire (dialecte des environs de Béziers), avec une lettre de Frédéric Mistral et une préface de l'auteur*. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1878; in-12.

[3] *Lou Cacho-fio, Annuàri prouvençau pèr l'an de gràci* 1881, etc., en a publié un fragment, p. 59-60.

[4] C'est le cas du *Goulfier de las Tours*. Le poëme provençal que Bécbade écrivit sur le même sujet n'existe plus qu'à l'état de souvenir bibliographique.

[5] Les principaux traits de la légende du *Roumieu* sont déjà précisés cependant dans l'*Histoire et Chronique de Provence*, de César de Nostredame, p. 204-205.

[6] *L'Alliance latine* en a publié un fragment en 1878, p. 30-33 de son tome premier, le seul qu'elle ait fait paraître. Le titre du poëme était alors *la Cansoun latino*, et l'auteur a dû en reconnaître l'impropriété, car il l'a transformé en celui de *Toloza* dans une sorte de prospectus distribué en 1880 : *Toloza, geste provençale, fragment-spécimen tiré à cinquante exemplaires, le* 12 *février* 1880. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1880; in-8°, 28 pages.

On me permettra de signaler ici, puisque l'occasion s'en présente, la parité de situation et, jusqu'à un certain point, de sentiments, qui existe entre Guibour, parlant à son époux du haut des murs d'Orange, où il voudrait se réfugier après avoir perdu la bataille d'Aliscamps contre les Sarrasins, et celle de Raymond de Toulouse, passant avec l'armée des Croisés devant la porte narbonnaise de Carcassonne, sur laquelle se trouve placé le vicomte Roger Trencavel.

Voici l'imitation de Mistral:

« Douço mouié, lou cor me manco;
E, se fas pas leva la tanco,
Toun Guihèn vai plega souto lis estramas
Di Maugrabin. »—« N'as menti! crido
Guibour, de la raço abourrido,

albigeoise et à la mort de Simon de Montfort, n'a pas craint de choisir un sujet où il rencontrera maintes fois la redoutable concurrence littéraire de la *Canso*, mise à jour par Fauriel et rééditée par M. Paul Meyer il y a quelques années. Dans *lou Chapladis de sant Pourcàri de Lerins e de ses cinq cent mouine en 732*[1], M. Charles Descosse, de Forcalquier, a eu à lutter, — et cette lutte a été tout à l'avantage du troubadour du XIIIe siècle,— avec un petit poëme que Raymond Féraud avait écrit sur le même fait[2]. Comme le fragment précité du *Calendau*, le *Carret de Nime*, dont nous avons à rendre compte aujourd'hui, a été emprunté à la vie poétique de saint Guillaume, mort en 812 à l'abbaye de Gellone, où il s'était retiré quelques années auparavant.

On sait la multiplicité des transformations que la littérature des trouvères a fait subir au duc de Toulouse, les anachronismes sans nombre et les inventions tour à tour étranges et héroïques qui ont permis de créer plus de vingt gestes autour de sa famille et des souvenirs historiques de sa vie. La principale de ces modifications est celle qui

Bessai que sies, lengo marrido !
Mai tu noun sies Guihèn lou comte dóu Court nas ;

Guihèn, à vósti chourmo vilo,
Cafèr, noun laisso brula vilo,
Si sòci, pres o mort, Guihèn noun quito ansin ;
Contro l'audàci di coursàri,
Guihèn aparo miéus qu'un bàrri
L'ounour di vierge ; e Guihèn, àrri !
Noun a jamai fugi davans lou Sarrasin ! »

(*Calendau*, p. 258-260.)

Le fonds de l'apostrophe de Roger Trencavel est presque identique dans le poëme de M. Gras :

Entre lou vèire, s'enfenestro,
Lou vicomte Rouger, e ie crido d'amount :
« De que veson mis iue ? Sarié-ti vous, Ramoun ?
Nàni ! Ramoun es mort o sarro soun penoun
Dintre sa valènto man destro !
Ramoun es à Toulouso e gardo si pourtau.
Nàni ! Ramoun noun es crousaire !...
Ounte as rauba 'quel escut, laire ?
T'alasso de faire vijaire :
Te déu pesa l'arnesc, car sies un Ramoun fau !

[1] Forcalquier, Masson, 1879; in-8°, 16 pages.

[2] M. Sardou l'a publié en appendice à *la Vida de sant Honorat*. Nice, Caisson et Mignon, S. D.; in-8°, p. 191-208; mais peut-être M. Descosse n'en a-t-il pas eu connaissance.

a fait du lieutenant de Charlemagne une sorte de maire du palais de Louis le Débonnaire, continuellement occupé à défendre l'empire contre des assauts multipliés, et ne recueillant de ces luttes que l'ingratitude d'un maître inintelligent de ses premiers devoirs.

Le tableau de l'insouciance du successeur de Charlemagne constitue le début du petit poëme de M. Gaidan :

Lou sucessour dóu Grand Karle emperaire
Fuguè Lovys, que noun ie semblè gaire
E que menè pas trop ben lis afaire.

Ero un foulas que viravo à tout vènt,
Coumo savès, e que passè souvent
Dóu jour à l'oumbro e dóu trone au couvent.

Or, d'aquéu tèms que chascun poutiravo
Lou bèu mantèu de Karle e l'estrifavo,
Lou fier Court-nas pèr Lovys bataiavo.

Après avedre en jusque li dos mar
Fa grand l'empèri e paga de sa car,
Au bon Lovys diguè : « Vole ma part.

» Vous ai counquis l'Aquitano e l'Espagno ;
» Que i'a pèr iéu ? » — Lou fiéu de Karle-Magno
Ie respoundè : « Pèr tu, i'a la Tourmagno

» E lis Areno e Nime, moun cousin ;
» Vai-t'en li prene i Moro-Sarrasin. »
— Souvènti-fes lou rèi pagavo ansin.

La *Canso* se continue ainsi, en strophes d'allure familière, énergique et concise, jusqu'à la prise de Nimes par Guilhem, au moyen d'un stratagème qui a de nombreux équivalents dans la littérature des contes populaires et de la poésie épique elle-même. En condensant en traits rapides et précis les éléments essentiels de la geste française du *Charroi*, publiée en 1854 par M. Jonckbloet, l'auteur a le mérite de ne lui avoir rien emprunté. A part les brèves indications que l'*Histoire de la langue française* de M. Littré a consacrées au thème du *Charroi*, tout appartient à M. G. dans *lou Carret de Nime*, les détails narratifs, les indications locales et la versification décasyllabique à rimes alternativement masculines et féminines, mais disposées tantôt par trois vers et tantôt par quatre.

L'auteur adopte cette dernière division à la quatrième partie de son poëme, celle où il montre les compagnons de Guilhem cachés dans des tonneaux, et entrant à Nimes conduits par leur chef, déguisé lui-même en marchand et la tête à demi dissimulée sous les pans de son manteau :

Sus lou planas, li càrri s'arranjavon ;
Li Maugrabin, que lis envirounavon
Coumo de mousco à l'entour vounvounavon.
Lis abiha de ferre espinchounavoun.

Court-nas aten que tout siègue dedin ;
Quand dóu Palai, dis Areno vesin,
Marchon vers el li prince Sarrasin,
E l'un l'arresto e lou rambaio ansin :

« Hòu, lou marchan, veire un pau ta figuro.
Ount' as perdu toun bè ? — Pèr avanturo,
Dins la Calabro o dins l'Estramaduro ?
As de Court-nas touto l'estampaduro !

Pèr Mahomet, parlaras-ti, moun bèu ? »
— E dóu mentoun ie derrabo lou pèu.
Guilhèm se viro, a fa dous pas e, lèu,
Brandis Durando, un ihau dins lou cèu :

« Ous as permés, Jesus, bounta divino,
Que m'estrifesse, aquéu rèi de mounino !
— Regardo-me, siei bèn Court-nas, vermino,
M'as vist ? » E, vlan ! lou fend jusqu'is esquino.

Afin que la critique ne perde pas tout à fait ses droits, même dans les œuvres où elle a le moins à dire, signalons quatre vers que nous aimerions et que tous les appréciateurs du talent de M. G. aimeraient à voir disparaître du *Carret :*

La ruso es vieio e d'Ulisso es un trè
Que Guielin renouvelo dóu grè.
Es proun verai, siblas, n'avès lou dré.

Il n'est personne qui ne soit disposé à répondre par le contraire et à souhaiter que l'auteur entreprenne la traduction provençale de quelques-unes des parties de cette geste de Guillaume, qui est peut-être d'origine méridionale sur certains points, mais qui, dans tous les cas, reste une des plus hautes manifestations de la littérature épique de la France.

A. Roque-Ferrier.

PÉRIODIQUES

Zeitschrift für romanische Philologie.— IV Band, 2-3 Heft. —P. 195, F. Scholle, *la Critique de la Chanson de Roland*. C'est surtout par la tradition orale que les chansons de geste se sont transmises d'une génération à l'autre et ont pénétré dans le peuple. L'auteur croit que, pour la *Chanson de Roland* en particulier, beaucoup de variantes sont dues, non aux copistes, mais aux jongleurs. — P. 223, Warnke, *Sur l'Époque de Marie de France*. L'auteur croit pouvoir placer Marie vers 1150 ; si la date de 1250, que j'avais donnée, d'après M. Ed. Mall, dans mon édition de *l'Évangile aux femmes* (Paris, Vieweg, 1876), est évidemment trop rapprochée, il me semble, comme à M. G. Paris (*Romania*, X, 299), qu'il serait imprudent de l'avancer d'un siècle entier.

Nous profiterons de l'occasion qui se présente pour déclarer que nous ne tenons pas plus que de raison à notre hypothèse de l'identification de Marie de France et de Marie de Compiègne. Le petit mémoire en question, qui nous a servi de début dans les études romanes, a été composé à Compiègne et imprimé dans les Mémoires de la *Société historique* de cette ville : cela explique suffisamment la tentation que nous avons eue de faire naître Marie de France vers le confluent de l'Oise et de l'Aisne. Il est cependant à peu près certain que Marie était, non de Normandie, comme le veut M. Warnke, mais de l'Ile-de-France, et que c'est dans ce sens restreint qu'il faut entendre l'expression : *si sui de France*, dont elle se sert elle-même.

P. 248, Foth, *les Verbes auxiliaires dans la formation des temps français*. Critique de la théorie de M. Chabaneau sur le même sujet. — P. 256, A. von Flugi, *Poésies historiques en langue ladine*. L'auteur, dans deux précédents articles, avait fait connaître la poésie *dramatique* (*Zeitschrift*, II, 515 sqq.) et la poésie *lyrique* (*Zeitschrift*, III, 518 sqq.) de ce petit pays, dont la langue est si intéressante pour les romanistes. —P. 266, Breymann, *les* Altspanische Romanzen *de Diez* (remaniements qu'a fait subir Diez en 1821 à ses traductions de vieilles romances espagnoles parues en 1818). —P. 278, Jacobsthal, *le Texte du Chansonnier de Montpellier, H.* 196 (suite et fin).—P. 318, Baist, *Version catalane de la* Visio Tundali. — P. 330, Apfelstedt, *Poésies religieuses des Vaudois*. Reproduction diplomatique de la *Barca* et du *Novel Sermon* d'après le manuscrit de Genève 207.

MÉLANGES. — I. *Histoire littéraire*. P. 347, C. M de Vasconcellos, *Découverte sur la question d'*Amadis. Il s'agit d'une chanson de Jean

de Lobeira, poëte portugais du temps du roi Denis, qui se retrouve dans le roman en prose d'*Amadis*, dont la rédaction primitive est généralement attribuée à un autre Lobeira, du nom de Vasco. — II. *Bibliographie*. P. 351, Grœber, *Les mss. B. N. fs. fr.* 24429 (*La Vall.*, 41), *et Sainte Geneviève, fr. fol. H.* 6. Ces deux mss. n'en formaient qu'un à l'origine: la table de la seconde partie (ms. B. N.) se trouve à la fin de la première partie (ms. Sainte-Gen.).—III. *Textes*. 1° P. 353, Bartsch, *le Chansonnier provençal* f. — 2° P. 362, Suchier, *Fragment d'une* Madeleine *en anglo-normand*. — 3° P. 364, Stengel, *Fragment d'*Aspremont (Bibliothèque nationale de Florence, VII, 932).—4° P. 365, Stengel, *la Deputeison entre l'ame et le cors* (additions à un précédent article, voir *Zeitschrift*, IV, 74 sqq. — 5° P. 368, Stengel, *Fragment d'un glossaire latin-français du XIIIe siècle* (un seul feuillet, appartenant au docteur Émile Pfeiffer de Wiesbaden). — IV. *Exégèse*. P. 371, Liebrecht, *Sur la* Chanson de Roland. Conjectures étymologiques, souvent risquées, la plupart sur des noms propres. — V. *Recherches étymologiques*. 1° P. 373, Tobler, *Étymologies :* it. *paragone* = παραχόνη, pierre de touche ;—fr. *ponceau* (v. fr. *pooncel*), diminutif de *poon* = *pavone*, ou plutôt de *pavo(t)* = *papaver;*—fr. *acariâtre*, a été formé à l'aide du grec ἄχαρις, auquel on a ajouté une terminaison, sur le modèle de *opiniâtre* (Cf. G. Paris, *Rom.*, X, 302, qui donne une étymologie plus vraisemblable);—esp. *cachalote* (d'où le fr. *cachalot*), augmentatif de *cachuelo*, qui se rattache à *catulus*.— 2° P. 377, Fœrster, *Étymologies romanes* (Voir *Zeitschrift*, III, 561): 25, it. *piviale* = lat. *pluviale;* —26, fr. *pouture* = *pultura* (Cf. Joret et G. Paris, *Romania*, IX, 579); —27, it. *vello* = *vellus;* — 28, fr. *pluriel* = v. fr. *plurél*, puis *plurier*, prononcé *plurié* (Cf. *menestrel*, d'où *menestrier*), et enfin *pluriel*, par réaction étymologique ; — 29, v. fr. *faire messeant* = faire [à quelqu'un] quelque chose de désagréable (Cf. Tobler, *Mittheil.*, 264, et G. Paris, *Rom.*, VIII, 289, qui approuve l'explication de M. Tobler ; M. Fœrster donne à l'appui de cette même opinion de nombreux exemples); —30, fr. *verve* = *verba ?* (Cf. G. Paris, *Rom.*, X, 302, qui regarde cette étymologie comme certaine. —3° P. 383, Ulrich, it. *assestare*, esp. *sesgar*, dérivés de *sexus*, participe de *secare* parallèle à *sectus*. —4° Suchier, fr. *crevette*, *chevrette* (Cf. *Zeitschrift*, III, 611, et *Romania*, VIII, 441; IX, 301, et X, 238).—VI. *Grammaire*. P. 384, Schuchardt, Note additionnelle à son article du numéro précédent (*Zeitschrift*, IV, 143).

Comptes rendus.— P. 386, Scheler, *Anhang zu Diez' Étymol. Wœrterbuch der roman Sprachen* (Vollmœller, indication de quelques omissions). — P. 387, Ad. Bartoli, *Storia della Letteratura italiana*, I-III (Gaspary, article important, favorable).— P. 393, Carl von Reinhard-

stœttner, *Theoretisch-practische Grammatik der italienischen Sprache* (Mussafia, très-défavorable). — P. 394, Salomone-Marino, *Leggende popolari siciliane* (Liebrecht, long article très-élogieux). — P. 401, Koschwitz, *Sechs Bearbeitungen des altfr. Gedichts von Karls des Grossen Reise nach Jerusalem und Constantinople;* et *Karls des Grossen Reise*, etc. (Suchier, long article) (Cf. *Revue*, XVIII, 196). L'auteur ne croit pas que le poëme soit du XIe siècle, comme le veut M. G. Paris. (Voir l'intéressant mémoire de ce dernier, *Rom.*, IX, 1). — P. 415, Fœrster, *De Venus la deesse d'amor* (Suchier, Cf. Boucherie, *Revue*, XVIII, 286).—P. 420, Weber, *Ueber den Gebrauch von* devoir, laissier, pooir, savoir, soloir, voloir, *im Altfranzœsischen* (Stimming). —P. 422, Lachmund, *Ueber den Gebrauch des reinen und des prœpositionalen Infinitifs im Altfranzösischen* (Foth, favorable).—P. 424, Lubarsch, *Franz Verslehre;* Foth, *Die franz. Metrik* (Lamprecht).—Ch. de Tourtoulon et O. Bringuier, *Étude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl* (Breymann, reproches au dessinateur de la carte).—P. 430, Clédat, *du Rôle historique de Bertrand de Born* (Stimming). — P. 438, Levy, *Guilhem Figueira* (Bartsch, favorable; Cf. *Rom.*, X, 261). — P. 443, Hartmann, *Ueber das altspanische Dreikœnigspiel* (Baist, article rectificatif important, en somme défavorable). — P. 456, A. Morel-Fatio, *l'Espagne au XVIe et au XVIIe siècle* (Baist, corrections nombreuses au *Cancionero* de Wolfenbüttel). — P. 459, Ulysse Robert, *Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France* (Bartsch; M. Grœber ajoute des détails précieux sur divers mss. contenant des textes français du moyen âge). — P. 464, *Romanische Studien*, Heft XIV-XV (IV, 2-3) (Grœber, Gaster, Seeger). — P. 468, *Romania*, 33-34 (Grœber, Baist, Bartsch, Flugi. M. l'abbé Aymeric répond de son mieux à M. Meyer, qui a parfaitement raison contre lui, quand il lui reproche d'avoir fait entrer dans la phonétique du rouergat *cano*, mot purement français au sens de bâton; *cano, cana*, au sens de *mesure*, est particulier au sud-est du département, sur les confins du Gard et de l'Hérault, et par conséquent en dehors du domaine du vrai rouergat.

L. Constans.

CHRONIQUE

Dons faits a la Bibliothèque de la Société. — A l'honneur de Dieu et au salut du monde, etc. Récit de la Passion de Jésus-Christ. Aix, Leydet, S. D.; in-8°, 8 pages (don de M. Clair Gleizes);

L'Aube, prose et poésies françaises et provençales publiées par l'Agora de Provence. Marseille, au siége de la Société, 1881; in-8°, 16 pages (don de M. Clair Gleizes);

Banquet de la felibrejada dau vint-e-cinq de setembre MDCCCLXXXI. — A. Chastanet: lous Dous Cuberts, poésie limousine. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-8°, 2 pages;

Pierre Bellot, poëte provençal. Epitaphes. Marseille, Boy, 1861; in-8°, 88 pages (don de M. Clair Gleizes);

Arnaud (Joseph): Nouveau Recueil de noëls provençaux, 1re édition. Carpentras, Gaudibert-Penne [1815]; in-12, 88 pages (don de M. Clair Gleizes);

Bard (Louis): Nourado [poésie provençale]. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, [1881]; in-8°, 4 pages;

Bellot (Pierre): Naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ou Crèche, pastorale en quatre actes et sept tableaux, en vers français et provençaux. Marseille, Boy, 1851; in-8°, 48 pages (don de M. Clair Gleizes);

Bonaparte-Wyse (William-C.): Dos Fantasié felibrenco: lou Cant de ciéune de Bellaudoun e la Deïficacioun dòu vènt-terrau. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-8°, 16 pages;

Boudin (Augustin): Angelo, poëme provençal, précédé d'une Notice sur l'ouvroir de la bienfaisance d'Avignon, Avignon. Bonnet, S. D.; in-8°, 16 pages (don de M. Clair Gleizes);

Boudin (Augustin): Garbeto de fablo, avec une préface de M. Patrice Rollet. Avignon, Bonnet, 1853; in-8°, 52 pages (don de M. Clair Gleizes);

Cazalis (le docteur Frédéric) et Foëx (G.): Essai d'une ampélographie universelle, par M. le comte Joseph de Rovasenda, traduit de l'italien, annoté et augmenté, avec l'autorisation et la coopération de l'auteur, par M. le docteur F. Cazalis et le professeur G. Foëx, avec le concours de M. H. Bouschet de Bernard, A. Pellicot, Pulliat, Tochon, etc. Montpellier, Gamille Coulet, 1881; in-4°, xx-242 pages (don de M. le docteur F. Cazalis);

Chailan (Fortuné): leis Quichiés, sceno histouriquo. Marseille, Estellon, 1845; in-8°, 16 pages (don de M. Clair Gleizes);

Courdouan (Blaise): Mes Délassements. Poésies françaises et provençales, publiées par Courdouan Blaise, de Marseille. Marseille, Olive, 1871; in-8°, p. 73-104 (don de M. Clair Gleizes);

Crousillat (A.): Adam de Craponne, ode en vers provençaux à l'occasion du monument inauguré à Salon le 22 octobre 1854, suivie d'une notice biographique par J.-B. Sardou. Salon, Gounelle, 1854; in-8°, 16 pages (don de M. Clair Gleizes);

Dauphin (Casimir): leis Vieils Camins, poëme en vers provençaux. Marseille, Gueidon, 1861; in-8°, 16 pages (don de M. Clair Gleizes);

Durbec (F.-H): la Tourré de Babeou ou la Françon en révoulutien, suivido dé la Guerro émé la Prusso, dialoguo én trés partidos. Marseille, chez les principaux libraires, 1874; in 8o, 36 pages (don de M. Clair Cleizes);

Granier (A.-L.): Remounto-dégun vo leis amours d'un nervi, episodo coumiquo. Marseille, Arnaud, S. D.; in-8°, 4 pages (don de M. Clair Gleizes);

Grimaud (l'abbé): Ode à Notre-Dame de Mont-Serrat (Catalogne), pièce qui a obtenu au concours de Mont-Serrat, pour la langue provençale, un premier prix décerné par Mgr l'évêque de Barcelone. Avignon, Séguin, 1880; in-8°, 16 pages (don de M. Clair Gleizes);

Lejourdan (Jules): lou Rei dei Marchands, cansoun coumiquo. Marseille, Boy, 1867; in-8°, 4 pages (don de M. Clair Gleizes);

Maurel (A.): l'Antechrist, leis Pescaires, poésies provençales, réponse, au nom de la classe ouvrière, à la Vie de Jésus et aux Apôtres, de M. Renan. Marseille, Olive, 1866; in-8°, 16 pages (don de M. Clair Gleizes);

Mazière (P.): le Gros Souper, ou les Fêtes de Noël à Marseille; étude locale. Marseille, Crespin, 1873; in-12, 80 pages (don de M. Clair Gleizes);

Roque-Ferrier (A.): Brinde pourta à 'n Basèli Alecsandri dins l'assemblado mantenencialo dóu XXV de mai MDCCCLXXIX. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in 8°, 4 pages;

Roux (l'abbé Joseph): Peire Rogier, poëme en langue limousine. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-8°, 8 pages;

Utato Fuçi: Hyms and Tunes in Japanese. Yokohama, printed at the Mission printing press, 1876; in-12, VIII-92 pages (don de M. Clair Gleizes);

Vianés (Eugèna): Récréatiouns d'un cassaïre. Mounpéyé, Ricard frèras, 1870; in-8°, IV-115 pages (don de MM. A. Vianès et F. Vianès, fils de l'auteur);

Onze journaux donnés par M. Glair Gleizes (3), Charles Gros (1) et Roque-Ferrier (7).

Le gérant responsable : Ernest HAMELIN.

Montpellier, Imprimerie centrale du Midi. — Hamelin frères.

DIALECTES ANCIENS

LES MANUSCRITS PROVENÇAUX DE CHELTENHAM

III

LA COUR D'AMOUR

(Suite)

[S]o dis Amors : « La[s] dompnas son
Total(s) plus dousa res del mon ;
Eu soi lor et ellas son mias,
E be conois que lur follias
785 Lor tolon ganre de lur pron ;
Que quant om dis : « A vos me don,
Bella dousa res, ses engan,
A Dieu e ab vos mi coman ;
Dompna, vezas ma bona fe ;
790 Si nom retenes, morai me.
Caitiu, qu'hai dit ? Dompna, nous pes
Q'el grans deszirers qem tenpes (?)
Me fai lo maltrait descobrir ;
E si vos mi fazes morir,
795 Mi plaz, mas noi haures honor,
S'auciez vostre servidor ;
Q'eu sai be que per vos servir
Nasqiei, e qant li dous sospir
Me coiton tan que per vos plor,
800 Beu las lagremas de dousor.
E dic : « Oillz, bon(a) fosses anc nat,
Qar haves per mi donz plorat,
Qen val mens. » — S'ellal respont gent,
E ce mercei(r)a coindament,
(*V°, col.* 1.) 805 E dis : « Amicx, eu vos sai grat
De ço que m'avetz presentat.
Eu voell que per me siaz pros,

V. 785, garen ; 793, ne fai ; 801, feses.

E vos tenrai gai e joios. »
Ez haura(i) son pres retengut,
810 E l'autra aura fait coinde drut ;
E pueis s'il en conois s'onor,
Pot en faire son amador.
Merces, aitant farai per vos,
Que dompnas metran orguel jos,
815 Mais amaral plus orguilosa
Son drut que cel cui [es] esposa,
E li drut seran lur senior ;
E portas lur aquesta flor,
Per entresenia q'ieu lur man,
820 Q'ill auran tot so qill voran.
Las cobe(ze)sas, don vos clamaz,
Jamais non vos entremetaz,
Corteszia, las atzinadas,
Aquellas qui queron soldadas,
825 Ez getat de ma compania;
Non voell c'om lur son en la via,
Que dompna que diniers demanda
Es traitris e mercaanda,
E non saubon tant de raubar
830 Li galiot de sobre mar.
E s'ela me faz mon plazer,
(*Col.* 2.) Als diners en dei grat saber;
A leis non dei portar onor,
Segond lo jutgament d'Amor. »

835 [A]mors levet del parlament,
E tuit li baron eissament.
La cortesa d'amor lo sona :
« Senier, qar non portes corona,
Que reis es de trastota gent,
840 Apres Christus l'omnipotent. »
La corona lhan aportat,
Jois l'a mantenent coronat.
La fontania pres a bruir,

V. 816, qar; 843, bruiz

E la conca a reten[t]ir,
845 C'om no sap negun estrument
El mo[n] qe s'acordes tan gent.
L'arbre l'encoron (a)soplejar,
Que l'avia[n] vist coronar ;
Del prat li sailon per lo vis
850 Violetas et flor de lis,
E en tot lo mon non a flor
Nol fasa tant qant pod d'onor.
Qant venc al intrar del castel,
Comenson a cantar l'aucel,
855 El foc d'amor ad abrasar,
E las donzellas a dansar,
E l'amador canton dous lais :
Tan rica cort no er jamais.
(*F*° 38, *r*°, *col.* 1.)Pels deis s'asezon ma[n]tenent,
860 Las flors els ausels mesclament;
El mon no es volta ni lais
L'ausel non canto en palais.
Del manjar ja no er parlat,
C'om no sap poison ni dintat,
865 Que a cors d'ome fasa ben,
Noi aja tan quan i coven.
Quant son asis, la gaita cri[d]a :
« Cobezesa es morta e aunida,
E haven Orguel abatut :
870 Ara si guardon li cornut,
Que mossenior porta corona,
A(l)quel han joi cui el en dona ;
E totz om es malaüros,
Que non s' acompaina ab vos.
875 Nos haven fag lo jugament
D'Amor : fols es qui non l'aprent. »
Amors comencet a seinnar,
E anceis que volges manjar,
El dis : « Senior Deu glorios,
880 Tot aquest joi teng eu de vos ;

V. 845, sat negus; 846, qa sa cordes; 854, li aucel, 859, si asezon; 871, monsenior.

Seiner, la vostra gran merces
De l'onor qu'ieu hai e del[s] bes. »
[Q]uant han lo premier mes a[u]jutz,
Ris e *Deport*[*z*] i es vengutz:
885 Joglar foron a *Fin' Amor,*
(*Col.* 2.) Ab na *Coindia* sa seror,
Qui vai per sol molt coindament,
Dansan ab un cimblos d'argent.
Tan gai son que lor cor lur vola;
890 L'us ag arpa, l'autre viola:
Per las taulas viras los drutz
De la gran dousor esperdutz;
Las donzellas cujon sautar
Fors de las taulas per dansar.
895 Mais Amors o ha conogut,
Q'ha per rire son cap mogut:
Pel seneschal lur a mandat
« Qel joglar sion escoutat,
Q'el vol pueis a tot lur plaszer
900 Se deporton a lur voler;
E[l] fe[s] qu'il devon non lur pes,
Qu'aml soffrir vez om lo cortes. »
[L]i joglar s'aprochon del rei,
. . . . . .
905 *Rire* parlet enantz *Deport:*
« Amors, molt vos fan estrain tort
Li lausengier(s) de linvitas(?),
Cui mal[s] fuecs las lenguas abras,
Que li phylosof el doctor
910 Jutguon lausengier(s) per traidor;
Sia breus sa raszon ou longa,
Lo tot ol plus sera mensonga.
Ai Dieus! con lait han desconfit,
(*V°, col.* 1.) Com han dompnas e drutz partit!
915 Qel drutz dis: « Dousa res causida,

V. 883, le premiers; 896, por; 902, qainl..... li cortes; 903, se proschon; 912, mensonja.

[1] Vers oublié par le scribe.

Mout vos avia ben servida ;
Totz mos avers e mos tesors
Era lo vostre gentil cors,
Er non seretz jamai l'ardida.
920 E doncs, dompna, quem val ma vida ?
Ben m'er dura rez ez amara(i)
Sella[1] vostra convinent cara,
Que fai tot lo mon resplandir,
Se laissa que vas me nos vir.
925 Fait o an li lauze[n]jador,
Com aqel que damnia la flor
Del vergier que vol soldejar,
Que [ja] non puesca pois frug far.
Zois era floritz antre nos,
930 Mais lausengier(s) l'en han secos,
Que noi han laissat flor ni foilla :
Per que l'aigua del cor mi moilla
Mos oills. Mas cant a trop tengut
Lais temps, et que za feit plogut,
935 Plaz mais lo sole(a)ls el bels jorns,
Ez es a tota gens sozorns ;
Atressi creis e dobla zais
Apres lo maltraig, e val mais.
Per q'eu, dompna, nom desesper,
940 Ni ja Dieus no m'en don lezer,
(*Col.* 2.) Que de vos sparton mei deszir,
Nes lo zorn que volrai morir.
Que qan per aventura ven
Q'[e]u dorm[i] ez estau tan ben,
945 Dompna, q'adonc soi eu ab vos,
E remir las vostras faisos,
E cug ades ab vos parlar
Privadamens, si com soil far,
E cug q'ades siatz enblada
950 De la cambra en que es gardada,

V. 922, convinens ; 924, nos jur ; 925, fart aan ; 935, bels ions

[1] Sella = sen la = *sine illa.*

Lo grans zoi me fai ric e dar(?);
E quant eu non vos puosc trobar,
Tan granda dolor men deven
Q'ieu me mervell qar non forsen.
955 E Dieus ! que me pod conortar ?
Qan mi soven del embrasar
E del dous baiszar e(l) del rire,
Amiga, ben devria ausire ;
Que vos estaz ma dousa amiga,
960 Aisi com la raza ab ortiga ;
Que vos es dousa e plazens,
Ez es pausada entr'avols gens. »
Enaisi plaing lo drutz, el druda
Es mil aitans morta e venduda,
965 Q'el non ausa ab ome parlar,
Ni gen vestir ni gen causar ;
Ni s'ausa deportar ni rire
(*F*° 39, *r*°, *col.* 1.) Que non haja paor d'aucire;
Ez esta en gran penssamen,
970 E ditz en son cor mout soven :
« Bels amics, haurai jamai aisze,
Que vos percolle ni vos baisze.
Eu non (?) faillit son mei deport,
Me e vos han lauzengier(s) mort. »
975 Amors, penren en ja venjansa,
Nin portaren escut ni lansa,
Sobrels lausengiers traidors,
Que tolon las dousas amors. »

Plasers, lo senescals d'Amor,
980 Parlet en luoc de son seinor.
Molt fo pros e cortes e vi(a)stes,
E savis hom e bon legistes.
[E] li ha dit: « Bels amics bos,
Gent aves dig vostras razos;
985 Mais tot quant aves devizat,

V. 953, em deven; 957, dons (dos *avec un sigle sur l'*o); 959 *et* 978, donsa; 965, ome (*avec un sigle sur l'*e); 983, ha liz.

Ha hoi Cortezia jugat,
Q'ill ditz q'ab sen et ab mesura
Pot hom aver amor segura ;
E si lausengier son Marcos,
990 Hom lur deu esser Salamos .
Ja no er que gilos non sia,
Mais ieu dic que re non enbria,
Que mosseihner es poderos,
Que ia l[a]uzengiers ni gelos .
995 Non feran dan a drut cortes,
(*Col.* 2.) Ans [tot] lur pro mas be lur pes;
Qar en luoc fan tan gran paor,
Q'el non parlara, aujen lor.
E si con l'aurs el f(l)uec s'escura,
1000 Aques(i)ta paor los meillura,
Q'el si gara de fol parlar,
E fai ab sen tot son afar;
E sil van si don[s] espian,
E ill fan vezer lur bel semblan,
1005 Ab tal don gaire no li cal,
A que cobre son joi coral. »

[A]pres ditz *Deportz :* « Gran faillida
Fai aquel que si donz oblida,
Quan de son gen cors on[o]rat
1010 El non l'a trait ni galiat,
Antz l'a tengut gai e jausen,
Fait [de] tan envejos prezen
Coves, de son bell acuillir,
E l'a volgut tan enreqir
1015 Que, si ag maltrait de s'amor,
Ar loi ha tornat en dousor;
E donat de sas bellas res,
Mangas [e] cordos et orfres;

V. 995, ceran; 1005, gaere.

[1] Allusion aux *Dits de Marcoul et de Salomon,* recueil de proverbes don la première rédaction en français remonte au XIIe siècle. A chaque sentence de Salomon, Marcoul, une espèce de Sancho Pança, répond par un proverbe populaire et souvent licencieux. De là l'idée de réciprocité exprimée par nos deux vers; mais les rôles sont ici renversés, et l'attaque est attribuée à Marcoul (*Marcon*).

E s'il mostra puei cor truan,
1020 No se pot desfendre d'engan,
Antz contrafai lo traidor
(*V*⁰, *col.* 1.) Qu'es rics de l'aver son seinhor ;
E pueis met contra luei l'aver,
Es pena de lui decacer.
1025 Ges non deu haver cor volatge,
Antz deu [el] tener ferm coratge,
Que bona dompna non peijura,
Antz enancha ades e meillura ;
Qu'eu prez mai la valor el sen
1030 De dompna, non faz lo joven ;
E si com frugs val mais que flor,
Val mais que beltat la valor.
Mais cant es bona la canchos,
La laissal joglar enoios ;
1035 Aital fai que tota sazon
Non fai si donz quel sapcha bon ;
E si fai apres autr' amia,
Ni autra cosa cui si fia.
Ell' apella son amador [1],
1040 .....
Que totz temps es de joi de l'una,
La boca qez enqier mas una. »

— « [S]i m'ajut Dieus, so dis *Coindia,*
Ben fai mal que si donz oblia ;
1045 E mal fai dompna que de lonja
Son amic pois per lui esconja,
Que ja non sera tan zinnosa,
Daus pueis que si fai vergoinosa
(*Col.* 2.) D'aquel que volria aver pres,
1050 Non faza lo vilan cortes,
E perja(z) son ben et s'onor,
Qu'enantz que li lauzenjador
O hajon saubut ni sentit,

V. 1019, uuostra ; 1037, e fi ; 1038, qi cosapchatz si fia : 1045, lonza.

[1] Lacune d'un ou plusieurs vers.

Deurian haver son joi complit.
1055 Car tost passon li mercadier
Lo pas on torna[n] li stradier ;
E qan (ill) son en via segura,
Ill van bellament l'anblaüra.
Atressi dompnan deu, alen
1060 Penre son joi, mas torne (son) gen ;
(E) deu gardar que Fin' Amors gaia
Per lonc en plaidar non dechaia ;
E nos deporton [de] nos (oi)mais,
Ell' auzell movan tut lur lais.
1065 Envejan si s'acordon gen
L'auzell e nostri estrumen,
Qi apres aisso aulaz voz
El joi que menon entr' els totz.
Ben ha pus dur (lo) cor d'aziman [1],
1070 .....

Onors e *Valors* e *Baillessa*
D'Amor, que re mas joi non pessa,
Son vengudas (ad) auzir lo(s) chan,
E son vestudas, d'un semblan,
1075 D'un blanc samit ambe floretas
D'aur ; capelz han de violetas.
(*F*° 40, *r*°, *col.* 1.)Qant ellas entron el palais,
Sapchatz que la cortz en val mais.
La Baillessa d'Amor a presa
1080 Honor, de jost Amor l'a mesa.
El ac gran joi qan l'ag veszuda :
Vas si la streing, baisar la cuda :
Mais sas gen[s] lo feiron suffrir,
Per paor qen fezes murir
1085 De plan' enveja dos o tres,
Que la dompna es tan bella res.
E ditz : « Dompna, ben fos onrada

V. 1059, dompna non ; 1075, ab floretas.

[1] Lacune dont il est difficile de déterminer l'importance ; elle doit comprendre la fin du discours de *Coindia*, et peut-être d'autres encore.

Ma bocca, sius hages baisada[1].

. . . . . .

1090 Q'ieu non soi dignes, dous' amiga,
Que tanha d'Onor vostra boca,
Que tot es sans qant a leis toca.
Vos mi tenes en tal liam,
Con pus m'aucises, no m'en clam.
Per qu'auciretz vos, dompna bella,
1095 Celui que vas vos nos revella ?
Vostra dousa amors m'esperona ;
Pos bella es, siatz me bona ;
E non fassatz l'auszellador,
Q'apella e trai ab dousor
1100 L'auszel, tro qe l'a en sa tela,
Pueis l'auci el destrui el pela.
Dompna, l'uell pus luszent qu'estela
Regardon, pus son cor nous cela
(*Col.* 2.) 1105 Lo votre sers, que tant vos ama,
Per Dieu e per vos se reclama ;
Per mil vez siatz ben venguda,
Gran joia m'es al cor creguda,
Qar es tant fina e tant liaus,
1110 Ja mos cors non haura repaus,
Tro qem digas coment sera,
Sill vostre bel cors m'amera ;
Q'ieu soi vostr' hom en tota guisza,
Que Fin' Amor el cor m'atisza
1115 Un fuec don m'es suaus la flama,
Que del vostre bel cors m'aflama.
E regardatz lo vostre honor,
Que diguen li fin amador
Q'en vos non sap om blasmar re,
1120 Que bell' es e de gran merce.
De paor nous aus dire pus,
Mais vostr' amor mi don Christus,
Aissi con ieu, per bona fe,

V. 1120, bella ; 1121, paur.

[1] Ici nouvelle lacune, de peu d'importance.

Laus qu'er mi don el de vos be ;
1125 Q'ieu nom puesc ges de vos defendre,
Enguazar mi podes o vendre ;
Faitz en faire cartas e brieus,
Mos cors prenc de vos e mos fieus,
E qar eu soi sener d'amor,
1130 Ai causit lo pus ric seinhor. »

Amors respon : « Eu soi ben vostra,
(*V°, col.* 1.) Q'ieu non soi ges aquel que mostra
Orguell, mentre q'es jovencella,
Q'a la color fresca e novella ;
1135 E qant aqil colors li fail
Ez el se vei en son mirail
E conois que trop s'es tarzada,
Ill qier so don era pregada,
E ditz : « Ben ai mon tenps perdut,
1140 Jamais non poirai haver drut. »
Adoncs oing sa cara e la freta
E cuida se faire toseta ;
E on pus se gensa, el peizura,
Qel beutat non ven per natura.
1145 Que donnas i ha d'autre fuel,
Que paron laiden de novel.
Que negus gentils hom si fi
En dompna que laidura di ;
Ants se devon(t) d'aitant venjar
1150 Que francs hom non la deu baiszar.
Dompna non deu parlar mas gent
E suau e causidament,
E deu tant gent sos motz assire,
Que totz hom son solatz desire,
1155 Que las paraulas qe son fors
Demostran los talens del cors ;
Per que non deu dire folor
Dompna que s'enten en valor. »

(*Col.* 2). [L]a Baillessa d'Amor s'assis

V. 1125, non ; 1131, flors respon eia ; 1146, laide ande non nuel.

1160 Davant las pulsellas, e dis:
« Sabetz que deu faire doncella,
Qant sos bos amicx es ab ella,
E Fin' Amors l'a tant onrada,
Q'ab son bon amic l'a colgada?
1165 Lor coven q'al comensamen
Li fassa d'un baisar presen,
E pueis ab rire et ab solaz
Qel faissa coisin de son braz,
Ez ab l'autre ves si l'estrenja,
1170 E diga(s) : « Grans onors vos venja,
Amors e gran bonaventura!
Fols es que de vos se rancura;
Que, s'anc me venc maltrac[z] de vos,
Bon[s] m'en es rendutz gazardos.
1175 Bels amics, vos podez veder
Q'ieu soi tota al vostre plazer;
Que vesetz qu'eu nom gard de vos,
E vos es tan bels e tan bos,
Que gardaretz de vilania
1180 Vostre bel cors et vostra amia.
Endreit vos non desir lo rei,
Al vostre causiment m'autrei;
E vos sabetz que de toseta
No i ha onor cel que l'abeta.

V. 1169, lautra.

(*A suivre.*)

DIALECTES MODERNES

GLOSSAIRE DES COMPARAISONS POPULAIRES DU NARBONNAIS ET DU CARCASSEZ

(*Suite*)

DAGO. — Fi à daura coumo uno dago de ploumb.

DALICAT. — Dalicat coumo uno roso muscadèlo; — coúmo uno garlando de coumeniu.

PER TRUFARIÈ:

Dalicat coumo de car d'ase.

DAMNAT. — Damnat coumo Caïn; — coumo Judas; — coumo uno rabo (per Arabo); — coumo uno asclo.

DANGÈROUS. — Dangèrous coumo Caribd e Scilla.

DANSA. — Dansa coumo un Bourdelés; — coumo un Bàscou.

DAURAT. — Daurat coumo un calici de catedralo; — coumo l'abit d'un general.

PER TRUFARIÈ:

DEBERTI. — Se debertì coumo un cofre; — coumo un capèl defounsat; — coumo un croustet de pa dins un tiradou.

DEBOUCASSAT. — Deboucassat coumo un porto-fais; — coumo un gaupas *ou* gourdimando.

DEBREMBAT. — Debrembat coumo uno bièlho crousto de pa mousit.

DEFAIT, ABALAT. — Coumo la semano penouso *ou* santo.

DEFLOURADO. — Deflourado coumo uno bièlho cranco; — coumo uno rusco de sacamando.

DEGAIRIT. — Degairit coumo un bièl moble dins un galatas; — coumo uno bièlho semal après bendemios.

DEGALHÈ. — Degalhè coumo un taro-cebos; — coumo uno talpo; — coumo un rat-griule.

DEGARLANDAT. — Coumo uno pipo dessauclado.

DEGESTI *ou* DEGERI coumo un canard (à mesuro que manjo).

DEGOURDIT. — Degourdit coumo un furet; — coumo uno clau-de-Sant-Peire *ou* de Sant-Jordi; — coumo un perdigalhou;

— coumo un crabit de tres meses; — coumo un courdouniè d'aigo; — coumo un lausèrt; — coumo un esquirol.

PER TRUFARIÈ:

Degourdit coumo un parel de bargos; — coumo un rosse.

DEGOUTEJA. — Degouteja coumo lou tioul d'un pescaire.

DEMOURA. — Demoura aquì coumo un tanoc.

DEJU. — Deju coumo un coumeniant.

DEMESI. — Se demesì coumo un gratèu; — coumo un gra de sucre dins l'aigo.

DEMOURA. — Demoura lous brasses crousats coumo Jocrisso; — coumo Fabasso; — coumo un planto-portos; — coumo toumbat de las nuos.

SE DITS:

Demoro pla pertout coumo l'oli à toutos las salços.

DENTS. — De dents coumo de perlos; — coumo de gras de mílgrano; — finos apuntados coumo las d'un rat-bufou; — blancos e pounchudos coumo las d'un cagnot.

PER TRUFARIÈ:

De dents blancos e grossos coumo d'amellos pelados; — coumo de touchos de pianò; — coumo de trissous *ou* de pilo-sal; — loungos coumo de cabilhos de biouloun *ou* coumo la famino; — claros coumo de pugos de raspino; — larjos coumo de palos de foc.

DERRANCA *ou* SE DERRABA coumo un porre; — coumo de paumoulo; — coumo de crin de porc escaumat.

DESANAT. — Desanat d'argent coumo un grapaud de plumo.

DESARGENTAT. — Desargentat coumo un bièl cibori *ou* calici; — coumo la croux das capucins.

DESCARNAT. — Descarnat coumo uno cambo d'agasso.

DESÈRT. — Desèrt coumo un cementeri.

DESIRAT. — Desirat coumo tout ço qu'es defendut; — coumo lou Messìo; — coumo lou printemps.

DESPARRABISSAT. — Desparrabissat coumo uno bièlho tourre; — coumo uno paret bastido en terro-giro.

DESSABA. — Dessaba coumo un tutuit *ou* flabut de Semano Santo; — coumo uno caramèlo de sause.

DESTRUSSI. — Destrussi coumo la ratugno; — coumo uno talpo;

— coumo un taro-cebos ; — coumo un furetaire.— Manja coumo un destrussi.

DETESTAT. — Detestat coumo un gous rougnous ; — detestado coumo la pèsto.

DETS.— De dets coumo de malhetos ;— afilats coumo de fuses ; —moufles coumo de coutou ;—couflats coumo de tripous. —Dets à croc de roumano coumo lou diable ;— coumo un sarro-piastros.

DIFICILLE. —Dificille coumo d'arrapa la luno amé las dents ;— coumo d'atarì un pouts am' un paniè sans tioul ; — coumo de se freta lous èls amé lous couides ; — coumo de trouba la sourço dal Nil ; — coumo d'escarlimpa la draio dal Paradìs.

DIRE. — Dire coumo l'autre ; — se dire de soutisos coumo de luquetiès ; — coumo de faissiès.

DILIGENT. — Diligent coumo l'abelho ; — coumo la fourmigo.— Diligent e matiniè coumo lou poul ; — coumo un boun paire cargat de familho.

SE DITS :

Diligenço passo sapienço.

DINTRA. — Dintra 'n dacon coumo la tempèsto ; — coumo un ouragan ; — coumo uno audenco. — Dintra aisidoment coumo dins de burre.

PER TRUFARIÈ :

Dintra coumo un cung de burre fresc dins uno fendo de nouguiè, *ou* d'ausi, *ou* de casse.

DISPARI. — Disparì coumo uno muscado ; — coumo un fum ;— coumo uno pòu ; —coumo un esprit ; — coumo un lausset.

DISPUTA. — Se disputa coumo de peissounièros ; — coumo de ruscadairos que se nègoun lou bacèl ; — coumo de repetièros à la plaço ; — coumo dous gousses per un os.

DOUBERT *ou* ALANDAT coumo un libre ; — coumo un arcèli ; — coumo uno milgrano ; — coumo la gibecièro d'un aboucat.

DOULENT *ou* MARRIT coumo uno esteringlo ; — coumo lou mal de dents ; — coumo l'aigo boulhento ; — coumo uno caussido ; — coumo un resquit de soulpre.

PER TRUFARIÈ :

DOULHET. — Pas mai doulhet qu'un biou *ou* qu'un bièl ase fait à la trico.

Douna. — Es à n-un douna coumo l'aigo-signado *ou* coumo l'aigo de la fount. — Douna dins lou panèu coumo un lapinou.

SE DITS :

Quand lou paire douno al fil, rits lou paire, rits lou fil; mès quand lou fil douno al paire, plouro lou fil, plouro lou paire.

Dourbi. — Dourbì d'èls coumo un crestaire ; — coumo de pourtanèls ; — coumo de bochos ; — coumo un mainatge en fièro. — Dourbì de narros coumo de plats-barbiès ; — dourbì la maisso à 'nfila mièch nousel de biòu.

SE DITS :

A toujour la ma doubèrto coumo la Caritat.

Dourmi. — Dourmì coumo un juste ; — coumo un paure ; — coumo un mounge al salut ; — coumo uno marmoto ; — coumo uno missarro ; — coumo uno baudufo ; — coumo uno pèiro ; — coumo un souc ; — coumo un esclop ; — coumo uno turro ; — coumo un mort ; — coumo un sourd. — Dourmì de boun goust coumo un inoucent ; — coumo s'èro lou rei de la terro. — Dourmì d'aploumb coumo un marchand de bounetos. — Dourmì que d'un èl coumo las lèbres. — Dourmì sus las dos aurelhos coumo un sans-soucis.

SE DITS :

Que per dourmì, segur,
I'a res de tal qu'un bentre dur.
Qui dourmits à soulel lebat
Mourira paure coumo un rat.

OU :

Qui dourmits grasso matinado
Troutara touto la journado.

Dous. — Dous coumo mèl d'abelho *ou* coumo de mèl narbounés ; — coumo un muscat daurat ; — coumo de tourrou en barro *ou* un cabirou de nougat. — Dous al touca *ou* al palpa coumo de belous de sedo ; — coumo uno pèl de talpo. — Dous al cor coumo lou soubeni d'uno bouno acciu ; —

coumo un poutounet de toustè ; — coumo uno caresso d'amigueto.

PER TRUFARIÈ :

Dous al gousiè coumo un sirot de tachos ; — coumo de tisano de guingassous.

SE DITS :

Douço es la peno
Que nous rameno,
Après tourmen,
Countentomen.

DOUTOUS *ou* PAUC SEGUR coumo l'abenì ; — coumo lou temps ; coumo l'amour d'uno gourrairo *ou* serco-pistolos.

DRAPAT. — Drapat dins soun mantèl coumo un grand d'Espagno.

DREIT. — Dreit coumo un quilh de palama ; — coumo uno bouzolo ; — coumo un liri ; — coumo uno brouqueto *ou* luquet ; — coumo un jounc de mar ; — coumo uno quilho ; — coumo uno candèlo ; — coumo un I ; — coumo un plaussou de sause ; — coumo un piboul d'Italìo ; — coumo un pal-semaliè. — Dreit e biu coumo un cop de froundo ; — dreit e fi coumo un pel ; — coumo uno filato. — Dreito e fièro coumo uno estatuo. — Enregat dreit coumo un cop de courdèl. — Dreit plantat coumo un cèdre *ou* supressiè.

PER TRUFARIÈ :

Dreit coumo l'esquino d'un boussut ; — coumo un oulan ; — coumo un faucil-bartassiè *ou* talho-bartos ; — coumo de cordos dins un sac ; — coumo lou camì de Dabeja, tout rebirets ; — coumo un ariscle de tambour.

SE DITS :

Marchen lou dreit camì
E daissen jaupa lou mounde.

DUR. — Dur coumo un gabre ; — coumo une bano ; — coumo un nèrbi de biòu ; — coumo uno bato d'ase *ou* de car d'ase ; — coumo uno gransolo d'esclop ; — coumo uno bièlho basano ; — coumo un calhau ; — coumo un tourol d'ameliè ; — coumo de car d'ausino ; — coumo un correjou ; — coumo

un enclumi; — coumo un martèl testut; — coumo l'amo dal diable;—coumo un carral; —coumo un croc de calel; — coumo uno lasceno *ou* rabuscle; — coumo un coudoun; — coumo de tijos de boto de gendarmo en retrèto.—Dur coumo lou sort *ou* destin. — Dur coumo uno porto de prisou.

SE DITS:

Pa dur, lèit dur e bi 'scaudat,
Es la bido d'un bièl souldat.

DURA. — Dura coumo l'eternitat; —coumo un parel de souliès tachats à dos aigos.

SE DITS:

Argent duro
Sans ourduro.

Quand bouldrets croumpa 'n bestit nòu, fasèts la resoluciu de faire dura lou bièl un pauc mai loungtemps.

A. MIR.

(*A suivre.*)

POÉSIES

MOUN TOUTOUN GIRAUMOUN

ER: *Vaut ben mieux moins d'argent*

Moun toutoun
Giraumoun,
Que pipava
E qu'eituflava;
L'autra net,
Paubre che,
A mourit dins soun liet.

L'aiga vai dins la baissa;
Lou fum vai dins lou cèu ;
L'ome vai au toumbèu,
Coueijat dins una orra caissa.
Moun toutoun, etc.

N'i a qu'un óubleuda vite;
Mas tu, paubre toutoun,
Qu'eras 'n ome si boun,
Em tu sirai jamai quite.
Moun toutoun, etc.

MON ONCLE JÉROME

Mon oncle — Jérôme, — qui fumait la pipe — et qui sifflait, — l'autre nuit, — pauvre chien, — est mort dans son lit.

L'eau va dans le vallon; — la fumée va dans le ciel; — l'homme va au tombeau, — couché dans une laide caisse.
Mon oncle, etc.

Il y en a qu'on oublie vite ;— mais toi, pauvre oncle, — qui étais un homme si bon, — je ne serai jamais quitte avec toi.

Mon oncle, etc.

Aurà que deurt jous terra,
Me veiqui, Dieu marcet,
Eiretié de soun be
E meitre couma-t-èu era.

Moun toutoun, etc.

Qu' ei iou, ne vous deiplase,
Qu'ai lou gouvernament.
Culirai soun froument
E mountarai sur soun ase.

Moun toutoun etc.

Ai lard, blat, fe mai palha,
Moutous, vedèus mai bióus.
Pode cassà sous ióus
E fricassà sa voulalha.

Moun toutoun, etc.

Au diable la piqueta,
Lou pa de meitatun,
L'eipurjun, lou retrun !. . .
E chantan à plena teta :

Moun toutoun, etc.

Farai fa 'na levita
Per prene lous dimens;

A présent qu'il dort sous terre, — me voilà, Dieu merci, — héritier de son bien — et maître comme il était.

Mon oncle, etc.

C'est moi, ne vous déplaise, — qui ai le gouvernement. — Je cueillerai son froment — et je monterai sur son âne.

Mon oncle, etc.

J'ai lard, blé, foin et paille, — moutons, veaux et bœufs. — Je peux casser ses œufs — et fricasser sa volaille.

Mon oncle, etc.

Au diable la piquette, — le pain moitié maïs, moitié froment, — les fruits mal mûrs et le rebut! — et chantons à tue-tête :

Mon oncle, etc.

Je ferai faire une redingote, — que je prendrai les dimanches. — Je

Pourtarai daus pendents
E m'en irai en visita.
Moun toutoun, etc.

Aurai gilet de lana,
Culotas de drap fi,
Cravata de satì,
E surtirai pas sans cana.
Moun toutoun, etc.

Las filhas dau vilage
Deijà me fan de l'ei.
Eiperan d'etre viei
Per parlà de maridage.
Moun toutoun, etc.

Vau fa na la votura
E petà lou fusil,
E chantà lou dousil,
E pissa la chanta pura.
Moun toutoun, etc.

Aurà, viva las trufas,
Lous dindaus, las perdrìs,
La joia e lous amìs
Toujour rounds couma baudufas !
Moun toutoun, etc.

porterai des boucles d'oreilles, — et j'irai en visite.

Mon oncle, etc.

J'aurai gilet de laine, — pantalons de drap fin, — cravate de satin, — et je ne sortirai pas sans canne.

Mon oncle, etc.

Les filles du village — me font déjà de l'œil. — Attendons d'être vieux — pour parler de mariage.

Mon oncle, etc.

Je vais faire rouler la voiture — et partir le fusil, — et chanter la clef du robinet du vin — et couler la chantepleure.

Mon oncle, etc.

A présent, vivent les truffes, — les dindons, les perdrix, — la joie et les amis — toujours ronds comme toupies !

Mon oncle, etc.

Margarita mignouna,
Ante ei lou parçaclau ?
Co nous farò pas mau
De goustà d'una autra touna.

Moun toutoun
Giraumoun,
Que pipava
E qu' eituflava;
L'autra net,
Paubre che,
A mourit dins soun liet.

A. CHASTANET.

Charmante Marguerite, — où est la vrille? — Cela ne nous fera pas mal — de goûter d'un autre tonneau!

Mon oncle — Jérôme, — qui fumait la pipe — et qui sifflait, — l'autre nuit, — pauvre chien, — est mort dans son lit.

A. CHASTANET.

[1] Périgourdin (Mussidan et ses environs). Orthographe montpelliéraine. Dans ce dialecte, on prononce *o* l'*a* de la finale féminine du singulier des substantifs et des adjectifs (*aigo, buisso, caisso, autro, orro,* etc.) et l'*a* des troisièmes personnes de l'indicatif présent et de l'imparfait (*oubleudo, eitufiavo, pipavo,* etc.).

VARIÉTÉS

LES MANUSCRITS PROVENÇAUX DE CHELTENHAM

Corrections

Les textes publiés par M. Constans, dans le second de ses intéressants articles[1], réclament un assez grand nombre de corrections. Nous en proposons ici quelques-unes.

Pièce nº 2, p. 124:

V. 3. « n'aves cabat. » Corr. *n'a mescabat?*

9. Corr. *S'eu m'en consir, son drechurier li dat?* Cf. v. 20-21.

11. « de vostra mort. » Corr. *de nostr' accort?*

22. Corr. *ve l' enrazonat.*

24. Corr. *mil vez jurat* et supprimez la virgule.

29. Corr. *reviu[d]at.*

32. « Men. » Corr. *leu?*

34. « quen. » Lis. *quem.*

39. J'écrirais *Coms, e de que?*

41. « [non]. » *nous* vaudrait mieux.

44-47. Je lirais :

— « Pietz m'aves faig can m'aves consirat. »
— « Et ieu de que? » — « Tenes m'asegurat,
Sin aves tort[2], que n[on] sia(s) emblasmat? »
— « Digas, dis ella, la vostra volontat. »

62. Corr. *plai[n]g que no?*

64. Lis. *sa vinc.*

65. Suppl. *Et* au commencement du vers.

66. Manque une syllabe, peut-être *a* devant *mi.* Je lirais *quel col.*

69. Lis. *Qu'il m'an traït.*

70. Lis. *ensempre* (= ensemble).

71. Lis. *aja.*

72. « per ne toller. » Lis. plutôt avec le ms. (en supposant le *p* barré) : *per re toller.* La phrase n'est pas terminée.

Pièce nº 3, p. 126 :

V. 9. Remarquer *ancessis,* au sens pur et simple d'esclave dévoué, *séide.* L'allusion aux fidèles du Vieux de la montagne est évidente.

[1] *Revue,* nº de septembre 1881, p. 121-138.

[2] On pourrait lire aussi *si n'ai jes tort,* où *n'* serait pour *no.*

20. Corr. *Car*.

21. Rétablir *sotz Dieu*. C'est une locution connue.

48. Corr. *Qu'eu assomaz* (pour *assomas* = *assomes*)? Cf. 51, *mez* pour *mes*.

53. Lis. *precens*, pour *presens*.

54. Lis. *Quem*. — 55. Lis. *m'avia*, sans ajouter d'*s*.

69. Lis. *mezest* en un seul mot.

64. Corr. *Joias ses naus 'e*.

86. Lis. *C'ans*.

92. Lis. *mars*, sans majuscule.

109. Rétablir *am be* (amo bene).

110. Lis. *Dab el* (= avec lui); *eisam*, qui suit, est *ipsa mihi*. Il faut une virgule, au lieu d'un point, à la fin du vers.

111. Remarquer *veire* = *veterem*. Même forme au vers 142. Ce mot manque dans Raynouard et dans Rochegude, et je ne me rappelle pas l'avoir jusqu'ici rencontré.

117. « denan. » Ms. *dinon*. Je corrigerais *lo mon* ou *tot lo mon*, en conservant *agses*.

118. Rétablir *trobaras* (vous trouveriez), qui convient, ici, mieux que le futur.

121. Corr. *Ni que cen tan*.

122. Corr. *parles*.

125. Je mettrais un point après ce vers, et une virgule seulement après le suivant.

129. Manque au moins un vers après celui-ci.

135. Lis. *C'om*.

146. Lis. *qe me*.

151. « nol. » Corr. *noi*.

Pièce n° 4, p. 130:

M. Constant n'a introduit dans ce descort aucune division. Les rimes y laissent pourtant reconnaître cinq strophes ou *coblas:* première, du vers 1 au v. 16; deuxième, 7-18; troisième, 19-33; quatrième, 34-44; cinquième, 45-56.

V. 2. Corr. *Ab bels*.

3. Lis. *Volgr' eu*. Je corrigerais plutôt *qu'e*[*s*] *sob*[*ei*]*rana*. Supprimer la virgule à la fin du vers.

6. Lis. *primeis* (= *primeirs*)? Le dernier mot du vers paraît devoir être *dosana*. Je ne sais que faire de ce qui précède.

7. Corr. *Qu'en sov*[*en*]*ença*.

14. Corr. *que*[*m*]. — 24. Corr. *sel* ou *seil*. — 26. « Con. » Ce mot ne paraît guère convenir ici. On attendrait quelque chose comme *sim* ou *ieum*. — 27. Lis., en deux mots, *mal traire*. — 28. Corr. *Sol.... lo*

fins. — 31. Corr. *pot?* — 37. Suppr. *Tant?* — 38. Corr. *qu'el ja?* Je ne sais que faire de *ab als*. — 40. Corr. *Fals se*. — 44. « n'u. » Corr. *no* ou *nol* ou *noi*. — 47. Corr. *Qu'il*. — 48. Corr. *Nil* et mettez un point à la fin du vers. — 50. Corr. *Semble* (ou *Sembli*) *d'esp*. — 53. « anc. » Corr. *donc?*

Pièce nº 5, p. 132 :

V. 6. « granda. » Corr. *grana*, comme le veut la rime, et mettez une virgule après *valor* du vers suivant.

12. Lis. *aulana*.

14. Lis. *domna isernida* et mettez deux points (ou seulement un seul) après ce mot.

16. Lis. *M'es*.

18. « Est, cant. » Lis. *Est c'anc*.

23. Corr. *Siu*[*s*] et effacez la virgule à la fin du vers.

27. Lis. *camjei*.

32. Corr. *to*[*s*]*t*.

36. Après ce vers devrait commencer le quatrième couplet (vv. 37-44). Le cinquième (quatrième de M. Constans) doit peut-être se terminer au v. 50. La pièce en aurait alors six au lieu de quatre que lui donne la division de notre confrère.

47. « quom. » Corr. *quem?*

51-55. Ce dernier couplet de la pièce, s'il faut en effet le détacher du précédent, se compose, à mon avis, de six vers (et non de cinq), et doit se lire :

Nim dueill per vos,
Mais rasos
Fora co (*corr*. que ?) mais mi feçes
Joios [1],
Qu'engoissos
Son car nom ven tals bes.

Pièce nº 6, p. 134 :

M. Constans donne huit couplets à ce descort. Peut-être n'y en faut-il compter que trois : le premier se composerait de 34 vers ; le deuxième, de 23 (35-57), et le troisième de 10 (58-67).

V. 1. Corr. *un* (où).

12. Corr. *si bes fan* et mettez une virgule à la fin du vers.

15. Corr. *nos*.

16. Lis., en un seul mot, *Ni*.

18. Corr. *auran*.

[1] Ou mieux, peut-être : Fora qe mi feçes
Mais joios.

19. Lis. *c'om*.

20. Ce vers doit probablement en former deux, et peut-être aussi le suivant.

22-24. Je crois que *cus*, qui termine, chez M. Constans, le v. 22, et les deux suivants, n'en doivent former qu'un seul, qu'il faut lire :

C'usquex on plus pot sin preng.

tratz, qui terminerait alors le v. 22, doit être une faute de copiste. Mais je ne vois pas la restitution. Il faudrait une rime en *an*. Du reste, tout ce passage m'est obscur, aussi bien que ce qui suit immédiatement.

28. Corr. *cantaran?*

33. Il faut une virgule, au lieu d'un point, à la fin de ce vers, et un point après le suivant, qui termine évidemment la strophe, au lieu d'en commencer une, comme l'a cru M. Constans, induit peut-être en erreur par le ms.

38. Corr. *nom*. — 40. *Quis* = *qui es* (*etz*).

42. Suppr. le point après ce vers ; celui qui suit continue la phrase et le couplet.

50. Peut-être faut-il écrire en un seul mot, avec une légère correction : *estivadura*, qu'on traduirait par *été* (proprement *moisson*).

55. Corr. *m'en deves ce* (= *se, si*) *dura*.

58. *ma* est une addition inutile.

61. Corr. *e mezura* et mettez une virgule après *esgart?*

62. Suppr. la virgule après *creis* et mettez un point après *valensa*.

63. Corr. *l'aus'.... e melura* (pour *melhura*), et mettez un point-et-virgule à la fin du vers. — 66. Lis. *C'ab bon' esmenda* (*e*) *s'atura*.

Pièce n° 7, p. 136 :

Cette chanson de G. de Borneil a déjà été publiée trois fois, d'après les mss. 854, 12474 de la B. N.[1] et 2909 de la B. Riccardi[2], à Florence. C'est avec le premier de ces trois mss. que celui de Cheltenham a le plus d'affinité.

V. 4. Il faut à la fin de ce vers un point d'interrogation.

5-6. J'écrirais :

E per amor non ven jais ?
— Si fai. Donx per que m'irais...

8. Mettre un point d'interrogation après ce vers.

12. Corr. *Esdevenc anc mais a drut?*

13. Lis. : — *Son ieu drutz?* — *Non, ni m'o lais.*

[1] Mahn, *Gedichte*, 815 et 816. — [2] *Archiv.* de Herrig, XXXIII, 423.

14. « S'ades. » Les mss. 12474 et 2909 donnent ici *C'ades*, qui vaut mieux.

15. Rétablir *Eu vueil* du ms.

16. Corr. *pot*. La leçon du ms. 12474 (*So c'ara no puesc sufrir*) suggère la correction : *So c'ara nom pot sofrir*.

19. Lis., en un seul mot, *amaires*.

25-27. Mettre un point d'interrogation après *con* et un autre après *seignor*.

28-30. Je lirais :

— Si ai, mas am retengut....
— E que? — Un coven quem[1] frais,
Aicel[2] que l'ira m'atrais.

32. Vers évidemment corrompu. Il l'est encore plus dans le ms. 854 : *Per que cuna noill tor noill vir*. Le ms. 12474 paraît donner la bonne leçon : *Sol qu'en*[3] *son atur nom vir*.

33. Ici encore il faudrait, à la fin du vers, un point d'interrogation. Les suivants doivent être lus et corrigés :

—Non o sai. Ja m'er meilor,
Si n'ai mal, que[4] al greujor
Desir 'om[5] plus de salut.

37. Lis. *'N Antic*. C'est sans doute un nom propre ou plutôt un surnom. Mettre un point d'interrogation à la fin du vers.

38. Corr. *Digaz*, d'après les trois mss. précités. Peut-être *oc*, qui suit, est-il le pronom neutre.

42. « dams. » Corr. *clams*, d'après les mêmes mss.

48. « *S'il o.* » Lis. *Si l'o*.

—P. 117. Il n'y a pas de doute qu'il ne faille lire *a Rodes* à la fin de la pièce de Raimbaut d'Orange, *Assatz sai d'amor*, que M. Constans a publiée dans les additions à son premier article. Quant à *naturaus*, ce mot doit s'entendre au sens d'*homme lige*, non pas du comte, mais de la comtesse de Rodez, et, cela va sans dire, dans une acception purement métaphorique. Cf. Peire Vidal, dans la pièce *Anc no mori per amor ni per al :*

Bela domna vostr' ome natural
Podetz, sius platz, leugeiramen aucir.

Raimbaut d'Orange adressa, du reste, d'autres chansons à la comtesse de Rodez. On en peut au moins citer deux : *Amors, cum er? que farai?* et *Lonc temps ai estat cubertz*. Il n'est pas probable que

[1] Leçon du ms. 12474. — [2] *Id.* — [3] Ou seulement *que*, comme dans 2909? — [4] Leçon de 2909. — [5] Leçon de 854. Celle de 2909 (*n'atend om*) paraît meilleure.

cette comtesse fût la seconde de celles que mentionne M. Constans, Raimbaut d'Orange étant mort en 1173. Je tiens pour la première, d'autant plus qu'elle se fit religieuse et que ceci concorde, — le nom à part, où il a pu s'introduire quelque confusion, — avec le récit du biographe provençal.

C. C.

SUR UN MIRACLE DE LA VIDA DE SANT HONORAT ET SUR LA DATE PROBABLE DE LA COMPOSITION DU SANT HERMENTARI

En parlant[1] de *la Vida de sant Hermentari*[2], j'ai dit que Raymond Féraud avait dû la composer après celle de *sant Honorat*. Le fait semble résulter des vers où il mentionne seulement parmi ses ouvrages *la Vida de sant Alban, la Passion*, une chanson sur la mort de Charles d'Anjou et un *Comput* que feu Joseph Bauquier a proposé d'identifier[3] avec celui qu'Eugène Thomas publia en 1847, dans le tome second des *Mémoires de la Société archéologique* de Montpellier et que M. Chabaneau a récemment réédité[4]:

Cell que volc romanzar la Vida Sant Alban
E 'ls verses del Conpot volc tornar en vers plan,
E del rey Karle plays sa mort en sa chanson,
E los verses del lay fetz de la Passion[5].

M. Karl Bartsch note[6] les renseignements bibliographiques que

[1] *Revue*, 3e série, VI, 41-42 et 44-45.

[2] Telle serait, croyons-nous, la restitution possible du titre du poëme. Dans *la Vida de sant Honorat*, l'auteur, citant saint Hermentaire, écrit deux fois *sant Ermentari* et une fois *sant Hermentari*. Cette dernière notation est conforme aux règles des *Leys d'amors* (*Monuments de la littérature romane*, publiés par M. Gatien Arnoult. Toulouse, 1841; in-4°, I, 36) touchant l'emploi de l'*h*, et aux habitudes scripturaires de Féraud, telles qu'elles résultent du manuscrit suivi par M. Sardou. Le *de* du titre que nous proposons pourrait, à la rigueur, être supprimé. Un des manuscrits du *Sant Honorat* a pour début les lignes suivantes: *En lo premier tractat parlla de lo comensament de la sancta vida Monsegnor sant Honorat*, et le poëte intitule lui-même sa Vie de saint Alban *la Vida sant Alban*.

[3] *Zeitschrift für romanische philologie*, II, 76.

[4] *Revue*, 3e série, V, 157-179.

[5] L'auteur paraît avoir volontairement négligé ses œuvres profanes, ces rimes d'amour qu'il jeta au feu pour ne pas « donner mauvais exemple à la jeunesse », suivant l'expression de Jean de Nostredame.

[6] *Grundriss zur Geschichte der provenzalischen literatur*. Elberfeld, 1872, in-8°.

contiennent ces vers, mais ne parle pas de la *Vida de sant Hermentari*, qu'il paraît n'avoir pas plus connue que bon nombre d'autres textes édités ou mentionnés dans les recueils des associations savantes du midi de la France.

M. Sardou les cite, à son tour, dans la *Notice sur Raymond Féraud* qu'il a placée en tête de l'édition du *Sant Honorat* [1], et il ajoute :

« Dans ces quatre vers, Raymond Féraud ne fait point mention d'un autre poëme de longue haleine, dont le sujet est la vie de saint Armentaire ou Hermentaire, que de vieux écrivains [2] lui attribuent et que nous ne possédons plus. S'il a véritablement composé cette autre *Vida*, ce ne peut être qu'après celle de saint Honorat, car il l'eût signalée dans ses vers, comme il n'a pas manqué de le faire pour la *Vie de saint Alban*, également perdue pour nous, ainsi que tout le reste [3]. »

Je crois avoir démontré, au moyen des extraits reproduits dans la *Revue*, 3e série, VI, 41-42 et 44-45, que l'existence du *Sant Hermentari* ne peut être mise en doute, et qu'il est permis d'espérer que le manuscrit de ce poëme ne se dérobera pas plus longtemps à la curiosité des provençalistes ; mais M. Sardou aurait mieux justifié ses inductions s'il avait connu les fragments que nous a conservés M. l'abbé Barbe [4], et surtout l'analyse de celui où Féraud raconte comment le saint fit périr un énorme dragon qui dévastait les environs de Draguignan, et comment il construisit une chapelle en l'honneur de saint Michel, à l'endroit même où il avait triomphé du monstre.

Le récit en question peut, en effet, n'être pas sans intérêt au point de vue des conclusions qu'il est permis d'en tirer, car le soixante-seizième chapitre du *Sant Honorat* attribue à ce dernier une victoire absolument semblable. Chose singulière! saint Hermentaire y apparaît à titre de nom local, et cette indication est la seule qui se rapporte à l'évêque d'Antibes, dans le long poëme que M. Sardou a publié en 1874 :

A Enpurs [5] a granz aspers e una gran clapieira,
E boscages escurs, espes, de fort eusiera.
Lay si noyri gran temps uns ferezos dragons,
En balma mot escura et en pregontz vallons;

[1] *La Vida de sant Honorat*, p. IX.

[2] M. Mireur croit que M. Sardou a voulu désigner Bouche, qui, dans sa *Description et Chrorographie de Provence* (Aix, 1664, 2 v. in-folio), parle longuement de la *Vida de sant Hermentari* (I, 747-749).

[3] *La Vida de sant Honorat*, p. IX-X.

[4] *Études sur les origines de Draguignan*, dans le tome second du *Bulletin de la Soc. d'étud. scient. et archéol. de la ville de Draguignan.*

[5] Ampus, près de Draguignan.

5 Mays un temps s'esdevenc que ayguas e pluvi[n]as
Sobrecaupiron fort las valz e las gaudinas:
Perque ieys le serpentz fora del gran boscaje;
Pres de Sant Ermentari es vengut far estaje.
Li serpentz era granz, per ver, e de mal ayre,
10 Guastava lo borguet e tot aquel repayre:
Perque s'en van las jentz estar en fortz castells.
Laysan Sant Ermentari e los luecx plans e bellz;
Tut fuion lo vi[l]aje e l' camin drechurier.
Li terra torna guasta, non y a noyriguier
15 Ni autra creatura: paor an del dragon.
Mas un temps s'esdevenc c' annavan al perdon
En l'islla de Lerins x home gran et aut,
D'un castel d'aqui pres, c' avia nom Arquinaut.
Pres si son a bon cor e dison que de plan
20 Anaran drecha via per lo camin roman[1].
Cant li serpentz los sent, tantost los assautet,
Et a pres lo premier que anc si defendet;
Aqui mezeis l'auzi e l' manja le dragons
En presenza de totz los autres compaynons.
25 Cant a sant Honorat comptet hom la rancura,
Gran dolor si donet de la desaventura.
Un compaynon a pres, e vay s'en mantenent
El plan sant Hermentari, on trobet la serpent,
Fetz lo senyal de Crist, non vol autra armadura:
30 La serpent vay liar al coll de sa centura,
Al pe d'una gran roca la vay ben estacar;
Lay d'on era venguda, aqui la laysa estar;
On esteron li os lonc temps, c'on los mostrava
De la mala serpent que la terra guastava.
35 Et ancaras s'apella le terrayres de plan
Per las jenz: *al dragon* de sobre Draguignan.
E *Draguignan* a nom le castellz atressi,
Car en son terrador le mals dragons mori.
Dieus donet al cors sant mandament e poder
40 De totas creaturas pogues far son plazer[2].

[1] En marge et d'une autre main: *Camyn roman Aurelians.* (Note de M. Sardou.)

[2] P. 122-123 du *Sant Honorat,* édition Sardou. La correction *pluvinas* m'a été signalée par M. C. Chabaneau. Elle est justifiée par la rime et l'usage fréquent du mot *plouvina,* pluie, averse, dans le langage populaire.

Quoique le sens de *viage* = *voyage* soit à la rigueur acceptable (vers 13), j'ai cru devoir lire *vilage* = *village,* qui s'accorde mieux avec le contexte.

Raymond Féraud ne recule guère devant la répétition d'un terme quelconque, en sorte que *laysa estar* (vers 32) pourrait être rendu par *laisse à rester.*

A Ampus, il y a de grands lieux âpres (?) et un grand amas de pierres — et les bocages obscurs, épais, d'un vaste bois d'yeuses.— Là se nourrit longtemps un dragon féroce, — dans une grotte fort obscure et en de profondes vallées. — Mais il vint un temps où les pluies et les averses — couvrirent le dessus des vallons et des taillis. — C'est pourquoi le serpent sort du grand bois ; — près de Saint-Hermentaire il est venu prendre demeure. — Le serpent était grand, en vérité, et d'affreuse apparence, — il dévastait le bourg et tout ce terroir. — Et à cause de cela, les gens s'en vont demeurer en des châteaux-forts, — laissant Saint-Hermentaire et les lieux *planes* et beaux.—Tous fuient le village et le droit chemin. — La terre devient stérile ; il n'y a plus de cultivateur — ni d'autre créature : ils ont peur du monstre. — Mais il vint un temps où allaient au pardon — dans l'île de Lérins dix hommes grands et audacieux—d'un château qui était là tout proche et qui avait nom Arquinaut. — Ils se sont pris à bon courage et ils disent que tout uniment — ils iront en droite route par le chemin romain. — Quand le serpent les sentit [approcher], aussitôt il les assaillit. — Et il a pris le premier qui se défendit. — Là même il le tue, et il le mange, le dragon,— en présence de tous ses autres compagnons [de voyage]. — Lorsqu'on raconta le fâcheux événement à saint Honorat, — il eut une grande douleur de la mésaventure.—Il a pris un compagnon [avec lui] et s'en va maintenant — au *plan* de Saint-Hermentaire, où il trouve le dragon. — Il fait le signe du Christ ; il ne veut pas d'autre armure. — Et il va lier le serpent avec l'extrémité de sa ceinture ;— au pied d'une grande roche, il va l'attacher solidement.— Là d'où il était venu, il le laisse à périr. — Et ses ossements y demeurèrent longtemps, car on les montrait— comme ceux du mauvais serpent qui gâtait la terre. — Et encore le territoire s'appelle tout uniment — parmi les gens [qui l'habitent] *au dragon*, au-dessus de Draguignan,— et le château a aussi le nom de Draguignan, —car en son territoire le méchant dragon mou-

Je traduis *laisse périr*, qui a une raison d'être dans la signification de *mourir, périr, être tué,* que les verbes *està* et *restà* conservent dans la langue populaire de la Provence et du Languedoc.

Plan, place (vers 28), manque au *Lexique roman* de Raynouard, mais se justifie par l'emploi qu'on en a fait dans les textes du moyen âge et spécialement, dans l'*Inventaire des archives du Consulat de Montpellier,* publié par M. A. Montel (Paris, Franck, 1872, in-8°, p. 57). Ce mot sert encore à désigner quelques-unes des places de Montpellier (*plan dau Palai, plan de l'Oum, plan de l'Oulivié, plan de Nosta-Dama,* etc.) et même des points de réunion ou vacants dans la campagne, *lou plan das Quatre-Segnous,* par exemple. L'acception dont il s'agit semble, d'ailleurs, se prêter mieux que celle de plaine au texte de Féraud

rut. — Dieu donna au saint homme mandement et pouvoir, — afin qu'il pût faire son plaisir de toutes les créatures.

Tout est identique dans le fond des deux récits: position aux environs de Draguignan, apparition d'un dragon qui dévaste le pays, désignation plus particulière d'un quartier qui, depuis la mort du monstre, garda l'appellation de *terraire dau Dragoun*. Seule, la construction d'une chapelle à Saint-Michel fait défaut. Saint-Hermentaire n'est, enfin, qu'une plaine ou, pour parler plus exactement, une place, un point de réunion quelconque, situé dans le voisinage d'Ampus.

Ces particularités nous autoriseraient à voir dans le miracle de Saint-Hermentaire une tradition locale qui aurait été attribuée plus tard à saint Honorat. La *Vita sancti Honorati*, que Raymond Féraud eut sous les yeux et qu'il a pour ainsi dire suivie pas à pas, n'était au fond que la récension d'une foule de documents légendaires sur l'archevêque d'Arles, sur son rôle historique et sur les miracles qu'il avait accomplis pendant son existence ou après sa mort. Son origine même serait loin d'être provençale, s'il fallait en croire les vers si souvent cités :

La vida s'atrobet en un temple jadis ;
De Roma la portet uns monges de Leris[1].

Les circonstances de la vie de saint Hermentaire sont aussi peu connues que l'époque où il vécut. Les uns croient qu'il a été le premier évêque d'Antibes, et qu'il fut un des deux prélats du nom d'Armentarius qui signèrent, en 451, la lettre adressée au pape saint Léon par les évêques des Gaules. Les autres, moins sûrs, il est vrai, dans leurs affirmations, font de lui un simple solitaire et reculent son existence jusqu'à la fin du IXe siècle. Il ne serait donc pas impossible d'admettre que la tradition ait fléchi à son endroit et qu'on ait fait bénéficier la *Vita sancti Honorati* de quelques-unes des particularités de sa légende. En dehors de Draguignan et d'Antibes, le courant de formation littéraire qui s'était développé autour de lui dut pâlir de bonne heure devant l'auréole de savoir et de sainteté de l'archevêque d'Arles, du fondateur d'une abbaye que les contemporains nommaient déjà la pépinière des saints de la Provence. De combien ne dut pas diminuer le souvenir d'Hermentaire, lorsque la littérature médiévale eut fait du Gallo-Romain Honorat le fils du roi de Hongrie et d'Helemborc, la fleur de la Castille, la plus belle de visage et de formes qui existât de son temps[2], lorsque non contente d'une semblable trans-

[1] *La Vida de sant Honorat,* édit. Sardou, p. 1.

[2] Son portrait est un des morceaux les mieux réussis du *Sant Honorat :*

Herenborc la plus bella de cara, de fayson,
Huelltz vars e saura testa, con fil d'aur en viron,

formation, elle lui eut donné pour oncles l'empereur de Romanie, Léon le Grec, et le roi de Murcie, de Tolède et de Sarragosse? La victoire de saint Hermentaire sur le dragon appartenait à un genre de faits trop répandu, trop uniformément reproduit dans la littérature populaire, pour ne pas perdre toute valeur le jour où la resplendissante légende de son contemporain se fut mêlée à celle de Charlemagne, et qu'entre autres actions on lui eut attribué la délivrance du futur empereur d'Occident, retenu dans les prisons de Tolède après la défaite, en bataille rangée, de son père Pépin le Bref. Rien n'est donc plus naturel que l'effacement de la première tradition et, plus tard, son attribution à saint Honorat. Rien qui explique mieux que Raymond Féraud ait pu ignorer saint Hermentaire, au point de ne le mentionner que dans une seule circonstance et seulement à titre de nom de lieu.

Le lecteur vient de voir que Raymond Féraud avait versifié deux fois le même récit. Le *Sant Honorat* et le *Sant Hermentari* auraient des points de contact bien plus nombreux ; la trame de leurs histoires serait encore plus étrangement mêlée, s'il fallait croire ce que rapporte le grave et consciencieux Bouche (*la Chrorographie de Provence*, I, 747-749) :

« En cette année 879.... vivoit encore en Provence un autre saint personnage nommé Armentaire, autant illustre et en grande réputation en Provence, pour les grands miracles qui se font tous les jours à son sépulchre dans la ville de Draguignan. Comme sa vie est inconnuë par le défaut des écrivains anciens, qui ne nous ont point laissé d'instructions de sa vie, et les écrivains modernes de la vie des saints n'en disent mot. Les uns l'écrivent et le nomment *Hermentaire*, les autres *Armentaire*, et cette dernière écriture me plaît le plus, duquel nom je trouve voirement qu'il y a eu quelques evêques en cette province, comme *Armentarius*, evêque d'Embrun, déposé au concile de Riez l'an 439. Un autre *Armentarius*, evêque en Provence l'an 450, en l'epitre de Leon, pape, écrivant aux evêques de Provence, et une (*sic*) *Armentarius* estant evêque de Pavie, qualifié du titre de saint dans le martyrologe romain le 30 janvier, qui vivoit l'an 720, comme Baronius remarque en ses notes sur le martyrologe. Mais pas un de tous ceux-là n'est

Bel vis, boca risent e colorat menton,
Flor de tota Castella :

Rosa fresca de may non es plus colorada ;
Gent cors, e bellas mans de fayson mesurada,
Gent parlant e plasent, c'a totas gentz agrada
E sas beutats retray.

(*La Vida de sant Honorat*, édit. Sardou, p. 4.)

ce saint Armentaire qu'on revere à Draguignan, parce que celui-ci y vivoit en ce siecle environ l'an 880.

» L'on conserve dans cette ville une certaine legende de la vie de ce saint, composée par un Raymond Feraud, gentilhome provençal, qui vivoit l'an 1300, meilleur poëte qu'historien, en laquelle legende il y a tant de faussetez et de contradictions qu'on a grand peine de découvrir ce qui y peut estre de veritable; elle le fait contemporain de saint Honoré de Lerins, avec lequel elle dit qu'il a voyagé, et qu'il alla avec luy en Espagne pour delivrer le roy Charlemagne devenu prisonnier par Aigoland, roy des Sarrazins, apres la delivrance duquel ils allerent habiter l'isle de Lerins[1], et chasserent les serpens qui y estoient dedans et entr'autres deux demesurement grands, leur faisant avaler des choses monstrueuses ; elle le fait encore vivre du temps de Charles, roy de Provence, fils, dit-elle, de Louis le Débonnaire, roy de France, et encore du temps de Charles le Chauve, roy de France ; du temps de Bozo (*sic*), roy de Provence, et du temps du pape Jean IX, qui vint en Provence et demeura quelque temps en la ville d'Arles ; elle le fait encore vivre du temps du concile de Vienne, tenu sous le pontificat de Formose, auquel concile il alla en la compagnie de son evêque de Frejus. Finalement elle dit qu'il mourut en son hermitage, aux calendes de juin, regnant en Provence le roy Bozon.

» Or il est impossible de joindre des temps si éloignez les uns des autres et de faire vivre ensemblement des personnes qui ont esté en divers siecles.....

» Et ainsi separant ce qui est fabuleux, de ce qui semble estre plus vray-semblable. Je diray seulement que je tiens pour fabuleux tout ce qui y est couché de saint Honoré de Lerins, de la délivrance de Charlemagne, de l'église et isle Auriane, ou Aureliane: parce que de tout temps cette isle a esté surnommée Lerins ; comme aussi je tiens pour fabuleux tout ce qui y est dit de la défaite de ces serpens en cette même isle, avec des pains faits avec des étoupes et de poix resine ; estimant que c'est une fiction fondée sur la procédure que le prophete Daniel, au chap. 14, 26, fit en détruisant le dragon que le roy de Babylone luy presenta.

» Je tiens pour suspet tout ce qui y est ajoûté de la fée *Esterelle*, et de ses sacrificateurs, qui donnoient à boire quelques breuvages enchantez aux femmes steriles, pour avoir des enfans, comme encore de cette pierre vulgairement dite *la Lauza de la Fada*, où se faisoient les

[1] La captivité de Charlemagne à Tolède, dans les prisons du roi Aygoland, sa délivrance par saint Honorat et la destruction des serpents de l'île de Lérins figurent dans le *Sant Honorat*, mais il n'y est nullement question de saint Hermentaire.

sacrifices de cette fausse divinité. Car au temps où vivoit saint Armentaire, la religion chrétienne et catholique estoit si fort raffermie et si universellement receuë en Provence, que je ne croy point qu'il y eût en son temps aucun vestige du paganisme, quoy que tous ces sortileges peuvent avoir esté faits en cette province au temps de la gentilité.

» Qu'il ait esté Grec de nation, ou Italien, natif de Pavie, comme deux differentes legendes marquent, cela est indifferent et incertain, bien que la seconde opinion se fonde peut-estre sur ce qu'il y a eu un saint Armentaire evêque de Pavie, comme j'ay remarqué un peu auparavant.

» Qu'il ait esté veritablement evêque d'Antibe, ou ayant refusé l'evêché ; qu'il ait esté seulement hermite et solitaire au terroir de Frejus et de Draguignan, comme ces deux legendes disent, l'un et l'autre peut estre et je n'y voy point de repugnance.

» Que de son temps il y ait eu aux environs de la contrée de la ville de Draguignan, et au terroir du village d'Ampus, dans une baume, un antre obscur et tenebreux, prez d'une grande forest, comme sa legende porte, un grand et horrible serpent, qui de son souffle venimeux infectoit toute la contrée et tuoit toutes les personnes qu'il avoit à sa rencontre, et que par ses merites et prieres envers Dieu, il ait détruit ce furieux animal qu'on surnomme *dragon*, et que de cette miraculeuse victoire la ville de Draguiguan, qui auparavant estoit surnommée *Griminum*, comme disent quelques-uns, ou *Arguinaud*, comme veulent les autres, ait esté surnommée *Dragoniam*, puis Draguignan, cela peut estre, et n'est pas chose nouvelle ny singuliere à ce saint.....

» La chose la plus asseurée qu'on peut sçavoir de ce saint est qu'il a vécu en ce neusiéme (*sic*) siecle, et qu'il est mort environ l'an 900, âgé de plus de 80 ans, s'il est vray qu'il ait assisté au concile tenu à Vienne, avec son evêque de Frejus, et que sa vie et sa mort en son hermitage ont esté agreables à Dieu, puisqu'il a fait beaucoup de miracles, guerissant plusieurs malades de diverses infirmitez en sa vie, et beaucoup plus après sa mort ; au tombeau de qui, en la ville de Draguignan, il se fait tous les jours beaucoup de miracles et la guerison de beaucoup de sortes d'infirmitez. Mais surtout Dieu lui accorde cette grace que de remettre en bon état ceux qui sont égarez d'esprit, alienez de sens et de raison ; accidens qui leur peuvent estre survenus à cause de quelques frayeurs, peurs, tremblemens et terreurs paniques.

» Mais quoy que la legende marque que ce saint mourut aux calendes de juin, sa fête pourtant se celebre le 12 novembre. Et partant cet Armentaire doit estre different à cet autre de même nom dont les reliques estoient autrefois dans l'eglise Saint-Laurens hors des murs de la ville d'Aix, puisque la fête de celuy-ci se faisoit le 7 octobre, comme

marque une pierre écrite, trouvée il y a quelque temps dans une cave du chapitre de l'eglise de Saint-Sauveur, conservée encore dans la sacristie de la meme eglise.....[1] »

J'ai tenu à citer ces divers passages à cause des indications qui s'y trouvent. La découverte du manuscrit du *Sant Hermentari* nous dira si Bouche a réellement confondu ce poëme avec quelques-uns des chapitres du *Sant Honorat*, ou bien si Féraud a poussé l'abnégation littéraire jusqu'à rimer une deuxième fois des récits qu'il avait déjà présentés au public lettré de son temps. En écartant ce point du débat actuel et en rapprochant les particularités citées plus haut de l'absence de toute indication sur le *Sant Hermentari* dans les vers où Féraud énumère sa *Vie de saint Alban,* son comput, ses vers sur la Passion et la plainte funèbre du roi Charles, il semble permis d'en conclure : 1° qu'il n'avait pas encore songé à versifier la vie de l'évêque d'Antibes ; 2° que la composition de celle-ci doit être placée entre l'année 1300, époque à laquelle il termina la *Vida de sant Honorat*[2], et l'année 1324 ou 1325 qui le vit mourir. Quoique l'approximation soit ici très-large, on n'a guère le droit de la dédaigner, en présence du petit nombre de renseignements que nous possédons sur le troubadour préféré de la reine Marie de Hongrie et de Robert de Calabre.

Peut-être, — nous terminerons par cette dernière conjecture celles que nous proposons au lecteur, — peut-être la versification d'un miracle attribué, par les uns à saint Hermentaire, et par les autres à Saint Honorat, détermina-t-elle notre troubadour à étudier la légende de l'évêque de Draguignan et à la mettre en vers après celle du fondateur du monastère de Lérins[3].

A. Roque-Ferrier.

[1] Je remercie M. François Vidal, d'Aix-en-Provence, qui a bien voulu copier ces passages sur l'exemplaire de la Bibliothèque Méjanes.

[2] Mas ben vuelh que sapian las jens
Que l'an de Dieu mil e tres cens
Compli le priols son romans.
(*Vida de sant Honorat*, édit. Sardou, p. 208.)

[3] J'aurai bientôt l'occasion de parler de deux autres poëmes de Féraud.

L'INSCRIPTION DE LA COUPE DU ROI RENÉ

L'orthographe de l'inscription rapportée par Achard, *Dictionnaire de la Provence, Hommes illustres*, t. I, p. 109, et citée, *Revue*, 3e série, VI, 103, doit être rétablie de la manière suivante :

Qu ben beoura,
Diou veira.

Qu me beoura de touto soun haleno,
Veira Diou et la Magdeleno.

Quoi qu'en dise le *Dictionnaire de la Provence*, il est probable qu'elle était rédigée en français. On lit dans l'*Histoire de René d'Anjou*, III, 224, par le comte de Quatrebarbes :

« Reconnaissants de la protection éclairée du bon Roi, les frères Ferry lui avaient fait présent d'un grand verre à boire, dont la forme et la hauteur étaient celles d'un calice. La coupe pouvait contenir la pinte de Paris. Sur les parois intérieures, l'artiste avait peint un Christ sur la Croix ; la Madeleine était à ses pieds, et on lisait au bord du vase, en caractères gothiques, cette curieuse légende :

« Qui bien beurra,
Dieu voira.

Qui beurra tout d'une haleine,
Voira Dieu et la Magdeleine. »

Dans son travail sur *les de Ferry et les d'Escrivan, verriers provençaux* (*Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, VI, 1873, 291-324), M. Reboul cite ce passage du comte de Quatrebarbes, et il ajoute :

« Le Président de Saint-Vincens nous apprend que ce verre historique était conservé dans le cabinet de Fabri Borrilly, à Aix, et il assure l'y avoir vu lui-même. »

A. R.-F.

BIBLIOGRAPHIE

Société des anciens textes français. *Daurel et Beton,* chanson de geste provençale, publiée pour la première fois par Paul Meyer, d'après le ms. unique appartenant à M A. Didot. 1 vol. in-8°, cxx-110 pages.

Le ms. qui nous a conservé la chanson de geste dont le titre figure en tête du présent article est le même qui renferme le mystère de la *Passion*, dont il a été plusieurs fois question dans cette *Revue* et dont la Société des anciens textes a, dès ses débuts, annoncé une édition, qu'elle nous fait, soit dit en passant, bien longtemps attendre. Ce ms. contient en outre huit autres pièces de médiocre étendue, ayant toutes un caractère moral ou religieux, et dont plusieurs sont mutilées. M. Paul Meyer les a publiées, en même temps que *Daurel et Beton*, dans le volume dont nous rendons compte.

Ce volume s'ouvre par une introduction qui est un morceau étendu et intéressant, où les questions d'histoire littéraire et de philologie qui se rattachent au poëme de *Daurel et Beton* sont traitées en détail[1].

[1] Plusieurs faits pourtant n'y ont pas été relevés, qui valaient peut-être la peine de l'être. Je citerai les suivants:

Le développement de *ui* en *uei* dans *fuei* 991, *autruei* 1593. Des formes pareilles se rencontrent dans la *Passion du Christ,* ms. de Tours (édit. Edström, vv. 72, 73, 392, 420-21). Cf. aussi *luey* = *lui* dans une charte du pays de Soule, publiée il y a quelques années par M. Meyer (*Romania,* V. 371);

La réduction de *lh* à *y,* figuré *h,* en finale, dans *cosseh* 683, *nuh* 1814 = *nulh, vueih* 1471 = *vueilh,* à moins que l'*h* n'ait été dans ces mots oubliée par le copiste. (On lit, au contraire, v. 956, *sielh* pour *sieh* = *siei.*) Mais on a d'autres exemples anciens du même phénomène, et les dialectes modernes en présentent en grand nombre. C'est d'ailleurs un fait analogue à la réduction, que M. M. a notée, de *nh* à *y;*

ae pour *ai* dans *palaes* 37. Cf. *paer,* forme ordinaire de *paire* dans l'ancienne trad. limousine de l'Ev. de saint Jean;

ou pour *o* (selon l'orthographe actuelle) dans *ginoulhar* 1470, *vous* 148, 157, *Roulan,* 130, 2136. Peut-être ce dernier mot devrait-il être lu *Ronlan,* conformément à une prononciation que l'on constate en divers lieux.

Parmi les exemples de la chute de l'*s* devant une autre consonne (p. lvj.), il eût été bon de citer *puec* 1026, 1034, 1453, 1974, et *conoc* 998.

M. Meyer signale, p. liv, le passage de *ai* et *ei* à *au* et *eu.* On trouve aussi dans *Beton* des exemples du phénomène inverse, qu'il aurait pu noter comme il l'a fait plus loin, p. lxxiij, pour le *Débat de la Vierge et de la Croix.* Voici ceux que j'ai relevés :

miei = *mieu* 1184, 1524, 1588 (corrigé *mieu* au premier seulement de ces

Daurel et Beton est une chanson de geste. C'est cela surtout qui fait son prix. La pénurie de la littérature provençale en ce genre de compositions rend précieux le moindre débris qu'on en ait pu sauver. Le sujet est intéressant, et, traité par un poëte de talent, il pouvait donner matière à un bel ouvrage. Mais l'auteur paraît n'avoir été qu'un jongleur assez malhabile. C'est l'opinion de M. Meyer, et tous les lecteurs la partageront. « L'idée dominante de Daurel et Beton,— je cite les propres paroles du savant éditeur, p. xxvij, — c'est le dévouement sans réserve d'un serviteur envers son seigneur. Cette idée est si loin d'être nouvelle qu'on peut la regarder comme un lieu commun. Mais ce qui est particulier à notre auteur, c'est d'avoir substitué au serviteur ou au vassal traditionnel un jongleur. *Daurel et Beton* est, proprement, la glorification du jongleur. »

A la suite de l'introduction vient un appendice, dans lequel, après une description détaillée du ms., M. Meyer donne les huit pièces mentionnées ci-dessus, en faisant précéder chacune d'elles d'une notice substantielle où la langue et le sujet sont étudiés avec soin. La chanson de geste, qui est l'objet principal de la publication, suit immédiatement, et le volume se termine par un glossaire, pour la composition duquel on regrette que la totalité des textes publiés n'ait pas été mise à contribution : le seul poëme de *Daurel et Beton* en a fourni la matière. Ajoutons que, dans les limites mêmes que l'éditeur s'était tracées, il aurait pu le faire plus complet.

Le ms. Didot (il convient de lui laisser cette désignation, bien qu'il appartienne aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, car il a été donné à cet établissement par la famille Didot) est incomplet du commencement et de la fin. Il présente aussi quelques lacunes intérieures. M. Meyer y reconnaît dix à douze mains différentes, dont aucune n'était celle d'un copiste soigneux. Il suppose, d'après des indications que fournit le ms. lui-même sur ses propriétaires successifs, que le copiste de *Beton*, qui termine le volume et dont par suite la fin nous manque, était de la région qui correspond au nord de la Haute-Garonne et au Tarn, et que ceux qui ont transcrit le reste du ms. étaient Gascons.

trois vers), *espieyt* 190, *Peytiey* 175. On peut en rapprocher *malayratz* du v. 990, bien qu'ici *ay* ne soit pas diphthongue. Cf. une forme analogue (*venayrades*, pour *ben...*) dans les *Récits d'hist. sainte en béarnais*, II, 138.

La substitution de *au, eu,* à *ai, ei,* comme la réciproque, se rencontre en d'autres textes que ceux que nous a conservés le ms. Didot; mais les exemples en sont assez rares et assez clairsemés pour qu'il n'y ait pas lieu d'être surpris qu'ils aient échappé à l'attention ou au souvenir de M. Paul Meyer, bien que quelques-uns se trouvent dans des textes qu'il a publiés lui-même.

J'irais volontiers plus loin que lui et ne ferais pas difficulté d'attribuer aussi à un gascon la transcription de *Beton*.

Les traits dialectaux y sont sans doute moins nombreux et moins sensibles que dans la plupart des petits poëmes publiés à l'appendice de l'introduction; mais c'est pourtant trop s'avancer que d'affirmer, comme M. Meyer, que *Beton* « n'offre pas du tout les caractères du gascon. » Le savant éditeur aurait été peut-être moins affirmatif s'il y avait regardé d'un peu plus près.

Voici, quoi qu'il en soit, des traits, à mon avis, bien gascons; plusieurs, il est vrai, ne sont pas exclusivement propres à la région d'entre Garonne et Pyrénées, mais on ne les trouvera réunis que dans des textes de cette région :

Arculimen, v. 54 ; *arculhir* 116, pour *rec...;*
Dauretz 651, pour *Daurels;*
peut-être *daunas* 495, pour *donas* (M. Meyer a lu *daimas*);
Sen Alari 749, pour *Saint Alari;*
fort 646, pour *fors;*
romper = *rompre,* 1318 ;
ceze 1640 = *sezer; traje* 2038 = *tracher*. La chute de l'*r* finale en de pareils mots ne se rencontre guère à cette date que dans des documents gascons.
ente 438, *aute* 30, *voste* 52, etc., etc., pour.... *tre*. Il y a des exemples plus anciens de cette réduction de *tr* à *t*, laquelle ne se produit pas seulement après une consonne, comme le dit M. M., oubliant *aute* du v. 30; j'en ai relevé dans des documents datés de 1256, 1260, 1309, 1326, etc., et qui sont tous d'origine gasconne.
remado 1292, pour *remano*, du verbe *(ar)remader* = *remaner;*
de questa pour *d'aquesta*, 1189;
lu pour *lui*, 7,500 ;
los, datif pluriel du pronom, 1392, 1576 ;
ba 1437, *va* 1241 (?), pour *o;*
darietz 183, pour *dariatz;*
pagaram 775, *trobaram* 1295, *vieurat(z)* 214, *auzirat(z)* 1918, pour..... *rem, retz ;*
fon = *fuerunt* 76 ;
prétérits en *ec* (*trobec* 61, etc., etc.). M. Meyer dit, à la vérité, que cette forme n'a été usuelle aux XIIIe et XIV$_{e}$ s. que dans l'Albigeois, le Toulousain et le pays de Foix. Mais elle ne l'était pas moins, comme en témoignent les chartes, dans le territoire qui forme aujourd'hui, en gros, le département du Gers et la partie gasconne de la Haute-Garonne.

pour *ai (ei)* 1185, *trobe* pour *trobei* 748.

peuis 47, pour *pois*. On a des exemples anciens de pareilles formes dans des textes purement et franchement gascons.

laïns 1395, 1403, dans une tirade en *ens*, par conséquent prononcé *laens*.

aprot 728, pour *aprop;*

b pour *v* (*bai* 1093, *esparbiers* 1135, etc.), et réciproquement *v* pour *b* (*cavelhs* 762);

nh réduit à *i* (figuré quelquefois *h*): *compaho* 46, 1314, inutilement corrigé *companho* dans ce dernier vers ; *teih* 1226 = *teneo ; compays* 397), etc. [1].

tz final 2e pers. du pluriel réduit à *t: podet* 211, etc., etc.

De cet ensemble de petits faits résulte pour moi la présomption que l'unique copie de *Beton* que l'on connaisse est l'ouvrage d'un homme qui parlait gascon, ou qu'elle dérive d'un exemplaire transcrit par un Gascon. Mais je partage, d'ailleurs, pleinement l'opinion de M. Meyer quant à la langue dans laquelle le poëme a été composé : ce n'est ni le gascon, ni le français, malgré l'intrusion, assez fréquente à la rime, d'infinitifs en *ier* [2], de *en* pour *an* et de *om* pour *em* (1re pers. du pluriel)[3]; c'est le provençal.

J'arrive aux textes eux-mêmes. Ils sont pour la plupart extrêmement corrompus, et *Beton*, s'il est possible, encore plus que les autres. Aussi, malgré les nombreux amendements qu'y a su apporter l'habile éditeur, reste-t-il encore beaucoup à faire à la critique pour les rendre partout corrects et intelligibles. Puisse la tâche de ceux qui les examineront après moi se trouver un peu diminuée par l'étude attentive que j'en ai faite, et dont les résultats sont consignés dans les notes ci-après.

I. *Débat de la Vierge et de la Croix*, p. lxxiij. — Le commencement fait défaut. Pièce composée en provençal et transcrite par un Gascon.

[1] Au contraire, on lit *nh* pour *n* aux vers 18 (*venh*), 44 (*manenh*), et 630 (*efanh*), ce qui est aussi un trait gascon.

[2] M. Meyer donne de l'emploi de ces formes en *ier* (*er*) par des Provençaux une explication assez plausible. — Je crois que le couplet de la chanson de Peyrol, qu'il cite p. xlj, a eté interpolé ; du moins ne se trouve-t-il pas dans un des bons mss. (le n° 1594 de la B. N.) qui nous ont conservé cette chanson, et sans doute aussi dans quelques autres. Il serait intéressant de vérifier le fait.

[3] C'est du moins ce qu'admet M. Meyer (p. xlix). Mais cet *om* peut très-bien être le pronom indéfini, sauf en un seul cas, v. 26, pour lequel il y aurait à chercher une correction. Voir ci-après la remarque sur ce vers. — Cette finale *om* (*on*) se trouve aussi dans *Blandin de Cornouailles*, et toujours, comme ici, dans des futurs.

Elle a de l'intérêt. « La Vierge reproche à la Croix sa cruauté envers le Sauveur. Celle-ci se défend et fait valoir d'ingénieux arguments. » M. Meyer rapporte une pièce latine de Philippe de Grève où est traité le même sujet, mais qui n'a avec le débat provençal aucun rapport plus étroit.

V. 2. « S'a mi. » Je lirais *Sa un* (pour *se un*). Cf. v. 53 *aligir*, 70, *sacrete*, 147, *sa*, qui est aussi pour *se*.

3. Corr. *A* [*un*] *son*....

6. Corr. *aysi*[*l*] *laysar*.

8. « layses(es). » Mieux vaut, ce me semble, garder *layseses*, que la syntaxe exige, et reporter *ans* au vers précédent, en ne donnant à *devias* que deux syllabes. Cf. v. 2, 28, *volie*, v. 21 *devies*, qui n'en ont également que deux.

56. Je corrigerais plutôt : *Ne* ges *no* von *fi* (*ges*) *atressi*.

63. « cres en. » Corrigez simplement *cres eu*. On dit aujourd'hui *crese* ou *cresi*.

113. « lays mas. » Exemple bon à noter, et que M. M. pouvait se dispenser de corriger, du développement de l'*i* devant *s*, dans l'article. Cf. plus loin, v. 140, *lay cuyses*.

127. « entendement. » Corr. *estendement?*

134. « foc. » Corr. *fec*.

135-6. « fenestre : teste. » Corr. *senestre : destre*.

153. Corr. seulement *avie : can* est pour *carn*. Cf. *cansalado, joun*, des patois modernes.

154. Lis. *que en can* (=*carn*) *hom er 'et morie?* ou corr. *hon ere?* ou encore *hon er' et morie* (*et* étant pour *el*)?

155. « El front. » Corr. simplement *el front*, en mettant une virgule au lieu d'un point, à la fin du vers précédent.

161. « estendut », correction proposée en note, fausserait le sens. Lis. [*e*]*reubut*, effacez la virgule après ce vers, et au vers suivant corrigez *perdut*. Il s'agit du péché originel et de la rédemption.

163. Corr. *devie*. La contraction, ici, pas plus qu'au vers 72, où la même correction est tout indiquée, ne saurait faire difficulté. *Deve* est du reste une forme gasconne qu'on peut garder, sauf à prononcer *deve 'sser*.

171. « los sen. » Je rétablirais *lo seu* du ms., en faisant rapporter ce possessif à *resucitar*, considéré comme nom.

174. « sos seutz. » M. Meyer propose de corr. *los seus*. Je crois qu'il vaut mieux lire simplement *sentz* (*sanctos*). C'est une forme gasconne bien connue.

175. « leyses. » M. Meyer corrige *leyset*, à tort, paraît-il. La croix parle ici d'elle-même. Corr. *sim leyses* cazer *e tempses?*

179. Corr. *costrenges?*

187. *portec* est pour *portei.* Il y a des formes pareilles dans un curieux texte que M. G. Raynaud a publié il y a deux ou trois ans dans la *Romania*.

188. « venques. » Corr. *venquet,* ou faut-il entendre *vicit ipse* ou *ipsum (venc es)?*

198. Aucune correction ne paraît nécessaire. Il y a une ellipse : « Je suis par tout le monde célébrée ; vous honorée à cause de moi. »

199. « aforades. » Ceci ne donne aucun sens. Lis. *asorades* (*adorées*).

203. « avietz. » La corr. *acsetz,* proposée en note, ne peut guère convenir : *avetz* est tout indiqué et vaut beaucoup mieux pour le sens comme pour la rime. On pourrait, à la rigueur, remplacer *gran* par l'article *la*.

210. « a deu far. » Aucune correction ne paraît nécessaire : *a*= *hoc* et *deu*=*dei.* Cf. dans *Beton, veuret* =*veiret,* etc., et dans la pièce n° 7, v. 248, *siau* = *siai.*

222. « el tal bays. » Corr. *ental bays* (= *vais* = *vas* (tombeau)?

II. *Deux chansons de Fabre d'Uzès et de Folquet de Romans.* — Ce sont les pièces *Locs es qu'om se deu alegrar* et *Quan be me sui apensat,* l'une et l'autre plusieurs fois publiées. A la suite (p. xc) vient un couplet de sept vers, très-corrompus. Au quatrième, je corrigerais *baque* en *mas que*. Les trois suivants pourraient être rétablis ainsi :

E greu [hom] per dret jutjaria,
Qui la dones ad aquel qui valdria,
D'aquel ric loc l'auses hom decader.

III. *Les Sept Joies de Notre-Dame,* p. xc.—Cette pièce n'est aucune de celles que l'on connaissait déjà sous le même titre. Le texte en est très-altéré ; les caractères du gascon y sont très-marqués ; mais il ne semble pas, d'après les rimes des vers 6-8, qu'elle ait été composée dans cet idiome.

V. 13. « vos cargat. » Corr. [*ac*] *cargat; virgina,* ici comme au vers suivant, ne compte que pour deux syllabes.

14. « nou. » Ms. *nan,* plutôt peut-être *nau,* qu'il fallait conserver. C'est la forme gasconne de *novem*.

16. « pengos. » Corr. *pergos* (vous perdîtes).

20. Je lirais, sans virgule : *agos* (= habuistis) *ac vos,* en maintenant *agos* (= habuisset) au vers précédent et mettant un point à la fin.

26. « ofri[ro]n. » *ofrin* pouvait être conservé, sauf à rétablir la mesure en suppléant, par exemple, *a Jhesu*. C'est la forme normale en gascon.

27. « e sement. » Corr. *ensement*.

31. « qua[r]. » Il semble que *quan* vaudrait mieux.

38. « l'ador[er]en. » Corr. inutile: *adorén* est, en gascon, la forme normale de cette 3e pers.

49. « quens amé (a) totz e (a) totes. » Ces *a* sont à conserver. C'est un trait de la syntaxe gasconne, qui met volontiers au datif le régime direct, et surtout ses accessoires. On dit couramment, dans le pays : « je vous embrasse *à* tous. »

IV. *Début d'une nouvelle inconnue*, p. xciv. — Quarante-huit vers seulement. C'est encore un Gascon qui les a transcrits, comme le prouve le redoublement de l'*o* dans *proos* (v. 6) et aussi, à un degré moindre il est vrai, l'emploi de *le* (v. 34) dans le rôle du datif. —V. 4. « lo. » Corr. *las* ou *so?*

V. *Les quinze signes de la fin du monde*, p. xcvij. — Pièce mutilée, différente du petit poëme catalan récemment étudié par M. Milá y Fontanals. M. Meyer suppose qu'elle n'a pas été composée en provençal, à cause des rimes en *ed* = prov. *at* qu'elle présente, et qu'elle ne l'a pas été non plus en pur français, à cause de la rime *soner : quer,* qu'on y remarque aussi et qui ne peut se ramener, ni en français ni en provençal, à une rime correcte. Mais un léger remaniement du vers fait disparaître cette dernière anomalie, et, quant aux précédentes, il n'y a qu'à substituer à la forme française la forme provençale correspondante pour qu'elles disparaissent également. Quoi qu'il en soit, au reste, de la forme première de ce petit poëme, il est certain qu'il a été transcrit dans le ms. Didot par une main gasconne.

Couplet x: « terra manement. » Lis. *mavement*, forme gasconne, comme *maber* pour *movere*, *nau*, *navere* pour *novum*, *novella*, etc., etc. C'est le voisinage de la labiale qui produit ce renforcement.—Je mettrais un trait d'union après *terra*. Les deux mots n'en font qu'un.

Couplet xxi : « re.... » C'est sans doute *trat* (*retrat*) qu'il faut suppléer. Cf. le vers suivant.

Couplet xxii, v. 3. Je lirais, pour rétablir la correction sans compromettre la rime, *D'un mot sonar ardit non er*. Cf. le troisième vers du couplet xx.

VI. *Le Traité des noms de la mère de Dieu*, p. c. On ne connaît pas d'autre copie de cette pièce, dont nous n'avons que le commencement et la fin. Elle est écrite en alexandrins divisés en couplets monorimes de quatre vers.

V. 62. Lis., sans apostrophe et en modifiant la ponctuation :

Laissus *naut* en la sala de paradis, el cel.

71. « qui. » Corr. *quis* (= *qui es*).

73-4. Corr. *e freyda estengent* (éteignant) *La calor*...

84. Corr. *apelest te*. J'aimerais mieux supprimer *plena* que *de Dieu*.

87. Corr. *bas setz* (= *vas cels*) *quet preguan drechamen?*

90. Corr. *la quan* (pour *la quarn*) *mi mau* (*movet*) *guera*.

91. « l'amor(t). » J'écrirais *la mort*.

269. « comben (se) a. » Corr. *combenie a*, ou simplement *combenie* ou *combenia*.

272. Lis. *s'esdigne*, comme le propose M. M., et suppléez *mi* après *contra*.

283. « falhir de. » Correction inutile. Lis. avec le ms. : « ses falt' en sa careyre. »

P. cviij. « tehocon. » La note sur ce mot est sans doute un lapsus. Il y a une différence très-sensible, d'étymologie comme de sens, entre θεοτόκος et θεοθηκὴ.

VII. *Les heures de la croix*, p. cix. Poëme de 274 vers de 8 syllabes rimant deux à deux. Il existe des compositions latines et françaises sur le même sujet. En langue d'oc, on n'en connaît pas d'autre que celle du ms. Didot. Les caractères du gascon y sont plus fortement empreints qu'en aucune des pièces jusqu'ici passées en revue. Je ne serais pas éloigné de croire que l'auteur lui-même, et non pas seulement le copiste, était Gascon. Les rimes *volgust: fust* (v. 3-4), qui ne peuvent se ramener en provençal à rien de correct, sont un argument d'un certain poids en faveur de cette opinion. Moins probants sont *prometust: dissust* (131-2), parce que les mots correspondants en provençal rimeraient également. Ces formes, du reste, n'ont rien d'exceptionnel, étant donnée la langue de l'auteur ou seulement du copiste. Ce sont, au contraire, des formes parfaitement normales et les seules correctes en cette langue.

M. Meyer remarque et signale dans la même pièce, comme une singularité, l'addition d'un *g* à la nasale dans *sobirang*, *mong*, etc. C'est là un phénomène qu'on peut dire particulier à la partie la plus occidentale du domaine gascon. Je l'ai constaté surtout dans des textes originaires de Bayonne et des Landes (Dax, St-Sever, Gabaret, Marsan, La Teste). Je l'ai rencontré aussi ailleurs, par exemple dans la *coutume* de Condom, mais bien moins fréquemment.

V. 3. « mayties. » C'est une forme gasconne très-correcte, qu'il n'y avait pas lieu de corriger. L'*n* médiane tombe normalement dans cet idiome.

17. Ne vaudrait-il pas mieux lire *car' apagade?* et de même au v. 203?

43. « ta[n]. » *ta* pouvait rester; c'est le latin *tam*.

44. « livrest. » Lis. *liurest*. De même v. 72. Au v. 209, on a imprimé *deliurest*.

59. « dos (*sic*). » Pourquoi ce *sic*? *dos* = *dons* = *dones* est une forme très-ordinaire.

70. « las craus? » Lis. *crans*. C'est une forme qu'on trouve ailleurs, même hors du domaine gascon.

113. Je corrigerais plutôt *per estes: te*, supprimé par M. M., n'est pas inutile.

139. « Puis que. » Ms. *puis qui*, trait gascon effacé à tort.

164. « Gardem. » Corr. *Garden mi*?

227. Corr. *Eram*.

228. Corr. *venir en t'amor*.

271. « mes (*sic*). » C'est une forme gasconne, comme *mens* = prov. *mos*.

VIII. *Mystère de la Passion*, p. cxix. — Les huit premiers vers seulement et les huit derniers.

V. 2. « Sos autres. » La corr. *ses*, proposée en note, laisserait le vers trop long. Il faut simplement supprimer *sos*. *Autres* = *al res*: le *t* y est épenthétique.

DAUREL et BETON, p. 1-73.

V. 10. « mas [que]. » *mas* [*quant*] vaudrait mieux.

15. On pourrait peut-être garder *menague* et traduire ce mot par *direction*, *gouvernement* (action de *mener*). — « [lolh]. » *solh* vaudrait mieux.

16. « en gaun. » Je lirais, n'ajoutant qu'une *l*: « E seret *enga*[*l*] *mi* segner de ma mayzo », c'est-à-dire *comme moi-même*.

17. Corr. *totz jorns que viva ab vos*?

26. Corr.: « *lo sagrament farem* », *lo duc Boves respont*?

28. « sus el. » Je corrigerais *sul*.

45. « so(l). » A quoi bon supprimer l'*l*? *sol* = *so li*.

51. « pasen. » On pourrait corriger *venen*.

58. « c'a me. » Ms. *cam me*. Pourquoi dès lors ne pas écrire *c'am me*?

76. « fon. » Noté, à tort, au glossaire, comme un singulier. C'est la 3e pers. du pl., comme le sujet l'indique. Forme gasconne.

77. Corr. *gra*[*n gau*]*h* plutôt que *ric*[*he*].

91. « asi. » Forme gasconne corrigée *aisi* sans nécessité.

95. « de bertz clier. » Il paraît difficile de voir dans ce *bertz* le *vair* français. Ne pourrait-on pas corriger *bestz* = *vest*? Un pareil substantif n'aurait rien d'anomal.

100. « que. » Ms. *qui*, qu'on pouvait garder, sauf à écrire *qu'i*.

108. « prendrois. » Corr. *prendois*. Faute d'impression. Voir le vocabulaire.

111. « a juster. » Ms. *vister*. Le sens indique *vêtir*. Ne pourrait-on admettre ici une forme *vistier*? Le mieux cependant paraît être de

transporter ce vers et le précédent dans la laisse suivante, en corrigeant *esclarir* (ou *esclarzir*), et *vestir* ou *vistir* (cette dernière forme a cours aujourd'hui).

122. « lo dis lo duc. » Corr. *so dis*, à moins que *lo* ne soit ici le datif du pronom (fr. *lui*), trait gascon qui serait fort acceptable en ce texte. Cf. plus loin, v. 1576.

133. La bonne correction paraît être *amenas mi ma sor*, et de même au v. 141. Cf. plus loin, v. 623, *de sa sor fai mercat*. On a d'ailleurs des exemples bien plus anciens de l'emploi de *sor* comme régime.

156. « ol » c'est-à-dire *o lo*. Cet *o*, qui figure déjà au v. 142, où il est de trop (à moins que ce ne soit *ab*), manque au vocabulaire.

179. « [tuh]. » *li*, ce semble, vaudrait mieux.

214. « vieurat » = *vivrez*. Forme gasconne non relevée au vocabulaire. Le verbe *viure* y manque.

239. « vo » = *vos*. Forme non relevée au vocabulaire. Cf. *Guerre de Navarre*, v. 1632, et ici *vonh* = *vos ne*, *passim*.

294. Corr. *Pert tot* (pour *totz*) *los cas?*

318. « casarom. » Corr. *casa hom?*

321. « conquero. » Corr. *conquer 'o[m]?*

322. « e Beto. » Corr. *a B.*

325. « estrens. » Corr. *estrenh?* ou faut-il ici garder l'*s* (= *z*), en rapportant cette forme à un infinitif *estrenzer?* Cf. *derzer*, *sorzer*, etc.

365. « port. » Corr. *porc.*

397. « compays » = *companhs*, forme omise au vocabulaire.

403. « tornatz. » Peut-être faudrait-il lire *torvatz* (troublé).

414. « nosricatz. » A quoi bon conserver dans le texte cette forme impossible, lorsque M. M. a fait ailleurs tant de corrections moins nécessaires?

430. « more » — *moretz*. Forme omise au vocabulaire. Il y en a de pareilles en d'autres textes. — « per o. » Je corrigerais *per que*, ou mieux encore *per so* (parce que).

434. « ni ne manjatz. » Corr. *Si ne m.*

443. Corr. *El tracher a al porc l'espieut figat.*

445. « costel. » Corr. *coltel.*

448. « esclasat », et plus loin, v. 856, « esclesat. » Corr. *esglaiat?* L'explication donnée au vocabulaire (*celui qui se hâte comme appelé par le tocsin*) paraît peu acceptable.

464. « Quil duc. » Ms. *quel*. Correction qui ne s'explique pas.

495. « daimas. » Faute de copie ou de lecture, pour *daunas?* Ce serait une forme gasconne des plus correctes.

504 et 530. « tengo » = *tinrent*. Forme omise au vocabulaire, où, d'ailleurs, *tener* manque entièrement.

562. La note sur ce vers est évidemment erronée.

578. « le rey. » Cette forme de l'article n'a pas été relevée au vocabulaire.

606. « citatz. » Lis. *cieutatz*, leçon plus rapprochée de celle du ms. (*cieetatz*). Cf. d'ailleurs vv. 192, 424, 1223.

607. « eieu. » La mesure exige la suppression de l'*e* initial, comme au v. 148. Cette forme, du reste, se trouve ailleurs Elle n'est pas relevée au vocabulaire.

628. Corr. [*vos*] *non aiatz.*

630. Il suffit de corriger *sio,* et à la rigueur *Que*[*l*]. La contraction ne peut faire difficulté.

633. « poestatz. » Mot omis au vocabulaire. On voudrait savoir quel sens M. Meyer y attache. Est-ce celui de chevalier, de simple châtelain, comme le contexte semble l'indiquer ?

641. « Flodres vos parga. » Corr. *harga* ou *perga ?* Rien au glossaire.

651. « Daurel. » Ms. *Dauretz*, forme gasconne bonne à conserver.

654. Corr. *Que* [*el*] *l'ausiza.*

658. « aura. » Corr. *aurai* (ou *aurat* pour *auratz ?*)

663. Suppr. *me.*

668. Corr. *Que ieis la sanc per la boca macada ?*

673. « durada. » Mot omis au vocabulaire. Paraît ici signifier *délai.*

677. « non o sabra. « Corr. seulement *sabja.* La corr. de M. M. (*nol sabja*) ferait le vers trop court.

687. « qu'el le sollassa » = l'accompagne, lui tient compagnie. Verbe omis au vocabulaire ; *le,* pronom, pareillement, bien que cette forme se trouve encore au v. 740.

710. « nolh falhira. » Je lirais *salhira.* Cf. *Revue*, XIII, 288, note sur la ligne 309 de la *Prise de Damiette.*

721. « lo leo » ou « l'olco. » Peut-être pourrait-on écrire *on solo estar l'olco*, en donnant à ce dernier mot le sens de *barques, embarcations.* Voy. Du Cange sous *ulcus.*

728. « aprot. » Mot omis au vocabulaire.

737. « ben aves lo cor felo. » Suppr. *lo.*

738. « m'aves fugit Beto. » Sens actif, non indiqué au vocabulaire. — « per. » Corr. *par ?*

741. Corr. *rendra om,* comme le propose la note sur ce vers.

743. « estai. » C'est une des formes provençales de *stat.* L'explication donnée au vocabulaire (*esta se*) est donc inutile.

748. « trobe. » = *trobei.* Forme non relevée au vocabulaire.

754. « finavatz. » Ceci peut, ce me semble, s'expliquer sans donnner au verbe *finar*, fr. *finer*, une autre signification que l'ordinaire : « vous

me payiez d'un plus grand mensonge. » Inutile par conséquent de penser à *fenher*.

755. « lo. » Corr. *ho*.

764. Corr. *men ausigatz* (*audiatis*)?

817. « vols » = *voluit*. M. M. admet cette forme, qu'il enregistre au vocabulaire. J'aurais corrigé *volc*.

834. Il semble qu'il manque ici un vers ou deux et que le v. 834 est la réunion du premier hémistiche d'un vers et du second d'un autre. Les mots *De faren re magar* sont, je pense, à mettre dans la bouche de Daurel, qui doit se les dire à lui-même à voix basse, et doivent être lus : *De far en re m'agar* (ou *me gar*).

857. « que l'avetz amenat. » Je ne sais comment M. M. entend ceci. Le glossaire ne fournit là-dessus aucun éclaircissement. Est-ce *Que* (quid) *la avetz amenat?* Mais il faudrait plutôt *sa* (*sai*) = ici. On pourrait corriger *quen avetz amenat?* Cf. l'inverse au v. 1436.

879. « acabat. » M. M. propose de corriger *appelat ; apagat* vaudrait mieux pour le sens et serait plus près de la leçon du ms.

914. « maroniers. » Ms. *mardriers*. M. Meyer aurait mieux fait, ce semble, de corriger *mariniers*. En tout cas, la forme *maroniers* n'étant pas sûre, il ne paraît pas juste de reprocher ce gallicisme au copiste du ms., comme M. M. l'a fait dans l'introduction, p. xlix.

921. « aüdas », traduit au vocabulaire par *épines*, est plutôt, à mon avis, un adjectif (*aigües*) se rapportant à *espinas*, représenté par *en*.

931. « mas si a. » Lis. *sia*. On pourrait ajouter *i* : « pourvu que l'enfant y soit. »

949. « vengo » = vinrent. Omis au vocabulaire, qui donne seulement la forme plus commune *vengro*.

955. « esariat. » Corr. *efariat* = *eferiat* (*esferat*)?

997. « oi » = oui. Mot omis au vocabulaire.

998. « conoc » = *conosc*, comme *puec* = puesc. Manque au vocabulaire, où *conoisser*, d'ailleurs, n'a pas d'article.

1006. « mos filh propiatz. » Non expliqué au vocabulaire. *propiatz* (= *propriatz?*) ne serait-il pas ici un synonyme de *propris?* Cf. *voste*, *aute*, etc., etc.

1019. « lhui. » Ms. *lhiu*, leçon qu'on pouvait garder.

1051. « fai. » Corr. *vai?*

1066. « fai lo dol espasar. » Au glossaire, *fait passer sa douleur*. Je traduirais plutôt ici *fait éclater*.

1067. « degolar. » M. M. corrige *de joglar*. Je doute que ce soit la bonne correction, si une correction est nécessaire. Mon sentiment est que l'auteur a voulu exprimer cette pensée : « Je ne vis jamais personne témoigner tant de douleur pour un fils », c'est-à-dire « pour son propre fils. »

1082. « esmagar. » Mot mal rendu au vocabulaire par *se décourager*. Le sens est *se désoler, se lamenter*.

1185. « vos ai trah. » Ms. *e*, trait gascon qu'on aurait dû conserver. Cf. le parfait, *trobe*, au v. 748.

1187. « nos. » Ms. *nolh*, qui pouvait rester, étant pour *nos li*.

1189. « d'aquesta. » Ms. *de questa*, autre trait dialectal effacé à tort.

1208. « pueis pres l[a] arpa. » J'aimerais mieux corriger « pueis [a] pres l'arpa. » Les autres verbes sont au passé indéfini.

1215. Peut-être vaudrait-il mieux supprimer *Tu iest* que *rey*, sauf à effacer le point à la fin du vers précédent.

1230. « lo es. » Je corrigerais *so es*. *Lo*, pronom sujet, ne conviendrait guère ici. Il y a dans le ms. d'autres cas de substitution erronée de *l* à *s*, par exemple au v. 1287, *aulbercs*, que M. M. aurait pu, sans inconvénient, corriger *ausbercs*. Voy. encore v. 464, *al* pour *as*. Cf. l'inverse au v. 445.

1241. « totz nos a. » Ms. *tost uaza*. Peut-être *tot vaz a* (*z* euphonique ?). Cf. *ba* au v. 1437.

1243. « s'ieu. » Ms. *siel* (= *si lo*), qu'il fallait garder. Le redoublement de l'*l* n'a rien qui doive surprendre. Cf. *Revue*, XII, 99, note 2.

1255. « propiatz. » A quoi bon corriger *propchatz?* On pouvait très-bien prononcer *propiatz* en deux syllabes. L'ouvrage est plein de pareilles contractions.

1261. « et esseties. » Corr. *et es* (ecce) *li es?*

1288. « Guio bos brans. » Corr. *Agujols brans?*

1292. « remano. » Ms. *remado*. Forme gasconne, qu'on pouvait garder.

1354. La correction la plus simple paraît être de supprimer *per* et d'écrire :

A terra caz et non fa a blasmier.

1364. « falhier. » Faute d'impression pour *falsier?* Rien au vocabulaire.

1390. « bastiso. » Corr. *basto*, simplement.

1392. « que los fasso. » Corr. *quels*. *Los* est ici datif pluriel.

1402. « en. » Corr. *an*, pour compléter l'ingénieuse restitution de l'éditeur.

1436 « quen. » *quel* vaudrait mieux, ce semble, que *qu'eul*, proposé en note.

1441. Il vaudrait mieux garder *als* et suppléer *totz*.

1468. « A cel. » Ms. *aicel* = (*a aicel*), que j'aurais gardé. Ces sortes de contractions ne sont pas rares.

1486. « auziram. » J'écrirais *auziran* et ne mettrais pas de guillemets.

1490. « ses » = vous êtes. Forme omise au vocabulaire.

1493. Supprimer *ela*, pour rendre au vers sa juste mesure.

1494. « tragitatz. » Mot omis au vocabulaire.

1552. « lonlh. » Corr. *lonh* (= *lo en*, comme *vonh* = *vos en*).

1569. Ce vers n'exige, ce me semble, aucune correction. Il s'agit là d'autres exercices que celui de la chasse.

1576. « los viola. » Il n'y a pas lieu à corriger ; *los* est ici au datif ce qui est normal en gascon. Cf. plus haut, v. 1392.

1592. « escelier. » Corr. *esculhir* (*recevoir les coups sur son écu*)? *esquivar* proposé en note paraît trop loin de la leçon du ms.

1594. « mamenar. » Cette leçon, pour laquelle M. M. propose la correction, d'ailleurs très-plausible, *maneiar*, est peut-être bonne à conserver, *mamenar* pouvant être un composé régulièrement formé de *ma* et de *menar*.

1620. « nos. » Je corrigerais *vos*, la négation ici paraissant inutile.

1655. « vo p ıire », proposé en note, paraît inacceptable ; *vost* le serait à la rigueur. Corr. *Vos ausil paire?*

1660. « noh » = noi (*no li*), omis au vocabulaire. Cf. deh = dei au v. 1660.

1670. « senher. » Corr. *senhor*, comme le veut la mesure.

1672. « *no*[*n*]*s*. » L'*n* paraît ici une adjonction inutile : *nos* (*no se* ou *no vos*) suffit au sens.

1673. « er' il. » Supprimez l'apostrophe : *er* = *erit*.

1714. « belcatz. » Corr. *bolcatz* pour *blocatz*. Cf. *bloquier* (bouclier).

1729. « c'era. » Lis. *cera*. — « cambiat. » Inutile de corriger *camjat*. Cf. ci-dessus, v. 1255.

1744. « los espiest. » Faute d'impression pour *espieit?* Cf. v. 190. Ou la faute existait-elle déjà dans le ms.?

1751. « bon sap. » Corr. *bom*.

1753. Ce qui concerne ce vers, à l'errata, est évidemment fautif, ou il y a une erreur de chiffre.

1852. « gauh. » Ms. *guah*, forme qui se trouve déjà au v. 285, où M. Meyer l'a laissée. Peut-être aurait-il bien fait de la conserver également ici. Au lieu d'être une transcription erronée de *gauh*, *guah* pourrait bien n'être qu'une autre graphie de *gai* (*guai*), comme *noh* de *noi*, *deh* de *dei*, etc. *Gai*, sans être particulier au gascon, y est d'un emploi fréquent.

1859. « ben n'es covinen. » Le *n* a été supprimé à tort dans le texte.

1862. « menar l'avetz. » Si une correction est nécessaire, la bonne serait évidemment *menar lan etz*, et non *l' anetz*, proposé en note.

1863. « n'est. » Corr. *n'es*.

1892. « e son de X. M. » M. M. corrige *dins M*. Je supprimerais seulement *de*. Le copiste avait commencé d'écrire *detz* en toutes lettres

et s'est repris sans effacer *de*. Le sens paraît être : « ils sont dix mille et 300 par-dessus », c'est-à-dire 10300 en tout.

1917. « dedins. » Ms. *de dieus*, c'est-à-dire *dediens*, qu'on pouvait garder. On a d'autres exemples de cette forme et de formes analogues.

Ibid. « los fors assautar. » Ms. *las forsas sautar*. Peut-être faut-il simplement corriger *lai fors assautar*.

1918. « Estam... auzirat....» Corr. *Estatz* ou *auziram*. Dans tous les cas, *auzirat* est un futur (forme gasconne) et non un conditionnel, comme il est dit au vocabulaire.

2002. « per novas. » Ms. *pre*. Même forme déjà au v. 117, où l'éditeur n'a pas fait de correction.

2011. « Dis o Daurel. » Corr. *Dis a?* ou *So dis?*

2037. « drestan. » La correction *destretan* paraît mieux indiquée que *destrechan*. Cf., d'ailleurs, v. 899.

2044. « *puiessas*. » Corr. *pueissas*.

2046. « parca » = parte. Omis au vocabulaire.

2047. « afozat. » Corr. *usazat*.

2048. Supprimez *vieu*.

2064. Lis. *Aicest traïre*.

2082. « (no) nolh vol cambier. » Corr. plutôt *no lolh vol*. *Cambier*, ici, n'a que deux syllabes.

2095. Corr. *Al fel traïre que....*

2100. Le mot *venge* (paroxyton) existe encore en Périgord, mais seulement au sens de vindicatif.

2114. « iretz. » Ms. *rei*. On aurait pu, dès lors, corriger seulement *irei*. Cf. plus haut, v. 238 *noi* = *nois*, *nos*, 804, 1112, *estais* = *estatz*, etc.

2120. « tras[t]or. » Mot omis au vocabulaire. Je pense que c'est le substantif verbal de *trastornar*, que M. Meyer a voulu ici substituer à a leç on, sans doute erronée, du ms.

2127. « lui. » Forme ici peu acceptable. Ms. *lin*, que j'aurais corrigé *lim*. Dans le même vers, *lou*, qui suit, est sans doute une faute d'impression pour *lon*.

2175. Corr. *Senhor*.

C. C.

Le gérant responsable : Ernest HAMELIN.

Montpellier. Imprimerie centrale du Midi, HAMELIN frères.

DIALECTES ANCIENS

LES MANUSCRITS PROVENÇAUX DE CHELTENHAM

III

LA COUR D'AMOUR

(*Suite et fin*)

. . . . . .

1185 « Grant maltrait hai per vos hajut,
(*F°* 40, *r°*, *col.* 1.) Soven n'hai lo manjar perdut ;
E quant eu cujava dormir,
M'esvellavon li dous sospir,
. . . . . [1]
Que pensava, bels amicx dous;
1190 E quant eu era desidada,
Disia : « Mala fui anc nada,
Seinher Dieus, qar non dura (totz) temps
Q'adoncs sivals estiam emsens,
1195 Eu e mos amicx, per cui plor.
Non puesc pus soffretar l'ardor,
Q'amors m'auci de fina enveja. »
Mais ja non er que Dieus non veja,
Ami[c]s, se vos m'aves traida,
1200 Q'ieus hai de mon poder servida.
Non faissaz lo lairon, que di,
Quant s'encontra ab lo pellegri :
« De segur tenez, bels amics,
Sains es vostre dreit[z] camis ; »
1205 E quant l'a mes el bos preont,
Li tol son aver el confont.
Amics, non si' eu[2] confonduda
Atressi, qar vos hai seguda.
Davant m'estava ben e gent,

V. 1197, e mieia; 1203, de sains.

[1] Courte lacune.— [2] Si'eu = sia eu.

1210 Mais era perd lo cor el sen ;
Non puesc pus la dolor suffrir,
Qim fai la color laideszir.
Aquest mal hai hajut per vos,
(*Col.* 2.) Amics, e Dieus, q'es francs e bos
1215 E pius e plens de corteszia,
Sab qu'eus hai amat ses bauzia;
E vuella q'entre mi e vos
Vivam lonc temps ez amem nos.
Tenes la man, qu'eu vos o jur,
1220 Ez enaisi vos asegur,
Que za totz los jorns de ma vida
Vous farai de m'amor genchida ;
E vos juras m'o atressi,
Que non fassas lo bel mati,
1225 Que tramet el miez luec del jorn
La plueja el vent el temps morn. »
—Ez el responda que cortes :
« Dompna, ben conosch que dretz es,
E dic vos, per los sans que son,
1230 Que, tant qant viurai en est mon,
Non amarai autra mas vos,
Ni a present ni a rescos.
Amors e Jous si jugirent
Mi e vos d'aquest convinent :
1235 Aissi con son bon e privat,
Vuellon que tengam lialtat,
E q'entre nos non haja engan.
A Dieu et a vos mi coman ;
E baisem nous, enqar cove,
1240 E nom de tota bona fe. »
(*V°, col.* 1.) Enaissi deu esser segura
Dompna de drut, s' i met sa cura.
E quant verra al departir,
Sitot lor es mal a sufrir,
1245 Cant ab hora s'adob a li,
E parta de lui tant mati,

V. 1218, vivan... amen ; 1219, lo man ; 1231, autre ; 1242, si i ; 1245, es li.

Que za non sapcha mals ni bos,
Mais comassi anc re non fo(u)s;
E sapchia mesatge causir,
1250 Que la sapchia tan gen cubrir,
Que paraula sia cellada,
Q'hom non sapcha qant n'er tornada ;
El matin, si vei en la plasa
Son amic, ja semblan non fasa
1255 Que anc enquera nol veges,
Ni que sapcha de lui qi es,
Qel jous d'amor fruita e floris,
Qi ab sen lo garda el nouris.

[L]a cortesa vallen *Valors*
1260 Enseina e ditz als amadors :
« Mult deu esser vallens e pros
Totz hom, pois se feing amoros.
Desque pois ha vist las bels mans (?)
De si dons, par que n'es villans [1],
. . . . . .
1265 Que prous dompna ab fresca color
Es ruesa del vergier(s) d'amor ;
E deu prenre de chiausimen
(*Col.* 2.) Tant de leis e d'enseinhament
C'om digua : « Ben tenc per onrada
1270 La dompna don aquest s'agrada ;
E cill qu'el ama a ben causit
Pro drut e vallent e ardit,
E hom en q' ades se mellura
En bon loc ha tornat sa cura. »
1275 Apres(s) fasa tant de proessa,
Que sa dompna franca e cortesza
Parle privadamens ab lui ;
Que, qant ill seran ambedui

V. 1263, los ; 1264, per que pues (*avec un sigle sur l'*u) villans ; 1274, ou.

[1] Ces deux vers sont assurément corrompus, et nos corrections sont loin de nous satisfaire. Il faut sans doute admettre à la suite une lacune de deux vers.

Emsems, mout dousamen li diga :
1280 « Dieus vos sal, bella dousa amiga
Coma la pus ben ensenhada,
E la genszer, qant fos amada.
E pos Dieus ha en vos tramessa
Honor e beutat e franquessa,
1285 Merces non sia ja ostada,
Amors en pert tanta velada ;
E per tant angoiss[o]us martire,
Me sembla qu'el(la) mi vuella rire,
O que la dousa man del gan
1290 Me lais baiszar en sospiran.
Bella dompna, vostra faissos
Me fai ardit e paoros :
Non soi ben arditz, qu'en tal loc
Ausei querre solas ni joc.
(*F*° 42, *r*°, *col.* 1.) Mei uell non s'auszon enardir
1296 D'esgardar, tro qem sen murir ;
Adoncs vos esgar de paor,
Com lo sers son irat seinhor,
Que non l'ausza merce clamar,
1300 Mais plora e pensa : « S' ieu l'esgar,
Ades l'en venra pietatz,
Qant veira lo grand dol qu'eu fatz. »
Ja non aurai joi ni salut,
Tro que vostre bel cors m'ajut ;
1305 Que, per ma fe, trop m'es pus bon,
Qem prometaz q'altra mi don.
Bella dousa res, cui reblan,
Totz temps vos semblarai l'enfan,
Que plora per la bella re,
1310 Totas las oras qu'el la ve,
Entro que l'ha : aital farai,
E, si nous puesc haver, morrai.
E diran totz, quant m'aures mort :
« Sa dompna l'aucis a grant tort,
1315 Mais sals er al dia del juzizi,

V. 1288, mes enmda (*avec* m *barré*)... uiella ; 1295, enardit ; 1298, sors.

Que mort es per son bel servizi. »
Gran merceus clama vostra sers
Que (per) vos lo ten[ez] en gra[n]s fers,
Don zamais non sera el fors,
1320 Tro que l'en get vostre bels cors.
Ses engan e ses cor volatje
(*Col.* 2.) M'autrei el vostre seinhoratje ;
Las mans jointas, a genolos,
A deu me coman et a vos,
1325 Q'anc, pos non me donesses (?) jorn,
Non estet mos cors en sojorn ;
Antz, se Dieus de vos m'aconsel,
Hai pregat la luna el solel,
E[n] drieg, com a mos bons seinors,
1330 Per Dieu, quem breugesson lo cors,
Q'ieu vos volia vezer tan
Q'us pauchs jorns me scemblava un an.
Ja per mal qem fassas suffrir,
Nom la (i)ssarai de vos servir :
1335 A la gran valor et al sen
Ez al bel cors de vos mi ren. »

[E]nasi ha parlat Valors ;
Aujen totz l'en merceja Amors.
Apres lui comencet *Proessa,*
1340 E dis : « Eu nom soi entremessa
Ad aquesta cort(z) de parlar,
Ez hai auzit a totz comtar,
Per Crist, bonas raszos e bellas ;
Mais eu vos comtarai novellas,
1345 Que nos taignon ges entre vos,
Que fan li fol drut nuallos ;
Q'ara venra per aventura
Un[s] drutz, en q'er bon' ave[n]tura,
(*V°, col.* 1.) El jous de fin'amor entratz,
1350 Ez ira qerre son solatz
A dompna q'er coinda e joiousa,
E trobara la angoisosa;

V. 1317, merces uos ; 1325, dones tes ; 1329, bons mos ; 1351, quez er.

E comensera a rogir[1],
. . . . . .
1355 Et il fara o de talant,
E ben leu respondral aitant:
« Amicx, vous non sabetz ab cui
Parlatz; qe anc vos ni autrui
Non amei, ni non sai ques es.
1360 Mais se ieu m'en entremeses,
Vos es ben tan bels e tan pros,
Q'ieu fera mon amic de vos;
E si voletz haver mon grat,
Ins aisi on es comensat,
1365 Si lasat[z] qu'eu vos u[2] encus(?),
Que per lo mens ni per lo pus
Non er fachs; e dic vilania,
Qar eu non (es)devenc vostra amia. »
Ez el pa[r]tra s'en vergoinos,
1370 El dompna, q'es valents e pros,
Tenra lo per avilanit,
E dira: « Ben valra petit
Aquela que vos amara;
Mais valriatz ad ermita[tje],
1375 Vos es be [om] d'aquel linatje,
Don son li fol drut [el] salvatje. »
(*Col.* 2.) E[c]vech(s) la bon' amor perduda,
Qar non es qi l'aja seguda,
Que drutz i ha, que per folor
1380 Demandon o queran amor:
« Que ben sapchatz qu'ieu amaria
Volenters, si trobes amia. »
Venga sai cel que vol amar,
Q'ieu sai qu'el en porra trobar,
1385 Que, s'el i vol metre s'ententa,
S'el ne vol una, en haura trenta,
De drut conven. Q'al comensar

V. 1358, qanc; 1360, sieu; 1361, ves.

[1] Ici une courte lacune.
[2] *U*, prononcez *ou* = *hoc* latin.

En prec tan o fassa pregar,
Tro ques avenga es eschaia
1390 En pro dompna valent e gaia ;
E si nol pot tan tost trobar,
Ges per so nos deu esfredar;
Que cel que cercha l'aur, tant lava
Lo lot e trastorna la grava,
1395 Tro que trueba lo luzant aur,
Don es rics e don fai tesaur;
Per que non deu haver nuala
Que precs e servir e trabala :
S'era del mon la pus estraigna,
1400 Si lui fara dousa compaigna.
Ez apres q'ajha tal messatje,
Qel diga el man son coratje
A cellas q'han d'amor talan,
(*F*° 43, *r*°, *col.* 1.) Mas bellamen e ses malan;
1405 E trobera aitant d'aquelas,
Com lo cels pod haver estelas ;
Q'una non trobares a dire,
Qi no am lo solaz el rire
D'amor, si noncha vol lo pus.
1410 E diga : « Ja nom sal Christus,
S'ieu non sai bella dompna e bona,
Qi porta de joi la corona
Sobre lous (*sic*) amadors del mon. »
E vos baiszares m'en lo fron
1415 Senpres, qant eu lo vos dirai,
Que lo joventz q'en vos estai(z),
El vergoigna qi ren non tria,
Vos en fara faire folia ;
Q'el n'es be de .xx. partz semos,
1420 Mais eu lo lauzava a vos,
E dic vos que sots lo solel
Non haura bazaler[1] parel.
Ben seriatz de joi la soma,

V. 1391, non la; 1400, lin ; 1406, le ; 1414, bauszares ; 1421, sois.

[1] *Bazaler*, pour *bachaler*, *bacalar*. Voir Ducange, s. v. *bazalarius*.

De dous arbre chiai dousa poma,
. . . . . [1]
1425 Q'ambedui es molt avinent.
A com se conten ricament!
Que s'el vol haver bon solatz,
Jamai non sera enojatz,
E quant [el] es ab sabja gen,
1430 Los aprodera totz de sen.
(*Col.* 2.) Anc els mieus zorns non fo tan bos
Ni tan bels, tan pauc orguolos.
Eu sai q'ins el cor vos sab bon
So qu'eu dic; e si dizes non,
1435 Eu sai que vos non dizes ver,
Euz metrai [a] aisz e lezer;
E pregarai tan lo seinor,
Si Dieus platz, non dara i s'amor;
E si tant fatz qu'el bel el bon
1440 Vos am e[n] lo mieus gazardon,
Non sia ges mes en oblit
Q'ieus darai gran re per petit,
Q'ieu lo mogui l'altre[r] de loin,
Per saber si n'hauria soin.
1445 E i dis, ses vostre saubut,
Que vos li mandavatz salut;
E quant el s'auzi saludar
De part vos, non poc mot sonar
D'una pessa, pueis respondet :
1450 « C. milia merces li ret,
Com desson sers endompnejatz,
Ab son rirem teing per pagatz ;
Anc mais nom entremis d'amor,
C'aquesta m[i] fai gran paor,
1455 Que m'ausi ab un dous esgart;
Que dompnas han en l'uel [un] dart,
Ab que naffron tan dousament

V. 1426, sa ; 1428, ja hom ; 1437, progarai ; 1448, poc mais ; 1453, non.

[1] Il manque peut-être ici deux vers.

(*V°, col.* 1) Que, mentre q'hom mor, non o sent,
Q'el gai cors ausi drut cortes,
1460 Com lo roissinol, quant es pres,
Qe non pot esser ab sa par.
Per que vai a mi dons pregar,
Si com ell' es francha e corteza,
....[1]
1465 M'acuella, que sos ser[s] se mor,
Si no me girofla l[o] cor,
Ab un baiszar, sa dousa alena,
Qu'enaissim pot gitar de pena. »
Lo zou[s] de vos mi fai plorar,
1470 Quant eu lo vi color mudar,
Qar conogui a son s(o)enblan
Queus amaria ses engan.
Aitant n'hai comensat ses vos,
Amatz lo, que bels es e bos,
1475 E nol fassatz la vilania
Que fan las dompnas per folia,
Qis fan pregar un an o dos,
Qez aquell pregar enojos,
Que cuzon que lur onor sia,
1480 Lur tol lor pretz el desenbria. »

[L]a dompna dira: « Nous mais pes,
Sembla quel sal vos trameses,
E per mesatje[s] logaditz
Fan mantas dompnas fols arditz,
(*Col.* 2.) En son rep[re]szas e traidas.
1485 Ben hai vostras raszos auzidas,
E quant eu lo porai vezer,
Eu sabrai si vos dises ver;
Que s'ieu parle veszent la gent
1490 Ab lui, fols es que men repren. »

« [D]ompna, ben sai que pels truans,
Que fan las falas els engans,

V. 1482, sai.

[1] Lacune dont il est difficile de déterminer l'importance.

Son li bon homen mescreszut;
Mais, dompna, si Dieus ja m'azut,
1495 Sitot me sai de paubra gent,
Li al homen son miei parent,
Ez eu soi de lur parenta[t],....
.....[1]
Q'ieu vos dic, bella dompna e genta,
Que, si vos en fiza(va)z en me,
1500 Eu vos [di]rai per bona fe
Q'el vos amara e vos lui,
Q'ieu vez que morez ambedui
D'amor. Or vos non sentez re,
Mai si vos (nos) o veiziatz be,
1505 A la color q'havez perduda,
Vos diriatz: « Pro Deu[s] m'ajuda
Q'el m'am. » Non digas oc ni no,
Q'ieu parlarai oimais d'aiso,
E farai vos la pus onrada,
1510 Dompna, de tot esta contrada. »

[L] a do[m]pna dira: « To[s]t veirai
(*F*° 44, *r*°, *col.* 1.) A qual part vostre cor metrai;
E[n] vengan[sa] ou en liautat,
Sim enganatz, fares pecat. »

1515 —« [D]ompna, ans percas lo vostre be.
Nom en crezes? vec vos ma fe,
Q'ieu i regarde vostra onor:
Maldit sion li traidor,
Que per lur soi [eu] mescrezuda.
1520 Anseis fos ma lengua perduda,
Q'ieus hages dit mas so qeus taing;
Si tant fatz q'ieu vos acompaing,
Ab lui una causa vos dic:
« Amats lo, mais c'aja band ric.

V. 1495, soi; 1503, or us vos non sintez; 1506, por; 1507, me am; 1517, vo tre; 1521, qes (*avec* e *barré*); 1524, bandric.

[1] Encore une courte lacune, comme l'indique le mélange d'une rime mas culine et d'une rime féminine.

1525 E que val, qant viu ses amor,
Dompna qu'es de vostra valor?
Tot es vostra color mudada,
Eu cug que vos es soclamada[1],
Qel frons no vos gieta calor:
1530 Non es, anz es lo mal d'amor,
Queus ha cenguda longament;
Mo[r]ta es qui consel noi prent.
Ja vostra mort non soffrirai,
A Dieu vos coman. Vau men lai
1535 Pregar lo franc e l'amoros;
E si tant faz q'el parl' a vos,
Non li siatz ges presenteira,
Mais vergoinosa e pauc parleira;
(*Col.* 2.) Con pus [d'el] serez envejosa,
1540 De lui serez mens vergoinosa.
Mais nol laises ges s'a[fa]mar
A re quel sapchia demandar,
Q'adorar deu hom e grazir
Dompna, qan sab gen acuelir.
1545 S'ieu podia aiso acabar,
Mais cujaria conquistar
Que s'era oultra mar romeva;
Ja negus om nom en don trieva.
Qi volra vostra amor blasmar,
1550 [Ja]mais vengan a mi parlar;
Q'ambedui es molt avinent,
Bel et enfant e covinent,
E tota(s) gens la lausaria
La vostra amor, si la sabia.
1555 Per estiers non er za saubut,
Ni jal veszin non faran brut;
Si non sabra hom vostr' afaire,
Mais nos tres, qui em coma fraire,

V. 1532, consol; 1540, fe (*avec* e *barré*) mes vergoinosa; 1558, non tres.

[1] *Soclamada* (= * subclamata, au sens neutre, *qui se plaint*), semble signifier ici : *qui a le délire de la fièvre*. Cf. le languedocien *soclame*, fièvre de lait.

Ez amors, qui fara lo qart,
1560 Qui nos gitara de regart.
E qant venra al avesprar,
Veigna tot son senor condar;
Qant haura lo zorn(s) espleitat,
Ja enseis non sia laisat,
1565 Tro ques eschiaza a Fin' Amor,
(*V°, col.* 1.) Puis am ses cor galiador. »

[Q]ant Proessa hag dit son agrat,
L'amador son en pes levat,
E fetz caschus a si dons (un) gin:
1570 Adoncs foron ubert(s) escrin,
E joias donadas e preszas.
Qui non son ges en perdos meszas,
Q'hom non sap lo pres adismar:
Cor e deszir e dous esgar,
1575 E plaszer, cug, cil q'ho demanda(?),
E baiszar, ab qu'Amors abranda
Lo coratje dels fis amans
E lur fai faire sos comans.
Ad Amor han dig en rient:
1580 « Nos volem nostre convinent,
Seiner, e per onor de vos
Dansar, vejan vostres baros. »
Amors lur o ha autrezat(z),
E apres lur ha commandat(z):
1585 « Anatz suau e bellament,
E cantatz clar et aut e gent. »
Trenta cofres totz ples de flors
Lor fetz per sol gitar Amors,
Que fez traire de son tesaur,
1590 Q'el no i ten argent ni aur,
Ni non toca aur ni argent,
Si non sol joias q'hom no vent,
(*Col.* 2.) Que non son ges per aur gardadas,
Ans son per Fin' Amor baiszadas,
1595 Et en voutas de drap de seda

V. 1571, jeas; 1574, dons; 1578, son; 1592, sei joias.

Plaçers fai re sensa moneda(?) ;
Ses tot aver, fai sa fazenda,
Q'el ha tot qant se vol de renda,
Que tot qant tenon l'amirant
1600 Nil rei, tot es asson commant,
Ni negun d'amor non adesa,
Qar dompnas en fan cobeesa.
Cascus drutz si dons la flor lansa.
Do[m]pneis se vai penre en la dansa,
1605 Q'es adretz et ag cor isnel ;
E porta cascus un capel
De ruesza, pueis dis en rizent :
« Amors, fols es qui se deffent,
E qui totz los jorns de sa via
1610 Non es en vostra senhoria. »
Qi apres aiso au los sons
Els novels motz de las chansons,
E regarda la gran coindia
Que cascus drutz fai ab sa mia,
1615 E los dous rires els solatz,
Els gins e los baiszars enblatz,
E las frescas colors q'el hant,
E la beutat q'en lor resplant,
E las bellas crins entreszadas [1],
1620 .....
(*F*° 45, *r*°, *col.* 1.) Ben es sers (e) plens de felonia,
Qui ves Amor(s) non s'umilia. »

[L]i baron han Amor pregat
Per Dieu qel bal sion laisat,
1625 Que non podon lo zou soffrir,
Qar ab pauc non volon morir,
Qant lur sovent de las onradas [2],
.....
Que non auszon far bel semblan(t)

V. 1615, dons.

[1] Lacune de quelques vers. Les deux vers qui suivent doivent sans doute rattachés au vers 1610.

[2] Nouvelle lacune de quelques vers.

1630 A lur drutz, com aquestas fan(t).

[A]mors comandet a Plaszer
Que las fassa tornar sezer,
E que lur fassa bellament
Ab drap de seda moure vent,
1635 O de l'aigua rosa gitar
En lur caras per reffrescar,
Q'en la dansa han azut calor:
Molt se dona gran soing de lor.
E pueis ha dig : « Za Dieus non veja,
1640 Cortesa gens, que vos guerreja !
Que re non de[u] hom tant onrar
Com bona dompna a fin amar.
Mais, per aquest mieu blonde[t] cap,
Bem peszara, s'Orguels non sap,
1645 E l[i] garson als quals mante
Lo poder que ha contra me,
Que za non er longa sazons,
Q'el en veran mil gonfanons,
(*Col.* 2.) Que volrian en un gran soil
1650 De clamar eser ab un oil (?) ;
Q'ieu non voell soffrir la clamor
Que fan dompnas e amador;
E si vos, seinhor, m'o laissatz,
Non lor er pus suffert en patz. »

1655 [*S*]*ens* estet en un farestol,
E platz li molt, qar Amors vol
Gerrejar per tenir dreitura ;
El pensa que sos fieus pezura ;
E el dig : « Anseis que movatz,
1660 Ad aquest besoing me sonatz,
E castias una folor,
Que fan li fol drut feinedor [1],
. . . . . .
Que qant ill ha si donz conques,

V 1638, dompna ;1644, ben ; 1645, alaquel ; 1659, e al.

[1] Ici le scribe a oublié un vers ou peut-être un plus grand nombre.

1665 El se feing tan fort e s'aplaigna
Q'el non cuida ges q'hom remaigna
En la villa, qant el s'en eis ;
E passa soen davan leis,
Entro que la gens en fai bruda,
1670 E q'hom dis: « Aquella es sa druda »;
E el ten la bruida ad onor
E fai lo cer, quel casador
El lebrier veinon ateignen,
Ez el vaz s'en seguramen ;
1675 E pot se denants tot garir,
E platz li tant qant au glatir
(*V°, col.* 1.) Los cans, que torna e non sap mot,
Tro qu'es mort e rete[n]gutz (de) tot:
Aital faz cel que, com auzis
1680 Fol brut, si es si donz trais,
Q'ans dieu esser d'aital escuoil,
Que, s'amor[s] soisep tant son oil,
El fassa si dons esgardar,
Tost en deu la cara virar;
1685 E folz semblantz torn' e ament (?),
Amors e blasme de la gent.
E ben sapchiatz que *Malparl[i]er[s]*
Estai enaissi con l'archier[s],
Que trai e naffra ab son qairel,
1690 Dementre que canta, l'aucel:
Atressi naffron l'enozos
Malparl[i]er los amans joios
Ab lor lengas, cui Dieus azir,
E los fan en viven murir.
1695 Per qelz ne castias (bel) seinher,
Que laissol fol drut el feiner,
Q'el mon non es tan folla res,
Com feing drutz peintenat[z] plaindres (?) [1],
E la dompna q'en lui se fia,

V. 1669, brada; 1671, bruit; 6172, fan; 1676, lan glatir; 1679, comz; 1685, torna ament; 1692, mas parler ; 1696, laisson el fol brut;

[1] *Peintenat* = pectinatus?, *peigné; plaindres* nous est inconnu.

1700 Sera grieu q'al derer s'en ria.
Eu vos en hai dig mon vezaire,
E vos fai[z] oimais vostre afaire ;
E qant commandares : « Montatz »,
(*Col.* 2.) Eu serai del[s] premiers armatz [1].
1705 Totz francs hom veja la ve[n]jansa,
E prega Dieu que no los lansa
En foc, (en) volz, sebelis, unis,
Los traitors lausengiers caitis,
E las traïritz desonradas,
1710 Don li drut han avolz soudadas ;
Qer cujon trobar bona fe,
El falsa lengua ditz lor be ;
E van simplas com una monja,
El fals cor es plens de mensonja.
1715 Oi ! bona gens, fin(s) amador,
Tug es mort, qi non vos socor.
E vos es plens de gentilesa,
E trobas engan et (a)malesa.
E qi pot soffrir la dolor,
1720 Que l'uel[s] de bella dompna plor
Per manasas e per malditz ?
E deves l'autra part l'amictz,
Qar sap q'hom la destreing per lui,
Totz los deportz q'el ha s'en fui.
1725 Amors, si aiso non venjatz,
Totz es vostre prez abaissatz. »

[A]pres Sens a parlat *Jovens :*
Molt fon adretz, francs e valens ;
Gent li destrein (sor) sas blozas cris
1730 La garlanda de flor de lis [2]...

. . . . . .

V. 1703, montaitz ; 1706, perda ; 1710, seudadas.

[1] L'écriture des dix vers qui précèdent est effacée et peu lisible.

[2] La fin manque, mais la lacune doit être peu considérable : cela ressort du vers 1659 : *Anseis que movatz.*

L. Constans.

DIALECTES MODERNES

ÉTUDES SUR LE PATOIS DE LA CREUSE

(Spécimen du dialecte de l'est ou auvergnat (sud-est de M. Thomas)

LE BOUCAUD DE BOULAUD QUE MINJAVO LAS RABAS DE COULAUD

(Counte en patois marchois dòus envirouns dòu Bussou [1], en quierant dòu coûta de var'Ahiu et de Saint-Spize-las-Champs.)

Le ving*q'h*uieu dòu méi d'ocquetobre, gni [2] o bin de las 'nadas de co, Piorou Boulàud, de lo Féyto, cou*nguizhi*o, po le vendre, un brâve boucàud o lo fiéiro de Sainto-Féyro. Se passâvo davant et le menâvo pa lo collo [3]; so fi*elh*o Mayounet le *cu*châvo par darié béi so veerjo de Bessàu [3 bis].

En chami, i z'[4]attraperount [5] lo Marioun Chiebràudo que 'nâvo òu*sh*i o lo fiéiro po vendre dòu chèu [6]. I se demanderount [5] lous pouortoments et en*sh*uito de co, se metterount à parlà de co et de lo reesto; de lo pluio, dòu beàu temps, de las tro*flh*as [7], dòu *blh*a-néi, de las pèras, dòus *gu*indous, dòu *shi*tre, mài de bin d'òutras chòusas que *sh*io trop loung de rappourtâ éi*sh*i.

LE BOUC DE BOULAUD QUI MANGEAIT LES RAVES DE COULAUD

(Conte en patois marchois des environs d'Aubusson, en tirant du côté d'Ahun et de St-Sulpice-les-Champs.)

Le 28 du mois d'octobre, il y a bien des années de cela, Pierre Boulaud, de la Feyte, conduisait, pour le vendre, un joli bouc à la foire de Ste-Feyre. Lui passait devant et le menait par la colle; sa fille Mayonnet (diminutif de Marie) le touchait par derrière avec sa verge de bouleau.

En chemin, ils atteignirent *la* Marion (Marie) Chiébraude, qui allait aussi à la foire pour vendre du cheu. Ils se demandèrent *leurs portements* (nouvelles de leur santé), et ensuite se mirent à parler de ceci et de cela (*du reste*): de la pluie, du beau temps, des pommes de terre, du blé noir, des poires, des pruneaux, du cidre et de bien d'autres choses qu'il serait trop long de rapporter ici.

Tout en còusant coumo co et en marchant à pi*qu*its pas, i z(4)'ayount déijà déipassa le bourg de Péirabout quand le boucàud, que lou*s* âïo segu jusquant' hòuro sen trop se fàire prejâ, vài vèire de brâvas râbas *gu*ins (8) lo tearo (9) de Coulàud que bouordâvo lo vio. Ou proufito dòu moument que lo counversa*sh*ié (10) éi la mài a*gn*imâdo po fàire un sàut de coûta, casso so collo, sàuto *gu*ins lo rabiéro en tra*sh*imant (11) lo còu (12), et se sàuvo jusqu'òu mitant po poudéi minjâ las râbas mié à soun àise.

Jujaz *sh*i lo counversa*sh*ié fuguiet chabâdo. Tous tréis se regardieront d'abouord tout éitounas, et en*sh*uite entrèrount *gu*ins lo tearo, pa lo charàu (13), po attrapâ quelo chéi*qu*ivo (14) beé*qu*io que lou*s* âïo joua un *sh*i brâve tour. I s'avancèrount bin *sh*uàu po ne pas l'éibravijâ.

Lo Mayounet *gn*i (2) mouotrâvo méimo un bou*sh*i de po et, po mié l'afflatâ, *gn*i *guizhio* : « Bele tea ! vène, vène, moun pi*qu*it belou ! » Mas, quand crezount le te*gn*î, se lous touorno las couornas, jugno la*s* òureillas, lèvo lo quouetto et se sàuvo tout parié.

I se metteront *gu*ins còu temps à le parsègre : mas quand i passount d'un coûta, se se sàuvo de l'âutre, et quand crezount

Tout en causant comme cela et en marchant à petits pas, ils avaient déjà dépassé le bourg de Peyrabout, lorsque le bouc, qui les avait suivis jusqu'à cette heure sans trop se faire prier, va voir de belles raves dans la terre de Coulaud, qui bordait le chemin (*la voie*). Il profite du moment que la conversation est le plus animée pour faire un saut de côté, casse sa colle, saute dans la ravière en passant par-dessus le mur de clôture, et se sauve jusqu'au milieu pour pouvoir manger les raves plus à son aise.

Jugez si la conversation fut finie (achevée). Tous trois se regardèrent d'abord tout étonnés et, ensuite, entrèrent dans la terre par l'ouverture (l'entrée), pour attraper cette chétive bête qui leur avait joué un si beau tour. Ils s'avancèrent doucement pour ne pas l'effrayer. *La* Mayonnet lui montrait même un morceau de pain et, pour mieux lui inspirer confiance lui disait : « Belet, tiens ! Viens, viens, mon petit belou ! » Mais quand ils croient le tenir, lui leur tourne (montre) les cornes, joint les oreilles, lève la queue et se sauve tout pareillement.

Ils se mirent alors à le poursuivre : mais, quand ils sont d'un côté, lui se sauve de l'autre, et, quand ils croient l'avoir cerné dans un coin,

l'avî encerna *gu*ins un coin, òu passo entremî i et òu lous éichâpo. Lo Marioun o beàu credâ : « A chòubri (14)! vài le quâre, Baraca ! Pieco le, moun chi ! » Boulàud o beàu trepâ, treparas*cu*, s'éibra*sh*â, s'éibra*sh*aras-*cu*, qu'éi tout coumo *sh*i bessavount l'àigo. Ou lous fàit feare viengto-tréis viégeis (15) le tour de lo rabiero sens poudéi l'attrapâ ; lous chamiso (16) n'en mouillo et lous pées (17) lous n' (2) en gouttount. A lo fi de las fis, Boulàud gâte (18), déilena, s'arréito, éissujo, béi (19) soun mouchanas, lo *sh*ur que devâlo de soun frount mài de sas jòutas et *gu*ie aprié avî pantéisa un moument : « Que le *gu*ia*blhe* le chabri, mài le chabri bailla ! Ou l'éi (2) be escumigna ! Qu'éi le lebèrou que lo *gn*ina (20) ou be quaucu que l'ount soubrevu ! Que Coulàud le garde po le couotange de las rabas qu'òu gnî o minja ; z'òu (21) *lh*i l'abandoune pisqu'òu souos*qu*ino à ne pas vouléi *sh*ouor*qu*î. A lo fi òu me foïo attrapâ un boun pure*zh*i ; mài z'òu (24) lechoïo co. »

*Glh*àume Bougnat, de Péi*qu*iillat, que 'nâvo òus*hi* à lo fiéiro, ero arriva *gu*ins que l'entreféitas et lous regardâvo fàire déipueu un moument, *sh*iquia soubre soun bâtou de pié de chagne. Davant còu déicourajoment de Boulàud, ou gni *gu*iesset : « Te gn'i seez pû, cou*zh*i Boulàud ! Te déiparlas. Càu bé*iqu*iso

il passe entre eux et leur échappe. *La* Marion a beau crier : « A chôbri ! Va le chercher, Baraca (nom de chien de bergère) ! Pique-le, mon chien ! » — Boulaud a beau frapper du pied, frapperas-tu, agiter ses bras, les agiteras-tu, c'est tout comme s'ils bêchaient l'eau. Il leur fait faire vingt-trois fois le tour de la ravière sans pouvoir le prendre. Leurs chemises s'en mouillent et leurs cheveux en gouttent. A la fin des fins, Boulaud fatigué, hors d'haleine, s'arrête, essuie avec son mouchoir (mouche-nez) la sueur qui coule de son front et de ses joues, et dit, après avoir respiré (avec oppression) un moment : « Que le diable, le chevreau ! et le chevreau donné ! Il est bien excommunié ! C'est le loup-garou qui l'a bercé ou bien quelqu'un qui lui a jeté un sort ! Que Coulaud le garde pour la valeur des raves qu'il lui a mangées ; je le lui abandonne, puisqu'il s'obstine à ne pas sortir ; à la fin il me ferait prendre une bonne pleurésie et je lècherai cela. »

Guilhaume Bougnat, de Pétillat, qui allait aussi à la foire, était arrivé sur (dans) ces entrefaites et les regardait faire assis sur son bâton de pied de chêne. Devant le découragement de Boulaud, il lui dit : « Tu n'y es plus, cousin Boulaud ! Tu parles de travers. Quelle bêtise

d'abandounâ coumo co un boucàud que vàu be tréis bounas piestolas ([22]), mài beillòube ([23]) de mài ([24]). Fòut bin pàu de chàuso, vài, po t'embarrassâ. Vài dounc quâre le chi, que le viroro be, se. »

I z'anèrount dounc quâre le chi po virâ le boucàud de Boulàud que minjâvo las rabas de Coulàud. Z'òu ([21]) crî bin que qu'èro Pòutas-rougeas de Michiàud; mas z'òu vous l'acertenaràì pas mài que co, car z'òu n'en séi pas mài *sh*ur que co d'aqui. Còu chi èro un *lh*iberàu que vouillo que tout le mounde viquesso. Ous*h*i en arrivant òu *sh*aquillo ([25]) soubre soun darié; òu regardo le boucàud, òu regardo Boulàud, ens*h*uito lo Marioun mài lo Mayounet, peu òu lous *gu*it: « Qu'éi que vous me demandaz? Vous valeez qu'i fase souor*qu*î còu boucàud que minjo quelas rabas? Ou ne fàit pas de màu. Le beàu ma*lh*ur quand òu broutoïo còucas gourjadas de chabesso ([26]). Me ne l'aime pas; òus*h*i co m'éi b'éigal et m'en lâve las pòutas. Aprié tout, lo pàubro beé*qu*io, *sh*i lo fan, fòut be que lo minje. I ne vâle pas lo virâ! » — Te ne valeez pas, moun cadet? Nòus te farouns be òubaïr de fouorço òu de bouno omieta », et i z'anèrount quâre, po brejâ ([27]) le chi, le loup *gu*ins los bouos de Chabriéras, que sount *gu*ins le vez*h*inâge.

d'abandonner comme cela un bouc qui vaut bien trois bonnes pistoles. (Il) faut bien peu de chose, va, pour t'embarrasser. Va, donc chercher le chien, qui le fera bien sortir, lui.

Ils allèrent donc chercher le chien pour chasser le bouc de Boulaud qui mangeait les raves de Coulaud. Je crois bien que c'était Pattes-Rouges de Michaud; mais je ne vous le certifierais pas, car je n'en suis pas plus sûr que cela. Ce chien était un libéral qui voulait que tout le monde vécût. Aussi, en arrivant, il s'asseoit sur son derrière; il regarde le bouc, il regarde Boulaud, ensuite *la* Marion et *la* Mayonnet, puis il leur dit: « Que me demandez-vous? Vous voulez que je fasse sortir ce bouc qui mange ces raves? Il ne fait pas de mal. Quel beau malheur quand il brouterait quelques bouchées de feuilles de rave! Moi, je ne les aime pas; aussi ça m'est bien égal, et je m'en lave les pattes. Après tout, la pauvre bête, si elle a faim, (il) faut bien qu'elle mange; je ne veux pas le faire sortir. » — « Tu ne veux pas, mon cadet? Nous te ferons bien obéir de force ou de bonne amitié. » Et ils allèrent chercher, pour battre le chien, le loup dans les bois de Chabrières, qui sont dans le voisinage.

Le loup ne vouguiet pas brejâ le chi ; le chi ne vouguiet pas virâ le boucàud de Boulàud, que minjâvo las râbas de Coulàud.

I z'anèrount (5) quâre le bâtou po tapâ le loup :

Le bâtou ne vouguiet pas tapâ le loup ; le loup ne vouguiet pas brejâ le chi ; le chi, etc.

I z'anèrount quâre le fet po brulâ le bâtou :

Le fet ne vouguiet pas brulâ le bâtou ; le bâtou, etc.

I z'anèrount quâre l'àigo po *c*uâ le fet :

L'àigo ne vouguiet pas *c*uâ le fet ; le fet, etc.

I z'anèrount quâre le biòu po beòure l'àigo :

Le biòu ne vouguiet pas beòure l'àigo ; l'àigo, etc.

I z'anèrount quâre las juillas (28) po *lh*iâ le biòu :

Las juillas ne vouguierount pas *lh*iâ le biòu ; le biòu, etc.

I z'anèrount quâre le rat po coupâ las juillas :

Le rat ne vouguiet pas coupâ las juillas ; les juillas ne vouguierount pas *lh*iâ le biòu ; le biòu, etc.

I z'anèrount quâre le chat po minjâ le rat :

Le chat, quéi tourjou éita la beé*q*uio dòu *qu*ia*b*/*h*e mai que z'òu *sh*iro tourjoû, sàuto soubre le rat ; le rat sàuto soubre las

Le loup ne voulut pas battre le chien ; le chien ne voulut point chasser le bouc de Boulaud, qui mangeait les raves de Coulaud.

Ils allèrent chercher le bâton pour taper le loup :

Le bâton ne voulut point taper le loup ; le loup ne voulut point battre le chien, etc.

Ils allèrent chercher le feu pour brûler le bâton :

Le feu ne voulut point brûler le bâton ; le bâton, etc.

Ils allèrent chercher l'eau pour tuer (ĕteindre) le feu :

L'eau ne voulut pas tuer le feu ; le feu, etc.

Ils allèrent chercher le bœuf pour boire l'eau :

Le bœuf ne voulut pas boire l'eau ; l'eau, etc.

Ils allèrent chercher les jouilles pour lier le bœuf :

Les jouilles ne voulurent pas lier le bœuf ; le bœuf, etc.

Ils allèrent chercher le rat pour couper les jouilles :

Le rat ne voulut pas couper les jouilles ; les jouilles ne voulurent pas lier le bœuf ; le bœuf, etc.

Ils allèrent chercher le chat pour manger le rat :

Le chat, qui a toujours été la bête du diable, et qui le sera toujours, saute sur le rat ; le rat saute sur les jouilles ; les jouilles courent sur

juillas; las juillas courount soubre le biòu po le *lh*iâ ; le biòu court soubre l'àigo; l'àigo soubre le fet; le fet soubre le bâtou; le bâtou soubre le loup; le loup soubre le chi po le brejâ; et le chi, éibravija de véire tant de mounde aprié se, vài virâ le boucàud de Boulàud, que minjâvo las rabas de Coulàud.

Le pàubre boucàud, vesant touto re*zh*istanço i*gnuqu*ilo, se léisset fa*sh*iloment prendre pa Boulàud mài sas douas fennas, que l'attenguiount à lo charàu (28). Aprié l'avî bin éitocha embéi no bouno couordo de chiébre, Boulàud se touornet dòu coûta de Bougnat et gni *gu*iesset : « Couz*h*i *Glh*àume, t'aïas be rasou. Grand marcéi po le service que te m'as ren*g*u. Po to recoumpenso, z'òu t'envouïaràì demo, pa lo Mayounet, no bouno *sh*éitâdo de perous lo *lh*igno po fàire dòu farouillat (29). Co ne *sh*iro pas tout; quand las *sh*iréisas néiròudas *sh*iro unt ma*gu*ras, t'en faràì pouortâ po fàire dòu *clh*afou*qui* (30). »

En*sh*ito de co, i par*qu*issèrount tous ensemble po chabâ de nâ à lo fiéiro. Quand i z'arriverount qu'èro déijà miéjoû passa et le mounde, qu'ayount ven*qu* loû béi*qu*iàu, coumença-vount (35) à le déip*lh*açâ. Cispendant Boulàud pougueit engueras vendre soun boucàud un boun pris; le marchand gnî

le bœuf pour le lier ; le bœuf court sur l'eau ; l'eau sur le feu; le feu sur le bâton ; le bâton sur le loup ; le loup sur le chien pour le battre, et le chien, effrayé de voir tant de gens après lui, alla chasser le bouc de Boulaud, qui mangeait les raves de Coulaud.

Le pauvre bouc, voyant toute résistance inutile, se laissa facilement prendre par Boulaud et ses deux femmes, qui l'attendaient à la sortie (de la terre). Après l'avoir bien attaché (le bouc) avec une bonne corde de chanvre, Boulaud se tourna du côté de Bougnat et lui dit: « Cousin Guillaume, tu avais bien raison. Grand merci du service que tu m'as rendu. Pour ta récompense, je t'enverrai, demain, par la Mayonnet, un panier de poirons *la ligne* pour faire du farrouillat. Ce ne sera pas tout; quand les cerises noires seront mûres, je t'en ferai apporter pour faire du clafouti. »

Ensuite de cela, ils partirent tous ensemble pour finir d'aller à la foire. Quand ils arrivèrent, il était déjà midi passé, et les gens qui avaient vendu commençaient à déplacer (leurs bestiaux). Cependant Boulaud put encore vendre son houc un bon prix; le marchand le lui

l'achotet *gu*iet bòus éicus d'argent, viengto-*sh*inq sòus de pèço po lo Mayounet, mài òu payet chopino.

acheta dix bons écus d'argent, vingt-cinq sous de pièce pour la Mayonnet ; de plus, il paya chopine.

NOTES PHILOLOGIQUES

I. — *Prononciation*

A. — Le grand caractère phonétique de ce dialecte est le *mouillement* des consonnes *d, t, n, c, s, z, l,* qui transforme les six premières en leurs gutturales correspondantes *g, k* (*c* dur ou *qu*), *gn, ch, j,* devant les voyelles *i* et *u*, et quelquefois devant d'autres voyelles ou diphthongues. Il en résulte que les syllabes :

Françaises		Patoises	Françaises	Patoises
Di, du,	=	*gui, gu.*	*Ci, çu; si, su,*	= *chi, chu* (français)
Ti, tu,	=	*qui, qu, ku, cu.*	*Ti* (pron. *ci*),	
Ni, nu,	=	*gni, gnu.*	*Zi; zu, si, su* (*s* entre deux voyelles),	= *ji, ju* (français).

B. — *Ch* et *j* ou *ge* français, se prononçant *tch, dj* dans ce patois, pour éviter la confusion, nous représenterons les consonnes *c, s, ti,* mouillées par *sh* = *ch* français et *z* et *s* entre deux voyelles par *zh* = *j* (français). Par la même raison, *l* mouillé sera représenté très-souvent par *lh.*

C. — Prononciation des diphthongues accentuées et des nasales : *àu* = *aou, òu* = *oou, éu* = *é-u,* — *ài, éi* se prononcent d'une seule émission de voix, en appuyant sur la première voyelle accentuée avant de prononcer *i*. — *En* = *in* français ; *in* = *in* latin.

D. — *S* final se prononce toujours comme en français, quand le mot suivant commence par une voyelle. Dans les autres cas, il ne se prononce jamais. Exemple : *las pèras* = *là pèrâ ;* il ne sert alors qu'à exprimer le pluriel et à allonger la voyelle qui le précède.

N.-B. — Dans le texte de ce conte, les consonnes représentant un son mouillé, et *s* final quand il se prononce, sont soulignés. Un autre caractère qu'il est inutile de souligner est l'allongement des voyelles par l'accent circonflexe, ou l'addition d'une voyelle ou d'une diphthongue : d'où la multiplicité, dans ce dialecte, des diphthongues et des triphthongues.

Sur le fonds du conte, voyez l'étude de M. G. Paris, *la Chanson du Chevreau*, *Romania*, I, 218-225, et celle de M. A. Roque-Ferrier sur les *Chansons hébraïco-provençales des Juifs comtadins*, *Revue des langues romanes*, Ire série, VI, p. 513-317.

II. — *Observations diverses*

1. — En patois, *Aubusson* se dit *le Bussou; var'Ahiu* = *Ahun*.

2. —*Gn*, dans *gni* ou *gn'io*, *n*, *l*, dans *òu* L'*ei*, sont des lettres euphoniques ; la première est mise à la place de *lh* (*lhi*) pour adoucir, et la troisième pour éviter un hiatus.

3. —*Collo*, ou *colo*, tresse de paille qui tient lieu de corde pour attacher ou conduire les bestiaux.

3 *bis*.—*Bessàu* (bouleau). Ce mot appartient au patois auvergnat, et dans l'Auvergne désigne l'arbre en question. Chez nous, son usage s'arrête net aux limites des patois de l'est. Dans les autres dialectes creusois, le bouleau s'appelle un *betou;* latin *betula*.

4. — *Z* euphonique, fréquemment employé dans ce dialecte. Devant la 3e personne plurielle des verbes commençant par une voyelle, il me semble tenir la place de *s* final du pronom personnel français *ils*. Dans ce cas, on le supprime du reste assez souvent et on dit: *i attrapèrount*, *i anèrount*, ou simplement *attrapèrount*, *anèrount*.

5. — La terminaison *ount* de la troisième personne du pluriel des verbes patois, comme dans *attrapè*ROUNT, *demandè*ROUNT, *anè*ROUNT, etc., particulière à ce dialecte dans la Creuse, correspond à la terminaison latine *unt* de *dixe*RUNT, *amave*RUNT, etc., et appartient aux patois de la basse-Auvergne (voir Doniol), aussi bien qu'au dialecte marchois en question ; preuve nouvelle de l'étroite parenté qui rapproche ces deux idiomes. Dans notre dialecte du sud ou limousin, cette terminaison devient *ent ;* exemple : *i se regardè*RENT, *i anè*RENT.

6. — *Chèu*, dont j'ignore l'étymologie : résidu le plus grossier qui reste du chanvre, après qu'on en a retiré le brin et l'étoupe par le peignage.

7. —*Treflo*, *troflo* et *troflho* (mouillé), pomme de terre.

8. — *Guins*, *guin*, *gui*, *guiens*, selon les localités: *dans*, *dedans*. L'*s* final est ici conservé pour rappeler l'analogie avec le français *dans*, mais ne se prononce pas.

9. —*Tearo* (terre) se dit aussi, selon les localités, *teèro*, *tiaro*, et en mouillant le *t* de ce dernier, *quiaro* (*qui* = *ti*) (*est* d'Aubusson, Neoux).

10. — *Counversa*sh*ié* (conversation) — alio: *counversashiòu*.

11. — *Trassimâ* (patois sud) *tra*SH*ima* (p. e.), signifie *sauter par-dessus* et peut être une corruption du latin *transilire*. —*Còu* (muraille)

me paraît exclusif au patois de l'est; partout ailleurs on dit *mur*, *muraillo*. J'ignore son étymologie.

12. — *Charàu*, dont j'ignore l'étymologie, signifie une ouverture pratiquée dans la clôture d'un champ par laquelle on peut y entrer avec une voiture. — Employé partout dans la Creuse.

13. — *Chéiqui* (p. e.), *chéiti* (p. s.), *chéti* (p. n.), en français *chétif*, n'a pas en patois la même signification qu'en français. Dans la première langue, il signifie *mauvais*, *coquin*, *gredin*.

14. — *A chòubri!* cri pour chasser les chèvres.

15. — *Viége* (fois), alio *véi*, *co*, *couo* (coup).

16. — *Lous chomiso*, pour *lous chamisas* (pl.), idiotisme.

17. — *Pées* (cheveux, poils), aliò *pés*, *piàux*, *peóus;* du latin *pilus*.

18. — *Gâte*, fatigué, origine inconnue.

19. — *Béi*, *embéi* (avec), employé aussi dans les patois de l'Auvergne.

20. — *Gninâ*, *ninâ* bercer.

21. — *Z* euphonique, employé le plus souvent à la 1re personne du sing. de la conjugaison des verbes.

22. — *Pistolo*, pistole, dix francs. — On compte encore beaucoup, dans la Creuse, par *pistoles* et *écus* (3 fr.).

23. — *Beillòube*, *belébe*, peut-être bien.

24. — *Mài*, adv , signifie ici, *plus;* conj. comme le premier *mài* de ce membre de phrase, il signifie *et*.

25. — *S'haquillâ*, *s'aquiller*, se dit des animaux assis sur leur derrière dans la position d'une *quille*.

26. — *Chabesso*, aliò *chapusso*, feuilles de la rave.

27. — *Brejâ* (broyer), se dit des chiens ou des loups qui se battent.

28. — *Juillas*, lanières de cuir servant à attacher les bœufs au joug.

29. — *Farouillat*, pain de seigle dans la pâte duquel on a incorporé des quartiers de poire ou de pomme avant sa mise au four.

30. — *Clhafouqui*, *clafouti* (p. s.), pâtisserie creusoise faite avec des cerises dans de la pâte de blé noir ou de froment, que l'on fait cuire au four dans un plat de terre ou sur une plaque de tôle.

31. — *Le mounde coumençavount* (le monde commençaient) est une expression analogue au *turba ruunt* des Latins, c'est-à-dire des verbes au pluriel avec un sujet au singulier, mais représentant une collection.

Dr F. VINCENT (de Guéret),
Membre de la Société des langues romanes, etc.

Guéret (Creuse), 1er décembre 1880.

COMPARAISONS POPULAIRES

LES PLUS USITÉES DANS LE DIALECTE CATALAN-ROUSSILLONNAIS

La *Revue des langues romanes* a publié, dans trois de ses fascicules, les lettres A, B et C du *Glossaire des comparaisons populaires du Narbonnais et du Carcassez*, par M. Achille Mir.

J'ai fait moi-même une petite collection des locutions comparatives du catalan-roussillonnais, et je me propose de les ajouter à la deuxième édition de mes *Ramellets de proverbis, maximas, refrans y adagis*, etc. (Perpignan, Latrobe, 1880; in-8°, 168 pages).

Les quatre-vingt-dix comparaisons qui suivent en ont été extraites.

Justin Pépratx.

1. Adormit com un sóch.
2. Aixerit com un pesol.
3. Aixut com una esca.
4. Alegre (mès) que unas Pascuas.
5. Alegre com la primavera.
6. Alt com un paller.
7. Amarat com una esponja.
8. Amarch (mès) que un fel.
9. Apegalós (mès) que 'l vesch.
10. Arronsat com un cuch.
11. Arrugat com una vella.
12. Astut (mès) que una guilla.
13. Atrevit (mès) que 'l vent.
14. Blanch com la llet.
15. Blanch com la neu.

1. Endormi comme un billot. — 2. Remuant comme un pois. — 3. Sec comme de l'amadou. — 4. Plus gai que les fêtes de Pâques. — 5. Gai comme le printemps. — 6. Grand comme une meule de paille. — 7. Imbibé comme une éponge. — 8. Plus amer que le fiel. — 9. Plus collant que la glu. — 10. Ramassé en soi-même comme un ver. — 11. Ridé comme une vieille femme. — 12. Plus rusé qu'un renard. — 13. Plus impertinent que le vent.

14. Blanc comme du lait. — 15. Blanc comme la neige. — 16. Meil-

16. Bo (mès) que 'l pa.
17. Bonich com un ångel.
18. Bonich (mès) que un sol.
19. Borratxo com una sopa.
20. Briós com un caball.
21. Brut com una aranya.
22. Brut com una barra de galliner.
23. Brut com un forat de ayguera.
24. Carregat com un ase.
25. Clar com un cristall.
26. Clar (mès) que la llum del dia.
27. Cohent com una ceba.
28. Deju com lo dia de naixer.
29. Despert com una llebra.
30. Dolent (mès) que un gat borni.
31. Dols (mès) que una mel.
32. Dret com un ciri.
33. Dur com un roch.
34. Esquerb (mès) que un gat vell.
35. Fart (mès) que un porch.
36. Fi com la seda.
37. Fidel com un gos.
38. Fort com una roca.
39. Fosch com una gola de llop.
40. Fresch com una rosa.

leur que le pain. — 17. Joli comme un ange. — 18. Plus beau que soleil. — 19. Ivre comme une soupe. — 20. Vif comme un cheval. — 21. Sale comme une araignée. — 22. Sale comme un bâton de poulailler. — 23. Sale comme le trou d'un évier.

24. Chargé comme un âne. — 25. Clair comme le cristal. — 26. Plus clair que la lumière du jour. — 27. Cuisant comme un oignon.

28. A jeun comme au jour de la naissance. — 29. Éveillé comme un lièvre. — 30. Plus méchant qu'un chat borgne. — 31. Plus doux que le miel. — 32. Droit comme un cierge. — 33. Dur comme de la pierre.

34. Plus farouche qu'un vieux chat.

35. Plus rassasié qu'un cochon. — 36. Fin comme de la soie. — 37. Fidèle comme un chien. — 38. Fort comme un rocher. — 39. Obscur comme une gueule de loup. — 40. Frais comme une rose. —

41. Fret (mès) que 'l glas.
42. Fret com un marbre.
43. Gras com un porch.
44. Gras com un toixó.
45. Gras (mès) que una truja.
46. Gras com un Tudesch.
47. Groch (mès) que una cera.
48. Groch com un safrá.
49. Inflat com un bot.
50. Llarch (mès) que la quaresma.
51. Llarch com un dia sense pa.
52. Llest (mès) que un llamp.
53. Lleuger (mès) que una palla.
54. Lleuger com una ploma.
55. Lleuger com un sospir.
56. Lluhent com un mirall.
57. Llis com una anguila.
58. Magre com un Dijous Sant.
59. Manso com un anyell.
60. Mullat com un peix.
61. Nègre (mès) que un corb.
62. Nègre com una pega.
63. Nègre (mès) que un pecat.
64. Net com un mirall.
65. Pansit com una figa.
66. Pacient com un Job.

41. Plus froid que la glace. — 42. Froid comme du marbre. — 43. Gras comme un cochon. — 44. Gras comme un blaireau. — 45. Plus gras qu'une truie.—46. Gras comme un Tudesque.—47. Plus jaune que de la cire.— 48. Jaune comme du safran.— 49. Enflé comme une outre.— 50. Plus long que le carême.— 51. Long comme un jour sans pain. — 52. Plus prompt que la foudre. — 53. Plus léger qu'une paille.— 54. Léger comme une plume. — 55. Léger comme un soupir. — 56. Luisant comme un miroir. — 57. Lisse comme une anguille.

58. Maigre comme le Jeudi-Saint. — 58. Doux comme un agneau. — 60. Mouillé comme un poisson.

61. Plus noir qu'un corbeau. — 62. Noir comme de la poix. — 63. Plus noir que le péché. — 64. Propre comme un miroir.

65. Mou comme une figue. — 66. Patient comme Job. — 67. Ra-

67. Pelat com un nap.
68. Pelut com un os.
69. Picant com un pebre.
70. Pla com la ma.
71. Ple com un ou.
72. Pobre com un rat de iglésia.
73. Poruch com una llebra.
74. Prim com un tel de ceba.
75. Pudent com una xinxa.
76. Pur (mès) que un angel.
77. Pur com un sol.
78. Regalat com un rey.
79. Resplandent com una estrella.
80. Ros com un fil d'or.
81. Sort com una campana.
82. Sort (mès) que un tímbal.
83. Tendre com un pesol.
84. Tort com una fals.
85. Tossut (mès) que un ase.
86. Trempat com un orga.
87. Trempat com un ginjol.
88. Trist com un mussol.
89. Viu com una pólvora.
90. Viu (mès) que una centella.

tissé comme un navet. — 68. Velu comme un ours. — 69. Piquant comme du poivre. — 70. Plat comme la main. — 71. Plein comme un œuf. — 72. Pauvre comme un rat d'église. — 73. Poltron comme un lièvre. — 74. Mince comme une pelure d'oignon. — 75. Puant comme une punaise. — 76. Plus pur qu'un ange. — 77. Pur comme le soleil.

78. Riche et heureux comme un roi. — 79. Resplendissant comme une étoile. — 80. Roux comme un fil d'or.

81. Sourd comme une cloche. — 82. Plus sourd qu'un tambour. — 83. Tendre comme un pois. — 84. Tordu comme une faulx. — 85. Plus têtu qu'un âne. — 86. Accordé comme un orgue. (Dispos.) — 87. Sain comme une jujube. (De bonne humeur.) — 88. Triste comme un hibou. — 89. Vif comme la poudre. — 90. Plus vif qu'une étincelle.

POÉSIES

CLAR-ESCUR

A MADAMISELLO MARGARIDO B***

I

Tout es silencious ; l'ivèr a doumta
Murmur de rajòu e cansoun alegro ;
Li corb planon aut dins l'inmensita
E sus lou cèu gris fan de taco negro.

Li loup, nas au vènt, en se rebalant,
Sourtisson di bos e gagnon li coumbo ;
Lis aubre espeia, vers lou sòu giblant,
Semblon de gigant plourant sus de toumbo.

La terro, aro, es plus qu'un fres camp de mort
Ount un jour pali trantraio emé crento ;
Di ciprès tristas on vèi li grand cors
Vela coume autant de véuso doulento.

Sènso preveni, l'orro niue desfai
Li ple fantasti de sa manto soumbro.

CLAIR-OBSCUR

A Mademoiselle Marguerite B...

I

Tout est silencieux ; l'hiver a dompté — murmure de ruisseaux et chansons joyeuses ; — les corbeaux planent haut dans l'immensité — et sur le ciel gris font des taches noires.

Les loups, nez au vent, en se traînant, — sortent des bois et gagnent les combes ; — les arbres dépouillés, pliant vers le sol, — ressemblent à des géants pleurant sur des tombeaux.

La terre, maintenant, n'est plus qu'un froid champ de mort — où un jour pâli chancelle avec crainte ; — des cyprès tristes on voit les grands corps —voilés comme autant de veuves éplorées.

Sans prévenir, la nuit défait — les plis fantastiques de son sombre

A-rèire lou bèu! e plaço à l'esfrai !
La naturo muto : escouto lis oumbro ...

II

Mai veici l'aubeto emé si péu blo und,
Aubeto d'abriéu que d'uiau arroso ;
Li zefir risènt couron li valoun
E casson li flèu à grand cop de roso.

Li gai pimparrin sonon trefouli
Tout ço qu'es amour, jouvènço, armounìo ;
A chasque moumen se vèi espeli
De fueio e de nis entre li ramiho.

La voues dóu printèms s'aubouro e dis : « Dau !
O couble amourous, subre li piboulo
Ai mes de cansoun. Dins li bos verdau
Li dous fernimen fan la farandoulo.

Lou riéu cascaiejo e lou soulèu ris.
Pleno de belu, la plano es supèrbo,
E tout plan-planet la flour se durbis
Coume un iue curious à travès de l'èrbo.... »

manteau. — Arrière le beau! et place à l'horreur! — La nature se tait : elle écoute les ombres....

II

Mais voici l'aurore avec ses cheveux blonds, — aube d'avril qui arrose avec des éclairs ; — les riants zéphirs parcourent les vallons — et chassent les fléaux à grands coups de roses.

Les gaies mésanges appellent, réjouies, — tout ce qui est amour, jeunesse, harmonie ; — à chaque moment on voit éclore — des feuilles et des nids sous la ramée.

La voix du printemps s'élève et dit : « Sus ! — ô couples amoureux, sur les peupliers — j'ai mis des chansons. Dans les bois verts, — les doux frissons font la farandole.

Le ruisseau murmure et le soleil rit. — Pleine de rayons, la plaine est superbe, — et tout doucement la fleur s'ouvre — comme un œil curieux à travers le gazon... »

III

Au mié di blavet e di poumpoun d'or,
Li couble amourous n'en deviston uno,
Uno flour que semblo un souleiet d'or
Tout envertouia de raioun de luno.

Reino dóu campèstre, o douço bèuta,
Tendro counfidento, ah! que sies poulido!
Quant i'a pas de cor qu'un jour an coumta
Sus ço qu'as proumés, bello margarido:

« M'aimo? m'aimo pas? m'aimara toujour?.... »
M'aimo? m'aimo pas?... Mai, de-que que digues,
M'aimo, m'aimo pas, soun de mot d'amour;
Dounc, es pèr l'amour que fau que flourigues....

Passara lou tèms di joio, e lou flèu
Vendra tournamai treva lis auturo.
I cor sourrisènt ie fau de soulèu!
Mai li cor malaut aimon la sournuro[1].

Pau GAUSSEN.

17 abriéu de 1881.

III

Au milieu des bluets et des boutons d'or, — les couples amoureux en découvrent une, — une fleur qui semble un petit soleil d'or — tout environné de rayons de lune.

Reine des champs, ô douce beauté, — tendre confidente, ah! que tu es jolie! — Combien n'y a-t-il pas de cœurs qui un jour ont compté — sur ce que tu as promis, belle marguerite:

« M'aime-t-il? ne m'aime-t-il pas? m'aimera-t-il toujours?.... » — M'aime-t-il? ne m'aime-t-il pas?... Mais, quoi que tu répondes, — *M'aime-t-il? ne m'aime-t-il pas?* sont des mots d'amour: — donc c'est pour l'amour qu'il faut que tu fleurisses...

Il passera, le temps des joies, et le fléau — viendra de nouveau hanter les hauteurs. — Aux cœurs souriants il faut du soleil! — Mais les cœurs malades aiment l'obscurité.

Paul GAUSSEN.

17 avril 1881.

[1] Provençal (Avignon et les bords du Rhône). Orthographe des félibres d'Avignon.

A MARIO B...

SOUNET IMITAT DE SOULARY

Amistouso à cadun, pus dousso qu'un agnel,
L'uel siau, lou frount luzent e l'amo rizouleto,
Es Diéus que coum' acò t'a facho tant braveto,
Un jour que per nous-aus èro clement lou Ciel.

Coumo l'ordi se moundo en passant al cruvel,
Dins ta bèlo amo atal fa l'amour, amigueto;
Es uno flamo puro, e toun cor de nouvieto
Vei qu'un amic dins lou que t'a proumés l'anel.

A la joio tebezo, à l'obro afeciounado,
Sens plagnun, sens remord, coumpliras ta journado ;
E pèi, quand plegara toun corps joust lou fardel,

Tournaras à Diéus que t'a facho tant braveto,
L'uel siau, lou front luzent e l'amo rizouleto,
Un vespre ount per nous-aus sera marrit lou Ciel[1].

Gabriel Azaïs.

A MARIE B....

SONNET IMITÉ DE SOULARY

Affectueuse pour chacun, plus douce qu'un agneau ; — l'œil calme, le front serein et l'âme en joie, — c'est Dieu qui t'a faite si bonne, — un jour que pour nous était clément le Ciel.

Comme l'orge s'épure en passant au crible, — dans ta belle âme ainsi fait l'amour, jeune amie ;— c'est une flamme pure, et ton cœur de fiancée — ne voit qu'un ami dans celui qui t'a promis l'anneau.

A la joie tiède, au travail empressée,— sans plainte, sans remords, tu achèveras ta journée ; — et puis, quand il pliera, ton corps sous le fardeau,

Tu reviendras à Dieu, qui t'a faite si bonne, — l'œil calme, le front serein et l'âme en joie, — un soir où pour nous sera mauvais le Ciel.

Gabriel Azaïs.

[1] Languedocien (Béziers et ses environs). Orthographe biterroise.

NOSTRIS SABUCS

A MOUN VENERABLE MESTRE A.-B. CROUSILLAT

Aven de sabucs verts des peds al cap,
Nauts, drets e galhards coumo n'i a pas cap
Lenh-lenh e se cal al païs estrange ;

Cado ram espés porto soun bouquet,
Blanc e suspouscat de safra 'n pauquet,
Qu'a flairos de mel e de flous d'irange.

O ja les aiman, les nostris sabucs,
Que soun brounzinants autant que de bucs,
Toutjoun abelhats à fa babarilhos,

Costo de qualque ieis, al bord des camìs,
La cimo en arvòut al caud qu'endurmìs,
La ramo asoumbrant de poulidos filhos !

Las dauros i van junquos as capelhs ;
Sembloun, aquital, de viro-soulelhs
Quilhats e duberts per Dono Naturo ;

NOS SUREAUX

A mon vénérable maître A.-B. Crousillat

Nous avons des sureaux verts des pieds à la tête, — hauts, droits et vigoureux comme il en est peu — loin, loin, et même, s'il faut [le dire], au pays étranger ;

Chaque rameau épais porte son bouquet, —blanc et saupoudré d'un peu de safran, — qui a senteurs de miel et de fleurs d'oranger.

Oh ! que nous les aimons, nos sureaux, — qui sont bourdonnants autant que des ruches, — toujours abeillés à donner des éblouissements,

A côté de quelque sentier, au bord des chemins, — la cime en voûte au chaud qui endort, — la ramure couvrant d'ombre les jolies filles !

Les accrus vont [atteignant] jusqu'au sommet ; — ils semblent, là-même, des parasols— quilletés et ouverts par Dame Nature ;

Fan sousca 'l Japoun lusent e sedous
E tout mirgalhat de belos coulous,
Dambe un founze clar de fino verduro.

Puei, fan roundina moun eime bourdesc
Vès ma jouventut, pr' aquel atge fresc
E gai coumo l' mes glaufit de flouretos.

Lavès, i veniò coupa 'n vert canel
Que, demesoulhat, traucat al coutel,
Jougavo lèu-lèu fosso cansounetos.

La mieuno flavuto en sabo disiò
Tout ço que vesiò, tout ço qu'ausissiò,
— Cantavo, sigur, coumo uno persouno.

Soun cap en biscalho à mous pots riplat,
Un trauquet dubert e l'autro tampat,
De moun alé pleno, — oh mais qu'ero bouno !

Urous, assietat dedins lhour oumbrieu,
Jougavi, gaitant subre l'azur vieu
Les belis neviès de las Piraneos,

Las serros, pus bas, dambé sous bousquets,
Rasisos, plantiès e tendris bladets
Que fan espelì tant gentios ideos ;

Ils font songer au Japon brillant et soyeux, — et tout diapré de belles couleurs, — avec un fond clair de fine verdure.

Ensuite, ils font rôdailler mon esprit fantasque — vers ma jeunesse, par cet âge frais — et gai comme le mois criblé de fleurettes.

Alors j'y venais couper un vert tuyau — qui, démoellé, troué au couteau, — jouait bientôt force chansonnettes.

Ma flûte en séve disait — tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle ouïssait ; — elle chantait, à coup sûr, comme une personne.

Sa tête en biseau à mes lèvres rivée, — un trou ouvert et un autre fermé, — de mon haleine pleine, oh ! comme elle était bonne !

Heureux, assis dans leur ombre, — je jouais, regardant sur l'azur vif — les neiges si belles des Pyrénées,

Les petites sierras, plus bas, avec leurs bosquets, — leurs friches, leurs plantiers, et leurs tendres blés, — qui font éclore de si gentilles idées ;

La plano granivo e sa plasentat,
Joubs ieu de mouliès qu'an gracio e bèutat
Qu'a las Courts d'amour tenion majouressos ;

Las vesiò passa, fier visatge bru,
Pel coulou d'amouro, uelhs d'un negre blu,
Brasses e peds nuds, — ô fortos divessos !

Tournavoun del camp, le foussou sul colh,
Levant, en courrent, un blanc parpalhol,
Qualque babarot, dos ou tres ninotos.

Pensatieu dejoubs moun teulat ramut,
En las remirant, le cor emaugut,
Aviò debrembat de fieula las notos.

O vielhis sabucs, de vostro sentou,
Loung de Flourial, à-n-aquel cantou
I a doutse ans, m'avets embriaigat l'amo !

Dempuei aquel tems, i e 'n eissam gauchous
Coumo les que van chuca vostros flous,
Embaumant tourna subre vostro ramo[1].

A. Fourès.

16 de mai 1878.

La plaine féconde en grains et son séjour plaisant ; — au-dessous de moi, des femmes qui ont la grâce et la beauté — que possédaient aux Cours d'amour les principales ;

Je les voyais passer, fier visage brun, — cheveux couleur de mûre, yeux d'un noir bleu, — bras et pieds nus, ô fortes déesses !

Elles revenaient du champ, la houe sur le cou, — faisant se lever, en marchant, un blanc papillon, — quelque insecte, deux ou trois linotes.

Pensif sous mon toit feuillu, — en les admirant, le cœur ému, — j'avais oublié de siffler les notes.

O vieux sureaux, de votre senteur, — (tout) le long de Floréal, à ce coin, — il y a douze ans, vous m'avez enivré l'âme !

Depuis ce temps, j'y ai un essaim joyeux — comme ceux qui vont sucer vos fleurs, — embaumant de nouveau sur votre ramure.

A. Fourès.

16 mai 1878.

[1] Languedocien (Castelnaudary et ses environs). Orthographe montpelliéraine.

BIBLIOGRAPHIE

Los Flous dé lo Mountagno, poésies patoises amusantes, pastorales, descriptions, dialogues comiques, élégies grotesques, épigrammes, satires, fables, monorimes[1], etc., par Alvergne (Louis)[2]; ouvrage suivi de plusieurs poésies françaises du même auteur et d'un recueil choisi d'énigmes, charades, logogriphes et calembours. Rodez, de Broca, 1880 ; in-12, 284 pages.

La part du rouergat est, dans ce volume, plus considérable que celle du français. Cent quatre-vingt-dix-huit pages appartiennent au premier, et soixante-trois au second. Si l'on en croit la préface de M. Alvergne, ses *Flous dé lo mountagno* « renfermeraient, à peu de chose près, tous les dialectes du vieux Rouergue », et, par conséquent, ne pourraient que sous toutes réserves donner matière à des constatations linguistiques. L'orthographe est déparée par la notation à outrance de l'*o* (*otobé*, *oprès*, *ognéls*, *orribo*, *cobono*, etc.[3]), l'emploi de *aou*, *eou*, *oou*, dans la figuration des diphthongues *au*, *eu*, *òu ;* l'habitude presque générale et non moins répréhensible de ne pas écrire un *e* sans le surmonter d'un accent grave ou aigu, comme si l'usage de l'un ne dispensait pas de l'autre, etc., etc.

[1] Le monorime est très-rare en langue d'oc, de la fin du XVIe siècle à nos dernières années, qui ont vu M. l'abbé Joseph Roux le remettre en honneur dans quelques-uns de ses poëmes limousins. M. A. ne s'en sert que pour les vers de huit pieds (p. 23 et 149) et de six (97 et 115).

Il s'est parfois dispensé de suivre la règle d'alternance des rimes masculines et féminines.

[2] M. A. se qualifie de « membre de la Société des félibres » et de « correspondant de la Société des langues romanes. » Cette mention, — nous ne le disons pas pour relever une inexactitude sans conséquence, — est une preuve de l'identification que beaucoup de personnes établissent entre les deux associations.

[3] M. J.-P. Durand (de Gros) est le seul qui, dans son intéressant travail sur le *Félibrige* (Rodez, Carrère, 1879; in-12) et dans ses savantes *Études de philologie et de linguistique aveyronnaises* (Paris, Maisonneuve, 1879; in-8o), ait proposé de revenir à la notation des troubadours; mais il faut constater avec regret qu'il n'a pas été suivi jusqu'ici en Rouergue. Peut-être eût-il fait pénétrer plus facilement ses idées en les vulgarisant sous forme de manuel orthographique, avec de nombreux exemples à l'appui, et en imaginant une sorte d'*a* accentué (*ā* ou *ă*) pour désigner la voyelle que ses compatriotes persistent à figurer par un *o*. En pareille matière, le point de transition est celui qu'il importe de fixer tout d'abord. Voyez, d'ailleurs, sur la prononciation ancienne de l'*a* et de l'*o*, les observations de M. Constans, *Revue*, 3e série, III, p. 142.

Les amis de l'auteur se sont peut-être illusionnés sur le mérite littéraire des *Flous dé lo mountagno*, qu'ils ont d'abord connues par certains essais publiés, il y a plusieurs années, dans le *Journal de Saint-Affrique*, mais ils ne se sont pas absolument abusés. Dans la note terre à terre, facile et naïve, parfois légèrement malicieuse, qui a été jusqu'ici particulière à presque tous les poëtes aveyronnais, M. A. rencontre d'assez bonnes inspirations, des vers bien tournés, quelquefois des pièces entières qu'on lit avec plaisir, *lo Noço dé Piorrou* (p. 15) et une chanson de carnaval (p. 173), par exemple[1]. Notre regrettable ami, feu Joseph Bauquier, lui aurait reproché de mettre, comme M. Vernhet père[2], ses vers sous la protection des Muses, du Temple de Mémoire, de Pégase, et de parler de Mars, d'Apollon et de Jupiter, ni plus ni moins qu'un contemporain de Louis XIV et de la poésie du dernier siècle ; il aurait complété ce reproche en regrettant que les thèmes d'une partie des *Flous* eussent été empruntés à des médisances, des querelles, parfois même des cancans de petite ville. Mais il faut reconnaître que M. A. eut pu répondre qu'il était libre de choisir ses sujets là où il les trouvait, sans s'inquiéter autrement de leur importance ou de leur dignité poétiques.

Le souvenir de Claude Peyrot est sensible en plus d'un passage des *Flous dé lo mountagno*. Dans l'élégie burlesque : *Es mort, Jean lou Roussélou* (p. 169), ces souvenirs se transforment au point de devenir l'imitation directe ou, pour parler plus exactement, le décalque de quelques strophes d'une des meilleures pièces du prieur de Pradinas. Tout le monde connaît en Rouergue *lo Mort de Froncésou*[3], cette ode qui déplore, dans une langue irréprochable et en des vers d'une verve et d'une vigueur toutes lyriques, la fin d'un mendiant millavois de la seconde moitié du XVIIIe siècle :

[1] On trouve parfois dans les pièces de M. A. des comparaisons et des vers frappés à la manière fine et réaliste d'Alfred de Musset :

Dé bous bëïre morcha lou copèl sus l'ooureillo,
Erén toutés chormach !
Filabés fier é drech coummo 'n col dé bouteillo,
Lous souliès pla cirach... (P. 93.)

Un' aoutro répétab' o cal boulio l'ténténdré
Qu'érés un boun éfan.
Et qu'obias, tout débou, lou cur franc è tant téndré
Coummo 'n froumaché blanc !... (P. 94.)

[2] Voyez *Revue*, 2e série, VI, 110.

[3] *Œuvres patoises complètes de C. Peyrot*, ancien prieur de Pradinas, 4e édition. Millau, Carrère jeune, 1823; in-8°, p. 110.

Soulél, éstobonis ; Luno, combio dé caro ;
Terro, cargo lou dol : Froncésou biou pas pus ;
Sons cap dé coumpossiou, lo doillaïro borbaró
Lou tey joust un tolus.....

Lous échos dé Lunsou[1] n'au gémit dins lours baoumos :
Boutés lous combirous robalou l'offllictiou ;
E lo nympho del Tar rond pas pus qué dé flammos
Dins sa désoulotiou.

Mais, ô tu ! sus qué tout Froncésou fo souffratgé,
Millaou, quond tu l'obios, dé joyo éros forcit :
Aro, triste, éstounat, semblos pas qu'un billatge ;
Toun lun s'és omourcit !

Ces vers sont loin d'être égalés par les strophes suivantes, qui auraient dû être accompagnées d'une note faisant connaître les obligations que l'auteur contractait envers Claude Peyrot :

Cargo lou dol, rèuniou millotaino,
Es mort, *Jean* lou Roussélou !...
Lou paour' éfan, ottroppèt lo migraino,
Sous grands omich, plouras-lou !...

Nymphos dé[2] Tarn, baoutros qu'èrés chormados
Dés èrs d'un tal roussignol,
Lou sort cruel, n'onas èss' ottristados,
Io topot lou gorgoillol !

E tu, Millaou, qu'èros dins l'ollégrésso,
Pas qué dé l'oousi sipla,
Aro séras plounjat dins lo tristesso,
Té pourroou pas counsoula !...

Dé tout coustat on n'oousís qué dé pléntos,
D'oquo dégus'né ris pas ;
Tout l'Oboirou répèto los coumpléntos
Fourjados sus soun trépas !...

Les particularités de vocabulaire, de traditions et de coutumes, que révèle le volume de M. A., sont plus nombreuses que celles qui seraient fournies par des ouvrages supérieurs en valeur littéraire, mais appartenant à des dialectes moins négligés que le rouergat.

Parmi les expressions et les formes rares ou curieuses, il convient de signaler les suivantes, qui, sauf les exceptions marquées d'un astérisque, se retrouvent dans le *Dictionnaire patois-français du département de l'Aveyron*, de feu l'abbé Vayssier :

[1] Lieu de naissance de *Froncesou*, à deux lieues de Millau.

[2] *Dé Tarn* est plus conforme à l'usage populaire que le *del Tar* de *lo Mort de Froncésou*.

Bordou et *bourrou*, âne, 18 et 45. — * *Bouda*, vouer, 161. L'abbé V. ne cite que *vouda*, qu'il considère comme appartenant à l'ancienne langue. — * *Brans*, cris, 104. — * *Claïre*, clair, peut-être lumière (*ol claïré dé l'éstèllo*), 44. L'abbé V. donne seulement *clar*, clair. — *Cobourt*, tête stupide, imbécile, 39. — * *Dia*, diable, 194[1]. — *Féménello*, féminine, 43. L'abbé V. n'applique cet adjectif qu'au chanvre. — *Forçuras*, plaisant, farceur, 207 : exemple du gallicisme *forçur*, méridionalisé par l'adjonction de l'augmentatif *as*. — * *Goget*, caisse à jour destinée à recevoir le fromage de Roquefort, 59. — *Neno*, jeune fille, et *nenou*, enfant, jeune homme, 43, 79 et 94. L'abbé V. ne donne à ces mots que le sens, très-limité, de poupon, pouponne, petite fille ou petit enfant à la mamelle. — *Panto*, désir, envie, 111, 114 et 152. — *Parbluro*, féminin de *parblu*, 152. — *Pillars*, pâtres qui sont sous les ordres du chef des bergers dans une grande bergerie, 90. — *Porlaché*, conversation, discours, 38. — *Ploun*, profond, 190. — * *Reberun*, partie superficielle, croûte non encore affermie du fromage de Roquefort ; on l'enlève avec un couteau pour la donner aux bestiaux, 55. — *Richeso*, richesse, 63. La terminaison *eso* disparaît de plus en plus au profit de *esso*. On dit encore à Montpellier, mais très-rarement, *belesa*, beauté. — *Roscola*, racler, 55, 70. On appelle *rascalada*, en bas Languedoc, la touzelle, parce qu'elle n'a pas de barbes comme le blé. (V. Azaïs, *Dict. des idiomes romans*, qui donne aussi les formes *rascalà* et *rascalhà*.) — * *Roucado*, suite de rochers, chaîne de rochers, 52. — *Roul*, tronc d'arbre, 48. — *Tooutas*, bourbier, mare, amas d'eau, 37, 187. Voyez l'abbé V. à l'article *choutas*. — * *Toyo*, jeune fille, laideron, 45. Cf. *toza*, jeune fille, dans la langue des troubadours. *Tocha* désigne à Montpellier une jeune fille sans esprit et sans grâce. L'abbé V. a *touillaud*, gros goujat, gros joufflu, et *toulzet*, petit bout d'homme. — *Trébo*, fantôme, revenant qui hante les maisons, 113, mot qui existe aussi à Montpellier.

Le rouergat de M. A., si prononcé qu'il soit en faveur de la voyelle *o*, donne la préférence à l'*a* dans *perça que*, forme qui ne semble pas avoir été notée par M. Constans dans son intéressant *Essai sur l'histoire du sous-dialecte du Rouergue*[2] :

> *Pérçaqué* lou grand roc lous coubris de soun oumbro (53).
> *Pérçaqu'* o né porla, siou pas éstat prou lésté (99).

« *Cal*, joint à l'article, est à peu près tombé en désuétude, dit le

[1] L'auteur écrit *dia...*, ce qui ferait croire qu'il considère le mot en question comme une abréviation intentionnelle de *diaples*. Voyez *Revue*, 3e série, III, 144, ma note sur *Trois Formes négligées du substantif diable*.

[2] Paris, Maisonneuve, 1880 ; in-8°, 264 pages.

même philologue, p. 8 »; j'en trouve un exemple dans les *Flous dé lo mountagno :*

O loquallo m'oou dich qu'as pintat coummo 'n cun (100);

circonstance qui serait de nature à restreindre la constatation qui précède[1].

Lou quau et *laqualo*, qu'on essaye d'introduire, à l'heure qu'il est, dans le provençal, sont absolument inconnus au montpelliérain populaire.

L'emploi d'un adjectif masculin devant un substantif féminin n'a laissé que cette trace dans le recueil de M. A. :

Tampla, cocquéttoroou jusquo's o lo *gran'* porto (88).

J'ai entendu à Montpellier : *la grand messa, la grand carrieira, una grand partida, una grand porta, la grand tanta, la grand mera*, gallicisme. L'adjectif *grand* semblerait seul admis à bénéficier du maintien de cette ancienne règle.

On trouve dans M. A. d'assez nombreux exemples de la préposition *à*, devenue *os* devant une voyelle[2] :

Ol lioc dé pèrdré tèns *òs* ona fa lo cour (52)
Sul noumbré n'io toujour qué sou pas dispoousados,
Pér tal ou tal curious *os* essé trocossados (54).
E dòu mettré pla prèst'*os* ona bouyocha (60).

[1] Je signalerai encore à M. Constans l'emploi de *tout lèou* dans le sens de « bientôt » (p. 44 et 60) et celui d'*oboun*, là-haut (p 58), modification d'*omoun* par la substitution tout à fait normale de l'*m* au *b*.

Parmi les adverbes, les prépositions et les interjections que M. Constans devra admettre dans la seconde édition de son travail figurent les suivantes : *bos*, vers; *caucagno*, cocagne, cela est facile, cela est aisé; *demest*, parmi; *diantres*, diable; *dicount*, où ; *dinquios, duntros*, jusques. M. C. ne mentionne que *jusqu'o; morces, per amorses*, à cause de ; *nontouro*, avant l'heure; *d'obegados*, parfois; *odeja*, déjà. M. C. mentionne seulement *deja; rai*, même signification que *caucagno ; ras*, près, etc.

[2] Me sera-t-il permis de constater l'irrégularité de la figuration *à-z-Ai* dans l'orthographe des félibres avignonnais? Ainsi que le faisait remarquer M. de Villeneuve-Esclapon dans *lou Prouvençau* d'Aix (n° du 11 novembre 1877), à propos d'un travail de M. Justin Michel sur *le z euphonique et son équivalent l's douce, en provençal et en français*, la notation *as Ai* ou *az Ai* est la seule justifiée. Il est inutile de supposer l'intercalation d'une consonne euphonique, par la raison que la préposition latine se termine par un *d* et que ce *d* correspond régulièrement au *z* de la notation précitée. J'ai à peine besoin d'ajouter que *ad* et *as* se trouvent en même temps dans les anciens textes (voyez dans *la Vida de sant Honorat, ad Arlle*, 94 ; *as Arlle*. 93 ; *ad Ays*, 117), et qu'ils existent concurremment dans certains dialectes. *Ad* n'a pas tout à fait disparu du lodévois populaire.

L'usage d'intercaler entre le prénom et le nom propre la préposition *de* se montre pages 86 et 177, où on lit les noms de *Clairo dé Booumélou* et de *Cotèt dé Nicoulét.* Cette habitude est, d'ailleurs, générale à une partie des classes populaires dans les campagnes du Languedoc et de la Provence.

Une pièce de M. A. contient une allusion fort curieuse, probablement unique dans la langue moderne, du sens de *beau* donné à l'adjectif *fort:*

Sé bènés, onorén faïr' uno posséjado
O n'oquél Roquofort, poïs de grand rénoun,
Omaï qué n'ajé pas dé poulit qué lou noun (50)[1].

La langue de M. A., moins bonne que celle de Peyrot, n'est pas aussi mêlée de gallicismes que celle de M. Vernhet. On regrette cependant d'y trouver des expressions aussi peu régulières que les suivantes: *O peno, cur, ottendudo, tout ofet, d'aillurs, pontoulouns, joupouns, employo, chorruo, fèo, toillur.* C'est *tout escas, cor, esperado, d'ofouns, piey* (?), *bragos* et à la rigueur *culotos ; coutillou, emplego, olaire, fado* et *sartre,* qu'il aurait fallu adopter. La forme *joupoun* est d'autant plus surprenante, que M. A. se sert de *coutillou* (p. 84 et 85) et que *chorruo* est, p. 51, immédiatement précédé du mot *olaïré.*

Les comparaisons et les formules d'origine populaire sont moins fréquentes que ne l'aurait fait supposer la provenance dialectale des *Flous dé lo mountagno.* On remarque cependant les suivantes : *trémpés coummo dé rach,* mouillés comme des rats (21 et 37); *fier coummo 'n ségnou,* fier comme un seigneur (31); *dé sourél ou dé luno,* de soleil ou de lune, c'est-à-dire le jour ou la nuit (42)[2]; *séc coummo un crémal,* sec comme une crémaillère (44); *cap d'oloousetto,* tête d'alouette, cervelle légère (58)[3] ; *tout un fun,* toute une fumée, une grande quantité (59)[4]; *porlas o mous tolous,* parlez à mes talons, c'est-à-dire *je vous quitte* (68); *poulit coummo 'n soou,* beau comme un sou [d'or(?)] ou comme un soleil (83); *négro coummo 'n tochou, sallo coummo 'no pénjé,* noire comme un clou de soulier, sale comme un peigne (108); *graïs d'énduro, graisse*

[1] Peut-être l'auteur a-t-il voulu dire que le nom de Roquefort était beau, sans pour cela établir de rapport entre son appréciation et la signification du nom de cette localité. Cf. la phrase française: *Ce n'est pas fort* au sens de: *Ce n'est pas bon, ce n'est pas beau.*

[2] Sé l'y disi quicon, foro l'ooureillo sourdo !
Mais, ou mé pogoro dé lun' ou dé sourel (p. 196).

[3] On dit à Montpellier, dans le même sens: *testa de linota*

[4] Dé fénnos tout un fun qué foou monto-dobalo
Pér lou trigousséja.....
On trouve dans Claude Peyrot: *Oco rendro d'argént un fun.*

d'endure, c'est-à-dire de patience (133) [1]; *Diou m'obirmé*, Dieu m'engloutisse, malédiction habituelle des habitants de Saint-Affrique (138); *quand lo pouncho dél nas nous trooucoro lou béntré*, quand la pointe du nez nous trouera le ventre, quand nous serons cassés et vieux à mourir (171), etc.

Les *Flous dé lo mountagno* présentent, en outre, certaines particularités qui méritent d'être signalées.

Dans ses *Proverbes et Dictons populaires recueillis à Aspiran*, M. le docteur Espagne a inséré trois vers d'après lesquels la lune serait un soleil déchu :

La luna era un vielh sourel, autres cops :
Quand valé pas res per lou jour,
La metterou per la nioch [2].

M. A. semble faire allusion à cette croyance dans ces vers, dont le second contient peut-être une formule populaire :

Oï !.... Déqué mé disès? Bous èspousorio pas,
Quand souèssés doourat diquos ol cap dél nas.
Pérdès pla bostré téns, bous poudès ona jaïré....
Oïmorio cént coch maï prén' un bièl obrosaïré,
Qué n'oourio pas rés pus qué soun sallé mèstiè,
Qué dé bous coousi bous, omai soués *rontié!*....
N'obès pas prou sércat.... Doban qué n'ojés uno,
Lou sourél sé sèro combiat én bieillo luno !... (P. 71-72.)

Lou Cornobal (p. 171-178) est une description réaliste de ce que l'on nomme vulgairement *l'enterrement du Carnaval*. Il renferme le couplet suivant, peint, dit l'auteur, sur un écriteau suspendu à la barbe d'un vieux bouc, lequel est mené en laisse par les tapageurs qui forment le cortége ordinaire de ces mascarades :

Méno pér un courdél un bièl *bouc* tout ploumat,
Qué port' oquél èscrich o so barbo pénjat :
« Odiou, paouré Cornobal,
Ol coréme cal fa plaço !

[1] Le *Petit Vocabulaire* qui est à la suite des *Œuvres de Peyrot* mentionne *graïs de gulhado*, coups de bâton. On dit à Montpellier *graissa de couide*, vigueur de bras, force.

[2] *Revue*, 1re série, IV, 620. M. Brunet fait allusion à cette croyance, p. 3 de ses *Bachiquello e prouvèrbi sus la luno;* Avignon, Aubanel, [1866], in-8o : S'es verai qu'es un paure soulèu amoussa, nous esplicarié pèr analougìo lou ti, l'ahiranço que li chin an contro la luno. Tóuti sabon que :

Li chin japon que contro li paure espeiandra.

Fas piétat!... Oï qué sios trasso !...
Odiou, paouré Cornobal ! (P. 175-176.)

A Montpellier, les vers suivants sont chantés par les meneurs de l'enterrement, qui, à tour de rôle, font sauter en l'air un mannequin représentant le Carnaval :

Adieu, paure,
Adieu, paure,
Adieu, paure Carnaval !
Tus t'en vas e ieu demore !
Adieu, paure Carnaval !

On n'a guère remarqué que la littérature populaire comporte des motifs religieux aussi bien que des motifs poétiques ; mais il est rare, du moins dans le midi de la France, qu'elle ait saisi les grands côtés des premiers. Elle se borne plus volontiers à les amplifier dans un sens burlesque, quelquefois ordurier, par instants même licencieux. Tel est le cas du fonds du *Sermoun de mousseu Sistre*, attribué à l'abbé Favre, tandis qu'il était déjà connu d'Henri Estienne, qui, au XVIe siècle, utilisa une de ses versions dans l'*Apologie pour Hérodote*[1]; telles sont encore les histoires de *Jarjaio au Paradis*[2], du curé et du médecin de Cucugnan, qui ont eu les honneurs de l'*Armana prouvençau* en 1867 (p. 33) et en 1868 (p. 61); tel est, enfin, un autre motif ordinairement désigné sous le titre de *Sermon du curé de Pierre-Buffière*[3], quoiqu'on n'ait pas noté les nombreuses variantes qui en existent et déterminé, par conséquent, le bien fondé de son attribution locale. En parlant du conte en vers qu'a écrit sur le même sujet un des plus spirituels poëtes du Périgord[4], M. Chabaneau a dit avec raison (*Revue*, 2e série, V, 48-49) que l'*Apologie pour Hérodote* en contenait la première version limousine. Le curé de Pierre-Buffière est dans sa chaire et se représente comme appelé à comparaître devant le tribunal de Dieu, où on lui demande compte du bien que n'ont pas fait ses ouailles :

[1] Je n'ai pas le mérite de cette constatation, qui a été faite pour la première fois par Martin, dans ses *Loisirs d'un Languedocien ;* Montpellier, 1827, in-8°, p. 292 (note).

[2] Il s'agit, non du conte en vers de M. Roumieux, devenu ensuite une des parties de la *Jarjaiado,* mais du conte en prose écrit par Mistral, sous la dictée de Reboul, et inséré dans l'*Armana prouvençau* de l'année 1864, p. 45. Comme beaucoup d'autres récits de l'auteur de *Mirèio,* il est signé *lou Cascarelet.*

[3] Petite ville du département de la Haute-Vienne.

[4] M. Auguste Chastanet, dans ses *Counteis e Viorlas* Ribérac, Delacroix, 1877; in-8°, 32 pages.

« Quan se vendro lou jour deu jugamen, Dieu me demandero que you li rendo comte de vou autre, et me apelaro: Chapelo de Peyrebufieyro, en qual eytat son ta olia? Et you ny mot. Et eu m'apelaro enquero et diro: Chapelo de Peyrebufieyro, en qual eytat son ta olia? Et you ni mot. Et enquero eu me diro : Chapelo de Peyrebufieyro, en qual eytat son ta olia? Jusque a tre viage. Et you li reypondrai : Seigne, beytie la m'a beylada, e beytia la te rendi [1]. »

En entrant dans la littérature populaire, le thème que l'on vient de lire n'a pas sensiblement changé. L'auteur du *Sermou de Bideren,* écrit en Béarn dans la seconde moitié du dernier siècle, s'est borné à l'augmenter de quelques détails d'un goût à demi voltairien. Il sacrifiait au genre et à l'idole du moment. Le curé, qui s'entend appeler par Jésus-Christ, doute l'espace de quelques instants; il ne veut pas se fier à la voix qui remplit la vallée de Josaphat, car, remarque-t-il, le monde est aujourd'hui plein « de canaille. » Le dialogue recommence une seconde fois, et enfin le curé amène ses paroissiens et ses paroissiennes devant le tribunal divin :

« Labetz Jesus-Christ coumencera per nous, *parce que les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers ;* que m'aperara a you, coum estant boste pastou, et que-m disera d'ue boutz qui hara trembla *la circonférence du ciel :* — « Hoü, Curè de Bideren, hoü!...» *Boila* ue fière boutz! Ah! la terrible boutz! Beyam si ey eth ; nou s'y cau pas trop hida ; hoey lou die tout qu'ey plee de canalhe... *D'ailleurs, il est dit dans l'Évangile que, dans les derniers temps, il y aura de faux prophètes qui prendront la voix du bon pasteur.....* Si ey eth, que s'y tournara ; encoère lou boun Diu que-m tournara apera mey hort que lou prumé cop, et que-m disera : — Ho, ho, hoü! Curè de Bideren, ho, hoü, hoü!!... »

« Nou y-ha pas mey a dise *mon bel ami ;* respoune que cau.— *Plaît-il, mon Dieu!* — Sabi aci, Curè.... [2].

» *Mais, sans perdre de temps, à peine serons-nous* arribatz debant lou boun Diu, que lou boun Diu me disera: — Adiu, Curè de Bideren! — Adichatz, boun Diu! — Quin te portes, Curè? — A boste serbici ; e bous, si-p platz, si nou sony pas trop curious? — Au tou, Curè. — Que-p arremarcü hère, que-m hetz haunou. — E bos bebe u cop? — O plaa, et dus, si cau... *Il me fera boire deux coups, pour vous montrer qu'au paradis on donne deux fois plus que sur la terre, et que le bon*

[1] *Apologie pour Hérodote,* 1re édition, 1566, p. 450-451, citée par M. Chabaneau, *Revue,* 2e série, V, p. 49.

[2] Nous supprimons ici les réflexions burlesques qui servent de transition à l'arrivée devant Dieu des ouailles du curé de Bideren.

Dieu n'est pas u sarre-brouquet.... Puixs, que-m demandara: — Quin te las has birades dab aqueste paropi, Curè? — Bah! que bouletz que-p digui, moun Diu! Bèstis qu'eus m'habetz datz, et bèstis qu'eus pe tourni.... oun nou pot tira sang d'ue arrabe....[1]. »

Un opuscule poétique en vers lodévois: *Trés Sermous én patouès, pr ounounçats per un cudat d'aï pays*[2], dû à feu M. C[asimir M[aistre], contient une version contemporaine du même motif populaire. Le curé de Villeneuvette, petit village situé aux portes de Clermont-l'Hérault, l'encadre dans un sermon sur la fainéantise et la passion du jeu :

AÏ juchamén darnié toutes coumparétrén,
Et malhur al mourtel dount séro mécountén.
Quand béndro nostré tour, mé cridado : « Touènetta,
Dé qu'as fach del troupel de ta Billanobetta?
5 Un tel, un tel, un tel, que t'abio counfiat,
Costra ma sainta ley n'oou pas jamay faoutat?
Oh! péniblé moumén, questiou émbarrassanta
Per un pastre souègnous qu'o pas l'âma michanta!
D'abord diraï pas mot, mêmés m'aclatadaï ;
10 Mais cadro bé fini per parla se y plaï....
Qué faïdé én padel cas?.... En touta counsciénça,
Didé la béditat, malgré sa counséquénça.
« Maistre, l'y réspoundraï, parmi bostrés éfans,
M'én abias counfiat qu'édou pla fénéans!
15 Afin dé y ébita la punitiou darnièyda
Mé sioy dégousillat sus la sainta cadieyda;
Aï fach ce qu'aï pouscut pèr lous rendré mious,
Mais lous malins esprich sou bénguch jougadous....
Michans lous aï troubach, pus michans bou lous rendé[2]. »

On assure que M. Casimir Maistre fut si satisfait de son œuvre qu'il voulut, quoique laïque, la réciter lui-même à l'issue de la grand' messe, dans l'église de Villeneuvette, fantaisie qui lui attira des censures de de la part M. Thibaut, alors évêque du diocèse de Montpellier. Divers détails de sa pièce sembleraient indiquer qu'il connaissait le *Sermon*

[1] *Le Sermon du Curé de Bideren* (XVIIIe siècle). Pau, Léon Ribaut, 1873; in-8°, p. 10-12.

Bideren est un village aujourd'hui annexé à la commune d'Autevielle, dans le canton de Sauveterre, arrondissement d'Orthez (Basses-Pyrénées).

Le sermon porte la date de 1775, qui pourrait bien être l'année de sa composition.

[2] *Trés Sermous én patouès, prounounçats per un cudat d'aï pays,* par C.... M... Lodève, Grillières, 1867; in-8°, 36 pages. Le titre intérieur porte: *del pays,* différence qui s'explique par l'emploi simultané de ces deux génitifs dans presque tout l'ancien pays lodévois.

du curé de Bideren. Toujours est-il que le thème en question est resté populaire dans le pays lodévois [1]. On en cite même une version en prose qui porte le titre de *Sermon du curé des Plans*, petite localité des environs de Lodève, d'après un renseignement qui m'est fourni par M. le docteur Espagne.

Mais là ne s'est pas arrêtée sa dernière modification, car *los Flous dé lo mountagno* en contiennent une nouvelle que je citerai ici, à cause de son peu d'étendue :

Mais oquéllo porouèsso
D'éscouta soun curat n'obio pas gaïré prèsso !...
Oquél hommé poudio dir' ol pèr' Eternèl :
« Moun Dious ! Dé qué foraï d'oquél paouré troupèl !
Sé pér lou coumbérti, mé sès pas sécouraplé,
Démouroro coput, séro toujour oïssaplé !....
O né tira quicon, jomaï réussiraï:
Bèstio l'aï réssochut, bèstio lou loïssoraï !...
Quand bostré Sént-Esprit sus aoutrés dobolabo,
Oquél poplé, cal sap oùn diantrés sé troubabo? » (P. 123-124.)

Il est inutile de dire que *lou Curet de Peiro-Bufiero*, de M. Chastanet [2], est par la finesse, la facilité et le goût qui s'y montrent, souvent même par la hauteur de sa poésie, mille fois supérieur aux sermons divers qui viennent d'être sommairement signalés [3].

A. Roque-Ferrier.

[1] *Trés Sermous*, p. 5-6. Il a dû circuler dans le département de l'Hérault des copies manuscrites du sermon auquel nous empruntons cette citation, car la Société doit à M. Guichard (communication faite en séance du 2 février 1881) le don d'un *Sermoun contro la feneantiso et lou vice del joc*, qui n'est autre que le premier de ceux qu'avait composés Casimir Maistre. Il ne contient que quatre-vingt-dix-huit vers, tandis que le texte imprimé en compte cent trente-quatre.

Voici les variantes des vers cités plus haut :

Vers 3, Quand nostre temps vendro, me diro : Ou Pierretto ; 6, plusieurs coch òu manquat ; 8, Per un home de pais ; 12, Cal be, mal gré, boun gré dire ce que l'on pensa ; 13, Maistre ; 14, M'en abés ; 18, Mais en resten fegnans.

M. Guichard avait recueilli son manuscrit des mains d'une personne de Bédarieux (Hérault).

[2] P. 5 des *Counteis e Viorlas*.

[3] Il existe en Provence deux sermons à demi burlesques où l'on tenterait vainement de chercher la persistance du thème qui constitue le sermon du curé de Pierre-Buffière :

1° *Eou Travai et la Finiantiso, Sermoun doou cura Rafi, mescla de*

CHRONIQUE

COMMUNICATIONS FAITES EN SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ. — 9 novembre. — Collation des manuscrits du Lai de l'Ombre, par M. A. Boucherie;

Les Premières Vies des troubadours de Jean de Nostredame, par M. C. Chabaneau;

Le Mystère de saint Eustache (XVe-XVIe siècles), par M. l'abbé Paul Guillaume;

La Fiho dóu lausié, — à Louvis Astruc, poésies provençales, par M. Louis Roumieux.

16 novembre. — *De Lombardo et Lumaca,* poésie latine attribuée à Ovide dans le ms. 6111 de la Bibliothèque nationale, par M. A. Boucherie;

Sonnet languedocien (environs de Montpellier) sur la félibrée de Méric, par un anonyme;

Désastres dont Saint-Pons fut le théâtre en 1709, poésie languedocienne de Guiraud dit Saquet, par M. Melchior Barthés;

Per le Frount d'un mainatchou, poésie languedocienne (Castelnaudary et ses environs), par M. Auguste Fourès.

7 décembre. — Les Cas régimes des pronoms personnels et du pronom relatif, par M. Léon Clédat;

Description et extraits du manuscrit 332 de la Bibliothèque de Carpentras. — Les poésies provençales du manuscrit de Wolfenbüttel, par M. Emile Lévy;

Notes de philologie rouergate, par M. Durand (de Gros).

* * *

M. Thomas, ancien élève de l'Ecole française de Rome, vient d'être nommé maître de conférences de langue et de littérature française du moyen âge à la Faculté des lettres de Toulouse. Le nouveau titulaire est avantageusement connu des érudits, et la *Revue* a déjà eu l'occasion de signaler quelques-unes de ses publications.

* * *

DONS FAITS A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ. — Armana prouvençau pèr lou bèl an de Diéu 1882, adouba e publica de la man di

prouverbi, sentenços, maximos et mouralos en vers prouvençaous, segoundo editien, per Desanat. (Je ne connais pas la première.) Tarascon, 1847, in-8o, 32 pages;

2o *Lou Testament doou paoure Mouar, suivi d'oou Sermoun d'un cura de villagi,* per Jules Lejourdan. Marsilho, Librarié prouvençalo, 1851; in-8o, 16 pages.

La conclusion du sermon du curé est nettement visée par le dicton suivant: « Bestie me las baillait, et bestie lous rende », que donnent les *Proverbes du Languedoc,* de Rulman (*Revue,* 3e série, II, 47).

felibre. En Avignoun, Roumanille, 1881; in-12, 112 pages (don de M. Roumanille);

Centre catalanista provensalench. Primer certamen literari celebrat en S. Marti de Provensals en lo dia 11 de novembre de 1880 en lo local del Teatro provensalense. Barcelona, la Renaixensa, 1881; in-8°, 128 pages;

Certamen catalanista de la Joventut catolica de Barcelona, any III, 1881. Barcelona, Estampa peninsular, 1881; in-8°, 232 pages;

Extrait du recueil de cantiques spirituels imprimés par ordre de Mgr. Jérôme-Marie Champion de Cicé, etc., contenant les formules, pratiques, prières et cantiques pour les catéchismes, les retraites et la première communion, en français et en provençal. Marseille, Mossy, 1809; in-12, 228 pages (don de M. Clair Gleizes);

Facsimili di antichi manoscritti per uso delle scuole di filologia neolatina, pubblicati da Ernesto Monaci, fasc. I. Roma, Martelli, 1881; in-folio, 2 pages et 25 planches;

Le Long de l'an, sansons, rime et fianflourne de Dian de la Jeanna (avec la traduction française en regard). Chambéry, Ménard, 1878; in-8°, 82 pages (don de l'auteur, Mlle Amélie Gex, de Chambéry);

Le Semestre et le Sabre, relation des troubles du Semestre en Provence, publiée d'après un manuscrit inédit de la Bibliothèque Méjanes et accompagnée d'une introduction, de notes et d'une table, par Albert Savine. Aix-en-Provence, Guitton-Talamel, 1881; in-8°, VIII-284 pages;

Lo Rat-penat, Societat de amadors de les glories valencianes. Discurs del President D. Rafel Ferrer y Bigné. Valencia, Emili Pasqual, 1881; in-8°, 8 pages;

Lou Cacho-fiò, annuàri prouvençau pèr l'an de gràci 1881, publicacioun d'uno tiero de felibre. Avignoun, Durand, 1880; in-12, 112 pages (don du Frère Savinien, des Ecoles chrétiennes);

Lou Cacho-fiò, annuàri prouvençau pèr l'an de gràci 1882, publicacioun d'uno tiero de felibre. Avignoun, Durand, 1881; in-12, 120 pages (don du Frère Savinien, des Ecoles chrétiennes);

Ministero dell' Interno, Direzione generale di statistica. Carte topografiche, idrografiche e geologiche, annesse alla monografia statistica della città di Roma et Campagna romana, presentata all' Esposizione universale di Parigi, 1878; gr. in-folio, 11 cartes (don de M. le docteur Obédénare);

Recueil de cantiques spirituels seuls approuvés par Mgr. Jérôme-Marie Champion de Cicé, archevêque d'Aix et d'Arles, pour être en usage dans son diocèse. Marseille, Jean Mossy, 1805; in-12, 120 pages; —Cantiques spirituels des missions, imprimés par ordre de Mgr. Jérôme-Marie Champion de Cicé, archevêque d'Aix et d'Arles, seuls à l'usage de son diocèse (en langue provençale). Marseille, Mossy, 1805; in-12, 108 pages (don de M. Clair Gleizes);

Briz (Francesch Pelay): la Orientada, poema. Barcelona, Joan Roca y Bros [1881]; in-8°, 306 pages;

Chastan (Auguste): Commode, empereur romain, satyre aristophanisée, suivie de poésies en français et en patois régulier simplifié. Nyons, Bonnardel, 1874; in-12, 60 pages (don de M. Clair Gleizes);

Conti (Armand de Bourbon prince de): Traité de la Comédie et des Spectacles, neue ausgabe von Karl Vollmöller. Heilbronn, Henninger, 1881; in-12, XX-104 pages (don de M. Henninger);

Courdouan (Blaise): Mes Délassements, poésies françaises et provençales, troisième livraison. Marseille, Olive, 1871; in-8°, p. 49-72 (don de M. Clair Gleizes);

Desanat: leis Républicaino prouvençalo, chansons nouvelles de circonstance, en vers provençaux. Arles, Dumas, 1848; in-12, 24 pages (don de M. Clair Gleizes);

Gaut (J.-B.): leis Sèt Pecat capitau en sounet. Ais, Empremarié felibrenco, 1881; in-12, 12 pages;

Gras (Félix): Toloza, geste provençale avec la traduction française littérale. Paris, Fischbacher, 1882; in-12, 504 pages;

Lieutaud (V.): la Cour d'Amour, desconortz, paraulo d'en V. Lieutaud, musico de Marius Audran, dedicado à Misé J.-F. Mistral-Bernard. Marsiho, Pepin fraire, 1881; in-4°, 4 pages (don de M. Lieutaud);

Maurel (Ant.): le Mystère de la Naissance de N.-S. Jésus-Christ, pastorale en quatre actes, en vers français et provençaux, contenant Hérode et les Mages, poëme dramatique de M. le baron Gaston de Flotte, précédé d'une introduction par M. l'abbé Bayle. Marseille, Arnaud et Cie, 1856; in-16, 112 pages (don de M. Clair Gleizes);

Monard (Victor): Résumé de l'affaire Rosette Tamisier en vers patois. Carpentras, veuve Proget, S.D.; in-16, 16 pages (don de M. Clair Gleizes);

Obédénare (le docteur): Région danubienne (Roumanie, Serbie et Bulgarie) [Anthropologie, ethnographie et géographie physique]; Paris, Masson, 1881; in-8°, p. 536 à 628 (Extrait du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*);

Pasquier (F.): Déclaration de Louis XIV sur la perte de Barcelone en 1652, et autres documents sur les événements de Catalogne de 1651 à 1660. Paris, Picard, 1881; in-8°, 40 pages;

Reinaud: Notice sur la Gazette arabe de Beyrouth, lue dans la séance générale de la Société asiatique du 29 juin 1858. Paris, Imprimerie impériale, 1858; in-8°, 24 pages (don de M. Clair Gleizes);

Vingt-six numéros de la *Revue de Saint-Pons* (années 1841 à 1867), renfermant des textes en langue d'oc et des indications diverses (don de M. Clair Gleizes);

Neuf numéros du *Saint-Ponais* (années 1841, 1842 et 1843), renfermant des textes en langue d'oc et des indications diverses (don de M. Clair Gleizes);

Trente-trois journaux donnés par MM. Louis Astruc (1), Théodore Aubanel (1), de Berluc-Perussis (3), Clair Gleizes (7), Firmin Boissin (2), Rodolphe Burgues (1), Auguste Fourès (1), Eustache Fricon (4), Ernest Hamelin (2), Mistral (4), Roque-Ferrier (6) et Albert Savine (1).

Le gérant responsable : Ernest HAMELIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SIXIÈME DE LA TROISIÈME SÉRIE

DIALECTES ANCIENS

Le Langage de Savines en 1442 (l'abbé Paul GUILLAUME). 5
Poésies inédites d'Arnaut de Mareuil (C. CHABANEAU). 53
Paraphrase des Psaumes de la Pénitence (C. CHABANEAU). 69
Les Manuscrits provençaux de Cheltenham. — I. Un nouveau chansonnier provençal. Additions (L. CONSTANS). 105
Les Manuscrits provençaux de Cheltenham. — II. Le Chansonnier Mac-Carthy (L. CONSTANS). 121
Chanson inédite de Peire Rogier (C. CHABANEAU). 139
Les Manuscrits provençaux de Cheltenham. — III. La Cour d'amour (L. CONSTANS). 157-209-261

DIALECTES MODERNES

Glossaire des Comparaisons populaires du Narbonnais et du Carcassez (Suite) (A. MIR). 15-221
Poésies languedociennes de Léon Rouvière (Suite et fin) (le vicomte de VALLAT). 86
L'Atlantide (Albert SAVINE). 180
Etudes sur le patois de la Creuse (le docteur VINCENT). 277
Comparaisons populaires les plus usitées dans le dialecte catalan-roussillonnais (J. PÉPRATX). ~~216~~ 286

POÉSIES

La Fadeta d'en garriga (A. LANGLADE). 26
Un de mai (A. TAVAN). 28
La Fedo e lou Bartas (G. AZAÏS). 29
La Mort de l'Amour (A. FOURÈS). 30
Peire Rogier (l'abbé Joseph ROUX). 89
L'Estatueto (A. FOURÈS). 92
Entouras-me d'enfant (William-C. BONAPARTE-WYSE). 141
Moun enfantoun (P. CHASSARY). 142
L'Unenco (Théodore AUBANEL) 187
Moun toutoun Giraumoun (A. CHASTANET). 227
Clar-Escur (Paul GAUSSEN). 290
A Mario B... (G. AZAÏS). 293
Nostris Sabucs (A. FOURÈS). 294

VARIÉTÉS

Termes de chapellerie qui ne se trouvent pas dans le Dictionnaire de M. Littré, ou n'y sont pas indiqués avec leur sens spécial (C. P.) 31

L'Espozalici de Nostra Dona (C. CHABANEAU). 33
La Comparaison populaire *Ès poulido coumo un sòu* (Frédéric DONNADIEU. — A. ROQUE-FERRIER). 189
Les Manuscrits provençaux de Cheltenham. Corrections (C. CHABANEAU). 231
Sur un miracle de la « Vida de Sant Honorat » et sur la date probable de la composition du « Sant Hermentari » (A. ROQUE-FERRIER). 236
L'Inscription de la Coupe du roi René (A. ROQUE-FERRIER). 245

BIBLIOGRAPHIE

Brinde ei tradutour en vers francés deis obro dei felibre, par M. F. Vidal (A. ROQUE-FERRIER). 36
Congrès scientifique de France. Session de Nice (A. ROQUE-FERRIER). 39
Les Deux Entrées du très-chrétien roi de France à Vienne, par M. le chanoine U. Chevalier (A. ROQUE-FERRIER). 94
La Roumanie dans la littérature du midi de la France (A. ROQUE-FERRIER). 143
Lou Carret de Nime, par M. Jean Gaidan (A. ROQUE-FERRIER). 199
Daurel et Beton, chanson de geste provençale p. par M. Paul Meyer (C. CHABANEAU). 246
Los Flous dé lo mountagno, par M. Alvergne (A. ROQUE-FERRIER). 297

PÉRIODIQUES

Bulletin de la Société de Tarn-et-Garonne (A. ROQUE-FERRIER). 45
Bulletin de la Société d'études de la ville de Draguignan (A. ROQUE-FERRIER). 96
Zeitschrift für romanische Philologie (L. CONSTANS). 204
Chronique. 50-103-156-207-308
Errata. 52
Table des matières. 310

Montpellier. — IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI (Hamelin Fréres)

3 2044 010 752 988

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
BOOK DUE

AUG 18 1990
CANCELLED
AUG 16 1990